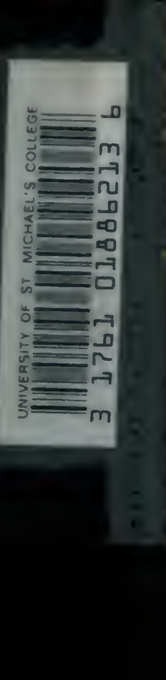
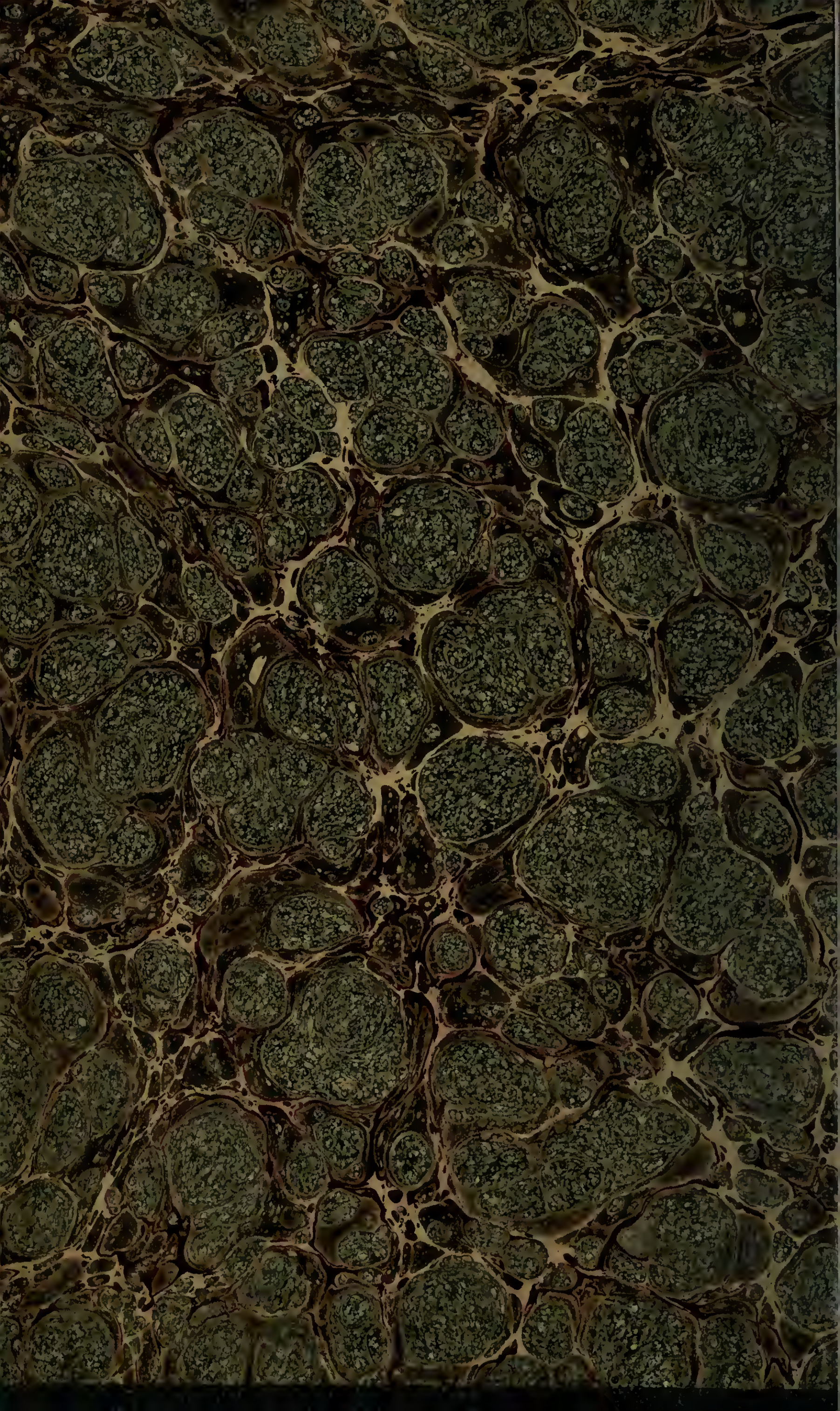
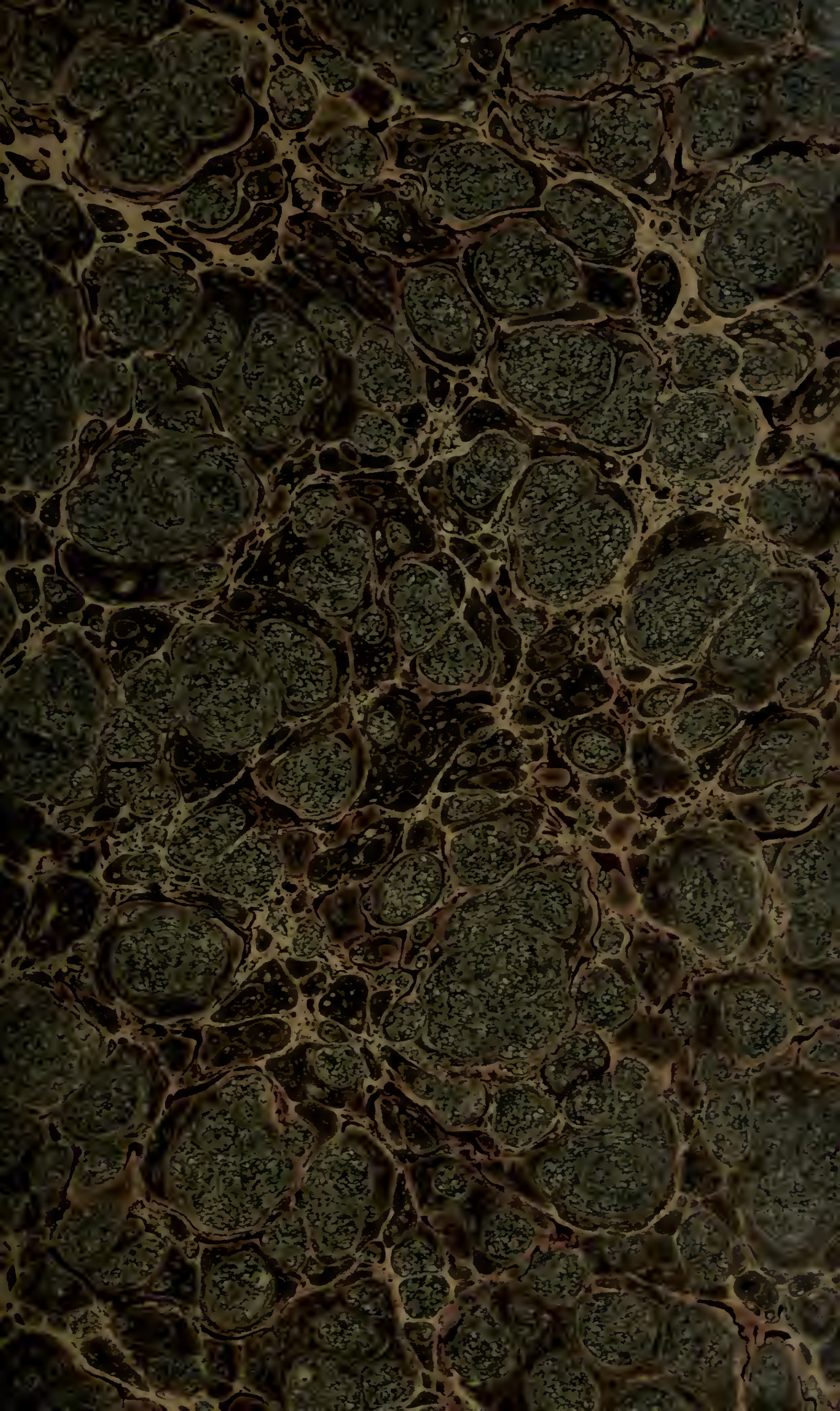

UNIVERSITY OF ST MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01886213 6






UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

TRANSFERRED

THÉATRE

DES

DIVINES ÉCRITURES

THÉATRE DES ÉVÈNEMENTS

RACONTÉS DANS LES

DIVINES ÉCRITURES

OU

L'ANCIEN ET LE NOUVEL ORIENT

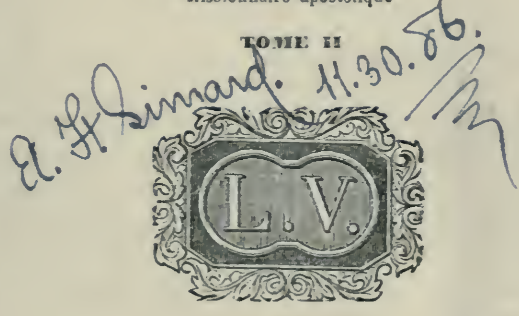
ÉTUDIÉ AU POINT DE VUE DE LA BIBLE ET DE L'ÉGLISE

PAR M. LE Dr L.-C. GRATZ
Vicaire général d'Augsbourg

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR M. L'ABBÉ GIMAREY

REVU ET CORRIGÉ
PAR M. L'ABBÉ BUGNIOT
Missionnaire apostolique

TOME II



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13

1870

THÉATRE

DES

DIVINES ÉCRITURES.

QUATRIÈME SECTION.

2e PARTIE. — GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

CHAPITRE III.

LA SAMARIE.

§ 180. Limites, nature et habitants du pays de Samarie.

La SAMARIE (שֹׁמְרוֹן, Σαμάρεια et Σαμαρεῖτις), petit pays de la Palestine centrale, qui reçut son nom de la ville de Samarie et comprenait les anciens territoires de la tribu d'Ephraïm, de la demi-tribu de Manassé fixée à l'ouest du Jourdain, et d'une partie de la tribu d'Issachar[1], était bornée au nord par la Galilée, à l'est par le Jourdain, au sud par la Judée, et à l'ouest par la mer Méditerranée, ou plutôt par le district s'étendant le long des côtes de Césarée à Joppé; à l'époque de Jésus-Christ elle était réunie à la Judée. La Samarie, contrée charmante, placée entre la Judée et la Galilée, allait depuis le bourg de Ginée (actuellement Dschénin) au nord jusqu'à la toparchie d'Acrabatène; au sud, elle était coupée par des montagnes et des vallées, avec d'excellents

[1] *Abdias*, XIX; III *Rois*, XVI, 24; I *Mach.*, X, 30; XI, 28; *Luc*, XVII, 11. — Comp. § 130 et § 132.

pâturages, et produisait en abondance du vin et de l'huile. La prophétie relative aux jours heureux qui attendaient Israël contenait ces mots : *Vous planterez encore des vignes sur les montagnes de Samarie* (Jér., XXXI, 5), et l'historien juif Flav. Josèphe (*Bell. jud.,* III, III, 4) vante la fertilité de cette contrée et fait remarquer le grand nombre de ses habitants. Même de nos jours, la contrée de Samarie, grâce aux plateaux des montagnes d'Ephraïm, offre en général un coup d'œil plus agréable que la Judée, car la plupart des montagnes y sont couvertes de beaux bois et les vallées en grande partie abondamment arrosées et bien cultivées[1]. Le Wadi-Bélat forme actuellement la limite entre les ressorts de Jérusalem et de Naplouse (Sichem).

Salmanasar, roi d'Assyrie (722 av. J.-C.), s'étant rendu maître de Samarie, capitale du pays, emmena en captivité la plus grande partie des habitants, qu'il remplaça par des colons assyriens : *Le roi des Assyriens y fit venir* (des habitants) *de Babylone, de Cutha, d'Avah, d'Emath et de Sépharvaïm, et il les établit dans les villes de Samarie en la place des enfants d'Israël. Ces peuples possédèrent la Samarie et habitèrent dans les villes. Or, lorsqu'ils eurent commencé à y habiter, ils ne craignaient point le Seigneur. Chacun de ces peuples se forgea son Dieu, et ils les mirent dans les temples et les hauts lieux*[2]. Les colons assyriens, appelés Cuthéens (כותיים, Χουθαῖοι), parce qu'ils étaient venus de Cutha (IV *Rois,* XVII, 24), contractèrent des alliances avec ceux qui étaient restés des tribus d'Ephraïm, de Manassé et d'Issachar, et formèrent ainsi un peuple métis de juifs et de gentils, mélange néanmoins dans lequel l'élément païen domina. De là aussi résulta une secte religieuse à part, dont les adeptes ne reconnaissaient que les écrits de Moïse (le Pentateuque), et se nommèrent pour ce motif simplement SCHOMRIM (שׁוֹמְרִים, observateurs), d'où les Grecs et les Romains firent le nom de Σαμαρεῖται et de SAMARITANI[3]. Les Samaritains, qui du reste ne peuvent être considérés comme

[1] Russegger, *Reis.,* III, 205.

[2] IV *Rois,* XVII, 24; XXV, 29. — Comp. Josèphe, *Antiq.,* II, VIII, 6; XII, V, 5.

[3] Epiphan. *Hær.,* I, IX. — Saint Jérôme, *Homil.* XXXIV *in Luc.* — Comp. Hug, dans la *Freiburg. Zeitschr.,* livrais. VII.

entièrement païens, voulaient, en 535 avant Jésus-Christ, prendre part à la construction du second temple; les Juifs n'y voulurent pas consentir, et ce refus devint entre les deux peuples le principe de cette haine implacable qui fut longtemps un obstacle à la réédification du sanctuaire et des fortifications de Jérusalem [1]. Le prêtre Manassès, qui avait été déposé de sa dignité pour avoir épousé, à Samarie, la fille de Sanaballat, gouverneur du pays et païen, bâtit dans la suite (408 av. J.-C.), sur le mont Garizim, un temple dont il fut lui-même le prêtre. Depuis cette époque un assez grand nombre de Juifs apostats se réfugièrent chez les Samaritains, qui plus tard furent traités avec douceur par Antiochus Epiphane, parce qu'ils dédièrent leur temple à Jupiter Hellénius [2].

Les Samaritains mêlaient à la loi des Juifs le culte des idoles; le fils de Sirach (*Eccli.*, L, 27, 28) fit entendre contre eux ces sévères paroles : *Mon âme hait deux peuples, et le troisième que je hais n'est pas un peuple : ceux qui demeurent sur le mont Séir* (les Iduméens), *les Philistins et le peuple insensé* (les Samaritains) *qui habite dans Sichem.* Le mur de séparation qui s'élevait entre les Juifs et les Samaritains était si infranchissable, qu'ils ne se jugeaient mutuellement dignes d'aucune relation de peuples voisins; souvent même ils se refusaient réciproquement l'hospitalité [3]. C'est pour cette raison que la Samaritaine dit avec étonnement à Jésus près du puits de Jacob : *Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine? car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains* (Jean, IV, 9). Les disciples Jean et Jacques voulant faire descendre le feu du ciel sur les villes de Samarie qui ne recevaient pas le Seigneur,

[1] I *Esdr.*, IV, 4 et suiv.; II *Esdr.*, IV, 1 et suiv. — Josèphe, *Antiq.*, XI, IV, 9.

[2] Josèphe, *Antiq.*, X, IX, 7; XI, VIII, 6; XII, I, 1; XII, V, 5. — Comp. supra, § 100, n° 2.

[3] Les docteurs rabbiniques disaient : « Si quis Cuthæum (Samaritanum) in domum suam recipit eique ministrat, ille causa est, ut filii ipsius in exilium abire cogantur. » *Sanhédrin*, f. 104, 1. — Et encore : « Ne comedat quispiam ex Israele buccellam Samaritani : nam quicumque manducat buccellam samaritanam, est ac si comedat carnem porcinam. » *Tanchum*, f. 33, 1.

Jésus, dans sa bonté toute divine, reprit les deux Boanergès (fils du tonnerre), en leur disant ces mots d'un sens assez difficile à saisir : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes ; le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver*[1]. Un abîme si profond s'était creusé entre les deux peuples que le nom de Samaritain passait pour une injure parmi les Juifs, et c'est ainsi que les pharisiens endurcis traitèrent le Sauveur de Samaritain[2].

L'Evangile devait d'abord être prêché aux Juifs, puis aux Samaritains, qui attendaient également le Messie ; et il arriva en effet par la grâce divine que la doctrine du salut trouva à SAMARIE bien des cœurs disposés à la recevoir et y jeta de profondes racines : *Plusieurs Samaritains de cette ville* (de Sichem) *crurent en lui* (en Jésus) *sur le rapport de cette femme qui les assurait qu'il lui avait dit tout ce qu'elle avait fait. Les Samaritains étant donc venus le trouver, le prièrent de demeurer chez eux, et il y demeura deux jours. Et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui pour avoir entendu ses discours*[3]. Le diacre saint Philippe étant allé de Jérusalem à Samarie y opéra au nom de Jésus d'éclatants miracles, et il y gagna dans le pays un grand nombre d'âmes dont la foi demeura à l'épreuve de tous les dangers, et qui, pénétrées d'un sentiment profond de reconnaissance, se réjouissaient du salut qui leur avait été donné en Jésus-Christ. Pierre et Jean prièrent ensuite pour les fidèles de SAMARIE, leur imposèrent les mains et leur communiquèrent le Saint-Esprit[4].

Les habitants de SAMARIE, qui avaient fermé les yeux à la lumière de l'Evangile, s'élevèrent dans la suite, sous Justinien (529), avec une fureur particulière contre les chrétiens, dont ils pillèrent et ravagèrent les villages et les églises, et trempèrent même leurs mains dans leur sang. L'empereur ayant châtié les perturbateurs et leur ayant enlevé leurs synagogues, ils se dispersèrent de différents côtés[5]. Ce n'est que dans la seconde moitié du dou-

[1] *Luc*, IX, 55 et suiv.; comp. *Marc*, III, 17. — [2] *Jean*, VIII, 48. — [3] *Jean*, IV, 39 et suiv.; comp. *Matth.*, X, 5; *Act.*, I, 8. — [4] *Act.*, VIII, 5 et suiv.; IX, 31.

[5] Cotelier, *Eccles. græc. monum.*, t. III, p. 339 et suiv. — Cellarii *Collectanea histor. sam.*, I, VII; II, XI.

zième siècle qu'on voit ensuite le voyageur juif Benjamin de Tudèle faire mention des Samaritains. Ceux qui habitaient à Sichem se donnaient pour des Ephraïmites. Les écrivains des siècles suivants n'en parlent que d'une manière générale comme d'une secte particulière[1]. A partir de l'année 1589, plusieurs savants chrétiens se sont mis par lettres en relation avec les prètres samaritains. Il résulte de ces correspondances que les Samaritains, dont il ne reste plus qu'un très-petit nombre à Naplouse et à Jaffa, observent encore très-strictement le sabbat, conservent la circoncision et les ablutions légales, ne souffrent point d'images de Jéhova, croient aux anges et à la résurrection, et ne célèbrent que les fêtes mosaïques[2]. La littérature des Samaritains dont on a pu prendre connaissance jusqu'à ce jour, consiste en plusieurs exemplaires du Pentateuque et en lettres adressées à différentes époques à des savants d'Occident. Celui qui le dernier a été en correspondance avec le reste de ce peuple si digne d'attention, et dont la langue se rapproche plus de l'hébreu primitif que de l'araméen, est le célèbre orientaliste français M. Sylv. de Sacy[3].

Quant à la population actuelle de Samarie, spécialement du district montagneux depuis Dschénin jusqu'à el-Dschib, le type distinctif des colons iraniens, caractérisé par une plus grande blancheur de la peau et une corpulence plus forte que chez les autres peuples de la Palestine, s'est conservé intact depuis Salmanasar. Il serait, ce semble, du plus haut intérêt qu'on pût continuer à faire des recherches sur la topographie de ce petit pays, qui, aussi bien pour le moyen-âge que pour les temps antérieurs, demeure encore sous plus d'un rapport enveloppé d'obscurité. Malheureusement les savants des pays d'occident ont eu souvent jusqu'ici à se plaindre de ce que le fanatisme mahométan

[1] Benjamin de Tudèle, par Baratier, p. 78 et suiv. — Guill. de Baldensel, *Hodœpor.*, p. 353, dans Canisii *Thesaur.*, XII. — Foulques de Chartres, *Itinerar.*, p. 342.

[2] Comp. Ugolini *Thesaur.*, XII. — Schnurrer, dans les *Fundgruben des Orients*, I, IV, 438 et suiv.

[3] De Sacy, *Correspond. des Samaritains*, dans les *Notices et Extraits de la Biblioth. du roi*, t. XII. Paris, 1831. — Comp. J.-M.-A. Scholz, *Einleit in d. h. Schriften.*, II, 73.

et le caractère des habitants, enclins au brigandage, fermaient presque absolument la voie aux investigations. D'ailleurs, il s'élève assez fréquemment entre les familles des émirs, qui, moyennant un tribut qu'ils paient à la Porte, exercent sur la population des montagnes une domination à peu près indépendante, des querelles et des guerres, et c'est là encore un obstacle apporté aux recherches scientifiques.

§ 181. Samarie du sud. (Gabaath, Ephron, Pharathon, Samir, Jésana, Thamnath-Saré, Baalsalisa, Baalhasor, Lébona, Cibsaïm, Silo.)

Gabaath.

La ville de GABAATH, qui appartenait à Phinéès, fils d'Eléazar (גִּבְעַת פִּינְחָס, hauteur de Pinéchas, Phinéès), était dans les montagnes d'Ephraïm, sur la limite de la Judée et de la Samarie, et c'est là qu'après sa mort Eléazar reçut la sépulture (*Jos.*, XXIV, 33).

La localité connue de nos jours sous le nom de DSCHIBIA, à deux lieues au nord de Béthel, est peut-être l'ancienne ville de GABAATH. Cependant J. Schwarz (p. 118) croit qu'on doit l'aller chercher dans le village d'Awartha, situé à deux lieues au sud-est de Sichem, parce qu'on y montre sur une haute montagne les tombeaux de Phinéès et d'Eléazar.

Ephron.

EPHRON (עֶפְרוֹן), qu'Abia enleva à Jéroboam (II *Paralip.*, XIII, 19), était, selon saint Jérôme, à vingt milles romains au nord de Jérusalem (*Menachoth*, 83, à l'est de Béthel dans la vallée du Jourdain). Il ne s'en est conservé aucune trace.

Pharathon.

Le juge Abdon, qui gouverna Israël pendant l'espace de huit ans, fut enterré à PHARATHON (פִּרְעָתוֹן) dans la tribu d'Ephraïm (*Jug.*, XII, 14 et suiv.). PHARA (Φαράθωνι), sur la limite méridionale de la Samarie, dont il est fait mention au premier livre des Machabées (IX, 50), ou peut-être le village actuel de FRÉTHA, à deux lieues à l'ouest de Sichem, doit, ce semble, être le même que PHARATHON.

Samir.

Samir, sur la montagne d'Ephraïm, était la résidence du juge Thola, qui gouverna Israël pendant vingt-trois ans et eut Jaïr pour successeur (*Jug.*, x, 1 et suiv.). La forteresse de Sanour, bâtie plus tard, et dont on voit encore quelques restes à deux milles au nord-est de la ville de Samarie (Sébaste), indique, ce semble, l'emplacement de Samir. Un second Samir appartenait à Juda (*Jos.*, xv, 48).

Jésana.

Jésana fut, ainsi que d'autres villes, enlevée à Jéroboam par Abia. *Abia poursuivit Jéroboam dans sa fuite, et il lui prit ses villes, Béthel avec ses filles* (les bourgs circonvoisins), *Jésana avec ses filles, et Ephron avec ses filles*[1]. J. Schwarz (p. 125) serait porté à rapprocher de Jésana le village actuel d'al-Sania, à trois quarts de lieue à l'ouest de Béthel.

Thamnath-Saré.

C'était à Thamnath-Saré ou Thamnath-Saraa (תִּמְנַת־סֶרַח et תִּמְנַת־חֶרֶס), ville des montagnes de la tribu d'Ephraïm, qu'habitait Josué, le fidèle ami de Moïse, et c'est là aussi, comme nous l'apprend le récit sacré, qu'il termina sa vie agitée, mais toujours basée sur la confiance en Dieu : *Après cela Josué, fils de Nun, serviteur du Seigneur, mourut étant âgé de cent dix ans, et ils l'ensevelirent dans les limites de ses possessions, à Thamnath-Saré, qui est située sur la montagne d'Ephraïm, vers le septentrion du mont Gaas*[2]. Au temps d'Eusèbe, on montrait encore en ce lieu le tombeau du généreux serviteur de Dieu[3]. Nous pouvons admettre avec J. Schwarz (p. 115) que le village de Kéfar-Charès, à deux lieues au sud-ouest de Sichem, indique le lieu où repose le fidèle Josué, et à cette occasion nous devons remarquer que la conjecture de Smith[4], qui confond le village actuel de Tibna, à

[1] II *Paralip.*, xiii, 19.— Comp. Josèphe, *Antiq.*, XIV, xv, 12.— [2] *Jos.*, xxiv, 29-30; *Jug.*, ii, 9; comp. *Eccli.*, xlvi, 1 et suiv.; I *Mach.*, ii, 55; *Act.*, xii, 15.
[3] *Onomast.*, art. *Thamnathsara*, art. *Gaas*.
[4] *Allegemeine Literatur-Zeitung*. Halle, 1845, n° 230.

une lieue à l'ouest de Bethsamès (Aïn-Schems), avec Thamna (§ 178) et Thamnath-Saré, n'a pas la moindre vraisemblance.

Baalsalisa.

Un homme de Baalsalisa, dans le pays de Salisa (I *Rois*, ix, 4), apporta au prophète Elisée, à Galgala, *du pain des prémices, vingt pains d'orge et du froment nouveau*, don sur lequel descendit la bénédiction d'en haut (IV *Rois*, iv, 42). Eusèbe parle d'une localité de Bethsalisa qui se trouvait à quinze milles romains (6 lieues) au nord de Lydda[1], d'où il suivrait qu'il faudrait placer le pays de Salisa au midi de la Samarie. D'autre part J. Schwarz (p. 122), s'appuyant sur les indications talmudiques, a émis la conjecture que Salisa pourrait être la même localité que Livias, bâtie dans la suite non loin du rivage au nord-est de la mer Morte.

Baalhasor.

Baalhasor (בַּעַל חָצוֹר), dans la tribu d'Ephraïm, est mentionné comme le lieu où se faisait la tonte des brebis d'Absalon[2]; mais on ne peut en déterminer d'une manière précise la position.

Lébona.

Lébona, non loin de Silo (*Jug.*, xxi, 19), occupait la place du village actuel de Loubban (Lebban), situé sur une hauteur de rochers, à une lieue à l'ouest de Silo (Seloun) et à peu de distance de la route qui conduit de Sichem à Jérusalem. Tout près du village, on trouve dans la vallée, outre une belle source, des restes du khan d'el-Loubban[3].

Cibsaïm.

La ville de refuge de Cibsaïm (קִבְצַיִם) était à quelques lieues du territoire de la tribu d'Ephraïm (*Jos.*, xxi, 22); c'est tout ce qu'on peut dire de sa position.

[1] *Onomast.*, art. *Bethsalisa* (Βαιθσαρισάθ).
[2] II *Rois*, xiii, 23. — *Onomast.*, art. *Baalasor.*
[3] Willson, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 634. — J. Mislin, IV, 128.

Silo.

Silo (שִׁילֹה, Septante Σιλώ, Σηλώ, Σηλώμ), à quatre lieues et demie au sud de Sichem, et à quatre milles trois quarts au nord de Jérusalem, était sous Josué, à cause de sa position, la ville centrale ; la présence du tabernacle et de l'arche d'alliance en fit pendant près de quatre siècles et demi, depuis l'époque de Josué jusqu'au temps de Samuel, le principal lieu de réunion des chefs de tribus. *Tous les enfants d'Israël s'assemblèrent donc à Silo, et y dressèrent le tabernacle du témoignage ; et le pays leur était soumis. Il* (Josué) *jeta le sort devant le Seigneur à Silo, et divisa la terre entre les enfants d'Israël*[1]. Samuel, fils d'Elie et d'Anne, fut, dès sa troisième année, donné à Héli, grand prêtre et juge à Silo, et formé au service du sanctuaire. *L'enfant Samuel servait devant le Seigneur, vêtu d'un éphod* (pectoral) *de lin. Et sa mère lui faisait une petite tunique qu'elle apportait aux jours solennels, lorsqu'elle venait avec son mari pour offrir le sacrifice de la solennité*[2]. Comme les filles de Silo célébraient par des danses un jour de fête en l'honneur de Jéhova, les Benjamites, sortant des vignes, se jetèrent sur ces jeunes vierges et les enlevèrent[3].

Plus tard, l'arche d'alliance ayant été transportée de Silo à l'armée des Israélites, Héli, père trop faible de deux fils dégénérés, Ophni et Phinée, eut bientôt à déplorer la perte de l'arche sainte, enlevée par les Philistins, et la mort de ses deux fils[4]. Les descendants de Jacob n'observant point l'alliance qu'ils avaient faite avec l'Eternel, et, à l'exemple de leurs pères, s'étant relâchés comme un mauvais arc, ils furent frappés des justes châtiments du ciel. *Et il* (Jéhova) *rejeta le tabernacle qui était à Silo, son propre tabernacle, où il demeurait parmi les hommes ; et il livra leur force et leur gloire entre les mains de leurs ennemis, la rendant captive. Et il exposa de tous côtés son peuple à l'épée, et il regarda son héritage avec mépris*[5].

[1] *Jos.*, XVIII, 1, 10 ; comp. *Jug.*, XXI, 19. — *Onomast.*, art. *Silo*. — [2] I *Rois*, II, 18 et suiv.; comp. III, 1 et suiv. — [3] *Jug.*, XXI, 19 et suiv. — [4] I *Rois*, IV, 1 et suiv. — [5] *Ps.* LXXVII, 60 et suiv.; comp. *Jér.*, VII, 12, 14 ; XXVI, 6.

Le prophète Ahias, qui prédit à Jéroboam la division du royaume de Salomon et sa domination sur deux tribus, était de SILO[1]. Cette ville, placée sur un plateau ravissant, environnée d'une vallée fertile et de collines verdoyantes, devint peu à peu déserte et tomba dans un état de ruine complète. Saint Jérôme n'y trouva plus que les pierres qui avaient servi de fondements à un ancien autel des holocaustes[2]. Le voyageur juif Estori-Haparchi fait mention, vers l'an 1322, d'une coupole de SILO, qui était appelée Kouba-al-Schekina (voûte du tabernacle). On crut à l'époque des croisades avoir retrouvé la position de SILO à Néby-Samouïl ; mais c'était une méprise qui a disparu depuis le milieu du seizième siècle, et c'est avec raison qu'on a considéré comme l'emplacement de l'antique et célèbre cité le village actuel de SÉLOUN (Seiloun), où se voient encore de grandes pierres, des débris de colonnes, des tombeaux creusés dans le roc[3]. A cinq minutes de SÉLOUN, le voyageur rencontre les restes d'une très-ancienne église, dont les pilastres et les chapiteaux d'ordre corinthien gisent çà et là dispersés[4].

§ 182. Continuation. (Corée, Alexandrium, Sarthana, Adom, Archélaïs, Acrabbin, Antipatris, Galgala, Apollonia, Elam, Harim, Gitta.)

Corée.

L'ancienne localité de CORÉE (Κορέαι), où Pompée se rendit de Scythopolis, et Vespasien de Néapolis (Sichem)[5], a pour correspondant le village actuel de KOURYOUT (Kariyout), à peu près à deux milles géographiques au sud-sud-est de Sichem.

Alexandrium.

Le souvenir d'ALEXANDRIUM, forteresse bâtie par Alexandre Jannée non loin de Corée et souvent mentionnée dans les

[1] III *Rois,* XI, 29 et suiv.; XII, 15; XIV, 2 et suiv.

[2] « In Silo tabernaculum et arca Domini fuit : Vix altaris fundamenta monstrantur. » *Sophon.,* I, 14. — « Quid narrem Silo, in qua altare dirutum hodieque monstratur. » *Epitaph. Paulæ,* p. 678.

[3] Quaresm., II, 87. — J. Mislin, IV, 128 et suiv. — Wilson, II, 292.

[4] L'église de Silo (Seloun) dans Bartlett, *The christ.,* pl. XXX, XXXI.

[5] Josèphe, *Antiq.,* XIV, III, 4; *Bell. jud.,* I, VI, 5; IV, VIII, 1.

guerres des Romains depuis Pompée (Josèphe, *Antiq.*, XIV, III, 4; XIV, V, 2), se conserve aujourd'hui dans KEFR-ISTOUNAH, situé sur une colline à une lieue et demie au sud-est de Corée (Kouriyout), et offrant encore de colossales ruines de murs.

Sarthana.

Ce fut à SARTHANA ou SARTHAN (צָרְתָן) que les Israélites sous Josué passèrent le Jourdain (*Jos.*, III, 16). Ce fut en ce même lieu, nommé aussi plus tard SAREDATHA, et qu'il faut placer au sud de Bethsan (Scythopolis), que Salomon fit faire les grands vases du temple [1]. Il semble qu'il s'est conservé une consonnance avec SARTHANA dans le nom du pic de Sartof (Sourtoubah), situé à cinq lieues à l'est de Corée (Kouriyout), et anciennement le lieu du signal pour annoncer la nouvelle lune (§ 101, n° 1).

Adom.

La ville d'ADOM (אָדָם), dont il n'est plus possible de retrouver la position, est mentionnée à l'occasion du passage du Jourdain par les Israélites (*Jos.*, III, 16).

Archélaïs.

Ce fut le cruel ethnarque Archélaüs, fils d'Hérode, qui bâtit la localité d'ARCHÉLAÏS. D'après les données des anciens, elle était située à vingt-quatre milles romains (environ 10 lieues) au nord de Jéricho [2]. Il est vraisemblable que les restes d'EL-BASSALIYAH, découverts près de l'embouchure du Wadi-el-Faria, indiquent l'ancien emplacement d'ARCHÉLAÏS.

Acrabbin.

ACRABBIN ou ACRABI, lieu dans lequel quelques exégètes ont voulu reconnaître l'ancien EKREBEL (Septante, *Judith*, VII, 18), était du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, un gros village, à neuf milles romains au sud-est de Sichem, et qui donna son nom à la toparchie d'Acrabitène [3]. Cette localité est aujourd'hui

[1] III *Rois*, IV, 12; VII, 46; II *Paralip.*, IV, 17.

[2] Josèphe, *Antiq.*, XVII, III, 1; XVIII, II, 2. — *Tabula* Peuting.

[3] Josèphe, *Bell. jud.*, III, III, 5; IV, IX, 9. — *Onomast.*, art. *Acrab* (Ἀκραββείν).

appelée AKRABEH (Akrabah) et est située à trois lieues et demie au sud-est de Sichem (Naplouse).

Antipatris.

Une contrée fertile et abondante en eaux se développe dans une étendue de trois milles à l'ouest de Sichem (Naplouse). C'est là que, entre Césarée et Lydda, Hérode le Grand bâtit la ville d'ANTIPATRIS, à laquelle il donna ce nom en l'honneur d'Antipater, son père. D'après les anciennes relations, elle était située à cent cinquante stades de Joppé, vers la route qui conduisait de Jérusalem à Césarée-sur-Mer[1]. Le tribun romain Claudius Lysias fit conduire pendant la nuit, avec une escorte de soixante-dix cavaliers et deux cents soldats armés de lances, l'apôtre saint Paul, dont les Juifs furieux menaçaient la vie, de Jérusalem à Césarée, en passant par ANTIPATRIS, auprès du gouverneur Félix, ainsi qu'il est rapporté aux Actes des Apôtres (XXIII, 31, et suiv.) : *Les soldats donc, pour exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu, prirent Paul avec eux, et le menèrent la nuit à Antipatris. Et le lendemain ils s'en retournèrent à la forteresse, l'ayant laissé entre les mains des cavaliers.*

Un évêque d'ANTIPATRIS souscrivit au concile de Chalcédoine. Les Croisés crurent avoir retrouvé la ville d'ANTIPATRIS dans Arsouf, l'Apollonia des Romains[2]; mais, d'après les indications des anciens relatives aux distances, on suppose avec beaucoup plus de raison que le village mahométan actuel de KEFR-SABA, qui est placé sur une petite éminence circulaire, entouré de deux petits ruisseaux et éloigné de Joppé de quatre milles allemands, occupe l'emplacement de l'ancienne ville[3]. De KEFR-SABA, en tirant vers le nord, on entre dans une contrée où les collines sont plus fréquentes, mais qui ne laisse pas d'être toujours fertile. Les monticules qui s'élèvent du côté de l'orient sont couronnés de villages et de localités en grand nombre[4].

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, I, IV, 7; IV, VIII, 1; I, XXI, 9; *Antiq.*, XVI, V, 2. — Ptolm., LXVI, 20.

[2] Guill. de Tyr., IX, 19; XIV, 16. — Marin Sanut, p. 152. — [3] Prokesch, *Reis.*, 125, 127. — J. Schwarz, p. 112. — [4] Russegger, *Reis.*, III, 123 et suiv.

Galgala.

Galgala (גִּלְגָּל), dont le roi dut se courber sous la puissance de Josué, est placée par Eusèbe et saint Jérôme à six milles romains au nord d'Antipatris, et, suivant leur rapport, c'était encore de leur temps un village appelé Galgulis (Γαλγουλή) [1]. Cette localité doit, selon nous, avoir été sur l'emplacement du village actuel de Koulounsaweh (Kalansavah), à deux lieues et demie au nord d'Antipatris [2]. Il y avait un second Galgala en Judée (§ 166).

Apollonia.

La table de Peutinger place la ville maritime d'Apollonia, qui se trouvait entre Joppé et Césarée et dont il est souvent fait mention dans l'histoire des Juifs, à vingt-deux milles romains au sud de Césarée, sur le bord de la mer [3]. L'emplacement d'Apollonia est très-vraisemblablement occupé par le village d'Arsouf, actuellement désert et situé à sept lieues au sud de Césarée. C'était une ville que prit Baudouin Ier, après que Godefroy de Bouillon en eut en vain fait le siége. Une seconde ville d'Apollonia, où l'apôtre saint Paul arriva dans le cours de ses missions, était située en Macédoine, entre Amphipolis et Thessalonique (*Act.*, XVII, 1).

Elam et *Harim.*

Nous ne nous tromperons pas beaucoup en plaçant dans la contrée située au nord de Joppé les localités d'Elam et de Harim, qui, après le retour de la captivité de Babylone, furent de nouveau habitées (I *Esdr.*, II, 31 et suiv.). Le village actuel d'el-

[1] *Jos.*, XII, 23; II *Esdr.*, XII, 29; I *Mach.*, IX, 2; *Onomast.*, art. *Gelgel.*

[2] Si l'on devait reconnaître l'ancien Galgala dans la localité de Dschildschoule, située à deux lieues au sud d'Antipatris, il faudrait admettre dans l'*Onomasticon* (art. *Gelgel*) la leçon « contra meridiem, » au lieu de « contra septentrionem. »

[3] Josèphe, *Antiq.*, XIII, v, 4; *Bell. jud.*, I, VIII, 4.

Haram-Ibn-Aleïm (Charam-Ibn-Alim) conserve, ce semble, de l'analogie avec les noms bibliques.

Gitta.

On doit reconnaître dans le village de Karyet-Dschit, qui se trouve à trois lieues à l'ouest de Sichem (Naplouse), ce Gitta d'où, selon le témoignage de l'histoire de l'Eglise, était originaire Simon le Magicien [1].

§ 183. Continuation. (Sichem, Tombeau de Joseph, Ruma, Thanatsélo, Machméthath, Janoé.

Sichem.

Sichem (שְׁכֶם, Septante Σύχεμ et Σίκιμα) passait pour être le *cœur* ou le point central de la Terre sainte ; elle était située sur les montagnes d'Ephraïm, dans une fertile vallée large d'environ 1,600 pieds, entre les monts Garizim et Hébal (§ 100), à quatre lieues et demie (12 milles romains) au nord de Silo et à envion seize lieues au nord de Jérusalem ; elle était comptée au nombre des villes les plus anciennes [2]. Abraham campa à l'endroit où plus tard s'éleva la ville, et Jacob, à son retour de la Mésopotamie, y dressa ses tentes, et acheta des enfants d'Hémor, père de Sichem, une pièce de terre dont il fit don à son fils Joseph [3]. Lors du partage du pays de Chanaan, Sichem échut à la tribu d'Ephraïm, fut mise au nombre des villes de refuge et cédée aux lévites [4]. Josué, toujours zélé pour l'accomplissement des ordres de Dieu, voyant approcher la fin de ses jours, convoqua à Sichem les chefs des tribus et des familles ; il les adjura de demeurer fidèles à l'Eternel, qui, après avoir par beaucoup de signes et de prodiges tiré son peuple de l'Egypte et de la maison de servitude, l'avait introduit dans le pays de Chanaan, et leur fit entendre ces paroles : *Si vous abandonnez*

[1] Justin Martyr., *Apol.,* II. — Eusèbe, *Hist. eccl.,* II, 13.

[2] *Jos.,* xx, 7; III *Rois,* xii, 25; comp. § 96. *Onomast.,* art. *Selo.* — [3] *Gen.,* xxxiii, 10 et suiv.; xxxiv, 1 et suiv.; *Jean,* iv, 5. — [4] *Jos.,* xx, 7; xxi, 20 et suiv.

le Seigneur, et si vous servez des dieux étrangers, il se détournera de vous, il vous affligera et il vous exterminera après tous les biens qu'il vous a faits. Le peuple dit alors à Josué : Nous servirons le Seigneur notre Dieu, et nous obéirons à ses ordonnances. Josué fit donc alliance ce jour-là, et il proposa au peuple des préceptes et des ordonnances à Sichem (Jos., XXIV, 20 et suiv.). Dans la suite, le juge Abimélech prit d'assaut et détruisit la ville ; elle fut bientôt rebâtie, et après la mort de Salomon elle fut le point d'où s'élevèrent les premières plaintes contre le gouvernement et où prirent naissance les divisions religieuses qui maintinrent une séparation absolue entre les deux royaumes de Juda et d'Israël. Le peuple ayant élu Jéroboam, ce prince fit de SICHEM sa ville royale, et il établit à Béthel et à Dan le culte idolâtrique des Egyptiens sous la figure des veaux d'or (III *Rois*, XII, 27 et suiv.).

Durant les temps qui suivirent la captivité, la ville fut le centre de la foi des Samaritains. Ce fut, dit-on, la cause pour laquelle les Juifs changèrent, par dérision, son nom de SICHEM en celui de SICHAR (שֶׁקֶר, mensonge, idolâtrie) ; toutefois cette supposition paraît bien moins fondée que celle suivant laquelle SICHAR aurait été une localité très-rapprochée de SICHEM et aurait formé une partie de la ville, ce qui expliquerait comment saint Jérôme pouvait à la fois confondre SICHEM et SICHAR, et les distinguer[1]. De plus il ne faut pas oublier que, d'après saint Jean (IV, 5, 6), SICHAR était situé tout à côté du puits de Jacob, tandis que SICHEM en était éloigné d'une demi-lieue. Or, il n'est point du tout vraisemblable que la femme samaritaine fût venue puiser de l'eau à une demi-lieue, vu surtout que SICHEM elle-même avait plusieurs sources, comme nous l'apprennent des témoignages anciens et modernes. Nous faisons abstraction de cette circonstance, digne d'attention cependant, qu'il se conserve encore des traces de l'ancienne localité de SICHAR dans le village actuel d'ASCHAR (Istar), situé au sud-est de SICHEM[2]. Durant

[1] *Epitaph. Paulæ*, p. 703. — *Onomast.*, art. *Sichar.*
[2] Quaresmius, II, 808. — Comp. J. Schwarz, p. 124.

l'époque apostolique, au lieu de SICHEM, on employait le nom de NÉAPOLIS (ville neuve) ou de FLAVIA-NÉAPOLIS, cette dernière dénomination vraisemblablement en souvenir de Flavius Vespasien, qui releva le premier la ville. Au contraire, le nom de MABORTHA ou MAMORTHA, c'est-à-dire en araméen passage (à savoir entre les monts Garizim et Hébal), ne put jamais ni se vulgariser, ni se maintenir [1].

Dès le temps de Jésus, l'Evangile trouva accès à SICHEM. *Un grand nombre de Samaritains de cette ville-là*, est-il dit, *crurent en lui sur le rapport de cette femme* (la Samaritaine qui avait été au puits de Jacob), *qui les assurait qu'il lui avait dit tout ce qu'elle avait fait. Et un beaucoup plus grand nombre encore crurent en lui pour avoir entendu ses discours. De sorte qu'ils disaient à cette femme : Ce n'est plus sur ce que vous nous avez dit que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde* [2]. Les annales de l'Eglise font, dès l'origine du christianisme, mention de plusieurs évêques de SICHEM ; le célèbre philosophe saint Justin, à qui Dieu fit voir en Jésus-Christ les hauteurs et les profondeurs de sa sagesse, et qui, en 167, scella de son sang, à Rome, sa foi au Sauveur crucifié, était, comme on sait, originaire de SICHEM [3]. Au cinquième siècle, les Samaritains, ayant dans une révolte mis à mort beaucoup de chrétiens et renversé cinq églises à SICHEM (Néapolis), furent, par l'ordre de l'empereur Justinien, contraints de rebâtir les édifices qu'ils avaient détruits [4]. Après la prise de Jérusalem par les Croisés, les habitants de NÉAPOLIS et des environs firent leur soumission de leur propre mouvement, et Tancrède prit possession de tout le pays ; la ville elle-même fut avec ses environs cédée aux chanoines de l'église du Saint-Sépulcre. Un concile tenu en cette

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, IV, VIII, 1. — Ptol., V, 16. — Sur les monnaies de la ville, Mionnet, *Médailles antiq.*, V, 499.

[2] *Jean*, IV, 39 et suiv.; comp. *Act.*, VIII, 25; IX, 31; XV, 3.

[3] Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 12. — Mich. Le Quien, *Oriens christ.*, III, 647 et suiv.

[4] Procop., *De ædif. Justin.*, V, 7.

ville sous le pape Calixte II (1120) insista sur la réforme des mœurs. Depuis la bataille à jamais déplorable de Hittin, la ville demeura au pouvoir des mahométans, qui portèrent là comme ailleurs les horreurs de la dévastation [1].

Nablouse ou Naplouse, comme s'appelle actuellement la ville située dans la fertile plaine de Moukhna, a deux longues rues qui se prolongent au milieu de la vallée, et qui sont coupées par plusieurs rues plus petites [2]. Bâtie au point de partage des eaux de l'est et de l'ouest, Naplouse, dont les maisons bien construites ont toutes des coupoles, est encore aujourd'hui le centre des relations entre Damas, la vallée du Jourdain et la mer Méditerranée ; elle est entourée de jolis jardins et de belles plantations d'arbres, et compte environ 8,000 habitants, tous mahométans, à l'exception de 500 chrétiens (grecs schismatiques), 500 Samaritains et 200 Juifs. Le caractère séditieux et violent des anciens Sichémites s'est maintenu dans la population musulmane, grossière et fanatique ; le déplorable accident du 4 avril 1856 en fournit une preuve. Les maisons des chrétiens furent pillées et ils eurent eux-mêmes à endurer beaucoup de mauvais traitements, parce qu'un mendiant musulman avait perdu la vie par l'imprudence du missionnaire anglais Lyde [3].

Les pèlerins sont accueillis dans le petit couvent grec qui est placé à 1,568 pieds au-dessus du niveau de la mer. La partie sud-ouest de la ville s'étend sur le penchant du mont Garizim, et est habitée par des Samaritains (Samarah) ; leur petite synagogue (Kenisch) renferme, près de l'entrée à gauche, une espèce d'alcôve où se conservent les manuscrits. Le prêtre samaritain porte sur ses autres vêtements une tunique de soie rouge et un turban blanc ; ses coreligionnaires, qui se distinguent des Juifs par la forme ronde de leur visage, ont pour la plupart des coiffures rouges. Les Samaritains observent fidè-

[1] Guill. de Tyr, IX, 20. — Caroli a S. Paulo *loc. cit., Parergon,* p. 60. — *Fundgruben des Orients,* III, 81.

[2] Edm. Wœrndle d'Adelsfried a donné un plan photographique de Naplouse (Sichem).

[3] *Allgemeine Zeitung,* 7 mai 1856.

lement la circoncision, la monogamie, le sabbat, etc.; ils ne quittent jamais leur patrie, parce qu'ils rencontreraient trop d'obstacles à l'accomplissement de leur religion, et qu'ils ne croient pas qu'il leur soit permis de manger ni de faire société soit avec les mahométans, soit avec les juifs, contre lesquels ils nourrissent toute leur ancienne haine (*Jean*, IV, 9)[1]. Trois belles sources, le Nahr-Kouriyoum, le Ras-el-Aïn et l'Aïn-el-Asal, fournissent à la ville l'eau dont elle a besoin. Au nord de SICHEM, où se dressent les flancs escarpés du Garizim, une fertile vallée, dont le sol est d'un terrain noir, s'incline vers l'ouest; au sud de la ville, le ravin au pied du Garizim abonde en sources et en arbres; le flanc à pic du mont Hébal, au nord, offre une quantité d'anciennes cavernes qui servaient de tombeaux. J. Mislin (IV, 138) vit dans les environs un bois d'anciens oliviers qui, par les dimensions de leurs troncs, rivalisaient avec ceux qu'on voit au pied du mont Carmel et à Gethsémani. Il y a peu de temps encore, la province de NAPLOUSE, administrée par un gouverneur particulier, comptait environ cent villages[2].

Le Tombeau de Joseph, près de Sichem.

Les Israélites, au sortir de l'Egypte, prirent avec eux les ossements de Joseph, leur illustre bienfaiteur, les rapportèrent dans la terre de promission et les déposèrent non loin de Sichem. Ce fut là aussi que furent ensevelis les frères de Joseph[3]. A environ quarante-cinq minutes au sud-est de Naplouse, on arrive au TOMBEAU DU PATRIARCHE JOSEPH. Les mahométans ont par respect élevé au-dessus une petite coupole, et en ont fait un lieu sacré[4]. Dans la vallée verdoyante située au pied du Garizim, le *champ de Joseph* produit le lis blanc, qui s'élève solitaire et charme le regard du voyageur. Le puits de Jacob se trouve à un quart de lieue au sud du TOMBEAU DE JOSEPH.

[1] *Journal des Savants.* Paris, février 1833. — Wilson, II, 687 et suiv.
[2] Scholz, *Reis.*, 264 et suiv. — Wilson, II, 62.
[3] *Gen.*, V, 23 et suiv.; *Exod.*, XIII, 19; *Jos.*, XXIV, 32; *Act.*, VII, 16.
[4] Voir le plan du tombeau dans J.-M. Bernatz (n° 28) et dans W.-H. Bartlett (pl. XXVII).

Ruma.

RUMA (ארוּמָה), où Abimélech, fils de Gédéon, se tint pendant le combat contre les Sichémites (*Jug.*, IX, 41 et suiv.), doit, d'après les indications bibliques, avoir été dans les environs de Sichem, ou plutôt de la ville de Samarie (Sébaste) ; le village actuel de RAMIN, à environ deux lieues à l'ouest de la ville de Samarie, indique très-vraisemblablement l'ancien emplacement de RUMA.

Thanatsélo.

La ville de THANATSÉLO (תַּאֲנַת שִׁלֹה), sur les limites d'Ephraïm, se trouvait à dix milles romains (4 lieues) à l'est de Sichem [1].

Machméthath.

C'est également non loin de Sichem que l'on doit chercher la ville de MACHMÉTHATH, située sur la limite des tribus d'Ephraïm et de Manassé [2].

Janoé.

JANOÉ (יָנוֹחָה), ville sur les confins des tribus d'Ephraïm et de Manassé, était encore au quatrième siècle un bourg connu sous le nom de JANO et situé à douze milles romains à l'orient de Sichem [3].

§ 184. Samarie du nord. (Samarie, Thersa, Taphua, Béthulie.)

Samarie.

La ville de SAMARIE (שֹׁמְרוֹן, Σαμάρεια) était située sur une montagne de la Palestine centrale, dans le territoire de la tribu d'Ephraïm, à deux lieues et demie de Sichem (Naplouse), vers le nord-est. Elle fut bâtie par Amri, roi d'Israël, vers l'an 929 avant Jésus-Christ, et donna son nom à la contrée (§ 180). *Il*

[1] *Jos.*, XVI, 6. — *Onomast.*, art. *Thenath.* — [2] *Jos.*, XVI, 6; XVII, 7. — [3] *Jos.*, XVI, 6; IV *Rois*, XV, 29. — *Onomast.*, art. *Jano.*

(Amri) *acheta la montagne de Samarie de Somer pour deux talents d'argent, et il y bâtit une ville qu'il appela Samarie, du nom de Somer à qui avait été la montagne* [1].

Durant deux siècles, après l'incendie de la forteresse royale de Thersa, elle demeura la capitale du royaume d'Israël, le disputant avec Jérusalem en magnificence et en force, et regardée comme la couronne du pays [2]. Cependant, parce que SAMARIE devint le principal siége du culte des idoles (de Baal), les prophètes firent entendre contre elle des prophéties pleines de menaces : *Comme ma main a trouvé les royaumes des idoles, elle trouvera aussi les idoles de Jérusalem et de Samarie. Qui m'empêchera de traiter Jérusalem, avec les dieux qu'elle révère, comme j'ai traité Samarie avec ses idoles* [3] *? — Samarie a fait disparaître son roi, comme l'écume à la surface de l'eau. Les hauteurs* (consacrées) *à l'idole, qui font le péché d'Israël, seront désolées. Il croîtra des ronces, des chardons sur leurs autels* [4]. *— J'ai vu l'extravagance dans les* (faux) *prophètes de Samarie ; ils prophétisaient au nom de Baal, et ils séduisaient mon peuple d'Israël* [5]. *— D'où est venu le crime de Jacob, sinon de Samarie ? Je rendrai donc Samarie comme un monceau de pierres dans un champ. Je ferai rouler ses pierres dans la vallée et j'en découvrirai les fondements* (Michée, I, 5, 6).

La ville, après avoir été souvent le théâtre des actions des prophètes Elie et Elisée, fut cernée par le roi de Syrie, Benhadad II, et tomba plus tard, après un siége de trois ans, au pouvoir du roi d'Assyrie Salmanasar (721 av. J.-C.), qui la peupla d'habitants étrangers [6]. A l'époque des Machabées (110 av. J.-C.), le prince juif Jean Hyrcan, s'étant rendu maître de la ville idolâtre, la détruisit. Le général romain Gabinius, proconsul de Syrie, entreprit sa restauration, et c'est ce qui lui fit donner le nom de GABINIANA. Hérode le Grand, qui l'embellit et la fortifia d'une

[1] III *Rois,* XVI, 24. — [2] III *Rois,* XX, 2, 43; XXI, 1; XXII, 10, 37; *Is.,* VII, 9; XXVIII, 1. — [3] *Is.,* X, 10 et suiv. — [4] *Osée,* X, 7 et suiv. — [5] *Jér.,* XXIII, 13; comp. *Ezéch.,* XVI, 46 et suiv.; *Amos,* III, 9 et suiv.; VI, 1. — [6] III *Rois,* XVIII, 1 et suiv.; XX, 1 et suiv.; IV *Rois,* VI, 24 et suiv.; VII, 1 et suiv.; XVII, 3 et suiv.

manière extraordinaire, y bâtit un temple en l'honneur de l'empereur Auguste ; il en prit occasion de nommer la ville simplement ville de César (Σεβάστη, *Augusta*)[1].

Par une bénédiction toute particulière du ciel, la doctrine du salut trouva de bonne heure accès à Samarie, ainsi que le rapporte saint Luc : *Or, Philippe* (le diacre), *étant venu dans la ville de Samarie, leur prêchait Jésus-Christ. Et les peuples étaient attentifs aux choses que Philippe leur disait, et ils l'écoutaient tous avec une même ardeur, voyant les miracles qu'il faisait. Car plusieurs d'entre eux avaient des esprits impurs qui sortaient en jetant de grands cris. Et beaucoup de paralytiques et de boiteux furent guéris. Tout cela remplit la ville d'une grande joie. Les apôtres qui étaient à Jérusalem ayant appris que ceux de Samarie avaient reçu la parole de Dieu, leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant venus, firent des prières pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit. Alors ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent le Saint-Esprit*[2]. Depuis le quatrième et le cinquième siècle, il est fait mention d'évêques de Samarie (Sébaste)[3]. Les Croisés rétablirent en 1155 l'ancien siége épiscopal de Samarie, et les chevaliers de Saint-Jean (§ 151) y bâtirent une magnifique église sous le vocable du même saint.

Sébastieh (Ousbouste), construit des débris de l'ancienne ville de Sébaste et placé à 926 pieds au-dessus de la mer, n'est plus qu'un village sans importance et habité par des Arabes grossiers. Il s'élève sur le flanc oriental d'une montagne qui traverse un bassin fertile, d'un diamètre de plus de deux lieues ; cette montagne, cultivée jusqu'à son sommet, porte sur son plateau un grand nombre d'oliviers et de figuiers. Les ruines grandioses de l'église dédiée à saint Jean-Baptiste attirent encore sur elles

[1] Josèphe, *Antiq.*, XIII, x, 2 et suiv.; XIV, v, 3; XV, viii, 5; *Bell. jud.*, I, xx, 3. — Ptolém., V, 16. — Sur les monnaies de Sébaste, voyez Mionnet, *loc. cit.*, V, 513.

[2] *Act.*, viii, 5-9, 14-17; comp. ix, 31; xv, 3.

[3] Le Quien, *Or. christ.*, III, 650 et suiv., 1290 et suiv. — Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, *Parergon*, p. 6, 59.

l'attention du voyageur[1]. Une ancienne tradition place à Sébaste le tombeau de l'intrépide témoin de la vérité, qui disait à Hérode Antipas : *Il ne vous est point permis d'avoir l'épouse de votre frère* (Matth., xiv, 4), et on y montrait aussi les monuments funéraires des prophètes Abdias et Elisée[2]. Les murs de l'église encore assez hauts, avec des tablettes de marbre sur lesquelles sont ciselées plusieurs croix de l'ordre de Saint-Jean, entourent actuellement une mosquée et un petit édifice sur le tombeau, auquel on monte par vingt-un degrés, car les Arabes témoignent encore un grand respect pour la grotte du tombeau de saint Jean-Baptiste (Neby-Yehya). L'église elle-même est longue de cent cinquante pieds et large de soixante-quinze, et témoigne encore de son ancienne magnificence[3]. Au sud de l'église gisent les ruines d'une tour carrée, et au sommet de la montagne, qui offre un ravissant coup d'œil sur la contrée environnante et sur la mer Méditerranée, sont encore debout plusieurs colonnes de calcaire, reste d'une église grecque et d'un couvent. Sur le côté occidental de la montagne, on rencontre de nombreux débris des somptueuses constructions d'Hérode, notamment une remarquable colonnade, dont près de soixante colonnes demeurent encore debout, tristes et solitaires, au milieu de champs labourés; beaucoup d'autres sont renversées et brisées, parce que les propriétaires des champs voisins ont mis en pièces les fûts ainsi que les chapiteaux, et les ont employés pour faire des terrasses dans leurs vignes[4]. La contrée autour de l'ancienne ville royale est encore beaucoup plus fertile et plus riche que les environs de Jérusalem, et pourrait, avec une culture mieux soignée, fournir des fruits et des récoltes d'excellente qualité pour la nourriture d'un nombre cent fois plus considérables d'habitants[5]. Les

[1] Plan des restes de l'église de Saint-Jean, dans W.-H. Bartlett (pl. xxvi).

[2] *Onomast.*, art. *Semeron.* — Saint Jérôme, *Comment. in Abd.*, i, 1; *Epist. Paulæ.* — Willibaldi *Hodœpor.*, p. 338, edit. Mabil.

[3] Mislin, IV, 159. — W.-H. Bartlett, *The Christ. in Palæstine*, p. 116.

[4] Comp. Josèphe, *Antiq.*, XV, viii, 5. — Phocas, *De s. Loc.*, § 12. — Quaresm., II, 811. — Scholz, *Reis.*, 160. — Plan des restes de Samarie (Sébastieh), dans J.-M. Bernatz (n° 29), et W.-H. Bartlett (pl. xxv).

[5] Schubert, *Reis.*, III, 159.

Turcs et les Arabes qui résident dans le misérable village de Sébastieh, d'où ils voient les vautours se percher sur les arbres antiques du voisinage, sont représentés comme des gens inquiets et factieux, et font songer aux jours mauvais d'Achab et des autres rois d'Israël aussi méchants que lui. De Sébastieh deux chemins conduisent dans la direction de Dschénin (Ginée), au nord, à la grande route de Damas ; le chemin du côté de l'orient passe par Beit-Imrin, et celui du côté de l'occident par le village de Bourka (Birket).

Thersa.

Thersa (תִּרְצָה, c'est-à-dire encouragement), d'abord capitale d'un roi chananéen, fut depuis Jéroboam jusqu'à Zambri (975-929 av. J.-C.) la capitale des rois d'Israël ; elle était alors célèbre pour sa beauté. Zambri, qui fut assiégé par Amri, s'étant brûlé lui-même avec le palais royal, le trône du roi fut transféré à Samarie[1]. Nous voyons que Thersa était située à une lieue et demie à l'est de la ville de Samarie, à l'endroit où se voit aujourd'hui, suivant le rapport de J. Schwarz (p. 118), le village de Tarsa (Tarsé), placé sur une éminence, et auquel les topographes n'ont pas fait attention jusqu'ici.

Taphua.

La ville de Taphua (תַּפּוּחַ), sur laquelle régnait un roi particulier qui fut vaincu par Josué, se trouvait sur la limite des tribus de Manassé et d'Ephraïm, et lors du partage elle échut à la dernière (*Jos.*, XII, 17 ; XVII, 8). C'est au nord-est de Sichem, dans Belad-Tafoué de nos jours, qu'il faut placer cette ville[2]. Pour Taphua dans la plaine de la tribu de Juda, il en a été question ci-dessus (§ 176).

Béthulie.

La ville de Béthulie (Septante Βετυλούα) fut assiégée par les

[1] *Jos.*, XII, 24 ; III *Rois*, XIV, 17 ; XV, 21, 33 ; XVI, 6 et suiv. ; *Cant. des cant.*, VI, 3 (hébr.).

[2] Comp. *Gelehrte Anzeigen der Münchner Akademie*, ann. 1836, p. 983. — J. Schwarz, p. 62.

Assyriens sous Holopherne (vers 670 av. J.-C) ; mais, grâce au dévouement d'une femme israélite pleine de confiance en Dieu, elle fut délivrée de la main de ses ennemis, comme il est marqué dans le cantique d'action de grâces que l'héroïne elle-même chanta à cette occasion : *Assur est venu des montagnes du nord avec une multitude et une force extraordinaire; ses troupes sans nombre ont bouché les torrents, et ses chevaux ont couvert les vallées. Il avait juré de brûler mes frontières, de passer mes jeunes gens au fil de l'épée, de donner en proie mes petits enfants et de rendre mes filles captives. Mais le Seigneur tout-puissant l'a frappé, il l'a livré entre les mains d'une femme, et c'est par elle qu'il lui a ôté la vie*[1].

Jusqu'ici il y avait eu sur la position de Béthulie bien des opinions diverses, mais toutes incertaines. Les écrivains du moyen-âge plaçaient cette localité sur une montagne à l'entrée de la plaine d'Esdrélon, près de Dothaïn, vers la route stratégique allant de Syrie en Egypte[2]. Les recherches les plus récentes ont éclairci les obscurités, et les ruines de Beit-Iloua ou Beit-Ilfah, récemment trouvées au nord de Dschelboun (Gelboé), sur le versant septentrional du mont Gelboé, permettent de conclure avec certitude que c'est là qu'était l'ancienne Béthulie[3]. La source d'Aïn-Beit-Iloua, qui coule tout près des ruines dont il s'agit, rappelle ce que dit la Bible : *Holopherne, faisant le tour de la montagne, trouva que la fontaine qui coulait dans* (la ville) *avait du côté du midi un aquéduc qui était hors des murailles, et il commanda qu'on coupât l'aquéduc* (Judith, VII, 6). Il faut corriger l'erreur des archéologues qui ont cru devoir chercher Béthulie sur l'emplacement du village actuel de Sanour, à quatre lieues et demie au nord de Sichem (Naplouse), ou même au nord du lac Mérom, près de la localité actuelle de Houlieh.

[1] *Judith,* XVI, 5 et suiv.; comp. VI, 7 et suiv.; VII, 1, 12; VIII, 3; XII, 8, etc.
[2] Brocardi *Descript. Terræ sanct.,* dans Grynæus, *Nov. orb.,* p. 319.
[3] K. Ritter, *Erdk.,* XV, p. 423 et suiv.

§ 185. Continuation. (Ephra, Thébès, Dothaïn, Aser, Bézech, Abel-Méhula, Sochoth, Ænnon près de Salim, Belma, Capharcotia.)

Ephra.

Ephra (עָפְרָה), dans l'héritage de la tribu de Manassé et qu'il faut distinguer d'Ophra en Judée (§ 167), fut le lieu de la naissance de Gédéon, juge d'Israël, que Dieu appela pour délivrer son peuple du joug des Madianites, et qui, après une vie pleine de grandes actions, trouva aussi en ce lieu le repos du sépulcre. *Il vint un ange du Seigneur s'asseoir sous un chêne qui était à Ephra et qui appartenait à Joas, père de la famille d'Ezri. Et Gédéon, son fils, était alors occupé à battre le blé dans le pressoir, et à le vaner pour le sauver ensuite des incursions des Madianites. L'ange du Seigneur lui apparut donc et lui dit : Le Seigneur est avec vous, ô le plus fort d'entre les hommes! Allez dans cette force dont vous êtes rempli, et vous délivrerez Israël des mains des Madianites ; sachez que c'est moi qui vous ai envoyé..... Et Gédéon mourut dans une heureuse vieillesse et il fut enseveli à Ephra*[1]. La position exacte de la localité est inconnue.

Thébès.

Abimélech, fils de Gédéon, trouva la mort à Thébès (תֵּבֵץ), ayant été écrasé par une meule de moulin qu'une femme fit tomber du haut d'une tour[2]. Thébès était à trois milles romains au nord-est de Sichem, et sans doute que cette ville est aujourd'hui représentée par le village de Toubas, près du wadi de même nom, à environ cinq lieues au nord-est de Sichem, près de la route de Beisan (Scythopolis).

Dothaïn.

Ce fut à Dothaïn (דֹּתָן, Septante, Δωθαείμ et Δωθαΐμ), à douze milles romains au nord de la ville de Samarie, vers la plaine de Jezraël,

[1] *Jug.*, VI, 11 et suiv.; VIII, 27, 32. — [2] *Jug.*, IX, 50. — *Onomast.*, art. *Thébès.*

que Joseph fut vendu par ses frères, pour vingt pièces d'argent, à des marchands ismaélites dont les chameaux portaient en Egypte des aromates, de la résine et de la myrrhe de Galaad[1]. Au cinquième siècle on montrait encore aux pèlerins une citerne qui, suivant une ancienne tradition, était celle dans laquelle Joseph avait été jeté par ses frères[2]. Dothaïn est en outre connu par le séjour du prophète Elisée, que le roi de Syrie chercha vainement à enlacer dans ses piéges[3]. La fosse qu'on montre aujourd'hui comme étant la citerne de Joseph est, au rapport de J. Schwarz (p. 133), dans le voisinage du village de Doutha, à deux lieues et demie au sud d'Engannim (Ginée).

Aser.

La localité d'Aser, sur la limite de la tribu de Manassé, est placée par Eusèbe[4] à quinze milles romains (6 lieues) au nord-est de Sichem.

Bézech.

Bézech était à dix-sept milles romains de Sichem, du côté de Scythopolis. Saül y passa en revue l'armée qu'il commandait contre les Ammonites[5].

Abel-Méhula.

Abel-Méhula (אָבֵל מְחוֹלָה, c'est-à-dire champ, pré de la danse), à dix milles romains (4 lieues) au midi de Bethsan (Scythopolis) dans la plaine du Jourdain, était encore au cinquième siècle un village connu sous le nom de Bethahoula. Abel-Méhula, où les Madianites fuirent devant Gédéon, était le lieu de la naissance du prophète Elisée, sur lequel se reposèrent l'esprit et la force

[1] *Gen.*, XXXVII, 17 et suiv. — *Onomast.*, art. *Dothaïn.*

[2] « Dothaïn, située au pied de la montagne de Béthulie, à un mille de chemin, bourg très-agréable, avec des vignes, des oliviers et des figuiers, et avec de bons pâturages. C'est là que Joseph trouva ses frères, là aussi qu'ils le vendirent. On montre encore dans la campagne l'ancienne citerne où ils mirent Joseph. » *Reyssbuch,* p. 167, b.

[3] IV *Rois,* VI, 13 et suiv. — [4] *Jos.*, XVII, 7. — *Onomast.*, art. *Aser.* — [5] I *Rois,* XI, 8. — *Onomast.*, art. *Bézech.*

de Dieu [1]. Le village actuel de Methschalom (Meithelon), à trois quarts de lieue au sud-est de l'ancienne forteresse de Sanour, occupe-t-il l'emplacement d'ABEL-MÉHULA de la Bible, comme J. Schwarz (p. 126) serait porté à le croire, c'est ce que, vu le défaut de preuves certaines, nous ne pouvons décider.

Sochoth.

Ce fut dans la plaine du Jourdain située au midi de Bethsan (Scythopolis), où réside actuellement la tribu arabe des Soukkot, que le roi Salomon fit fondre entre SOCHOTH et SARTHAN les vases d'airain du Temple (III *Rois,* VII, 46). Il faut en conséquence distinguer SOCOTH dans les montagnes de Juda (§ 170) et SOCHOTH dans la partie orientale de la vallée du Jourdain.

Ænnon près de Salim.

Suivant le récit de l'évangéliste (*Jean*, III, 22 et suiv.), Jean baptisait à ÆNNON (Αἰνών, de l'hébr. עַיִן, source) près de SALIM (Σαλήμ). Cette dernière localité fut, suivant saint Jérôme, appelée dans la suite SALOUMIAS, et était située à huit milles romains au sud de Scythopolis [2]. Ces indications avaient fait jusqu'à ces derniers temps placer ÆNNON dans la plaine du Jourdain, non loin du wadi actuel d'el-Malih; on confondait SALIM avec la ville sichémitique de SALEM, où Jacob se rendit de Socoth (*Gen.*, XXXIII, 17, 18), et l'on basait cette hypothèse sur l'existence du village encore appelé Salim, et situé à deux lieues et demie à l'est de Sichem (Naplouse). Cependant on a cherché récemment à établir que l'ÆNNON du Nouveau Testament devait se prendre dans les environs d'Hébron. En effet, dit-on, Jésus, au rapport de l'évangéliste (*Jean,* III, 22 et suiv.), vint dans la contrée de Judée; et comme Eusèbe, dans son *Onomasticon,* fait mention d'un lieu appelé BÉTHONE ou BÉTHANIN, dans les environs d'Hébron (*Voy.* ci-dessus, Bethanoth, § 165), et qu'il se rencontre encore aujourd'hui des restes considérables à BEIT-AÏNON de nos jours,

[1] *Jug.,* VII, 23; III *Rois,* XIX, 16. — *Onomast.,* art. *Abelmaula.*
[2] *Onomast.,* art. *Ænnon,* art. *Salem.*

à deux lieues d'Hébron, c'est bien là que l'on doit trouver ÆNNON. Ajoutons qu'entre les ruines grandioses dont il s'agit, coule encore une fontaine abondante, et que de là part le Wadi-Salim (I *Rois*, IX, 4) qui s'étend vers le sud-ouest. Enfin le livre de Josué (XV, 32), nomme parmi les villes des montagnes de Juda, ÆN à côté de Selim [1]. Ces observations nouvelles méritent assurément de fixer l'attention, car elles s'appuient sur des raisons sérieuses.

Belma.

BELMA (Septante, Βελθὲμ et Βελαμών), où se déployèrent les armées des Assyriens contre Béthulie, était situé non loin de Jezraël [2]. Manassé, époux de Judith, avait son tombeau dans la campagne entre BELMA (Bélamon) et Dothaïn [3]. J. Schwarz (p. 117) incline à regarder BELMA et Jéblaam (§ 188) comme une même localité.

Capharcotia.

CAPHARCOTIA (Καπαρκότια), nommée par Ptolémée et citée aussi dans la *Table* de Peutinger, était à vingt-huit milles romains de Césarée et à vingt-quatre de Scythopolis [4]. C'était la station située à moitié chemin entre Césarée et Scythopolis (Bethsan); on doit reconnaître cette localité dans le village actuel de Kefr-Koud, à deux lieues et quart au sud-ouest d'Engannim (Ginée, Dschénin).

§ 186. Continuation. (Césarée de Palestine, Narbata, Dor, Nopheth, Magdalel, Engannim, Thapsa, Aner.)

Césarée de Palestine.

CÉSARÉE DE PALESTINE (Καισάρεια τῆς Παλαιστίνης), appelée aussi *Cæsarea maritima,* parce que, faisant partie de la Palestine, elle se trouvait sur le bord de la Méditerranée, entre Dor et Joppé, fut bâtie à grands frais par Hérode le Grand sur l'emplacement d'une ancienne forteresse, la tour de STRATON (Στράτωνος πύργος), pourvue

[1] *Beitrag zur Geographia des gelobten Landes,* dans les *Hist.-polit. Blætter.* Munich, 1855.

[2] *Judith,* VII, 3. — [3] *Judith,* VIII, 3 (d'après les Septante).

[4] Ptolémée, IV, 16. — Reland, 687.

de deux ports importants et d'un magnifique amphithéâtre, et reçut de son fondateur, en l'honneur de l'empereur Auguste, le nom de *Cæsarea*, CÉSARÉE (ville de César)[1]. Durant la période romaine, c'est là que les gouverneurs du pays avaient leur siége; après la destruction de Jérusalem, cette ville, dans laquelle vivaient un grand nombre de Juifs à côté des païens, qui formaient la très-grande majorité des habitants, fut élevée au rang de colonie romaine et de ville capitale[2]. Après le baptême de l'officier de la reine d'Ethiopie, le diacre Philippe se rendit à CÉSARÉE, et lorsque les Juifs hellénistes cherchèrent une occasion d'attenter à la vie de l'apôtre saint Paul, les fidèles le conduisirent en sûreté jusqu'à CÉSARÉE, d'où il se rendit à Tarse[3]. Ce fut à CÉSARÉE que le centurion Corneille, dont les prières et les œuvres étaient montées jusqu'au trône de Dieu, fut converti par l'apôtre saint Pierre à la foi de Jésus-Christ, et qu'Hérode Agrippa termina sa vie dans l'aveuglement[4]. A deux reprises différentes saint Paul fit le voyage d'Ephèse à CÉSARÉE, et alla ensuite à Jérusalem; plus tard il demeura quelques jours à CÉSARÉE dans la maison du diacre Philippe, où le prophète Agabus ayant pris la ceinture de Paul, s'en lia les pieds et les mains, en disant : *L'homme dont voici la ceinture sera ainsi lié par les Juifs à Jérusalem, et livré aux mains des gentils*, prédiction qui n'empêcha point Paul, prêt à mourir pour le nom de Jésus, d'aller courageusement à Jérusalem avec quelques autres fidèles de cette ville[5]. Bien peu de temps après, l'apôtre vit pour la quatrième fois CÉSARÉE, où, pendant sa captivité de deux ans, il se défendit devant les gouverneurs romains Félix et Festus, et parla de telle sorte devant Hérode Agrippa le Jeune de sa conversion miraculeuse à la doctrine de Jésus-Christ qu'Agrippa s'écria : *Il ne s'en faut guère que vous*

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, I, III, 4; III, IX, 1; *Antiq.*, XIII, XI, 2; XV, IX, 6. — Pline, *Hist. nat.*, V, 13. — Dans les écrits judaïques des temps postérieurs, on rencontre le nom Kisrin (קיסין) comme consonnance de Césarée.

[2] *Act.*, XXIII, 26; XXIV, 27; XXV, 1. — Josèphe, *Antiq.*, XX, VIII, 7. — Sur les monnaies de Césarée, voyez dans Eckhel, 428 et suiv.

[3] *Act.*, VIII, 37 et suiv.; IX, 30. — [4] *Act.*, X, 1 et suiv.; XI, 11; XII, 19 et suiv. — [5] *Act.*, XVIII, 21 et suiv.; XXI, 7 et suiv.

ne me persuadiez d'être chrétien. Paul lui répondit : Plût à Dieu que non-seulement il ne s'en fallût guère, mais qu'il ne s'en fallût rien du tout, que vous et tous ceux qui m'écoutent présentement devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces liens[1].

Après la destruction de Jérusalem, Césarée, comme on l'a déjà remarqué, fut considérée comme la capitale de la Palestine. Elle devint le siége d'un évêque et plus tard d'un archevêque, dont les autres évêques de la Palestine première étaient suffragants[2]. Nous rappellerons d'ailleurs, ainsi que la chose semble le mériter, que de très-bonne heure il y eut à Césarée une école théologique florissante, à la tête de laquelle on vit des maîtres distingués, tels que Pamphile (309), Eusèbe (340) et quelques autres. Les habitants chrétiens eurent dans le cours des siècles bien des épreuves à supporter. Ainsi, en 548, les Samaritains révoltés mirent à mort de nombreux disciples de Jésus, et au commencement du dixième siècle les hordes des Sarrasins, sous le calife d'Egypte El-Mouktoudir, détruisirent plusieurs églises. Des temps meilleurs pour le développement de la vie chrétienne commencèrent avec les croisades. Baudouin Ier (1101) rétablit l'ancien siége épiscopal, et saint Louis rebâtit en partie et fortifia la ville[3]. Mais en 1265 le sultan d'Egypte Bibars, poussé par une fureur sauvage, consomma sa destruction ; il ne reste plus de cette cité fameuse que des décombres que les Arabes appellent Kaisariyeh, et qui sont là gisant confusément épars à environ sept milles trois quarts géographiques au nord de Joppé et à six milles au nord-ouest de Sichem. De hautes herbes et des fleurs couvrent l'emplacement de l'ancienne ville, qui forme un rectangle d'une longueur de 540 pas dans la direction du sud au nord, et d'une largeur de 350 pas de l'est à l'ouest. La ville, dont la somptuosité est encore attestée par la multitude des fûts de colonnes de granit gris et rouge dispersés en ce lieu, semble avoir eu quatre portes,

[1] *Act.*, XXVI, 28 et suiv.; comp. XXIII, 23-26, 32.

[2] Saint Jérôme, *Epist.* XXXVIII *ad Pammach.* — Caroli a S. Paulo *Geogr. sacr.*, p. 6. — Reland, p. 676 et suiv.

[3] Theophanes, *Chronic. ad ann.* 548. — Guill. de Tyr, XIV, 12. — Comp. *Monumenta boica,* t. XXXI, p. 29.

dont deux sont encore reconnaissables. Une église souterraine, à l'angle vers le nord-ouest, attire l'attention des visiteurs ; on y trouve d'ailleurs des restes de plusieurs autres sanctuaires. Le château, bâti sur un banc de rochers au sud-ouest, était encore habité au siècle dernier ; mais une quantité de pierres et de colonnes de marbre ont été depuis transportées à Jaffa (Joppé) et à Saint-Jean-d'Acre (Ptolémaïs) pour la construction des fortifications. Le reste des ruines de l'ancienne cité, sur l'emplacement de laquelle ne se dressent plus aujourd'hui que quelques huttes de pêcheurs, consiste en des amas considérables de briques qui n'offrent rien de bien remarquable ; au nord de ces décombres apparaissent encore les restes d'un aquéduc voûté, qui traverse une petite anse de la mer et court ensuite au-dessus des dunes pleines de coquillages jusqu'au Nahr-es-Zerka[1]. A une petite lieue au nord de Kaisariyeh, on rencontre le lac de Césarée souvent mentionné par les auteurs du moyen-âge. Les chrétiens, lors de la première croisade, demeurèrent deux jours campés sur ses bords, et quatre-vingt-dix ans plus tard l'armée de Richard Cœur de Lion y livra un combat.

Il ne faut pas confondre avec Césarée de Palestine Césarée de Philippe (Panéas) dans la Pérée septentrionale, au pied du Liban (*Matth.*, XVI, 13; *Marc*, VIII, 27).

Narbata.

La localité de Narbata, à soixante stades de Sichem, donna son nom à la toparchie de Narbatène[2].

Dor.

La ville chananéenne et royale de Dor ou Dora, que reçut la tribu de Manassé, était située sur le bord de la mer, à neuf milles romains (3 lieues 3/4) au nord de Césarée de Palestine[3]. Elle appartenait du temps de Salomon au royaume d'Israël, et était une ville d'intendance (III *Rois*, IV, 11). Antiochus Sidétès assiégea

[1] Prokesch, *Reis.*, 29 et suiv. — J. Mislin, II, 185 et suiv.
[2] Josèphe, *Bell. jud.*, II, XIV, 5; II, XVIII, 10.
[3] *Jos.*, XI, 2; XII, 23; XVII, 11. — *Onomast.*, art. *Dornaphet.*

la ville (I *Mach.*, xv, 11 et suiv.), et les Romains y creusèrent plus tard un port. Un évêque de Dor souscrivit au concile de Constantinople, mais à l'époque de saint Jérôme la ville était déjà ravagée et déserte [1].

Cette localité est aujourd'hui connue sous le nom de Dandora (Tantoura) et située à environ quatre lieues au nord de Césarée (Kaisariyeh). Il y a à peu près 500 habitants mahométans, qui s'abritent au milieu des ruines. Autrefois la ville s'étendait sur un petit monticule allant vers le nord, ainsi que l'attestent encore de nombreux fragments de colonnes et de chapiteaux. A cinq cents pas environ vers le nord, on voit sur le bord de la mer les restes d'une forteresse du moyen-âge ; pour l'ancien port, il est entièrement comblé [2].

Nopheth.

La position de la ville de Nopheth, qui appartenait à Manassé (*Jos.*, xii, 23 ; xvii, 11), ne doit point se chercher loin de Dor ; car, au rapport de J. Schwarz (p. 117), on rencontre encore un village de Néphata à une lieue au sud-est de Dor (Dandora).

Magdalel.

La ville de Magdalel (מגדל אל), dans la tribu de Manassé (*Jos.*, xix, 38) et citée par saint Jérôme sous le nom de Magdihel, pouvait occuper l'emplacement de la localité connue depuis sous le nom d'Athlith, à deux lieues au nord de Dor, sur la mer Méditerranée, en se dirigeant vers le Carmel [3].

Gauthier d'Avesnes et les templiers construisirent en ce lieu, pour contenir les brigands, une forteresse que les Arabes nommèrent Athlith (c'est-à-dire ordre des chevaliers) et les écrivains du moyen-âge *Castrum Peregrinorum,* Tour des Etrangers (c'est-à-dire des Occidentaux). Une magnifique église gothique ornait cette forteresse très-bien fortifiée, dans l'intérieur de laquelle on entrait par un passage de six pieds de large et de treize pieds

[1] Caroli a S. Paulo, *loc. cit.*, p. 305. — [2] Prokesch, *Reis.*, 26 et suiv. — [3] *Onomast.*, art. *Magdihel* (Μαδιήλ).

de long creusé dans le roc. Tout près du village actuel d'Athlit, qui n'est habité que par quelques familles turques, s'élevait jadis, sur la chaîne de montagnes allant du nord au sud, un vaste couvent dont les Arabes désignent encore les ruines sous le nom de Direladsché (Déir-el-Aoudsché)[1]. Si l'on s'en rapporte à une conjecture de J. Schwarz (p. 146, 352), les villes de MAGDALEL et de HOREM (*Jos.*, XIX, 38) devraient être prises pour une seule et même ville, à laquelle correspondrait le village actuel de Meschdel-al-Kroum, à trois lieues et demie à l'est de Saint-Jean-d'Acre (Acca).

Engannim.

ENGANNIM, ville sacerdotale, était située dans l'héritage de la tribu d'Ephraïm (*Jos.*, XIX, 21; XXI, 19). Elle occupait la place du bourg appelé depuis GINÉE (Γιναία), sur la limite septentrionale de la Samarie, vers la plaine de Jezraël, et connue au moyen-âge sous le nom de Ginum, Gilim et Gelim[2]. L'ancien GINÉE est aujourd'hui remplacé par la petite ville de Dschénin, située à sept lieues et demie de Sichem, à l'entrée d'une vallée qui aboutit à la plaine de Jezraël. La localité, assez bien bâtie, qui possède une belle mosquée et les restes d'un couvent chrétien, compte environ 2,000 habitants mahométans, auxquels sont mêlées trois à quatre familles chrétiennes du rit grec. Il y a une jolie fontaine dont l'eau s'écoule, dans la direction du nord-ouest, vers la mer Méditerranée. Des arbres fruitiers et des palmiers environnent ce bourg florissant, placé à 515 pieds au-dessus du niveau de la mer, et la grande route des caravanes d'Egypte à Damas y touche aussi[3]. Ce doit être dans les environs de GINÉE que le Sauveur guérit les dix lépreux (*Luc*, XVII, 12). Sur ENGANNIM, dans le territoire de Juda, voyez § 176.

Thapsa.

Les habitants de THAPSA (תִּפְסַח) eurent à subir une rude

[1] Jacq. de Vitry, 1231. — Scholz, *Reis.*, 150. — Prokesch, *Reis.*, 25.
[2] Josèphe, *Antiq.*, XX, VI, 1; *Bell. jud.*, III, III, 4. — Adrichom., *loc. cit.*, p. 73. — Quaresm., *loc. cit.*, II, 814.
[3] Scholz, *Reis.*, 266. — J. Mislin, IV, 167 et suiv.

épreuve sous la main cruelle et victorieuse de Manahem, seizième roi d'Israël [1]. On ne saurait plus déterminer en quel endroit de la Samarie était cette localité, qu'il ne faut pas confondre avec Thaphsa sur l'Euphrate, § 43.

Aner.

La ville lévitique d'Aner, qui appartenait à Manassé (I *Paralip.*, vi, 70), n'a laissé aucuns vestiges.

CHAPITRE IV.

LA GALILÉE.

§ 187. Limites et nature de la Galilée.

Dans les premiers temps, le nom de Galilée (גהליל, c'est-à-dire cercle, district) ne se donnait qu'au territoire de la tribu de Nephthali, sur la limite septentrionale du pays de Chanaan [2]. Au temps de Jésus-Christ, la Galilée comprenait toute la partie du nord de la Palestine en deçà du Jourdain, c'est-à-dire cette région où étaient autrefois fixées les tribus d'Aser, de Nephthali, de Zabulon et une partie d'Issachar, et elle était bornée au nord par le Liban et la Syrie, à l'est par le Jourdain, le lac de Mérom et le lac de Génésareth, au sud par le petit pays de Samarie, et à l'ouest par la mer Méditerranée, jusqu'à la ville de Ptolémaïs et au promontoire du Carmel exclusivement [3].

On distinguait la Galilée supérieure et la Galilée inférieure, ou la Galilée du nord et la Galilée du sud. La Galilée du nord, contrée montagneuse, renfermait les montagnes de Nephthali (Dschébel-Safed jusqu'à Schaghour), et était en très-grande partie peuplée de Phéniciens, de Syriens, d'Arabes et de Grecs, tous païens, ce qui la fit appeler simplement Galilée des Gentils [4].

[1] IV *Rois,* xv, 16 et suiv. — [2] *Jos.,* xx, 7; xxi, 32; IV *Rois,* xv, 29.
[3] *Luc.,* viii, 26. — Josèphe, *Bell. jud.,* II, xviii, 9; III, iii, 1.
[4] *Is.,* viii, 23; I *Mach.,* v, 15; *Matth.,* iv, 15. — Josèphe, *Bell. jud.,* III, iii, 1 et suiv. — Movers, *Phœnic.,* II, i, 306 et suiv.

Au contraire, la GALILÉE DU SUD, qui comprenait dans ses limites la chaîne des montagnes de Sepphoris (Séfourié), le Thabor et le Petit-Hermon, ainsi que le mont Gelboé (§ 97 et suiv.), avait une population en majeure partie composée de Juifs. Cette belle contrée, coupée par de fréquentes montagnes, avait, au rapport de Josèphe, de fertiles vallées et de valeureux habitants. « Les gens de ce pays, dit-il, ne connaissent ni la timidité ni la pauvreté. Un sol productif, des pâturages riches et abondants et des plantations d'arbres de toute espèce y attirent par leur rare fécondité même des gens qui d'ailleurs n'estiment pas beaucoup l'agriculture. Le pays, tout cultivé par ses habitants, n'offre aucune partie inculte ou déserte; il y a en outre beaucoup de villes et une multitude de bourgs qui, à raison de la qualité du sol, sont très-peuplés; le plus petit a plus de 15,000 (*a*) habitants [1]. Même de nos jours, la GALILÉE est bien supérieure par ses beautés naturelles aux contrées de la Samarie et de la Judée; l'aspect des montagnes couvertes de bois et des collines tapissées de verdure a quelque chose de bien plus pittoresque et de plus animé. Les hauteurs de l'Hermon, qui verse dans la plaine des eaux abondantes, s'élèvent sur la limite comme la clef du pays, tandis que les lacs de Mérom et de Génésareth rehaussent les agréments de la contrée montagneuse.

Les Juifs galiléens étaient communément pour le reste de leurs coreligionnaires un objet de mépris, parce qu'on les considérait, à cause du voisinage des gentils, comme moins orthodoxes. C'est ainsi que Nathanaël dit à Philippe : *Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth*[2]*?* En outre, les Galiléens se distinguaient aussi des autres Juifs par un accent plus dur dans leur prononciation. Ce fut à son langage que Pierre, qui avait suivi le Sauveur jusque dans la cour du grand prêtre Anne, fut reconnu des assistants, qui lui dirent : *Assurément, vous étiez aussi de ces gens-là, car votre langage vous fait assez connaître*[3].

C'était à Jérusalem et dans ses environs que se trouvait la

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, III, III, 2. — [2] *Jean*, I, 46; comp. *Jean*, VII, 52. — [3] *Matth.*, XXVI, 73; *Marc*, XIV, 70; comp. *Act.*, II, 7 et suiv.

(*a*) Il faut sans doute lire 1,500. *(Trad.)*

meilleure prononciation de l'hébreu (de l'araméen); les Galiléens, dont le dialecte était dur, comme celui des Doriens parmi les Grecs, prononçaient surtout les gutturales d'une manière si profonde et si pleine, que le son de l'*a* résonnait comme celui de l'*o*[1].

C'était dans le charmant pays de GALILÉE que Jésus faisait le plus ordinairement et le plus volontiers son séjour, spécialement dans les environs du lac de Génésareth. Cette contrée était parfaitement propre à devenir le théâtre de sa vie publique ; c'est là qu'il passa les années de sa jeunesse, et c'est là encore qu'il commença le grand œuvre de la rédemption et du salut des hommes. Ses disciples Pierre, André, Jacques, Jean, Philippe, Barthélemy, Simon, etc., étaient pareillement de Galilée[2].

Pour nous-mêmes, quels noms, dès notre première jeunesse, se sont plus profondément gravés dans notre cœur et dans notre mémoire; quels noms nous sont plus chers que ceux de Nazareth, de Cana, de Capharnaüm, de Naïm, du Thabor, etc.? Dans le principe, ainsi que nous l'apprend l'histoire de l'Eglise, les chrétiens étaient *par dérision* désignés par les juifs et les païens sous le nom de GALILÉENS[3]. Quant aux recherches topographiques récentes, la GALILÉE SEPTENTRIONALE en particulier, avec ses montagnes, ses vallées, ses fleuves et ses localités en grand nombre, a été comparativement peu explorée jusqu'ici. La région plus au nord, notamment celle qui se trouve sur la frontière, le Bélad-Bescharah de nos jours, où résident surtout les Métavileh, demeure encore malheureusement enveloppée de beaucoup d'obscurité.

§ 188. Galilée du sud. (Thanac, Chelmon, Adadremmon, Mageddo, Jéblaam, Jezraël, Césion, Bethsetta, Jaramoth, Bethsan, Méroz.)

Thanac.

L'ancienne ville chananéenne de THANAC (Thénac), à quatre milles romains au sud-est de Mageddo, fut attribuée à Manassé,

[1] Buxtorf, *Lexic. talmud.*, p. 435 et suiv. — Friedlieb, *Archæologie der Leidensgeschichte*, p. 84 et suiv.

[2] *Matth.*, IV, 18, 21; X, 4; *Jean*, I, 44; XXI, 2; *Act.*, I, 11. — Comp. Linzer, *Theol. Monatschrift im Auszuge*, II, II, 253 et suiv.

[3] Théodoret, *Hist. eccles.*, III, 25. — Socrate, III, 4.

et dans la suite cédée aux lévites[1]. Barac, fils d'Abinoam, de concert avec l'héroïque Débora, vainquit près de THANAC Sisara, général des armées du roi chananéen Jabin[2]. Sous le règne de Salomon un intendant royal faisait sa résidence dans cette ville. (III *Rois,* IV, 12). Le petit village actuel de TAANNOUK, à trois lieues au nord-ouest d'Engannim (Dschénin) et à une lieue au sud-est de Mageddo (Ledschoun), peut être pris avec certitude pour l'ancien THANAC[3].

Chelmon.

CHELMON (Septante Κυαμών), non loin d'Esdrélon (Jezraël), fut le lieu où campèrent, sous Holopherne, les Syriens qui s'avançaient contre Israël pour le combattre (*Jud.*, VII, 3). Le village d'EL-YAMON, situé à deux lieues et demie au nord-ouest d'Engannim (Dschénin), indique peut-être l'ancienne position de la localité. Le lieu appelé CAMON, situé, suivant Eusèbe, dans la vallée de Jezraël, à six milles romains au nord de Mageddo, est-il le même que CHELMON, c'est une question qu'il faut laisser indécise.

Adadremmon.

ADADREMMON (הֲדַדְרִמּוֹן), dans la plaine de Mageddo, où le pieux Josias mourut de la mort des héros dans un sanglant combat contre le roi d'Egypte Néchao (*Zach.*, XII, 11 ; IV *Rois,* XXIII, 29), est peut-être la même localité que Gethremmon dans la tribu de Manassé (*Jos.,* XXI, 25). A l'époque romaine, la ville s'appelait MAXIMIANOPOLIS ; elle se trouvait sur la route de Jezraël à Césarée, et était à huit lieues de la première de ces villes[4]. D'après J. Schwarz (p. 126), le village de KEFAR-GOUTH que l'on voit aujourd'hui occuperait la position de l'ancienne ville d'ADADREMMON.

Mageddo.

MAGEDDO ou MAGEDDON (מְגִדּוֹ), dont la plaine de MAGEDDO reçut

[1] *Jos.,* XII, 21; XVII, 11; XXI, 25. — *Onomast.,* art. *Thaanach* et *Thanaach.* — [2] *Jug.,* IV, 6 et suiv.; V, 19. — [3] Comp. Wolcott, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 672. — [4] Saint Jérôme, *In Zach.,* XII, 11; *Itiner. hier.,* p. 586.

son nom (§ 107), était anciennement une ville chananéenne avec un roi particulier ; elle fut donnée à la tribu de Manassé, bien que située dans le territoire d'Issachar [1]. Salomon fit fortifier la ville, et y établit un intendant des finances [2]. Ochosias, roi de Juda, qui prit la fuite devant Jéhu, mourut à MAGEDDO [3]. Au quatrième siècle de notre ère, la localité s'appelait LEGIO (§ 109, n° 11), et avait de l'importance [4]. De nos jours le village de LEDSCHOUN, près de la grande route des caravanes, à sept lieues au nord-est de Césarée de Palestine, rappelle certainement l'ancienne LEGIO. Non loin du khan d'el-Ledschoun d'autrefois, on trouve sur une éminence un endroit où sont amoncelées des ruines considérables, et les colonnes de granit et de marbre qui se rencontrent dans ces décombres permettent encore de juger de la magnificence des édifices auxquels elles appartenaient. Tout près coule un ruisseau dont l'eau va se jeter en murmurant dans le Cison [5]. K. Raumer, dans son *Traité de géographie biblique* (p. 39 et suiv.), suppose que la ville de LEGIO doit être rapprochée non de MAGEDDO, mais d'ADADREMMON (Maximianopolis). C'est une hypothèse que, faute de renseignements suffisants, nous laissons indécise.

Jéblaam.

La ville de JÉBLAAM, qui appartenait à Manassé (*Jos.*, XVII, 11), était située non loin de Mageddo, dans le territoire d'ISSACHAR, à l'endroit où dans la suite Jéhu vainquit Ochosias, roi de Juda. *Ils le frappèrent* (Ochosias) *au lieu où l'on monte à Gaver, qui est près de Jéblaam ; et s'étant enfui à Mageddo, il y mourut. Ses serviteurs, l'ayant mis sur son charriot, le portèrent à Jérusalem, et l'ensevelirent avec ses pères dans la cité de David* [6]. C'est en vain qu'on a cherché jusqu'ici des traces de cette ancienne localité.

[1] *Jos.*, XII, 21; XVII, 11. — [2] III *Rois*, IV, 12; IX, 15. — [3] IV *Rois*, IX, 27.
[4] *Onomast.*, art. *Camon, Nazareth, Thanaach.*
[5] Wildenbruch, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 698.
[6] IV *Rois*, IX, 27 et suiv.

Jezraël.

Jezrael (יזרעאל, Septante Ἰσραήλ et Ἐσδρηλώμ, appelé aussi chez les Grecs Stradela), ville importante à douze milles romains à l'ouest de Scythopolis (Bethsan), et à dix milles à l'est de Maximianopolis (Adadremmon), appartint d'abord à Manassé, puis à Issachar (*Jos.*, xvii, 16; xix, 18), et donna son nom à la plaine qui s'étend au nord-ouest[1]. Après la mort de Saül, Abner, général de ses armées, fit reconnaître pour roi par les habitants de Jezraël (II *Rois*, ii, 8) Isboseth, quatrième fils de Saül. Achab et Jézabel firent longtemps leur résidence dans cette ville. Naboth ayant refusé de céder sa vigne, précieux héritage de ses pères, qui touchait au palais d'Achab, fut pour ce motif, et sur les instigations de Jézabel, accusé de trahison et de blasphème, et lapidé à Jezrael (III *Rois*, xxi). Jéhu, dixième roi d'Israël, qui extermina tout ce qui était de la maison d'Achab à Jezrael, fut l'instrument par lequel s'accomplit la parole d'Elie de Thesbé à l'égard de la coupable reine : *Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jezraël*[2].

Au temps des croisades, l'emplacement de Jezrael était occupé par un bourg appelé Petit-Gerinum (*parvum Gerinum*), ou bien encore Zaraeïn[3]. Actuellement cette localité, bâtie sur une pente rocailleuse, porte le nom de Zérin (Zérayin); elle compte une trentaine de maisons, et a une tour en partie ruinée du haut de laquelle on jouit d'un beau point de vue. Du côté du nord-ouest s'élèvent les montagnes de Nazareth et de Galilée, à l'ouest la montagne du Carmel, qui se prolonge jusqu'à la mer, à l'est Beisan (Bethsan, Scythopolis), et au delà du Jourdain le rideau des montagnes de Basan. A la vue de cette tour on se rappelle

[1] *Onomast.*, art. *Jezraël*; *Itiner. hierosol.*, 586; comp. plus haut, § 107.

[2] IV *Rois*, ix, 36; comp. III *Rois*, xxi, 23; IV *Rois*, ix, 14; x, 1 et suiv. — Le nom de Jezraël (c'est-à-dire Dieu sévira, dispersera) est employé comme un nom symbolique, et il marque le châtiment qui devait frapper le royaume des dix tribus (*Osée*, i, 4); cependant il est aussi employé dans un bon sens, pour fonder ou rendre heureux (*Osée*, i, 11; ii, 22).

[3] Guill. de Tyr, xxii, 26. — Brocard, c. vii, p. 176 et suiv. — Robinson, III, 396 et suiv.

malgré soi les paroles de l'Ecriture : *La sentinelle donc qui était en haut de la tour de Jezraël vit venir Jéhu avec sa troupe* (IV Rois, III, 17). A une demi-lieue au sud-est de Zérin, on arrive vers la forte source d'Aïn-Dschaloud, appelée anciennement Harad, et durant les croisades Tubaïna (§ 123, n° 2). J. Schwarz (p. 130) se trompe lorsqu'il place Zérin à une demi-lieue seulement d'Engannim (Dschénin); l'espace de chemin est bien d'un mille un tiers géographique.

Bethsetta.

Peut-être doit-on reconnaître Bethsetta, où les Madianites prirent la fuite devant Gédéon (*Jug.,* VII, 23), dans le lieu appelé aujourd'hui Schitta, à une demi-lieue à l'ouest du Petit-Hermon (§ 98), ou à environ un mille au nord-est de Jezraël.

Césion.

La ville lévitique de Césion (קִשְׁיוֹן), dans la tribu d'Issachar (*Jos.,* XIX, 20; XXI, 28), était peut-être située au sud-ouest du Thabor, non loin de la source du Cison.

Jaramoth.

Jaramoth, qu'il faut bien distinguer de Jérimoth de Juda (§ 172), était une ville lévitique dans le territoire d'Issachar (*Jos.,* XXI, 29). Elle est disparue sans laisser de traces.

Bethsan.

Bethsan (בֵּית־שְׁאָן, c'est-à-dire maison du repos, Septante Βαιθσάν), ville chananéenne et royale, était située dans les montagnes boisées de la tribu d'Issachar, mais appartenait à Manassé [1]. Elle était à six lieues au sud du lac de Génésareth, et à une lieue et demie du Jourdain. Les corps de Saül et de ses trois fils, qui avaient succombé sur la montagne de Gelboé (§ 99) en combattant avec courage contre les Philistins, furent suspendus par leurs ennemis aux murs de Bethsan. *Les habitants de Jabès*

[1] *Jos.,* XVII, 11 et suiv.; I *Mach.,* V, 52; II *Mach.,* XII, 29.

de Galaad ayant appris le traitement que les Philistins avaient fait à Saül, tous les plus vaillants se levèrent, marchèrent toute la nuit, et ayant enlevé les corps de Saül et de ses enfants de dessus la muraille de Bethsan, ils revinrent à Jabès de Galaad, où ils les brûlèrent. Ils prirent leurs os et les ensevelirent dans le bois de Jabès, et ils jeûnèrent pendant sept jours[1]. Sous le règne de Salomon, Bana était intendant à Bethsan (III *Rois*, iv, 12). Dans la suite, des Scythes (des peuples païens en général) étant venus se fixer dans cette fertile oasis, Bethsan ne fut plus appelée que Scythopolis (ville des Scythes)[2], nom qu'elle conserva même dans les siècles suivants. Bien que située dans le pays à l'ouest du Jourdain, elle faisait partie de la Décapole, c'est-à-dire du district des dix villes dans le pays à l'est du fleuve[3]. Les habitants de Scythopolis, qui se trouvaient sur la route de Damas à Jérusalem, étaient pour la plupart païens et ennemis déclarés des Juifs, dont ils firent périr un grand nombre lors de la guerre judaïque[4]. Dès le quatrième et le cinquième siècle, la ville comptait beaucoup de chrétiens ; elle avait un siége épiscopal avec un couvent renommé, et reçut plus tard un archevêque[5]. On peut conclure de l'histoire de Sozomène (VIII, xiii) qu'en ces temps-là la culture du palmier y était commune et très-soignée, et que les moines en particulier en tiraient leurs moyens de subsistance. Pendant les croisades, le siége épiscopal fut transféré de Scythopolis à Nazareth, et en 1183 Saladin pilla et ravagea la ville.

Actuellement le village de Beisan, qui se trouve à quatre lieues trois quarts à l'orient de Jezraël (Zérin), compte environ quatre-vingts misérables huttes et 200 habitants ; il s'y conserve encore des restes de l'ancienne Scythopolis, qui occupent un vaste espace. Tout près se trouvent des tombeaux creusés dans

[1] I *Rois*, xxxi, 11 et suiv.

[2] Βηθσάνη, καλουμένη πρὸς Ἑλλήνων Σκυθόπολις. — Josèphe, *Antiq.*, XII, viii, 5. — Comp. I *Mach.*, v, 52; II *Mach.*, xii, 29.

[3] I *Mach.*, xii, 29 et suiv. — Josèphe, *Antiq.*, V, i, 22; XII, viii, 5; XIV, iii, 4. — Hérod., i, 103 et suiv.

[4] Josèphe, *Bell. jud.*, II, xviii, 3; *Vita*, vi.

[5] *Onomast.*, art. *Bethsan*. — Mich. Le Quien, *loc cit.*, III, 682 et suiv.

le roc, où l'on voit encore des sarcophages, et sur l'un des deux ruisseaux qui coulent auprès des ruines de la ville des Scythes, un joli pont romain demeure encore intact et bien voûté. C'est ordinairement dans la grande hôtellerie (khan), sur la rive gauche du ruisseau, que les caravanes qui prennent la route la plus courte de Damas à Jérusalem, ont coutume de s'arrêter pour se reposer de leurs fatigues [1]. Les habitants de Beisan sont inquiétés de mille façons par les Bédouins pillards du Ghor.

Méroz.

Méroz (מֵרוֹז), mentionné dans le chant de victoire de Débora (*Jug.*, v, 23), s'est peut-être conservé jusqu'à ce jour dans le village de Mouroussous (Mérasus), à une lieue un quart au nord-ouest de Bethsan (Scythopolis).

§ 189. Continuation. (Belvoir, Aphec, Sunem, Faba, Naïm, Endor, Hapharaïm, Japhié, Céséleth-Thabor, Abès, Azanoth-Thabor, Ulama, Dabêreth, Séon.

Belvoir.

Le château de Belvoir ou Belvedère, bâti par les chevaliers croisés à environ deux lieues au nord de Bethsan, devait occuper la place du lieu appelé aujourd'hui Kaoukab-el-Hawa [2].

Aphec.

Pendant qu'Israël était, sous Saül, campé près de la fontaine de Jezraël (§ 123, n° 2), les Philistins rassemblèrent leur armée dans la plaine de Jezraël (§ 107) à Aphec, dans la tribu d'Issachar [3], et le Syrien Bénadad, qui s'était avancé pour combattre

[1] K. Ritter, *Erdk.*, XV, 426 et suiv. — La *Allg. Literatur-Zeitung* (Halle, 1845, n° 292) donne un plan topographique de Beisan.

[2] Murator. *Scriptor. rer. ital.*, t. VII, 606. — *Fouilles d'Orient*, III, 215. — Robinson, III, 112, 469.

[3] I *Rois*, xxix, 1. « Aphec juxta Endor Jezraelis, ubi dimicavit Saul. » *Onomast.*, art. *Aphec*.

contre Achab, s'enfuit dans la même ville[1]. Il ne reste plus d'APHEC aucun vestige. Un second APHEC appartenait à Aser (*Jos.*, XIX, 30), et l'on a traité ci-dessus (§ 174) d'APHEC dans la Judée.

Sunem.

Les Philistins s'étant avancés au combat contre Saül se campèrent à SUNEM ou SUNAM (שׁוּנֵם), dans le territoire d'Issachar[2]. Le prophète Elisée reçut souvent l'hospitalité dans la maison de la veuve de SUNEM, et rappela son fils à la vie[3]. A l'époque de saint Jérôme, la localité s'appelait SULEN (Subem), et était à cinq milles romains au sud-ouest du mont Thabor[4]. Le petit village actuel de SOULIM (Solam), situé vers le Dschébel-Duhy, à une lieue trois quarts au nord de Jezraël (Zérin), occupe sans doute l'emplacement de SUNEM. D'après Estori Pharchi, on montrait encore au quatorzième siècle la maison de la veuve chez laquelle Elisée recevait l'hospitalité.

Forteresse de Faba.

La forteresse de FABA, appelée par les Arabes FOULEH, c'est-à-dire Fève, que les chevaliers du Temple avaient élevée au pied du Petit-Hermon du côté de l'occident, dut se rendre en 1187 aux forces victorieuses de Saladin. Actuellement on voit en ce même lieu le village tombant en ruines de FOUHLÉ, entre Nazareth et Jezraël, où, le 16 avril 1799, le général français Kléber livra une bataille aux Turcs[5].

Naïm.

La ville de NAÏM (Ναΐν) était situé dans la plaine de Jezraël, à deux lieues au sud-ouest du Thabor, non loin d'Endor[6]. Le

[1] III *Rois*, XX, 29 et suiv. — [2] *Jos.*, XIX, 18; I *Rois*, XXVIII, 4. — [3] IV *Rois*, IV, 8 et suiv.

[4] *Onomast.*, art. *Sulem* (Σουβήμ). Eusèbe et saint Jérôme désignent comme lieu de la demeure de cette veuve Sonam, appelé plus tard Sanim, bourg dans les environs de Sébaste (Samarie). — *Onomast.*, art. *Sonam*.

[5] Brocard, c. VII, 176. — *Fundgruben des Or.*, III, 81.

[6] *Onomast.*, art. *Naïm*.

Sauveur, à la porte de Naïm, fit éclater tout à la fois sa toute-puissance et la compassion dont son cœur était rempli, en venant au secours d'une veuve affligée, comme le rapporte l'évangéliste (*Luc*, vii, 11 et suiv.) dans un touchant récit : *Jésus allait en une ville appelée Naïm, et ses disciples l'accompagnaient avec une grande foule de peuple. Et comme il était près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort. C'était un fils unique de sa mère, et cette femme était veuve, et il y avait une grande quantité de personnes de la ville avec elle. Le Seigneur l'ayant vu fut touché de compassion pour elle, et il lui dit : Ne pleurez point. Puis, s'étant approché, il toucha le cercueil ; ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Alors il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. En même temps le mort se leva sur son séant, et commença à parler. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur, et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple.* Le petit village de Naïm, sur le penchant septentrional du Petit-Hermon, à environ deux lieues et demie au sud-est de Nazareth, et à deux lieues et demie au nord de Jezraël, n'a plus aujourd'hui que quelques misérables habitations, disposées irrégulièrement près de grands amas de pierres. Près d'un tombeau environné d'un mur en ruines, on voit deux petites colonnes de marbre brisées qui indiquent, dit-on, l'endroit où Jésus rappela le jeune homme mort à la vie. Il y avait autrefois une chapelle en cet endroit[1].

Endor.

Endor (עֵין־דֹּר, source de Dor), petite ville situé dans le territoire d'Issachar, mais appartenant à la tribu de Manassé. Elle était à quatre milles romains (1 lieue 1/2) du Thabor, vers le sud[2]. C'est là que demeurait la pythonisse que le roi Saül consulta avant le combat de Gelboé, et c'est là aussi que Sisara fut vaincu par Barac[3]. Le village actuel d'Endor, sur le pen-

[1] Scholz, *Reis.*, 188. — Géramb., *Voyag.*, II, 230 et suiv.
[2] *Jos.*, xvii, 11. — *Onomast.*, art. *Ændor, Endor.*
[3] I *Rois*, xxviii, 27 et suiv.; *Ps.* lxxxii, 10 et suiv.

chant septentrional du Petit-Hermon, à une lieue un quart de Naïm, marque exactement la position de l'ancien ENDOR.

Hapharaïm.

La ville d'HAPHARAÏM appartenait à la tribu d'Ephraïm. Ce n'était déjà plus au temps de saint Jérôme qu'un bourg portant le nom d'AFFARA, à six milles romains au nord de Mageddo[1]. Elle a totalement disparu aujourd'hui.

Japhié.

Le village actuel de JAFA, qui compte une trentaine de maisons et se trouve à trois quarts de lieue au sud-ouest de Nazareth, doit, selon nous, être le même que le JAPHIÉ de la Bible, dans la tribu de Zabulon, et aussi que le JAPHA des temps postérieurs, qui fut fortifié par Josèphe et emporté d'assaut par Trajan[2]. Une tradition désigne JAPHIÉ comme le lieu de la naissance de Zébédée et de ses deux fils, Jacques et Jean (*Matth.*, IV, 21), tradition que rappelle encore une chapelle. Les chrétiens nomment le village SAINT-JACQUES[3]. Schubert (III, 220) vit aux environs de cette localité des essaims innombrables de jeunes bourdons (*merops apiaster*), dont les ailes vertes et jaunes d'or sont d'un effet ravissant.

Céséleth-Thabor.

L'ancienne localité de CÉSÉLETH-THABOR, ou simplement de CASALOTH (כְּסֻלּוֹת), sur la limite d'Issachar et de Zabulon, localité qui au temps d'Eusèbe était désignée sous le nom de CHASALUS (Χασαλοῦς), et se trouvait sur le Thabor à huit milles romains à l'orient de Diocésarée (Sepphoris)[4], est remplacée par le village actuel d'Iksal (Aksal), à environ deux lieues à l'ouest de la montagne de la Transfiguration.

[1] *Jos.*, XIX, 19. — *Onomast.*, art. *Aphraïm.*

[2] *Jos.*, XII, 19. — Josèphe, *Bell. jud.*, II, XX, 6; III, VII, 31; *Vita*, § 37, 45. — *Onomast.*, art. *Japhié.*

[3] Quaresmius, *loc. cit.*, II, 883. — Scholz, *Reis.*, 188.

[4] *Jos.*, XIX, 12, 18. — *Onomast.*, art. *Acchaseluth.*

Abès.

Abès (אֶבֶץ), qui appartenait à la tribu d'Issachar (*Jos.*, xix, 20), peut se reconnaître dans le village actuel de Karm-en-Abiz (Kounebiz), à l'ouest du mont Thabor.

Azanoth-Thabor.

Azanoth-Thabor (אַזְנוֹת־תָּבוֹר), localité sur la limite de Nephthali (*Jos.*, xix, 34), était située sur le flanc oriental du mont Thabor ; mais elle a disparu sans laisser de traces.

Ulama.

C'est avec fondement qu'on rapproche du village d'Ulama, cité par Eusèbe et saint Jérôme [1], Aoulam des temps présents, à trois lieues à l'orient du Thabor.

Dabéreth.

Dabéreth (דָּבְרַת, Septante Δαβιρώθ, Δέββα), ville limitrophe entre Issachar et Zabulon, fut attribuée aux lévites [2]. Son souvenir se conserve encore dans le petit village de Débourieh (Dibouri), au pied du Thabor, vers le nord-ouest, où se rencontrent les ruines d'une église chrétienne. On croit que Jésus, après sa transfiguration sur le Thabor (§ 97), vint trouver ses autres disciples à Dabéreth, où un jeune homme (*Marc*, ix, 13 et suiv.), fut ensuite délivré d'un esprit muet [3].

Séon.

La ville de Séon (שִׁיאֹן), dans la tribu d'Issachar (*Jos.*, xix, 19), n'était plus au temps de saint Jérôme qu'un simple village, situé non loin du Thabor [4] ; on peut la chercher dans les ruines que les Arabes appellent Chirbet-Schaïn. J. Schwarz (p. 191) renvoie au village de Saïa, entre Dabéreth et Japhié.

[1] *Onomast.*, art. *Ulamaus.* — [2] *Jos.*, xix, 12; xxi, 28. — *Onomast.*, art. *Dabira.* — [3] Schubert, *Reis.*, III, 174. — J. Mislin, IV, 196. — [4] *Onomast.*, art. *Séon.*

§ 190. Continuation. (Nazareth.)

Nazareth.

NAZARETH, la ville des fleurs [1], était située sur une colline du territoire de la tribu de Zabulon, à trois lieues environ au nord-ouest du Thabor, dans la Galilée du sud, et fut le lieu de la demeure de la très-sainte Vierge, à laquelle l'ange de Dieu adressa ces paroles : *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes !... Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu* (Luc, I, 28, 35). Parce que Jésus passa sa jeunesse dans le silence et la retraite à Nazareth, alors peu considérée (*Jean*, I, 26), il fut appelé le Nazaréen (Ναζαρηνός, Ναζωραῖος); les premiers chrétiens étaient aussi, par dérision, désignés par les ennemis de l'Evangile sous le nom de Nazaréens [2]. Après avoir parcouru la Galilée, comme il avait déjà, par sa parole divine et par sa toute-puissance, attiré à lui bien des cœurs, étant retourné à NAZARETH, Jésus entra un jour de sabbat dans la synagogue et se leva pour lire. Alors on lui présenta le livre du prophète Isaïe, et l'ayant ouvert, il trouva le lieu où ces paroles étaient écrites : *L'esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction ; il m'a envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs leur délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres ceux qui sont brisés, pour publier l'année favorable du Seigneur et*

[1] D'après l'hébreu נֵצֶר (fleur, rejeton) par allusion à Isaïe, XI, 2. — Dans le Talmud (*Menachoth*, 86, b), Nazareth, à cause de sa roche calcaire, est appelée la *blanche ville sur la montagne*.

[2] *Luc*, II, 40, 52; *Matth.*, II, 23; XXI, 11; *Marc*, XVI, 6; *Act.*, XXIV, 5. — « Nazareth, unde et Dominus noster Nazaræus vocatus est, sed et nos apud veteres quasi opprobrio Nazaræi dicebamur, quos nunc christianos vocant. » *Onomast.*, art. *Nazareth*. Encore maintenant les chrétiens sont communément appelés par les Arabes *Nazaréniens*, c'est-à-dire *En-Nousara* (au singulier, *Nousrany*).

le jour auquel Dieu rendra à chacun selon ses œuvres (Is., LXI, 1 et suiv.). *Et tous dans la synagogue avaient les yeux arrêtés sur lui. Pour lui, il commença à leur dire : C'est aujourd'hui que cette écriture que vous venez d'entendre est accomplie. Sans doute que vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même ; faites-ici en votre pays d'aussi grandes choses que nous avons ouï dire que vous en avez fait à Capharnaüm. Mais je vous assure, ajouta-t-il, qu'aucun prophète n'est bien reçu en son pays. Je vous le dis en vérité, il y avait beaucoup de veuves en Israël au temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé durant trois ans et six mois, et qu'il y eut une grande famine dans tout le pays. Et néanmoins Elie ne fut envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve de Sarepta, dans le pays des Sidoniens. Il y avait de même beaucoup de lépreux dans Israël au temps du prophète Elisée, et aucun d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman, qui était de Syrie. Et tous dans la synagogue, l'entendant parler, furent remplis de colère. Et se levant, ils le chassèrent hors de la ville, et le menèrent jusque sur la pointe de la montagne sur laquelle elle était bâtie, pour le précipiter. Mais il passa au milieu d'eux, et il se retira* (Luc, IV, 17 et suiv.). Comme la masse du peuple juif, NAZARETH se scandalisa de son Sauveur. Aussi n'y opéra-t-il pas beaucoup de prodiges (*Matth.*, XIII, 58), parce que les prodiges ne sont des preuves de la vérité que pour les esprits humbles et bien disposés. La montagne que l'on désigne comme celle du haut de laquelle les habitants de NAZARETH voulaient précipiter Jésus, a une ceinture de rochers affreux.

Eusèbe, au quatrième siècle, décrit NAZARETH comme un village qui était situé à quinze milles romains (6 lieues) de Légio et dans le voisinage du Thabor [1]. Jusqu'au règne de Constantin, la localité n'eut pour habitants que des Juifs; mais elle était fréquemment visitée par les chrétiens. Au septième siècle, Adamnanus fait déjà mention de deux grandes églises à NAZARETH, églises que les pèlerins chrétiens ne manquaient pas de

[1] *Onomast.*, art. *Nazareth.*

visiter. Au commencement du douzième siècle, NAZARETH, comme beaucoup d'autres lieux, fut la victime des fureurs et des ravages des Sarrasins. Au temps des croisades, Tancrède ayant reçu la contrée de Galilée, la ville de NAZARETH fut de nouveau érigée en siége épiscopal, et la succession des évêques latins de NAZARETH ne fut pas interrompue après la déplorable bataille de Hittin (1187), ni même après les barbares dévastations du sultan mamelouk Bibars (1263)[1]. Mais depuis le quatorzième siècle NAZARETH retomba peu à peu dans la décadence, jusqu'à n'être plus qu'un village et un amas de décombres, et Etienne de Gumppenberg y trouva en 1449 les églises en très-grande partie détruites[2]. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'en 1620 les religieux franciscains parvinrent à relever l'église de l'Annonciation de Marie, et qu'en 1730 ils restaurèrent le couvent. Dans la suite, d'autres maisons sortirent aussi de leurs ruines, et actuellement la petite ville d'EN-NAZIRAH, placée à l'occident d'une vallée étroite et allongée, à 821 pieds au-dessus de la mer, a des maisons généralement bien bâties, avec des toits entièrement plats, et compte, d'après les relations les plus récentes, 3,500 habitants, parmi lesquels 600 latins (catholiques romains), 250 grecs melchites (unis), 220 maronites et 1,200 grecs schismatiques ; le reste est mahométan[3]. De nos

[1] Guillaume de Tyr, IX, 13. — *Epist. Urbani IV,* in Raynaldi *Annal. eccl.*, ann. 1263, § 7.

[2] « Les habitants de ce pays n'avaient depuis longtemps vu aucun Allemand, ce qui était cause qu'ils nous couraient après, et nous regardaient comme si nous eussions été des monstres de mer. Nous nous vîmes dans la nécessité de payer quelqu'un du pays pour les éloigner de nous. Il y avait là autrefois une belle église, mais elle est presque détruite. Il reste encore une chapelle souterraine, mais il n'y a plus qu'un prêtre et seulement deux chrétiens. Les églises étaient en pierre, et l'unique chapelle qui reste tombe en ruines. » *Reyssbuch,* p. 242. — De 1616 à 1625, Nazareth, sans murailles d'enceinte, était presque toute en décombres. « Civitas hæc est absque muro, et fere tota collapsa : in ejus situ paucæ et pauperculæ domus, tales dicas, quales et habitantes in ipsis. » — Quaresmius, *loc. cit.,* II, 819, 837 et suiv.

[3] *Annales de la propagation de la foi,* 1853, n° 115, 437. — On trouve des vues de Nazareth (en-Nasirah) dans Henri de Mayr (livre VI), dans Edm. Wœrndle d'Adelsfried (n° 5), etc.

jours, le principal édifice de NAZARETH, où la mission catholique a une école de garçons et de filles, est le couvent latin, vaste construction environnée de murs comme une forteresse, et qui renferme l'église richement ornée de l'Annonciation de Marie. C'est sous le maître-autel de cette église que la piété chrétienne vénère l'endroit où la très-sainte Vierge reçut le salut de l'envoyé du ciel (*Luc*, I, 28 et suiv.). On descend dans la chapelle par un large escalier de marbre blanc, et dans la chapelle même on voit gravés sur une tablette de marbre les mots :

Verbum hic caro factum est;

« C'est ici que le Verbe s'est fait chair. » Derrière l'autel on montre deux chambres creusées dans le roc qui dépendaient de la maison de la sainte Famille; la maison elle-même a été, comme on sait, transportée à Lorette en 1295[1]. Le lieu sacré de l'Annonciation est une grotte naturelle, voûtée, ouverte d'un côté et assez spacieuse pour servir de chambre et de lieu de prière. Comme dans le cours des siècles, le sol, par suite de destructions de diverses sortes, s'est exhaussé, on descend maintenant dans cette pièce par quelques degrés. Le comte de Gasparin et quelques écrivains protestants de ces derniers temps ont cru que l'on devait révoquer en doute l'authenticité de ce sanctuaire, qui n'est pour eux qu'une simple caverne. Mais ils ont contre eux l'autorité de toute l'antiquité chrétienne et la nature même du pays (§ 95). Encore aujourd'hui, il n'est pas rare de rencontrer en Galilée des habitations adossées à des rochers, et qui sont en communication avec quelque grotte voisine. Ces sortes d'habitations sont surtout à l'usage des familles moins aisées, comme étaient la très-sainte vierge Marie et Joseph, le père nourricier de Jésus[2].

De tout côté dans cette région bénie se présente la tendre image de la Vierge élue du ciel, et le catholique de NAZARETH ne

[1] Sur la translation miraculeuse de la maison de la sainte Vierge à Lorette, voyez Quaresm., *loc. cit.,* II, 833 et suiv., et Horatius Tursellinus, *Historia lauretana.* — Voyez aussi Benoît XIV et la dissertation de M. Gosselin, dans ses *Instruct. sur les princip. fêtes de l'année,* t. III, append.

[2] Comp. *Histor.-polit. Blætter.* Munich, 1856, p. 381 et suiv.

cueille aucune fleur dont il ne fasse hommage à Marie et qu'il ne dépose sur son autel. L'église de l'Annonciation, dans laquelle les chants des religieux, accompagnés des accents tendres et profonds de l'orgue, excitent et animent la piété des fidèles, possède aussi plusieurs tableaux qui représentent des scènes de l'enfance de Jésus en rapport avec les paroles de l'Ecriture : *Il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes* (Luc, II, 51 et suiv.). Les Pères franciscains, dont le couvent comptait en 1849 dix prêtres et cinq frères lais, ont élevé à côté une construction pour une école, où un assez bon nombre de jeunes gens, grands et petits, reçoivent, outre l'instruction religieuse, des principes de lecture et d'écriture dans la langue arabe, apprennent le calcul et de plus les langues italienne et espagnole. Le patriarche de Jérusalem, Mgr Valerga, ayant témoigné un vif désir de voir des vierges chrétiennes se charger de l'instruction des petites filles de NAZARETH et y visiter aussi les malades à domicile, la Providence réalisa promptement ces vœux si dignes de son zèle éclairé. Dès 1854, quatre sœurs françaises de la pieuse congrégation qui, en 1822, se forma à Montmirail sous le titre de dames de NAZARETH, pour travailler à l'éducation et à l'instruction des enfants des classes moyennes et pauvres, prenant la vie simple et laborieuse de la sainte Famille à NAZARETH pour type et pour modèle, se rendirent généreusement, sous la conduite de M. l'abbé Courtois, à NAZARETH, et bientôt après, en 1856, furent suivies de deux autres sœurs. L'école compta promptement 150 enfants, savoir : 57 de familles latines, 24 de familles maronites, 37 de familles grecques melchites, 17 de familles grecques schismatiques, 12 de familles mahométanes et un d'une famille protestante. Deux de ces sœurs qui, soit à Paris, soit à Rouen, avaient acquis certaines notions de médecine, de chirurgie et de pharmacie, autant que ces connaissances peuvent entrer dans la mission des femmes, soignent à domicile les malades de leur sexe. Durant les trois premiers mois qui suivirent leur arrivée, les sœurs firent 171 visites de malades et délivrèrent 1,404 bons de pharmacie[1].

[1] Comp. *Organ des Vereins vom h. Grabe*. Col., 1857, livr. v, p. 127 et suiv.

Le 1er janvier 1837, un tremblement de terre renversa, parmi beaucoup d'autres constructions, l'hôtellerie des pèlerins catholiques ; mais elle fut bientôt relevée. Une chapelle placée tout près, et dans laquelle on offre chaque jour le saint sacrifice de la messe, marque l'habitation de saint Joseph, père nourricier de Jésus. Dans un ravin de la montagne, au sud-ouest de la ville, on montre aux pèlerins une grande pierre plate, semblable à une table basse, sur laquelle Jésus, avant et après sa résurrection, se serait reposé avec ses disciples[1]. Les Arméniens croient que leur église s'élève à l'endroit même où du temps de Jésus se trouvait la synagogue. A un quart de lieue de la ville, un profond ravin débouche dans une vallée plantée de beaux arbres. Là se trouve un couvent appartenant aux grecs schismatiques, et dans son voisinage coule une petite source appelée fontaine de MARIE[2]. Il est permis de croire avec la tradition que cette source vit souvent sur ses bords Celui qui est la source de la vie et qui donne des eaux vives (*Jean*, IV, 14), et que souvent aussi la divine Vierge vint puiser à cette fontaine, comme le chante le poète :

« Au milieu des champs coulait une source, où, parmi les autres femmes, la plus belle des mères venait fréquemment purifier les linges du petit Enfant dans le cristal argenté de l'onde, puis, les déployant sur le gazon, les faisait sécher ainsi exposés à l'air[3]. »

A Jérusalem, le cœur des pèlerins chrétiens, à la vue des lieux témoins des humiliations, des souffrances et de la mort du Sauveur, se sent remué comme par une force divine et saisi d'un sentiment profond de douleur. A NAZARETH, au contraire, qui fut le berceau de l'enfance et de la jeunesse de Jésus, tout est gracieux, tout inspire les sentiments les plus doux. « Aimable

[1] Scholz, *Reis.*, 186 et suiv., 247 et suiv. — Prokesch, *Reis.*, 130; *Missions-Notizen*, 1850, livrais. IV, p. 41.

[2] J.-N. Visino, *Wanderung nach Palæstina*, p. 258 et suiv. — J. Mislin, IV, 190. — Voyez un relevé de la fontaine de Marie à Nazareth, dans W.-H. Bartlett, *The Christian*, pl. IX, XI, XII.

[3] Thomas Céva, *Jesus als Knabe*, I, 45 et suiv.

et sereine, dit un pèlerin naturaliste, aimable et sereine, comme une heure de jeu pour l'enfance innocente et sans souci, telle apparaît la contrée toujours verdoyante de NAZARETH. Le vent brûlant du désert vient-il à s'élever des régions du sud-est, bien que ses ardeurs fanent tout, lorsqu'il entre dans la vallée environnée de collines, son souffle se rafraîchit aussitôt et devient un courant d'air chaud, mais bienfaisant, qui développe plus tôt la pourpre des grenades, et hâte la maturité des oranges, des vignes et des oliviers[1]. » Du haut de la montagne qui domine NAZARETH, on jouit d'un magnifique coup d'œil sur la plaine de Jezraël, depuis le Thabor jusqu'au Carmel, et jusqu'à la mer Méditerranée ; même le sommet couvert de neige du Liban et de l'Antiliban se présente à l'œil qui les cherche, et réveille le souvenir des beaux jours depuis longtemps écoulés.

§ 191. Continuation. (Bethléem, Damna, Elcéséï, Sarid, Jéconam, Cartha, Elmélech, Cétron (Sepphoris), Bethsamès, Gethhéfer, Séméron, Naalol, Remmon, Asochis, Bethanath, Assédim, Ser, Adami, Tarichée, Emath.

Bethléem.

La localité de BETHLÉEM, située dans la tribu de Zabulon (*Jos.*, XIX, 15), différent de Bethléem de Juda (§ 155), s'est conservée jusqu'à nos jours dans le village de BETHLÉCHEM (*a*), à deux lieues et demie à l'ouest de Nazareth (J. Schwarz, p. 137).

Damna.

Il est impossible de fixer la position de la ville lévitique de DAMNA (דִּמְנָה) dans la tribu de Zabulon (*Jos.*, XXI, 35).

Elcéséï.

ELCÉSÉÏ ou HELCÉSÉÏ (אֶלְקֹשׁ), lieu de la naissance du prophète Nahum (*Nah.*, I, 1), était, à l'époque de saint Jérôme, un petit village de Galilée déjà ruiné en partie[2]. Plus tard, on a avancé

[1] Schubert, dans le texte explicatif des vues de la Terre sainte de Bernatz.

[2] Saint Jérôme, *Proœm. in Nahum.*

(*a*) Véritable manière d'écrire l'hébreu. *(Trad.)*

que ce prophète était originaire d'Alkosch, au nord de Mossoul, en Assyrie[1].

Sarid.

SARID était une ville sur les confins de la tribu de Zabulon : *Le troisième partage échu par le sort*, est-il dit, *fut celui des enfants de Zabulon, distingués selon leurs familles. Leur frontière s'étendait jusqu'à Sarid* (Jos., XIX, 10). Il n'en reste plus aucune trace.

Jéconam.

JÉCONAM ou JACHANAN et JÉCUAM (יָקְנְעָם), jadis ville royale du pays de Chanaan, au pied du Carmel, échut à Zabulon, et plus tard passa aux lévites[2]; elle est également disparue sans laisser de vestiges, de même que

Cartha,

ville lévitique dans le territoire de Zabulon, nommée avec Jéconam, près du Carmel (*Jos.*, XXI, 34).

Elmélech.

ELMÉLECH (אַלַּמֶּלֶךְ), citée dans la détermination des limites du territoire d'Aser (*Jos.*, XIX, 26), était peut-être située non loin du torrent d'el-Mélik, qui se décharge dans le Cison (Nahr-el-Moukatta) au sud de Hépha (Kaïfa).

Cétron (Sepphoris).

La ville de CÉTRON (קִטְרוֹן), dans la tribu de Zabulon (*Jug.*, I, 30), reçut plus tard, ainsi qu'il est marqué dans le Talmud (*Megillah*, 6, a), le nom de SEPPHORIS (Zippori). Hérode Antipas la fortifia, et Hérode Agrippa II l'éleva au-dessus de Tibériade, qui avait été jusque-là le siége du gouvernement. Plus tard son nom de SEPPHORIS fut changé en celui de DIOCÉSARÉE, et suivant une tradition, elle aurait été le lieu de la résidence de saint Joachim et de sainte Anne, parents de la sainte Vierge[3]. Après la destruction

[1] Assemani, *Biblioth. or.*, t. I, p. 525; t. III, p. 352.
[2] *Jos.*, XII, 22; XIX, 11; XXI, 34.
[3] Josèphe, *Antiq.*, XVIII, II, 1; *Vita*, § 9, 45. — Saint Jérôme, *Proœm.*

de Jérusalem, le sanhédrin y eut son siége pendant quelques années, avant qu'il fût transféré à Tibériade, et de bonne heure la ville eut une église épiscopale [1]. Plusieurs fois les armées des Croisés se rassemblèrent vers la grande source située entre SEPPHORIS et NAZARETH, et actuellement connue sous le nom de Séfourieh [2]. Le village actuel de SÉFOURIEH, au pied d'une éminence, à une lieue et demie au nord-ouest de Nazareth et sur la limite, du côté du midi, de la belle plaine de Battaouf, compte à peu près 600 habitants; ses murs en ruines rappellent encore l'ancienne cité. Sur la hauteur même on trouve les restes d'une église dédiée à saint Joachim et à sainte Anne; sa voûte sert d'abri à quelques pauvres Arabes. On a découvert en ce lieu des tableaux sur bois de sycomore qui remontent au delà du dixième siècle. Ils ont été transportés à Cambridge. Les Pères franciscains de Nazareth viennent tous les ans dire la sainte messe dans l'église de Séfourieh [3].

Bethsamès.

BETHSAMÈS, dans la tribu de Nephthali (*Jos.*, XIX, 38), ou BÉTHAMÈS, dans la tribu d'Issachar (*Jos.*, XIX, 22), était peut-être, comme le présume J. Schwarz (p. 146), à la place du village de SOUMSI, bâti dans la suite à une lieue au sud de Sepphoris.

Gethhéfer.

GETHHÉFER (גַּתָּה חֵפֶר), dans le territoire de Zabulon, fut le lieu de naissance du prophète Jonas [4]. Dans le village d'EL-MESHAD (Medschad), à une lieue et quart à l'orient de Sepphoris (Séfourieh), village bâti sur les murs de fondation de GETHHÉFER, on montre encore le tombeau de Jonas, et il est de la part des mahométans l'objet d'une très-grande vénération [5].

in Jon. — Sur les monnaies de cette ville, voy. Mionnet, *loc. cit.*, V, 482. — Comp. Calmet, *Dict. de la Bible*, art. *Joachim, Anne.*

[1] Buxtorf, *Tibérias*, p. 17, 22. — Mich. Le Quien, *loc. cit.*, III, 714.

[2] Guill. de Tyr, XX, 27; XXVIII, 15 et suiv.

[3] Géramb., II, 244 et suiv. — J. Mislin, IV, 235.

[4] *Jos.*, XIX, 13; IV *Rois*, XIV, 25. — Saint Jérôme, *Præf. in Jon.*

[5] J. Mislin, IV, 231. — J. Schwarz, p. 62 et 140. — Dans le Talmud,

Séméron.

D'après Josué (XIX, 15) la ville de SÉMÉRON (שִׁמְרוֹן), appartenait au territoire de la tribu de Zabulon. Elle doit avoir occupé l'emplacement du village actuel de SÉMOUNIEH, à deux lieues au sud-ouest de Sepphoris (Séfourieh), position qu'indique aussi le Talmud (*Beresch. Rabbah,* 81). La localité de Simonias, où les Romains tentèrent de faire Josèphe prisonnier, est sans doute la même que SÉMÉRON, le Sémounieh de nos jours [1].

Naalol.

NAALOL (נַהֲלָל), ville lévitique dans la tribu de Zabulon (*Jos.,* XIX, 15 ; XXI, 35), sur laquelle ni K. Raumer, ni E. Robinson ne donnent aucun renseignement. D'après les indications rabbiniques (J. Schwarz, p. 352), on pourrait la reconnaître dans le village actuel de MALOUL, qui se trouve à trois quarts de lieue au sud-est de Séméron (Sémourieh).

Remmon.

REMMON (רִמּוֹן), ville frontière de Zabulon, est citée dans les temps postérieurs sous le nom de RUMA. Elle peut, d'après sa position, être rapprochée de Roummaneh des temps modernes, à environ un quart de mille géographique au nord de Nazareth [2]. Sur REMMON en Juda, voir § 167.

Asochis.

La ville d'ASOCHIS (Asochir), qui est citée à côté de Sepphoris comme une seconde capitale de la Basse-Galilée, et donna son nom à la plaine d'ASOCHIS, située au nord-est de Remmon, peut avoir été sur l'emplacement de la station actuelle de KASR-EL-OZAÏR à l'orient de Roummaneh [3].

Gethhépher est cité sous le nom de Gubatha et de Gufthi. — Kohel, *Rab.,* 79, b, *Erub.,* 64, b.

[1] *Josephi Vita,* § 24. — J. Schwarz, p. 63 et 137.

[2] *Jos.,* XIX, 13; I *Paralip.,* VII, 77. — Josèphe, *Bell. jud.,* III, 21.

[3] *Josephi Vita,* § 41. — Comp. K. Ritter, *Erdk,* XVI, 760, 770.

Béthanath.

La ville de BÉTHANATH, qui était habitée par des Chananéens, fut dans la suite attribuée à la tribu de Nephthali. Eusèbe veut la voir dans le bourg de BATANÉE, qui était à quinze milles romains (6 lieues) à l'orient de Diocésarée (Sepphoris) et avait des sources minérales en renom [1]. La source de Kefr-Sabt, non loin du bassin d'Ard-el-Hamma, fait penser à BÉTHANATH. Cependant J. Schwarz (p. 146) serait porté à fixer l'emplacement de BÉTHANATH près du village actuel de BAÏNÉ (el-Baneh), à environ trois milles géographiques au nord de Sepphoris (Séfourieh).

Assédim.

La localité d'ASSÉDIM (הַצִּדִּים), qui appartenait à Nephthali (*Jos.*, XIX, 35), est dans le Talmud (*Beresch. Rab.*, 65) confondue avec Képhar-Chittaï. D'où il suit que le village actuel de HITTIN (§ 98), qui se trouve à deux lieues à l'ouest de Tibériade (Toubariyeh), doit marquer l'ancien emplacement d'ASSÉDIM.

Ser.

La localité de SER (צֵר), dans la tribu de Nephthali (*Jos.*, XIX, 35), était, d'après les indications talmudiques, tout près d'Assédim, dont il vient d'être question, ou de Hittin de nos jours.

Adami.

La localité d'ADAMI, qui appartenait à Nephthali, mais était située dans Zabulon (*Jos.*, XIX, 33), peut encore se reconnaître dans le village actuel de DAMI (Dameh) à deux lieues et demie à l'ouest de Tarichée, vers l'extrémité méridionale du lac de Génésareth.

Tarichée.

La ville de TARICHÉE (ainsi appelée de τάριχος, salaison du poisson), était située vers l'extrémité méridionale du lac de Géné-

[1] *Jos.*, XIX, 38; *Jug.*, I, 33. — *Onomast.*, art. *Béthana* (Βηθαναθά).

sareth. Il n'en est point fait mention dans les Ecritures, mais seulement dans la guerre des Romains sous Vespasien et Titus. La ville s'obstinant absolument à ne vouloir pas se soumettre, ces généraux la prirent d'assaut, et, comme les habitants cherchaient à se sauver dans des barques sur le lac de Génésareth, ils les firent massacrer par les soldats qui les poursuivirent jusque dans les flots; le lac fut rougi de leur sang[1].

L'emplacement de TARICHÉE est occupé aujourd'hui par la petite localité de Kérak, pauvre village situé sur une éminence à un quart de lieue du lac, vers le sud-est, où l'on voit encore des traces d'anciens murs. Des essaims d'oiseaux (canards, alcyons, pies) sillonnent dans tous les sens l'extrémité méridionale du lac et les régions qui l'avoisinent[2].

Emath.

La ville d'EMATH (חַמַּת, c'est-à-dire bains chauds) appartenait à Nephthali. Elle est, ce semble, la même que la ville lévitique de HAMMOTH-DOR (*Jos.*, XXI, 32), mais ne doit nullement être confondue, comme le veut K. Raumer (p. 126), avec EMATH sur l'Oronte. Elle occupait très-vraisemblablement l'emplacement d'Ammaüs des temps postérieurs, à une petite demi-lieue au sud de Tibériade, où se trouvaient de célèbres sources thermales[3]. On rencontre encore en ce lieu de nombreux débris de murs et de colonnes des temps anciens. Ibrahim-Pacha a fait récemment construire, à la manière européenne, près de ces sources thermales, qui sont sulfureuses et qui jaillissent à trente pas du lac de Génésareth, un établissement de bains appelé Hoummam par les Arabes[4].

Sur le district d'EMATH en Syrie, voir § 44.

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, III, x, 1 et suiv.

[2] Wilson, II, 126. — De Saulcy, dans l'*Ausland*, ann. 1851, p. 1152.

[3] *Jos.*, XIX, 35. — Josèphe, *Antiq.*, XVIII, II, 3; *Bell. jud.*, IV, I, 3. — Quaresmius, II, 864 et suiv.

[4] Scholz, *Reis.*, 157. — J.-N. Vesino, p. 267. — Comp. § 123, n° 3.

§ 192. Galilée centrale. (Tibériade, Cana, Jotapata.)

Tibériade.

La ville de TIBÉRIADE, sur le rivage occidental du lac de Génésareth, doit, d'après les données du Talmud (*Megillah,* 6, a), occuper l'emplacement de l'ancienne localité de RECCATH (רַקַּת) qui appartenait à Nephthali (*Jos.,* XIX, 35), et était, suivant les indications des anciens, à une distance de cent vingt stades au nord de Scythopolis, et de dix-huit milles romains à l'est de Sepphoris. Elle fut bâtie par Hérode Antipas, et appelée TIBÉRIADE en l'honneur de son protecteur, le cruel empereur Tibère. Jusqu'à l'avènement d'Hérode Agrippa II, elle demeura la capitale de la Galilée, et était surtout habitée par des gentils [1]. On ne voit nulle part dans les évangiles que Jésus soit entré une seule fois dans cette ville ; il est dit seulement qu'il traversa la mer de Galilée (le lac de Génésareth), près de laquelle est la ville de TIBÉRIADE (*Jean,* VI, 1). Après la résurrection, le Sauveur apparut à ses disciples près du lac de TIBÉRIADE, et ce fut en cette occasion qu'il établit Pierre à sa place en qualité de suprême pasteur sur la terre, et lui prédit qu'un jour il mourrait de la mort de la croix [2]. A l'époque de la révolte des Juifs, Flav. Josèphe s'étant soulevé contre les Romains avec beaucoup de Juifs qui partageaient ses sentiments, les habitants de TIBÉRIADE prirent aussi part au soulèvement, mais ils ne tardèrent pas à se soumettre d'eux-mêmes à Vespasien, soumission qui leur valut leur pardon et fut cause que leur ville fut épargnée [3]. Après la chute de l'état judaïque, le sanhédrin alla s'établir de Sepphoris à TIBÉRIADE, où l'on compta depuis treize synagogues. Une haute école juive y fleurit aussi assez longtemps, et ce furent les maîtres de cette école qui devinrent en partie les auteurs du Talmud, qui comprend le recueil des traditions transmises oralement pour l'éclaircissement de la

[1] Josèphe, *Antiq.,* XVIII, II, 3; *Vita,* § 9, 12, 65.

[2] *Jean,* XXI, 1 et suiv. — Comp. supra, § 114.

[3] Josèphe, *Bell. jud.,* II, XX, 6; III, IX, 7 et suiv. — Sur les monnaies romaines de Tibériade, voy. Mionnet, *loc. cit.,* V, 483 et suiv.

loi de Moïse et les commentaires explicatifs ajoutés par les auteurs eux-mêmes[1]. Le savant juif qui servit de maître à saint Jérôme dans la langue chaldéenne était de TIBÉRIADE[2]. Au quatrième siècle, sous le règne de Constantin, cette ville, dans laquelle sainte Hélène éleva la première église en l'honneur de saint Pierre[3], comptait un grand nombre de chrétiens. Les annales ecclésiastiques, à partir du cinquième siècle jusqu'au huitième, font mention de plusieurs évêques de TIBÉRIADE, bien que durant cette période (636) le farouche Omar eût expulsé les fidèles de leurs paisibles habitations[4]. Durant les croisades, Tancrède ayant reçu en fief TIBÉRIADE avec la Galilée, la ville eut de nouveau un évêque; mais bientôt après la bataille de Hittin, ayant eu à subir toutes les fureurs des Sarrasins, TIBÉRIADE, après une courte restauration de la domination chrétienne (1240-1247), tomba sous le joug du sultan d'Egypte[5]; palais, églises, synagogues, tout devint un monceau de ruines. La ville, actuellement appelée TOUBARIYEH (Tabariah) et bâtie des ruines de l'ancienne TIBÉRIADE, est située à deux lieues au nord de Tarichée (Kérak), dans une plaine étroite, mais fertile, qui s'étend le long du lac de Génésareth, et compte à peu près 2,000 habitants, dont 1,300 juifs, et 600 mahométans; le reste se compose de quinze familles de grecs catholiques et d'une famille catholique romaine (du rit latin)[6]. L'église de Saint-Pierre, dans la partie septentrionale de la ville,

[1] Le Talmud, manuel religieux des Juifs, se compose de deux parties principales : la *Mischna* et la *Gémare*. La *Mischna* (seconde loi) doit son origine à Juda Hakkadosch (le saint), qui enseignait à Tibériade vers la fin du second siècle; la *Gémare* (traité, additions postérieures, perfectionnement) parut par les soins du rabbin Jochanan à la fin du troisième siècle. Dès le sixième siècle de l'ère chrétienne, nous trouvons le Talmud terminé. — Buxtorf, *Tibérias,* p. 19-24. — Lighfoot, t. II, p. 141 et suiv.

[2] Saint Jérôme, *Op.,* t. I, 1418.

[3] Epiphan., *Adv. hæres.,* lib. I, 128.

[4] Epiphan., *loc. cit.,* 1, 4 et suiv. — Le Quien, *loc. cit.,* III, 708. — Willibaldi, *Hodœpor.,* § 16.

[5] Guill. de Tyr, IX, 13. — Sanut, 215 et suiv.

[6] *Annal. de la propag. de la foi,* 1853, n° 115, p. 478. — Cfr. J. Schwarz, p. 246 et suiv. — Des vues de Tibériade se trouvent dans Henri de Mayr (livrais. VI), J.-M. Bernatz (n° 34), W.-F. Lynch (n° 2), et Edm. Wœrndle d'Adelsfried (n° 1).

tout-à-fait au bord du lac, édifice allongé et voûté, s'élève, dit-on, à l'endroit même où le Sauveur, après être sorti des ténèbres du tombeau, donna à Pierre sa dernière mission [1]. C'est la propriété du couvent catholique de Nazareth, et les Pères y vont chaque année, le jour de la fête du prince des apôtres, offrir le saint sacrifice. Dans ces derniers temps, un hospice des franciscains a été rétabli à Tibériade, et un prêtre particulier remplit les fonctions du saint ministère dans l'église de Saint-Pierre [2]. Russegger trouva une partie de la voûte de cette église par terre.

Les Juifs attachés aux doctrines du Talmud rangent Tibériade au nombre des quatre lieux saints, dont les trois autres sont Hébron, Jérusalem et Saphet ; ils s'y rendent de toutes les contrées de la terre, et y vivent adonnés à l'étude des écrits rabbiniques, attendant, suivant une tradition du Talmud, le Messie qui doit venir de Capharnaüm à Tibériade et paraître sur le lac de Génésareth. O peuple juif, soumis à tant d'épreuves dans la révolution des temps ! le Prince de la paix après lequel tu soupires a réellement autrefois manifesté aux bords de ce lac et sur la surface de ses eaux, par son enseignement et par ses œuvres, la grâce et la clémence de Dieu, et déjà, après sa résurrection, le plus éclatant de ses prodiges, il a ici apparu aux siens ! Le 30 octobre de l'année 1759, un fort tremblement de terre visita la ville de Tibériade ; en 1837 et 1847 une violente secousse du sol fit écrouler subitement un nombre considérable de maisons [3] ; par suite de ces catastrophes la ville n'offre plus aujourd'hui que la triste image de la misère [4]. Ce sont sa malpropreté et les essaims d'insectes qui fourmillent dans ce climat humide et fiévreux qui ont donné lieu au proverbe : « Le roi des puces tient sa cour à Toubariyeh. » Le chemin pour aller aux sources thermales (§ 123, n° 3), qui sont à une petite demi-lieue vers le sud, passe près de restes considérables d'antiquité, parmi lesquels on voit encore des colonnes et des fragments de syénites et de granites d'Egypte, restes qui peuvent encore donner une idée de l'étendue et de la

[1] *Jean*, XXI, 1 et suiv.
[2] Comp. *Missions-Notiz. aus dem h. Lande*. Vienne, 1850, livrais. IV. p. 41.
[3] Géramb. II. 231 et suiv. — J. Mislin, IV, 24.

magnificence de l'ancienne cité. Bien que les plantes des tropiques puissent réussir dans les environs, les produits que les habitants tirent surtout de leurs champs sont le blé, l'orge, le dhourra, les melons, les raisins et certaines espèces de légumes, avec le sésame, le coton et l'indigo[1].

Cana.

Ce fut à CANA, bourg de Galilée non loin de Sepphoris, que Jésus opéra son premier miracle par le changement de l'eau en vin dans un festin de noces, et qu'ainsi il manifesta au monde la bonté et la puissance divines qui étaient en lui[2]. Comme plus tard il était revenu dans ce bourg, un officier de Capharnaüm vint l'y trouver, et le priant en faveur de son fils sur le point de mourir, il lui dit : *Seigneur, descendez avant que mon fils meure. Jésus lui dit : Allez ; votre fils se porte bien. Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et s'en alla. Et comme il était en chemin, ses serviteurs vinrent au-devant de lui et lui dirent que son fils se portait bien* (Jean, IV, 49 et suiv.).

L'apôtre saint Barthélemy (Nathanaël), qui dans la suite prêcha la foi chrétienne dans l'Arménie et dans l'Inde (l'Iémen), était originaire de CANA en Galilée[3]. Les rabbins confondent avec CANA la ville de CATHETH (קַטַּת), qui appartenait à Zabulon (*Jos.*, XIX, 15) ; la raison sur laquelle ils s'appuient, c'est que la ville de Katnuth, dont il est fait mention dans le Talmud, est, sous le rapport du nom, synonyme de Katna, et que par cette dernière c'est, dans le chaldéen, la ville de CANA qui est désignée[4].

De bonne heure, CANA fut célèbre par les monuments chrétiens qui s'y conservaient. Saint Willibald visita au huitième siècle sa grande église, où l'on montrait encore une des six grandes urnes dont il est parlé dans l'Evangile, et Sævulf (1103), qui place CANA à six milles romains (environ 2 lieues 1/2) au nord

[1] Russegger, *Reisen*, III, 134.
[2] *Jean*, II, 1 et suiv. — *Onomast.*, art. *Cana*.
[3] *Jean*, XXI, 2. — Saint Jérôme, *Vir. illustr.*, 36. — Assemani, *Bibl. or.*, III, II, 20.
[4] J. Schwarz, *Das heil. Land.*, p. 136, f.

de Nazareth, fait mention d'un couvent appelé Architriclinium[1]. Au quinzième siècle, on montrait encore aux pèlerins, dans un enfoncement du sol, l'endroit où étaient les urnes à côté des tables[2]. Plus tard, cette localité, fameuse dans la Bible, tomba peu à peu en décadence ; vers 1616-1625, elle n'avait plus qu'une maison ou deux[3] ; actuellement elles ont aussi disparu. Les ruines que les Arabes désignent encore sous le nom de KANA-EL-DSCHÉLIL (Cana en Galilée), et qui se rencontrent à environ trois lieues au nord de Nazareth et à deux lieues à peu près au nord-est de Sepphoris, occupent certainement l'emplacement de CANA du Nouveau Testament ; c'est ce qui résulte non-seulement des indications des distances données par les anciens, mais encore des recherches les plus récentes faites par les modernes[4]. C'est à tort que dans les temps postérieurs, contrairement aux indications des temps primitifs, on a voulu voir l'ancien CANA dans Kefr-Kenna, à une lieue et demie au nord-ouest de Nazareth, erreur dans laquelle Mgr J. Mislin (IV, 130) s'est également laissé entraîner (*a*).

Il faut reconnaître dans KANAH de nos jours, à deux lieues et demie au sud-est de Tyr, CANA, dans la tribu d'Aser, dont il est fait mention dans l'Ancien Testament (*Jos.*, XIX, 28).

Jotapata.

Cette fameuse place forte, bâtie dans les montagnes, occupait sans doute l'emplacement des ruines connues actuellement sous le nom de DSCHIFAT, à une demi-lieue au nord-ouest de Kana-el-Dschélil. Ce fut en la défendant que Flavius Josèphe fut, avec

[1] S. Willibaldi *Hodœpor.*, p. 374, éd. Mabill. — Sævulf, *Peregrin.*, 271.

[2] « A quatre milles d'Acco, ville située vers le midi, est le village de Cana de Galilée, où le Seigneur changea l'eau en vin. On y montre encore la place où étaient les six urnes de pierre et la table. Cependant cet endroit est présentement sous terre. » Breindenbach, *Reyssbuch*, p. 646.

[3] Quaresmius, *loc. cit.*, II, 482.

[4] Marin Sanut, 253. — Adrichom., *loc. cit.*, 138. — Robinson, III, 443 et suiv.

(*a*) Ce n'est pas sans raisons. *(Trad.)*

un très-grand nombre d'autres Juifs, fait prisonnier par les soldats romains[1].

§ 193. Continuation. (Messal, Sycaminum (Hépha), Zabulon, Arbéla, Dalmanutha, Magdala, Bethsaïde, Corozaïn.

Messal.

La ville sacerdotale de MESSAL ou MASSAL (מִשְׁאָל) est placée par Eusèbe dans le territoire d'Aser sous un nom qu'elle n'eut que plus tard, celui de MASAN, près de la mer Méditerranée, non loin du Carmel[2].

Sycaminum (Hépha).

SYCAMINUM, ancienne ville de Phénicie, à trois lieues et demie au sud d'Accho (Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïs), s'appelait du temps d'Eusèbe HÉPHA (dans le Talmud, CHÉÏPHA), et est confondue avec KAÏPHA (Haïfa) de nos jours, petit village au pied du Carmel, vers l'angle sud-est de la baie de Saint-Jean-d'Acre, à l'endroit où le Cison (el-Moukatta) a son embouchure (§ 119, nº 5). Après que les Croisés eurent pris possession de Jérusalem, Godefroy de Bouillon donna à Tancrède la contrée de Galilée depuis Tibériade jusqu'à KAÏPHA, localité que, par erreur, l'on se figurait alors sur l'emplacement de l'ancienne ville de Porphyréon au nord de Sidon[3]. KAÏPHA compte actuellement environ 3,000 habitants, mahométans pour la plupart; parmi eux se trouvent à peu près 200 chrétiens et 15 familles juives. Les catholiques ont un prêtre du couvent du Carmel. La ville, qui est environnée de murs et de tours du côté de la terre, est devenue dans ces derniers temps une place de commerce d'assez grande importance[4]. Aussi l'église ruinée de Sainte-Anne

[1] Cfr. Flav. Josèphe, *Bell. jud.*, III, VII, 31. — E.-G. Schulz, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 764 et suiv.

[2] *Jos.*, XIX, 26; XXI, 30. — *Onomast.*, art. *Masam* (Μασάν) éd. Bonfrér.

[3] Josèphe, *Antiq.*, XIII, XII, 3. — *Onomast.*, art. *Japhic.* — Guill. de Tyr, IX, 13; X, 10. — Jac. de Vitry, p. 1067.

[4] *Ausland*, ann. 1851, p. 1165. — *Annales de la propag. de la foi,* 1853, nº 115, p. 478.

va-t-elle être restaurée d'une manière digne de sa destination, grâce à la munificence de l'empereur d'Autriche et de ses peuples. On a en outre le projet d'ériger une école et d'en confier la direction à une congrégation de femmes. Les alentours sont nus et stériles, et les vagues blanchissantes viennènt expirer à l'orient sur la grève, où l'œil peut à peine se reposer sur quelques oliviers ou de rares dattiers [1].

Zabulon.

ZABULON (זְבוּלֻן), ville située près de la limite du territoire d'Aser, appartenait aux descendants de Zabulon. Elle fut fortifiée du temps de Josèphe, et était à peu de distance de Saint-Jean-d'Acre [2].

Arbéla.

ARBÉLA, non loin du lac de Génésareth, était célèbre par ses cavernes. Les Syriens Bacchide et Alcime étaient campés tout à côté lors du combat contre les Machabées [3]. Sous le gouvernement d'Hérode le Grand, les cavernes d'ARBÉLA servirent de retraite à plusieurs bandes de brigands, et Josèphe, qui se souleva contre la domination oppressive des Romains, fortifia plus

[1] Prokesch (*Reis.*, 20 et suiv.) raconte ceci entre autres choses : « Deux hommes, entre tous ceux que je vis à Kaïpha et auxquels je parlai, laissèrent leur souvenir empreint dans ma mémoire, celui qui exerçait l'autorité dans la ville et un moine. Le premier, qui était Algérien, me reçut dans la tour située au milieu de l'enceinte du côté de la mer, environné de fumée et de tous ses soldats, pauvre comme un mendiant, hautain comme un roi et fier comme un héros. Le second me servait avec attention et avec une intelligente humilité dans les plus petites choses comme dans les plus importantes. Il était de Malte, et vivait depuis vingt-cinq ans à Kaïpha, dans une petite habitation, qui, entourée d'une cloison en planches avec un petit jardin devant la porte, n'était pas plus grande qu'une des salles de nos palais. Prêtre, médecin et ouvrier tout à la fois, bible et missel, livres de botanique et d'histoire, crucifix et hoyau, branches d'olivier et cimeterre, tout était là gisant l'un sur l'autre dans un charmant désordre, qui, si je puis ainsi parler, était l'image de son intérieur. »

[2] *Jos.*, XIX, 27. — Josèphe, *Bell. jud.*, II, XVIII, 9.

[3] I *Mach.*, IX, 2. — Beit-Arbel, citée dans *Osée*, X, 14, d'après le texte hébreu est communément confondue avec Arbéla, dont il est ici question.

tard ces retraites dans les rochers[1]. Le village arabe actuel d'Irbid (Irbel, Arbel), à une lieue et demie au nord-ouest de Tibériade (Toubariyeh), rappelle, ce semble, l'ancienne Arbéla[2]. On montre les tombeaux de Seth, de Dina et du rabbin Sira, ainsi que le rapporte J. Schwarz (p. 150). Sur Arbéla dans le pays à l'est du Jourdain, voir § 200.

Dalmanutha et *Magdala*.

Après le miracle qu'il opéra pour nourrir quatre mille personnes dans le pays à l'est du Jourdain, Jésus entra avec ses disciples dans une barque, passa le lac de Génésareth, et vint dans la contrée de Dalmanutha, ou, suivant le récit du premier évangile, dans la contrée de Magdala, sur la rive occidentale du lac[3]. Dalmanutha était tout près de Magdala, localité qui fut le lieu de la naissance de Marie-Madeleine[4]. Le très-petit village mahométan d'el-Medschdel, qui renferme des ruines considérables d'une ancienne forteresse, à une lieue et demie au nord de Tibériade, nous rappelle Magdala. Vilson trouva, en 1843, à Medschdel une troupe de cinquante Bohémiens qui se réunirent aux mahométans. Les montagnes, qui, avec leurs murs escarpés de rochers basaltiques recouverts de couches calcaires, s'approchent ici au bord même du rivage, s'éloignent ensuite du lac dans la direction du nord-ouest, et font place à une belle plaine sur la rive ouverte. Cette plaine fertile est longue d'une lieue et large de plus d'un quart de lieue ; dans un de ses angles, au sud-est, se trouve Medschdel, et à son extrémité septentrionale se trouve le khan Minyeh. Elle est appelée el-Gouvéir (le petit Ghor) par les Arabes, et correspond à la contrée de Gennésar (ἡ Γεννησὰρ χώρα) de Flavius Josèphe (*Bell. jud.*, III, x, 8). Les environs de Medschdel possèdent un grand nombre de sources

[1] Josèphe, *Antiq.*, XII, xi, 1; *Bell. jud.*, I, xvi, 2 et suiv.

[2] Comp. Münchner, *Gelherte Anzeigen*, ann. 1836, p. 870 et suiv.

[3] *Marc*, viii, 10 et suiv.; *Matth.*, xv, 39; xvi, 5. — Peut-être Dalmanutha n'était-il qu'un surnom de Magdala, car cette dernière localité est citée dans le Talmud aussi sous le nom de Dalmanutha. — Comp. J. Schwarz, p. 150.

[4] *Matth.*, xxvii, 56; *Marc*, xv, 40; *Luc*, xxiv, 10; *Jean*, xix, 25.

et sont d'une grande fertilité ; c'est le séjour de prédilection des tourterelles sauvages, au plumage varié ; elles aiment à faire leur nid dans les cavernes des rochers voisins et dans les ruines de la forteresse bâtie sur le roc de Koulat-Ibn-Maan, situé à une demi-lieue de là, du côté de l'ouest [1].

Bethsaïde.

BETHSAÏDE (Βηθσαϊδά, de l'hébreu בֵּית־צַיְדָה, c'est-à-dire maison, demeure de pêcheurs), dans la Galilée, sur le rivage occidental du lac de Génésareth, gros bourg auquel on donnait aussi le nom de ville. Ce fut le lieu de la naissance des apôtres Pierre, André et Philippe [2]. Le Sauveur y séjourna souvent ; il rendit dans le voisinage la vue à un aveugle ; mais comme les habitants ne savaient pas profiter des grâces que leur méritait sa présence, il prononça contre la ville ces paroles de malédiction : *Malheur à toi, Corozaïn ; malheur à toi, Bethsaïde! parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous* [3]. BETHSAÏDE peut avoir été située dans le voisinage de Capharnaüm, mais depuis longtemps toute trace en a disparu [4] ; car tout au plus pourrait-on reconnaître une consonnance de nom dans le khan aujourd'hui même en ruines de BAT-SZAÏDA, sur la grande route de Damas qui passe à l'occident du lac de Génésareth [5]. Un second BETHSAÏDE, surnommé JULIAS, était situé dans la Gaulonite vers l'extrémité

[1] Schubert, *Reis.*, III, 250 et suiv. — K. Ritter, *Erdk.*, XV, 327. — Un plan de Medschdel (Magdala) dans J.-M. Bernatz, n° 36.

[2] *Marc*, VI, 45 ; VIII, 22 et suiv.; *Jean*, I, 44 ; XII, 21.

[3] *Matth.*, XI, 21 et suiv.; *Luc*, X, 13 et suiv.; *Marc*, VIII, 22. — Quelques-uns prétendent que ce fut dans le voisinage de Bethsaïde-Julias, dans la contrée à l'est du Jourdain, que Jésus rendit la vue à l'aveugle.

[4] Epiphan., *Hær.*, II, 437, ed. Par., 1622. — Saint Jérôme, *Comment. in Is.*, IX, 1.

[5] Comp. K. Ritter, *Erdk.*, XV, 335 et suiv.

septentrionale du lac de Génésareth, où eut lieu le miracle de la multiplication des pains pour nourrir cinq mille personnes [1].

Corozaïn.

Le bourg de Corozaïn (Κοραζίν), déjà détruit du temps de saint Jérôme, était, comme Tibériade, Bethsaïde et Capharnaüm, situé sur la rive occidentale du lac de Génésareth, et, suivant les données des anciens, à deux milles romains (3/4 de lieue) de Capharnaüm [2]. Parce que cette localité avait également rejeté les miséricordes de Dieu, le Seigneur fit aussi entendre contre elle l'arrêt de ses vengeances (*Luc,* x, 13; *Matth,* xi, 21). Nous croyons que les restes qui se trouvent au nord du khan Minyeh (Capharnaüm), et que les Arabes appellent Karsaïm, peuvent marquer l'emplacement de Corozaïn, d'autant plus qu'il est aussi fait mention dans le Talmud d'une localité de Kérasim [3].

§ 194. Continuation. (Capharnaüm, Cénéreth, Accho, Béten, Amaad.)

Capharnaüm.

Capharnaüm (Καπερναούμ, suivant une meilleure leçon Καφαρναούμ, de l'hébreu כְּפַר נַחוּם, c'est-à-dire village de Nahum) [4], ville de Galilée, était située sur la rive occidentale du lac de Génésareth, entre les territoires des tribus de Zabulon et de Nephthali, sur la route de Damas à la mer Méditerranée [5]. Jésus y séjourna souvent, vraisemblablement chez les frères Pierre et André, qui y avaient leur résidence, et c'est pourquoi Capharnaüm était spécialement appelée Sa Ville (ἰδία πόλις) [6]. Elle fut témoin de nombreux miracles opérés par Jésus; c'est là qu'il guérit d'une paralysie le serviteur du centenier plein de foi [7], et qu'il délivra

[1] *Luc,* ix, 10; *Marc,* vi, 31 et suiv. — Comp. plus loin, § 199.

[2] *Onomast.,* art. *Chorozaïn.* — Saint Jérôme, *Comment. in Is.,* ix, 1.

[3] Comp. J. Schwarz, p. 351 et suiv.

[4] Dans le Talmud, on rencontre également et le nom Kephar-Nachum et le nom Kephar-Tanchum, parce qu'on y montrait les lieux de sépulture du prophète Nachum et du rabbin Tanchum. *Midrasch Koheleth,* 85, a.

[5] *Matth.,* iv, 13; *Luc,* iv, 31. — [6] *Matth.,* ix, 1; xvii, 24 et suiv.; *Luc,* iv, 28 et suiv.; *Marc,* ii, 1. — [7] *Matth.,* viii, 5 et suiv.; *Luc,* vii, 1 et suiv.

instantanément d'une fièvre la belle-mère de Pierre ; il y chassa aussi fort souvent les malins esprits et y guérit beaucoup d'autres maladies [1], en sorte que l'on vit s'accomplir la parole d'Isaïe (LIII, 4) : *Il a pris lui-même nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies.* Pendant que le Sauveur enseignait dans la synagogue à CAPHARNAÜM *comme ayant autorité, et non pas comme les docteurs de la loi,* le peuple fut témoin oculaire de son pouvoir sur Satan, qui parlait alors par la bouche d'un possédé. *Jésus lui parlant avec menaces lui dit : Tais-toi, et sors de cet homme. Et l'esprit impur le tourmentant horriblement* (le possédé), *et jetant un grand cri, sortit hors de lui. Et tous en furent dans l'étonnement* [2].

Un autre jour, comme Jésus enseignait dans une maison, il s'y assembla un si grand nombre de personnes que même tout l'espace qui était devant la porte ne pouvait les contenir. Alors quatre hommes y apportèrent un paralytique, et comme ils ne pouvaient le lui présenter à cause de la foule, ils le descendirent sur son lit par une ouverture qu'ils firent au toit, et le placèrent devant les pieds de Jésus. *Jésus voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, vos péchés vous sont remis..... Pour vous* (docteurs de la loi), *afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, il dit au paralytique : Levez-vous, prenez votre lit, et allez-vous-en dans votre maison. Et aussitôt il se leva, et emportant son lit, il s'en alla devant tout le monde, de sorte qu'ils étaient tous saisis d'étonnement et rendaient gloire à Dieu, en disant : Jamais nous n'avons rien vu de semblable* [3]. Après son retour du pays des Géraséнéens, le Sauveur ressuscita la fille de Jaïr, chef de la synagogue à CAPHARNAÜM, et y rendit aussi la santé à une femme qui souffrait d'un flux de sang, en lui disant : *Ma fille, votre foi vous a sauvée ; allez en paix* [4]. Dans la synagogue de la même ville, le Sauveur, après avoir miraculeusement nourri cinq mille personnes, prononça devant un grand nombre d'au-

[1] Comp. *Matth.*, VIII, 14 et suiv.; *Luc*, IV, 38 et suiv. — [2] *Marc*, I, 23 et suiv. — [3] *Marc*, II, 3 et suiv.; *Luc*, V, 17 et suiv. — [4] Comp. *Luc*, VIII, 40 et suiv.

diteurs son discours sur le pain qui ne périt point et sur la réception de son corps et de son sang pour nous aider à parvenir à la vie bienheureuse[1]. Cependant, nonobstant toutes ces faveurs d'en haut, un grand nombre des habitants, méconnaissant la venue de leur Dieu et s'obstinant, malgré les enseignements et les miracles du Messie, dans une coupable incrédulité, cette terrible sentence fut enfin prononcée : *Et toi, Capharnaüm, qui t'es élevée jusqu'au ciel, tu seras précipitée jusque dans les enfers*[2]. Il y avait non loin de la ville, qui anciennement possédait un port, un péage romain, où Matthieu (Lévi), avant sa vocation à l'apostolat, était employé, comme le rapportent les Evangiles : *Jésus sortant de là* (de Capharnaüm), *vit assis au bureau des impôts un nommé Matthieu, et il lui dit : Suivez-moi. Et se levant, il le suivit*[3]. Capharnaüm, où une église avait été bâtie sous Constantin, était encore une ville au temps de saint Jérôme ; mais dès la fin du septième siècle, cette ville n'avait plus de murs, et dans la seconde moitié du seizième siècle elle était entièrement en ruines[4].

Les archéologues sont partagés relativement à la position exacte de la ville. Nous nous approcherons beaucoup de la vérité en supposant que cette localité, importante dans l'histoire de la Bible, se trouvait à la place qu'occupe aujourd'hui le khân Minyeh, près duquel passe la route des caravanes allant à Damas. Capharnaüm, suivant les relations des anciens, était située dans la contrée de Gennésar, près d'une montagne et d'une source, et elle avait un port[5] ; indications qui toutes font placer avec certitude l'ancienne ville dans le khan Minyeh. En effet, dans cet endroit, de la balustrade taillée dans le roc sur la pointe que forme la montagne, on peut encore reconnaitre à l'œil d'une manière non équivoque tout le bassin du port, et la source d'Aïn-et-Tin, qui en est tout près, peut sans doute être

[1] *Jean,* VI, 24 et suiv. — [2] *Luc,* X, 15 ; comp. *Matth.,* XI, 23. — [3] *Matth.,* IX, 9 ; *Marc,* II, 14 ; *Luc,* II, 27.

[4] Epiphan., *Adv. hær.,* I, 128 et suiv. — *Onomast.,* art. *Capharnaüm.* — Adamnanus, II, 25.

[5] *Marc,* II, 13. — Josèphe, *Bell. jud.,* III, X, 8. — Quaresmius, *loc. cit.,* II, 668.

prise pour celle dont parle l'historien juif. C'est, du reste, une circonstance digne de remarque, que le nom même de khan Minyeh (c'est-à-dire hôtellerie des chrétiens) rappelle CAPHARNAÜM, où Jésus séjourna si souvent. Dans la bouche des rabbins *Menaï* signifie hérétiques ; ils désignaient les chrétiens par ce nom, qui est ensuite passé des personnes au lieu même. Lorsque K. Ritter (*Erdk.*, XV, 741 et suiv.) prétend qu'on doit chercher l'ancienne cité à TELL-HOUM, à l'extrémité septentrionale du lac de Génésareth, il a contre lui non-seulement les témoignages de l'antiquité, mais encore la disposition du terrain en cet endroit, où il n'y a aucune sinuosité propre à former un port [1].

Cénéreth.

CÉNÉRETH (כִּנֶּרֶת), appartenait à Nephthali, et c'est d'elle que le lac de Génésareth reçut son nom (*Jos.*, XIX, 35 ; comp. § 114). On n'a plus aucun moyen d'en déterminer exactement la position. Peut-être, comme veut le supposer J. Schwarz (p. 145, 352), était-elle à une lieue au nord-ouest de Tibériade, à la place des ruines actuelles de Gansour, ou bien à l'extrémité septentrionale du lac de Génésareth, où M. de Saulcy découvrit des restes d'antiquité couvrant encore un vaste espace [2].

Accho (Ptolémaïs).

La ville d'ACCHO (עַכּוֹ), située près d'une baie de la mer Méditerranée, au nord du Carmel, fut attribuée à la tribu d'Aser, mais ne fut jamais en sa possession (*Jug.*, I, 31). Son nom ordinaire de PTOLÉMAÏS se dérive, ce semble, de l'Egyptien Ptolémée Lathurus, qui l'enleva à Alexandre Jannée [3]. La ville, environnée de montagnes de trois côtés, était l'ornement de la fertile plaine à travers laquelle le Bélus (§ 119, n° 4) roule ses flots sinueux. Simon Machabée battit les gentils dans la Galilée, et les poursuivit jusqu'aux portes de PTOLÉMAÏS. Plus tard, Démétrius Soter donna

[1] Comp. *Beitrag zur Geographie des gelobten Landes,* dans les *Histor.-polit. Blætter*. Munich, 1855, p. 717 et suiv.
[2] Cfr. *Ausland,* ann. 1851, p. 1152.
[3] Josèphe, *Antiq.*, XIII, XII, 2 et suiv.; *Bell. jud.,* II, X, 20.

la ville avec tout son territoire au temple de Jérusalem. Démétrius confirma aussi à Ptolémaïs le souverain sacerdoce de Jonathas, qui dans la suite fut mis à mort dans la même ville par le perfide Triphon[1]. De bonne heure cette ville importante, à laquelle l'empereur Claude accorda le droit de cité, eut dans son sein des habitants chrétiens, et, comme le rapporte saint Luc, Paul, lors de son voyage à Jérusalem, les visita : *De Tyr nous vînmes à Ptolémaïs, où nous terminâmes notre navigation ; et ayant salué les frères, nous demeurâmes un jour avec eux* (Act., XXI, 7). Vers la fin du second siècle, il s'y trouvait un évêque qui eut plusieurs successeurs[2]. En 638, Accho tomba malheureusement aussi entre les mains du calife Omar, et elle eut à éprouver des vicissitudes bien variées et bien dures, jusqu'à ce que Baudouin Ier (1104) brisât, avec le secours d'une flotte génoise, la puissance des Sarrasins. En 1148, cette ville devint non-seulement le siége des grandes assemblées délibérantes des rois et des barons chrétiens, mais aussi le point central du commerce considérable qui s'établit entre l'Orient et l'Occident.

La ville, appelée par les Croisés Acre, ou, à cause de l'église dédiée à saint Jean, simplement Saint-Jean-d'Acre, étant tombée, en 1187, au pouvoir de Saladin, fut de nouveau, le 12 juillet 1191, reconquise par les armées combinées de Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre et de Philippe-Auguste, roi de France. Les chevaliers de Saint-Jean (§ 151) y eurent leur siége depuis 1192, et le vénérable et docte Jacques de Vitry occupa le siége épiscopal d'Acre, qui durant les croisades était le lieu ordinaire de débarquement[3]. Saint Louis, roi de France, qui y vint en 1250, fit fortifier la ville contre les attaques des ennemis. Un grand nombre de princes de diverses langues s'y étant en peu de temps fixés, il s'éleva peu à peu entre eux une diversité de vues qui amena des dissensions, en sorte que les Egyptiens s'en étant appro-

[1] I *Mach.*, V, 21 et suiv.; X, 39; XI, 48 et suiv. — Pline, V, 17; XXXVI, 65.
[2] Stephan. Baluzii *Nova collect. concilior.*
[3] *Fundgruben des Orients*, III, 81. — Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, II, 193 et suiv. — Fréd. Hurter, *Histoire du pape Innocent III*, IV, 313 et suiv.

chés en 1291, emportèrent la ville d'assaut et la ravagèrent; 60,000 habitants trouvèrent la mort la plus cruelle dans cette catastrophe. Actuellement la ville appelée Akka (en arabe sable chaud), à trois lieues et demie au nord de Kaïpha, est placée sur le côté septentrional d'une baie, et compte environ 12,000 habitants, parmi lesquels 9,000 mahométans, 1,400 grecs catholiques, à peu près autant de schismatiques et 70 catholiques du rit latin. Le couvent des franciscains, qui, en 1837, s'écroula en grande partie par suite d'un violent tremblement de terre, a deux ou trois religieux seulement. Tout récemment les catholiques ont fondé deux écoles, les juifs, au nombre d'environ quarante familles, possèdent une synagogue très-ancienne[1]. Sur une éminence près de la mer, on voit encore se dresser les débris de la célèbre église de Saint-André, et au milieu de la ville gisent épars les restes du palais qui servait d'habitation au grand maître de l'ordre de Saint-Jean. Derrière ce palais les murs ruinés de l'église dédiée à saint Jean réveillent dans le cœur des pèlerins des souvenirs pleins de tristesse. On remarque également encore les restes du célèbre couvent des clarisses qui montrèrent un courage et une vertu héroïques lors de la prise de la ville, en 1291. A la vue du péril qui les menaçait, ces généreuses vierges prirent d'un consentement unanime la résolution de se défigurer le visage, espérant par cette noble cruauté contre elles-mêmes rebuter la brutalité des barbares vainqueurs. Le moyen leur réussit, et elles trouvèrent la mort sous le glaive des ennemis du nom chrétien[2]. La ville est environnée de maisons de campagne et de palmiers, et du côté du nord un aquéduc conduit l'eau sur de nombreuses arcades voûtées d'une colline à une autre. A sa vue on se souvient malgré soi non-seulement des combats acharnés des Croisés, mais du siége qu'en fit sans succès Napoléon (1799), et de sa prise par Méhémet-Ali, en 1832. On sait, du reste, qu'en 1840 Saint-Jean-d'Acre fut bombardée par les flottes réunies des Anglais et des Autrichiens. Cette position importante retomba de nouveau

[1] *Annales de la propagation de la foi,* 1853, n° 113, p. 245. — J. Schwarz, p. 155. — Voyez un plan d'Akka (Accho) dans Henri de Mayr (livrais. x).
[2] Prokesch, *Reis.*, 146. — Fréd. Hurter, *loc. cit.*, IV, 274 et suiv.

sous la domination des Osmanlis [1]. Les tempêtes des siècles ont sévi cruellement contre les murs d'ACCHO, et les destinées des puissances s'y sont souvent décidées.

Béten.

La ville de BÉTEN, dans la tribu d'Aser, a subsisté jusqu'au quatrième siècle, époque à laquelle elle n'était plus qu'un village, qui s'appelait BÉBÉTEN (Bethébem), et qu'on montrait à huit milles romains à l'est de Ptolémaïs [2].

Amaad.

AMAAD (עַמְעָד), ville sur les limites d'Aser (*Jos.*, XIX, 26), a, suivant J. Schwarz (§ 153), laissé des traces qu'on peut reconnaître dans le village d'ALMÉAD, situé à environ trois lieues au nord-est d'Accho (Akka).

§ 195. Galilée septentrionale. (Séphet, Helba, Helcath, Hosa, Edéma, Giscale, Chabolo, Gabara, Sogane, Sélamin, Naasson, Haroseth, Thesbi, Abdon. Bethémec, Cabul; Achazib, Achsaph.)

Séphet.

La ville de SÉPHET est mentionnée dans le livre de Tobie (I, 1). Elle est située à quatre lieues du rivage septentrional du lac de Génésareth, vers le nord-ouest, à l'extrémité méridionale de la longue chaîne de l'Hermon, à une hauteur de 3,000 pieds au-dessus de la mer Méditerranée. Les Juifs de nos jours supposent que SÉPHET fut bâtie aussitôt après la destruction de Jérusalem, et elle se rencontre dans le Talmud sous le nom de TSOFRA. Cette ville, ainsi placée sur un point culminant, est citée par Josèphe sous le nom de SEPH (*Bell. jud.*, II, XX, 6); quelques-uns l'ont prise pour Béthulie (§ 184), d'autres pour l'endroit où eut lieu la transfiguration (§ 184), d'autres encore pour la ville sur la montagne (*Matth.*, V, 14); toutes ces suppositions manquent égale-

[1] Dr Fr. Allioli (médecin de la marine impér. et royale d'Autriche), *Syrien*, année 1840, p. 41 et suiv.

[2] *Jos.*, XIX, 25. — *Onomast.*, art. *Bathné* (Βατνχί).

ment de fondement. La forteresse de SAPHET, bâtie par les Croisés, fut prise par Saladin en 1188; par crainte des chrétiens le sultan de Damas la renversa en 1220. Soutenus par les secours abondants et par l'infatigable activité de Benoît, évêque de Marseille, les chevaliers du Temple la relevèrent en 1240, mais dès 1266, la garnison chrétienne se vit dans la nécessité de se rendre à Bibars, sultan d'Egypte, qui fit impitoyablement massacrer 200 chrétiens[1]. Vers le milieu du seizième siècle, la ville de SAPHET, placée au pied de la forteresse, avait une célèbre école judaïque, et les Juifs qui y résident ont possédé jusqu'à ces derniers temps une imprimerie importante[2]. SAPHET (Zéphat), ainsi que Jérusalem, Hébron et Tibériade, est rangée parmi les Lieux saints dans le Talmud; elle est, de même que le village de MEIRON (Miron), située à deux lieues au nord-ouest de la ville, et où l'on montre les tombeaux des fameux rabbins Hillel, Schamaï, Schiméon Ben-Jochai, etc., le but d'un pèlerinage pour les Juifs des contrées les plus éloignées. L'endroit où se trouvent ces tombeaux est environné d'un mur.

SAPHET, dont les Français s'emparèrent vers la fin du siècle dernier, souffrit déjà le 30 octobre 1759 d'un tremblement de terre, qui, le 1er janvier 1837, se renouvela avec plus de violence; la plupart des maisons s'écroulèrent et un très-grand nombre d'habitants trouvèrent leur tombeau sous les ruines. La ville, environnée de plantations d'oliviers et de vignes, comptait autrefois 9,000 âmes; parmi les mahométans, se trouvaient beaucoup de juifs et quelques chrétiens. Lorsque Wilson visita SAPHET, en 1843, la plupart des maisons étaient rebâties. La secte juive des Séphardim (juifs espagnols) avait une communauté de 650 âmes, parmi lesquelles 30 savants rabbins, et la secte des Aschkenasim (juifs polonais) comptait 370 âmes avec 25 rabbins. Les derniers sont tous des Chasidim, et se rapprochent plus des Séphardim que des Péroschim, concentrés dans les villes saintes

[1] Guill. de Tyr, XVIII, 14; XXII, 16. — Jacq. de Vitry, III, 1144. — Steph. Baluz. *Miscell.*, t. VI, 357 et suiv. — Rainaud, *Extraits*, p. 494 et suiv.
[2] Comp. Jost, *Isr. Gesch.*, t. VIII. — J. Schwarz, p. 147, 242 et suiv.

d'Hébron et de Jérusalem[1]. Les principales sources de gain pour les actifs habitants de SAPHET, c'est de teindre à l'indigo, de filer le coton et de cultiver des plantations d'oliviers. Du haut du château en ruines qui se trouve à l'extrémité la plus élevée de la ville du côté du nord, la vue s'étend jusque sur le lac de Génésareth, jusqu'au Thabor et au Petit-Hermon, et même jusqu'aux montagnes de Samarie et au pays au delà du Jourdain. Une contrée semée de collines et fertile se développe dans la direction du nord-ouest en allant vers Tyr.

Helba.

Depuis très-longtemps tout vestige d'HELBA, dans le territoire d'Aser (*Jug.*, I, 31), a disparu.

Helcath.

La ville lévitique d'HELCATH (Halcath), dans le territoire de la tribu d'Aser (*Jos.*, XIX, 25; XXI, 31), aurait été, suivant la conjecture de J. Schwarz (p. 152), à la place du village actuel de JERKA (Jerkat), à deux milles géographiques au nord-est d'Accho (Akka).

Hosa.

HOSA (*Jos.*, XIX, 29), sur la limite de la tribu d'Aser, à peu de distance de Tyr, occupait peut-être l'emplacement du village actuel d'EL-BOUSAH, à une lieue au nord-est d'Achazib (Zila). Cependant J. Schwarz (p. 352) préfère le village d'EL-CHASIA, situé à une demi-lieue au sud de Sidon (Saïda).

Edéma.

Le souvenir d'EDÉMA (אֲדָמָה), ville de Nephthali (*Jos.*, XIX, 36), s'est, ce semble, conservé dans le village appelé aujourd'hui DAMA, à deux lieues au nord-ouest de Séphet (Zéphat).

Giscale.

GISCALE (Gischala), lieu fortifié qui résista longtemps aux Ro-

[1] *The Lands of the Bible,* vol. II, p. 154 et suiv.

mains sous Titus, et d'où Jean, l'un des chefs qui luttèrent contre eux à Jérusalem, prit son nom [1], doit être placé au village d'EL-DSCHISH, habité par des mahométans et des maronites, et situé sur les premières montagnes de la Galilée supérieure, à une lieue trois quarts au nord-ouest de Séphet. Les écrits talmudiques citent l'ancienne localité de GISCALE sous le nom de GOUSCH-CHALEB [2]. Une tradition portait que les ancêtres de l'apôtre saint Paul étaient de GISCALE, mais déjà saint Jérôme (*Philem.*, XXIII) fait voir que cette tradition est sans fondement. Un tremblement de terre détruisit, en 1837, l'église d'EL-DSCHISH ; ses ruines ensevelirent 130 chrétiens [3].

Chabolo.

Josèphe (*Vita,* § 43 et suiv.), dans sa marche contre les Romains, arriva à CHABOLO. Il faut reconnaître cette localité dans le village actuel de KABOUL, situé vers le Wadi-Schaïb, à un peu plus de deux milles au sud-est d'Accho.

Gabara.

GABARA (suivant une autre leçon ARABA), localité où, durant la guerre des Juifs, Jonathas de Jérusalem se rencontra avec Jean de Giscale et avec Josèphe, peut se reconnaître de nos jours dans ARABEH, à une lieue et demie à l'est de SOGANE (Sachnin) [4]. J. Schwarz (p. 158) croit néanmoins devoir chercher la position de GABARA, qu'il confond avec TARNEGOLAH, mentionné dans le Talmud, au nord-ouest de Césarée de Philippe (Banias).

Sogane.

Le bourg de SOGANE, où Josèphe (*Vita,* § 52) mit ses troupes en ordre de bataille contre les Romains, occupait la place de la ville de SACHNIN, dans les montagnes, à une lieue trois quarts à l'orient de Chabolo (Kaboul). J. Schwarz (p. 160) est au contraire porté

[1] Josèphe, *Bell. jud.,* II, XX, 6; IV, II, 1 et suiv.
[2] Dr Zung, dans Asher, *Itinerar. Benjamin of Tudela,* t. II, p. 422.
[3] Robinson, III, 638 et suiv.
[4] Cfr. Josephi *Vita,* § 45 et suiv. — K. Ritter, *Erdk.,* XVI, 769.

à prendre pour Sogane le village de Sagan (dans le Talmud Signah) qui se trouve au nord-ouest de Giscale.

Sélamin.

Cette ville, citée comme place forte dans la guerre des Juifs, se reconnaît encore aujourd'hui dans Kirbet-Sellaneh (dans le wadi de même nom), à une lieue au nord de Gabara (Arabeh)[1].

Naasson.

Naasson, qui appartenait à la tribu de Nephthali (*Tob.*, i, 1), était à peu de distance de Séphet.

Haroseth.

Haroseth était une ville de la Palestine du nord où se trouvaient réunis des peuples d'origines diverses. Sisara, général du roi chananéen Jabin, s'y tenait, et il s'y réfugia plus tard dans sa fuite devant Barac : *Le Seigneur frappa de terreur Sisara, tous ses charriots et toutes ses troupes, et les fit passer au fil de l'épée aux yeux de Barac, de sorte que Sisara, sautant de son charriot en bas, s'enfuit à pied. Barac poursuivit les charriots qui s'enfuyaient et toutes les troupes jusqu'à Haroseth des gentils*[2]. C'est une question de savoir si le village de Girsch, situé à une demi-lieue à l'ouest du pont de Jacob (§ 117), indique l'ancien emplacement d'Haroseth.

Thesbi.

La ville de Thesbi (Θίσβη), située dans la Galilée du nord, dans le territoire de la tribu de Nephthali, fut le lieu de la naissance d'Elie, ce prophète si puissant en œuvres et si brûlant de zèle pour l'honneur de Dieu[3]. Suivant le texte grec du livre de Tobie (i, 2), ce fut de Thesbi (Thisbé) que ce pieux personnage fut conduit en captivité par le roi d'Assyrie. La supposition de J. Schwarz

[1] Cfr. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xx, 6; *Vita*, § 37. — E.-G. Schulz, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVII, 772.

[2] *Jug.*, iv, 15 et suiv.; comp. iv, 2, 13 et suiv. — *Onomast.*, art. *Asiroth*.

[3] III *Rois*, xvii, 1; xxi, 17, 28; *Tob.*, i, 1. — *Onomast.*, art. *Thesba*.

(p. 147), que Thesbi est la même localité que Hésébon (*Jos.*, xxi, 37; I *Paralip.*, vi, 81), n'a pas un fondement suffisant.

Abdon.

Rien dans les récits soit des anciens, soit des auteurs postérieurs, ne fait connaître sur quel point du territoire de la tribu d'Aser se trouvait la ville lévitique d'Abdon[1].

Béthémec.

Béthémec, dans Aser (*Jos.*, xix, 27), s'est peut-être conservé jusqu'à ce jour dans le village d'Amouka, qui se trouve à cinq lieues au nord-ouest de Séphet (Zéfat), sur la route de Cédès[2].

Cabul.

La totalité de Cabul, qui est nommée dans la détermination des limites d'Aser (*Jos.*, xix, 27), peut être rapprochée du village actuel de Kaboul, à deux lieues au nord-nord-est d'Accho. On montre à Kaboul les tombeaux d'Ibn-Esra et de Salomon-ben-Gabirol (J. Schwarz, p. 153).

Achazib.

La ville maritime d'Achazib ou d'Achziba (אַכְזִיבָה), qui fut attribuée aux descendants d'Aser, mais dont ils ne firent jamais la conquête, s'appela plus tard, suivant la manière d'écrire de l'araméen, Achdib (*a*), d'où les Grecs formèrent Ecdippa, et était située à neuf milles romains au nord d'Accho ou Ptolémaïs. Le bourg d'Al-Zib (appelé Kesib dans le Talmud), situé sur la côte de la mer Méditerranée, à quatre lieues environ au nord d'Akka, rappelle avec ses murailles en ruines l'antique ville d'Achazib.

Achsaph.

La ville d'Achsaph (אַכְשָׁף), dont Josué vainquit le roi, était vers la frontière du territoire d'Aser (*Jos.*, xi, 1; xii, 20; xix, 25), et

[1] *Jos.*, xxi, 30; I *Paralip.*, vi, 74. — [2] Comp. J. Schwarz, p. 153.
(*a*) Le ז hébreu changé en ד araméen. *(Trad.)*

occupait très-vraisemblablement la place du village actuel appelé KAFAR-JASIF, qui se trouve à deux lieues et demie au nord-est d'Accho (Akka), et où les Juifs d'Accho se font présentement ensevelir, Accho même n'étant pas considérée comme faisant partie de la Terre sainte (J. Schwarz, p. 152).

§ 196. Continuation. (Cédès, Asor, Enhasor, Rébla, Saananim, Hucuca, Toron, Dan, Cana, Abran, Hamon, Rohob, Abel-Beth-Maacha, Ahion.

Cédès.

La ville chananéenne et royale de CÉDÈS, CADÈS (קדש), dans la Galilée, que reçurent les enfants de Nephthali, fut déclarée ville de refuge et ville lévitique[1]. Quoique bien fortifiée, cette ville, dans laquelle le vaillant Barac vit le jour, tomba dans la suite au pouvoir de Téglathphalasar, roi d'Assyrie[2]. Jonathas Machabée poursuivit les Syriens jusqu'à CADÈS, qui, aux jours de saint Jérôme, s'appelait CYDISSUS (Κυδοίσσα), et était éloignée de vingt milles romains (8 lieues) de Tyr, vers le sud-est[3]. Nous comparons à CADÈS le village actuel de KÉDÈS, à environ deux lieues et demie au nord-ouest du lac de Mérom (Bahr-el-Houley), où l'on montre encore les tombeaux de Débora, de Barac et d'autres personnages. Peut-être les ruines considérables, le temple et le mur cyclopéen découverts par M. de Saulcy au nord du lac de Mérom, offrent-ils encore des traces de CÉDÈS. Un second CÉDÈS (I *Paralip.*, VI, 72) appartenait à la tribu d'Issachar.

Asor.

Jabin, roi chananéen, avait son siége à ASOR (חצור) dans la tribu de Nephthali[4]. La ville, qui fut fortifiée par Salomon, fut dans la suite obligée de se rendre à Téglathphalasar[5]. On peut avec toute certitude voir un reste de l'antique cité royale dans

[1] *Jos.*, XII, 22; XIX, 37; XX, 7; XXI, 32. — Dans le texte grec de Tobie (I, 2), cette ville est aussi appelée Kydès.

[2] *Jug.*, IV, 6; IV *Rois*, XV, 29; I *Paralip.*, VI, 61. — [3] I *Mach.*, XI, 73. — *Onomast.*, art. *Cédès.* — [4] *Jos.*, XI, 1 et suiv.; XIX, 36.

[5] III *Rois*, IX, 15; IV *Rois*, XV, 29. — Josèphe, *Antiq.*, V, V, 1.

les ruines actuelles de Hazouri, à deux lieues et demie au nord-est de Césarée de Philippe. L'hypothèse de Thomson, qui voulait trouver Asor dans le château de Hounin, ne peut se prouver [1]. Pour les autres villes de ce nom, voir § 177.

Enhasor.

Enhasor (עֵין חָצוֹר), qui appartenait également à Nephthali (*Jos.*, xix, 36), peut avec fondement se reconnaître dans le village d'En-Azour, qui est situé à une lieue au midi d'Asor dont il vient d'être question.

Rébla.

Rébla, localité sur les confins du pays de Chanaan (*Deut.*, xxxiv, 11), était, ce semble, non loin du lac de Mérom (§ 113), car T. Jonathan traduit Rébla par Daphné, et Flav. Josèphe (*Antiq.*, XIV, xxiii, 27) fait mention d'une ville de Daphné dans le voisinage du lac dont il s'agit.

Saananim.

L'ancienne localité de Saananim (צַעֲנַנִּים), dans la vallée de Sennim, près de Cédès (*Jug.*, iv, 11), appartenait à Nephthali (*Jos.*, xix, 33), et était située, d'après les indications talmudiques (J. Schwarz, p. 143 et suiv.), au nord-ouest du lac de Mérom (Samochonitis), du côté de Cédès.

Hucuca.

Hucuca ou Hucac, dans la tribu de Nepthali [2], a disparu sans laisser de traces, à moins qu'on ne veuille adhérer à la conjecture de J. Schwarz (p. 144), que le village de Jakouk, à quatre lieues au nord-est du Thabor, rappelle l'ancienne localité biblique.

Toron.

Ce fut un chevalier chrétien, Hugues de Saint-Omer, qui, en 1107, bâtit sur une montagne isolée, à trois lieues et demie au nord-ouest de Cédès, la forteresse de Toron (*Turonum*), afin de

[1] *Ausland*, ann. 1851, p. 1152. — J. Schwarz (p. 63) fait mention d'un village d'Azour, entre Banias et Medschdel.

[2] *Jos.*, xix, 34. — Comp. I *Paralip.*, vi. 75. — *Onomast.*, art. *Icoc.*

pouvoir soumettre plus aisément Tyr. Cette forteresse, que Saladin enleva en 1187, portait parmi les Orientaux le nom de TIBNIN [1], qui est celui de la ville située au pied de la montagne, ville encore actuellement le chef-lieu du district de Bélad-Bescharah.

Dan.

La ville de DAN, qui originairement appartenait au territoire de Sidon (§ 55) et marquait la limite septentrionale du pays de Chanaan (§ 94), s'appelait aussi LÉSEM (לֶשֶׁם) et LAÏS (לַיִשׁ) ; elle était située sur les confins du pays de Chanaan, vers le nord, au pied de l'Antiliban, tout près de la source occidentale du Jourdain, à une lieue à l'ouest de Panéas (Césarée de Philippe), sur la route de Tyr, et occupait par conséquent l'emplacement de TELL-EL-KADY d'aujourd'hui [2]. Une partie des descendants de Dan ayant quitté le petit district de leur tribu dans la plaine de Séphéla, s'emparèrent de la ville les armes à la main, et la nommèrent DAN (§ 130, n° 4). Abraham ayant chassé avec ses trois cent dix-huit serviteurs les cinq rois ennemis jusqu'à DAN, les défit, et les poursuivit ensuite jusqu'à Hoba, qui se trouve au nord de Damas (*Gen.*, XIV, 14 et suiv.). De bonne heure DAN devint le siége du culte idolâtrique, car c'est là que fut honorée comme un Dieu la figure taillée et couverte de lames d'argent qui avait été auparavant dans la maison de l'Ephraïmite Michas. En outre, Jéroboam y établit le culte honteux du veau d'or, emprunté des Egyptiens [3]. La ville idolâtre et criminelle, qui était en général l'un des premiers points d'attaque pour des ennemis venant du côté du nord (*Jér.*, XIV, 15; VIII, 16), se vit enfin contrainte de se soumettre aux armes du Syrien Bénadad (III *Rois*, XV, 20).

Cana.

Le village actuel de KANAH, à deux lieues et demie au sud-est

[1] Guill. de Tyr, XI, 5. — Jacq. de Vitry, c. XCIII, p. 1117.

[2] *Jos.*, XIX, 42; *Jug.*, XVIII, 7. — *Onomast.*, art. *Dan, Laisa, Bersabée.* — Adrichom., *loc. cit.*, p. 105.

[3] *Jug.*, XVIII, 1 et suiv.; III *Rois*, XII, 28 et suiv.; *Amos*, VIII, 13 et suiv.

de Tyr, dans le district septentrional de Bélad-Bascharah, rappelle Cana, dans la tribu d'Aser (*Jos.*, XIX, 28), qu'il faut distinguer de Cana, dans la Galilée centrale, où Jésus opéra son premier miracle (§ 192). A environ trois quarts de lieue au nord-ouest de Kanah, on rencontre un immense sarcophage, appelé par le peuple tombeau d'Hiram (Kabr-Hairan).

Abran.

La localité d'Abran (עֶבְרֹן), qui est mentionnée dans la détermination des limites d'Aser (*Jos.*, XIX, 28), se serait, d'après une conjecture de J. Schwarz (p. 153), conservée dans le village d'Ebra, qui est situé au sud de Kallat-Schakif (Koula-es-Shakif), dans la vallée du Léontès.

Hamon.

Hamon (חַמּוֹן), dans Aser (*Jos.*, XIX, 28), est-il le même que le village de Hamani (Hannaneh), situé entre Tyr et Cana, c'est une question qui reste indécise.

Rohob.

La ville de Rohob était non loin de Dan, vers la frontière septentrionale de Chanaan [1] ; un second Rohob appartenait à Aser et était une ville lévitique [2].

Abel-Beth-Maacha.

Abel (appelée aussi Abéla) et Beth-Maacha étaient du nombre des villes situées dans les montagnes du nord de la Galilée (II *Rois*, XX, 14 et suiv.) ; c'étaient deux localités différentes, mais qui furent confondues à cause de leur voisinage et citées sous le nom commun d'Abel-Beth-Maacha (III *Rois*, XV, 20). Le Benjamite Séba, qui avait cherché à soulever Israël contre David, ayant été assiégé par Joab à Abel-Beth-Maacha, les habitants jetèrent la tête de Séba par-dessus les murailles. Dans la suite le Syrien Bénadad s'assujétit la ville (III *Rois*, XV, 20), et

[1] *Nomb.*, XIII, 22; *Jug.*, XVIII, 27 et suiv. — Comp. § 46. — [2] *Jos.*, XIX, 28, 30; XXI, 31.

plus tard encore Téglathphalasar transporta en Assyrie ses habitants avec ceux d'Aïon, de Janoé, de Cédès, d'Asor, de Galaad et de tout le pays de Nephthali (IV *Rois*, xv, 29). Le village actuel et chrétien d'Abil (Ibel), renommé par son excellent blé (kamh) et situé sur le côté occidental de la vallée et du ruisseau qui va de Merdsch-Ayoun vers Houley, occupe sans aucun doute l'emplacement de l'ancienne ville[1].

Ahion.

Il faut chercher dans la plaine fertile de Merdsch-Ayoun, qui se trouve à sept lieues au nord du lac de Mérom, la ville d'Ahion (עִיּוֹן), qui appartenait à Nephthali, et dont s'empara le Syrien Bénadad[2]. La belle et pittoresque campagne de Merdsch-Ayoun est bornée à l'ouest par la vallée pleine de rochers du Léontès (Nahr-Litany).

CHAPITRE V.

PÉRÉE OU PAYS A L'ORIENT DU JOURDAIN ET DE LA MER MORTE.

§ 197. Le pays à l'orient du Jourdain et ses diverses parties.

Dans un sens large, le pays à l'est du Jourdain s'étend entre le 33° 30' jusqu'au 31° de latitude, avec une largeur variable depuis le Jourdain et la mer Morte jusqu'au désert d'Arabie et de Syrie, et comprend le pays des Amorrhéens (§ 128), le pays des Ammonites (§ 77), le pays des Moabites (§ 74), le pays de Galaad (גִּלְעָד) et de Basan (בָּשָׁן); dans un sens plus strict, il est restreint aux territoires de la demi-tribu de Manassé, établie de ce côté du Jourdain, de la tribu de Gad et de la tribu de Ruben[3]. Le pays de Basan, couvert de belles forêts de chênes et abondant en pâturages, est celui sur lequel régna le roi Og, avant que la tribu orientale de Manassé en prît possession; il comprenait le

[1] K. Ritter, *Erdk.*, XV, p. 240 et suiv. — [2] III *Rois*, xv, 20; II *Paralip.*, xvi, 4. — [3] *Nomb.*, xxxii, 26; *Deutér.*, iii, 12 et suiv.; xxxiv, 1; *Jos.*, xvii, 1, 6; IV *Rois*, x, 33; comp. §§ 102 et 130.

territoire borné au nord par l'Hermon, à l'est par Selcha, au sud par le torrent de Jaboc, mais pas entièrement, à l'ouest par les montagnes de GALAAD, et faisait ainsi partie de GALAAD dans un sens large, quoiqu'il en ait toujours été séparé [1]. Le BASAN, qui anciennement embrassait les territoires de GESSUR, de MAACHA, d'ARGOB, de SELCHA et de GOLAN (*Deut.*, III, 8 et suiv.; III *Rois*, IV, 13), se composait au temps de Jésus-Christ des cinq contrées qui suivent :

1° La TRACONITIDE (Τραχωνῖτις), ainsi appelée des deux plateaux connus sous le nom de TRACONES (Τραχῶνες), était la contrée la plus avancée vers le nord, au sud de Damas ; elle faisait partie de la principauté (tétrarchie) de Philippe Hérode, le plus jeune des fils d'Hérode le Grand ; elle s'appelait à l'origine HUS (§ 82), et comprenait le district basaltique et sauvage actuellement appelé LEDSCHA. Il n'était pas rare que ses anciens habitants, renommés comme arbalétriers, quittassent les cavernes et les gorges de leurs montagnes pour exercer des brigandages dans les contrées voisines [1].

2° Le pays de JÉTHUR, ensuite l'ITURÉE (Ἰτουραία), sur laquelle régnait Philippe Hérode (*Luc*, III, 1), s'étendait depuis le versant oriental de l'Hermon, et comprenait l'EL-DSCHÉDOUR (Dschédour actuel), cette région plate entre la route des caravanes allant à la Mecque et le Dschébel-es-Scheich et le Dschébel-Heisch jusqu'au delà du Nève (Nova). Ses habitants d'autrefois, qui descendaient de Jéthur, l'un des fils d'Ismaël, étaient, ainsi que leurs voisins, habiles à tirer de l'arc, et vivaient dans leurs montagnes de leurs troupeaux et en partie aussi de brigandages [2]. Pompée soumit ces rudes enfants des montagnes à la domination romaine, sous laquelle ils furent employés comme archers [3].

3° Ce que l'on appelait, à cause de la ville de Gaulon (§ 199),

[1] *Nomb.*, XXI, 33; XXXII, 33; *Deutér.*, III, 13; *Jos.*, XII, 4, 5; XX, 8. — Comp. § 102.

[2] Comp. *Luc*, III, 1. — Josèphe, *Antiq.*, XV, X, 1; XVIII, V, 6; *Bell. jud.*, II, VI, 3.

[3] *Gen.*, XXV, 15; I *Paralip.*, I, 31. — Strabon, XVI, 755. — Virgile, *Géorg.*, II, 448.

[4] F. Munster, *De rebus Ituræorum*. Copenh., 1824.

GAULONITIDE ou GAULONITE était le petit pays qui de la côte orientale du lac de Génésareth allait jusqu'aux sources du Jourdain, c'est-à-dire la plaine appelée aujourd'hui DSCHAULAN (Dscholan), au sud du Dschédour. Cette partie du pays, qui était également sous la domination de Philippe Hérode, portait à l'époque de Moïse le nom d'ARGOB-EN-BASAN, et comprenait les soixante-dix lieux fortifiés connus sous le nom de villages de JAÏR (חַוֹּת יָאִיר, *villæ Jair*), parce que Jaïr avait fait la conquête du pays de Basan[1]. Il est dit dans Josué (XIX, 34) que le territoire de Nephthali touchait à Juda du côté de l'orient; ce point s'éclaircit par la remarque que Jaïr appartenait à la tribu de Juda (I *Paral.*, II, 22), et que par conséquent les possessions de Jaïr en Galaad furent rangées parmi celles de Juda. Dans le Nouveau Testament, ce pays est simplement désigné sous le nom de CONTRÉE DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA MER, c'est-à-dire du lac de Génésareth[2]. Encore de nos jours le DSCHAULAN offre des restes nombreux de villes, de tours et de villages du temps des Juifs, des Grecs et des Romains, et le peu d'habitants qu'il renferme se tiennent pour la plupart dans ses ruines basaltiques[3].

4° Le territoire de l'AURANITIDE confine au nord à la Traconitide, au nord-ouest à la Gaulonitide, au sud à la Batanée et au désert. Jean Hyrcan s'était assujéti l'AURANITIDE, et César-Auguste la céda plus tard à Hérode le Grand, après la mort duquel elle entra dans le partage de Philippe Hérode[4]. Cette contrée, qui est mentionnée dans Ezéchiel (XLVII, 16, 18) sous le nom d'AURAN (חַוְרָן), correspond au HAURAN actuel, et était autrefois très-peuplée, ce qu'attestent encore, dans leur solitude qu'aucun bruit ne trouble, les restes considérables de villes, de bourgs, de temples et de palais qu'on y rencontre. Après que l'empereur Constantin se fut converti à la foi, ces contrées se peuplèrent de

[1] *Nomb.*, XXXII, 41; *Deutér.*, III, 4 et suiv.; *Jos.*, XIII, 30. — Avothjaïr, qui locus nunc vocatur Golan. *Onomast.*

[2] *Marc*, V, 1. — Comp. *Luc*, VIII, 22. — Josèphe, *Antiq.*, VIII, IV, 6; *Bell. jud.*, IV, I, 1.

[3] J. Schwarz, *Das heil. Land.*, p. 175.

[4] Comp. *Ezéchiel*, XLVII, 16. — Josèphe, *Antiq.*, XV, X, 1 et suiv.; XVII, XI, 4.

chrétiens, et beaucoup de temples furent changés en églises; mais, par suite des guerres et des incursions des Arabes qui eurent lieu plus tard, ce pays jadis si riche se transforma peu à peu en un vaste désert, dans lequel seules les ruines de vastes et puissantes constructions attestent encore la fragilité de la grandeur terrestre. Un profond sentiment de douleur saisit le voyageur chrétien et de sérieuses pensées agitent son cœur à la vue de ces monuments, qui étaient autrefois consacrés au culte du vrai Dieu et qui maintenant gisent là profanés et abandonnés dans un désert où règne le silence. Le temps était venu où devait éclater le juste châtiment de l'incrédulité et du schisme de ces Grecs qui fatiguèrent si longtemps l'Eglise de leurs vaines questions et des trompeuses conclusions de leurs doctrines erronées, et qui encore aujourd'hui semblent par leur obstination la vouloir priver de toute espérance. Actuellement le HAURAN (Bélad-Hauran), avec ses environs, au midi de Damas jusqu'aux sources du Schériat-Mandhour (l'Hiéromax) et en remontant vers le Dschébel-Hauran, comprend, dans un sens large, l'ancienne AURANITIDE, une partie de la TRACONITIDE et de l'ITURÉE, avec la partie septentrionale de la BATANÉE. Le plateau du HAURAN va toujours en montant au midi des sources du Schériat-Mandhour, et vers les sources du Jaboc il s'élève pour former le plateau encore plus haut du Belka. Derrière cette partie du HAURAN se développe encore un troisième plateau, qui serait même plus fertile que les deux plateaux de l'ouest et qui offre quantité de restes d'anciennes localités. Les indigènes comprennent dans le HAURAN trois parties appelées parmi eux en-Noukrah, el-Ledscha et el-Dschébel, et les habitants eux-mêmes, généralement estimés pour leur hospitalité, se divisent en Turcs, Druses, Chrétiens et Arabes; en outre, chaque année, au printemps et en été, des tribus de Bédouins (celles des Anézeh) émigrent du désert d'Arabie dans le HAURAN, et puis se retirent. La richesse des Hauraniens s'évalue, comme au temps de Job, par le nombre des jougs de bœufs. Toute la contrée est sous le commandement du pacha de Damas[1]. Les melchites (Arabes

[1] K. Ritter, *Erdk.*, XV, 801 et suiv., 832, 989 et suiv.

catholiques) dispersés dans le Hauran soupirent après les missionnaires apostoliques et s'attachent à eux avec la plus tendre affection, dispositions qui, avec l'assistance du Très-Haut, font concevoir de grandes espérances[1].

5° La contrée de BATANÉE, qui dans un sens large correspondait au Basan, et dans le sens strict comprend les montagnes du Hauran actuel, était située au sud-est de l'Auranitide et faisait partie de la tétrarchie de Philippe Hérode, et, dans la suite, du royaume d'Hérode Agrippa II[2]. L'ancien nom de province de BATANÉE s'est encore conservé dans la forme d'ARD-EL-BÉTHÉNIEH, qui sert à désigner la contrée derrière le Dschébel-Hauran.

Dans la suite, le nom dont on se servit généralement pour désigner le pays à l'est du Jourdain fut celui de PÉRÉE (Περαία, γῆ), c'est-à-dire TERRE D'AU DELA, PAYS D'AU DELA DU JOURDAIN[3]. Mais il faut aussi distinguer la PÉRÉE dans un sens large, et la PÉRÉE dans le sens strict : la première, comprenant l'ancien pays de Galaad et de Basan, confinait : au nord, à l'Antiliban ; à l'est, à l'Arabie-Déserte ; au sud, au torrent d'Arnon ou au pays de Moab, et à l'ouest, au Jourdain ; la seconde, embrassant la région depuis le point où le Jourdain sort du lac de Génésareth jusqu'à celui où il entre dans la mer Morte, avait pour limites : au nord, l'Hiéromax ; à l'est, le territoire de Gérasa, puis Rabbath-Ammon et l'Arabie ; au sud, le pays de Moab, et à l'est, le Jourdain[4].

Finalement nous avons encore à mentionner, sur le côté oriental du Jourdain, la DÉCAPOLE (Δεκαπόλις), le pays des dix villes,

[1] Le missionnaire P. Ricadonna, qui, au péril de sa vie, se rendit du Liban dans le Hauran, écrit à la date du 19 février 1837 au sujet des catholiques hauraniens : « On ne peut se lasser d'admirer l'innocence de ces pauvres gens, leur simplicité de cœur, l'épanchement de leur joie à la vue des missionnaires apostoliques. Mais leur profonde ignorance, surtout dans les choses spirituelles, me touchait vivement et inspirait la compassion. » *Annales de la propagat. de la foi*, ann. 1839, n° 27, p. 108. — Comp. p. 103 et suiv., 127 et suiv.

[2] Josèphe, *Antiq.*, IV, VII, 4; XV, X, 1; XVIII, IV, 6; XX, VII, 1.

[3] Τὸ πέραν τοῦ Ἰορδάνου (regio trans Jordanem). *Matth.*, IV, 25; *Marc*, III, 8.

[4] Josèphe, *Bell. jud.*, III, III, 3; IV, VII, 3. — Pline, V, 15. — Adrichomius, *loc. cit.*, p. 33. — Reland, p. 130, 137.

par allusion à saint Matthieu (IV, 25) et à saint Marc (V, 20; VII, 31). C'était une fédération de villes placées sous la domination immédiate des Romains, mais qui jouissaient de priviléges particuliers[1]. Pline (*Hist. nat.*, V, XVI) désigne parmi ces villes confédérées : Damas, Philadelphie, Kaphané, Gadara, Hippon, Dion, Pella, Gérasa, Canatha et Scythopolis (cette dernière sur la rive occidentale du Jourdain). Dans le cours des temps, à ce qu'il semble, plusieurs autres villes entrèrent dans cette confédération, sans que toutefois l'ancien nom de DÉCAPOLE fût changé[2]. L'heureuse nouvelle de l'Evangile pénétra également dans la DÉCAPOLE, selon ce que rapportent les évangélistes : *Et une grande multitude de peuple le suivit* (Jésus) *de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et d'au delà du Jourdain*[3]. Ce fut aussi dans le district de la DÉCAPOLE que Jésus *se fit connaître comme le Fils unique du Père, plein de grâce et de puissance,* en délivrant du démon le possédé gérasénien et en rendant l'ouïe et la parole à un sourd-muet, en sorte que les témoins de ces grands prodiges s'écriaient remplis d'admiration : *Il a bien fait toutes choses; il a fait entendre les sourds et parler les muets*[4].

C'est aux recherches de ces derniers temps que nous sommes redevables de l'exacte connaissance des contrées qui forment l'ensemble des plateaux (élevés de 1,200 à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer) à l'est du Jourdain. Ces régions, qui sont si souvent mentionnées non-seulement dans les Livres saints, mais dans l'histoire des Romains, des mahométans, des Croisés et des Arabes, ont semblé pendant un assez long espace de temps n'être qu'un champ vaste et désert, où le fil de l'histoire ancienne et moderne s'était entièrement perdu. Ce fil, on l'a heureusement retrouvé ; mais quoique, par les persévérants efforts de savants voyageurs, on soit parvenu à éclaircir déjà bien des choses, il en reste encore beaucoup pour les recherches des temps postérieurs. Les constructions des temps antimosaïques, formées de masses énormes depuis le bas jusqu'au

[1] Fl. Josèphe, *Antiq.*, XIV, IV, 4; *Bell. jud.*, II, VI, 3.
[2] Cfr. Lightfoot, *Decas chorogr. Marc. præmis.*, c. VII.
[3] *Matth.*, IV, 25; *Marc*, III, 8. — [4] *Marc*, VII, 37; comp. V, 1 et suiv.

haut, n'ont pu être renversées ; mais, comme des témoins éternels de la victoire de Jéhova, elles se sont conservées pour les siècles futurs jusqu'à nos jours. Les Romains, les Byzantins et les mahométans ont bien pu ajouter à ces colossales constructions quelques ornements et quelques sculptures ; il n'a pas été en leur pouvoir d'en détruire les antiques fondements. Ce doit être pour le voyageur un sujet de profonde douleur de voir un pays fertile, qui pourrait nourrir des millions de colons, réduit par le fait de l'oppression et de l'incurie du gouvernement turc en une solitude triste et désolée, où errent, avec les bêtes sauvages, les Bédouins pillards, qui en rendent le séjour à peu près impossible[1].

Les amis de l'archéologie biblique apprendront avec joie que M. J. Roth, professeur à Munich, vient, grâce à la munificence de Sa Majesté le roi de Bavière, Maximilien, d'être mis en état de scruter autant que possible le pays à l'est du Jourdain (les contrées de Galaad, d'Ammon et de Moab), pour en étudier l'histoire naturelle, les restes d'antiquité et la géographie ; sans aucun doute l'archéologie biblique peut attendre de ces recherches les plus heureux résultats.

§ 198. Pérée du nord. (Abila, Chobaa, Enan, Césarée de Philippe, Aphec, Séphama, Conétris, Aéré, Coréathé, Zara.)

Pour rendre plus facile le coup d'œil d'ensemble, nous comprenons sous le nom de Pérée du nord les pays depuis le pied de l'Antiliban jusqu'à l'Hiéromax (actuellement Nahr-Jarmouk et Schériat-el-Mandhour), qui se jette dans le Jourdain à deux lieues à peu près au-dessus du lac de Génésareth, et nous rencontrons d'abord :

Abila près du Liban.

C'est de la ville d'Abila, à dix-huit milles romains (7 lieues)

[1] Nous renvoyons aux ouvrages de Seetzen (dans Zach), de J.-H. Burckhardt, d'Othon Richter, de J.-S. Buckingham, de C.-L. Irby, de J. Mangles, de Legh, de J. Berggren, de G. Robinson, de Chesney, de Russegger, de J. Schwarz, etc.

au nord-ouest de la ville de Damas, et à trente-huit milles romains au midi d'Héliopolis, que la province d'ABILÈNE, entre Damas et l'Antiliban, reçut son nom [1]. Vers le temps de la naissance du Sauveur, l'ABILÈNE était gouvernée par un certain Lysanias, vraisemblablement un petit-neveu de Lysanias qui en 36 avant Jésus-Christ fut mis à mort à l'instigation de Cléopâtre [2]. Il faut distinguer ABILA au pied du Liban d'ABILA dans la Décapole (§ 200).

Chobaa.

CHOBAA, qui dans l'histoire de l'Eglise est aussi appelée COCABÉ ou COCHABA, était un des principaux siéges des ébionites [3], et est aujourd'hui le petit village de CAOUCAB (Kokab), à deux milles trois quarts géographiques au sud-ouest de Damas. Sur la carte de Grim, CAOUCAB est confondu avec Hoba, au nord de Damas (§ 42); ce doit être une faute.

Enan.

Le bourg d'ENAN ou d'ENON (חֲצַר עֵינָן) se trouvait vers la limite septentrionale du pays de Chanaan [4]. Il correspond peut-être au village actuel de DAR-KANON, que J. Schwarz place à cinq milles allemands au nord-ouest de Damas, à la source du Pharphar (el-Fidsché).

Césarée de Philippe.

La ville de CÉSARÉE DE PHILIPPE (Καισάρεια ἡ Φιλίππου), au pied de l'Hermon, non loin de la source orientale du Jourdain (§ 117), s'appela d'abord PANÉAS, d'une grotte voisine dédiée au dieu Pan. Hérode le Grand y bâtit un temple en l'honneur d'Auguste, et Philippe, fils d'Hérode, agrandit Panéas, et pour flatter Auguste la nomma Césarée (ville de l'empereur). Pour la distinguer de

[1] Polybe, v, 71. — Ptolém., v, 18. — *Itinerar. Anton.*

[2] *Luc*, III, 1. — Josèphe, *Antiq.*, XV, IV, 1. — Cfr. Calmet, *Comment. in Luc.*, III, 1.

[3] *Onomast.*, art. *Choba.* — Eusèbe, *Hist. eccl.*, I, 7. — Epiphan., *Adv. hæres.*, 123 et suiv.

[4] *Nomb.*, XXXIV, 9 et suiv.; comp. *Ezéch.*, XLVII, 17; XLVIII, 1.

Césarée vers la mer Méditerranée, on donna en outre à la ville le nom de Césarée de Philippe. Le nom de Néronias, qu'Agrippa II inventa plus tard en l'honneur de l'empereur Néron, ne se maintint pas longtemps [1]. Cette femme souffrant d'un flux de sang qui descendit à Capharnaüm et qui fut guérie par l'attouchement des vêtements de Jésus (*Matth.*, IX, 20 et suiv.), était, d'après la tradition, une païenne de Panéas; elle s'appelait Bérénice, et fit par reconnaissance de sa guérison miraculeuse ériger une colonne d'airain dans sa ville natale, colonne qui dans la suite fut détruite par ordre de l'empereur Julien [2]. C'est dans la contrée de Césarée de Philippe que le Sauveur eut avec ses disciples cet entretien : *Que disent les hommes qu'est le Fils de l'Homme? Ils lui répondirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, d'autres que c'est Elie, d'autres que c'est Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. Jésus leur dit : Et vous autres, que dites-vous que je suis? Simon-Pierre, prenant la parole, lui dit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Jésus lui répondit : Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean; car ce n'est point la chair ni le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera aussi lié dans les cieux, et ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans les cieux* [3]. Après la destruction de Jérusalem, Titus victorieux fit célébrer à Césarée de Philippe des jeux publics, dans lesquels beaucoup de Juifs périrent dans des combats contre des animaux furieux [4].

A l'époque si agitée des croisades, la ville portait le nom de Bélinas ou de Banias. Pendant un certain temps elle fut, avec la

[1] Josèphe, *Antiq.*, XV, x, 3; XVIII, ii, 1; XX, ix, 4; *Bell. jud.*, I, xxi, 3. — Philostorge, *Hist.*, vii, 3.

[2] Eusèbe, *Hist. eccl.*, vii, 18. — Sozom., *Hist. eccl.*, V, 21; Nicéphore, *Hist. eccl.*, vi, 15.

[3] *Matth.*, xvi, 13-21; *Marc*, viii, 27-30; *Luc*, ix, 18-21.

[4] Josèphe, *Bell. jud.*, III, ix, 7; VII, ii, 1. — Sur les monnaies romaines de cette ville, voir Mionnet, *loc. cit.*, V, 311.

forteresse d'ES-SOUBEIBEY (Assabiba), située à une lieue et demie de là, du côté de l'orient, et dont les Arabes nomment encore les ruines KOULAT-BANÉAS, au pouvoir des chrétiens d'Occident. En mémoire de l'ancien siége épiscopal du règne de Constantin, les chrétiens établirent à CÉSARÉE un évêché qui fut placé sous la juridiction de l'archevêque de Tyr. Après plusieurs combats très-chauds contre les infidèles, les chrétiens perdirent cette ville (1257) et furent contraints de se retirer à Sidon [1]. De nos jours, le village de BANIAS, placé au pied du Dschébel-es-Scheik et près duquel on trouve encore beaucoup de débris de murs, compte environ cent cinquante maisons, et a pour habitants des Arabes (Turcs), des Grecs et des Druses. Au nord-est du village on voit jaillir entre les parois des rochers d'une spacieuse caverne la seconde source du Jourdain (Nahr-Banias). On y remarque de nombreuses cavités creusées dans le roc, et qui vraisemblablement contenaient autrefois des images des dieux [2]. A l'ouest de BANIAS, on voit la petite éminence de TELL-EL-KADY, d'où sortent en cinq ou six endroits les sources anciennement désignées sous le nom de DAN (§ 117). Aujourd'hui, deux routes sur le versant oriental de l'Hermon et de l'Antiliban conduisent de BANIAS à Damas; la route le plus au sud est celle que prennent toutes les caravanes de pèlerins qui vont de Jérusalem à Damas et à Alep.

Aphec.

Le souvenir d'APHEC (אֲפֵק), dans la tribu d'Aser (*Jos.*, XIX, 30), doit, selon la conjecture de J. Schwarz (p. 155), se conserver dans le village arabe d'ENFIK, à une lieue au sud-ouest de Banias (Césarée de Philippe).

Séphama.

SÉPHAMA (שְׁפָם), ancienne localité sur la frontière (*Nomb.*, XXXIV, 1), était à la place où s'éleva plus tard Panéas (Césarée de

[1] Le Quien, *loc. cit.*, III, 821. — Guill. de Tyr, XIII, 26; XIV, 19; XV, 9; XVIII, 12; XIX, 10; XX, 23.

[2] Comp. *Annales de la propagat. de la foi*, 1839, n° 27, p. 142. — Wilson, *Op. cit.*, II, 171 et suiv.

Philippe), à ce que croient les savants juifs Jonathan et Jéruschalmi.

Conétris.

CONÉTRIS était située à sept lieues au nord-est du pont de Jacob. C'est actuellement KOUNÉÏTIRAH, station pour les caravanes qui suivent la route du lac de Génésareth à Damas. Le voyageur rencontre en cet endroit de nombreux restes des temps anciens et modernes [1].

Aéré.

A l'endroit où était jadis AÉRÉ, dans le Hauran, à trente-deux milles romains (12 lieues 1/2) de Damas vers le sud-ouest, on rencontre actuellement la localité d'ES-SOUNAMÉÏN (c'est-à-dire les deux idoles), avec des restes de plusieurs temples païens et d'autres constructions monumentales, dans une enceinte de trois quarts de lieue. En 1846, le village comptait soixante maisons qui étaient habitées par des musulmans fanatiques [2].

Coréathé.

Le bourg de CORÉATHÉ (Κωρεάθης), actuellement KIRATHA, à une lieue environ au nord de Zara, appartenait à la province ecclésiastique (éparchie) d'Arabie [3].

Zara.

La ville de ZARA fut conquise par Alexandre Jannée ; à l'époque des croisades, elle s'appelait ZORA et était très-peuplée. Actuellement elle porte le nom d'EDHRA (el-Zea), est située à seize lieues au sud de Damas, renferme de nombreux restes des anciens temps, et a pour habitants des chrétiens, des Druses et des Turcs [4].

[1] Foulques de Chartres, 363. — Burckhardt, I, 550.

[2] *Itinerar. Anton.*, édit. Wessel, p. 196 et suiv. — K. Ritter, *Erdk.*, XV, 815.

[3] P.-Jac. Goar, *Corpus histor. byzant.*

[4] Josèphe, *Antiq.*, XIII, xv, 4. — Guill. de Tyr, 1031. — Burckhardt, I, 125 et suiv.

§ 199. Continuation. (Chanath, Névé, Bethsaïde-Julias, Golan, Hélam, Aphéca, Hippus, Gamala, Dium, Amatha.)

Chanath.

La ville de CHANATH (קְנָת), dans le territoire de Manassé, à l'est du Jourdain, reçut plus tard le nom de NOBÉ (נֹבַח). Elle est citée par Eusèbe et saint Jérôme, sous le nom de CANATHA, comme une localité d'Arabie (*vicus Arabiæ*) et placée au delà de la Traconitide, non loin de Bostra (Bosra)[1]. Ce fut, comme nous l'apprend le récit biblique, à l'orient de cette ville que Gédéon, juge d'Israël, défit les chefs des Madianites Zébée et Salmana. *Gédéon marchant donc vers ceux qui habitent dans des tentes vers le côté oriental de Nobé et de Jegbaa, défit le camp des ennemis, qui se croyaient en assurance, s'imaginant qu'ils n'avaient plus rien à craindre. Zébée et Salmana s'enfuirent aussitôt, et Gédéon les poursuivit et les prit, après avoir mis en désordre toute leur armée*[2]. Cette ville, qui faisait partie de la Décapole (§ 197), avait un évêque vers l'an 451. On la rapproche de Kounawat des temps actuels, lieu riche en restes d'antiquité, dans les montagnes du Hauran, à douze lieues au sud-est de Zara et à onze lieues au nord de Bostra, où se sont fixées quelques familles druses[3].

Névé.

NÉVÉ (Νέυη), qui faisait partie de la province ecclésiastique d'Arabie, a été reconnu par les archéologues dans le village actuel de NOWA, qui est éloigné de cinq milles géographiques de l'extrémité septentrionale du lac de Génésareth, du côté de l'orient, et où se trouvent encore de nombreux restes des temps passés. Du temps de Burckhardt, le village servait de résidence à quelques Anezeh sauvages qui étaient attachés à la secte des wahabites[4].

[1] *Nomb.*, XXXII, 42; *Jug.*, VIII, 11; I *Paralip.*, II, 32. — *Onomast.*, art. *Canath.*

[2] *Jug.*, VIII, 11 et suiv.; I *Paralip.*, II, 23.

[3] Pline, V, 16. — Caroli a S. Paulo, *loc. cit.*, p. 296, art. *Canotha.* — Burckhardt, I, 175. — J. Schwarz, p. 177.

[4] Comp. Goar, *Corpus histor. byzant.* — K. Ritter, *Erdk.*, XV, 356, 823.

Bethsaïde-Julias.

Bethsaïde, localité dans la Gaulonitide (Dschaulan), à peu de distance de l'extrémité septentrionale du lac de Génésareth, fut élevée au rang de ville par le tétrarque Philippe Hérode, et appelée Julias en l'honneur de Julie, fille de l'empereur Auguste[1]. Après que saint Jean-Baptiste eut été décapité, Jésus se retira avec ses disciples dans une contrée déserte près de Bethsaïde-Julias, et le peuple qui en eut connaissance l'y suivit en foule : *Le soir étant venu, ses disciples s'approchèrent de lui, et lui dirent : Ce lieu-ci est désert, et il est déjà bien tard ; renvoyez le peuple, afin qu'il s'en aille dans les villages acheter de quoi manger. Mais Jésus leur dit : Il n'est pas nécessaire qu'ils y aillent ; donnez leur vous-mêmes à manger. Ils lui répondirent : Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons. Apportez-les-moi ici, leur dit-il. Et après avoir commandé au peuple de s'asseoir sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons, et levant les yeux au ciel, il les bénit ; puis, rompant les pains, il les donna à ses disciples, et les disciples au peuple. Ils en mangèrent tous et furent rassasiés ; et on emporta douze paniers pleins des morceaux qui étaient restés. Or ceux qui mangèrent étaient au nombre de cinq mille hommes sans compter les femmes et les enfants*[2]. Un amas de de décombres situé à une lieue et demie au nord-est de l'entrée du Jourdain dans le lac de Génésareth et appelé et-Tell par les Arabes, indique, selon toute vraisemblance, l'emplacement de Bethsaïde-Julias[3], qu'il faut bien distinguer de Bethsaïde sur la rive occidentale du lac (§ 193).

Golan.

Golan ou Gaulan, ville lévitique et de refuge dans le Basan, appartenait à Manassé d'Orient, et était encore au temps d'Eusèbe

[1] Josèphe, *Antiq.*, XVIII, ii, 1; *Bell. jud.*, II, ix, 1. — Pline, *Hist. nat.*, v, 15. — Saint Jérôme, *In Matth.*, 16.

[2] *Matth.*, xiv, 15-22; *Marc*, vi, 30-32; *Luc*, ix, 10 et suiv.; *Jean*, vi, 1 et suiv.

[3] K. Ritter, *Erdk.*, XV, 279 et suiv.

une localité considérable[1]. C'est de GAULAN que la GAULONITIDE, qui après la mort d'Hérode le Grand passa à Philippe-Hérode, reçut son nom[2].

Hélam.

La localité d'HÉLAM (חלאם), où David passa le Jourdain pour aller combattre les Syriens (II *Rois*, x, 17), peut avoir été à l'orient du lac de Génésareth, dans la contrée d'Argob (§ 197, n° 3).

Aphéca.

Le château d'APHECA, mentionné par Eusèbe[3], et voisin d'Hippus, doit être rapproché de Fik (Pheik) des temps présents, village situé sur une hauteur à l'est du lac de Génésareth, près de la route allant par Nève (Nowa) du Jourdain à Damas. Sur APHEC en Juda, voir § 174.

Hippus.

La ville d'HIPPUS (Ἵππος, ville du cheval, que le Talmud rend par SUSITHA, סוסיתא), faisait partie de la Décapole, et était située à une demi-lieue du rivage oriental du lac de Génésareth, non loin d'Aphéca (Fik), à l'endroit où se rencontrent présentement les restes antiques d'el-Houssin (en arabe Hassn, c'est-à-dire cheval)[4]. La ville, qui était comptée parmi celles de la Palestine seconde, donna son nom à la contrée d'HIPPÈNE, et avait au quatrième siècle un siége épiscopal[5].

Gamala.

GAMALA, ville forte située au sud-est du lac de Génésareth, sur un plateau (d'où son nom de GAMALA, dos de chameau), fut un des derniers lieux de refuge des Juifs. Ils s'y maintînrent pendant sept mois contre les légions de Titus; mais à la fin, obligés de

[1] *Deutér.*, IV, 43; *Jos.*, XX, 8; XXI, 27; I *Paralip.*, VI, 71; *Onomast.*, art. *Gaulon.*

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, III, III, 1; IV, I, 1. — Voir plus haut, § 197, n° 3.

[3] *Onomast.*, art. *Apheca.*

[4] K. Ritter, p. 150. — J. Schwarz, p. 159.

[5] Josèphe, *Bell. jud.*, III, VII, 1; *Antiq.*, XV, VII, 3. — Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, *Parergon*, p. 6.

céder, ils furent cruellement châtiés de leur résistance[1]. Il est probable que le khan aujourd'hui en ruines d'el-Akabeh-Fik occupe l'emplacement de GAMALA, qui donna son nom au district de la Gamalitique. Suivant les indications talmudiques (J. Schwarz, p. 130), la ville (contrairement à ce que dit Flav. Josèphe) aurait été dans la Galilée non loin de Cédès, dans la tribu de Nephthali.

Dium.

On ne connaît point la position de la ville de DIUM (Dion), qui faisait partie de la Décapole, et qui, après avoir été soumise par Alexandre Jannée, reçut de nouveau de Pompée sa liberté[2].

Amatha.

Le village d'AMATHA (Emmatha), sur l'Hiéromax, non loin de Gadara, était au temps d'Eusèbe renommé pour ses sources thermales[3]. Il s'est conservé jusqu'à ce jour dans le village d'Amateh.

§ 200. Pérée centrale. (Bosra, Raphon, Astaroth-Carnaïm, Edraï, Capitolias, Abila, Gadara, Arbéla, Camon.)

Sous le nom de Pérée centrale nous entendons la région abondamment pourvue de pâturages qui se trouve entre le torrent de l'Hiéromax (le Schériat-el-Mandhour) et le Wadi-Séir, qui se jette dans le Jourdain près de Béthanie (Bethabara) (§ 120), et nous décrivons d'abord :

Bosra.

Les enfants de Gerson, de la race lévitique, reçurent de la demi-tribu de Manassé la ville de BOSRA (בְּעֶשְׁתְּרָה, Septante, Βοσορά), qui est aussi citée sous le nom d'ASTAROTH[4]. On ne peut déterminer exactement la position de cette ville, qui du reste ne doit être confondue ni avec Bosra, dans le pays d'Edom (§ 74), ni avec Bostra (Bosra), ville romaine, capitale du Hauran (§ 201).

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, IV, I, 1 et suiv.
[2] Josèphe, *Antiq.*, XIII, XV, 3; XIV, IV, 4.
[3] *Onomast.*, art. *Æmath* (Αἰθάμ).
[4] *Jos.*, XXI, 27; I *Paralip.*, VI, 71. — Le nom hébreu semble être formé de בֵּית־עֶשְׁתְּרָה, c'est-à-dire *maison d'Astarté* (de Vénus).

Raphon.

Judas Machabée défit à Raphon, non loin de Carnaïm, au delà du Jourdain le général syrien Timothée (I *Mach.*, v, 37 et suiv.). Quelques géographes ne font qu'une seule et même ville de Raphon et de Raphana, dans la Décapole.

Astaroth-Carnaïm.

Astaroth-Carnaïm (עַשְׁתְּרֹת־קַרְנַיִם, c'est-à-dire Astarté aux deux cornes), dans le royaume de Basan, où régnait à l'époque de Moïse le roi géant Og, fut attribuée à la demi-tribu de Manassé, à l'est du Jourdain, et cédée aux lévites par cette demi-tribu[1]. Dans les temps postérieurs la ville s'appela simplement Carnaïm, et fut, à cause de son culte idolâtrique, détruite par Judas Machabée, dont le cœur brûlait de zèle pour l'honneur du seul vrai Dieu : *Il* (Judas) *prit la ville et brûla le temple avec tous ceux qui étaient dedans, et Carnaïm fut réduite à la dernière humiliation et ne put subsister devant Judas*[2]. Newbold prétend avoir trouvé les restes de l'antique cité idolâtre à Tell-Aschtereh, entre l'ancien Edraï et Capitolias, où se rencontrent, près de la base de cette colline, des fondements de murs en pierres énormes, les unes taillées, les autres brutes ; au pied de la colline coulent des sources abondantes, où les Arabes Bédouins Anezeh abreuvent leurs nombreux troupeaux[3]. Les archéologues des temps antérieurs fixent la position de cette ville au château d'el-Mézarib (al-Mizrib), situé à deux lieues et demie au nord-ouest d'Edraï (Draha).

Edraï.

Edraï (אֶדְרֶעִי, Septante, Ἐδραείν, Ἐδραΐν), située près d'Astaroth, capitale du roi de Basan Og, échut par conquête à la tribu orientale de Manassé. (Les gens envoyés par Moïse)... *étant montés par*

[1] *Gen.*, xiv, 5 ; *Deutér.*, i, 4 ; *Jos.*, ix, 19 ; xiii, 31.

[2] I *Mach.*, v, 44 ; comp. II *Mach.*, xii, 21-26. — Josèphe, *Antiq.*, XII, viii, 4. — *Onomast.*, au mot *Asteroth-Karnaïm.*

[3] Newbold, *On the site of Astaroth*, dans le *Lond. Geogr. Soc. Journ.*, 1846, vol. XVI, p. 331 et suiv.

le chemin de Basan, Og, roi de Basan, vint au-devant d'eux avec tout son peuple pour les combattre à Edraï. Et le Seigneur dit à Moïse : Ne le craignez point, parce que je l'ai livré entre vos mains avec tout son peuple et son pays, et vous le traiterez comme vous avez traité Séhon, roi des Amorrhéens[1]. La ville, qui, suivant Eusèbe, était à vingt-cinq milles romains (10 lieues) de Bostra, et près de la grande route de l'Auranitide au lac de Génésareth, portait au quatrième siècle le nom d'Adra ou d'Adara, et possédait un siége épiscopal. Chez les historiens des croisades, elle se rencontre sous le nom d'*Adratum,* ou bien encore de Ville du chevalier Bernard d'Etampes *(Civitas Bernardi de Stampis)*[2]. On trouve dans la plaine de Hauran, non loin de la forteresse de Mézarib (Mizrib), des ruines considérables désignées sous le nom de Draa. Ce sont, sans aucun doute, les ruines de l'ancienne Edraï[3].

Capitolias.

Capitolias, ancien siége épiscopal de la Palestine seconde, entre Gadara et Edraï, occupait très-vraisemblablement l'emplacement du village actuel de Tseil, qui est situé à trois quarts de mille géographique à l'est de Gadara et à un peu plus de trois milles à l'ouest d'Edraï, au point de jonction des deux routes de Bostra et de Damas à Scythopolis[4].

Abila.

Abila, dont Antiochus se rendit maître, était située à douze milles romains à l'orient de Gadara, et eut de bonne heure un siége épiscopal[5]. Abil d'aujourd'hui, à un peu plus de cinq lieues à l'orient de Gadara, rappelle l'ancienne ville. Il y avait un second Abila dans le Liban (§ 198).

[1] *Nomb.,* xxi, 34; *Deutér.,* i, 4; iii, 1 et suiv.; *Jos.,* xii, 4; xiii, 31.

[2] *Onomast.,* art. *Astaroth.-Edraï.* — Caroli a S. Paulo *loc. cit.,* p. 295. — Guill. de Tyr, 16.

[3] Schwarz, p. 176 et suiv. — K. Ritter, p. 834 et suiv.

[4] *Tabula* Peutinger. — Caroli a S. Paulo *loc. cit.,* p. 307; *Parergon,* p. 6. — *Gelehrte Anzeigen der Münchner Akademie,* ann. 1836, p. 991.

[5] Josèphe, *Antiq.,* XII, iii, 3. — *Onomast.,* art. *Abela.* — Caroli a S. Paulo *loc. cit., Parergon,* p. 6. — K. Ritter, p. 1060.

Gadara.

Gadara, suivant une autre leçon Gérara et Gergésa [1], était située au sud-est de la pointe méridionale du lac de Génésareth, non loin du torrent de l'Hiéromax ; elle fut conquise par Alexandre Jannée, puis cédée par l'empereur Auguste à Hérode le Grand, et élevée au rang de capitale de la Pérée. Gadara, qui faisait partie de la Décapole, était en majeure partie habitée par des gentils [2]. Jésus étant venu dans le territoire des Gadarénéens (Géraséniens), deux possédés qui se tenaient dans des tombeaux coururent au-devant de lui en criant : *Jésus, Fils de Dieu, qu'y a-t-il entre vous et nous? êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps? Or il y avait en un lieu peu éloigné d'eux un grand troupeau de pourceaux qui paissaient, et les démons le priaient en lui disant: Si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous dans ce troupeau de pourceaux. Il leur répondit : Allez. Et étant sortis, ils entrèrent dans ces pourceaux; et aussitôt tout le troupeau courut avec impétuosité se précipiter dans la mer* (le lac de Génésareth), *et ils moururent dans les eaux. Alors ceux qui les gardaient s'enfuirent ; et étant venus à la ville, ils racontèrent tout ceci, et tout ce qui était arrivé aux possédés des mauvais esprits. Aussitôt toute la ville sortit au-devant de Jésus ; et l'ayant vu, ils le supplièrent de se retirer de leurs confins* [3]. Il y avait tout près de Gadara, que les talmudistes appellent Géder, des sources thermales sulfureuses près desquelles on avait construit des bains [4]. Dès les premiers siècles de l'Eglise, les annales ecclésiastiques font mention des évêques de Gadara [5].

[1] La leçon de saint Matthieu, VIII, 28, Γαδαρηνῶν, est mieux fondée que la leçon Γερασηνῶν et Γεργεσηνῶν. Voy. *Gerasa*, § 202.

[2] Josèphe, *Bell. jud.*, I, IV, 2; IV, VIII, 3; *Antiq.*, XV, VII, 3; XVII, XI, 4. — Pline, *Hist. nat.*, V, 15.

[3] *Matth.*, VIII, 29 et suiv.; *Marc*, V, 1-20; *Luc*, VIII, 26-39.

[4] « Gadara, urbs trans Jordanem contra Scythopolim, et Tiberiadem ad orientalem plagam sita in monte, ad cujus radices aquæ calidæ erumpunt balneis desuper ædificatis. » *Onomast.*, art. *Gadara*. — Comp. Epiphan., *Adv. hæres.*, I, 131.

[5] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, *Parergon*, p. 639.

Actuellement le village d'Oum-Keis, dans le district montagneux d'es-Serou, à trois lieues au sud-est de l'extrémité méridionale du lac de Génésareth, par ses vastes ruines, ses cavernes sépulcrales, ses eaux thermales et sulfureuses encore renommées, rappelle la cité des temps passés. On remarque de plus, tant sur les colonnes en basalte encore debout que sur les restes des murs du théâtre, quelques lettres de l'alphabet romain, des chiffres arabes, des étoiles, des croix et autres signes symboliques qui rappellent des époques diverses. Le sommet de la montagne de Gadara offre un coup d'œil qui s'étend sur une partie du lac de Génésareth : en avant du tableau, l'œil découvre la vallée de l'Hiéromax, et au fond, dans un lointain reculé, le mont Hermon. Il n'est pas enfin hors de propos de remarquer que le nom de Dschadar, qui incontestablement renferme une réminiscence de Gadara, s'est conservé jusqu'à ce jour parmi les habitants troglodytes du sud-est de la montagne [1].

Arbéla.

La localité d'Arbéla, dans le pays à l'est du Jourdain, est mentionnée dans l'*Onomasticon*, et l'on peut avec fondement la rapprocher d'Irbid (Erbad) de nos jours, qui est le chef-lieu d'un district, et se trouve à environ sept lieues à l'orient de Gadara (Oum-Keis) [2]. Sur Arbéla dans la Galilée du centre, voir § 193.

Camon.

Camon, où mourut Jaïr, qui fut vingt-deux ans juge d'Israël (*Jug.*, x, 3 et suiv.), est la même localité que le village actuel de Koumima, à trois lieues est-est-sud de Bethsan (Beisan) (J. Schwarz, p. 185). Polybe (V, lxx, 12) parle également d'une ville de Camon, qui, ainsi que Pella, fut prise par Antiochus. Comme on l'a dit au sujet de Chelmon (§ 188), une seconde localité de Camon était située dans la plaine de Jezraël.

[1] Comp. K. Ritter, p. 375. — Anderson, dans Lynch. — J. Schwarz, p. 186.
[2] *Onomast.*, art. *Arbéla*. — Burckhardt, I, 425 et suiv.

§ 201. Continuation. (Pella, Jabès, Socoth, Ephron, Bascaman, Bostra, Philippopolis, Selcha, Ragaba, Amathus.)

Pella.

Pella était une ville de la Décapole, riche en sources. Les habitants ayant refusé d'admettre les prescriptions mosaïques, les Juifs, au temps d'Alexandre Jannée, la ravagèrent. Eusèbe place la ville à six milles romains (2 lieues 1/2) de Jabès [1]. Nous nous approcherons de très-près de la vérité, si nous supposons Pella dans le pays à l'est du Jourdain, vis-à-vis Bethsan (Scythopolis), à l'ouest du village actuel de Toubakat-Fahil, où se rencontrent des restes considérables que les Arabes appellent Kefr-Bil [2]. On sait que les chrétiens, sous la protection de l'Eternel, fuirent au delà du Jourdain, et se réfugièrent à Pella avant les inexprimables angoisses qui accompagnèrent et suivirent la ruine sanglante de Jérusalem par Titus [3].

Jabès.

La ville de Jabès (יָבֵשׁ, Septante, Ἰαβεῖς, Ἰαβίς), placée sur une hauteur dans le pays de Galaad, n'était plus qu'un bourg au temps d'Eusèbe. Elle était située à six milles romains (2 lieues 1/2) de Pella, du côté de Gérasa [4]. Les habitants de Jabès, à l'époque des Juges, n'ayant point pris part à la vengeance exercée les armes à la main contre les Benjamites, les autres Israélites les mirent tous à mort, et n'en réservèrent que 400 vierges (*Jug.*, xxi, 8 et suiv.). Plus tard, comme Naas l'Ammonite assiégeait la ville de Jabès, se proposant de crever l'œil droit à chacun de ses habitants, Saül se hâta de leur porter secours. En reconnaissance de ce bienfait, les habitants de Jabès, à leur tour, rendirent au péril de leur vie à Saül et à ses trois fils les honneurs de la sé-

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, I, iv, 8; I, vi, 5. — Pline, *Hist. nat.*, v, 16. — *Onomast.*, art. *Asiroth*.

[2] Comp. Eli Smith, dans Robinson, III, ii, p. 919 et suiv.

[3] Eusèbe, *Hist. eccl.*, iii, 5. — Epiphan., *De mensur et ponder.*, xv, 171, edit. Petau. — Comp. plus haut, § 150.

[4] *Onomast.*, art. *Asiroth, Jabis Galaad.*

pulture, après qu'ils eurent succombé dans le combat contre les Philistins sur la montagne de Gelboé ; ils les ensevelirent dans la forêt de Jabès, et jeûnèrent en signe de deuil durant sept jours [1]. De nos jours, le village de Jabès, près du wadi de même nom, à environ six lieues au sud-est de Bethsan (Scythopolis), rappelle encore l'ancienne localité [2].

Une seconde ville de Jabès, dans le pays à l'ouest du Jourdain, appartenait à Juda, et était habitée par des familles de chantres et de docteurs de la loi [3].

Socoth.

La localité de Socoth (סֻכּוֹת), dans la plaine du Jourdain, faisait partie du territoire de la tribu de Gad ; elle reçut son nom du patriarche Jacob, qui, lors de son retour de la Mésopotamie, y séjourna quelque temps : *Jacob vint à Socoth, où ayant bâti une maison et dressé ses tentes* (des huttes), *il appela ce lieu Socoth, qui veut dire des huttes* [4]. Quant à Socoth dans les montagnes de Juda (§ 170), et Socoth en Egypte (§ 89), il en a été suffisamment parlé.

Ephron.

Ephron, ville du pays de Galaad, fut prise et détruite par Judas Machabée [5]. Il y avait un second Ephron dans la tribu de Juda (§ 181).

Bascaman.

C'est à Bascaman (Βασκαμά), ville du pays de Galaad, que Jonathas Machabée et ses fils furent mis à mort par le général syrien Tryphon [6].

Bostra.

Bostra (Bosra), capitale de la province d'Arabie au temps des

[1] I *Rois,* II, 1 et suiv.; XXXI, 8 et suiv.; comp. II *Rois,* II, 4, 7.

[2] J. Schwarz, p. 186. — K. Ritter, p. 1028 et suiv.

[3] I *Paralip.,* II, 55; IV, 9.

[4] *Gen.,* XXXIII, 17; comp. *Jos.,* XIII, 27; *Ps.* LIX, 8. — Saint Jérôme, *Comment. in Gen.,* XXXIII, 17.

[5] I *Mach.,* V, 46 et suiv.; II *Mach.,* XII, 27 et suiv. — Josèphe, *Antiq.,* XII, VIII, 5.

[6] I *Mach.,* XIII, 23. — Josèphe (*Antiq.,* XIII, VI, 5) appelle cette ville Basca.

empereurs romains, n'est point mentionnée dans les divines Écritures. Elle se trouvait à l'extrémité sud-est de l'Auranitide, le Hauran d'aujourd'hui, était au sud-est d'Edraï, à vingt-quatre milles romains (environ 10 lieues) de cette ville, et eut dans les premiers siècles chrétiens plusieurs évêques [1]. Il reste encore de cette ville fameuse, que les Croisés appelèrent BUSSERETH, des ruines majestueuses qui occupent un vaste espace à Bosrah. Cette localité, avec ses temples, ses palais et ses galeries en grande partie détruits et qui servent de repaire à d'affreux reptiles, attire sur elle l'attention de l'antiquaire. Une partie des murs d'enceinte, des portiques et des péristyles sont encore debout, et ne sont pas, avec leurs nombreuses inscriptions grecques, un médiocre sujet d'admiration. Présentement, au milieu des ruines prodigieuses de l'ancienne capitale, séjournent quelques mahométans, vrais spectres errants, qui se montrent de loin en loin entre des rues étroites et des monceaux de pierres [2].

Il faut bien distinguer de BOSTRA BOSRA dans le pays d'Edom (§ 74) et la ville lévitique de BOSRA dans la Pérée centrale (§ 200).

Philippopolis.

La ville de PHILIPPOPOLIS était autrefois comprise dans la province ecclésiastique d'Arabie [3]. Elle porte actuellement le nom d'Oërman, et est située à un peu plus de trois milles et demi géographiques au nord-est de Bostra.

Selcha.

La ville de SELCHA, SALÉCHA (סַלְכָה), dans le Basan, appartenait au roi Og. Elle fut conquise par les enfants d'Israël et attribuée à la demi-tribu orientale de Manassé [4]. Actuellement elle porte encore le nom de SOULCHAD (Salkhat); on y compte huit cents

[1] Ptolém., v, 17. — *Onomast.*, art. *Bosor.* — Reland, *loc. cit.*, p. 665.
[2] *Annales de la propagat. de la foi*, année 1839, n° 27, p. 114 et suiv. — Léon de Laborde, *Voyage en Orient, Syrie.*
[3] *Notitia ecclesiastica*, dans Reland, p. 218, 223, 227.
[4] *Deutér.*, III, 10, 13; *Jos.*, XII, 5; XIII, 8 et suiv. — *Onomast.*, art. *Selcha.*

maisons, la plupart inhabitées, et un château élevé sur un rocher basaltique ; elle se trouve à environ six lieues au nord-est de Bostra ; le château, point de défense important du Hauran contre les Arabes, offre du côté de l'orient un coup d'œil ravissant sur une contrée toute semée de ruines[1].

Ragaba.

Ragaba était une forteresse à quinze milles romains (6 lieues) à l'ouest de Gérasa. Ce fut au siége de cette forteresse qu'Alexandre Jannée perdit la vie[2]. Le village actuel de Redschid (Radschid), non loin du wadi de même nom, qui va se jeter dans le Jourdain au nord du Jaboc (le Zerka), rappelle encore l'ancienne forteresse.

Amathus (Amathonte).

Amathus, ville forte dans le pays à l'est du Jourdain, d'après les données des anciens à vingt-un milles romains (8 lieues) au sud de Pella, dut se soumettre aux armes victorieuses d'Alexandre Jannée. Après que Gabinius eut reconduit Hyrcan à Jérusalem et lui eut confié le soin du Temple, il s'appliqua à établir une nouvelle forme de gouvernement, et divisa le peuple en cinq *synédries,* dont une devait avoir son siége à Amathus[3]. Dans la suite la ville eut une église épiscopale[4]. Les restes de cette ancienne place forte se conservent dans Amateh des temps présents, à huit lieues et demie à l'ouest de Gérasa[5]. Il y avait un village nommé Amatha non loin de Gadara (§ 199).

§ 202. Continuation. (Gérasa, Ethroth-Sophan, Dathéma, Mahanaïm, Phanuel, Ramoth-Galaad, Bétonim, Aroër, Abel, Bethnemra, Jazer.)

Gérasa.

La ville de Gérasa était située sur la limite orientale de la Pérée, non loin du torrent de Jaboc (Zerka), dans une contrée

[1] K. Ritter, *Erdk.,* XV, 955 et suiv.

[2] Josèphe, *Antiq.,* XIII, xv, 5. — *Onomast.,* art. *Argob.*

[3] Josèphe, *Bell. jud.,* I, iv, 2 ; I, viii, 5 ; *Antiq.,* XIII, xiii, 5 ; XIV, v, 4. — *Onomast.,* art. *Æmath* (Aἰμάθ).

[4] T. IV *Concil.,* p. 118. — [5] Eli-Smith, dans Robinson, III, 2.

montagneuse. La population se composait en général de gentils, et la ville faisait partie de la Décapole. Comme les Géraséniens idolâtres et les Juifs se faisaient une guerre acharnée, les Romains, accoutumés à vaincre, s'avancèrent et se rendirent maîtres de la ville[1], qui dans les temps postérieurs fut comprise dans la province ecclésiastique d'Arabie et donna son nom à la contrée environnante[2]. La localité actuelle de DSCHÉRASCH, à huit lieues et demie à l'est d'Amathus (Amateh) et à dix-sept lieues et demie au sud-ouest de Bostra (Bousrah), offre encore sur un vaste espace de nombreuses et grandioses antiquités[3].

Ethroth et *Sophan*.

Ce furent les enfants de Gad qui bâtirent dans leur territoire les villes d'ETHROTH et SOPHAN (עַטְרֹת שׁוֹפָן, *Nomb.*, XXXII, 35). Il ne s'en est conservé aucune trace.

Dathéma.

DATHÉMA était une forteresse du pays de Galaad, dont il n'est plus possible de retrouver la position. Beaucoup de Juifs s'y réfugièrent à l'époque des Machabées, et ayant envoyé de là des lettres à Judas et à ses frères, ils leur demandèrent des secours contre les Syriens idolâtres (I *Mach.*, V, 9 et suiv.).

Mahanaïm.

Relativement à la localité de MAHANAÏM (מַחֲנַיִם, c'est-à-dire les deux camps, celui de Jacob et celui des anges), l'Ecriture dit : *Jacob, continuant son chemin, rencontra des anges de Dieu, et les ayant vus, il dit : Voici le camp de Dieu* (qui combat pour moi contre Esaü), *et il appela ce lieu-là Mahanaïm, c'est-à-dire*

[1] Josèphe, *Bell. jud.*, II, XVIII, 1 et suiv.; III, III, 3. — Pline, *Hist. nat.*, V, 18.

[2] *Onomast.*, art. *Jaboch.* — *Notitia ecclesiastica*, dans Reland, p. 218. — Saint Jérôme, *In Abd.*, XIX. — Ainsi qu'on l'a fait observer ci-dessus au sujet de Gadara (§ 200), la leçon de saint Matthieu, VIII, 28, Γερασηνῶν (Gerasenorum), a, devant la critique, moins d'autorité que la leçon Γαδαρηνῶν (Gadarenorum).

[3] Léon de Laborde, *Voyage en Orient, Syrie*, livrais. VI.

le camp. Et s'étant levé de fort bonne heure, il passa le gué de Jaboc (Gen., XXXII, 1, 2, 22). Ce lieu, qu'il faut chercher au nord du Jaboc (le Zerka), passa dans la suite de Gad aux lévites[1]. Abner, commandant des armées de Saül, proclama à MAHANAÏM Isboseth roi de Galaad, de Gessuri, de Jézraël, d'Ephraïm et de tout Israël, et David, dans sa fuite devant son fils Absalon révolté, arriva à MAHANAÏM, où, sous Salomon, Ahinadab, fils d'Addo, était intendant[2].

Phanuel.

La ville de PHANUEL (פְּנִיאֵל, c'est-à-dire face de Dieu), non loin du torrent de Jaboc, dans le territoire de la tribu de Gad, était bâtie à l'endroit où le patriarche Jacob combattit contre l'ange de Dieu, vit l'Eternel face à face, et se sentit affermi dans sa confiance[3]. Les habitants de PHANUEL ayant, à l'époque des Juges, refusé à Gédéon et à ses compagnons d'armes les vivres qui leur étaient nécessaires, en furent punis par la destruction de leur tour, qui fut renversée sous leurs yeux[4]. Jéroboam, roi d'Israël, fortifia dans la suite la ville[5] ; elle est maintenant disparue, sans qu'on en voie de traces.

Ramoth-Galaad.

RAMOTH-GALAAD, ou simplement RAMOTH, ville lévitique et de refuge, dans le territoire de la tribu de Gad, était située, d'après les indications des anciens, à quinze milles romains (6 lieues) au nord-ouest de Rabbath-Ammon, la Philadelphie des temps postérieurs[6]. Durant le règne de Salomon, Bengaber résidait à RAMOTH-GALAAD en qualité d'intendant, et sous les rois Josaphat et Achab, les Syriens s'assujétirent la ville[7]. Joram, fils de l'impie Achab, fut blessé à RAMOTH-GALAAD dans le combat contre Hazaël, roi de Syrie, et un disciple du prophète Elisée sacra roi

[1] *Jos.*, XXI, 39. — *Onomast.*, art. *Mahanaïm*. — [2] II *Rois*, II, 8 et suiv.; XVII, 24, 27; III *Rois*, II, 8; IV, 14. — [3] *Gen.*, XXXII, 30. — *Onomast.*, art. *Fanuel*. — [4] *Jug.*, VIII, 8; IX, 17. — [5] III *Rois*, XII, 25. — [6] *Deutér.*, IV, 43: *Jos.*, XIII, 26; XXI, 37. — *Onomast.*, art. *Ramoth*. — [7] III *Rois*, IV, 13; XXII, 3 et suiv.

d'Israël à Ramoth Jéhu, fils de Josaphat [1]. La localité aujourd'hui connue sous le nom d'es-Szalt, c'est-à-dire en arabe le large front, chef-lieu du Belka, et distante de sept lieues de Rabbath-Ammon vers le nord-ouest, et de neuf lieues de Gérasa vers le sud-ouest, est regardée avec raison comme l'ancienne Ramoth-Galaad et l'ancienne Salton dépendant de la province ecclésiastique d'Arabie (Σάλτον ἱερατικόν) [2]. Es-Szalt, qui en 1812 était habité par 400 familles turques et 80 familles chrétiennes du rit grec, est placée sur le flanc d'une montagne arrondie et escarpée, au sommet de laquelle s'élève un château fort. La montagne, disposée en terrasses, est plantée de vignes, d'oliviers et d'arbres fruitiers, et dans les environs de la ville, à une grande distance, on rencontre des champs qui produisent du blé et de l'orge. Du côté du nord est la localité de Mézar-Oscha, où l'on montre le tombeau du prophète Osée, en grande vénération parmi les chrétiens et parmi les Turcs [3]. Une seconde ville de Ramoth appartenait à la tribu de Benjamin (§ 177), et une troisième était située dans la tribu d'Issachar (I *Paralip.*, VI, 73).

Bétonim.

Bétonim, ville située sur les limites de la tribu de Gad, s'est vraisemblablement conservée dans Batné d'aujourd'hui, à trois lieues au sud-ouest de Ramoth-Galaad [4].

Aroēr.

La ville d'Aroer fut bâtie par les enfants de Gad, et ce fut là que Jephté remporta sa victoire sur les Ammonites [5]. Joab, général de David, ayant passé le Jourdain avec les chefs de l'armée en vue de faire un recensement, vint dans le voisinage d'Aroer, dans la vallée de Gad [6]. Aïreh de nos jours, à trois lieues au sud-ouest de Ramoth-Galaad (es-Szalt), ou le village

[1] IV *Rois*, VIII, 28 et suiv.; IX, 1 et suiv.
[2] Caroli a S. Paulo *Geogr. sacr.*, p. 59 et suiv.
[3] Burckhardt, Irby et Mangles, dans K. Ritter, *Erdk.*, XV, 1121 et suiv.
[4] *Jos.*, XIII, 26. — *Onomast.*, art. *Bothnin* ([illegible]).
[5] *Nomb.*, XXXII, 34; *Jos.*, XIII, 35; *Jug.*, XI, 33. — [6] II *Rois*, XXIV, 1 et suiv.

d'Ira, peu distant de Rabbath-Ammon, rappelle peut-être Aroer. Un second Aroer appartenait à la tribu de Ruben, et un troisième à celle de Juda (§ 190).

Abel.

La ville d'Abel, environnée de vignes (אבל כרמים, c'est-à-dire lieu des vignes), était, suivant Eusèbe, à sept milles romains (2 lieues 1/2) de Rabbath-Ammon (§ 78), et acquit par la victoire de Jephté sur les Ammonites une importance historique. *Jephté passa ensuite dans les terres des enfants d'Ammon pour les combattre; il les battit et les poursuivit depuis Aroër jusqu'à Mennith, et jusqu'à Abel qui est planté de vignes*[1].

Bethnemra.

Bethnemra (בית נמרה), dans la plaine à l'est du Jourdain, faisait partie du territoire de la tribu de Gad, et était à cinq milles romains (2 lieues) de Betharan (Lévias) du côté du nord-ouest. Cette ville se trouvait sans doute à l'endroit où, vers le confluent du Wadi-Schaïb (Schoaïb) et du Jourdain, se rencontrent les ruines de Nimrin[2]. La contrée environnante était jadis renommée pour l'abondance de ses eaux (*Jér.*, XLVIII, 34).

Jazer.

Jazer (יעזר), dans le pays à l'est du Jourdain, à dix milles romains (4 lieues) au sud-ouest de Rabbath-Ammon (Philadelphie) et à quinze milles romains (6 lieues) au nord d'Hésébon, appartint d'abord aux Moabites, passa à la tribu de Gad, puis fut cédée aux lévites et déclarée ville de refuge[3]. Dans la suite, la ville retomba au pouvoir des Moabites, qui la conservèrent jusqu'à ce que les armes triomphantes des Assyriens la missent sous le joug, selon l'oracle du prophète (*Is.*, XVI, 9). A l'époque héroïque des Machabées, Judas soumit cette ville de Galaad[4]. La

[1] *Jug.*, XI, 32 et suiv. — *Onomast.*, art. *Abela vinearum.*

[2] *Nomb.*, XXXII, 3, 36; *Jos.*, XIII, 27. — *Onomast.*, art. *Bethamnaram.*

[3] *Nomb.*, XXI, 32; XXXII, 1; *Jos.*, XIII, 25; XXI, 37, 39; II *Rois*, XXIV, 5; I *Paralip.*, XXVI, 31. — *Onomast.*, art. *Jazer.*

[4] *Mach.*, V, 8. — Dans la Vulgate, on trouve la leçon *Gazer.*

localité actuelle de Séir (Sir), près du wadi de même nom, à quatre lieues au sud-ouest de Rabbath-Ammon et à cinq lieues environ au nord d'Hésébon, peut avec fondement être considérée comme remplaçant Jazer [1].

§ 203. Pérée du sud. (Béthanie, Bétharan, Abelsatim, Bethsimoth, Eléalé, Hésébon, Sabama, Sarathasar.)

La Pérée du sud, ou le pays situé entre le Wadi-Séir et le Wadi-el-Ahsa, comprend l'ancien territoire de la tribu de Ruben et celui des Moabites (§ 75 et § 130, n° 11), où la chaîne des montagnes se modifie en se rapprochant du groupe de la presqu'île sinaïtique, car c'est là qu'on commence à voir, entre des vallées fertiles, les premières traces des roches primitives, composées de gneiss, de porphyre vert, de jaspe et de feldspath. Nous mentionnerons en premier lieu :

Béthanie.

C'est à Béthanie (בֵּית אֲנִיָּה, c'est-à-dire maison, lieu du passage), au delà du Jourdain, que Jean baptisait, et qu'il dit en voyant venir Jésus à lui : *Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte les péchés du monde* [2]. Béthanie peut avoir été au midi de l'embouchure du Wadi-Séir, non loin des restes du couvent de Saint-Jean, que les Arabes appellent Kausr-el-Jehoud. Il y en a qui confondent avec ce Béthanie Bethbéra (בֵּית־בָּרָה) où Gédéon, après sa victoire sur les Madianites, fit occuper le Jourdain (*Jug.*, VII, 24). Voyez ci-dessus (§ 152, n° 4) ce qui regarde le bourg de Béthanie dans le voisinage de Jérusalem.

Bétharan.

La ville de Bétharan (בֵּית הָרָם, Septante Βαιθαρά, Βαιθαναβρά) était située en face de Jéricho, dans le territoire de Gad. Parmi

[1] Burckhardt, II, 622. — J. Schwarz, p. 183.

[2] *Jean*, I, 28, 29. — Au lieu de Béthanie, on trouve dans quelques manuscrits la leçon *Béthabara*; mais cette leçon est moins fondée. — Comp. *Onomast.*, art. *Bethbaara* (Βηθααβαρά).

les Syriens, elle était appelée BETHRAMPHTHA, et reçut dans la suite d'Hérode Antipas, en l'honneur de l'épouse d'Auguste, le nom de LIVIAS[1]. On voit figurer dans les conciles des premiers siècles de l'Eglise des évêques de LIVIAS[2].

Abelsatim.

ABELSATIM (אָבֵל הַשִּׁטִּים, plaine des acacias), ou simplement SETTIM (שִׁטִּים), était située dans le pays à l'est du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho, dans le wadi actuel d'Hesbon (Hesban). Les enfants d'Israël, dans leur marche vers le pays de Chanaan, ayant campé à SETTIM, y tombèrent dans l'idolâtrie[3]. Ce fut de SETTIM que Josué envoya deux espions à Jéricho, et ce fut aussi de SETTIM près du Jourdain qu'il passa, durant la nuit, le fleuve avec le peuple[4]. La ville d'ABILÉ des temps postérieurs, éloignée du Jourdain de soixante stades (1 mille 1/2) du côté de l'orient, doit avoir occupé la place de SETTIM[5].

Bethsimoth.

BETHSIMOTH, ou BETHJÉSIMOTH, était une ville du pays à l'est du Jourdain, non loin de la mer Morte, à dix milles romains (4 lieues) au sud-est de Jéricho. Le camp des Israélites arrivant d'Egypte s'étendait depuis BETHSIMOTH jusqu'à Abelsatim. Lors du partage du pays, la ville échut à la tribu de Ruben[6]. On trouverait, suivant J. Schwarz (p. 181), vers l'extrémité nord-est de la mer Morte, quelques débris de murs, qui sont désignés sous le nom de Beth-Jisimouth.

Eléalé.

La ville d'ÉLÉALÉ (אֶלְעָלֵה), située non loin d'Hésébon, fut prise

[1] *Nomb.*, XXXII, 36; *Jos.*, XIII, 27. — *Onomast.*, art. *Bétharam*. — Au lieu de Livias (Λιβιάς), on rencontre aussi le nom de Julias, parce que l'épouse d'Auguste s'appelait aussi Julia. — Josèphe, *Antiq.*, XVIII, II, 1; *Bell. jud.*, II, IX, 1. — Suétone, *Calig.*, 16.

[2] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, *Parergon*, p. 6. — Reland, *loc. cit.*, p. 225-875.

[3] *Nomb.*, XXXIII, 48 et suiv.; comp. XXV, 1 et suiv. — *Onomast.*, art. *Settim*.

[4] *Jos.*, II, 1; III, 1 et suiv.; comp. *Mich.*, VI, 5; *Joël*, III, 23.

[5] Josèphe, *Antiq.*, V, I, 1.

[6] *Nomb.*, XXXIII, 49; *Jos.*, XII, 3; XIII, 20. — *Onomast.*, art. *Bethsimuth*.

par les enfants de Ruben sur les Amorrhéens[1]. Durant la captivité, les Moabites s'étant mis en possession de la ville, les prophètes de Dieu leur prédirent leur expulsion : *Hésébon et Eléalé jetteront de grands cris; leur voix se fera entendre jusqu'à Jasa. Les plus vaillants de Moab pousseront des clameurs, et toute âme se lamentera sur elle-même*[2]. ELÉALÉ était encore un gros bourg au temps de saint Jérôme; on le rapproche avec fondement de la localité appelée de nos jours el-Aal (la hauteur), à une lieue environ au nord d'Hésébon (Hesban), où l'on trouve encore de nombreux restes d'antiquité avec des citernes[3].

Hésébon.

Dans les temps les plus reculés régnait à HÉSÉBON (חֶשְׁבּוֹן, Septante Ἐσεβών) un roi moabite, et plus tard un roi amorrhéen. La ville était située en face de Jéricho, à vingt milles romains (8 lieues) du Jourdain[4]. Elle fut prise sous la conduite de Moïse, attribuée d'abord à la tribu de Ruben, puis à la tribu de Gad, et enfin cédée aux lévites[5]. Les étangs d'HÉSÉBON sont célèbres dans le Cantique des cantiques (VII, 4). Du temps des rois d'Israël, la ville retomba entre les mains des Moabites; mais elle leur fut enlevée par les armées des Assyriens. *Moab ne se glorifiera plus d'Hésébon; les ennemis ont fait dessein de la perdre. Ceux qui fuyaient le piége se sont arrêtés à l'ombre d'Hésébon; mais le feu est sorti d'Hésébon même*[6]. Cette ville qui, ainsi qu'on peut le conclure des anciennes monnaies, était très-florissante sous les empereurs romains Néron et Caracalla, fit partie dans les temps postérieurs, sous le nom d'ESBUS, de la province ecclésiastique d'Arabie[7]. Le village actuel d'HESBAN

[1] *Nomb.*, XXXII, 3 et suiv. — [2] *Is.*, XV, 4; comp. *Jér.*, XLVIII, 34.

[3] *Onomast.*, art. *Eléalé.* — Comp. K. Ritter, p. 1172.

[4] *Nomb.*, XXI, 25 et suiv. — *Onomast.*, art. *Esébon.*

[5] *Deutér.*, II, 24 et suiv.; *Jos.*, XIII, 17; XXI, 37, 39; I *Paralip.*, VI, 81; II *Paralip.*, VI, 80. — La ville de Casbon ou de Casphor, conquise (I *Mach.*, V, 26, 36) par Judas Machabée, est, suivant D. Calmet, la même qu'Hésébon.

[6] *Jér.*, XLVIII, 2, 45; comp. *Is.*, XV, 4; XVI, 8 et suiv.

[7] Mionnet, *loc. cit. supplem.*, t. V, p. 585, nos 38, 39. — *Notitia eccles.*, dans Reland, p. 218.

(Housban), à six lieues et demie à l'orient de la pointe septentrionale de la mer Morte, offre encore de nombreuses traces de la splendeur de l'antique cité, et du haut de la colline voisine l'œil peut parcourir la vallée du Jourdain, la mer Morte, les environs de Jérusalem et de Bethléem, et l'ancien territoire du pays de Moab[1].

Sabama.

La localité de SABAMA (שִׂבְמָה), de l'autre côté du Jourdain, dans le territoire de Ruben, était à cinq cents pas d'Hésébon, et avait beaucoup de vignes[2]. Après la destruction du royaume d'Israël, les Moabites se rendirent maîtres de la localité ; mais ils en furent bientôt expulsés, comme le prophète l'avait prédit : *Les environs d'Hésébon deviendront déserts, et les princes des nations ruineront la vigne de Sabama*[3].

Sarathasar.

SARATHASAR (צֶרֶת הַשַּׁחַר), ville de la tribu de Ruben (*Jos.*, XIII, 19), est disparue sans qu'il en reste de traces.

§ 204. Continuation. (Mennith, Baalméon, Bethphogor, Nébo, Médaba, Bosor, Mathana, Lésa, Machærus, Ataroth, Jasa, Méphaath.)

Mennith.

MENNITH (מִנִּית), dans le pays à l'est du Jourdain, à quatre milles romains d'Hésébon, devint célèbre par la victoire de Jephté sur les Ammonites[4]. D'après le texte hébreu d'Ezéchiel (XXVII, 17), le blé de MENNITH allait sur le marché de Tyr. Le village actuel de MENDSCHAH, à deux lieues à l'orient d'Hésébon, rappelle l'ancienne ville par ses vastes ruines et ses champs fertiles en blé[5].

[1] Irby et Mangles, p. 471. — J. Schwarz, p. 180.
[2] *Nomb.*, XXXII, 3, 38; *Jos.*, XIII, 19. — Saint Jérôme, *In Is.*, XVI, 8.
[3] *Is.*, XVI, 8; comp. *Jér.*, XLVIII, 32.
[4] *Jug.*, XI, 33. — *Onomast.*, art. *Mennith.*
[5] Buckingham, II, 86. — J. Schwarz, p. 182.

Baalméon.

BAALMÉON OU BAALMAON, BETHAMON (Septante Βεελμεών) et BÉON ville de la tribu de Ruben, était à peu de distance d'Hésébon [1]. Dans la suite, les châtiments de Dieu frappèrent les habitants de cette ville, dont les restes se rencontrent encore de nos jours dans le village de Maïn, à une lieue un quart au sud d'Hésébon (Hesban) [2].

Bethphogor.

BETHPHOGOR (בית פעור), ville de Moab, échut à la tribu de Ruben lors du partage du pays. Elle était éloignée de six milles romains de Bétharan (Livias) du côté du sud-est [3], et n'a laissé aucune trace.

Nébo.

NÉBO OU NABO, ville placée près du mont Nébo (§ 102), appartenait à Ruben, et était, suivant Eusèbe, à huit milles romains (environ 2 lieues 3/4) au midi d'Hésébon [4]. Les Moabites, toujours animés de dispositions hostiles, furent dans la suite chassés de la ville, suivant la parole du prophète : *Moab pousse des cris au sujet de Nabo et de Médaba, toute tête y est chauve, et toute barbe rasée* [5].

Médaba.

MÉDABA, MADABA (מידבא), ville des Moabites non loin d'Hésébon, échut à Ruben, mais plus tard retourna aux Moabites [6]. Les fils de Jambri, de MADABA, mirent à mort Jean Machabée, fils aîné de Mathathias (I *Mach.*, IX, 36 et suiv.). Les ruines de l'antique cité, qui dans les temps postérieurs eut un siége épiscopal, occupent encore un vaste espace, et se voient sur une colline à deux lieues au sud d'Hésébon. Les Arabes les appellent MADÉBA [7].

[1] *Nomb.*, XXXII, 3, 38. — *Jos.*, XIII, 17. — *Onomast.*, art. *Béelméon.*
[2] *Jér.*, XLVIII, 23; *Ezéch.*, XXV, 9. — J. Schwarz, p. 180.
[3] *Jos.*, XIII, 20. — *Onomast.*, art. *Bethphogor.*
[4] *Nomb.*, XXXII, 3, 38; I *Paralip.*, V, 8. — *Onomast.*, art. *Nabo, Naban.*
[5] *Is.*, XV, 2; comp. *Jér.*, XLVIII, 1, 22; *Ezéch.*, XXV, 9.
[6] *Nomb.*, XXI, 30; *Jos.*, XIII, 9, 16; *Is.*, XV, 2. — *Onomast.*, art. *Médaba.*
[7] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, *Parergon*, p. 59 et suiv. — J. Schwarz, p. 180.

Bosor.

Bosor (בצר), ville lévitique et de refuge dans la tribu de Ruben, doit avoir été dans le voisinage de l'Arnon (Wadi-Modscheb) ; il n'en reste plus aucuns vestiges [1]. Judas Machabée conquit Bosor et d'autres villes de Galaad, selon qu'il est marqué : *Judas marcha aussitôt avec son armée vers le désert de Bosor et surprit la ville; il fit passer tous les mâles au fil de l'épée, en enleva tout le butin qu'il trouva, et y mit le feu* [2].

Mathana.

Mathana, qu'Eusèbe place à douze milles romains (environ 5 lieues) de Médaba, dans le district de l'Arnon, est un lieu où les enfants d'Israël arrivèrent à leur sortie du désert [3].

Lésa.

Lésa (לֶשַׁע), ville située sur les limites du pays de Chanaan, entre le mont Attarus et la mer Morte (*Gen.*, x, 19), plus tard renommée pour ses eaux thermales et appelée Callirohé (belle source) (§ 123, n° 5), à deux lieues environ de l'embouchure orientale du Wadi-Zourka dans la mer Morte ; on trouve encore des vestiges de l'ancienne cité et des sources thermales [4].

Machærus.

Cette localité, forteresse de la frontière de la Pérée, appartenait au territoire d'Hérode Antipas, tétrarque de la Galilée et de la Pérée. Saint Jean-Baptiste ayant courageusement reproché à ce prince efféminé, qui avait enlevé Hérodiade, épouse de son beau-frère, pour en faire sa seconde femme, l'injustice de sa conduite, fut, par vengeance de la part de cette femme artificieuse, renfermé dans la forteresse de Machærus et décapité [5]. Plus tard,

[1] *Deutér.*, IV, 43; *Jos.*, XX, 8; XXI, 36.
[2] *Mach.*, V, 28; comp. Bonfrérius et l'*Onomast.*, art. *Bosor.*
[3] *Nomb.*, XXI, 18 et suiv. — *Onomast.*, art. *Mathané.*
[4] *Deutér.*, IV, 43; *Jos.*, XX, 8; XXI, 36.
[5] *Matth.*, XIV, 3 et suiv. — Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 5. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, I, 11.

les Juifs, vaincus sous Vespasien, ayant cherché un refuge dans cette citadelle placée sur une montagne, Lucilius Bassus les y fit périr. On voit encore au sommet d'un plateau du Dschébel-Attarus, non loin de Lésa (Callirhoé des temps postérieurs), au midi de la profonde vallée du Zourka-Maïn, des restes considérables de l'ancienne MACHÆRUS, que les Bédouins appellent Moukaour (Mschaour), et qui ne sont qu'à trois lieues des bords de la mer Morte [1].

Ataroth.

Ce fut sans doute la ville d'ATAROTH, bâtie par les Gadites (*Nomb.*, XXXII, 34), qui donna son nom au mont Attarus, à cinq milles au sud-ouest d'Hésébon. (Sur ATAROTH dans le pays de l'ouest, voir § 173.)

Jasa.

Séhon, roi des Amorrhéens, ayant refusé le passage aux Israélites qui s'avançaient vers le pays de Chanaan, ceux-ci le défirent à JASA (יַהְצָה, Septante Ἰασσά), ville située au delà du Jourdain. Lors de la division du pays, JASA, qui se trouvait entre Médaba et Diblathaïm, échut à Ruben et fut cédée aux lévites [2]. Après la translation des dix tribus, les Moabites se remirent en possession de JASA, jusqu'à ce que les armées de Nabuchodonosor la leur enlevassent. *Le jugement est tombé sur la campagne, sur Hélon, sur Jasa et sur Méphaath. La corne de Moab a été rompue, et son bras a été brisé, dit le Seigneur* [3]. Peut-être faut-il, ainsi que J. Schwarz le conjecture (§ 180), rapprocher de JASA le village actuel de JAZAZA, situé à l'ouest de Dibon (Diban).

Méphaath.

MÉPHAATH était une ville lévitique de la tribu de Ruben. Plus tard elle devint tributaire des Moabites, et au temps de saint

[1] Fallmerayer, *Das todte Meer*, p. 134 et suiv.
[2] *Jos.*, XIII, 18; XXI, 26; *Onomast.*, art. *Jassa*.
[3] *Jos.*, XLVIII, 21, 25; comp. *Is.*, XV, 4.

Jérôme il s'y trouvait une garnison romaine, destinée à refouler les hordes de pillards qui erraient dans le désert voisin [1].

§ 205. Continuation. (Cariathaïm, Cédimoth, Dibon, Aroër, Bamoth, Nahaliel, Maspha, Luith, Gallim, Oronaïm, Carioth.)

Cariathaïm.

Cariathaïm (קִרְיָתַיִם), l'une des plus anciennes villes du pays à l'est du Jourdain, était habitée par les Emim, race de géants que vainquit Chodorlahomor, roi des Elamites [2]. La ville conquise sous Moïse par les Israélites échut à la tribu de Ruben ; mais durant la captivité elle passa au pouvoir des Moabites [3]. Dans la prophétie contre Moab, la ville est mentionnée en ces termes : *Voici ce que le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, dit contre Moab : Cariathaïm a été prise ; la ville forte a été couverte de confusion et pénétrée de frayeur* [4]. Au quatrième siècle, cette localité, située à dix milles romains (4 lieues) à l'ouest de Médaba, était connue sous le nom de Koraiatha, et était habitée par des chrétiens [5]. Le bourg de Kouréyat (Kereiat), situé à une lieue au sud-ouest du mont Attarus et où se voient des restes d'antiquité, est pris non sans fondement pour Cariathaïm. Une seconde ville de ce nom appartenait à la tribu de Nephthali [6].

Cédimoth.

Le nom seul de Cédimoth ou Cadémoth, ville lévitique de la tribu de Ruben, s'est conservé. C'est de cette ville vraisemblablement qu'est venu le nom du désert de Cadémoth, d'où Moïse envoya des exprès au roi Séhon à Hésébon pour solliciter la permission de passer par son pays [7].

[1] *Jos.*, XIII, 18; XXI, 36; I *Paralip.*, VI, 79; *Jér.*, XLVIII, 21. — *Onomast.*, art. *Méphaath.* — [2] *Gen.*, XIV, 5. — [3] *Nomb.*, XXXII, 37; *Jos.*, XIII, 19. — [4] *Jér.*, XLVIII, 1; comp. *Ezéch.*, XXV, 9. — [5] *Onomast.*, art. *Cariathaïm.* — [6] I *Paralip.*, VI, 76; comp. *Jos.*, XXI, 32.

[7] *Jos.*, XIII, 18; I *Paralip.*, VI, 79; comp. *Deutér.*, II, 26 et suiv. et la remarque de Bonfrérius, sur l'*Onomast.*, art. *Cadémoth.*

Dibon.

Dibon, ville antique des Moabites, échut d'abord à la tribu de Gad, puis à celle de Ruben. Son souvenir se conserve encore dans les débris des murs de Dibon, à une lieue au nord d'Aroër et à une lieue et demie au nord de l'Arnon [1]. Les Moabites, lors de la transmigration des tribus, se mirent en possession de cette ville; mais le prophète fit entendre à leur égard cet oracle : *Descends de ta gloire, et repose-toi dans la soif, habitant de la fille de Dibon, parce que le dévastateur de Moab montera vers toi et renversera tes remparts* [2]. Une autre Dibon était située dans la tribu de Juda (§ 172).

Aroër dans la tribu de Ruben.

La ville d'Aroer, près du torrent de l'Arnon (le Modscheb), fut conquise sous Moïse et donnée à la tribu de Ruben [3]. Après la conquête de Damas, Téglathphalasar s'assujétit les villes d'Israël sur les confins du royaume de Moab. *Les villes d'Aroër seront abandonnées aux troupeaux, et ils s'y reposeront sans qu'il y ait personne qui les en chasse. Tiens-toi sur la route et considère, habitant d'Aroër. Interroge celui qui s'enfuit, et dis à celui qui se sauve : Qu'est-il arrivé? Moab est confus parce qu'il a été vaincu* [4]. Les restes d'Aroer gisent épars sur la rive septentrionale de l'Arnon, à environ six lieues à l'orient de la mer Morte, vis-à-vis d'Hébron, et sont désignés parmi les Arabes sous le nom d'Arayr (Arar) [5]. (Sur Aroer dans la tribu de Juda, voyez § 170, et sur Aroer dans celle de Gad, § 202.)

Bamoth.

La ville de Bamoth ou Bamothbaal, entre Dibon et Baalméon, non loin du torrent d'Arnon, sur la limite de Moab, lieu où les

[1] *Nomb.*, XXXII, 34; XXXIII, 45; *Jos.*, XIII, 9, 17. — *Onomast.*, art. *Débon*. — Irby et Mangles, p. 461.

[2] *Jér.*, XLVIII, 18; comp. *Is.*, XV, 2. — [3] *Deutér.*, II, 36; III, 12; *Jos.*, XIII, 9, 16. — *Onomast.*, art. *Aroër*. — [4] *Is.*, XVII, 2; *Jér.*, XLVIII, 19 et suiv.

[5] Burckhardt, II, 633. — J. Schwarz, p. 180.

Israélites arrivèrent dans leur marche, est citée parmi les villes de la tribu de Ruben [1].

Nahaliel.

Les enfants d'Israël s'avançant vers la terre promise passèrent à NAHALIEL (נַחֲלִיאֵל, ruisseau de Dieu), non loin de l'Arnon qui, dans la partie orientale de son cours, prend le nom de Ledschoum (Enkheyleh), et de là se dirigèrent vers Bamoth [2].

Maspha.

MASPHA (מִצְפָּה, Septante Μασσηφά), dans le pays de Galaad, était le lieu de la résidence de Jephté, qui brisa la puissance des Ammonites et offrit, pour accomplir un vœu, sa fille en holocauste [3]. J. Schwarz (p. 183) incline à voir dans la petite ville de Tsalt la localité qui remplace MASPHA. (Sur les autres villes de même nom, voir § 174.)

Luith.

LUITH (לוּחִית, Septante Λουείθ), ville bâtie sur une éminence dans le pays des Moabites, non loin de Rabbath-Moab (Aréopolis), est mentionnée dans la prophétie contre Moab : *Ils montent en pleurant par la colline de Luith, et ils font retentir leurs cris et leurs plaintes dans le chemin d'Oronaïm* [4].

Gallim.

La ville de GALLIM (אֶגְלַיִם, Septante Ἀγελλείμ), sur la frontière de Moab, à huit milles romains au sud de Rabbath-Moab (Aréopolis), éprouva également le châtiment de Dieu, selon ce qui est marqué dans le prophète : *Les cris de Moab se feront entendre dans tous ses confins ; ses plaintes passeront jusqu'à Gallim, et ses hurlements retentiront jusqu'au puits d'Elim* [5]. Il faut dis-

[1] *Nomb.*, XXI, 19 et suiv.; *Jos.*, XIII, 17. — *Onomast.*, art. *Bamoth.*
[2] *Nomb.*, XXI, 19 et suiv. — *Onomast.*, art. *Naaliel.*
[3] *Jug.*, XI, 11, 34. — Comp. la remarque de Bonfrérius sur l'*Onomast.*, art. *Maspha*, et le *Comment.* du Dr d'Allioli, *Jug.*, XI, 31.
[4] *Is.*, XV, 5; comp. *Jér.*, XLVIII, 3, 5. — *Onomast.*, art. *Luith.*
[5] *Is.*, XV, 8. — *Onomast.*, art. *Agallim.*

tinguer de ce Gallim, Engallim sur le bord occidental de la mer Morte (§ 162), et Gallim non loin de Jérusalem (§ 168).

Oronaïm.

La ville moabite d'Oronaïm (חֹרֹנַיִם) est nommée dans les prophéties relatives à la dévastation de Moab [1].

Carioth.

Le prophète, au nom de Jéhova, fit entendre contre la ville de Carioth (קְרִיּוֹת), dans le pays de Moab, cet oracle : *J'allumerai dans Moab un feu qui consumera les maisons de Carioth* [2]. Un second Carioth était situé dans le territoire de Juda (*Jos.*, xv, 25).

CHAPITRE VI.

VOYAGES DE JÉSUS DURANT SA VIE PUBLIQUE.

§ 206. Système des principales routes en Palestine.

La route de commerce la plus fameuse de l'ancien monde conduisait de l'Asie septentrionale, le long des côtes de la mer Méditerranée, en passant par Gaza, Rhinocolure et Péluse, en Egypte, et, d'autre part, de Gaza, dans la direction du sud-est par Pétra, au golfe Héroopolite (*a*). La principale route romaine, d'après les relations anciennes, allait d'Antioche de Syrie en Egypte, en longeant la côte de la Méditerranée par Sidon, Sarepta, Tyr, Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre), Césarée de Palestine, Apollonias, Joppé, Azot, Ascalon, Gaza et Raphia [3].

De Ptolémaïs partait une grande route allant au sud-est, par

[1] *Is.*, xv, 5; *Jér.*, xlviii, 3, 5, 34. — *Onomast.*, art. *Oronaïm.*

[2] *Amos*, ii, 2; comp. *Jér.*, xlviii, 24, 41. — *Onomast.*, art. *Carioth.*

[3] Eusebii et Hieronymi *Onomasticon*, edit. Bonfrer. Antonini Aug. *Itinerarium.* — *Itinerar. hierosol. seu burdigalense*, edit. Wesseling. — *Tabula peutingeriana.* — Reland, *loc. cit.*, p. 405 et suiv.

(*a*) Le golfe formé par la pointe occidentale de la mer Rouge, aujourd'hui le golfe de Suez. Il est plus exact de dire que cette route allait de Pétra, par Gaza, au même golfe. *(Trad.)*

Sepphoris (Diocésarée) et Nazareth, à Jezraël. Là elle se réunissait à la route stratégique qui de Césarée de Palestine allait par Maximianopolis à Bethsan (Scythopolis), et ensuite rejoignait à Ginée (Dschénin) une seconde route qui conduisait de Césarée, par Capharcotia, à Scythopolis.

La plupart des grandes routes convergeaient pour se réunir dans la capitale du pays. La route qui de Jérusalem se dirigeait vers le nord touchait à Rama, Béroth, Gophna et Sichem, où elle se divisait en trois bras, dont le premier se prolongeait vers le nord-est, du côté de Scythopolis et du lac de Génésareth ; le second, dans la direction du nord, rencontrait Ginée, et le troisième, du côté du nord-ouest, se rapprochait par Samarie de la ville maritime de Césarée.

La route qui de Jérusalem se dirigeait vers le nord-est traversait Béthanie et Jéricho, et de là conduisait le long du Jourdain, par Archélaïs, à Scythopolis. De Jérusalem à Lydda (Diospolis), il y avait deux routes dans la direction du nord-ouest, une par Gabaon et Bethhoron, l'autre par Cariathiarim et Nicopolis ou Ammaüs. Le prolongement de la route de Lydda vers le nord traversait Antipatris et Césarée, et le bras qui se prolongeait vers le nord-ouest conduisait directement à Joppé.

De Jérusalem une route allait vers le sud par Hébron. Le bras oriental se prolongeait par Esthémo, Molada et Aroër jusqu'à Pétra, et le bras occidental conduisait par Bersabée et Elusa en Egypte. L'embranchement qui, dans la direction du sud-ouest, conduisait de Jérusalem à Eleuthéropolis, rejoignait à Gaza la route que suivaient les caravanes pour se rendre par Rhinocolure en Egypte. D'Eleuthéropolis une route allait aussi, en tirant vers le nord, à Nicopolis et Lydda. Ces grandes voies de communication, établies par les Romains, sont devenues entièrement impraticables pour les voitures ; comment en eût-il été autrement sous un gouvernement tel que le gouvernement turc, dont l'incurie a laissé ces routes dans un entier état d'abandon ?

De nos jours, la grande route des caravanes d'Egypte à Damas touche Gaza (Ghazzah), Arimathie (Ramleh), Lydda (Loudd), se prolonge, dans la direction du nord-est, par Antipatride (Kefer-

Saba), Koulounsawé, Kanir, el-Ledschoun, à travers la plaine d'Esdrélon au pied du Thabor, par Kefr-Sabt, jusqu'au lac de Génésareth et au pont de Jacob, d'où, en serpentant, elle va par Kounéïtirah (Counéïtra) à Damas[1].

De Gaza et Hébron, deux routes de caravanes conduisent aux montagnes de Sinaï.

Dans le pays à l'est du Jourdain (la Pérée), il y avait trois grandes routes dignes de remarque. La première conduisait de Damas, dans la direction du sud-est, à Chanath et Bostra, et puis dans la direction du sud-ouest, à Rabbath-Ammon (Philadelphie), Hésébon, Dibon, Aroër, Rabbath-Moab (Aréopolis), et se prolongeait par Kir-Moab (Kérec) jusqu'à Pétra. La seconde route courait vers le sud-ouest, de Damas, par Aëré, Nève et Aphéca, à Scythopolis ; un embranchement collatéral se dirigeait de Nève vers l'ouest, par Capitolias, Abila et Gadara, du côté de Scythopolis, et une autre ligne allait, dans la direction du sud-est, de Nève à Bostra par Edraï. La troisième grande route, partant de Scythopolis dans la direction du sud, traversait la plaine du Jourdain, et allait à Amathus (Amateh), Ramoth-Galaad (es-Szalt), Jazer et Hésébon[2].

On rencontre encore aujourd'hui, soit dans le pays à l'ouest du Jourdain, soit dans le pays à l'est, de nombreux restes de routes romaines bien tracées et bien pavées, et en maints endroits, notamment autour de Bethléem et sur les deux rives du Jourdain, on distingue encore, ainsi que le rapportent J. Mislin (IV, 117), Wilson et Krafft dans K. Ritter (XVI, 266), les ornières des charriots creusées dans le roc. La route actuelle des pèlerins de Damas à la Mecque passe presque par le milieu de la Pérée et a plusieurs khans.

[1] Russegger et Wildenbruch, dans K. Ritter, *Erdk.*, XVI, 592 et suiv.

[2] Kopf, *Palæst.*, p. 255 et suiv.

§ 207. Premier voyage de Jésus.

De Nazareth au Jourdain pour le baptême. — Tentation dans le désert près de Jéricho. — Témoignage de saint Jean-Baptiste. — Les disciples de saint Jean s'attachent à Jésus. — Retour en Galilée. — Premier miracle à Cana. — Arrivée à Capharnaüm.

Tandis que les trois premiers évangélistes s'attachent presque exclusivement au récit des travaux de Jésus-Christ dans la Galilée, saint Jean s'applique d'une manière particulière à faire connaître son enseignement et ses actions pour le salut des hommes à Jérusalem et en général dans la Judée. Et de là la nécessité de rapprocher et de réunir soigneusement les récits évangéliques, pour faire concorder autant que possible, au point de vue chronologique, les diverses démarches et les principaux voyages de Sauveur. L'esquisse que l'on voit dans la carte VIII représente les dix voyages de Jésus, et peut servir à s'en former une idée.

Trente ans s'étaient écoulés depuis la naissance du Sauveur du monde, lorsque, la quinzième année de l'empire de Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Jean, fils de Zacharie, parut dans le désert de Juda, prêchant la pénitence dans toute la contrée du Jourdain, annonçant l'approche du royaume des cieux, baptisant ceux qui étaient pénitents, et criant au milieu de la multitude du peuple : *Pour moi, je vous baptise dans l'eau pour la pénitence ; mais Celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter ses souliers. C'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. Il a le van en sa main, et il nettoiera parfaitement son aire ; il amassera son blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra point*[1]. Jésus avait fait jusque-là son séjour à Nazareth, dans la retraite et le silence. A l'époque ci-dessus indiquée, il se rendit de Nazareth à Béthanie (§ 203), au delà du Jourdain, non loin de Jéricho, où Jean baptisait (*Jean*, I, 28). En passant par Scythopolis (Bethsan) et par la vallée du

[1] *Matth.*, III, 11 et suiv.; *Marc*, I, 8; *Luc*, VIII, 16.

Jourdain, soit en deçà, soit au delà du fleuve, il pouvait y avoir vingt-neuf lieues de Nazareth à Béthanie. Comme Jésus demandait à être baptisé dans le Jourdain, saint Jean s'y refusait, parce que sa mission était seulement de baptiser ceux qui étaient impurs pour la rémission de leurs péchés, et il disait avec vérité : *C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi! Mais Jésus lui répondit* : *Laissez-moi faire pour cette heure, car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice* (tous les préceptes divins) (*Matth.*, III, 14 et suiv.).

Après son baptême, le Sauveur, conduit par l'Esprit-Saint, se retira dans le désert de Jéricho, à quatre lieues et demie du Jourdain du côté de l'ouest (§ 105, n° 2), où il passa quarante jours dans le jeûne et la prière, et après ce temps il fut tenté par le démon[1]. Cependant, saint Jean prêchait, avec la force et la réputation d'un envoyé de Dieu, que Jésus était le Messie, et comme le Sauveur allait à lui, il fit entendre ces mots : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde*[2]. Sur ce témoignage de Jean-Baptiste, André, Jean, Pierre, Philippe et Nathanaël (Barthélemy) s'attachèrent à Jésus, et s'écrièrent avec un profond sentiment de joie spirituelle : *Nous avons trouvé le Messie de qui Moïse et les prophètes ont écrit.* Ils allèrent ensuite avec leur Seigneur et Maître de Judée à Cana en Galilée, situé à trois lieues au nord de Nazareth (§ 192), et ils y furent témoins du premier miracle de Jésus, par lequel il changea l'eau en vin et manifesta ainsi sa toute-puissance et sa charité divines[3]. De Béthanie sur le Jourdain à Cana, la route était de trente-deux lieues.

De Cana, Jésus se rendit à Capharnaüm, à six lieues et demie au nord-est de Cana (§ 194). C'est ce que nous apprend l'évangéliste saint Jean (II, 12) : *Après cela il s'en alla à Capharnaüm avec sa mère, ses frères* (ses plus proches parents) *et ses disciples.* Le Sauveur choisit particulièrement cette ville pour sa résidence; c'est de là que le plus souvent on le voit partir, et c'est là aussi qu'on le voit revenir après ses courses évangéliques.

[1] *Matth.*, IV, 1-11; *Marc*, I, 12-13; *Luc*, IV, 1-13. — [2] *Jean*, I, 29; comp. *Is.*, LIII, 6 et suiv.; *Jér.*, XI, 19. — [3] *Jean*, I, 37 et suiv.; II, 1-11.

§ 208. Second voyage de Jésus.

De Capharnaüm à Jérusalem pour la fête de la Pâque. — Expulsion des vendeurs. — Entretien avec Nicodème. — Les disciples baptisent en Judée. — Entretien près du puits de Jacob. — Prédication de la nouvelle du salut en Galilée. — Guérison d'un grand nombre de malades et de possédés. — Pêche abondante. — Miracles opérés à Capharnaüm.

A l'approche de la solennité de la Pâque, qui se célébrait du 15 au 21 de nisan (avril), en mémoire de ce que le Seigneur avait épargné les premiers-nés d'Israël et délivré son peuple de la servitude d'Egypte, Jésus monta de Capharnaüm à Jérusalem. De Capharnaüm à Jérusalem, la route, par la Samarie et Sichem, était d'environ trente-sept lieues. Pendant la fête, Jésus, en expulsant les vendeurs du portique du Temple, montra le zèle dont il brûlait pour l'honneur du lieu saint, qui est la maison de son Père ; par cette action, il attira sur lui l'attention de tout le peuple, et par ses miracles il se fit connaître comme le Messie. *Or, comme il était à Jérusalem durant les jours de la fête de Pâque, un grand nombre crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait. Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait pas besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme, car il connaissait par lui-même ce qu'il y avait dans l'homme* (Jean, II, 23 et suiv.). Il s'entretint avec le pharisien Nicodème, qui était venu le trouver durant la nuit, de la nécessité du baptême et de la foi au Messie. *En vérité, en vérité, je vous le dis, si un homme ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas condamné ; mais celui qui ne croit pas est déjà condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu*[1].

La fête étant terminée, le Sauveur quitta la capitale, séjourna

[1] *Jean,* III, 5, 17 et suiv.

quelque temps en Judée avec ses disciples, et leur donna l'ordre de baptiser[1]. Vers ce même temps, Jean baptisait aussi à Ænnon, près de Salim (§ 185), et témoigna la joie qu'il avait de voir augmenter la réputation de Jésus, en disant : *L'ami de l'Epoux, qui se tient debout et qui l'écoute, est ravi de joie en entendant la voix de l'Epoux. Je suis donc en ce moment comblé de joie. Il faut qu'il croisse et que je diminue. Celui qui est venu d'en haut est au-dessus de tous. Celui qui tire son origine de la terre est de la terre, et il part de la terre. Celui qui est venu du ciel est au-dessus de tous. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle; celui qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeurera sur lui*[2]. L'emprisonnement de saint Jean-Baptiste, qui arriva bientôt après par les ordres d'Hérode Antipas, et les piéges que lui dressèrent les pharisiens, ses ennemis, furent pour le Sauveur une occasion de sortir de Judée et de regagner la Galilée[3]. Durant ce voyage pour la Galilée, Jésus ayant passé par Samarie, arriva au puits de Jacob, non loin de Sichem (§ 123, n° 1). Là, s'étant assis parce qu'il était fatigué, dans une conversation bienveillante, mais où il laissa percer la science surhumaine qui était en lui, il gagna à la foi une femme samaritaine. Après avoir à cette occasion exhorté ses disciples au zèle pour le salut des âmes, en leur promettant des fruits abondants, à la prière d'un grand nombre de Samaritains fidèles, il demeura deux jours à Sichem (*Jean*, IV, 1 et suiv.). De Sichem, Jésus continua sa route vers la Galilée et revint à Cana (§ 192), où il avait changé l'eau en vin. Un officier royal, dont le fils s'en allait mourant à Capharnaüm, vint l'y trouver, le priant de vouloir se rendre à Capharnaüm pour guérir son fils. Et Jésus, exauçant la prière pleine de confiance de ce père, guérit de loin son fils, et par ce miracle fit éclater sa puissance illimitée et sa charité présente en tous lieux, qui connaît toutes les nécessités et toutes les souffrances (*Jean*, IV, 50 et suiv.).

Le Seigneur, continuant à prêcher dans la Galilée l'heureuse nouvelle du royaume de Dieu, disait : *Le temps est accompli, et*

[1] *Jean*, III, 22; IV, 2. — [2] *Jean*, III, 29, 30; XXXI, 36. — [3] *Matth.*, IV, 12; *Marc*, VI, 17 et suiv.; *Luc*, III, 19 et suiv.; *Jean*, IV, 3.

le royaume de Dieu est proche; faites pénitence et croyez à l'Evangile (Marc, I, 14). Le cœur rempli de la miséricorde divine, il soulageait toutes les infirmités parmi le peuple, en sorte que sa réputation se répandit au loin, et qu'on lui amenait les possédés du démon, les lunatiques et les paralytiques, auxquels il se faisait aussi connaître comme le Sauveur (*Matth.*, IV, 23 et suiv.). Pierre, Jacques, André et Jean, que Jésus avait déjà choisis pour disciples, ayant été témoins de la pêche miraculeuse sur le lac de Génésareth, demeurèrent désormais d'une manière constante à sa suite [1].

Arrivé à Capharnaüm, il entra un jour de sabbat dans la synagogue et se mit à enseigner, de telle sorte que tous en étaient dans l'étonnement; *car il les instruisait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes* [2]. Au grand étonnement de tout le monde, il délivra un possédé du malin esprit et rendit la santé à la belle-mère de Pierre, ainsi qu'à beaucoup d'autres [3]. Ainsi s'accomplissait la parole du prophète : *Dans les premiers temps, le pays de Zabulon et le pays de Nephthali a été l'objet du mépris; dans les derniers temps, la contrée le long de la mer, en deçà du Jourdain, dans la Galilée des nations, sera honorée. Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière; ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort ont vu le jour se lever sur eux* [4].

§ 209. Troisième voyage de Jésus.

De Capharnaüm au delà du lac de Génésareth. — La tempête apaisée. — Expulsion de malins esprits dans le territoire de Gadara. — Retour à Capharnaüm. — Guérison du paralytique. — Vocation de saint Matthieu. — Résurrection de la fille de Jaïr et autres miracles.

Un jour le Sauveur allait dans une barque avec ses disciples de Capharnaüm au delà du lac de Génésareth, et, par sa parole toute-puissante, il apaisa une violente tempête. *Et se levant, il*

[1] *Matth.*, IV, 18-22; *Marc*, I, 16-20; *Luc*, V, 1-11. — [2] *Marc*, I, 22; comp. *Matth.*, VII, 28; *Luc*, IV, 32. — [3] *Matth.*, VIII, 14 et suiv.; *Marc*, I, 21 et suiv.; *Luc*, IV, 31 et suiv. — [4] *Is.*, IX, 1 et suiv.; comp. *Matth.*, IV, 14 et suiv.

commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Or, des hommes (qui étaient dans d'autres barques) *en furent dans l'admiration, et ils disaient : Quel est celui-ci, à qui les les vents et la mer obéissent*[1]. Dans le pays à l'est du Jourdain, aux environs de Gadara (§ 200), à six ou huit lieues au sud-est de Capharnaüm, Jésus chassa les malins esprits de deux possédés, et montra par là aux habitants païens de cette contrée que dès lors la puissance du démon était brisée et que le royaume de Dieu était arrivé. Mais ces païens estimant plus, dans leur sens terrestre, le gain temporel que les bénédictions du salut, prièrent Jésus de s'éloigner de leurs frontières[2].

Alors Jésus retourna par le lac de Génésareth à Capharnaüm, où le peuple l'attendait en foule. Là, ayant remis les péchés à un paralytique, et lui ayant en même temps rendu une parfaite santé d'une seule parole, il donna une preuve claire et évidente à tous que la miséricorde et la puissance divines avaient apparu en Celui qui opérait de telles œuvres, et que tous ceux-là y auraient part qui auraient le cœur bien disposé et qui seraient de bonne volonté[3].

Le long de la route de Capharnaüm, sur les rives riantes du lac de Génésareth, à un bureau de péage, Jésus appela Lévi (Matthieu) pour en faire un de ses disciples. Il accepta ensuite l'invitation à un festin que lui fit Lévi, et s'assit à table avec lui et plusieurs employés de la douane. Or, comme les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient, il leur répondit : *Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades, qui ont besoin de médecin. Je suis venu non pour appeler les justes, mais les pécheurs, à la pénitence*[4]. Pendant cet entretien, Jaïr, chef de la synagogue, étant survenu, tomba aux pieds de Jésus, le priant de tirer de la mort sa fille unique. Pendant qu'il se rendait à la demeure de Jaïr, dont il rappela la fille à la vie, une femme pleine de foi ayant touché les vêtements de Jésus,

[1] *Matth.*, VIII, 26 et suiv.; comp. *Marc*, IV, 35 et suiv.; *Luc*, VIII, 22 et suiv.
[2] *Matth.*, VIII, 28 et suiv.; *Marc*, V, 1 et suiv.; *Luc*, VIII, 26 et suiv.
[3] *Matth.*, IX, 1-8; *Marc*, II, 1-12; *Luc*, V, 17-26.
[4] *Luc*, V, 31 et suiv.; comp. *Matth.*, IX, 9-17; *Marc*, II, 13-22.

obtint la guérison après laquelle elle soupirait depuis longtemps; et bientôt après le Sauveur rendit la vue à deux aveugles et la parole à un homme muet possédé d'un malin esprit[1]. Ainsi s'accomplit aux yeux de tous cette parole prophétique : *Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'éteindra point la mèche qui fume encore ; il enseignera la justice dans la vérité*[2].

§ 210. Quatrième voyage de Jésus.

De Capharnaüm à Jérusalem pour la fête des Purim. — Miracle près de la piscine de Bethsaïde (Béthesda). — Retour en Galilée. — Choix des douze apôtres. — Sermon sur la montagne. — Arrivée à Capharnaüm.

La seconde fête pour laquelle Jésus alla à Jérusalem, en prenant sa route soit par la Samarie soit par la Pérée, était vraisemblablement la fête des Purim (*a*). Cette fête tombait le 14 de véadar (19 mars), et c'était la trente-deuxième année du Seigneur. Cette fois encore la ville du Temple devait expérimenter et voir que le Fils agissait dans la force de la même nature divine que le Père.

Cet homme, qui depuis trente-huit ans éprouvait les souffrances de la maladie, entendit près de la piscine de Bethsaïde (Béthesda, § 122) ces consolantes paroles : *Levez-vous, prenez votre lit et marchez.* Or les Juifs endurcis accusant le Sauveur, à cause de ce prodige, d'avoir violé le sabbat, il en prit occasion de déclarer nettement que pour les opérations de Dieu il n'y a point de sabbat : *Mon Père, dit-il, ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et j'agis aussi. Comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît. Car le Père ne juge personne, mais il a donné tout pouvoir de juger au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Vous lisez avec*

[1] *Matth.*, IX, 18 et suiv.; *Marc*, V, 22 et suiv.; *Luc*, VIII, 41 et suiv. — [2] *Is.*, XLII, 3.

(*a*) C'est le nom que les Juifs donnent à une de leurs fêtes, qu'ils célèbrent en mémoire d'Esther, parce que cette reine empêcha que tout le peuple d'Israël ne fût exterminé par Aman. Le nom de Purim, qui signifie *sorts*, a été donné a cette fête à cause des sorts dont il est parlé dans le chapitre IX d'Esther.

soin les Ecritures, parce que vous croyez y trouver la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi. Mais vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie[1].

Comme après ces premiers faits les principaux d'entre les Juifs pensaient déjà à faire mourir Jésus, il reprit la route de la Galilée, vraisemblablement en passant par Jéricho, à travers la vallée du Jourdain. Chemin faisant il enseignait et opérait partout avec une dignité et une puissance divines : il prit la défense de ses disciples, qui, un jour de sabbat, avaient broyé et mangé des épis, contre les injustes accusations des pharisiens, et il leur fit comprendre, en guérissant un homme qui avait une main paralysée, qu'il est permis, même le jour du sabbat, de secourir ceux qui souffrent[2].

Dans les environs si agréables du lac de Génésareth, à deux milles géographiques au nord-est du Thabor, s'élève non loin de Tibériade une colline allongée ayant la forme d'un rectangle, appelée par les chrétiens montagne des Béatitudes et par les Arabes Keroun-el-Hittin (cornes de Hittin, § 98). Ce fut là, d'après le témoignage de l'antiquité chrétienne, que Jésus, après avoir passé la nuit en prières, choisit parmi ses disciples les douze apôtres, et qu'il tint le discours à jamais mémorable connu sous le nom de *Sermon sur la montagne*, dans lequel il instruisit les siens du véritable bonheur, et leur recommanda ces sentiments d'une charité divine qui doivent animer toutes leurs actions et briller dans leurs personnes comme des flambeaux[3].

Après avoir achevé de parler, Jésus descendit de la montagne, et une grande multitude de peuple le suivit. En ce moment un lépreux s'approchant de lui, lui demandait à genoux de lui rendre la santé. Touché de compassion pour lui, Jésus étendit la main, le toucha, et lui dit : *Je le veux, soyez guéri*. Et aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles, la lèpre disparut[4]. Rentré à Capharnaüm, le Sauveur vit venir à lui les envoyés du centurion, homme encore païen, qui le priait de guérir son serviteur malade, ce qui

[1] *Jean*, v, 1, 17, 21, 22, 23, 39, 40. — [2] *Matth.*, xii, 1-21; *Marc*, ii, 23-28; iii, 1-12; *Luc*, vi, 1-11; *Jean*, v, 18. — [3] *Matth.*, v, 1-7, 27; *Marc*, iii, 13-19; *Luc*, vi, 12 et suiv. — [4] *Matth.*, viii, 1-4; *Marc*, i, 40-45; *Luc*, v, 12-16.

eut lieu. Jésus est venu pour sauver même les gentils qui s'approchent de lui avec foi, et l'humble parole : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison,* ne devait pas tourner à la confusion de celui qui la prononçait[1].

§ 211. Cinquième voyage de Jésus.

De Capharnaüm à Naïm, où Jésus ressuscite un jeune homme mort. — Il est méconnu des habitants de Nazareth. — Il prêche en Galilée. — Il donne aux apôtres leur mission. — Il nourrit cinq milles hommes près de Bethsaïde-Julias. — Il marche sur les eaux du lac. — Il enseigne à Capharnaüm.

La petite ville de Naïm était située à neuf lieues au sud-ouest de Capharnaüm (§ 186). Jésus en y allant fut accompagné de ses disciples et d'une grande multitude de peuple. Là encore la résurrection du jeune homme mort devait apprendre que Jésus avait tout pouvoir non-seulement sur les souffrances et les maladies, mais aussi sur la mort, et qu'il n'y a point d'occasion ni de besoin où il ne puisse consoler et aider. *Le Seigneur l'ayant vue* (la mère), *fut touché de compassion pour elle, et il lui dit : Ne pleurez point... Et il le rendit* (le jeune homme ressuscité) *à sa mère*[2].

Ensuite Jésus, non loin du lac de Génésareth, instruisit le peuple par diverses paraboles[3], puis il alla à Nazareth, sa patrie (§ 190), où s'étant fait l'application d'un passage du prophète Isaïe dans lequel il s'agit du Messie, il n'échappa que par un miracle à ses concitoyens incrédules, qui voulaient le faire périr[4].

Après cela Jésus porta la nouvelle du salut en d'autres villes, bourgs et villages; il envoya aussi ses apôtres prêcher, et leur donnant, en confirmation de leur prédication, puissance sur les malins esprits, et pouvoir de guérir toutes sortes de maladies et d'infirmités, il les affermit dans la confiance en Dieu, en leur disant : *Ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; mais craignez plutôt celui qui peut perdre et l'âme et le corps dans l'enfer. N'est-il pas vrai que deux passereaux ne se vendent qu'une obole? et néanmoins il n'en tombe*

[1] *Matth.,* VIII, 5-13; *Luc,* VII, 1-10. — [2] *Luc,* VII, 11-17. — [3] *Matth.,* XIII, 1 et suiv.; *Marc,* IV, 1 et suiv.; *Luc,* VIII, 4 et suiv. — [4] *Matth.,* XIII, 53-58; *Marc,* VI, 1-6; *Luc,* IV, 16-30.

aucun par terre sans la volonté de votre Père. Pour vous, les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point, vous valez beaucoup mieux qu'un grand nombre de passereaux. Quiconque donc me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux, et quiconque me renoncera devant les hommes, je le renoncerai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux; celui qui vous reçoit, me reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé[1].

Jésus ayant appris dans le voisinage de Tibériade que Jean-Baptiste avait été mis à mort par Hérode Antipas, passa avec ses disciples de l'autre côté du lac de Génésareth, et se rendit dans la contrée de Bethsaïde-Julias (§ 199), à environ une lieue et quart au nord-est de l'entrée du Jourdain dans le lac. Ce fut là qu'il opéra le miracle par lequel il procura de la nourriture à cinq mille hommes[2]. Afin d'empêcher des mouvements populaires, le Sauveur monta sur la montagne voisine, pria dans la solitude, et ordonna à ses disciples de passer dans des barques de l'autre côté, à Capharnaüm. Or, comme ils étaient battus par une tempête violente, leur Seigneur et Maître parut subitement auprès d'eux, marchant sur le lac, et calma le vent[3]. Le lendemain cette multitude de peuple qui avait été nourrie miraculeusement vint à Capharnaüm, cherchant Jésus. Ce fut alors qu'il leur adressa ce discours rempli d'un sens profond : *Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi, n'aura point faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour*[4].

[1] *Matth.*, X, 1 et suiv.; comp. *Matth.*, IX, 35 et suiv.; *Marc*, VI, 6-13; *Luc*, VIII, 1-3; IX, 1-6. — [2] *Matth.*, XIV, 1-21; *Marc*, VI, 14-44; *Luc*, IX, 7-17; *Jean*, VI, 1-14. — [3] *Matth.*, XIV, 23-36; *Marc*, 6, 46-56; *Jean*, VI, 16-21.

[4] *Jean*, VI, 35, 47, 51, 52, 53. — Comp. le commentaire de d'Allioli sur ces passages.

§ 212. Sixième voyage de Jésus.

De Capharnaüm dans la contrée de Tyr et de Sidon. — Miracles dans le territoire de la Décapole. — Nourriture miraculeuse pour quatre mille personnes. — Arrivée à Dalmanutha. — Les pharisiens et les saducéens demandent des miracles. — Traversée du lac de Génésareth. — Retour dans le voisinage de Capharnaüm.

Dans le cours de ses excursions, Jésus alla aussi de Capharnaüm dans la contrée de Tyr (§ 56) et de Sidon (§ 54), à environ vingt lieues au nord-ouest du lac de Génésareth. Là une femme païenne de cette contrée vint avec empressement le trouver, en criant : *Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi! ma fille est misérablement tourmentée par le démon.* Jésus, sans lui répondre d'abord une seule parole, voulant faire paraître les profonds sentiments de foi, d'humilité et de confiance qui animaient cette femme phénicienne, ne lui fit entendre que tardivement, après une prière souvent réitérée, les paroles qui devaient la consoler : *O femme, votre foi est grande; qu'il vous soit fait comme vous le désirez.* Et sa fille fut à l'heure même délivrée du malin esprit[1]. Par où les disciples purent comprendre clairement que leur divin Maître n'était pas seulement le Sauveur des Juifs, mais aussi des gentils, et par conséquent du monde entier.

En revenant des confins de Tyr et de Sidon, Jésus passa à l'est du Jourdain, dans le territoire de la Décapole (§ 97), où ayant prononcé l'*ephpheta* (ouvre-toi) sur un sourd-muet, il lui donna l'ouïe et la parole, ce qui fut cause que ceux qui étaient présents s'écrièrent avec admiration : *Il fait bien toutes choses! il fait entendre les sourds et parler les muets*[2].

En outre on amena aux pieds de Jésus des aveugles, des boiteux, des estropiés et beaucoup d'autres infirmes, et il les guérit (*Matth.*, xv, 29-32). Le grand prophète de Dieu avait en effet depuis des siècles fait cette prédiction : *Alors les yeux des aveugles verront le jour, et les oreilles des sourds seront ouvertes. Alors le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera*

[1] *Matth.*, xv, 21-28; *Marc*, vii, 24-30. — [2] *Marc*, vii, 31-37.

déliée ; des sources d'eau sortiront de terre dans le désert, et des torrents couleront dans la solitude [1].

Comme encore en cette occasion il y avait beaucoup de peuple, et qu'ils n'avaient rien à manger, Jésus en eut compassion, et avec sept pains et quelques poissons il nourrit quatre mille personnes, non compris les femmes et les enfants. Ayant congédié le peuple, il monta sans différer dans une barque avec ses disciples, et vint dans la contrée de Dalmanutha (§ 193), entre Tibériade et Bethsaïde, sur le côté occidental du lac de Génésareth [2].

Des pharisiens et des saducéens qui se trouvaient en ce lieu demandèrent à Jésus de confirmer sa mission divine par quelque signe visible du ciel, mais il leur répondit : *Quand le soir est venu, vous dites : Il fera beau, car le ciel est rouge. Et le matin* (vous dites) : *il y aura aujourd'hui de l'orage, car le ciel est sombre et rougeâtre. Vous savez donc discerner les diverses apparences du ciel, et vous ne savez point reconnaître les signes des temps? Cette race méchante et adultère demande un prodige, et il ne lui sera point donné de prodige que celui du prophète Jonas.* Et Jésus les laissant et remontant dans la barque, passa au delà du lac, et exhorta de nouveau ses disciples à ne pas se laisser séduire par les vains enseignements des pharisiens et par leurs doctrines altérées [3].

Arrivé à Bethsaïde (§ 193), non loin de Capharnaüm, le divin Sauveur rendit la vue à un aveugle, montrant ainsi qu'il opère quand, comment et où il veut [4].

§ 213. Septième voyage de Jésus.

Des environs de Capharnaüm dans la contrée de Césarée de Philippe. — Confession de Pierre. — Prédication de la Passion. — Transfiguration sur le Thabor. — Expulsion du malin esprit d'un jeune garçon lunatique. — Retour à Capharnaüm. — Paiement du tribut du Temple.

Des environs de Capharnaüm Jésus se rendit avec ses disciples dans la contrée de Césarée de Philippe (§ 198), à environ onze

[1] *Is.*, XXXV, 5, 6. — [2] *Matth.*, XV, 29-39; *Marc.*, VIII, 1-10. — [3] *Matth.*, XVI, 1-12; *Marc*, VIII, 11-21. — [4] *Marc*, VIII, 22-26.

lieues au nord de Capharnaüm. Chemin faisant Pierre confessa ouvertement que Jésus était le Messie, Fils de Dieu. Depuis ce temps-là le Rédempteur se mit à instruire ses disciples de la nécessité qu'il y avait que le Fils de l'Homme allât à Jérusalem et qu'il y souffrît beaucoup, ajoutant que le troisième jour il ressusciterait. Puis rassemblant le peuple avec ses disciples, il leur dit: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il prenne sa croix et me suive*[1].

Environ huit jours après, Jésus revint dans les environs du mont Thabor (§ 97), au sommet duquel il fut transfiguré devant Pierre, Jacques et Jean[2]. Au pied de la montagne il guérit un jeune homme lunatique qu'il délivra d'un malin esprit. Les disciples lui ayant demandé pourquoi ils n'avaient pu chasser le malin esprit eux-mêmes, reçurent à cette occasion pour réponse: *A cause de votre incrédulité. Car je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne* (*a*) *: Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible. Mais cette sorte de démons ne se chasse que par la prière et par le jeûne*[3].

Après avoir en partie parcouru la Galilée, le Seigneur rentra à Capharnaüm (§ 194), paya le tribut du Temple pour lui et pour Pierre[4], inspira l'humilité à ses disciples et leur parla de l'obligation d'éviter le scandale et de la nécessité du pardon: *Jésus ayant appelé un petit enfant, le plaça au milieu d'eux, et leur dit: Je vous dis en vérité que si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quiconque donc s'humiliera comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. Que si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-les et les jetez loin de vous; et si votre œil vous est un sujet de scandale, arrachez-le, et le jetez loin de vous. Ayez en*

[1] Comp. *Matth.*, XVI, 13-28; *Marc*, VIII, 21-38; *Luc*, IX, 18-27. — [2] *Matth.*, XVII, 1-13; *Marc*, IX, 2-13; *Luc*, IX, 28-36; II *Pierre*, I, 17. — [3] *Matth.*, XVII, 14-21; *Marc*, IX, 14-28; *Luc*, IX, 37-43. — [4] *Matth.*, XVII, 24-27.

(*a*) Au Thabor. (*Trad.*)

vous du sel (des sentiments fraternels), *et conservez la paix entre vous* [1].

§ 214. Huitième voyage de Jésus.

De Capharnaüm par la Samarie à la fête des Tabernacles à Jérusalem. — Guérison des dix lépreux. — Discours de Jésus durant la fête des Tabernacles. — Mission des soixante-douze disciples.

C'était la trente-troisième année de la vie du Sauveur, et la fête des Tabernacles, qui commençait le 15 de tischri (octobre) et durait huit jours, approchait. Quelques-uns des parents de Jésus auraient voulu qu'à l'occasion de cette fête il se rendît à Jérusalem en grande pompe avec un nombreux cortége, et qu'il y opérât des miracles pour frapper les esprits et s'attirer l'admiration. Jésus, au contraire, dont le royaume n'est pas de ce monde, se mit silencieusement en route pour aller à la fête, en passant par la Samarie (§ 180), et reprit ses disciples Jacques et Jean qui voulaient faire descendre le feu du ciel pour détruire une ville de la contrée qui leur avait refusé l'hospitalité : *Vous ne savez, leur dit-il, de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver* [2].

Ce fut pendant ce voyage que dix lépreux ayant rencontré le Sauveur dans un village s'arrêtèrent loin de lui, et élevant la voix, lui dirent : *Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les eut vus, il leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et il arriva, pendant qu'ils y allaient, qu'ils furent guéris. Or, l'un d'eux voyant qu'il était guéri, retourna, glorifiant Dieu à haute voix. Et il tomba la face contre terre aux pieds de Jésus, lui rendant grâces, et celui-là était un Samaritain* (Luc, XVII, 11-19).

Vers le milieu de la fête des Tabernacles Jésus étant entré dans le Temple, affirma sa mission divine, parla de sa dignité comme Homme-Dieu, annonça qu'il devait souffrir la mort de la croix pour les hommes, et caractérisa la vraie liberté que procure la foi

[1] Comp. *Matth.*, XVIII, 1-35; *Marc*, IX, 33-49; *Luc*, IX, 46-50. — [2] Comp. *Jean*, VII, 1-11; *Luc*, IX, 51-56.

en lui : *Et les Juifs tout étonnés, disaient : Comment cet homme sait-il l'Ecriture, lui qui ne l'a point étudiée? Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais c'est la doctrine de Celui qui m'a envoyé. Or, plusieurs du peuple crurent en lui, et disaient : Quand le Christ viendra fera-t-il plus de miracles que n'en fait celui-ci? Jésus parlant donc de nouveau* (le jour suivant) *au peuple, leur dit : Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. Lorsque vous aurez élevé en haut* (à la croix) *le Fils de l'Homme, alors vous connaîtrez qui je suis et que je ne fais rien de moi-même, mais que je dis ce que mon Père m'a enseigné! En vérité, en vérité, je vous le dis : Quiconque commet le péché est esclave du péché. Or l'esclave ne demeure pas toujours en la maison, mais le Fils de l'Homme demeure toujours. Si donc le Fils vous rend en liberté, vous serez véritablement libres. Celui qui est de Dieu écoute la parole de Dieu*[1].

A partir de ce moment les pharisiens sans charité et s'aveuglant eux-mêmes, cherchèrent en plus d'une occasion à se saisir du *Prince de la paix,* qu'avaient prédit les prophètes et qui enfin avait en effet apparu ; mais comme le moment fixé dans les desseins de la Providence divine pour la mort du Rédempteur, n'était pas encore arrivé, leurs homicides pensées demeurèrent vaines[2]. Dès lors Jésus envoya les soixante et douze disciples deux à deux devant lui dans les villes et villages de la Judée et de la Samarie, où lui-même devait aller, et leur ordonna d'annoncer l'*approche du royaume de Dieu* (Luc, x, 1-24).

§ 215. Neuvième voyage de Jésus.

Jésus parle de nouveau, le jour de la fête de la Dédicace du Temple, dans le portique de Salomon, de sa qualité de Messie et de sa nature divine, et se retire dans la Pérée et la Galilée. — Résurrection de Lazare à Béthanie.

La fête de la Dédicace du Temple avait été instituée en souvenir de la purification du sanctuaire profané par Antiochus Epiphane,

[1] *Jean,* VII, 15, 16, 31 ; VIII, 12, 28, 34-47. — [2] *Jean,* VII, 30, 44 ; VIII, 20.

et se célébrait au mois de kasleu (décembre). Jésus se trouvait pour la seconde fois à Jérusalem, et c'était la trente-troisième année de sa carrière mortelle. Or, comme il se promenait dans le portique de Salomon, il parla de nouveau de sa qualité de Messie et de sa nature divine en ces termes : *Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi, mais pour vous, vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me connaissent. Et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira d'entre mes mains. Mon Père et moi nous sommes une même chose* (Jean, X, 25 et suiv.). Toutefois, nonobstant ces témoignages et ces preuves, les principaux d'entre les Juifs méditaient la mort de Celui qui est trois fois saint; mais parce que, suivant les desseins de la justice divine, le Rédempteur ne devait subir la mort qu'à la prochaine fête de Pâque, Jésus se soustrayant à leurs mains avides de sang, quitta la capitale, et se rendit à l'est du Jourdain dans la contrée de Béthanie (§ 203), où Jean-Baptiste avait exercé son zèle en prêchant la pénitence et préparant les cœurs à recevoir la nouvelle du salut.

Durant ce temps-là, Jésus se borna à enseigner dans la Pérée (§ 197) et la Galilée (§ 187). Les pharisiens surent néanmoins l'y découvrir, et lui proposèrent leurs questions captieuses sur le divorce [1]. Cependant le Sauveur continua à recommander à ses disciples la simplicité de l'enfance, promettant la récompense éternelle à ceux qui auraient part au royaume du Messie [2]. Le prophète a fait entendre au sujet du divin rejeton de Jessé ces paroles : *La justice sera la ceinture de ses reins, et la fidélité le baudrier dont il sera ceint* (Isaïe, XI, 5).

Lazare étant mort à Béthanie, non loin de Jérusalem (§ 152), Jésus se rendit du pays à l'est du Jourdain en Judée, rappela à la vie avec les démonstrations de l'affection la plus touchante le frère bien-aimé de Marthe et de Marie, et, en présence de nombreux témoins, montra encore une fois qu'il était le Fils unique du Père, plein de grâce et de puissance, et l'arbitre souverain

[1] *Matth.*, XIX, 1-12; *Marc*, X, 1-12. — [2] *Matth.*, XIX, 13-30; *Marc*, X, 13, 31; *Luc*, XVIII, 15-30.

de la vie et de la mort : *Un grand nombre d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marie et Marthe et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. Mais quelques-uns d'eux s'en allèrent trouver les pharisiens et leur rapportèrent ce que Jésus avait fait, et depuis ce jour-là ils ne songèrent plus qu'à le faire mourir* [1].

A partir de ce moment Jésus ne paraissait plus en public au milieu des Juifs, mais il se retira avec ses disciples dans la contrée solitaire de la petite ville d'Ephrem, située au nord-est de Béthel (§ 167).

§ 216. Dixième voyage de Jésus.

Jésus prédit sa prochaine Passion. — Il entre dans la maison de Zachée à Jéricho. — Il rend la vue à deux aveugles. — Il célèbre le repos du sabbat à Béthanie, et fait son entrée solennelle à Jérusalem. — Derniers jours du Seigneur.

Jésus était non loin d'Ephrem (§ 167) et de Jéricho (§ 166), où il s'était retiré pour se soustraire aux embûches des pharisiens. Comme la fête de Pâque, qui se célébrait au mois de nizan (d'avril), approchait, la trente-troisième année de la vie de Sauveur, suivant la manière ordinaire de compter, ayant pris ses douze disciples à part, il leur dit : *Voilà que nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'Homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, qui le condamneront à mort et le livreront aux gentils, afin qu'ils le traitent avec dérision, et qu'ils le fouettent et le crucifient, et il ressuscitera le troisième jour*. Dans le même temps, il rappela les fils de Zébédée à des sentiments d'humilité et de patience, et leur déclara que dans son Eglise la domination consisterait à souffrir et à endurer, à servir et à se sacrifier [2].

Comme ils approchaient de Jéricho, un aveugle assis le long de la route demandait l'aumône. Ayant appris que Jésus de Nazareth passait, il s'écria : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi !* Et Jésus touché de compassion pour lui, lui rendit la vue. *Ce que tout le peuple ayant vu, il en loua Dieu* (Luc, XVIII, 15 et suiv.).

[1] *Jean,* XI, 1-53. — [2] Comp. *Matth.,* XX, 17-28 ; *Marc,* X, 32-45 ; *Luc,* XVIII, 31-34.

A Jéricho, le Seigneur entra chez le publicain Zachée, et fit entendre ces consolantes paroles : *Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham ; car le Fils de l'Homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu* (Luc, XIX, 1 et suiv.). Comme Jésus sortait de Jéricho l'aveugle Bartimée revit la lumière par un effet de sa miséricorde et de sa puissance, et se joignit par reconnaissance aux pèlerins qui allaient à la fête[1].

Six jours avant la fête de Pâque, le Sauveur alla à Béthanie (§ 152), où il avait ressuscité Lazare. Là, l'amitié reconnaissante lui prépara un souper, durant lequel Marie, sœur de Lazare, oignit les pieds de son divin bienfaiteur avec un parfum précieux de nard, et les essuya avec ses cheveux. Ce fut là le dernier honneur rendu au Sauveur, et il le considéra comme une préparation à sa sépulture. Cette démarche de Marie, inspirée par la plus tendre charité, reçut de la bouche du Sauveur la promesse d'un impérissable souvenir[2].

Sur l'avis que Jésus venait à la fête de Pâque et qu'il était déjà à Béthanie, une grande foule de peuple, dans laquelle se trouvaient aussi des pèlerins pour la fête, alla au-devant de lui. Ce fut le jour d'après le souper du sabbat à Béthanie qu'eut lieu l'entrée solennelle à Jérusalem. Le chemin qui passait par Bethphagé (§ 152) suivait le versant oriental du mont des Oliviers. *Une grande multitude de peuple étendit aussi ses vêtements sur le chemin; les autres coupaient des branches d'arbre et les jetaient dans la voie. Et lorsqu'il approcha de la descente de la montagne des Oliviers, tous les disciples en foule, transportés de joie, commencèrent à louer Dieu à haute voix pour toutes les merveilles qu'ils avaient vues, en disant : Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur ; que la paix soit dans le ciel et gloire dans les lieux très-hauts ! Et lorsqu'il fut arrivé proche de Jérusalem, regardant la ville, il pleura sur elle, en disant : Ah! si tu connaissais au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui te*

[1] *Marc*, X, 46-52 ; *Luc*, XVIII, 35-43. — [2] *Matth.*, XXVI, 6-13 ; *Marc*, XIV, 3-9 ; *Jean*, XII, 1-8.

peut apporter la paix! mais maintenant tout cela est caché à tes yeux[1].

Jésus alla directement au Temple, la maison de son Père et la sienne. Alors vinrent à lui des aveugles et des boiteux, qu'il guérit; et à la vue de ces prodiges, la foule éclata en cris de joie et de louanges, cris auxquels s'associèrent, comme trait caractéristique, les enfants innocents : *Les princes des prêtres et les scribes voyant donc les merveilles qu'il avait faites et les enfants qui criaient dans le Temple, et qui disaient : Hosanna au Fils de David! en conçurent de l'indignation, et ils lui dirent : Entendez-vous ce qu'ils disent? Oui, leur dit Jésus. Et vous, n'avez-vous jamais lu : C'est de la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle que vous avez tiré la louange la plus parfaite? Et les ayant laissés là, il sortit de la ville, et s'en alla à Béthanie, où il demeura* (pendant la nuit)[2].

L'entrée solennelle eut lieu le 10 de nisan (d'avril), jour auquel on séparait les agneaux destinés à être immolés pour la fête de Pâque. Le 11 de nisan (un lundi, selon notre manière de compter), Jésus alla de Béthanie à Jérusalem, maudit, chemin faisant, le figuier, chassa du parvis du Temple ceux qui y vendaient et achetaient, et le soir quitta de nouveau la ville[3]. Le 12 de nisan (le mardi), il parla dans le Temple contre les pharisiens, et, en se retirant, il prédit du haut des Oliviers la destruction du Temple[4]. Le 13 de nisan (le mercredi), il tenta, dans de nouveaux entretiens, de rappeler à de meilleurs sentiments les pharisiens et les saducéens, et d'inculquer dans les esprits de ses auditeurs les vérités salutaires de l'Evangile[5]. Le 14 de nisan (le jeudi), il termina ses discours publics, célébra la Cène avec ses disciples, et

[1] Comp. *Matth.*, XXI, 1-11; *Marc*, XI, 1-11; *Luc*, XIX, 29-44; *Jean*, XII, 12-15.

[2] Comp. *Matth.*, XXI, 14-18; *Marc*, XI, 15-19. — Parmi les anciens auteurs qui ont parlé en général des voyages de Jésus, on trouve : Adrichomius, *loc. cit.*, p. 162 et suiv. Samson, *Geogr. sacr.*, append., p. 9 et suiv., et Calmet, *Dictionn.*, art. *Jésus-Christ*, etc.

[3] *Matth.*, XXI, 12-16; *Marc*, XI, 12-19; *Luc*, XIX, 45-48. — Comp. *Jean*, II, 13-28. — [4] *Matth.*, XXI, 23; XXII, 14; *Marc*, XI, 27; XII, 12; *Luc*, XX, 1-19. — [5] *Matth.*, XXII, 15-46; *Marc*, XII, 13-37; *Luc*, XX, 20-44.

ensuite fut pris dans le jardin de Gethsémani (§ 152)[1]. Le 15 de nisan (le vendredi), fut le jour de la mort et de la sépulture du Sauveur[2].

Jésus célébra cinq fêtes à Jérusalem, prêcha durant trois ans l'heureuse nouvelle du royaume de Dieu, appela et rassembla en foule autour de lui les pauvres en esprit, se faisant connaître par sa doctrine et ses actions comme le vrai Fils de Dieu et le Sauveur du monde, plein de grâce et de vérité, et enfin sacrifiant sa vie pour les siens.

Adoré soyez-vous, ô Seigneur Jésus! vous qui par obéissance et par amour avez incliné la tête sur le Golgotha, et êtes sorti victorieux de la mort. Adoré soyez-vous, ô Seigneur Jésus! vous qui êtes le pasteur éternel et l'appui de votre Eglise, et qui la conduisez et la protégez avec un amour paternel : *Béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, selon la grandeur de sa miséricorde, nous a régénérés par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour nous donner l'espérance de la vie, de cet héritage où rien ne peut ni se détruire, ni se corrompre, ni se flétrir, qui vous est réservé dans les cieux, à vous que la vertu de Dieu garde par la foi, pour vous faire jouir du salut qui doit être montré à découvert dans la fin des temps* (I Pierre, I, 3 et suiv.).

[1] *Matth.*, XXIV, 1-25, 46; *Marc*, XIII, 1-37; *Luc*, XXI, 5-38; *Jean*, XIII, 1 et suiv. — [2] *Matth.*, XXVII, 1 et suiv.; *Marc*, XV, 1 et suiv.; *Luc*, XXII, 66 et suiv.

CINQUIÈME SECTION.

PAYS ET ILES SITUÉS AU NORD-OUEST DE LA PALESTINE.

CHAPITRE PREMIER.

ASIE MINEURE.

§ 217. Limites, dénomination et division de l'Asie mineure.

La grande presqu'île de l'Asie mineure, comprise entre le 45° et le 56° de longitude, et entre le 36° et le 42° de latitude, fut d'abord occupée par les descendants de Japhet (§ 14). Elle était bornée au nord par la mer Noire (mer d'Ascénez, Pont-Euxin), à l'orient par l'Arménie et la Syrie, au sud par la mer Méditerranée, à l'ouest par la mer Egée (l'Archipel), l'Hellespont (détroit des Dardanelles), la Propontide (mer de Marmara) et le Bosphore de Thrace (détroit de Constantinople).

Cette presqu'île, telle qu'on vient d'en déterminer les limites, et dans laquelle les apôtres saint Pierre, saint Jean, saint Paul et saint Barnabé, avec leurs disciples et leurs compagnons de voyage, prêchèrent l'Evangile et fondèrent des Eglises, était simplement connue du temps des Romains sous le nom d'Asie, et c'est pourquoi dans le Nouveau Testament par Asie c'est proprement l'Asie mineure avec ses limites ci-dessus assignées qu'il faut entendre[1]. Ce ne fut qu'à une époque postérieure qu'on donna à la presqu'île, pour la distinguer des autres parties de l'Asie beaucoup plus considérables, la dénomination d'Asie pro-

[1] *Act.*, II, 9; VI, 9; XIX, 10; I *Cor.*, XVI, 19; II *Cor.*, I, 8; I *Petr.*, I, 1; *Apoc.*, I, 4, 11. — Josèphe, *Antiq.*, XVI, II, 4.

PREMENT DITE (*Asia propria*) et d'ASIE MINEURE (*Asia minor*)[1]. Sous la domination romaine, on appelait aussi ASIARQUES (Ἀσιάρχαι, *Asiæ principes*) les délégués ayant la direction des jeux publics en l'honneur des dieux et des empereurs romains. Chaque ville de l'ASIE MINEURE déléguait un de ses principaux citoyens, et parmi les délégués on choisissait ensuite douze personnages (*Act.*, XIX, 31; Strabon, XIV, 649; Tertull., *De spect.*, II). Vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne, Théodose le Grand, après avoir partagé l'empire romain entre ses fils Arcadius et Honorius, donna au premier les pays d'Orient et au second les pays d'Occident. Depuis cette époque l'ASIE MINEURE fit partie de l'empire romain d'Orient ou de l'empire grec, empire dont les chefs avaient leur siége à Constantinople (Byzance).

Le pays, théâtre habituel de guerres sanglantes, tomba au onzième siècle après Jésus-Christ au pouvoir des Seldjoucides, contre lesquels combattirent les Croisés. A la conquête de Constantinople par les Occidentaux (1204), surgirent en ASIE MINEURE l'empire grec fondé à Nicée par Théodore Lascaris Comnène, et l'empire de Trébizonde, où régna également un prince byzantin indépendant. En 1283, les Mongols assujétirent enfin ce pays jadis si florissant, et depuis 1305 il gémit sous la domination des Osmanlis.

L'ASIE MINEURE, appelée par les Orientaux ANATOLIE, et par les Occidentaux LEVANT, a une superficie de plus de douze milles carrés, et se divise actuellement en huit gouvernements turcs (eïalets), savoir : le GASTAMOUNI (l'ancienne Paphlagonie), le KHOUADAVENDIGUIAR (la Bithynie), l'AYDIN (la Lydie), le GARAMAN (la Phrygie et la Pamphylie), l'ADANA (la Cilicie), le BOZOQ (la Cappadoce), le SIWAS (une partie de la Cappadoce) et le THARABEZOUN (le Pont et la Colchide)[2]. On évalue le nombre des habitants turcs, grecs ou arméniens à six millions.

[1] Paulus Orosius, *Hist. ad pagan.*, I, 2. — Pii II, pontif. max., *Asiæ descriptio*. Sur les anciennes routes romaines dans l'Asie mineure, voyez J. Kœpf, *Palæstin.*, p. 249 et suiv.

[2] Hammer, *Staatverfass. des Osm. Reiches*, II, 255 et suiv. — F.-H. Ungewitter, *Die Türkei*, p. 202.

La principale montagne est le Taurus, actuellement l'Ala-Dagh, qui est boisé jusqu'à son sommet et se développe par ses ramifications de l'orient à l'occident. Au nord du Taurus s'étend l'Anti-Taurus, appelé maintenant Al-Kouroun ou Agh-Dagh. Le fameux fleuve Halys (Kisil-Irmak), qui a ses sources dans le Taurus et dans l'Anti-Taurus, arrose dans une partie de son cours les provinces de Cappadoce, de Galatie, de Pont, et débouche dans la mer Noire. Le fleuve d'Iris (Jeschil-Irmak) se jette également dans la mer Noire, ainsi que le Sangarius (Sakaria) et d'autres petits cours d'eau, tandis que le Méandre (Boujouk-Mender) se décharge dans la mer Egée; d'autres fleuves prennent leur direction vers la mer Méditerranée.

Cette contrée, généralement belle et fertile, qu'illustrèrent à l'époque grecque nombre de personnages fameux par leur sagesse et leur habileté dans les arts, et qui, sous la domination romaine, florissait par son commerce et ses richesses, fut de tout temps le passage le plus fréquenté pour aller d'Orient en Occident et réciproquement, et delà vient qu'on y compte tant de peuples d'origines diverses, qui se fixèrent dans des contrées particulières et les appelèrent de leurs noms. Or, sur cette presqu'île jadis si célèbre, opprimée maintenant sous le sceptre vermoulu des Turcs, se sont étendues les épaisses ténèbres d'une désolation qui se manifeste de toute manière.

Là où s'élevaient autrefois de populeuses cités, le voyageur ne rencontre plus que des buissons sauvages et des herbes, ou de misérables villages et les huttes plus misérables encore des nomades. Des districts entièrement dépeuplés ou n'ayant qu'une population insignifiante s'étendent au loin, et c'est en vain que ce sol si riche, favorisé par un ciel doux et serein, réclame des mains laborieuses : la race indolente des habitants turcs se traîne dans une morne oisiveté, et, dans son incurie, contemple sans s'en émouvoir ce triste état de désolation [1]. Jamais en aucun temps il n'a été plus urgent que des chrétiens des pays d'occident aillent

[1] W.-H. Hamilton (*Researches in Asia minor,* 2 vol., et L. Rost (*Kleinasien und Deutschland*). — Comp. P. Tschihatscheff, *Asie mineure.*

se fixer dans ces contrées lointaines, y cultivent les champs délaissés, y soignent les vignes devenues sauvages et y consacrent de nouveau au culte du vrai Dieu les églises abandonnées. Conformément à notre plan, nous avons principalement à nous occuper ici des quatorze provinces de l'ASIE MINEURE dont il est fait mention dans les Livres saints.

§ 218. Province de Cilicie, avec les villes de Tarse et de Mallus.

La CILICIE (Κιλίκια, actuellement l'ADANA ou ITSCHIL), la province la plus méridionale de l'Asie mineure, avait pour limites au nord le Taurus (la Lycaonie et la Cappadoce), à l'est le mont Amanus ou la Syrie, au sud la mer Méditerranée, et à l'ouest la Pisidie et la Pamphylie. La partie orientale de la province, aujourd'hui l'ADANA, se distinguait par sa fertilité; mais la partie occidentale, l'ITSCHIL, était presque sauvage, quoiqu'il y eût bien encore çà et là d'assez bons pâturages [1]. La CILICIE, après avoir payé tribut aux Séleucides, fut réduite en province romaine par Pompée [2].

Les habitants tiraient leur origine des Syriens et des Phéniciens; parmi eux se trouvaient aussi beaucoup de Juifs. Ces derniers avaient une synagogue particulière à Jérusalem, et d'après les Actes des Apôtres (ch. VI, 9), c'étaient, entre autres, des Juifs ciliciens qui à Jérusalem disputaient avec saint Etienne. De bonne heure la CILICIE eut l'avantage de recevoir les bénédictions de l'Evangile, bienfait dont elle fut surtout redevable à l'apôtre saint Paul. La décision des apôtres déclarant que la circoncision ne devait pas être imposée aux gentils, fut notifiée nommément aux fidèles de Cilicie (*Act.*, XV, 23, 41).

Tarse.

TARSE (Ταρσός), capitale de la province, située dans une plaine fertile sur le fleuve Cydnus (actuellement Cara-Sou), se faisait

[1] Diodore de Sicile, XIX, 20. — Aristote, *Anim.*, VIII, 28. — Pii II, pont. max., *Asiæ descrip.*, p. 249 et suiv.
[2] I *Mach.*, XI, 14; II *Mach.*, IV, 36. — Dio Cassius., LIII, 12.

remarquer au premier siècle chrétien par son commerce, ses richesses et son activité scientifique[1]. Ce fut le lieu de la naissance de Saul, depuis Paul, l'apôtre dévoré de zèle pour la gloire de Dieu et la pureté de la foi[2]. Au commencement du quatorzième siècle, TARSE était encore une ville considérable, bien fortifiée, et se trouvait aux mains des chrétiens arméniens[3]. De nos jours TARSE (Tirsous) compte environ 30,000 habitants ; c'est une place de commerce non sans importance à cause des mines de cuivre de l'Asie mineure ; elle renferme de nombreuses ruines de l'époque romaine. Les mahométans, qui assez ordinairement rendent hommage aux grands caractères chrétiens, ont bâti une mosquée sur le lieu de la naissance de saint Paul. La communauté juive se compose d'une douzaine de familles qui y ont émigré d'Alep[4].

Mallus et *Mopsueste.*

MALLUS était située au sud-est de Tarse, près du fleuve Pyramus (Geihoun). Ses anciens habitants se révoltèrent contre Antiochus Epiphane (II *Mach.*, IV, 30). On rapproche de MALLUS la ville de MÉLOTHI, dont il est fait mention au livre de Judith (II, 13), et qu'emporta Holoferne, général assyrien.

La ville de MOPSUESTE, également placée sur la rive du Pyramus, et dont l'évêque Théodore fut frappé d'anathème au second concile œcuménique de Constantinople, s'est conservée jusqu'à nos jours dans le misérable village de MESSIS.

§ 219. Province de Pamphylie, avec les villes de Side, d'Attalie et de Perge.

La province de PAMPHYLIE (Παμφυλία), traversée par des chaînes de montagnes, avait pour bornes au nord la Pisidie, à l'est la Cilicie, au sud la mer Méditerranée, et à l'ouest la Lycie. Sous la

[1] Pline, V, 22. — Strabon, XIV, 673.
[2] *Act.*, IX, 11 ; XI, 25 ; XXI, 39 ; XXII, 3.
[3] Abulfed, *Tab. Syr.*, p. 133.
[4] J. Russegger, *Reisen*, p. 639. — J. Schwarz, p. 254. — On trouve un plan de la mosquée bâtie sur le lieu de la naissance de saint Paul dans l'atlas de Russegger, livrais. I, n. 6.

domination romaine, tantôt elle eut un gouverneur particulier, tantôt elle forma un seul gouvernement avec la Galatie [1]. Lorsqu'au jour de la Pentecôte le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, il y avait des Juifs de Pamphylie à Jérusalem, et ils entendirent la prédication des grandes merveilles de Dieu (*Act.*, II, 10).

Il est fait mention de trois villes de cette province dans les Livres saints, savoir :

Side.

La ville de SIDE, actuellement ESKI, était située sur le golfe de Chélidoine. Ses habitants reçurent des Romains une lettre en faveur des Juifs (I *Mach.*, XV, 23).

Attalie.

ATTALIE (Ἀττάλεια), sur le bord de la mer Méditerranée, fut bâtie par Attale Philadelphe, roi de Pergame. Saint Paul, lors de sa première course apostolique, vint à ATTALIE, d'où il s'embarqua pour Antioche de Syrie [2]. Actuellement cette localité porte le nom de SATALIE (Adalie); elle a 3,000 habitants et un archevêque grec. On rencontre dans le voisinage beaucoup de restes d'antiquité.

Perge.

PERGE, sur le fleuve Cestrus, était à soixante stades de la mer Méditerranée. Les apôtres saint Paul et saint Barnabé y prêchèrent l'Evangile, comme nous l'apprend saint Luc (*Act.*, XIII, 13, 14, 23) : *Paul et ceux qui étaient avec lui s'étant embarqués à Paphos, vinrent à Perge, en Pamphylie. Mais Jean-Marc les ayant quittés, s'en retourna à Jérusalem. Pour eux, étant partis de Perge, ils vinrent à Antioche de Pisidie. Puis, traversant la Pisidie, ils vinrent en Pamphylie ; et ayant annoncé à Perge la parole du Seigneur, ils descendirent à Attalie.*

La localité actuelle de KARAHISSAR rappelle encore Perge.

[1] Tacite, *Hist.*, II, 9. — [2] Strabon, XIV, 667. — *Act.*, XIV, 25.

§ 220. Province de Pisidie, avec Antioche, sa capitale.

La province de Pisidie (Πισιδία), située au milieu du Taurus, confinait à la Phrygie, à la Lycaonie, à la Pamphylie et à la Lycie [1]. Les Pisidiens, peuple ancien et valeureux, formèrent, après la chute du royaume de Syrie, plusieurs petits Etats, et dans leurs contrées montagneuses ils ne purent jamais être entièrement assujétis par les Romains [2]. Les Turcs Caramaniens, qui, au moyen-âge, se fondirent avec les habitants primitifs des montagnes du Taurus, se sont maintenus jusqu'à ce jour comme une population montagnarde à demi-sauvage, mais indomptable.

Antioche, la capitale, bâtie par Séleucus Nicator, passa, durant le règne d'Auguste, sous la dépendance des Romains. L'apôtre saint Paul y vint dans le cours de sa première mission apostolique, et tint dans la synagogue un remarquable discours, montrant avec quel soin paternel Dieu avait veillé sur Israël, son peuple, comment le Sauveur Jésus avait paru au milieu de lui comme le Messie prédit par les prophètes, comment ce même Jésus avait annoncé et fondé le royaume de Dieu, souffert la mort pour la rédemption des hommes et accompli les prophéties par sa résurrection. C'est au nom de Jésus-Christ que la rémission des péchés est désormais annoncée, et quiconque croit en lui sera justifié par lui (*Act.*, xiii, 14 et suiv.). Beaucoup de Juifs et d'étrangers craignant Dieu (de prosélytes) crurent à la parole de Paul et de Barnabé; mais d'autres, au contraire, suscitèrent une persécution contre ces deux prédicateurs de l'Evangile, et les expulsèrent. Pour eux, ayant secoué la poussière de leurs pieds, ils allèrent à Iconium en Lycaonie. L'emplacement d'Antioche est actuellement occupé par l'insignifiant village de Bourdour. Sur Antioche de Syrie, voir § 49.

[1] Ptolémée, v, 4 et suiv. — [2] Strabon, xii, 569 et suiv. — Pline, v, 24. — [3] Digest. l, 15.

§ 221. La province de Lycie, avec les villes de Myre, de Patare et de Phasélis.

La province montagneuse de Lycie (Λυκία), presqu'île située sur la côte méridionale de l'Asie mineure, avait pour limites au nord la Phrygie et la Pisidie, à l'est la Pamphylie, au sud la mer Méditerranée, et à l'ouest la Carie. Ses anciens habitants s'appelèrent d'abord Solymiens, mais ils reçurent plus tard de l'Athénien Lycus le nom de Lyciens (Λύκιοι). C'était une tribu énergique et forte; ils faisaient par mer un commerce considérable, et conservèrent leur liberté jusqu'à l'empereur Claude, qui les soumit à la domination romaine [1]. Le peuple actif des Lyciens avait un genre d'architecture à lui, dont on a dans ces derniers temps découvert de nombreux restes [2]. Entre les villes de Lycie, qui étaient en grand nombre, l'Ecriture en nomme seulement trois :

1° Myre (τὰ Μύρα, dans la Vulgate, *Act.*, XXVII, 5, Lystre), une des premières villes de Lycie, était située à peu de distance (20 stades) de la mer, sur une colline, et avait un port renommé [3], où aborda le vaisseau qui, par l'ordre du gouverneur Festus, devait conduire saint Paul captif à Rome (*Act.*, XXV, 5). La ville porte encore aujourd'hui parmi les Grecs le nom de Myra; mais parmi les Turcs elle est appelée Dembré.

2° Patare (τὰ Πάταρα), capitale, sur la mer Méditerranée, avait un temple fameux d'Apollon [4]. L'apôtre saint Paul, dans sa troisième tournée apostolique, alla de Macédoine à Patare, et s'embarqua dans le port de cette ville sur un vaisseau qui faisait voile pour la Phénicie (*Act.*, XXI, 1 et suiv.). Actuellement la ville s'appelle Mégri, à cause du golfe de même nom.

3° La ville de Phasélis, avec un port renommé, placée sur une pointe de terre rocailleuse au nord-est de Myra, fut prise et dé-

[1] Strabon, XIV, 918. — Hérod., VII, 92. — Suétone, *Vit. Claud.*, 25.
[2] Fellows, *Discoveries in Lycia*. Londres, 1841.
[3] Strabon, XIV, 665 et suiv. — Pline, V, 27, 28.
[4] Liv., XXXVII, 15. — Pline, V, 28.

truite par le Romain Paulus Servilius, et plus tard rebâtie sous le nom de *Portus Januensis*[1]. Le sénat romain adressa aux habitants de PHASÉLIS une lettre en faveur des Juifs (I *Mach.*, XV, 23). La ville actuellement appelée ALAIA témoigne encore, par ses inscriptions arabes au-dessus des portes, qu'elle fut jadis assujétie aux Seldjouques[2].

§ 222. Province de Carie, avec les villes de Gnide, d'Halicarnasse et de Mynde.

La CARIE (Καρία), qui n'avait rien de remarquable sous le rapport de la fertilité, est appelée par les Turcs MENTEH-SÉLI. Elle confinait au nord à la Lydie, à l'est à la Phrygie et à la Lycie, au sud à la mer Méditerranée, et à l'ouest à la mer Egée. Ses anciens habitants se livraient au commerce par mer, mais parfois aussi à la piraterie[3].

La ville de GNIDE (Κνίδος) s'élevait à l'extrémité de la presqu'île de même nom située au midi. L'apôtre saint Paul, dans le cours de son quatrième voyage, cingla devant GNIDE (*Act.*, XXVII, 7). Les restes de l'ancienne ville, appelée aussi STADIA par les géographes romains, sont aujourd'hui connus sous le nom de CNIDO[4].

Les habitants d'HALICARNASSE, qui était la capitale de la Carie, furent, en même temps que les citoyens de Gnide et de Mynde, invités par une lettre du sénat romain à ne point traiter les Juifs en ennemis (I *Mach.*, XV, 22 et suiv.). Le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, Philibert de Raillac, ayant résolu, en 1414, de restaurer l'ancienne ville d'HALICARNASSE, les travaux furent exécutés sous la direction du chevalier Pierre Schlegelhold, d'où la ville reçut le nom de PÉTRONION, actuellement BODROUN. Elle compte présentement 10,000 habitants, et a une citadelle et un port favorable au commerce.

[1] Hérod., II, 178. — Strabon, XIV, 666. — Pline, V, 26.
[2] Richter, *Walf.*, pag. 330.
[3] Hérod., II, 152. — Strabon, XIV, 662.
[4] Beaujour, II, 175 et suiv.

§ 223. Province de Lydie, avec les villes de Philadelphie, de Sardes et de Thyatire.

La Lydie (Λυδία), province de l'Asie mineure occidentale, avait pour limites au nord la Mysie, à l'est la grande Phrygie, au sud la Carie, à l'ouest l'Ionie et la mer Egée; placée sous un climat fort doux, elle était d'une grande fertilité. Le mont Tmolus, abondant en or, la traversait dans toute son étendue. Anciennement la Lydie formait le centre d'un royaume particulier, dont le dernier roi fut Crésus (548 ans av. J.-C.); dans les temps postérieurs, elle passa sous la domination romaine. Les anciens Lydiens, qui pouvaient descendre de Lud, quatrième fils de Sem (§ 16), n'étaient pas moins renommés pour leur habileté dans les arts et la teinture de la pourpre que pour l'étendue de leur commerce [1].

Parmi les villes de Lydie, le Nouveau Testament nomme :

Philadelphie.

Philadelphie (Φιλαδέλφεια), au pied du mont Tmolus, à seize milles à l'orient de Smyrne, bâtie par Attale Philadelphe, roi de Pergame, et ensuite tributaire des Romains [2]. L'ange de l'Eglise de Philadelphie reçut, d'après l'Apocalypse, l'approbation de son Maître et Seigneur en ces termes : *Parce que vous avez gardé la patience ordonnée par ma parole, je vous garderai aussi de l'heure de la tentation. Je viendrai bientôt; conservez ce que vous avez, de peur qu'un autre ne prenne votre couronne. Quiconque sera victorieux, je ferai de lui une colonne dans le temple de mon Dieu; il n'en sortira plus, et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu* [3]. La ville, qui sous les empereurs grecs eut un siége épiscopal et fut toujours, à cause de sa forte position, un lieu de refuge pour les chrétiens persécutés, fut emportée d'assaut

[1] Hérod., I, 6 et suiv., 94. — Pline, VII, 57. — Ptolémée, V, 2.
[2] Ptolémée, V, 2. — *Itiner. Anton.*, 336.
[3] *Apoc.*, III, 7-14, et I, 11. — Comp. dissertation sur le caractère et la signification des écrits prophétiques du Nouveau Testament, *loc. cit.*

en 1392 par le cruel sultan Bajazet. Aujourd'hui les Turcs l'appellent SCHEHR (haut placée); parmi les chrétiens grecs le nom de PHILADELPHIE est toujours en usage [1].

Sur PHILADELPHIE dans le pays à l'est du Jourdain, voir § 78.

Sardes.

SARDES (Σάρδεις), capitale des rois de Lydie, ville riche, mais de mœurs dissolues, était placée sur le Pactole, fameux par le sable d'or que chariaient ses flots, et vers la pointe la plus septentrionale du mont Tmolus. Après avoir été conquise par Antiochus le Grand, elle fut contrainte de se rendre aux Romains. Détruite plus tard, sous Tibère, par un tremblement de terre, elle ne tarda pas à se relever de ses ruines [2]. La cinquième lettre de l'Apocalypse est adressée au pasteur de SARDES, qui, négligeant ses devoirs, se laissait aller au sommeil avec la plus grande partie de son troupeau, ce qui est cause que le Seigneur cherche à le ranimer et l'exhorte à remplir ses devoirs avec fidélité : *Je sais quelles sont vos œuvres ; vous avez la réputation d'être vivant, et vous êtes mort. Soyez vigilant, et confirmez le reste* (de votre peuple) *qui est près de mourir. Souvenez-vous donc de ce que vous avez reçu et de ce que vous avez entendu, et gardez-le, et faites pénitence. Celui qui sera victorieux, sera vêtu d'habits blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges* [3].

Les annales ecclésiastiques font mention de Méliton, évêque de SARDES, qui, vers l'an 177, composa entre autres ouvrages, une apologie pour les chrétiens.

L'emplacement de l'antique cité de la Lydie est actuellement occupé par l'insignifiant village de SART, composé de huttes où s'abritent de misérables Turcs. Les pans de murs des églises en ruines ne retentissent plus que du chant du passereau solitaire, tandis que les flots du Pactole coulent silencieusement devant les décombres des palais et des temples du paganisme. Des tremble-

[1] Richter, p. 513. — Schubert, I, 352 et suiv.
[2] Pline, v, 30. — Tacite, *Annal.*, II, 47.
[3] *Apoc.*, III, 1-7 ; comp. I, 11.

ments de terre réitérés et les dévastations causées par de fréquentes guerres ont contribué à faire de ces lieux une parfaite image de la fragilité des choses de la terre[1].

Thyatire.

Les habitants de THYATIRE, ville qui dut sa prospérité au commerce, qui était connue anciennement sous le nom de PÉLOPIE ou d'EVIPPIE, et qui était bâtie sur le bord du fleuve Lycus, s'occupaient surtout à teindre la pourpre[2]. Cette Lydie, marchande de pourpre, que l'apôtre saint Paul convertit au christianisme à Philippes, était originaire de THYATIRE[3]. La lettre à l'Eglise de THYATIRE, qu'on voit dans l'Apocalypse de saint Jean, loue la charité et le zèle pour la foi de l'évêque de cette Eglise, mais en même temps elle blâme les sentiments païens qui dominaient encore parmi quelques membres : *Je sais quelles sont vos œuvres, votre foi, votre charité, l'assistance que vous rendez aux pauvres, votre patience et vos dernières œuvres qui ont surpassé les premières. Mais j'ai quelque chose à vous reprocher, qui est que vous souffrez que Jézabel, cette femme qui se dit prophétesse, enseigne et séduise mes serviteurs. Quiconque aura vaincu et aura persévéré jusqu'à la fin dans mes œuvres, je lui donnerai puissance sur les nations, et je lui donnerai* (aussi) *l'étoile du matin*[4].

AKHISSAR (château blanc), c'est le nom actuel du lieu, offre encore bien des restes antiques, et fait un commerce de coton assez actif. Il y a une paroisse chrétienne du rit grec, et l'on y remarque une église vénérable par son antiquité qui a été transformée en mosquée par les mahométans[5].

[1] Schubert, I, 343 et suiv. — Voyez un relevé des ruines de Sardes dans J.-M. Bernatz, n° 2.

[2] Spon, *Miscell. erud. antiq.*, p. 113.

[3] *Act.*, XVI, 14, 15, 40. — [4] Comp. *Apoc.*, II, 18-29.

[5] Richter, *Walff.*, p. 509. — Schubert, *Reise*, I, 318 et suiv.

§ 224. Province d'Ionie, avec les villes de Milet, de Trogyllium, d'Ephèse et de Smyrne.

L'Ionie (Ἰωνία) comprenait le magnifique pays des côtes de la mer Egée depuis Phocée jusqu'à Milet, et était bornée au nord par la Mysie, à l'est par la Lydie, au sud par la Carie, et à l'ouest par la mer Egée. Le nom d'Ionie était proprement réservé à la partie méridionale de cette côte; la partie occidentale s'appelait Eolie, parce que de bonne heure des Grecs d'origine ionienne et éolienne, parmi lesquels vivaient aussi beauconp de Juifs, s'y étaient fixés[1]. Durant la domination romaine, l'Ionie formait avec l'Eolie et la Carie une province particulière sous la dénomination d'Asie proprement dite (*Asia propria*), et de là vient qu'en quelques passages du Nouveau Testament on ne doit entendre par Asie, dans le sens strict, que la contrée autour d'Ephèse, l'ancienne Ionie ou l'Asie proconsulaire[2]. Cette côte, jadis si florissante, mais depuis longtemps jonchée des ruines de l'antiquité, est aujourd'hui parcourue en sens divers par une population nomade de Turcomans, faisant paître des troupeaux. Parmi les villes de la contrée, les Livres saints nomment :

Milet.

Milet (Μίλητος), ville de commerce très-ancienne et très-célèbre, avait quatre ports[3]. L'apôtre saint Paul y étant venu dans le cours de sa troisième tournée apostolique, y assembla les anciens de la ville d'Ephèse, et, à cette occasion, les exhortant à remplir leurs devoirs, il leur dit : *Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu, qu'il a acquise par son propre sang. Car je sais qu'après mon départ, il entrera des loups ravissants* (des docteurs hérétiques) *qui n'épargneront pas le*

[1] Strabon, XIV, 632 et suiv. — Mela, I, 17. — Josèphe, *Antiq.*, XVI, II, 3.
[2] Comp. *Act.*, II, 9; VI, 9; XIX, 22; XX, 16; XXI, 27; I *Cor.*, XVI, 19; I *Petr.*, I, 1; *Apoc.*, I, 5, 11 et suiv. — Comp. Pline, V, 28.
[3] Pline, V, 31. — Strabon, XIV, 635.

troupeau. Et maintenant je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, à Celui qui peut achever l'édifice, et vous donner part à son héritage avec tous les saints. — Après leur avoir ainsi parlé, il se mit à genoux et pria avec eux tous. Ils commencèrent aussitôt à fondre tous en larmes, et se jetant au cou de Paul, ils le baisaient, étant principalement affligés de ce qu'il leur avait dit qu'ils ne le reverraient plus; et ils le conduisirent jusqu'au vaisseau (Act., XX, 28 et suiv.).

Sur les ruines de l'antique et belle ville de MILET, la patrie de Thalès, d'Eschine et d'Anaximandre, se voit aujourd'hui, près des circuits du Méandre, le village turc malpropre de PALADSCHAH, rempli de masses de pierres dispersées çà et là et remontant à l'époque des Grecs et des Romains [1].

Trogyllium.

TROGYLLIUM (Τρωγύλλιον) était une petite ville d'IONIE, près du promontoire de Mycale, vis-à-vis de l'île de Samos. L'apôtre saint Paul y passa la nuit pendant son troisième voyage apostolique, lorsqu'il se rendit de Grèce en Macédoine [2].

Ephèse.

EPHÈSE, capitale de l'Ionie, ville célèbre, bâtie sur le bord du Caystre, entre Milet et Smyrne, était fameuse dans le monde païen par son commerce et plus encore par la magnificence de son temple de Diane, compté parmi les sept merveilles du monde. EPHÈSE était comme le foyer de l'idolâtrie, de la magie et de la superstition [3]. Ici comme ailleurs il y avait beaucoup de Juifs qui s'y étaient fixés; parmi eux Apollo d'Alexandrie, profondément savant dans les Ecritures, et quelques disciples de saint Jean-Baptiste prêchaient l'Evangile [4]. Saint Paul avait choisi EPHÈSE comme le centre de ses travaux apostoliques

[1] L. Rost, *Kleinasien*, p. 136. — Voyez un plan de Milet (Paladschah) dans la *Weltgallerie* de Mébold, t. I, n. 64.

[2] *Act.*, XX, 15, d'après le texte grec, Trogyllium n'est pas mentionné.

[3] Ptolémée, V, 2. — Hérod., I, 26. — Pline, XVI, 49. — *Act.*, XIX, 24 et suiv.

[4] Josèphe, *Antiq.*, XIV, 10 et suiv. — *Act.*, XVIII, 24 et suiv.; XIX, 1 et suiv.

dans l'Asie proconsulaire ; il y séjourna plus de deux ans, et ce fut proprement lui qui y établit la foi d'une manière stable en y fondant une Eglise, au milieu des persécutions des Juifs et des païens. Comme par suite des bénédictions attachées au zèle actif de saint Paul les images de la déesse Diane ne trouvaient plus d'acheteurs, l'orfèvre Démétrius excita une émeute contre l'Apôtre qui, en se retirant, laissa son fidèle Timothée en qualité d'évêque pour régler partout ce qui regardait la situation de l'Eglise[1]. Dans la suite saint Paul y envoya encore Tychique, son collaborateur, et ranima les fidèles d'Ephèse par une épître particulière qu'il leur adressa de Rome, où il était retenu captif[2].

L'apôtre saint Jean, avant et après son exil à Patmos, séjourna longtemps à Ephèse ; il y travailla avec un zèle puissant en œuvres à la propagation et à l'affermissement de la doctrine de Jésus-Christ, et, suivant le témoignage de tous les anciens, il termina à Ephèse sa vie passée dans l'union avec Dieu[3]. La première lettre de l'Apocalypse est adressée à l'ange de l'Eglise d'Ephèse. Elle loue sa patience, sa persévérance et son zèle pour le maintien de la vraie doctrine, mais elle lui rappelle de ranimer avec une fidélité attentive la ferveur de sa première charité en Jésus-Christ. Il y est dit : *Je sais quelles sont vos œuvres, votre travail et votre patience, et que vous ne pouvez souffrir les méchants* (les faux docteurs). *Mais j'ai un reproche à vous faire, qui est que vous vous êtes relâché de votre première charité. Souvenez-vous donc de l'état d'où vous êtes déchu, et faites-en pénitence, et rentrez dans la pratique de vos premières œuvres. Que si vous y manquez, je viendrai à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place*[4].

Comme on le sait, ce fut à Ephèse que le troisième concile

[1] *Act.*, XIX, 1 et suiv.; I *Cor.*, XV, 32; I *Tim.*, I, 3 ; IV, 14; II *Tim.*, I, 6; IV, 5.

[2] II *Tim.*, IV, 12. — Comp. Ben. Justinien, *Explanatio in Epist. Pauli ad Ephes. et Tim.* Lyon, 1612.

[3] Irénée, *Adv. hæres.*, III, 1. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, I, 23. — Nicéph., *Hist. eccl.*, II, 45.

[4] Comp. *Apoc.*, II, 1-7.

œcuménique donna, en 431, sa définition contre les nestoriens, qui admettaient deux personnes en Jésus-Christ, et qui niaient que la sainte Vierge fut « mère de Dieu » (Θεοτόκος). Cette ville, jadis distinguée entre toutes les autres, a été réduite par les orages du temps à n'être plus que des ruines et des décombres, qui, semblables au linceul déchiré d'un cadavre, sont jetés çà et là en désordre sur des tombeaux couverts de mousse, triste tableau de la fragilité des magnificences de la terre. Au quatorzième siècle, Rodolphe de Suchem vit l'église dédiée à saint Jean encore dans un assez bon état de conservation ; mais depuis cette époque, le temps a amoncelé ruines sur ruines. Non loin de ces restes entassés s'élève le petit village d'AJA-SELOUK (c'est-à-dire le saint instruit de Dieu, par allusion à l'épître de saint Jean), qui est habité par quelques familles turques. On ne rencontre plus de chrétiens dans toute la contrée environnante ; le chandelier a été depuis bien longtemps ôté d'EPHÈSE[1].

Smyrne.

SMYRNE, au nord-est du golfe où se jette le fleuve Mélès, était, à l'époque des premiers empereurs romains, renommée pour son commerce, sa navigation et les arts qui s'y cultivaient[2].

De bonne heure, l'Evangile y jeta de profondes racines, et il s'y forma une Eglise chrétienne fidèle et fervente, qui fut de bien des manières éprouvée par le feu des persécutions de la part des Juifs et des païens. Le Sauveur, rentré dans la gloire, dit par saint Jean à l'évêque de SMYRNE : *Je sais quelle est votre affliction et quelle est votre pauvreté, mais vous êtes riche. Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie*[3].

Saint Polycarpe, établi évêque de SMYRNE par l'apôtre saint Jean, fut par sa tendre et profonde piété et la rare majesté de sa vie une des lumières de l'Asie. Il mourut, vers l'an 166, de la

[1] *Apoc.*, II, 5. — Pii II, pontif. max., *Asiæ descriptio*, p. 215 et suiv. — Hammer, *Geschichte des Osman. Reiches.*, I, 334 et suiv. — Prokesch, *Erinner*, II, 273. — Voyez un plan d'Ephèse dans J.-M. Bernatz, n° 1.
[2] Hérod., I, 143. — Strabon, XIV, 646.
[3] Comp. *Apoc.*, II, 8-11.

mort du martyre, montrant au milieu des flammes une inébranlable fidélité envers Jésus-Christ, son Seigneur. Comme le persécuteur païen le pressait d'apostasier, il lui répondit avec le calme d'un ange : « Voici quatre-vingt-six ans que je sers mon Sauveur, et à la fin de ma vie je ne lui serai point infidèle[1]. »

Aujourd'hui Smyrne, appelée par les Turcs Ismir, est la plus grande et la plus riche ville de commerce de l'Asie mineure. C'est le siége d'un pacha, et elle compte 140,000 habitants, parmi lesquels 60,000 grecs schismatiques, 50,000 turcs, 13,000 juifs, 12,000 catholiques et 5,000 arméniens. En y comprenant les villages de Boudschah et de Bournabat, situés tout près de la ville, le nombre des catholiques s'élève à 14,000. Dans la spacieuse église paroissiale de Sainte-Marie, ce sont les franciscains qui remplissent les fonctions du saint ministère, de même que dans la chapelle de Saint-Roch, qui se trouve dans l'hôpital autrichien. A l'église paroissiale est jointe une maison d'école, où la jeunesse est instruite dans la religion et reçoit les principes des langues grecque, italienne, etc. L'église nationale française, sous le vocable de saint Polycarpe, se compose de trois nefs et est desservie par des prêtres de l'ordre des capucins ; c'est l'association pour la Propagation de la foi qui pourvoit à son entretien[2]. Outre ces deux églises principales, il y a plusieurs chapelles privées chez les lazaristes, chez les sœurs de la charité et à l'hôpital français, et de plus deux autres petites églises. Parmi les maisons d'éducation catholiques, il faut distinguer les colléges des lazaristes et des méchitaristes, à côté desquels s'élèvent deux écoles paroissiales et deux écoles mixtes pour les petits garçons et les petites filles. En 1848, les écoles des filles, sous la conduite des sœurs de la charité, comptaient en tout 450 élèves, parmi lesquelles se trouvaient même des enfants de Grecs et d'Arméniens schismatiques. Les établissements catholiques d'instruction et d'éducation jouissent en général d'une liberté illimitée, et les missionnaires, de même que les sœurs de

[1] Irénée, *Adv. hæres.*, III, 4. — Saint Jérôme, *De viris illust.*, c. XVII.

[2] P. Joseph Mazek, dans les *Missions-Notizen aus dem heil. Lande.* Vienne, 1851, livraison V, p. 8 et suiv.

la Charité, qui rendent aux Turcs malades, comme aux chrétiens, tous les services qui dépendent d'elles, sont généralement en grande considération auprès du gouvernement. Tous les établissements dont il est ici question sont placés sous la surveillance de l'archevêque catholique de SMYRNE, qui a aussi à côté de lui, pour l'exercice du saint ministère, environ dix prêtres séculiers [1].

D'après une tradition chrétienne, on montre près d'une pointe de rochers, non loin d'une chapelle détruite, la place du tombeau du saint martyr Polycarpe, que les Turcs mêmes vénèrent et appellent un véritable ami de Dieu. ISMIR de nos jours, plongée dans les jouissances de la vie, avec ses mosquées et ses minarets, à côté desquels la croix resplendit au sommet des églises et des chapelles chrétiennes, offre du haut de la citadelle (Acropole), située sur une colline, encore bien des restes antiques que la main dévastatrice des Osmans n'a pu anéantir, et rappelle par son aspect général et par ses environs le souvenir non-seulement des héros de la poésie grecque et de la sagesse du siècle, mais aussi des prémices et des plus beaux temps de la vie et des épreuves des chrétiens [2]. L'incendie de 1845 atteignit presque tout le quartier chrétien, comme on peut encore le reconnaître à de nombreuses traces. Les édifices et les maisons de construction récente sont en général d'un style européen et de bon goût, et placés sur des rues larges et en partie pavées. La position de la ville, qui forme une espèce d'amphithéâtre, ses charmants alentours, l'activité commerciale et le mouvement d'affaires animé qui y règnent, sont autant de causes qui y attirent quantité d'étrangers de toutes les contrées du monde.

[1] *Les Actes des apôtres modernes,* t. II. Paris, 1852. — Comp. J. Mislin, *Voy.,* I, 160 et suiv.

[2] Prokesch, *Die Geschichte des alten und neuen Smyrna,* dans *Wiener Jahrbüchern der Literatur,* vol. LXVII, année 1834. — Voir un plan d'Ismir (Smyrne) dans J.-M. Bernatz, n° 3.

§ 225. Province de Mysie, avec les villes de Pergame, d'Adramytte, d'Assus et de Troade.

La province de MYSIE (Μυσία), riche en céréales et en vin, était bornée au nord par l'Hellespont et la Propontide, à l'orient par la Phrygie et la Bithynie, au sud par la Lydie, et à l'ouest par la mer Egée; les anciens la divisaient en GRANDE MYSIE, qui comprenait la partie du sud, et en PETITE MYSIE, qui embrassait la partie du nord [1]. Sous les empereurs chrétiens, la grande et la petite MYSIE, y compris la Troade, formaient la province de l'Hellespont. L'apôtre saint Paul, dans le cours de sa seconde tournée apostolique, vint dans la contrée de MYSIE (*Act.*, XVI, 7 et suiv.). Les campagnes de la MYSIE, autrefois si magnifiques et couvertes de tant de richesses, ont, sous la main indolente des Osmanlis, perdu tous leurs charmes; elles sont ou bien négligemment cultivées, ou complètement incultes [2]. Pour nous en tenir au but que nous nous proposons, nous citerons les quatre villes de cette contrée dont il est fait mention dans le Nouveau Testament.

PERGAME (Πέργαμος ou τὸ Πέργαμον), près du Caïque (actuellement le Mandragoraï ou le Grimakli-Kaïki), dans la grande Mysie, fut dès les premiers temps célèbre comme capitale des rois d'Asie de la dynastie des Attales. Outre une riche collection de livres, elle avait un fameux temple d'Esculape et fournissait les meilleures peaux de bêtes préparées pour recevoir l'écriture [3] (*a*). Dans la lettre de saint Jean à l'Eglise de PERGAME, le Sauveur loue la fidélité de son évêque dans la foi, mais il blâme sa négligence par suite de laquelle il souffre dans l'assemblée des chrétiens des hommes qui, par leurs artifices, portent les autres à l'idolâtrie. *Je sais que vous habitez là où est le trône de Satan* (de l'idolâtrie), *que vous avez conservé mon nom et n'avez point*

[1] Ptolémée, V, 2. — Strabon, XII, 564.
[2] Richter, *Walf.*, p. 415.
[3] Pline, XIII, 21. — Tacite, *Annal.*, III, 63.
(*a*). C'est de Pergame que vient le nom de parchemin *(pergamena charta.)* *(Trad.)*

renoncé ma foi. Mais j'ai quelque chose à vous reprocher, qui est que vous avez parmi vous des hommes qui tiennent la doctrine de Balaam (qui favorisent le culte des idoles)[1]. La ville de PERGAME, actuellement encore remarquable, à onze milles au nord de Smyrne, possède beaucoup de restes de l'antiquité. Il y a une paroisse chrétienne qui commença en 1836 la construction d'une église. Les habitants, dont le nombre est évalué à 3,500, s'adonnent, outre le commerce, à la culture du coton et de la vigne[2].

ADRAMYTTE (Ἀδραμύττιον, *Adrumetum*), ville de commerce sur la mer Egée, fut fondée par les Athéniens[3]. De Césarée à Myre, l'apôtre saint Paul navigua comme prisonnier sur un vaisseau qui était d'ADRAMYTTE (*Act.*, XXVII, 2 et suiv.). ADRAMYTTI de nos jours, environnée de belles plantations d'oliviers, se range parmi les villes assez remarquables de l'Asie mineure[4].

ASSUS (Ἄσσος), ville sur les bords de la mer Egée, vis-à-vis de Lesbos. L'apôtre saint Gaul s'y embarqua, lors de son quatrième grand voyage, pour aller à Milet[5]. Actuellement le pauvre village de BÉÏRAM remplace l'antique ville.

TROADE (Τρωάς), colonie romaine dans l'Asie mineure, près de l'Hellespont, fut primitivement appelée ANTIGONIA, de son fondateur Antigone, puis reçut, en l'honneur d'Alexandre le Grand, le nom d'ALEXANDRIE DE TROADE. Elle était situé à trois milles allemands au midi d'Ilion ou de Troie, si fameuse dans l'antiquité[6]. L'apôtre saint Paul vint deux fois à TROADE, et durant son second grand voyage il y eut pendant la nuit la vision de l'homme macédonien qui le pria de passer en Macédoine et d'y annoncer la doctrine du salut, ce qu'il fit aussitôt[7]. Lors de sa troisième tournée apostolique, l'Apôtre alla de Philippes à TROADE, où il célébra la sainte cène avec les fidèles et ressuscita le jeune Eutyque[8]. On trouve encore quelques restes de l'ancienne ville dans le misérable village actuel d'ESKI-STAMBOUL.

[1] *Apoc.*, II, 12-17; comp. XII, 9. — [2] Prokesch, *Erinner*, III, 291 et suiv. — Schubert, I, 317. — [3] Hérod., VII, 42. — Méla, I, 17. — [4] Prokesch, *loc., cit.*, 282. — [5] *Act.*, XX, 13 et suiv. — [6] Strabon, XIII, 593, 604. — Pline, V, 33. — [7] *Act.*, XVI, 8 et suiv. — [8] *Act.*, XV, 6-14; comp. II *Cor.*, II, 12; II *Tim.*, IV, 13.

§ 226. Province de Bithynie, avec les villes de Nicée, de Nicomédie, de Chalcédoine et de Pruse.

La Bithynie (Βιθυνία), la province la plus septentrionale de l'Asie mineure, traversée par le fleuve Sangarius (actuellement le Sakaria), confinait, au nord, à la mer Noire, à l'est, à la Paphlagonie, au sud, à la Phrygie et à la Mysie, à l'ouest, au Bosphore de Thrace, à la Mysie et à la Propontide [1]. L'apôtre saint Paul voulait aussi passer en Bithynie avec ses compagnons de voyage Silas et Timothée, mais l'esprit de Dieu lui commanda d'aller au contraire annoncer l'Evangile en Europe (en Macédoine et en Grèce (*Act.*, xvi, 7). De bonne heure cependant la doctrine du salut trouva accès en Bithynie, comme nous l'apprenons de la première épître du prince des apôtres, qui s'adressa aux fidèles de cette contrée [2].

Il n'est fait mention dans les divines Ecritures d'aucune ville de Bithynie, mais celles qui suivent sont célèbres dans l'histoire ecclésiastique.

Nicée (actuellement Isnik) vit, en 325, le premier concile œcuménique contre les ariens, et le second, en 787, contre les iconoclastes [3]. De nos jours, la ville, qui renferme beaucoup de restes antiques, peut compter 4,000 habitants.

Nicomédie, vers le contour au nord-est du golfe d'Astacus, où Pline le Jeune écrivit sa fameuse et mémorable lettre sur les premiers chrétiens. Ce fut dans cette ville que Constantin le Grand eut occasion d'apprendre à connaître la grandeur d'âme des chrétiens, si bien qu'il y fit élever, comme ailleurs, des temples au vrai Dieu, y reçut, en 337, le baptême d'Eusèbe, son

[1] Ptolémée, v, 1. — Pline, v, 40. — Voy. Georgii, *Alte Geographie*, p. 124 et suiv.

[2] I *Pierre*, i, 1. — Comp. Hug, *Einleitung ins neue Testament*, II, 539 et suiv., 3e édit.

[3] Mansi, *Concil.*, t. II, p. 949 et suiv; t. XII, 951. — Comp. Mœhler, *Athanasius der Grosse*, 2e édit., 844.

évêque, et mourut bientôt après[1] (*a*). Maintenant la ville est appelée Ismid et est le siége d'un métropolitain grec.

La ville de Chalcédoine, bâtie par les Mégariens en 675 avant Jésus-Christ, à l'extrémité de l'embouchure du Bosphore, dans la mer de Marmara, acquit de l'importance dans l'histoire de l'Eglise par le quatrième concile général qui s'y tint en 451 contre les eutychiens (monophysites)[2]. Réduite par suite des dévastations des Osmanlis à l'état de village ordinaire, cette localité est appelée actuellement Kadikoï.

Pruse, fondée par Annibal (189-183 av. J.-C.) et qui fut de 1326 à 1361 la résidence des sultans Osmanlis, s'est maintenue jusqu'à ce jour dans la ville de Brousse, siége d'un gouverneur turc et d'un archevêque grec et arménien. Cette ville, place importante de commerce, qui comptait 50,000 habitants, a souffert de grands désastres en 1855 par suite d'un incendie et d'un tremblement de terre.

§ 227. Province de Paphlagonie, avec les villes de Sinope et de Gangre.

La Paphlagonie, située sur les côtes de la mer Noire, est bornée à l'ouest par la Bithynie, à l'est par le Pont et au sud par la Galatie; elle fut soumise, sous Auguste, à la domination romaine.

Sinope, son ancienne capitale, sur la mer Noire, était en face de l'extrémité méridionale de la presqu'île de Crimée. La ville actuelle de Sinope est le siége d'un archevêque grec et possède un port très-favorable au commerce. Elle souffrit beaucoup le 11 décembre 1853, lorsqu'une partie de la flotte turque fut coulée par les Russes (*b*).

[1] Comp. Hug, *Ehrenrettung Konstantius, Freiburg. theol. Zeitschr.*, 1829, livrais. III.

[2] Mansi, t. VII.

(*a*). Le baptême de Constantin à Nicomédie n'est pas un fait constant. Beaucoup de graves auteurs soutiennent que cet empereur fut baptisé à Rome par saint Sylvestre. On peut voir la discussion de ces opinions opposées dans les *Annales de la philosophie chrétienne*, 4e série, t. XV, p. 432 et suiv.; t. XVI, p. 22 et suiv., 185 et suiv. (*Trad.*)

(*b*) Evènement qui devint l'une des principales causes de la guerre de

Gangre devint à l'époque romaine la capitale de la province, et se maintint dans un état florissant. Un concile provincial de 60 évêques s'y tint en 324, et condamna Eustathe à cause des tendances excentriques de son ascétisme[1]. Actuellement cette ville, encore importante, porte le nom de Kanghri (Tschangri).

§ 228. Province du Pont, avec la ville de Trébisonde (Trapézus, Trapézonte).

Le Pont (Πόντος), la province la plus septentrionale, formait autrefois un royaume particulier. Elle était bornée au nord par la mer Noire, à l'est par la Colchide et l'Arménie, au sud par la Cappadoce et à l'ouest par la Galatie. Les Tibarénéens du Pont tiraient leur origine de Thubal, cinquième fils de Japhet (§ 14). Les Romains ayant vaincu, en l'an 66 avant Jésus-Christ, le dernier des Mithridates, sixième du nom, partagèrent le pays entre plusieurs petits souverains, d'où se forma la triple dénomination de Pont galatique, Pont polémoniaque et Pont cappadocien[2]. Il y avait parmi les habitants du Pont beaucoup de Juifs, dont un certain nombre se trouvèrent à Jérusalem lors de la première Pentecôte chrétienne (*Act.*, ii, 9), et sans doute que ce furent ces Juifs témoins des merveilles des apôtres qui portèrent dans leur patrie la première connaissance de la foi en Jésus-Christ. Le corroyeur Aquila et son épouse Priscille, chez lesquels l'apôtre saint Paul demeurait à Corinthe, étaient originaires du Pont (*Act.*, xviii, 2 et suiv.). La lumière bienfaisante de la doctrine de Jésus brilla de bonne heure dans cette contrée, et c'est pourquoi saint Pierre dans sa première épître s'adresse aux chrétiens du Pont[3].

Sans nous occuper des anciennes villes d'Amasie, de Cérasus, de Comane, de Sébaste, etc., nous mentionnerons la ville de

Crimée, entreprise par les Français et les Anglais contre les Russes, et qui s'est terminée par la ruine de Sébastopol. (*Trad.*)

[1] Mansi, t. III, 1095. — Socrate, II, 43.

[2] Strabon, xii, 541 et suiv. — Ptolémée, v, 6. — Suéton, n° 18.

[3] I *Pierre*, i, 1. — Comp. Hug, *Einleitung ins neue Testament.*, II, 539 et suiv.

Trébisonde, sur la mer Noire. Elle a pour nous une importance particulière, parce qu'au commencement du treizième siècle elle devint, sous le nom de Trapézonte, la capitale d'un petit Etat grec[1], et que de nos jours, avec ses 20,000 habitants, elle est, sous la dénomination de Trébisonde (Trabézoun), le chef-lieu d'un gouvernement (éïalet) de même nom. Outre un grand nombre de mosquées, il y a dans la ville vingt églises et chapelles grecques. L'établissement de la préfecture apostolique de Trébisonde date du règne de Pie IX. Depuis 1850, l'évêché arménien de Trébisonde est aussi occupé par un titulaire.

§ 229. Province de Cappadoce, avec les villes de Nazianze et de Mazaca (Césarée de Cappadoce).

La Cappadoce (Καππαδοκία), la contrée la plus avancée vers l'orient de l'Asie mineure, était coupée par des montagnes et avait pour limites au nord le Pont, à l'est l'Arménie, au sud la Cilicie et la Lycaonie, à l'ouest la Galatie et la Lycaonie. Les Cappadociens, dépeints en général comme nonchalants et perfides, portaient aussi le nom de Syriens blancs (Λευκόσυροι), pour les distinguer des Syriens qui habitaient en dehors du Taurus, et qui avaient un teint plus basané[2]. Depuis Tibère, la contrée, dans laquelle il y avait des Juifs jouissant du droit de citoyens, fut sous la domination romaine. Lors de la première Pentecôte chrétienne, des Juifs cappadociens étaient présents à Jérusalem, et l'apôtre saint Pierre adressa aussi sa première épître aux chrétiens de Cappadoce[3].

L'histoire de l'Eglise mentionne Nazianze, auparavant appelée Diocésarée, comme le lieu de la naissance de saint Grégoire (390). Le petit et misérable village de Mimisou occupe actuellement son emplacement. L'ancienne ville royale de Mazaca, depuis Césarée de Cappadoce, située au centre du pays, s'est conservée

[1] Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums Trapezunt.*
[2] Hérod., I, 72; V, 49. — Strabon, XVI, 737. — Isidore de Péluse, I, 281, 485.
[3] *Act.*, II, 9; I *Pierre*, I, 1.

jusqu'aujourd'hui dans KAISARIEH, sur le Karasou, qui compte 25,000 habitants, et renferme plusieurs églises et mosquées[1].

Actuellement la CAPPADOCE forme la partie principale de la contrée appelée par les Turcs CARAMANIE; les villes y sont habitées par des Osmanlis, des Grecs, des Arméniens et des Juifs, tandis que les Turcomans se sont pour la plupart fixés dans le pays plat.

§ 230. Province de Lycaonie, avec les villes de Derbe, de Lystre et d'Iconium.

Les limites de la LYCAONIE, contrée montagneuse et abondante en sel (Λυκαονία), étaient, au nord, la Galatie, à l'est, la Cappadoce, au sud, l'Isaurie et la Cilicie, et, à l'ouest, la Phrygie. Durant la période de la domination romaine, les bornes de chaque partie du pays ayant subi de fréquents changements, cette circonstance explique comment il arriva que certaines localités sont en différents temps attribuées à différentes contrées, ce qui a lieu notamment à l'égard des villes de Derbe et de Lystre, qui furent aussi annexées à la Galatie[2]. Les Lycaoniens, de même que les Cappadociens, parlaient un grec corrompu, formant un dialecte particulier[3]. Parmi les villes lycaoniennes, nous citerons les suivantes :

Derbe.

DERBE (Δέρβη ou Δέλβεια), petite ville à l'orient de Lystre au pied de l'Anti-Taurus. Ce qui l'a rendue remarquable dans l'histoire biblique, c'est que saint Paul, lors de son premier voyage apostolique, en compagnie de saint Barnabé, y convertit un grand nombre de ses habitants à la foi (*Act.*, XIV, 20). Le même apôtre étant, dans le cours de sa seconde mission, venu de nouveau à DERBE, y prit avec lui pour compagnon de voyage son disciple Timothée, auquel les fidèles rendaient bon témoignage. Caïus, autre compagnon de saint Paul, était également originaire de DERBE[4]. Dans la suite la ville fut élevée au rang de siége épis-

[1] *Ausland*, année 1836, p. 637 et suiv. — [2] Strabon, XII, 568. — Pline, V, 25, 42. — [3] *Act.*, XVI, 10 (11).

[4] *Act.*, XVI, 1; XX, 1. — On pourrait en outre conclure du ch. XIV, 6, des *Actes*, que Lystre était le lieu de la naissance de Timothée.

copal, car suivant le témoignage des annales ecclésiastiques, un évêque de Derbe était présent au premier concile de Constantinople, de même qu'au concile d'Ephèse[1].

Lystre.

Lystre (ἡ Λύστρα et τὰ Λύστρα), au sud d'Iconinm et à l'ouest de Derbe, était habitée par des païens. Paul et Barnabé y vinrent lors de leur première tournée apostolique. Les prédicateurs de l'Evangile y rencontrèrent un homme qui, au su de tous ses concitoyens, était boiteux de naissance, et se tenait ordinairement à la porte de la ville. Saint Paul ayant guéri au nom de Jésus ce paralytique-né, les habitants de Lystre, prenant ces deux étrangers pour des dieux, voulurent leur rendre les honneurs divins. Mais les apôtres dans leur humilité se firent connaître pour ce qu'ils étaient, exhortant les Lystriens à adorer le seul Dieu vrai et vivant, qui a créé le ciel et la terre, et manifesté son existence et ses attributs divins dans l'ensemble de la création[2]. Ainsi fut jetée parmi ces peuples la bonne semence, et l'on peut supposer avec fondement que plusieurs d'entre eux se convertirent à la foi de Jésus-Christ. Cependant les Juifs endurcis, qui avaient expulsé les apôtres d'Antioche et d'Iconium (xiii, 50; xiv, 5), réussirent à ameuter aussi à Lystre la populace contre les envoyés chrétiens, en sorte que Paul n'ayant échappé qu'à grand peine à la mort, se vit contraint de se réfugier à Derbe (*Act.*, xiv, 18 et suiv.; II *Tim.*, iii, 11). Dans le cours de sa seconde grande mission (*Act.*, xvi, 1 et suiv.), saint Paul revint encore à Lystre, qui maintenant s'appelle Latik.

Iconium.

Iconium (Ἰκόνιον), ville populeuse qui fit partie tantôt de la Lycaonie, tantôt de la Phrygie, était située au nord de Lystre, dans une plaine fertile au pied du Taurus.

Les apôtres saint Paul et saint Barnabé ayant été contraints,

[1] Caroli a S. Paulo *Geogr. sacr.*, p. 9.

[2] *Act.*, xiv, 7-20; comp. *Ps.* xviii, 1-5; *Rom.*, i, 19 et suiv.

lors de leur première tournée apostolique, de fuir d'Antioche de Pisidie, se réfugièrent à ICONIUM, où pendant quelque temps ils prêchèrent avec tant de succès qu'un grand nombre de Juifs et de gentifs firent hautement profession de croire en Jésus crucifié, comme en leur Sauveur et Maître. Toutefois, ici encore comme ailleurs, les Juifs, qui étaient restés infidèles, se liguèrent pour faire une opposition obstinée, tellement que les fidèles prédicateurs de la foi, bien que le Seigneur eût opéré par leur moyen des signes et des prodiges, se virent dans la nécessité de fuir (*Act.,* XIV, 1-6), suivant la recommandation que le Seigneur avait faite à ses disciples, en disant : *Lorsqu'ils vous poursuivront dans une ville, fuyez dans une autre* (Matth., X, 25). ICONIUM où, en 235, un concile provincial s'assembla au sujet du baptême des hérétiques[1], et où, au moyen-âge, les sultans Seldjoucides avaient fixé leur séjour, porte actuellement le nom de KONIEH (Konia), et renferme, outre plusieurs mosquées et un grand cloître de derviches, une église grecque et une arménienne. Le pacha turc de Caramanie réside à KONIEH, où, en 1832, les Egyptiens remportèrent une victoire sur les Turcs.

§ 231. Province de Galatie, avec Ancyre, sa capitale.

La GALATIE (Γαλατία), contrée montagneuse et néanmoins fertile dans sa plus grande partie, était bornée au nord par la Paphlagonie et la Bithynie, à l'est par le Pont et la Cappadoce, au sud par la Cappadoce et la Lycaonie, à l'ouest par la Phrygie et la Bithynie. Elle reçut son nom des tribus gauloises des Trocmes et des Tolistoboïens, qui, unis à une armée de Germains Tectosages, émigrèrent en Asie au troisième siècle avant Jésus-Christ, et après s'être fixés en particulier dans la contrée dont il s'agit, s'allièrent aux Grecs[2]. La langue des Galates, d'après le témoignage de saint Jérôme, avait des rapports avec la langue des anciens Trévires (Trévirois)[3], et les Croisés auraient même

[1] Katerkamp, *Kirchengeschichte,* I, 335. Munster, 1819.
[2] Strabon, XII, 566. — Liv., XXXVII, 8; XXXVIII, 12.
[3] Saint Jérôme, *Proleg. in ep. ad Gal.* — L. Hug, *Einleit.,* I, 353 et suiv.

encore rencontré des habitants de la GALATIE qui parlaient l'idiome allemand. Les Galates, pleins de courage et de mœurs quelque peu rustiques, conservèrent leur liberté jusqu'à Auguste, sous le règne duquel ils furent, ainsi que d'autres peuples, assujétis au sceptre romain[1]. Il y avait des Juifs fixés en Galatie, comme dans les autres provinces de l'Asie mineure. L'apôtre saint Paul, dans le cours de sa seconde et de sa troisième mission, y prêcha la doctrine de Jésus-Christ et y fonda des Eglises[2]. Dans la suite, comme des hérétiques judaïsants prêchaient parmi les Galates que Paul n'était pas un véritable apôtre, et qu'il était nécessaire, même dans le christianisme, d'observer la loi mosaïque, l'Apôtre écrivit d'Ephèse aux chrétiens de GALATIE une lettre dont l'objet était surtout de leur montrer l'autorité divine de son apostolat et l'abrogation de la loi de Moïse[3]. Outre saint Paul, son compagnon de voyage, Crescent, travailla aussi en GALATIE à l'affermissement de la doctrine du salut, et l'apôtre saint Pierre, dans sa première épître, s'adresse également aux fidèles de cette contrée[4].

ANCYRE, l'ancienne capitale de la Galatie, a mérité l'attention de l'histoire par deux conciles célèbres tenus en 314 et 358[5]. Cette ville s'appelle actuellement ANGORA (Angouri); elle compte environ 25,000 habitants, dont les Arméniens catholiques forment près du tiers; et, grâce à la renommée de leurs fabriques de camelot, ils entretiennent un commerce qui n'est pas sans importance. L'établissement de l'évêché arménien d'ANCYRE eut lieu en 1850. Les autres villes de Galatie : Aspuna, Tavia, Pessinonte, Gordium, etc., ne sont pas mentionnées dans les Livres saints.

[1] Flor., II, 11, — Tacite, *Hist.*, II, IX, 1. — Diefenbach, *Celtica*, II, 237 et suiv.

[2] *Act.*, XV, 40; XVI, 6; XVIII, 23. — [3] *Act.*, XIX, 1; *Gal.*, I, 1 et suiv.: III, 1 et suiv. — Comp. Ben. Justinien, *Comment. in Epist. ad Gal.* — [4] II *Tim.*, IV, 10; I *Pierre*, I, 1.

[5] B. Carronza, *Summa concil.*, ed. Schram, t. I, 141, 250.

§ 232. Province de Phrygie, avec les villes d'Hiéraple, de Colosses et de Laodicée.

La fertile province de PHRYGIE (Φρυγία) confinait, à l'époque romaine, du côté du nord à la Galatie et à la Bithynie, du côté de l'est à la Cappadoce, du côté du midi à la Lycie et à la Pisidie, du côté du couchant à la Mysie, à la Lydie et à la Carie. Depuis les premiers temps jusqu'à Crésus, pendant qu'elle formait un royaume indépendant, la PHRYGIE avait des limites beaucoup plus étendues. Les anciens Phrygiens, peuple actif, s'adonnaient, suivant la nature de leur pays, à l'éducation des moutons et des vers à soie, et ils n'étaient pas sans habileté dans les sciences et les arts, notamment dans la musique et dans la fabrication des tissus[1]. Les Juifs de Phrygie qui se trouvaient à Jérusalem lors de la première Pentecôte chrétienne (*Act.*, II, 10) apportèrent la première connaissance de l'Evangile dans leur patrie; mais ce fut surtout l'apôtre saint Paul qui, durant sa seconde et sa troisième tournée apostolique, répandit la lumière de la vraie foi en PHRYGIE[2]. Il est fait mention de trois villes de cette contrée, savoir :

Hiéraple.

HIÉRAPLE (Ἱεράπολις), dans la partie au sud-ouest de la province, entre le Lycus et le Méandre, fameux par ses sources thermales et par la caverne de Pluton, située tout auprès, d'où s'échappait une vapeur pestilentielle[3]. Epaphras de Colosses, fidèle disciple de saint Paul, dirigea l'Eglise chrétienne d'HIÉRAPLE, où, suivant d'anciens auteurs, l'apôtre Philippe mourut plus tard martyr, et où Papias, disciple des apôtres, et saint Apollinaire, donnèrent de l'éclat à la chaire épiscopale[4]. Actuellement cette localité, placée

[1] Ptolémée, v, 2. — Pline, v, 41. — Comp. Franz, *Elementa epigraph. gr.* Berlin, 1840.

[2] *Act.*, XVI, 6; XVIII, 23.

[3] Strabon, XIII, 629.

[4] *Coloss.*, IV, 13. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, XXXI, 9. — Saint Jérôme, *Script. eccl.*, 18 et 41.

sur des rochers blancs, porte parmi les Turcs le nom de Pambouk-Koulasi (château des cotonniers); on rencontre encore dans ses environs beaucoup de débris de mausolées, de théâtres spacieux et de bains [1].

Une autre Hiéraple (Maboug) était située en Syrie, sur la route d'Antioche en Mésopotamie ; l'Ecriture n'en fait point mention.

Colosses.

Colosses (Κολασσαί ou Κολοσσαί), situé au sud-est d'Hiéraple, sur le Lycus, faisait un commerce fort important [2]. Epaphras, disciple et coadjuteur de l'apôtre saint Paul, y fonda une Eglise composée de juifs et de gentils [3]. Comme certains chrétiens judaïsants insistaient sur la nécessité d'observer les pratiques mosaïques, et que des docteurs païens tentaient de mêler la philosophie orientale à la foi chrétienne, Paul, du fond de sa prison à Rome, envoya, par son disciple Tychique, juif converti, une lettre aux Colossiens, pour les fortifier dans la vraie doctrine de l'Evangile et les prémunir contre les aberrations des doctrines humaines [4]. Le disciple Philémon, qui avait cédé sa maison à l'Eglise de Colosses pour y tenir les assemblées religieuses, reçut également une petite épître de l'apôtre saint Paul, qui lui recommandait Onésime récemment converti (*Philém.*, 1 et suiv.). Suivant une tradition, Philémon devint évêque de Colosses, et il mourut martyr sous Néron [5]. La ville, qui, au moyen-âge, était très-florissante, et avait une belle église dédiée à saint Michel, n'est plus aujourd'hui qu'un bourg appelé Chonos par les indigènes.

Laodicée.

Laodicée (Λαοδίκεια), grande et riche ville de commerce sur le Lycus, s'appela d'abord Diospolis ou Rhoas; mais elle prit plus tard, en l'honneur de Laodice, femme d'Antiochus II, le nom de Laodicée [6]. L'apôtre saint Paul fait en plusieurs occasions mention

[1] Richter, *Walf.*, p. 523 et suiv. — [2] Hérod., VII, 30. — Xénophon, *Anab.*, I, II, 6. — [3] *Coloss.*, I, 7; IV, 12 et suiv. — [4] *Coloss.*, II, 16-23; III, 1-4, 6 et suiv. — [5] *Constitut. apost.*, VII, 46. — [6] Strabon, XII, 578. — Pline, V, 29.

de l'Eglise de LAODICÉE [1]. La lettre à l'évêque de LAODICÉE, qu'on lit dans l'Apocalypse de saint Jean, reprend sa déplorable négligence dans l'œuvre du Seigneur en termes sévères : *Je sais quelles sont vos œuvres, que vous n'êtes ni froid ni chaud. Mais parce que vous êtes tiède et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je suis près de vous vomir de ma bouche. Je reprends et châtie ceux que j'aime; animez-vous donc de zèle et faites pénitence. Me voici à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi* [2].

La ville, où se tint, en 372, un concile au sujet des Agapes, passa en 1255, en la possession des Seldjoucides ; mais ayant été détruite par Tamerlan, en 1402, on ne rencontre plus sur ses ruines que l'insignifiant village d'ESKI-HISSAR.

CHAPITRE II.

ÎLES DE LA MER MÉDITERRANÉE ET DE LA MER ÉGÉE.

§ 233. Ile de Chypre, avec les villes de Salamine, de Paphos, de Nicosie, de Larnaca et de Limasol.

Parmi les îles de la mer Méditerranée, appelées en général *îles des nations* et *îles de Cetthim* (כִּתִּים), dont les habitants tiraient leur origine de Javan, quatrième fils de Japhet [3], les auteurs sacrés citent CHYPRE, RHODES, la CRÈTE et CAUDE. — L'île de CHYPRE (Μακεδονία, *Cyprus*), d'une étendue de quatre cents milles carrés environ, n'était anciennement guère moins fameuse par le culte impie de Vénus et d'Adonis que pour sa fertilité extraordinaire et son grand mouvement commercial [4]. D'après une lettre du sénat romain, les Juifs établis dans l'île de CHYPRE ne devaient être exposés à aucun mauvais traitement [5]. La première connaissance de l'Evangile pénétra dans l'île de CHYPRE

[1] *Coloss.*, II, 1; IV, 13-16. — [2] Comp. *Apoc.*, III, 14-22. — [3] *Gen.*, X, 5; *Ezéch.*, XXVII, 6. — Comp. § 14, n° 4, c. — [4] Strabon, IV, 684. — Pline, X, 35. — Ptolémée, V, 24. — [5] I *Mach.*, XV, 23.

par le moyen des Juifs convertis, qui, lors de la persécution qui éclata contre les fidèles après que saint Etienne eut été lapidé, se virent dans la nécessité de quitter la Palestine[1]. Plus tard les apôtres saint Paul et saint Barnabé, durant leur premier voyage apostolique, prêchèrent dans l'île la doctrine du salut[2]. Barnabé, qui avait si bien mérité de l'Evangile, et dont le nom propre était Josès (Joseph), mais auquel les apôtres donnèrent le surnom glorieux de Barnabé (fils de la consolation), était, ainsi que le disciple Mnason, originaire de CHYPRE[3].

Après avoir été dans la suite des siècles tributaire de différents maîtres, l'île à l'époque héroïque des croisades (1191) fut arrachée aux ennemis par Richard Ier, roi d'Angleterre, et donnée par lui à Guy de Lusignan. Etant passée en 1489 au pouvoir de la république de Venise, elle fut conquise par Sélim II (1572). Cette île, jadis riche et florissante, qui avait trois siéges épiscopaux et fut longtemps sous la dépendance des Templiers[4], est appelée aujourd'hui KÈBRIS (Kobros) par les Turcs, et ne compte pas plus de 140,000 habitants, parmi lesquels 100,000 grecs, avec 20,000 musulmans ; le reste se compose de latins et de maronites. Ces derniers possèdent un couvent d'hommes qui suivent la règle de saint Antoine[5].

Entre les anciennes villes, l'Ecriture nomme :

Salamine.

SALAMINE, ville importante sur le bord de la mer, dans la partie orientale de l'île, et autrefois le siége de rois puissants[6]. Les apôtres Paul et Barnabé y prêchèrent lors de leur première mission. *Lorsqu'ils furent arrivés à Salamine, ils prêchèrent la*

[1] *Act.*, VIII, 1 et suiv.; XI, 10. — [2] *Act.*, XIII, 1 et suiv.

[3] *Act.*, IV, 36 et suiv.; XXI, 16. — Au rapport des anciens, Barnabé était un des soixante-douze disciples de Jésus. — Eusèbe, IV, I, 12. — Assemani, *Bibl. or.*, III, I, 219 et suiv. — Comp. Hug, dans la *Freib. Zeitschrift*, II, 132 et suiv.

[4] Rodolphe de Suchem, *Reysbuch*, p. 439. — Comp. Hurter, *loc. cit.*, I, 109, 302; IV, 332 et suiv.

[5] *Annales de la propagation de la foi*, 1853, n° 115.

[6] Pline, V, 35 — Diodore de Sicile, XX, 48. — Hérod., IV, 162.

parole de Dieu dans les synagogues des Juifs (Act., XIII, 5). La ville fut depuis appelée CONSTANTIA, en l'honneur de Constantin le Grand qui, après un tremblement de terre, la fit reconstruire. On voit encore les restes de SALAMINE au nord-est de la ville actuelle de Famagouste, dont l'évêché catholique de Chypre, comptant à peu près 4,000 fidèles, porte le nom [1].

Paphos.

PAPHOS (Πάφος) est situé sur le côté occidental de l'île, au nord de l'ancienne PAPHOS. L'apôtre saint Paul y frappa de cécité le magicien juif Barjésus et convertit à la foi chrétienne le gouverneur romain Sergius Paulus (*Act.*, XIII, 6-13), conversion en souvenir de laquelle l'Apôtre des gentils, appelé auparavant Saul (*Act.*, IX, 4 et suiv.), prit dans la suite le nom de « Paul [2]. » Cette localité s'appelle actuellement BAFFA ; il se rencontre dans ses environs quantité de colonnes de granit, de pierres de taille et d'autres restes des siècles passés [3]. Les autres villes de Chypre connues dans l'antiquité : Citium, Amathonte, Arsinoé et Soli, ne sont pas citées dans les Livres sacrés.

NICOSIE (Lefcoscha), de nos jours la capitale de l'île, avec le siége d'un archevêché grec, ne compte parmi ses 16,000 habitants que 115 catholiques du rit latin.

A LARNACA, ville bâtie sur l'emplacement de Citium, il se trouve 600 catholiques, qui sont sous la direction d'un vicaire-général épiscopal du patriarche de Jérusalem. L'église de LARNACA, qui fut bâtie par les Pères de l'ordre de Saint-François, est l'une des plus belles de l'Orient. L'école des garçons est tenue par un religieux qui enseigne, outre la religion, le grec et l'italien. L'association pour la propagation de la foi, dont le siége est à Lyon, a fait construire une maison d'école commode, où des sœurs de la congrégation de Saint-Joseph instruisent les petites

[1] *Annales de la propagation de la foi,* loc. cit.

[2] Comp. *Act.*, XIII, 9. — Saint Jérôme, *Catal.*, au mot *Paulus*. — Origène, *Præf. in Epist ad Rom.*

[3] Mariti, p. 104.

filles. Un bon nombre de familles s'étant fixées dans ces dernières années à Limasol, une mission y a été ouverte [1].

§ 234. Iles de Rhodes, avec la ville de Rhodes, sa capitale.

L'île de RHODES (Ῥόδος), séjour délicieux, peut avoir vingt-un milles carrés. Située au midi de la petite province de Carie dans l'Asie mineure, elle se distinguait autrefois par sa fertilité. Ses anciens habitants, renommés par leur puissance maritime, tiraient leur origine de Rodanim (Dodanim), fils de Javan, issu de Japhet [2]. Les Juifs qui, à l'époque des Machabées, se trouvaient dans l'île étaient sous la protection des Romains [3]. Paul vint à RHODES dans le cours de son troisième voyage apostolique (*Act.*, XXI, 1). Il peut y avoir actuellement dans l'île entière 26,000 habitants, parmi lesquels se trouvent tout au plus 2,000 catholiques. L'ancien archevêché latin de RHODES a été réuni au siége épiscopal de Malte.

La ville capitale de l'île porte également le nom de RHODES, et elle est située sur une pente douce, à l'extrémité de l'île, du côté du nord-est. Anciennement elle avait un bon port, où se voyait le fameux colosse, gigantesque statue d'Apollon. Les arts et les sciences fleurirent jadis à RHODES, et Eschine y établit une école où Caton, Cicéron, Pompée et d'autres se formèrent à l'éloquence. La ville partagea dans le cours des siècles les vicissitudes et les diverses destinées de l'île. En 1310, les chevaliers de Saint-Jean, commandés par Foulques de Villaret, enlevèrent l'île aux Sarrasins, puis y ayant fixé le siége de leur ordre, l'y maintinrent pendant plus de deux siècles, d'où leur vint le nom de chevaliers de RHODES; en 1522, ils durent céder devant les forces supérieures des Turcs [4]. C'est une chose très-digne de remarque que tout dans cette ville s'est conservé, sans presque aucun changement, dans l'état où les choses se trouvaient au

[1] P. Joseph Matzek, dans les *Missions-Notizen*. Vienne, 1852, livrais. V, p. 66. — Comp. J. Mislin, *loc. cit.*, I, p 485.

[2] *Gen.*, X, 4; I *Paralip.*, I, 7. — [3] *Mach.*, XV, 23.

[4] Comp. Fréd. Hurter, *Hist. du pape Innocent III*, 313 et suiv.

temps de ces héros chrétiens, qui la défendirent et tombèrent avec elle. On croirait, comme le disait tout récemment encore un voyageur, que les chevaliers sont sortis de la ville pour une expédition, et que leurs maisons, petites, d'un seul étage, mais extrêmement massives, attendent leur retour, et que leurs tours si fortes ne peuvent s'ouvrir que pour ceux qui foulèrent leurs seuils, toujours prêts à mourir pour la foi. On retrouve encore dans cet ancien boulevard de la foi des fenêtres avec des arceaux à nervures, des croix, les armoiries des plus nobles familles d'Europe, des inscriptions latines et même le monogramme des jésuites. De beaux palmiers forment une ceinture autour des murs de la ville actuelle, qui a 10,000 habitants et est le siége du gouverneur turc et d'un archevêque grec. Les 200 catholiques qui s'y trouvent ont une petite église, où trois prêtres réguliers exercent les fonctions du saint ministère[1].

§ 235. Les îles de Crète et de Caude.

L'île de Crète (Κρήτη), dans la mer Méditerranée, sur la limite méridionale de l'Archipel, était fertile en céréales et en vin. Sa surface peut être de 197 milles carrés; elle est rangée parmi les îles d'Europe, et se trouve à une distance de quinze milles du Péloponèse et de trente-huit milles des côtes de l'Afrique septentrionale. La Vulgate cite en deux endroits (*Deut.*, II, 23; *Jér.*, XLVII, 4) cette île sous le nom de Cappadoce (pour Caphtor). Les Crétois, appelés Caphtorim par les Hébreux, tiraient leur origine de Mesraïm, second fils de Cham[2], et étaient, d'après le tableau qu'en tracent les anciens, avides, faux et dissolus[3]. L'île fut soumise à la domination romaine en 69 avant Jésus-Christ, et au temps d'Auguste elle fut réunie à la Cyrénaïque pour former une province romaine[4]. A l'époque des apôtres, il se trouvait des Juifs parmi la population de la Crète, ainsi que nous l'apprennent les auteurs anciens[5]; et l'on

[1] J. Mislin, *les Saints Lieux*, I, 178 et suiv. — [2] *Gen.*, X, 14. — Comp. § 15. — [3] Liv., XLIV, 45. — Polybe, VI, 46. — [4] Flor., III, 7. — Eutrop., VI, II.
[5] Josèphe, *Bell. jud.*, II, VII, 1. — Philon, *Opp.*, II, 587.

peut admettre sans invraisemblance que les Juifs qui furent à à Jérusalem témoins de la première Pentecôte chrétienne (*Act.*, II, 11) reportèrent en CRÈTE la première connaissance de l'Evangile. L'apôtre saint Paul, après sa première captivité à Rome, entreprit encore, au rapport des anciens auteurs ecclésiastiques, plusieurs voyages, et vint probablement en CRÈTE en 64 ou 66; après y avoir établi des églises, il y laissa son fidèle Tite en qualité d'évêque (*Tite*, I, 5), et lui donna ensuite dans une épître les avis qu'il jugea nécessaires pour le bon gouvernement de cette église[1]. L'île, qui jadis comptait cent villes[2], éprouva dans le cours des siècles des destinées diverses; en 823, les Arabes en ayant pris possession comme d'une partie de l'empire grec, Nicéphore Phocas, en 961, en fit de nouveau la conquête sur les Arabes. Après la prise de Constantinople par les Latins (1204), elle passa par vente aux Vénitiens; mais plus tard (1668), les Turcs s'en rendirent maîtres par conquête[3]. Les Crétois, qui, en 1821, s'associèrent avec enthousiasme au soulèvement des Grecs, se sont vus depuis 1841 de nouveau soumis à la domination du sultan. La CRÈTE, connue aussi sous le nom de CANDIE (la Blanche) à cause de son sol crétacé, et appelée KIRID par les Turcs, compte environ 300,000 habitants, dont la moitié sont des Osmanlis et l'autre moitié des Grecs, des Arméniens, des Juifs et des Abadiotes (étrangers d'origine arabe). Les Pères capucins ont une mission dans l'île. CANDIE, la ville capitale, située sur la côte du côté du nord, est le siége d'un gouverneur turc et d'un archevêque grec, et compte environ 12,000 habitants. Dans l'île de CRÈTE, les auteurs bibliques nomment :

1° La ville de THALASSA, en grec LASÉA (Λασαία), près de laquelle saint Paul aborda durant son quatrième voyage, lorsqu'il était conduit captif à Rome (*Act.*, XXVII, 8).

2° Tout près de Thalassa se trouvait la localité de BONS-PORTS

[1] Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 22. — Cfr. Cornelius a Lapide, *Comment. in Epist. ad Tit.* — M.-J. Mack, *Comment. über die Pastoralbrief des Apostels Paulus*. Tubingue, 1841.

[2] Homère, *Iliade*, II, 149. — Virgile, *Eglog.*, III, 104-106.

[3] Sanutus, *Vite di dulci*, dans Muratori, XXI, 540.

(Καλοὶ λιμένες, *Boniportus*), où, lors du voyage dont il vient d'être question, l'Apôtre toucha, au rapport de saint Luc (*Act.*, XXVII, 8) : *Et allant avec peine le long de la côte, nous abordâmes à un lieu nommé Bons-Ports, près duquel était la ville de Thalassa.*

3° Il y avait aussi des Juifs résidant à GORTYNE (Γόρτυναί), ville importante, qui était située vers la côte méridionale, sur le Léthée[1]. Aujourd'hui le village de HAGIOS-DECA cache les restes de l'ancienne ville, dont l'archevêque grec de Candie prend le titre.

4° PHÉNICÉ (Φοινιξ), sur la côte méridionale de la Crète. Les compagnons de voyage de saint Paul se rendant captif à Rome étaient dans l'intention d'hiverner dans le port de PHÉNICÉ, mais ils en furent empêchés par un vent violent (*Act.*, XXVII, 12 et suiv.).

5° L'apôtre saint Paul, durant son voyage à Rome, côtoya l'île de Crète du côté de SALMONE (Σαλμώνη) (*Act.*, XXVII, 7), actuellement SIDERO, promontoire de la côte orientale.

Ile de Caude.

CAUDE (Κλαύδη), petite île à l'extrémité au sud-ouest de la Crète, appelée présentement Gozo. Le vaisseau où l'apôtre saint Paul se trouvait prisonnier fut poussé par un vent violent (*Act.*, XXVII, 16) contre ses bords.

§ 236. Les îles de Cos, de Délos et de Patmos.

Parmi les îles de la mer Egée (de l'Archipel), les Cyclades et les Sporades, les Livres saints mentionnent :

Cos.

La petite île de Cos (Κῶς), où naquit Hippocrate, était située au sud-ouest d'Halicarnasse, capitale de la Carie (§ 222). L'île, dont la surface n'est que de quatre milles et demi carrés, avait an-

[1] I *Mach.*, XV, 23. — Cfr. Pline, IV, 10. — Strabon, X, 478.

ciennement un temple d'Esculape[1]. Des Juifs y avaient aussi leur résidence, et saint Paul, dans son troisième voyage apostolique, alla de Milet à Cos (*Act.*, XXI, 1). STANCHIO (Istancho), c'est le nom actuel de l'île, compte environ 10,000 habitants, qui sont en partie Turcs, en partie Grecs. STANCHIO, le chef-lieu, situé du côté du nord, avec un château et un port, a une population de 3,000 âmes.

Délos.

DÉLOS (Δῆλος), île également fort petite, actuellement DILI, au nord-ouest de Cos, était dans les anciens temps renommée pour son commerce, et elle était aussi mentionnée dans la lettre par laquelle le sénat romain cherchait à exciter des sentiments d'humanité envers les Juifs[2].

Patmos.

PATMOS (Πάτμος), île formée de rochers stériles, entre Cos et Samos, avec une circonférence de huit à dix lieues, servait aux Romains de lieu de bannissement[3]. Saint Jean, apôtre et évangéliste, fut, pour sa fidélité et sa liberté à confesser Jésus-Christ, relégué à PATMOS sous le règne de Domitien, en 95, et ce fut là qu'il eut sa vision divine consignée dans l'Apocalypse[4]. Actuellement l'île de PATMOS (Patmo) ne compte que deux localités habitées, avec une population de 4 à 5,000 âmes. Ces localités sont LA SCALA, petite ville avec un port, et PATMO, bâtie autour du couvent grec de Saint-Christodule, placé sur une éminence. On y montre encore au pèlerin chrétien la grotte comprise dans une petite église, dans laquelle l'apôtre saint Jean fut favorisé de ses révélations. De là la vue se prolonge au loin sur les baies et anses silencieuses et solitaires de la mer, et plusieurs autres chapelles rappellent le souvenir du séjour que

[1] Strabon, XIV, 657. — Pline, V, 36.
[2] I *Mach.*, XV, 23. — Comp. Pline, IV, 22; XVI, 89.
[3] Strabon, X, 767. — Pline, V, 12.
[4] Comp. l'ouvrage de l'auteur : *Abhandlung über die prophetische Scrift des neuen Bundes,* § 6.

le disciple bien-aimé fit jadis en ces lieux. Les habitants actuels de l'île s'occupent surtout de pêche, de construction de barques et de navigation [1].

§ 237. Les îles de Samos, de Chio, de Lesbos et de Samothrace.

Samos.

L'île de SAMOS, d'une surface de huit milles et demi carrés au nord de Patmos, et à dix milles au sud-ouest de Smyrne, fut la patrie de Pythagore et le lieu du séjour d'Anacréon et d'Hérodote. Le culte de Junon y était en grand honneur [2]. Les Romains envoyèrent aussi à SAMOS cette lettre par laquelle ils recommandaient aux habitants païens d'avoir des sentiments d'humanité à l'égard des Juifs (I *Mach.*, XV, 23). L'Apôtre, comme nous l'apprend saint Luc (*Act.*, XX, 15), y aborda dans le cours de sa troisième mission. *Continuant* (de Mitilène) *notre route, nous arrivâmes le lendemain vis-à-vis de Chio; le jour suivant nous abordâmes à Samos, et le jour d'après nous vînmes à Milet.* L'île, qui, vers l'an 395, fut incorporée à l'empire romain d'Orient, eut, après la prise de Constantinople par les Latins (1204), ses comtes et ses archiducs particuliers; mais après la chute de l'empire de Byzance, elle dut plier sous le joug des Turcs. Les Samiotes, qui prirent une part active et ardente à la lutte des Grecs, se sont vus obligés, d'après un arrangement des grandes puissances de 1829, à payer au sultan un tribut annuel déterminé, tout en ayant à leur tête un gouverneur grec particulier, qui porte le titre de prince de SAMOS. L'île, appelée par les Turcs SAMO, ou SOUSAM et SOUSAM-ADASSI, compte environ 20,000 habitants grecs. La capitale est CHORA (Megali-Chora), située sur la côte au sud-est; elle possède un port et six églises. Tout récemment les sœurs de la Charité venues de France ont fondé à SAMOS un florissant établissement pour l'instruction de la jeunesse.

[1] W. Guérin, *Description de l'île de Patmos et de Samos.* Paris, 1856. — Voyez une vue de Patmos (Patmo) dans J.-M. Bernatz, nos 39 et 40.
[2] Pline, V, 37. — Virg., *En.*, I, 20.

Chio.

CHIO (Χίος), île vantée pour sa beauté, entre Lesbos et Samos, avec une surface de dix-huit milles et demi carrés, était renommée dans l'antiquité par ses richesses, son baume, son vin et l'éducation des vers à soie[1]. L'apôtre saint Paul passa près de cette île dans sa navigation (*Act.*, XX, 15) ; elle est actuellement appelée SCIO, et aussi SAKI-ADASSI (île du mastic) (*a*), et compte plus de 40,000 habitants, dont l'occupation principale consiste dans l'éducation des vers à soie et la culture du cotonnier. L'évêché catholique, qui, sous la domination des Vénitiens, florissait à SCIO, s'est dans les temps postérieurs, par suite de l'intolérance des Grecs, réduit à environ 400 diocésains, qui possèdent cinq églises et une chapelle[2].

Lesbos.

L'île de LESBOS est située non loin des côtes de Mysie. On y voyait jadis la riche ville maritime de MITYLÈNE, lieu de la naissance de Pittacus, d'Alcée et de Sapho[3]. Saint Paul y aborda dans le cours de son troisième voyage (*Act.*, XX, 14). De nos jours la ville de CASTRO, qui compte 10,000 habitants et est le siége d'un archevêque grec, occupe la place de Mitylène, et offre encore quelques restes d'antiquité. L'île elle-même est désignée simplement sous le nom de MÉTÉLIN (Médélin) ; elle a, sur une surface de douze milles et demi carrés, une population de 40,000 habitants environ, Turcs et Grecs, qui, outre l'élève des moutons et l'éducation des vers à soie, se livrent au commerce et à la navigation[4]. Les 40 familles catholiques qui se trouvent à MÉTÉLIN relèvent de l'évêché de Smyrne.

Samothrace.

SAMOTHRACE (Σαμοθράκη), île située au nord de Lemnos, non loin des côtes de Thrace, était fameuse comme siége principal

[1] Pline, XIV, 9. — Horat., *Od.*, III, XIX, 5. — [2] Comp. J. Mislin, *loc. cit.*, I, 170. — [3] Strabon, XIII, 617. — [4] Mislin, I, 157 et suiv.

(*a*) Résine qui s'extrait, par incision, du *pistacia lentiscus* de l'île. *(Trad.)*

des mystères nocturnes de Cérès et de Proserpine [1]. Saint Paul, lors de sa seconde tournée apostolique, navigua de Troade à Samothrace, et le jour suivant alla à Néapolis, sur les côtes de la Macédoine (*Act.*, xvi, 11). L'île de Samothraki (Sémadrek), comme elle s'appelle aujourd'hui, a un mille et demi carré ; son chef-lieu est Castro, sur la côte orientale. Elle compte en totalité 15,000 habitants, en partie Grecs et en partie Turcs.

CHAPITRE III.

MACÉDOINE, THRACE, GRÈCE, ILLYRIE, DALMATIE, ITALIE, SICILE, MÉLITE (MALTE), ESPAGNE.

§ 238. Macédoine.

La Macédoine (Μακεδονία), qui pendant un certain temps fut considérée comme une partie de la Thrace, et depuis l'an 724 avant Jésus-Christ gouvernée par des princes Argiens, atteignit, sous le roi Philippe, père d'Alexandre le Grand (360-336 av. J.-C.), son plus haut degré de gloire et de puissance. Après que les habitants eurent soutenu contre les Grecs des combats aussi nombreux qu'opiniâtres, les Romains s'étant avancés contre eux déclarèrent, en 142 avant Jésus-Christ, le pays province romaine. Cette province avait pour limites : au nord, la Dardanie, la Mœsie et la Thrace ; à l'orient, la Thrace et la mer Egée ; au sud, la mer Egée et la Thessalie, et à l'ouest, l'Illyrie. Dans le Nouveau Testament, le pays est cité comme province proconsulaire [2] et se trouve mentionné avec l'Achaïe [3]. Les anciens habitants de la Macédoine, appelés par les Hébreux Cetthim (כִּתִּים), étaient issus de Javan, fils de Japhet (§ 14, nº 4). La Bible nomme comme rois de Cetthim Philippe et Persée [4]. Le pays, fertile dans ses plaines et ses vallées, est traversé par diverses lignes de montagnes qui sont autant de bras de l'Hémus.

[1] Ptolémée, iii, 11.

[2] *Act.*, xvi, 9; xviii, 5; xix, 21; *Rom.*, xv, 26; II *Cor.*, i, 16. — [3] II *Cor.*, ix, 2; I *Thess.*, i, 8. — [4] I *Mach.*, i, 1; vi, 2; viii, 1 et suiv.

L'Apôtre des nations, qui fut invité à Troade, par une vision céleste, à aller annoncer en MACÉDOINE la doctrine de Jésus-Christ, en prédicateur infatigable de la bonne nouvelle du salut, parcourut plusieurs fois le pays en divers sens[1]. Sous les empereurs Dioclétien et Constantin Ier, la MACÉDOINE, ainsi que la Grèce, devint une annexe de la préfecture d'Illyrie, et fut divisée en MACÉDOINE PREMIÈRE et en MACÉDOINE SECONDE OU SALUTAIRE[2]. Actuellement cette belle et fertile contrée est connue sous le nom de de FILIBÉ-VILAJÉTI ; elle a une surface de douze cents milles carrés avec un million d'habitants (Grecs, Bulgares, Albanais, Valaques, etc.), et appartient, avec la Roumélie, la Bulgarie, la Thessalie, l'Albanie, la Bosnie et quelques îles de la mer Egée, à la Turquie d'Europe. Des côtes de la MACÉDOINE part la presqu'île chalcidique, divisée en trois langues de terre, parmi lesquelles la langue la plus au nord est surtout renommée parmi les Grecs à cause du mont Athos, dont le cône s'élève à 6,400 pieds au-dessus du niveau de la mer, et autour duquel sont bâtis 21 couvents et une innombrable quantité de cellules pour des ermites. Cette montagne, appelée la montagne sainte, avec ses forêts primitives, est le centre des chrétiens du rit grec en Orient ; c'est aussi le dernier lieu de retraite et de refuge d'un grand nombre d'âmes fatiguées de la vie, tant de Byzance que d'autres contrées[3].

§ 239. Villes de Macédoine.

Les livres du Nouveau Testament ne mentionnent des villes de Macédoine que celles qui suivent :

Néapolis.

NÉAPOLIS, ville maritime sur les côtes de la mer Egée près du golfe du Strymon, originairement faisait partie de la Thrace ;

[1] *Act.*, XVI, 9-40; XVII, 1-14; XX, 1-3.
[2] Cellarii *Geogr.*, II, c. XIII, § 20, p, 828 et suiv.
[3] *Annales de la propagation de la foi,* 1840, n° 34, p. 197. — J.-P. Fallmerayer, *Fragmente aus dem Orient,* II, 1 et suiv.

mais les Romains la réunirent à la Macédoine[1]. L'apôtre saint Paul vit NÉAPOLIS durant son second grand voyage, en compagnie de Silas, de Timothée et de Luc, lorsqu'il passa de Troade en Europe (*Act.*, XVI, 11 et suiv.). L'emplacement de l'ancienne ville maritime est actuellement occupé par la localité de KOUHADASI, dans le voisinage de Cavale, vis-à-vis de l'île de Thasos.

Philippes.

La ville de PHILIPPES (οἱ Φίλιπποι) était située sur une hauteur escarpée près des confins de la Thrace, à trente-trois milles romains au nord d'Amphipolis. Elle s'appela primitivement CRÉNIDES ; son nom de PHILIPPES lui vint de Philippe, roi de Macédoine, qui l'agrandit et la fortifia. Ce fut aux environs de cette ville que, en 42 avant Jésus-Christ, Brutus et Cassius trouvèrent la mort dans la bataille contre Antoine et Octave. L'empereur Auguste, ayant élevé la ville au rang de colonie romaine, lui envoya le droit de cité italienne, privilége qui en fit la principale ville (πρώτη πόλις) de cette partie de la Macédoine[2]. L'apôtre saint Paul, dans le cours de sa seconde mission, alla de Néapolis à PHILIPPES, qui fut la première ville d'Europe, où il rendit témoignage à la doctrine de Jésus-Christ. Le jour du sabbat, les prédicateurs de l'Evangile étant entrés dans le lieu de prière (προσευχὴ), qui se trouvait en dehors de la ville, près du Strymon, parlèrent du royaume de Dieu aux femmes assemblées, parmi lesquelles était Lydie, marchande de pourpre, originaire de Thyatire (§ 223), qui se convertit et fut ensuite baptisée avec les siens (*Act.*, XVI, 13 et suiv.). A PHILIPPES, saint Paul délivra d'un malin esprit une servante qui faisait la devineresse ; pour ce miracle, Paul et Silas furent pris, accusés de nouveautés prohibées dans les pratiques de la religion, puis battus de verges et jetés en prison. Comme signe que Dieu était avec eux, un fort tremblement de terre ébranla les fondements de la prison, et le

[1] Pline, IV, 18. — Ptolémée, III, 13.
[2] *Act.*, XVI, 12. — Pline, *Hist. nat.*, IV, 11 ; *Digest. Leg.*, VIII, n° 8.

geôlier lui-même se convertit à la foi de Jésus-Christ. Durant ce temps-là les juges se convainquirent de l'innocence des deux prisonniers, et les apôtres visitèrent les fidèles de la ville (*Act.*, XVI, 25 et suiv.).

Paul, dans le cours de sa troisième tournée apostolique, vit de nouveau PHILIPPES, et dans la suite, comme il se trouvait captif à Rome, il écrivit aux Philippiens une lettre remplie des témoignages les plus éloquents d'une intime charité, les remerciant de la bonté et de l'attachement dont ils lui avaient donné des preuves en lui faisant passer par Epaphras jusqu'à Rome un secours en argent[1]. PHILIPPES eut de bonne heure un siége épiscopal[2], et au moyen-âge c'était encore une ville florissante. Aujourd'hui elle est réduite au village insignifiant de FILIBÉ, qui se trouve dans le voisinage de Dirama (Drama), et où l'on voit encore quelques restes d'antiquité.

Amphipolis.

AMPHIPOLIS, originairement appelée LES NEUF VOIES (Ἐννέα Ὁδοί), et, depuis 437 avant Jésus-Christ, colonie des Athéniens, plus tard réunie à la Macédoine, était située dans la Macédoine orientale, sur le Strymon (actuellement Strouma), qui l'entourait de deux côtés. Sous les Romains, c'était la ville capitale de la Macédoine première[3]. Saint Paul se rendit, en compagnie de Silas, de Philippes à AMPHIPOLIS, mais il n'y séjourna pas longtemps (*Act.*, XVII, 1). Au moyen-âge, les mines d'or et d'argent qui se trouvent près de là firent donner à la ville le nom de CHRYSOPOLIS (ville d'or); mais de nos jours elle porte celui d'EMBOLI[4].

Apollonie.

APOLLONIE, sur une langue de terre entre Amphypolis et

[1] *Act.*, XX, 6; *Philip.*, I, 7; IV, 10 et suiv. — Comp. saint Jean Chrysostome, *Homil. in Epist. ad Philipp.*, t. XI, édit. bénéd.

[2] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 196.

[3] Diodore de Sicile, 168. — Pline, IV, 17.

[4] On trouve dans la *Weblgemælde-Gallerie* de Mébold (I, n° 52) des dessins des ruines d'Amphipolis.

Thessalonique, était autrefois une colonie des Corinthiens et des Corcyréens [1]. L'apôtre saint Paul, dans le cours de sa mission dont il a été ci-dessus question, se rendit d'Amphipolis à APOLLONIE (*Act.*, XVII, 1). Sur APOLLONIE en Samarie, voir § 182.

Thessalonique.

THESSALONIQUE (Θεσσαλονίκη, *Thessalonica*), sur le golfe Thermaïque, avait été bâtie par Cassandre, fils d'Antipater, sur l'emplacement de l'ancienne THERMA, et reçut son nom de Thessalonice, son épouse [2]. Sous la domination romaine, la ville, où il y avait beaucoup de Juifs et de prosélytes, était très-peuplée et très-riche; mais elle ne s'éleva pas généralement à un haut degré dans la vie morale [3]. Saint Paul, lors de sa seconde course apostolique, alla, avec Silas et Timothée, de Philippes à THESSALONIQUE, en passant par Amphipolis et Apollonie; il y enseigna trois jours de sabbat dans la synagogue des Juifs, leur montrant d'après les Ecritures que le Messie devait souffrir et ressusciter d'entre les morts, et que Jésus de Nazareth était le Messie promis. Plusieurs Juifs et prosélytes ayant cru se joignirent à Paul et à Silas; des femmes de distinction furent aussi, comme Lydie, persuadées de la vérité de la doctrine des apôtres, mais les Juifs qui demeurèrent dans l'aveuglement ayant soulevé la populace de la ville, traînèrent non-seulement Jason, chez lequel les prédicateurs de l'Evangile demeuraient, mais encore d'autres fidèles devant les magistrats païens, et les accusèrent de violer les édits impériaux, parce qu'ils faisaient profession de croire en Jésus. Dans ces circonstances, Paul et Silas, quittant la ville, se rendirent à Béroé (*Act.*, XVII, 1-11). Bientôt après Timothée étant arrivé à THESSALONIQUE, régla les affaires de l'Eglise et fortifia les fidèles dans l'Evangile de Jésus-Christ (I *Thess.*, III, 1 et suiv.).

Paul ayant eu connaissance par Timothée de l'état de l'Eglise de THESSALONIQUE, écrivit de Corinthe sa première épître aux Thessaloniciens, les exhortant à persévérer avec constance dans

[1] Pline, IV, 17.
[2] Strabon, VII, 330. — Tafel, *De Thessalonica ejusque agro.*
[3] Strabon, VII, 323; I *Thess.*, IV, 1-11.

l'Evangile, à conserver la pureté des mœurs et à s'appliquer aux bonnes œuvres, les instruisant de ce qui regarde la résurrection des morts et le dernier avènement de Jésus-Christ (I *Thess.*, 1-5). Pendant que l'Apôtre était encore à Corinthe, il adressa une seconde épître aux fidèles de THESSALONIQUE. Dans cette seconde épître, après les avoir renseignés touchant une lettre supposée comme venant de lui, il louait leur persévérance dans la foi, les prémunissait contre les docteurs hérétiques, revenait encore sur le dernier avènement de Jésus-Christ, et leur donnait finalement des règles de conduite pour une vie pieuse [1]. Aristarque et Secundus, deux compagnons de voyage de saint Paul, étaient originaires de THESSALONIQUE [2].

De très-bonne heure, l'histoire de l'Eglise fait mention d'évêques de cette ville. Il n'est pas d'ailleurs hors de propos d'observer qu'au neuvième siècle les pieux frères Cyrille et Méthode, de THESSALONIQUE, portèrent la lumière de l'Evangile aux Khasares (dans la presqu'île de Crimée), ainsi qu'aux Bulgares et aux Moraves [3]. Dans la suite, il y eut de fréquents et de violents combats entre les Turcs et les chrétiens au sujet de la possession de THESSALONIQUE, qui, à différentes reprises, fut ravagée, puis rebâtie [4]. SALONIQUE ou SÉLANIKI (en slave Soloun), comme la ville est actuellement appelée, vue de la mer offre l'aspect d'un grand amphithéâtre en hémicycle, dans lequel les maisons s'élèvent par degrés jusqu'au milieu de l'éminence sur laquelle la ville est assise. Elle forme comme le centre du commerce entre la Grèce et la Turquie d'Europe, et compte plus de 70,000 habitants, parmi lesquels on suppose qu'il y a 40,000 Turcs, 20,000 Juifs [5], 10,000 Grecs et 150 catholiques. Un

[1] II *Thess.*, 1-3. — Ben. Justinien, *Commentar. in epist. ad Thess.* — J.-L. Hug, *Einleitung*, etc., II, 340 et suiv.

[2] *Act.*, x, 4; xxvii, 2.

[3] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 196. — F.-X. Richter, *Cyrille et Méthode*. Olmutz, 1825.

[4] Comp. Hammer, *Geschichte des Osman. Reiches*, I, 125, 136 et suiv. — Fréd. Hurter, I, 713 et suiv.; II, 197.

[5] J.-P. Fallmerayer (*Fragmente aus dem Orient*, II, 181), évalue que le nombre des Juifs est de 30,000 à 40,000, et remarque en même temps que

archevêque grec et un gouverneur turc ont leur siége à SALONIQUE. La mission catholique, qui au siècle dernier était confiée aux Pères jésuites, est maintenant dirigée par les lazaristes. Ces zélés propagateurs de l'Evangile y ont aussi établi des écoles pour les garçons et pour les filles, et de plus un asile pour les malades et les indigents[1].

Béroé.

BÉROÉ (Βέροια) était une ville de Macédoine, au pied du mont Bermios, à environ cinq milles allemands au sud-ouest de Thessalonique. Paul, Silas et Timothée y vinrent lors de leur second voyage apostolique et y trouvèrent des cœurs bien disposés, car Juifs et gentils reçurent avec empressement la doctrine du salut. Afin d'échapper aux piéges des Juifs endurcis qui à Thessalonique s'étaient déclarés ses ennemis, Paul continua sa route pour Athènes, mais il laissa à BÉROÉ Silas et Timothée (*Act.*, XVII, 10 et suiv.). Sosipater, un des compagnons de voyage de saint Paul, était originaire de BÉROÉ (*Act.*, XX, 4), qui, dès les premiers temps, eut un évêque[2]. Dans la suite, la ville prit le nom d'IRÉNOPOLIS, et maintenant celui qu'elle porte est BÉRIA (Karavéria). Ses habitants sont au nombre de 8,000 et elle est le siége d'un archevêque grec. Sur BÉROÉ en Syrie voir § 49.

§ 240. La Thrace, avec les villes de Nicopolis et de Byzance (Constantinople).

La THRACE (Θράκη, *Thracia*), dans son étendue primitive avait pour limites du côté du nord l'Ister, du côté de l'orient le Pont-Euxin et la Propontide, du côté du sud la mer Egée et du côté de l'ouest la chaîne de montagnes (le Rhodope), qui court de la mer Egée à l'Ister. Elle était arrosée par l'Hèbre, et comprenait,

généralement le commerce (la bourse, le change, le commerce de détail) est entre leurs mains.

[1] *Annales de la propagation de la foi*, 1840, n° 34, p. 192 et suiv. — J. Kœpf, *Palæstina*, p. 506.

[2] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 196.

dans le sens large, la Roumélie actuelle, la Servie, la Bulgarie et la partie orientale de l'ancienne Macédoine; dans le sens strict, elle se réduisait à la province turque appelée de nos jours Roumélie (Roumili), qui s'étend principalement le long du Bosphore, de la mer de Marmara et de l'Hellespont. A l'époque romaine, la Mœsie inférieure (de nos jours la Bulgarie) en fut détachée [1]. Les Livres saints désignent la THRACE sous le nom de THIRAS, parce que les descendants de Thiras, septième fils de Japhet, peuplèrent cette partie de la terre [2]. La cavalerie des Thraces avait dans l'antiquité beaucoup de réputation [3].

Nicopolis.

La ville de NICOPOLIS (actuellement Nicopi) sur le Nessus, qui formait la limite entre la Thrace et la Macédoine, fut réunie tantôt à la Thrace, tantôt à la Macédoine. Il y avait plusieurs villes de ce nom. Une seconde ville de NICOPOLIS se trouvait près d'Actium, en Epire, une troisième en Cilicie, une quatrième dans la petite Arménie et une cinquième dans la Judée (§ 161). Fut-ce de NICOPOLIS en Thrace ou de Nicopolis en Epire que l'apôtre saint Paul écrivit son épître à Tite (*Tite,* III, 12), c'est ce qu'on ne peut dire avec certitude. L. Hug (*Einleit.,* II, 297) croit devoir se décider pour NICOPOLIS qui était située entre Antioche et Tharse, à l'angle oriental de la Cilicie, et qui porta d'abord le nom d'Issus.

Byzance (Constantinople).

BYZANCE (*Byzantium*) fut bâtie par Byzas, 650 ans avant Jésus-Christ, sur le canal large de 3,000 pieds qui unit la mer Noire et la mer de Marmara. Longtemps, par la beauté et les avantages de sa position, la ville avait attiré les regards des dominateurs de Rome, lorsqu'enfin Constantin, vers l'an 330 de Jésus-Christ, conçut et réalisa le projet de construire à la place de Byzance une nouvelle capitale chrétienne de l'empire romain, et par ce moyen de relier entre elles l'Europe et l'Asie, la mer Noire et la

[1] Pline, IV, 18; XVII, 3.
[2] *Gen.,* X, 2; I *Paralip.,* I, 3. — Comp. § 14, n° 7.
[3] Homère, *Odyss.,* IX, 49. — Comp. II *Mach.,* XII, 35.

mer Méditerranée. Quoique cette nouvelle cité des empereurs aspirât à la dénomination de NOUVELLE ROME, celle de CONSTANTINOPLE (ville de Constantin) lui demeura et prévalut. La somptuosité et les arts de l'Orient et de l'Occident rivalisèrent dans le cours des temps pour l'érection de grandioses édifices ; mais le monument où ils l'étalèrent surtout dans tout leur éclat fut la basilique édifiée de 532 à 538 par l'empereur Justinien, et dédiée à la SAGESSE ÉTERNELLE (ἁγία Σοφία) ; car tout ce qu'un empire qui ne connaissait d'autres limites que celles du monde put accumuler de rare et de précieux, fut ici savamment et artistement réuni. Le plan géométrique de l'édifice était une croix grecque tracée en un carré ; mais l'espace intérieur de l'occident à l'orient formait une ellipse[1]. Ainsi que nous l'apprennent les annales ecclésiastiques, les Pères de l'Eglise se réunirent quatre fois dans cette vaste enceinte pour y tenir des conciles œcuméniques, et y formulèrent des décisions, en 381, contre les Macédoniens qui niaient la divinité du Saint-Esprit, en 553, contre Justinien, qui s'immisçait dans les matières de la foi, en 689, contre les monothélites, et enfin en 869, contre le schismatique Photius.

Comme le troisième canon du concile œcuménique de l'année 381 attribuait à l'évêque de CONSTANTINOPLE, attendu que c'était la NOUVELLE ROME, le premier rang après l'évêque de ROME ANCIENNE, cet évêque, dès le milieu du cinquième siècle, prit le titre de patriarche ; et ses successeurs, s'appuyant sur la puissance impériale et sur tous les avantages de la capitale de l'empire d'Orient, non contents de s'approprier divers priviléges, cherchèrent encore à empiéter sur les droits de l'évêque de Rome ; enfin, éclata la déplorable lutte des patriarches, et, en 1054, s'accomplit, par les rancunes de l'ambitieux Michel Cérulaire, la séparation à jamais lamentable de l'Eglise grecque d'avec l'Eglise romaine. Plus tard il s'opéra, il est vrai, pendant un certain temps, une réunion de l'Eglise grecque avec Rome ; mais la jalousie byzantine contre la primauté de la puissance papale avait

[1] Voyez la description exacte dans Hurter, pape Innocent III, t. I, 547 et suiv.

jeté de trop profondes racines, et elle ne tarda pas à rompre perfidement ces nouveaux liens. Le patriarcat latin, fondé après la conquête de Constantinople par les Latins en 1204, tomba en 1261 avec le trône des empereurs du même rit [1].

La décadence intellectuelle et morale dans l'empire romain d'Orient ayant atteint ses dernières limites, la fière capitale des Césars s'inclina, le 29 mai 1453, sous le joug des Turcs, qui depuis la nommèrent Stamboul (Istamboul), et en firent la capitale de leur empire [2]. Sans nous arrêter à décrire plus au long cette métropole de l'islamisme, qui compte dix faubourgs, conformément à notre plan nous nous bornerons à ce qui concerne la situation de la religion et de l'Eglise. Les Arméniens-unis, dont le nombre peut s'élever à 30,000, possèdent un siége archiépiscopal à Constantinople; le 6 janvier 1857, une nouvelle église pour les Arméniens fut consacrée dans le quartier Psamatia, au milieu d'un grand concours de catholiques. Le patriarcat latin, sous la juridiction duquel sont aussi placés les catholiques des rits grec, maronite, syriaque et chaldaïque, est régi par un vicaire apostolique qui a le titre d'archevêque de Péra *in partibus*. Mgr Hillereau, qui depuis vingt-un ans était, avec les plus abondantes bénédictions, revêtu de cette dignité, succomba, profondément regretté des fidèles, à une attaque violente de choléra le 29 février 1855. Mgr Brunoni, vicaire apostolique à Alep et délégué du Saint-Siége dans toute la Syrie, fut nommé vicaire apostolique en remplacement de Mgr Hillereau.

Le nombre des Latins (catholiques romains) à Constantinople, y compris les faubourgs de Péra et de Galata, peut s'élever de 12 à 15,000. Ils possèdent neuf églises et six couvents de divers ordres : franciscains, dominicains, capucins, récollets et lazaristes. Ces derniers, prédicateurs infatigables de la foi, ont, à Galata et à Bébek, sur la côte européenne, deux maisons d'éducation, avec environ 300 élèves, et en outre ils fournissent au moyen de neuf presses bien organisées les livres nécessaires d'école et de piété

[1] Marca, *Instit. patriarchat. Constantinop.* — Thomass., *Vet. et nov. eccl. discipl.*, lib.. I, c. VII-XX.

[2] Hammer, *Geschichte des Osman. Reiches.*, I, 552.

en langues orientales. Ils sont aussi chargés de l'hôpital français. Dans chaque paroisse existe une école libre pour les garçons, auxquels les frères de la Doctrine chrétienne donnent l'instruction, pendant que les sœurs de la Charité, ces généreuses filles de saint Vincent de Paul, non-seulement tiennent à Galata, à Péra et à Bébek des écoles pour l'instruction des filles, mais encore soignent dans les hôpitaux les malades et les infirmes. Les indigents et les malheureux mahométans, qui reçoivent gratuitement des médicaments et des moyens d'existence, voient dans ces vierges chrétiennes, qui ont traversé les mers pour venir bander les plaies et adoucir les douleurs d'étrangers et de malades qui leur étaient inconnus, des êtres surhumains, descendus du haut des cieux pour la consolation des affligés [1].

Outre la France, la Sardaigne, l'Autriche et l'Angleterre ont aussi chacune un hôpital national à CONSTANTINOPLE. Depuis la guerre de Crimée, l'hôpital anglais est sous la direction de ladies diaconesses, qui tiennent en même temps une école de petites filles. Un prêtre de l'ordre de Saint-François, Philippe Pasolitsch, a fondé en faveur des étrangers un hôpital, pour l'érection duquel des quêtes de charité ont été récemment autorisées dans les Etats d'Autriche [2]. L'Eglise jouit généralement à Constantinople d'une liberté qu'elle réclame en vain dans beaucoup de pays chrétiens. Pour ne citer qu'un seul point, nous ne voyons pas qu'aucun obstacle soit apporté à ce que les processions publiques se fassent en dehors des églises. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1854, le jour de la fête du Saint-Sacrement, une procession solennelle eut lieu hors de l'église des lazaristes [3]. Que l'Occident chrétien, avec toutes ses ressources d'instruction et de puissance, réussisse à faire une Byzance chrétienne, dès lors la voie du salut est ouverte à l'Orient.

[1] *Annales de la propagation de la foi*, ann. 1841, p. 114; ann. 1842, p. 240. — Dr B. Gams, *Die Geschichte der Kirche Christi im* XIX *Jahrhundert,* III, 597 et suiv.

[2] *Allgem. Zeitung,* 14 février 1856.

[3] *La Civiltà cattolica* du 5 août 1854.

§ 241. Grèce.

Le pays que les Grecs appelaient HELLADE et les Romains GRÈCE, se présente dans les Livres saints sous le nom général de JAVAN, parce que ses plus anciens habitants tiraient leur origine de Javan, quatrième fils de Japhet[1]. Ses limites varièrent selon les diverses époques de son histoire, et la division en Péloponèse; Hellade et Achaïe fut celle qui plus tard prévalut[2].

Le PÉLOPONÈSE (île de Pélops), comprenait la partie méridionale, la MORÉE de nos jours, et était divisé en huit contrées, savoir : les territoires de Corinthie, de Sicyonie, d'Achaïe, d'Elide, de Messénie, de Laconie, d'Arcadie et d'Argolide. L'Elide, la partie au nord-ouest du Péloponèse, fut peuplée par Elisa, fils de Javan[3].

L'HELLADE ou la GRÈCE centrale, actuellement appelée LIVADIE par les Turcs, comprend, outre l'Acarnanie, l'Etolie, la Locride, la Doride, la Phocide, la Béotie, la Mégaride et l'Attique.

L'ACHAÏE, originairement la partie la plus septentrionale du Péloponèse, depuis Sicyone jusqu'au promontoire Araxus, avec douze villes, comprenait, à l'époque des apôtres, l'ancienne Hellade et le Péloponèse, formait avec le pays de Macédoine le territoire grec; sous ce nom, on désignait toute la Grèce. Cependant l'ACHAÏE se prenait aussi dans un sens plus restreint pour la contrée au nord du Péloponèse, avec Corinthe pour capitale[4]. Alexandre le Grand, fils de Philippe, roi de Macédoine, s'assujétit d'abord la Grèce avant d'étendre ses conquêtes dans d'autres Etats. On sait qu'après la mort du conquérant son vaste royaume fut divisé[5].

Suivant la manière de parler usitée dans le Nouveau Testament, les Grecs (Ἕλληνες, *Græci, Gentes*) sont mis en général pour les

[1] *Gen.*, x, 4; *Ezéch.*, xxvii, 13; *Zach.*, ix, 13; *Dan.*, viii, 21; x, 20; xi, 2. — Comp. § 14, n° 4.

[2] H. Kiepert, *Topogr. histor. Atlas von Hellas und den hellen. Colonien, in 24 Blættern.*

[3] *Gen.*, x, 4; *Ezéch.*, xxvii, 7. — Comp. § 14, n° IV.

[4] Strabon, viii, 264 et suiv. — Suétone, *Vit. Claud.* — Comp. *Act.*, xix, 21; *Rom.*, xv, 26; I *Cor.*, xvi, 15, 17; II *Cor.*, ix, 2; I *Thess.*, i. 7, 8. etc.

[5] *Mach.*. i, 1-11; vi, 1-4; comp. *Dan.*, viii. 5; xi, 3 et suiv.

païens par opposition aux Juifs, parce que depuis la domination gréco-macédonienne les Grecs furent parmi les gentils le peuple principal [1]. Cependant au temps des apôtres on entendait aussi sous l'expression de Grecs les païens qui avaient embrassé le judaïsme [2]. On appelait Hellénistes (Ἑλληνισταί, *Græci*) les Juifs devenus chrétiens, qui vivaient hors de la Palestine, et parlaient le grec comme langue maternelle, au lieu que les Juifs de la Palestine et de la Babylonie qui se faisaient chrétiens, étaient désignés simplement sous la dénomination d'Hébreux (Ἑβραῖοι, *Hebræi*), parce qu'ils parlaient la langue araméenne (*Act.*, VI, 1).

La Grèce, pays des sciences et des arts, mais aussi des factions personnelles et des luttes de partis, vit en somme dans le cours des siècles plus de jours orageux que de jours sereins; non-seulement les hordes ennemies foulèrent aux pieds les récoltes de ses campagnes, mais, favorisées par les divisions sans cesse renaissantes de ses habitants, elles leur forgèrent des fers pesants. Au troisième siècle après Jésus-Christ les Goths et les Hérules l'envahirent, et, après les invasions des Goths et d'autres peuples, qui avaient porté partout la désolation, s'avancèrent les Bulgares et les Slaves. Sous Roger Ier, roi de Sicile, les Normands pénétrèrent en Grèce et firent la conquête de Corinthe. A l'époque des croisades la puissance des Francs prit de l'extension, et par suite les Albanais, les Vénitiens, les Génois, etc., devinrent les maîtres du pays. Depuis le quinzième siècle, le cruel joug des Turcs pèse sur les habitants, et depuis les premiers mois de l'année 1821 jusqu'à 1830, des milliers de Grecs versèrent leur sang. Enfin le roi Othon Ier, de la maison royale de Bavière, fit, le 6 février 1833, son entrée solennelle à Nauplie, et apporta à l'Hellade opprimée la liberté après laquelle elle soupirait [3]. L'Occi-

[1] *Jean*, VII, 35; *Rom.*, I, 14-16; I *Cor.*, I, 23; *Gal.*, III, 28, etc.

[2] *Jean*, XII, 20; *Act.*, XVII, 4. — Parmi ceux qui passaient du paganisme au judaïsme, on distinguait les *prosélytes de la porte*, qui ne s'obligeaient qu'à l'observation des sept préceptes de Noé, et les *prosélytes de la justice*, qui faisaient profession de la doctrine et des pratiques de tout le judaïsme. — Comp. *Matth.*, XXII, 15; *Act.*, X, 2; XIII, 16.

[3] La guerre qui délivra la Grèce fut surtout l'œuvre de la France sous les Bourbons. *(Trad.)*

dent en pleurs ne doit cesser de dire avec le chantre d'Israël : *Que le nom du Dieu de Jacob vous protége ; qu'il vous envoie du secours de son sanctuaire, et que de Sion il soit votre défenseur* (Ps. XIX, 2, 3).

Le royaume actuel de GRÈCE, qui forme vers le sud-est l'extrémité de l'Europe, a une surface de 898 milles 3/4 carrés, avec une population de 995,866 habitants, savoir : 258,000 sur la terre ferme, 504,000 dans le Péloponèse et 258,000 dans les îles. Conformément au but que nous nous proposons, nous ne parlerons dans ce qui suit que des villes et des lieux mentionnés dans les Livres saints.

§ 242. Athènes.

ATHÈNES (Ἀθῆναι, *Athenæ*), capitale de l'Attique, sur l'Ilissus et le Céphise, était considérée comme le siége de la science et des arts de la Grèce, mais aussi comme le siége de la plus horrible idolâtrie [1]. Dans sa seconde tournée apostolique, l'Apôtre des nations se rendit de Macédoine à Athènes. A la vue de la cité ainsi entièrement livrée au culte honteux des idoles, un zèle brûlant embrasa son cœur, et dans son ardeur il prêchait Jésus-Christ non-seulement dans les synagogues, mais jusque sur la place publique. L'Aréopage était une colline consacrée à Mars, à l'ouest de l'Acropole, et c'était là que les membres de la haute cour de justice tenaient leurs séances et que les publications qui s'adressaient au peuple étaient faites [2]. Des philosophes épicuriens et stoïciens y conduisirent Paul. Bien que la curiosité ordinaire des Athéniens y trouvât une occasion de se satisfaire, dans une réunion d'hommes qui se considéraient comme les plus sages du monde, il n'en fallait pas moins une prudence et une habileté toute particulière dans le discours. C'est dans ce moment que devait s'accomplir la promesse du Maître : *Ce que vous devez dire vous sera donné à l'heure même* (Matth., X, 19). Le héraut de l'Evangile prit adroitement d'un autel sur lequel étaient gravés

[1] Démosth., *Phil.*, I, 4. — *Act.*, XVII, 16, 21.
[2] Hérod., VIII, 52. — Valère Max., II, VI, 4.

les mots : AU DIEU INCONNU, occasion d'inculquer aux Athéniens une juste idée du seul vrai Dieu et du culte qui lui est dû, et de dépeindre l'action de ce Dieu unique, faisant en même temps ressortir et l'union intellectuelle de l'homme avec la divinité, et la folie du culte idolâtrique, et finalement exhortant ses auditeurs à la pénitence par cette considération que Dieu a établi un juge souverain sur tous les hommes. La parole apostolique fit sur les cœurs des impressions diverses ; quelques-uns, vraisemblablement des épicuriens, qui ne voulaient rien savoir au sujet d'une résurrection et d'un jugement à venir, s'en moquèrent ; d'autres, selon toute apparence des stoïciens, jugèrent que ce discours était digne d'attention, et un petit nombre, parmi lesquels Denis, membre de l'aréopage, et une femme nommée Damaris, crurent d'une foi sincère (*Act.*, XVII, 22-34).

Sur l'Aréopage, colline étroite de roche calcaire, à l'ouest de laquelle se développait la place publique, on aperçoit encore actuellement creusés dans le roc les siéges de ces anciens juges si célèbres pour leur amour de la justice, et au bas de l'angle nord-est de l'Aréopage, on rencontre les traces d'une chapelle qui était dédiée à saint Denis l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes [1]. De nos jours, la ville, appelée par les Grecs modernes ATHINA, et par les Turcs SÉTINE et LEPSINE, est depuis 1834 la résidence du roi Othon Ier, et compte, d'après les recensements les plus récents, 31,125 habitants, parmi lesquels se trouvent 2,000 catholiques. Les Grecs possèdent douze églises, et les protestants ont une salle qui leur sert d'oratoire. Grâce aux secours venus du dedans et du dehors, on a pu commencer en 1853 la construction d'une église catholique entre la Résidence (royale) et le Lycabettus. Le roi Othon, de concert avec l'autorité ecclésiastique, a insisté pour que la basilique fût dans le style romain, parce qu'à l'époque où l'apôtre saint Paul fit entendre la parole de l'Evangile devant l'aréopage, ATHÈNES faisait partie de l'empire de Rome. Vue de face, l'église offre six entrées en arceaux,

[1] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 199. — Salzbacher, I, 129. — Voyez le plan de l'ancienne ville dans l'atlas de Forbiger, carte XII.

et, entre les quatre entrées du milieu, quatre pilastres d'ordre ionique dont l'entablement supporte quatre figures de saints. Des peintures à fresque ornent les cinq demi-arceaux du porche. L'intérieur a trois nefs qui sont séparées par deux rangs de colonnes de six chacun, avec cinq autels, dont le principal, celui de Saint-Denis l'Aréopagite, auquel l'église est dédiée, est placé à la tribune. Outre l'antique aquéduc la ville possède encore de nombreuses antiquités, parmi lesquelles l'Acropole, le Parthénon, le temple de Thésée, de Jupiter Olympien, le Portique (Stoa), l'arc d'Adrien, la grotte de Pan[1], etc.

En peu de temps le Pirée, port d'Athènes, a réuni 5,500 habitants. Les catholiques, au nombre de deux ou trois cents, la plupart étrangers, sont redevables de leur église surtout à la générosité de la maison impériale d'Autriche et aux nobles efforts de l'ex-ambassadeur d'Autriche, M. Prokesch d'Est. A Kérakli, colonie allemande, à deux lieues au nord d'ATHÈNES, habitent environ 40 familles catholiques (la plupart bavaroises), qui, avec l'assistance de l'Association bavaroise pour les missions, ont bâti une église paroissiale dans le style gothique.

§ 243. Corinthe.

CORINTHE (Κόρινθος), capitale de l'Achaïe, était située sur l'isthme entre la mer Egée et la mer Ionienne ; elle avait deux ports, l'un à l'orient et l'autre à l'occident ; le premier connu sous le nom de Cenchrées (Κεγχρεαί), le second sous le nom de Léchée (Λέχαιον)[2]. C'est du port de Cenchrées, où l'apôtre saint Paul s'embarqua pour la Syrie, qu'était la diaconesse Phébé, qui fut chargée de porter la lettre de l'Apôtre aux chrétiens de Rome[3]. La position de CORINTHE, où à l'époque des apôtres le proconsul romain d'Achaïe avait son siége, était très-favorable à l'extension de son commerce. Aussi les richesses et le luxe de toute

[1] Comp. Russegger, *Reise über Athen und Korinth,* p. 335 et suiv. — F. Fiedler, *Geographie und Geschichte von Altgriechenland.*

[2] Pline, IV, 5. — Ptolémée, III, 16. — Horat., *Od.,* I, VII, 2.

[3] *Act.,* XVIII, 18; *Rom.,* XVI, 1 et suiv.

nature s'y donnaient-ils la main ; mais d'autre part le culte le plus dissolu de Vénus y éteignait jusqu'au germe des sentiments de moralité [1]. L'apôtre saint Paul, lors de son second voyage, se rendit d'Athènes dans la cité païenne et licencieuse. Il y rencontra les époux Aquila et Priscille, expulsés de Rome; et durant le séjour qu'il y fit, tout en pourvoyant à ses besoins par le travail des mains en confectionnant des tentes, chaque sabbat il rendait témoignage aux Juifs dans la synagogue que Jésus était le Messie (*Act.*, XVIII, 1 et suiv.). Du reste, l'Apôtre, qui séjourna dix-huit mois à CORINTHE, ne se bornait pas à enseigner dans la synagogue; il annonçait encore l'Evangile dans la maison de Titus Justus, afin de gagner à Jésus-Christ les gentils aussi bien que les Juifs. *Crispe, chef de la synagogue, crut aussi au Seigneur avec toute sa famille, et plusieurs autres Corinthiens ayant ouï Paul, crurent et furent baptisés. Alors le Seigneur dit à Paul en vision durant la nuit : Ne craignez point, mais parlez sans vous taire, car je suis avec vous, et personne ne pourra vous maltraiter, parce que j'ai en cette ville un grand peuple* (Act., XVIII, 8-11).

Le nombre des chrétiens allant toujours croissant, les Juifs restés infidèles, poussés par la haine et remplis de fureur, conduisirent Paul devant le tribunal de Gallion, gouverneur romain ; mais Gallion, jugeant qu'il ne devait point s'immiscer dans les questions de religion, renvoya les accusateurs de Paul. Quelques jours après, Paul prit congé des fidèles, et s'embarqua pour la Syrie avec Aquila et Priscille (*Act.*, XVIII, 12 et suiv.).

Après le départ de Paul, plusieurs d'entre les chrétiens convertis retombèrent dans une vie païenne. Paul les en reprit dans une épître écrite d'Ephèse, mais qui est perdue [2]. Durant ce temps-là il se forma à CORINTHE des partis, divers abus s'y introduisirent, des fautes même furent commises parmi les fidèles. Paul chercha à remédier à ces désordres dans une seconde épître, qui est maintenant la première, exhortant les

[1] Strabon, VIII, 378 et suiv. — Chrysost., *Præf. in epist. ad Cor.*
[2] I *Cor.*, V, 9-12. — Hug., *Einleit.*, II, 357 et suiv.

chrétiens à l'unité de foi, à la pureté de doctrine et à la sainteté de vie[1]. Il écrivit sa troisième épître, actuellement la seconde, de Macédoine, et y fit paraître une sévérité apostolique, jointe à de paternelles réprimandes et à l'expression d'une tendre affection (II *Cor.*, I, 1 et suiv.). Dans le cours de sa troisième tournée apostolique, l'Apôtre vit CORINTHE pour la seconde fois et ce fut là qu'il écrivit l'épître aux Romains[2]. L'histoire de l'Eglise mentionne comme premiers évêques de CORINTHE Périgénès et Pierre[3].

Les ravages du temps, les dévastations de Mummius, d'Alaric, de Stilicon, de Roger de Sicile, de Mahomet II, etc., les désastres de la dernière guerre de Grèce, ont presque anéanti l'antique et commerçante cité. Sauf sept colonnes dorées, débris d'un temple de Minerve, presque tout a disparu. Une petite chapelle au pied de la citadelle, bâtie sur un rocher (l'Acropole), rappelle le souvenir de l'apôtre saint Paul, qui jeta en ces lieux la semence bénie de la doctrine chrétienne[4]. De nos jours, la ville ne compte guère plus de 2,000 habitants (*a*), et tout récemmment elle a beaucoup souffert d'un tremblement de terre.

§ 244. Sicyone et Sparte.

SICYONE (Σικύων), ville ancienne, célèbre par son activité commerciale et son goût pour les arts, était située au nord-ouest de Corinthe. Primitivement elle était bâtie près de la mer Ionienne; mais plus tard, ayant été détruite pendant la guerre, elle fut, par les soins de Démétrius Poliorcète, rebâtie plus avant dans les terres[5]. Les habitants de SICYONE, aujourd'hui réduite en ruines, reçurent des Romains la lettre que ces derniers écrivirent en faveur des Juifs[6].

[1] I *Cor.*, I, 1 et suiv. — Ben. Justinien, *Comment. in epist. ad Cor.*

[2] *Act.* XX, 1 et suiv.; I *Cor.*, XVI, 4; *Rom.*, XVI, 1 et suiv.

[3] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 199.

[4] Voyez une esquisse de l'ancienne ville dans A. Forbiger, *Orbis antiquus*, tab. XIII.

[5] Strabon, VIII, 382. — Diodore de Sicile, XX, 102.

[6] *Mach.*, XV, 23. — Voyez Salzbacher, I, 118.

(*a*) Selon des relations plus récentes 4,000. *(Trad.)*

Sparte ou Lacédémone, capitale de la Laconie, au sud-est du Péloponèse, était située entre un avancement du mont Taygète et l'Eurotas[1]. Jonathas Machabée envoya des lettres aux Spartiates pour renouveler et resserrer les liens d'amitié qui les unissaient aux Juifs[2]. L'histoire ecclésiastique fait mention d'Hosius, évêque de Sparte[3]. La localité actuelle de Mistra, qui occupe l'emplacement de Sparte, est le chef-lieu du quatorzième district de Grèce, appelé district de Lacédémone, et peut avoir 1,500 habitants. Par suite des attaques réitérées d'Ibrahim-Pacha, cette ville de Morée, jadis si florissante, a été réduite en un monceau de décombres, dont elle ne se relève maintenant que peu à peu.

§ 245. Etat de l'Eglise en Grèce.

Aux Eglises fondées par saint Paul s'en adjoignirent successivement plusieurs autres, et dès le second siècle il y avait à Athènes et à Corinthe des écoles chrétiennes florissantes. Les annales ecclésiastiques mentionnent des évêques d'Athènes, de Corinthe, de Thessalonique, de Philippes, d'Anchialos et d'Héraclée en Thrace. Lorsque Constantin eut fait de la religion chrétienne la religion de l'Etat, les circonstances devinrent de plus en plus favorables, et des hommes animés de l'esprit de Dieu portèrent de Grèce jusque sur les côtes de la mer Noire et jusqu'aux bords du Danube, les bénédictions de l'Evangile. De bonne heure (891) Photius entra par jalousie dans une voie hostile à Rome ; mais ce fut plus tard (1054) que la séparation malheureuse de l'Eglise grecque d'avec l'Eglise romaine fut consommée par l'ambitieux et superbe patriarche Michel Cérulaire[4] ; dans la suite il s'opéra bien, pendant un certain temps, une réunion des deux Eglises ; mais l'antipathie d'une part, et

[1] Polyb., IX, 20. — Voir un plan de l'ancienne ville dans Forbiger, *loc. cit.*, tab. XIII.

[2] I *Mach.*, XII, 1 et suiv.; XIV, 16 et suiv.; II *Mach.*, V, 9.

[3] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 199.

[4] Stolberg-Kerz, *Geschichte der Religion Jesu*, t. XXVIII, p. 346 et suiv.

d'autre part la jalousie à l'égard de la prédominance de la puissance papale, ne permirent pas que cette réunion fût durable. Après la prise de Constantinople par les Français et les Vénitiens en 1204, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie et Athènes subirent également le joug des vainqueurs. Le pape Innocent III soumit toutes ces contrées à un archevêque d'Athènes ayant pour suffragants les évêques de Négrepont et de Caristo en Eubée, de Thermopyles, de Diaulie, d'Aulon, de Coron, de Sciro, d'Ægine, d'Andros, de Mégare, de Zorconum et de Thermie. Les provinces ecclésiastiques plus reculées furent celles de Corinthe, de Candie, de Durazzo, d'Andrinople, d'Erekli, de Larisse, de Macré, de Néopatra, de Nicomédie, de Patras, de Philippes, de Serres, de Thiva, de Salonichi, de Vérie et de Ternowa. La chute de l'empire latin (1261) n'entraîna pas complètement avec elle celle de l'Eglise latine en Grèce, et les patriarches eurent leur siége tantôt à Négrepont, tantôt en Crète [1]. Après que Constantinople eut succombé le 29 mai 1453 sous les coups des mahométans, Mahomet II promit bien aux chrétiens sécurité et protection pour leur religion, mais sans tenir parole; et dans la suite les chrétiens n'ont cessé d'être exposés aux caprices et aux mauvais traitements des Turcs fanatiques; enfin les Grecs, au commencement du dix-neuvième siècle, ont secoué les fers de leur dure et longue captivité.

Le 4 août 1833, trente-six métropolitains, archevêques et évêques proclamèrent l'Eglise grecque indépendante du patriarcat de Constantinople, et instituèrent solennellement comme suprême autorité ecclésiastique le saint synode, qui devait se composer de cinq évêques et d'un président chargé du gouvernement. On fit en sorte de mettre la division du territoire, sous le rapport ecclésiastique, en harmonie avec la division adoptée par l'Etat, et l'on fixa le nombre des évêques à dix ou douze, savoir pour Corinthe et l'Argolide, l'Achaïe et l'Elide, la Messénie, l'Arcadie, la Laconie, l'Acarnanie et l'Etolie, la Phocide et la Locride, l'Attique et la Béotie, l'Eubée et les Cyclades [2].

[1] Le Quien, *Oriens christ.*, 3 vol. Paris, 1740.
[2] J.-H. Schmitt, *Krit. Gesch. der neugriechischen Kirche*. Mayence, 1840.

La totalité des fidèles appartenant à l'Eglise romaine en Grèce, tant sur la terre ferme que dans les îles, est, d'après les relations les plus récentes, évaluée à environ 30,000. Ils sont placés sous la juridiction spirituelle de l'évêque de Syra, qui est en même temps revêtu de la dignité de légat apostolique pour la terre ferme en Grèce. Mgr Blancis, qui a bien mérité de l'Eglise et que la mort a malheureusement enlevé en 1851, a fondé non-seulement la cathédrale de Saint-Georges, l'église paroissiale de Saint-Sébastien, l'église des capucins, dédiée à saint Jean, ainsi que l'église de Sainte-Marie-du-Carmel pour les jésuites, mais encore un séminaire diocésain et un couvent de femmes [1]. Il y a des paroisses catholiques à Athènes, au Pirée, à Héracli, à Nauplie et à Patras. Les écoles des missions à Athènes et à Nauplie sont fréquentées même par les Grecs schismatiques. Le petit archevêché de Naxos a une mission de lazaristes, et il se trouve un certain nombre de familles catholiques dans l'île de Paros, qui dépend de Naxos. L'évêché de Tine, avec les îles de Cynos, de Myconos et d'Andros, comprend 40 villages, avec environ 8,000 catholiques, et possède un collége de jésuites. Dans le diocèse de Santorin, qui peut compter 900 diocésains, les lazaristes, les sœurs de la Charité et les religieuses de l'ordre de Saint-Dominique ont des établissements [2].

[1] Comp. *Missions-Notizen aus dem h. Lande.* Vienne, 1851, livrais. v, p. 56.

[2] Le diocèse de Naxos, en 1856, et celui de Tine, en 1862, se sont enrichis de deux maisons d'éducation pour les jeunes filles, confiées aux ursulines sorties du couvent de Montigny-sur-Vingeanne, dans le diocèse de Dijon.

L'extrait suivant d'une lettre de la supérieure de la maison de Lutra, dans l'île de Tine, donnera une idée des besoins de l'Orient, au point de vue des écoles, et du dévouement avec lequel nos congrégations enseignantes s'appliquent à y pourvoir.

« Depuis que le grand schisme d'Orient a séparé de l'Eglise les contrées arrosées par le sang de tant de martyrs, Dieu s'y est toujours conservé quelques vrais adorateurs; et, pour ce qui regarde la Grèce, c'est dans les Cyclades que l'ancienne population conserve encore la foi de Rome : Les îles de Syra, de Naxos, de Santorin et de Tine ont seules ce bonheur; les autres îles ne présent plus d'autres traces du catholicisme que des églises ruinées et des monastères abandonnés.....

» L'île de Tine est peut-être celle qui a le mieux gardé les traditions de ses pères.....

§ 246. Illyrie et Dalmatie.

Les anciens Grecs appelaient Illyrie (Ἰλλυρικόν, Ἰλλυρίς) tout le pays qui s'étend au nord-ouest, et les Romains désignaient sous ce nom tout le pays à l'orient de l'Italie et au sud du Danube. Plus tard, par Illyrie on entendit seulement la côte orientale de

» Ce pays est très-pauvre, et les maisons qui s'y trouvent fort peu solides, au point qu'en temps de pluie il est parfois assez difficile de trouver un endroit où l'on soit parfaitement à l'abri. Le plus triste effet de la pauvreté du pays, c'est la nécessité où se trouve une partie de la population de passer à Smyrne et à Constantinople pour y trouver, par le travail, un moyen de subsistance. Les domestiques tiniotes sont particulièrement recherchés dans ces villes, à cause de leur probité et de leurs bonnes mœurs. De là l'importance des écoles catholiques dans cette île, afin de prémunir les jeunes filles, par une vertu solide, contre tous les genres de séduction auxquels elles pourront être exposées chez les maîtres où leur innocence peut être mise à prix pour quelques pièces de monnaie!...

» Notre petite colonie quitta Montigny-sur-Vingeanne le 13 juin 1862 et arriva à sa destination le 2 juillet suivant. Grande fut la joie de Mgr Zaloni et de son bon peuple à notre arrivée. On nous installa tout d'abord dans une maison que les habitants avaient disposée de leur mieux, mais qui toutefois nous rappelait encore d'une manière bien sensible l'étable de Bethléem. Elle était complètement nue : deux petites chambres, un terrain plus ou moins uni pour plancher, des laves posées tant bien que mal sur des bois et recouvertes d'une terre trop perméable pour plafond et toiture, telle était notre nouvelle habitation et tout son ameublement; c'était là un bon commencement, et nos cœurs se livrèrent à une sainte joie dans le Seigneur. Dans ces premiers moments, il nous fallut recevoir le pain de l'aumône, le pain noir des pauvres habitants de Tine; mais que nous importaient les privations! Nous étions venues chercher des âmes, et de toutes parts les enfants s'offraient à nous.

» Cependant, comment ouvrir les classes dans un pareil local?..... Les religieuses s'installèrent dans la maison de Monseigneur, devenue leur monastère, et les deux chambres de notre premier logement furent converties en classes, qu'il fallut tout d'abord pourvoir de quelques bancs, tables, etc. Chaque matin nous nous rendions en classe, et, dès les sept heures, plus de soixante enfants arrivaient des villages environnants, comme de Lutra même..... Leur piété et leur modestie ne nous édifiaient pas moins que leur courage et leur désir d'apprendre. »

(*Bulletin de l'Œuvre des écoles d'Orient,* septembre 1868.)

La maison de Naxie compte quatorze religieuses, tant indigènes que françaises ; elles ont un externat qui se compose des enfants catholiques de Naxie et de quelques schismatiques. La maison de Lutra a dix-neuf reli-

la mer Adriatique depuis le fleuve Arsia jusqu'au fleuve Drilon, et en rentrant dans les terres jusqu'aux fleuves Sarus et Drinus. Dans ces limites, l'ILLYRIE portait le nom d'ILLYRIE BARBARE ou d'ILLYRIE ROMAINE, et ses divisions étaient l'Iapydie, la Liburnie et la Dalmatie. En outre, l'ILLYRIE, dans un sens plus restreint, était la contrée depuis le fleuve Drinus jusqu'au fleuve Aoüs, que le roi Philippe annexa à la Macédoine sous le nom d'ILLYRIE GRECQUE. Cette ILLYRIE correspondait à la moitié septentrionale du pachalik turc d'Albanie, et l'empereur Théodose le Grand en fit une province particulière sous le nom de NOUVELLE EPIRE (*Epirus nova*). L'apôtre saint Paul prêcha l'Evangile *dans cette grande étendue de pays qui était depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie*[1], où il vint vraisemblablement de Macédoine, lors de sa troisième tournée apostolique. Sous les empereurs Dioclétien et Constantin Ier, la Macédoine et la Grèce firent partie de la vaste préfecture d'ILLYRIE[2].

L'ALBANIE actuelle[3], située sur la côte orientale de la mer Adriatique et de la mer Ionienne, bornée au sud par la Grèce, à l'est par la Thessalie et la Macédoine, au nord par la Servie et la Bosnie, comprend, outre l'ancienne Epire, cette partie de l'ILLYRIE qui plus tard fut nommée NOUVELLE EPIRE (*Epirus nova*) par les Romains. Dans la partie la plus septentrionale de l'ALBANIE et sur la limite méridionale de l'ALBANIE autrichienne (la basse Dalmatie) s'étend le Czernagora ou Monténégro, pays montagneux et libre, dont la politique s'est beaucoup occupée dans ces derniers temps. C'est surtout dans l'ALBANIE DU NORD que les catholiques résident. Le nombre en est porté à 96,000, et ils ont trois archevêques et quatre évêques. La tribu guerrière et puissante des Miredites (Mirtides) fait également profession de la religion catholique, et compte environ 300,000 âmes. Le

gieuses; leur pensionnat compte une trentaine d'élèves, dont la moitié à peu près est schismatique, mais semble n'attendre qu'une occasion favorable pour rentrer dans le sein de l'Eglise catholique; l'externat reçoit les enfants de Lutra et des villages environnants. *(Trad.)*

[1] *Rom.*, XV, 19.

[2] Caroli a S. Paulo *Geogr. sacr.*, p. 184 et suiv.; comp. p. 68 et suiv.

[3] Dr J.-G. Hayn, *Albanien*. Vienne, 1853.

chef-lieu du district des Miredites est la ville de Kroïa, appelée aussi Akhissar et Akséraï, et qui fut autrefois la résidence de Scanderbeg.

La Dalmatie (Δαλματία), la troisième contrée de l'Illyrie romaine, était située sur la côte orientale de la mer Adriatique, entre les fleuves Titius (Kerka) et Drinus (Drino), et comprenait la Dalmatie de nos jours, avec une partie de la Croatie et de la Bosnie[1]. Tite, disciple de saint Paul, prêcha l'Evangile en Dalmatie (II *Tim.*, IV, 10).

§ 247. Italie.

L'Italie (*Italia*), presqu'île fertile, qui est baignée à l'occident par la mer Ligurienne et la mer Tyrrhénienne, à l'orient par la mer Adriatique et la mer Ionienne, et fermée au nord par les Alpes, est citée dans les Livres saints les plus anciens sous le nom général de Cetthim (כִּתִּים)[2]. Chez les Grecs, cette belle contrée était appelée Hespérie (Ἑσπερία), parce que, par rapport à eux, elle était située à l'occident. Auguste divisa la presqu'île en onze provinces, et les empereurs des temps postérieurs portèrent ce nombre jusqu'à seize.

L'Italie supérieure ou du Nord (*Italia superior*), comprenait la Gaule cisalpine et la Ligurie; l'Italie centrale (*Italia propria*), l'Etrurie, l'Ombrie, le Picénum, le Samnium, le Latium et la Campanie; et l'Italie inférieure (*Italia inferior*), qui, à cause des colonies grecques qui s'y étaient établies, était aussi désignée sous le nom de Grande-Grèce, la Lucanie, le Bruttium, la Calabre et l'Apulie[3].

Grâce au commerce actif qui existait entre l'Italie et la Palestine, la connaissance de l'Evangile y pénétra, notamment à Rome, même durant les trois années de la vie publique de Jésus-Christ, soit par le moyen des pèlerins juifs qui se rendaient à Jérusalem aux jours de fêtes, soit par les prosélytes qui allaient à la ville

[1] Strabon, VII, 484. — Pline, III, 26.
[2] *Gen.*, X, 4; *Nomb.*, XXIV, 24; *Is.*, LXVI, 19; *Ezéch.*, XXVII, 6. — Comp. § 14, n° IV.
[3] H. Kiepert, *Atlas der alten Welt*. Weimar, 1854, carte XII.

sainte visiter le Temple. Des Juifs de Rome étaient d'ailleurs présents lors de la première pentecôte à Jérusalem, et Aquila et Priscille, ainsi que d'autres, faisaient profession de croire au nom de Jésus en Italie, avant que les apôtres saint Pierre et saint Paul y abordassent pour travailler à l'édification de la cité de Dieu [1]. Ce fut par une disposition de la Providence divine que les deux princes des apôtres non-seulement vinrent répandre la semence de l'Evangile dans cette presqu'île, mais encore y féconder par l'effusion de leur sang le champ du Père céleste [2].

§ 248. Rome païenne.

Rome (Ῥώμη), fondée vers l'an 752 ou 753 avant Jésus-Christ par Romulus sur le mont Palatin, dans le Latium, au bord du Tibre, s'étendit successivement sur sept collines, et devint la capitale de l'empire latin qui domina sur le monde [3]. Sous l'empereur Auguste, le point central de la ville était l'enfoncement ou vallée qui allait du mont Capitolin au mont Palatin. Au troisième siècle après Jésus-Christ, l'empereur Aurélien, par les agrandissements qu'il donna à la cité maîtresse du monde, l'étendit sur dix collines, en sorte que, outre les monts Palatin, Capitolin, Cœlius ou Lateranus, Aventin, Quirinal, Viminal et Esquilin, elle embrassait encore la colline des Jardins, et, sur la rive occidentale du Tibre, les monts Janicule et Vatican. Ce fut Auguste qui, après avoir embelli Rome, la divisa en quatorze régions, dont les noms étaient : porte Capène, Cœlimontium, Isis et Sérapis, Voie sacrée, Esquilies, Alta semita, via Lata, Forum romanum, cirque Flaminius, Palatium, cirque Maximus, Piscina publica, Aventin et Transtiberim. Dans les murailles qui furent reculées sous les empereurs Aurélien et Probus (271-276), se trouvaient 37 portes, auxquelles aboutissaient 31 routes ou voies, parmi lesquelles les voies Appia, Flaminia, Cassia, Clodia et Aurelia étaient les principales. Dans l'intérieur de la ville 8 ponts étaient jetés sur le

[1] *Act.*, II, 11; XVIII, 2; XXVII, 1 et suiv.; *Rom.*, XIII, 5; XV, 7 et suiv.; *Hébr.*, XIII, 20. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, II, 13 et suiv.

[2] Baronius, ad ann. 46, n° II. — Ughelli, *Italia sacra*.Rome, 1644.

[3] *Apoc.*, XVII, 9. — Pline, III, 9. — Virg., *Georg.*, II, 534.

fleuve, et l'on comptait 19 forum et places, 400 temples, 5 naumachies, 14 aquéducs, 36 arcs de triomphe et un nombre considérable de thermes, de portiques et de jardins spacieux.

Des Juifs en grand nombre avaient été conduits captifs à Rome sous Pompée. Ayant été mis en liberté plus tard par leurs vainqueurs, ils se fixèrent au delà du Tibre, dans un quartier particulier, et y célébraient dans leurs synagogues les cérémonies de leur culte. Soit curiosité, soit aspiration vers quelque chose de plus élevé que le paganisme, plusieurs païens de distinction fréquentaient ces assemblées religieuses, favorisaient la loi de Moïse et même se déclaraient prosélytes[1]. De très-bonne heure la société juive qui résidait à Rome, connut l'heureuse nouvelle de l'Evangile, soit par l'intermédiaire des pèlerins qui se rendaient à Jérusalem, soit par d'autres personnes (*Act.*, II, 10; *Rom.*, XVI, 3 et suiv.), mais surtout par la prédication de l'apôtre saint Pierre, le premier évêque de l'Eglise romaine[2].

De son côté, saint Paul, qui avait appris en Asie quel était le zèle des chrétiens de Rome pour la foi (I, 17 et suiv.), s'était plusieurs fois proposé de se rendre parmi eux, afin d'y annoncer la doctrine du salut, mais sans pouvoir réaliser son dessein. Enfin, l'an 58 ou 59 de Jésus-Christ, comme il se trouvait à Corinthe pour la seconde fois, il adressa par Phœbé, diaconesse de l'Eglise de Cenchrées (port de Corinthe), une épître aux chrétiens de Rome, qui tous avaient été avant leur conversion juifs ou païens, leur déclarant que juifs et gentils ne pouvaient obtenir de Dieu la justification et le salut que par une foi active en l'œuvre de la rédemption de Jésus-Christ, et que les uns et les autres devaient s'efforcer de marcher dans la pureté du cœur, dans l'union, dans la bienfaisance et l'obéissance à toutes les autorités[3].

[1] Josèphe, *Antiq.*, XIV, x, 8; XVIII, III, 4 et suiv. — Tacite, *Annal.*, II, 85. — Dion Cassius, XXXVII, 17.

[2] Tertullien, *Præscript.*, XXXII. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 25; V, 6. — Windischmann, *Vindiciæ Petrinæ*. Ratisb., 1836. — Saint Jérôme, *Script. eccl.*, I.

[3] I *Cor.*, I, 14 et suiv,; XVI, 4; *Rom.*, XV, 23 et suiv ; XVI, 1 et suiv. — Voyez F.-X. Reithmayr, *Commentar zum Brief an die Rœmer*. Ratisb., 1845.

Paul, qui en avait appelé à César, vit en captif la cité maîtresse du monde. Durant sa captivité, assez supportable selon toutes les apparences, il prêcha avec saint Pierre pendant deux ans la doctrine du salut, affermit les fidèles dans leur foi à Jésus-Christ, et écrivit durant cet intervalle les épîtres aux Ephésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon et peut-être aussi l'épître aux Hébreux[1]. Suivant les témoignages de l'antiquité chrétienne, l'Apôtre, délivré de cette captivité, entreprit, vers l'an 64, de nouvelles tournées apostoliques[2], jusqu'à ce qu'il fût, pour la seconde fois, jeté dans les fers à Rome. Ce fut après cette seconde captivité, le 29 juin de l'an 65 après Jésus-Christ (selon d'autres, vers l'an 67 ou 69), que le magnanime apôtre souffrit le martyre par la décapitation, pendant que vers le même temps Pierre, le chef et l'oracle du chœur des apôtres, expirait sur la croix, la tête tournée vers la terre. Les restes mortels de saint Pierre furent déposés par les fidèles sur la colline du Vatican, et ceux de saint Paul près de la voie qui conduisait à Ostie[3].

C'est ainsi que les deux colonnes de l'Eglise enfantèrent la chrétienté romaine, d'abord par leur enseignement et leurs travaux, puis par le témoignage de leur sang, et lui communiquèrent ce haut degré de vie qu'elle a depuis toujours conservé. Cependant le paganisme aveugle sévissait sans miséricorde contre les confesseurs de Jésus-Christ sans défense, et les immolait par milliers dans les arènes. Aussi saint Jean, dans son Apocalypse, désigne-t-il sous le nom symbolique de Babylone, la cité persécutrice des chrétiens, qui, assise sur ses sept collines, était comme la tête et le centre de l'idolâtrie[4].

Rome, dans un vaste rayon, est environnée d'une suite non interrompue de catacombes ou d'obscurs souterrains. C'était dans ces sombres retraites, creusées à l'origine pour extraire des

[1] Comp. *Act.*, XXV, 1-28, 31.
[2] Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, XXII.
[3] Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, I. — Greg. Cortesius, *De romano itinere gestisque principis apostolorum*. Rome, 1770.
[4] *Apoc.*, XIV, 8; XVI, 19; XVII, 5; comp. I *Pierre*, V, 13.

matériaux de construction, des pierres et de la terre de Pouzzoles, que les premiers chrétiens cherchèrent un lieu de refuge; c'est là qu'ils priaient, et que, sur des autels érigés sur les ossements encore sanglants des fidèles témoins de la foi, ils s'édifiaient et offraient l'adorable sacrifice [1]. Du reste, la mort triomphante des martyrs était une semence d'où naissaient des adorateurs toujours plus nombreux, et leur multitude s'accrut tellement que Rome païenne dut enfin s'avouer vaincue par Rome chrétienne.

§ 249. Rome chrétienne.

Après de longs jours d'angoisses et de douleurs, le temps du repos et de la consolation arriva; le christianisme, sortant des catacombes, put enfin paraître à la lumière, et la croix, signe de régénération et de grâces célestes, s'élever et briller en tous lieux. Rome devenue chrétienne resplendit désormais comme le chandelier de la foi, et les rayons de la lumière céleste pénétrèrent avec plus de rapidité et moins d'obstacles parmi les peuples nombreux sujets de l'empire. Le mont à peine perceptible du Calvaire avait vaincu le fier et superbe Capitole. Dès lors, la ville que Romulus et Rémus, comme le remarque saint Léon le Grand, avaient élevée par la guerre et l'erreur, Pierre et Paul par la paix et la vérité, au rang de maîtresse du monde, ne connut plus d'autres armes que la lumière de l'Evangile et l'étendard de la croix. De même que les enfants d'Israël, dispersés sur le globe de la terre, accouraient à Jérusalem, afin de trouver dans la vallée de Josaphat le repos des fatigues de la vie, ainsi les enfants de Jésus-Christ se rendirent à la cité des sept collines après sa conversion, afin de fixer leur demeure près des tombeaux des princes des apôtres, d'y puiser, comme à leur source, la force et la consolation en Jésus-Christ, et puis, fermant leurs yeux fatigués, de s'endormir dans une sainte mort. Saint Jean Chrysostome s'écriait dans un saint transport, au sujet de saint Paul, dont les fidèles de Rome avaient eu le

[1] J. Gaume, *Rome ancienne, moderne et souterraine...*

bonheur de recevoir une épître : « Pourquoi aimé-je Rome ? Sans doute, je pourrais exalter sa grandeur et son antiquité, sa beauté, sa population, ses brillants exploits dans la guerre ; mais tout cela, je le passe sous silence ; si j'estime ses habitants bienheureux, c'est que Paul leur écrivit, qu'il les aima d'un amour tendre, qu'il leur parla et qu'il termina sa vie parmi eux. Oui, Rome est par là devenue plus célèbre que par tout le reste ; grand et puissant corps, elle conserve comme deux flambeaux les dépouilles de Pierre et de Paul. Le ciel, lorsque le soleil darde ses rayons, brille d'un moindre éclat que la ville de Rome lorsqu'elle lance de ses deux chandeliers ses rayons lumineux vers toutes les régions de la terre. Quelles roses Rome envoie à Jésus-Christ ! Combien sont magnifiques les deux couronnes dont elle a orné sa tête, la chaîne d'or dont elle a ceint ses reins, les deux sources où elle peut s'abreuver ! J'admire Rome non à cause de l'or qui la décore, non à cause de ses colonnes, de son incomparable somptuosité, mais à cause de ces deux colonnes de l'Eglise [1]. » Au moyen-âge, lorsque les pèlerins, du haut des Apennins, apercevaient la ville, centre du monde catholique, avec ses tours, ses créneaux et ses murs, ils chantaient avec attendrissement l'hymne du pèlerinage :

O Roma nobilis, orbis et domina,
Cunctarum urbium excellentissima,
Roseo martyrum sanguine rubea,
Albis et virginum liliis candida ;
Salutem dicimus tibi per omnia,
Te benedicimus, salve per sæcula.

O Rome, dominatrice illustre de l'univers ! toi la première entre toutes les villes, toi que le sang des martyrs enveloppe comme d'un manteau de pourpre, toi sur qui le lis de la virginité reflète sa candeur, nous te saluons et te bénissons : ô Rome, salut à jamais.

Petre, tu præpotens cœlorum claviger,
Vota precantium exaudi jugiter :
Cum bis sex tribuum sederis arbiter,
Factus placabilis judica leniter :
Teque precantibus nunc temporaliter,
Ferto suffragia misericorditer.

O Pierre, rendu maître des clefs du ciel, exauce toujours les vœux de ceux qui t'implorent ; lorsque sur ton tribunal tu seras l'arbitre des douze tribus, sois clément, et juge avec douceur ; accorde à ceux qui te prient maintenant l'appui de ta miséricorde.

[1] Chrysost., *In epist. ad Rom.*

O Paule, suscipe nostra precamina,
Cujus philosophos vicit industria :
Factus œconomus in domo regia
Divini muneris appone fercula :
Ut, quæ expleverat te sapientia,
Ipsa nos repleas per tua dogmata[1].

O Paul, accueille nos supplications, toi dont la sagesse triompha des sages de la terre : devenu l'économe de la maison du Roi, fais-nous participer aux faveurs de la bonté divine, et remplis-nous par tes enseignements de cette sagesse dont tu étais comblé.

Rome, siége du chef suprême de la catholicité et en même temps la mère des fidèles, est la ville la plus riche et la plus distinguée du monde par ses souvenirs et ses trésors artistiques, tant des temps anciens que des temps modernes. Malgré les ravages qu'ont subi les monuments et les objets d'art soit de l'époque païenne, soit de la période chrétienne, d'une part par les invasions dévastatrices d'Alaric et d'Attila, d'autre part par les incendies, les tremblements de terre, et la translation, au quatorzième siècle, de la chaire papale à Avignon, néanmoins il s'est conservé jusqu'à nos jours une immense quantité de restes antiques qui rendent présente aux yeux de l'examinateur non-seulement Rome chrétienne aux différents siècles, mais Rome païenne, républicaine et impériale. Le cœur frissonne d'un saint effroi à la vue des inscriptions et des différents objets recueillis dans les tombeaux au sein des catacombes. Témoins irrécusables de l'inébranlable courage et des espérances bienheureuses des chrétiens, qui durant les persécutions souffrirent le martyre, tous ces objets sacrés déposent en même temps en faveur de l'immutabilité de l'enseignement catholique.

Parmi les 365 églises, dont chacune rappelle le souvenir soit de quelque évènement mémorable, soit de quelque personnage de distinction, on remarque particulièrement les cinq basiliques patriarcales, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre-sur-le-Vatican, Saint-Paul-hors-les-Murs, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Laurent-hors-les-Murs. A ces basiliques il faut joindre les églises cardinalices, parmi lesquelles on compte l'église Saint-Pierre-in-Montorio, bâtie sur le point le plus élevé du Janicule, à l'endroit

[1] Comp. Fr. Hurter, *Gesch. Papst Innocenz III*, t. IV, 535, et G. Phillips et G. Gœrres, *Histor.-polit. Blætter*. Munich, 1843, p. 7 et suiv.

où était jadis le château d'Ancus Martius. La basilique de Saint-Pierre, premier temple de la ville et du monde, avec sa coupole qui semble toucher au ciel et qui est la merveille de l'architecture dans tous les temps et le symbole profond du système entier de l'univers, renferme dans son enceinte les précieux restes des apôtres saint Pierre et saint Paul. Devant le maître-autel, sous lequel reposent dans un caveau les ossements des princes des apôtres, brûlent, en signe d'un éternel souvenir, cent douze lampes, au-dessus desquelles se déploie, comme la voûte des cieux, l'immense coupole du monument. Entre ses nombreux trésors de l'antiquité et de l'art chrétien, la basilique de Saint-Pierre conserve la chaire où enseigna le prince des apôtres[1].

[1] La chaire de saint Pierre, faite en bois, est presque entièrement couverte d'ivoire. La partie antérieure, richement décorée, est formée de dix-huit panneaux disposés sur trois rangs; chaque panneau contient un bas-relief en ivoire d'un travail distingué, et est encadré dans des ornements d'or pur. Les bas-reliefs représentent les exploits d'Hercule enchaînant les monstres. La chaire est manifestement un ouvrage romain, et même de l'époque d'Auguste, temps où les arts avaient atteint leur plus haut degré de perfection. Ornée d'ivoire et d'or, elle fut originairement une chaire curule, comme la maison d'un riche sénateur romain pouvait en avoir une, car les personnages de distinction se servaient, au temps de l'empereur Claude, de chaises à porteurs (*sella gestatoria*). D'après une très-ancienne tradition qui remonte jusqu'aux premiers temps, l'apôtre saint Pierre, lors de son arrivée à Rome, fut reçu chez le sénateur Prudens, et ce fut là qu'il jeta les fondements de l'Eglise romaine (Bollandi, *Acta sanctorum in vita S. Prudentiæ,* 19 mai).

La chaire dont il s'agit est justement telle qu'on doit supposer qu'un riche sénateur romain pouvait en offrir une au chef vénéré de l'Eglise. Suivant l'usage des premiers temps, celui qui enseignait était, comme on le sait, assis sur une chaise ou sur un trône, et de là les expressions de « siége, de chaire, de trône, » employées simplement pour la juridiction épiscopale. C'est pour ce motif que dans les Eglises apostoliques on avait coutume de conserver soigneusement la chaire que les premiers évêques avaient possédée, et d'y introduire leurs successeurs. Que si personne ne doute de l'identité de la chaire du couronnement des rois d'Angleterre avec celle d'Edouard le Confesseur, simplement parce que c'est un fait que cette chaire a toujours été conservée pour cette fin dans l'abbaye de Westminster, la même tradition existe dans l'Eglise romaine en faveur de la chaire de saint Pierre, comme l'a récemment démontré le cardinal Wiseman, par des témoignages historiques irrécusables (Comp. *Dissertations sur divers sujets,* par le card. Wiseman).

Outre les palais et les villas sans nombre, les restes de temples païens, les arcs de triomphe, les obélisques, les colonnes et les statues, il est un ornement propre à Rome et qui la distingue entre toutes les cités du monde. Ses incomparables collections artistiques des temps anciens et modernes sont partout bien connues et ses écoles de toute nature ne sont pas moins renommées. La ville compte encore nombre de bibliothèques justement célèbres pour les trésors qu'elles renferment, et parmi elles la bibliothèque Vaticane surtout offre non-seulement des richesses inappréciables en manuscrits de tous les siècles, mais encore en collections d'anciens vases sacrés, de tableaux, de sculptures, etc.; on ne trouve ailleurs rien de comparable. Treize académies et vingt colléges sont disséminés dans son enceinte; les Allemands, les Hongrois, les Anglais, les Irlandais, les Ecossais, les Belges, les Français, les Grecs, les Rhutènes, les Maronites et les Arméniens ont à Rome leurs colléges nationaux, et le grand institut de la Propagande sert à former pour les missions des élèves de toutes les parties du monde (§ 268). Les Français ont leur église nationale de Saint-Louis, et les Allemands ont aussi celle dell' Anima, avec un hospice richement doté, où les pauvres pèlerins de la Germanie sont reçus et traités gratuitement. La confrérie pour la sépulture des Allemands catholiques a aussi une chapelle particulière avec un prêtre.

La cité du vicaire de Jésus-Christ ne se distingue pas moins par ses nombreux établissements de bienfaisance pour les besoins de toute nature. On y compte en ce moment 20 établissements pour les malades et les convalescents, 4 asiles pour les orphelins, 18 salles d'asile et plusieurs établissements où l'on distribue des aumônes et d'autres secours. Et non-seulement ici on essuie autant que possible les larmes de la pauvreté, et l'on calme les soupirs de l'indigence corporelle, mais on y soigne encore d'une manière particulière l'instruction et l'éducation chrétienne, car la vraie charité chrétienne fixe en même temps ses regards et sur le corps et sur l'esprit[1]. D'après les relevés statistiques de 1856,

[1] Morichini, *Degl'instituti de carità e d'istruzione primaria in Roma*. — M.-G. Géramb, *Voyage de la Trappe à Rome*.

la ville, avec ses environs les plus rapprochés, compte 58 paroisses, avec 14,684 maisons, 38,167 familles et 178,798 habitants (*a*).

§ 250. Autres localités d'Italie. (Rhèges, Pouzzoles, Marché d'Appius et les Trois-Loges.)

Outre Rome, saint Luc, dans les Actes des apôtres, mentionne encore :

1° Rhèges (Ῥήγιον), ville maritime, à l'extrémité de l'Italie inférieure, vers le sud-ouest, vis-à-vis de la Sicile, où l'apôtre saint Paul aborda lors de son voyage de Jérusalem à Rome (*Act.*, xxviii, 13). La traversée par le détroit entre l'Italie et la Sicile était jadis très-dangereuse, et les écueils de Scylla et les tourbillons de Charybde étaient passés en proverbe chez les anciens. L'ancienne ville de Rhégium eut de bonne heure un siége épiscopal [1]. Elle s'est conservée jusqu'à nos jours dans Reggio, capitale de la Calabre ultérieure II, près du détroit de Messine, et compte 10,000 habitants.

2° La ville maritime de Pouzzoles (Ποτίολοι), dans la Campanie, sur le golfe de Naples, avait un port très-fréquenté. A l'origine, c'était une colonie de Samiens; mais elle ne tarda pas à se voir contrainte de subir le joug des Romains [2].

L'apôtre saint Paul alla de Rhèges à Pouzzoles, où il séjourna sept jours parmi les fidèles (*Act.*, xxviii, 13 et suiv.), et ensuite prit pour se rendre à Rome la route par terre. La ville, qui était à vingt-cinq milles allemands au sud-est de Rome et eut dès les premiers temps un évêque dans ses murs [3], porte actuellement le nom de Pouzzoles (Puzzuoli en italien) ; elle appartient à la province de Naples, compte à peu près 8,000 habitants, et possède d'importantes antiquités.

3° Le Marché-d'Appius (*Forum Appii*), jusqu'où plusieurs chrétiens de Rome vinrent au-devant de l'Apôtre (*Act.*, xxviii,

[1] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 59. — [2] Strabon, xvii, 793. — Pline, iii, 9. — [3] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 52.

(*a*) Le nombre des habitants s'élevait à 210,000 en 1868. *(Trad.)*

15), était une petite ville sur la voie Appienne, à six ou huit milles au sud-est de Rome[1].

Le censeur Appius Claudius, possesseur d'immenses richesses, ayant fait faire une route de Rome à Capoue, on lui érigea une colonne en reconnaissance, et l'endroit où le monument se trouvait fut appelé FORUM APPII (place, marché d'Appius). On montre encore quelques restes de cette petite ville.

4° La localité appelée les TROIS-LOGES (les trois auberges), à cinq ou six milles au sud de Rome[2], était située dans le voisinage de la ville connue présentement sous le nom de VELLETRI, qui est le chef-lieu d'une légation avec un siége épiscopal et environ 10,000 habitants. Les chrétiens de Rome ayant été informés de l'arrivée de l'apôtre saint Paul, vinrent à sa rencontre jusqu'aux TROIS-LOGES (*Act.*, XXVIII, 15).

§ 251. Ile de Sicile, avec Syracuse, sa capitale.

La SICILE (Σικελία, *Sicilia*), la seconde île de la mer Méditerranée pour la grandeur, avec une surface de cinq cents quatre-vingts milles carrés, séparée de l'Italie inférieure par un détroit resserré, était anciennement le grenier de Rome[3]. L'Etna, remarquable par un volcan sur son sommet conique et isolé, s'élève à 10,360 pieds au-dessus du niveau de la mer voisine.

SYRACUSE (Συρακοῦσαι, *Syracusæ*), l'ancienne capitale de l'île, actuellement SIRAGOSA, avec 15,000 habitants, était située sur la côte orientale et avait un bon port[4]. L'apôtre saint Paul, lors de son voyage à Rome, séjourna trois jours à SYRACUSE (*Act.*, XXVIII, 12), où de bonne heure on voit établi un siége archiépiscopal[5].

§ 252. Ile de Mélite (Malte).

MÉLITE (Μελίτη), actuellement Malte, l'île la plus méridionale de celles qui appartiennent à l'Europe, a six milles carrés de sur-

[1] Pline, III, 9; XIV, 8. — [2] Cicéron, *Ad Attic.*, II, 11. — [3] Pline, II, 80. — [4] Strabon, VI, 269 et suiv. — [5] Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 44 et suiv.

face, et se trouve à dix milles allemands de la Sicile, et à trente cinq milles de la côte d'Afrique[1].

Le vaisseau qui devait transporter l'apôtre saint Paul, ainsi que d'autres prisonniers, à Rome ayant échoué dans le voisinage de cette île, les uns abordèrent à la nage sur la terre ferme, les autres parvinrent à se sauver sur des planches ou des débris du vaisseau (*Act.*, XXVII, 39 et suiv.; XXVIII, 1). Une ancienne tradition place sur le côté septentrional de l'île l'écueil contre lequel le vaisseau heurta ; les bords de la mer du côté du midi sont formés de rochers escarpés et sans anfractuosités. Les Maltais étaient naturellement humains. L'Apôtre ne tarda pas à attirer leur attention sur sa personne, car non-seulement ils avaient vu avec étonnement qu'une vipère qui s'était attachée à sa main ne lui avait causé aucun malaise, mais ils eurent encore occasion de se convaincre qu'après avoir guéri d'une dyssenterie le père de Publius, l'un des principaux de l'île, durant les trois mois qu'il séjourna parmi eux, il rendit miraculeusement la santé à beaucoup d'autres malades (*Act.*, XXVIII, 2-12). Alors en effet s'accomplit ce que le Sauveur avait dit avant son ascension aux prédicateurs de l'Evangile : *Ils prendront les serpents, et ils ne leur feront point de mal ; ils imposeront les mains sur les malades, et ils seront guéris* (Marc, XVI, 18). Les Maltais, qui jusqu'à présent nomment avec les sentiments de la piété et de la vénération la plus profonde saint Paul leur père, lui ont érigé une statue à l'extrémité de la petite île de Selmon, où il fit naufrage[2].

MALTE a été de tout temps la pomme de discorde entre les puissances maritimes. Elle fut conquise en 818 par les Arabes (les Sarrasins) ; mais en 1190 elle revint en la possession des chrétiens, sous le comte Roger de Sicile. En 1530, les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean ayant été expulsés de l'île de Rhodes, l'empereur Charles-Quint leur céda l'île de MALTE avec Gozzo et Comino. Depuis cette époque, ces chevaliers chrétiens prirent le nom de chevaliers de MALTE. Au milieu de vicissitudes et d'évè-

[1] Pline, III, 14. — Diodore de Sicile, V, 12. — [2] J. Mislin, *les Lieux saints*.

nements très-divers, ils en demeurèrent maîtres jusqu'en 1798, au grand avantage des habitants[1]. Conquise par Napoléon en 1798, à peine s'était-il écoulé deux années que MALTE devenait la possession des Anglais, et c'est encore sous le sceptre d'Albion qu'elle est aujourd'hui. La ville de La Valette, outre un port important et une forteresse d'une vaste enceinte, a plusieurs belles églises, un siége épiscopal et trois couvents : ceux des augustins, des carmes et des capucins ; les jésuites sont rentrés en possession de leur ancienne maison de Saint-Chalcédoine, et d'une église.

L'ancienne capitale de l'île, Citta-Nobile, renferme plusieurs jolies églises, parmi lesquelles on distingue la cathédrale, enrichie de superbes travaux en marbre et d'ornements précieux. Les jésuites y ont fondé un collége. Dans ces derniers temps, on a vu s'élever au bourg de Musta, qui compte 4,000 habitants, une magnifique église catholique, bâtie presque uniquement par les dons volontaires du clergé, qui, quoique généralement pauvre, a fait preuve de la plus louable générosité. Bien que la société biblique d'Angleterre, avec ses émissaires soldés, ait fait depuis longues années des efforts incessants pour répandre parmi le peuple de l'île toutes sortes d'écrits hostiles aux catholiques, ce peuple, à la honte de ceux qui cherchent à le corrompre, est demeuré invariablement attaché à la foi qu'il tient de ses pères. La langue des Maltais, dont le nombre est porté à 120,000, est un idiome sémitique, auquel il s'est mêlé beaucoup d'arabe, de grec et d'italien[2].

§ 253. L'Espagne.

L'ESPAGNE (*Hispania*), qui à l'époque romaine embrassait toute la presqu'île des Pyrénées y compris le Portugal, était connue des Hébreux sous le nom de THARSIS (תַּרְשִׁישׁ), parce que les descendants de Tharsis, second fils de Javan, issu de Japhet, étaient

[1] Pauli, *Codice diplom. del S. mil. ordine Gerosol. oggi di Malta.* Lecca, 1833; 2 tomes.

[2] J. Mislin, *les Lieux saints*, IV, 256 et suiv.

allés s'y fixer [1]. Par THARSIS, il faut entendre encore en particulier TARTESSUS, dans la partie sud-ouest de l'Espagne, près du Guadalquivir, contrée d'où les vaisseaux des Tyriens et du roi Salomon rapportaient de l'or, de l'argent et de l'ivoire, et pour laquelle les rois Josaphat et Ochosias appareillaient des flottes [2]. On sait que Jonas, fils d'Amathi, ayant reçu de Dieu l'ordre d'aller prêcher la pénitence à Ninive, voulut, pour se soustraire à cette mission, fuir de devant la face du Seigneur vers THARSIS [3]. Peut-être cependant dans le principe entendait-on sous le nom de THARSIS un lieu, une région éloignée indéterminée, d'où vint que plus tard on comprit sous cette dénomination, à cause de leur grande distance, Tunis et Tartessus. Et de là encore, parce que, pour les voyages de mer vers des contrées reculées, on ne se servait que de grands vaisseaux, l'usage d'appeler vaisseaux de THARSIS tous les grands vaisseaux marchands ou les vaisseaux de long cours (*Is.*, II, 16; III *Rois*, XXII, 49). Lorsque les Romains se furent rendus maîtres de l'ESPAGNE, ils exploitèrent avec soin les riches mines d'argent et d'or qui s'y trouvaient [4].

L'ESPAGNE comptait parmi ses habitants beaucoup de juifs, ce qui inspirait à l'apôtre saint Paul un ardent désir d'aller annoncer l'heureuse nouvelle du salut dans la presqu'île des Pyrénées. Il écrivait de Corinthe aux chrétiens de Rome : *N'ayant plus maintenant aucun sujet de demeurer davantage dans ce pays-ci* (pour y établir le christianisme), *et désirant depuis plusieurs années d'aller vous voir, lorsque je ferai le voyage d'Espagne, j'espère vous voir en passant, afin qu'après avoir un peu joui de votre présence, vous me conduisiez en ce pays-là* [5]. D'anciens auteurs nous apprennent que saint Paul, après avoir été délivré de la captivité de deux ans qu'il subit à Rome, se rendit en effet en ESPAGNE [6], et il est démontré à n'en

[1] *Gen.*, X, 4; I *Paralip.*, I, 7. — Comp. § 14, n° 4. — [2] III *Rois*, X, 22; XXII, 49; II *Paralip.*, IX, 10, 21; XX, 36; *Ezéch.*, XXVII, 12, 25. — [3] *Jon.*, I, 1 et suiv.; IV, 2. — [4] I *Mach.*, VIII, 3. — Pline, III, 4.

[5] *Rom.*, XV, 23 et suiv. — Comp. Jost, *Gesch. der Israeliten*, V, 12 et suiv.

[6] Saint Clément de Rome, *Epist.* I *ad Cor.*, c. V. — Saint Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, XVII. — Saint Jérôme, *In Is.*, II, 14. — Théodoret, *Ad* II *Tim.*, IV, 17.

pouvoir douter que, dès la fin du premier siècle, le christianisme y était établi, et qu'au troisième siècle les Eglises de Léon, d'Astorga, de César-Augusta, de Sarragosse, de Tarragone, etc., étaient florissantes [1].

CHAPITRE IV.

VOYAGES DE L'APÔTRE SAINT PAUL.

§ 254. Saint Paul comme apôtre de Jésus-Christ.

Saul, qui prit plus tard le nom de Paul, Juif de la tribu de Benjamin, naquit à Tarse en Cilicie ; il se livra à la fabrication des tentes [2]. Bien doué et d'un caractère énergique, de bonne heure il se rendit à Jérusalem pour s'instruire aux pieds de Gamaliel, docteur célèbre dans la science sacrée de la loi et des prophètes ; il devint bientôt maître dans cette science, ce qui lui valut d'être reçu dans la société des pharisiens alors toute-puissante [3]. Par suite de son éducation, il se montra ardent zélateur pour la stricte observation de la loi judaïque, persécutant sans ménagement les sectateurs de l'Evangile et traînant les hommes et les femmes dans les prisons [4]. Non content de persécuter les fidèles dans la Judée, il voulut aller en Syrie pour y chercher les disciples de Jésus et les livrer aux cachots et à la mort ; mais si l'homme propose, c'est Dieu qui dispose. Pendant que cet ennemi des chrétiens ne respire que la mort, environné tout-à-coup sur la route de Damas (§ 41) d'une lumière céleste par un effet de la miséricorde et de la grâce de Dieu, il est choisi comme un instrument de ses desseins pour répandre au loin la

[1] Comp. Caroli a S. Paulo *loc. cit.*, p. 169 et suiv. — Aubertus Mirœus, *Notitia episcopat.* Anvers, 1613.

[2] *Act.*, IX, 11; VIII, 3; XXI, 39; *Rom.*, I, 1; *Philipp.*, III, 5.

[3] *Act.*. V, 34; XXII, 3; *Philipp.*, III, 5.

[4] *Act.*, VII, 57, 59; VIII, 1 et suiv,; IX, 1 et suiv.; XXII, 3 et suiv.; XXVI, 10; I *Cor.*, XV, 9; I *Tim.*, I, 13.

vérité de l'Evangile, triompher par l'humilité de la croix de l'orgueil du monde, et surtout pour faire briller parmi les peuples païens la lumière céleste de la foi chrétienne [1].

Cette conversion miraculeuse arriva vers l'an 35 de Jésus-Christ. Immédiatement après, le nouveau disciple, qui était orné des dons les plus excellents et qui dès lors se dépouilla du vieil homme pour ne laisser vivre en lui que Jésus-Christ, se rendit de Damas en Arabie (§ 79), et au bout de trois ans revint à Damas, où les Juifs voulurent attenter à sa vie [2]. Etant allé à Jérusalem, il fut également persécuté pour l'Evangile ; mais les circonstances lui fournirent l'occasion d'aller à Tarse en passant par Césarée [3]. Barnabé alla l'y rejoindre, puis l'ayant accompagné à Antioche en Syrie (§ 49), ils y séjournèrent un an, prêchèrent la doctrine de Jésus-Christ, et durant ce temps-là portèrent aux fidèles de Jérusalem des secours qu'ils avaient recueillis parmi les chrétiens d'Antioche [4]. De retour à Antioche, Paul fut choisi pour aller annoncer la doctrine du salut dans les pays païens, car désormais il ne connaissait et n'aimait qu'une chose, et, dans cette unique chose, Jésus crucifié, dont la parole est *la vertu de Dieu pour sauver tous ceux qui croient, premièrement les juifs et puis les gentils* (Rom., I, 16). Dès lors, étendant les bras vers toutes les régions de la terre, il n'avait qu'un désir, celui de gagner à Jésus-Christ tous les peuples, les Grecs et les Juifs, les Romains et les Scythes. Tout ce que Dieu, dans ses divins conseils, avait fait pour la délivrance et le salut des hommes était sans cesse, et avec une vivacité saisissante, présent à son âme, et dans un sentiment d'humble adoration, il admirait les profondeurs de la sagesse et de la bonté divines [5]. Plein de courage, d'une fermeté inébranlable, et cependant mo-

[1] *Act.*, IX, 3 et suiv.; XXII, 13 et suiv.; I *Cor.*, II, 10; *Gal.*, I, 1, 12.

[2] *Act.*, IX, 19-25; II *Cor.*, II, 32 et suiv.; *Gal.*, I, XV et suiv.

[3] *Act.*, XIX, 26-30 ; *Gal.*, I, 18 et suiv. — Comp. § 186 et § 218.

[4] *Act.*, II, 25 et suiv.; XII, 25.

[5] *Rom.*, I, XIV; *Ephés.*, I, 3 et suiv.; VI, 1 et suiv.; I *Cor.*, III, 21 et suiv.; I *Tim.*, VI, 13. — Comp. J.-M. Sailer, *Blicke der heiligen Paulus in die Tiefen der Weiskeit.* Salzbach, 1840. t. XXVII. — M.-A. Niekel, *Die Briefe des h. Paulus.* Francfort, 1840.

deste et désintéressé jusqu'à l'oubli de lui-même, l'amour le plus profond pour Jésus-Christ dans le cœur, il prend le bâton d'apôtre, et sans tenir aucun compte des fatigues ni des persécutions, des fers ni des tribulations, il parcourt les terres et les mers. Ecoutons comme il s'en exprime lui-même en parlant aux prêtres d'Ephèse rassemblés à Milet : *Dans toutes les villes par où je passe, le Saint-Esprit me fait connaître que des chaînes et des afflictions m'y sont préparées* (à Jérusalem). *Mais je ne crains rien de toutes ces choses, et ma vie ne m'est pas plus précieuse que moi-même* (que le salut de mon âme) ; *il me suffit que j'achève ma course et que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, qui est de prêcher l'Evangile de la grâce de Dieu*[1].

Dans la nature, les plantes ne profitent pas seulement sous une douce influence du ciel, mais elles se fortifient même par les ardeurs du jour et par la fraîcheur de la nuit, par les vents et les pluies ; ainsi c'est tantôt par les voies lumineuses de la grâce, tantôt au milieu des tempêtes intérieures et extérieures que Dieu conduit les siens à une vie chrétienne, puissante en œuvres, puis à la gloire des cieux. Ce fut ce qui arriva à l'égard du zélé et grand apôtre de Tarse, qui, dans un saint transport, s'écriait : *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut et de plus profond, ni aucune autre créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ, notre Seigneur* (Rom., VIII, 38, 39).

Afin de faire connaître convenablement les travaux du grand héraut de l'Evangile, nous allons retracer avec ordre le tableau de ses tournées apostoliques[2].

[1] *Act.*, XX, 24; comp. *Rom.*, VIII, 35 et suiv.
[2] Voyez l'Atlas de la Bible, tab. VII, b.

§ 255. Premier voyage de saint Paul.

Paul se rend d'Antioche à Séleucie, s'embarque pour l'île de Chypre, prêche à Salamine et convertit, à Paphos, Sergius Paulus. — Son arrivée à Perge, en Asie mineure. — Ses prédications à Antioche de Pisidie, à Iconium, Lystre et Derbe. — Retour par Lystre, Iconium et Attalie, à Antioche de Syrie. — Voyage pour assister à la réunion des apôtres à Jérusalem. — Retour à Antioche.

L'Eglise d'Antioche de Syrie croissait et s'affermissait de jour en jour. Elle comptait déjà plusieurs docteurs divinement inspirés, et parmi eux Barnabé, Simon, surnommé le Noir, Lucius de Cyrène, Manahen et Saul. *Pendant qu'ils rendaient leur culte au Seigneur* (c'est-à-dire qu'ils célébraient la cène, en y joignant une prédication), *et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Saul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai destinés*. Alors ils jeûnèrent et prièrent ; et leur ayant imposé les mains, ils les laissèrent aller (*Act.*, XIII, 2 et 3).

Voilà donc Saul et Barnabé investis, par un ordre divin, de la mission d'annoncer l'Evangile aux gentils ; entreprise vraiment grandiose et semée de bien des obstacles. Le paganisme et tous les genres d'immoralité dont il est la source s'unissaient à la fausse sagesse pour se lever en ennemis contre l'Evangile. Le christianisme, en effet, en prêchant la pénitence, faisait aux hommes un devoir de quitter la voie qu'ils avaient suivie jusque-là, parce qu'ils y étaient en révolte contre Dieu : il exigeait une absolue renonciation au vieil homme, pour revêtir le nouveau. Issu du péché, le paganisme était l'ennemi naturel de l'Evangile ; et cependant il avait conservé dans son sein plus d'un sentiment de piété envers Dieu. Cette disposition antipaïenne dans le paganisme ressemblait à l'image de Dieu dans l'homme : on l'y reconnaît, même après la chute. Cette ressemblance divine, la chute d'Adam, le premier péché, l'avait, il est vrai, obscurcie, mais non pas effacée ; il l'avait endommagée, mais non détruite. Le vide et la tristesse que le paganisme engendre nécessairement dans le cœur humain, inspiraient à beaucoup d'âmes le désir de trouver un plus haut appui. Il résultait de là que beaucoup de

païens jetaient sur leur état passé un regard plein de douleur et de repentir, et embrassaient avec foi la croix du Sauveur. A ces dispositions venait encore s'ajouter cette circonstance extérieure, que la vaste domination romaine avait levé les barrières élevées jusque-là entre les différents peuples, ce qui permettait aux prédicateurs de l'Evangile de circuler dans toutes les parties du monde. Voilà où, par des voies bien variées, la Providence avait conduit l'humanité[1].

Paul, accompagné de Barnabé et de Jean-Marc, accomplit la première de ses grandes missions de l'an 45 à l'an 51 après Jésus-Christ. Il se rendit d'Antioche de Syrie à Séleucie, en se dirigeant au sud-ouest (§ 49), s'embarqua dans cette ville pour l'île de Chypre, située en face, prêcha à Salamine, traversa l'île en marchant vers l'ouest, et convertit à Paphos (§ 233) le gouverneur romain Sergius Paulus (*Act.*, XIII, 1-13). De Paphos l'Apôtre fit voile pour la côte d'Asie mineure, et arriva à Perge en Pamphylie (§ 219), d'où Jean-Marc retourna à Jérusalem. De Perge, Paul se dirigea vers Antioche de Pisidie (§ 220), et prononça dans la synagogue le célèbre discours rapporté dans les Actes (XIII, 14-42). Les juifs incrédules s'étant élevés contre les apôtres de l'Evangile, ceux-ci gagnèrent Iconium, en Lycaonie (§ 230), y convertirent un grand nombre de juifs et de gentils et poursuivirent leur route jusqu'à Lystre, où Paul guérit un homme qui était boiteux de naissance (*Act.*, XIV, 7-9). Mais les juifs d'Antioche et d'Iconium soulevèrent les païens de Lystre, et Paul fut chassé à coups de pierres. Le lendemain, il se rendit à Derbe avec Barnabé (§ 230), y prêcha la doctrine du Sauveur et retourna sur ses pas, par Lystre, Iconium et Antioche de Pisidie, fortifiant les disciples dans la foi et établissant pour chaque Eglise des évêques et des prêtres (*Act.*, XIV, 20 et suiv.). Il gagna par la Pisidie et la Pamphylie, la ville d'Attalie, où il s'embarqua avec Barnabé, le compagnon de ses voyages, pour Antioche de Syrie, d'où on les avait abandonnés à la grâce de Dieu pour l'œuvre qu'ils venaient d'accomplir. *Y étant arrivés et ayant rassemblé l'Eglise, ils racontèrent*

[1] Comp. J.-A. Mœhler, *Betrachtung über das Heidenthum*, dans les *Hist.-polit. Blætter*. Munich, ann. 1848, vol. II, livrais. IV, p, 185 et suiv.

les grandes choses que Dieu avait faites avec eux, et comment il avait ouvert aux gentils les portes de la foi (Act., XIV, 26).

Cependant quelques juifs convertis étant venus de Jérusalem à Antioche, y avaient enseigné que les gentils convertis au christianisme devaient se soumettre à la circoncision et aux lois cérémonielles imposées aux juifs. Paul et Barnabé s'élevèrent fortement contre une telle doctrine. Pour terminer ce différend, ils allèrent avec d'autres disciples, par la Phénicie et la Samarie, trouver à Jérusalem les apôtres et les prêtres chargés de régler les consciences des chrétiens. Ceux-ci, dans un concile solennel, tenu vers l'an 51 ou 52, prononcèrent que l'on ne devait pas imposer aux païens convertis la circoncision, ni surtout les lois cérémonielles de la religion mosaïque. Après cette décision, Paul et Barnabé retournèrent à Antioche avec Silas et Jude, surnommé Barsabas, firent accepter la décision des apôtres, et s'occupèrent avec beaucoup d'autres à répandre la bonne nouvelle de la parole de Jésus-Christ (*Act.,* XV, 1-35).

§ 256. Second voyage de saint Paul.

Saint Paul se rend d'Antioche dans la Cilicie et dans les villes de Derbe et de Lystre, en Lycaonie, traverse la Phrygie, la Galatie, la Mysie, et s'embarque à Troade pour Samothrace et Néapolis. — Il convertit Lydie à Philippes, y chasse un démon et y est miraculeusement tiré de prison. — Il se rend par Amphipolis et Apollonie à Thessalonique, visite Béroé, Athènes, Corinthe et revient par Ephèse, Césarée et Jérusalem à Antioche.

Lorsque Paul et Barnabé eurent confirmé l'Eglise d'Antioche dans la foi à la parole de Dieu et rétabli la concorde entre les chrétiens venus du paganisme et les juifs convertis, leur présence cessa d'être aussi nécessaire. La charité les entraîna de nouveau vers ces Eglises auxquelles ils avaient, quelque temps auparavant, annoncé la doctrine du salut. Barnabé, accompagné de son neveu Jean-Marc, retourna dans l'île de Chypre vers l'an 52 ou 53 (*Act.,* XV, 35-39), tandis que Paul, avec Silas, traversait la Syrie et la Cilicie, affermissait les Eglises dans la foi et les exhortait à mettre fidèlement en pratique les préceptes des apôtres (*Act.,* XV,

40 et suiv.). De la Cilicie, l'Apôtre se dirigeant au nord-ouest atteignit les villes de Derbe et de Lystre (§ 230), en Lycaonie, où il avait fondé une Eglise lors de sa première mission. Suivi de son généreux disciple Timothée et de Silas, il traversa rapidement les provinces de Phrygie (§ 232), de Galatie (§ 231), de Mysie (§ 225), et arriva à Troade, où, sur l'inspiration du Saint-Esprit, il prit la résolution d'aller prêcher en Europe la bonne nouvelle du royaume de Dieu (*Act.*, xvi, 1-10).

Avec Silas, Timothée et Luc (ce dernier s'étant joint à eux dans la ville de Troade), l'Apôtre des gentils fit voile pour l'île de Samothrace (§ 237), et, le lendemain, pour le port de Néapolis, en Macédoine (239). A Philippes, ville située à deux lieues au nord-ouest de Néapolis, il convertit entre beaucoup d'autres une marchande de pourpre nommée Lydie, de Thyatire, et guérit une esclave possédée du démon. Mais les ennemis de l'Evangile soulevèrent le peuple toujours si facile à émouvoir, et accusèrent Paul et Silas de répandre des nouveautés contraires aux lois. Les magistrats firent alors frapper de verges et jeter en prison les deux apôtres qui annonçaient les miséricordes du Seigneur, et qui durent leur salut à une intervention divine. Cette intervention miraculeuse opéra en même temps la conversion de leur geôlier païen (*Act.*, xvi, 11 et suiv.). De Philippes, Paul se rendit avec ses compagnons à Thessalonique, par Amphipolis et Apollonie (§ 239).

Dans cette grande ville macédonienne de Thessalonique, l'Apôtre, durant trois sabbats, s'appliqua à prouver aux juifs réunis dans la synagogue que le Messie devait souffrir et ressusciter d'entre les morts, et que Jésus de Nazareth était le Messie. Un grand nombre d'entre les juifs crurent à sa parole; les autres excitèrent la populace oisive contre les prédicateurs de l'Evangile, qui gagnèrent Béroé, où ils trouvèrent les esprits fort bien disposés (§ 239). Des zélateurs juifs de Thessalonique cherchèrent encore à jeter ici la discorde pour obliger Paul à se retirer (*Act.*, xvii, 1-14). Alors, mettant son espoir dans la bénédiction et la protection du Seigneur, il prit son bâton de pèlerin et se dirigea vers Athènes (§ 242); là il prêcha la doctrine du salut aux juifs,

dans la synagogue et, dans l'aréopage, aux philosophes, disciples d'Epicure et de Zénon[1]. Dans l'automne de cette même année, Paul visita la riche et commerçante ville de Corinthe (§ 243) et y fonda, pendant le séjour de dix-huit mois qu'il y fit, une nombreuse chrétienté. Ayant dit adieu à ces nouveaux fidèles, il s'embarqua pour Ephèse (§ 224), dans le port de Cenchrée, avec Aquila et Priscille ; après un court séjour dans la ville d'Ephèse, il alla, par Césarée, à Jérusalem accomplir un vœu et retourna aussitôt à Antioche de Syrie, d'où il était parti au milieu des bénédictions des chrétiens (*Act.*, XVIII, 1-22).

§ 257. Troisième voyage de saint Paul.

Paul va d'Antioche en Galatie et en Phrygie. — Ses prédications à Ephèse, en Macédoine, en Illyrie, en Grèce. — Son retour en Asie mineure. — Résurrection d'Eutychus à Troade. — Navigation d'Assus à Mitylène, Samos, Trogyllium, Milet, Cos, Rhodes, Patare, Tyr, Ptolémaïde et Césarée. — Arrivée à Jérusalem. — Emprisonnement dans la tour Antonia.

Antioche de Syrie fut encore le point de départ de l'Apôtre au troisième voyage qu'il accomplit, de l'an 57 à l'an 60, dans l'Asie mineure, la Macédoine, l'Illyrie et la Grèce, pour propager et confirmer la doctrine de Jésus-Christ. Après avoir traversé les provinces asiatiques de Galatie (§ 231) et de Phrygie (§ 132) et confirmé les fidèles dans la foi (*Act.*, XVIII, 23), il enseigna pendant trois mois dans la synagogue d'Ephèse et pendant deux ans dans la maison d'un certain Tyrannus, portant ainsi la parole de Dieu à la connaissance des juifs et des gentils : *Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de Paul, jusque-là même que les mouchoirs et les linges qui avaient touché son corps, étant appliqués aux malades, ils étaient guéris de leurs maladies, et les esprits malins sortaient du corps des possédés* (Act., XIX, 11, 12).

L'orfèvre Démétrius et les autres artisans, qui, depuis la diffusion de l'Evangile voyaient s'éteindre leur commerce de petits

[1] *Act.*, XVII, 16, 34. — Winkelhofer, *Predigten über die Apostelgeschichte*, II, 69 et suiv.

temples de Diane en argent, excitèrent une sédition qui obligea l'Apôtre de quitter Ephèse. Il passa en Macédoine, puis en Illyrie, et demeura ensuite trois mois en Grèce (*Act.*, XIX, 23 et suiv.; XX, 1 et suiv.). C'est à cette époque qu'il faut rapporter le second séjour de l'Apôtre à Corinthe, séjour pendant lequel il habita chez Caïus et écrivit son épître aux Romains [1]. Revenant sur ses pas à travers la Macédoine, il foula encore une fois le sol de l'Asie mineure et ressuscita à Troade le jeune Eutychus (*Act.*, XX, 3-12). S'étant rendu par terre de cette ville à Assus, il s'y embarqua, avec tous ses compagnons de voyage, pour Mitylène, dans l'île de Lesbos, gagna le lendemain Samos, en passant devant l'île de Chio, séjourna une nuit à Trogyllium et atteignit Milet, où il tint aux vieillards d'Ephèse ce pathétique discours d'adieu rapporté dans les Actes des apôtres (*Act.*, XX, 13-38).

De Milet, l'infatigable apôtre fit voile pour l'île de Cos et pour Rhodes, atteignit Patare, ville de Lycie, qui avait un port sur la Méditerranée; il s'y embarqua sur un vaisseau qui faisait route vers la Phénicie (*Act.*, XXI, 1, 2). Saint Paul longea l'île de Chypre et parvint à Tyr, où pendant sept jours il réjouit les fidèles par sa présence; puis il gagna, par Ptolémaïde, le port de Césarée (§ 186). Tandis qu'il y logeait dans la maison du diacre Philippe, le prophète Agabus lui prédit la persécution et les liens qui l'attendaient à Jérusalem. *Mais Paul répondit : Que faites-vous de pleurer ainsi et de m'attendrir le cœur? Je suis tout prêt à souffrir, à Jérusalem, non-seulement la prison, mais la mort même, pour le nom du Seigneur Jésus* (Act., XXI, 3-15).

A son arrivée dans la capitale de la Palestine, Paul alla visiter l'évêque saint Jacques, chez lequel se rassemblèrent aussi tous les prêtres. Il leur raconta ce que Dieu avait accompli par son ministère en faveur des gentils. Et, dans leur reconnaissance, ils glorifièrent Dieu de l'extension qu'il avait donnée au royaume de Jésus-Christ (*Act.*, XXI, 17 et suiv.).

Les juifs de l'Asie mineure, remplis d'un zèle aveugle, ayant peu après excité un tumulte populaire se saisirent de l'Apôtre et

[1] I *Cor.*, I, 14 et suiv.; *Rom.*, XVI, 1 et suiv.; II *Tim.*, IV, 20.

le maltraitèrent; ils l'auraient infailliblement mis à mort, si Claudius Lysias, commandant de la garnison romaine de la tour Antonia (§ 138) n'eût accouru et ne l'eût arraché des mains de la populace en fureur. Depuis les degrés qui conduisaient à la forteresse, Paul adressa encore un discours au peuple et se justifia en racontant le miracle de sa conversion sur le chemin de Damas (*Act.*, XXI, 14; XXII, 1-21). Ainsi la prophétie d'Agabus s'est déjà accomplie : les bras de l'Apôtre portent des fers, la tour Antonia ne lui offre qu'une prison. Mais l'Eternel, qui est comme une tour inaccessible à l'ennemi et sans la permission de qui il ne tombe pas un cheveu de la tête de l'homme, étendit sur lui sa main protectrice. *La nuit suivante, le Seigneur se présenta à lui et lui dit : Ayez bon courage! car, comme vous m'avez rendu témoignage dans Jésusalem, il faut aussi que vous me rendiez témoignage dans Rome* (Act., XXIII, 11).

§ 258. Quatrième voyage de saint Paul.

Voyage de Jérusalem à Césarée par Antipatride. — L'Apôtre se défend, à Césarée, devant Félix, Festus et Hérode-Agrippa. — Voyage sur mer par Sidon, Myre, les côtes de la Crète, près du cap Salmon, jusqu'aux Bons-Ports. — Tempête près des îles de Caude et de Malte. — Continuation du voyage par Syracuse, Rhégium, et Pouzzoles. — Voyage par terre jusqu'au Marché-d'Appius, aux Trois-Loges et à Rome.

Ce quatrième et pénible voyage de Jérusalem à Rome, Paul le fit comme prisonnier. Mais, si les fers chargeaient ses bras, si les flots inconstants de la mer s'élevaient jusque sur sa tête, son noble cœur restait plein d'une inébranlable confiance en Dieu et s'enflammait de plus en plus d'un tendre amour pour Jésus-Christ; sa bouche annonçait sans cesse avec courage le salut que la nouvelle alliance offrait aux juifs et aux gentils.

Comme plus de quarante juifs avaient fait le serment de ne manger ni boire avant d'avoir mis Paul à mort, le tribun Lysias le fit, pendant la nuit, conduire sous bonne escorte de Jérusalem, par Antipatride (§ 182), à Césarée de Palestine (§ 186) devant le gouverneur Félix. Cinq jours après arrivèrent à Césarée le grand-

prêtre Ananias et quelques-uns des anciens, avec l'avocat Tertullus, versé dans la connaissance du droit romain. Ils accusèrent l'Apôtre d'être un promoteur de troubles et le chef des Nazaréens (chrétiens). Invité par le gouvernenr à se justifier, Paul répondit : *Comme je sais* (Félix) *que vous gouvernez cette province depuis plusieurs années, j'entreprendrai avec d'autant plus de confiance de me justifier devant vous. Il vous est aisé de savoir qu'il n'y a pas plus de douze jours que je suis venu à Jérusalem pour adorer Dieu. Ils ne m'ont point trouvé disputant avec personne dans le Temple, ni amassant le peuple, soit dans les synagogues, soit dans la ville, et ils ne sauraient prouver ce dont ils m'accusent aujourd'hui. Il est vrai, et je le reconnais devant vous, que, selon cette secte qu'ils appellent hérésie, je sers le Dieu de nos pères, croyant toutes les choses qui sont écrites dans la loi et les prophètes, et espérant en Dieu, comme ils l'espèrent eux-mêmes, que les bons et les méchants ressusciteront un jour. C'est pourquoi je m'applique sans cesse à conserver ma conscience exempte de reproche devant Dieu et devant les hommes* (Act., XXIV, 10-17).

Félix, reconnaissant que le droit et la vérité se trouvaient du côté de Paul, différa de prononcer la sentence et ordonna au centurion qui gardait l'Apôtre de le traiter avec douceur et de n'empêcher à personne des siens de lui rendre des services. La détention de Paul à Cesarée dura deux ans (60 et 61), et c'est dans cette situation qu'il fut remis à Festus, successeur de Félix, auprès dúquel les princes des prêtres et les premiers d'entre les juifs renouvelèrent leurs précédentes accusations. Paul se défendit une seconde fois contre ses ennemis; faisant usage de son droit de citoyen romain, il en appela à l'empereur (*Act.*, XXV, 10, 11). Quelques jours après, le roi Agrippa II s'étant rendu à Césarée avec sa sœur Bérénice, Paul démontra une fois encore son innocence, parla de sa conversion miraculeuse et de son obéissance à la voix du ciel, de telle sorte qu'Agrippa ne vit rien dans sa conduite qui eût mérité la prison ou la mort (*Act.*, XXVI, 1-32). Ainsi se vérifiait en cette circonstance la parole du Seigneur : *Vous serez traduits à cause de moi devant les gouverneurs et les*

rois, afin de rendre témoignage à eux (aux juifs) *et aux gentils* (Matth., x, 18).

L'Apôtre en ayant appelé à César pour terminer son procès, le gouverneur le remit, ainsi que d'autres prisonniers, au centurion Julius, qui s'embarqua avec eux sur un vaisseau d'Adramytte (§ 225) et fit voile pour Sidon, où Paul put rendre visite à ses amis chrétiens (*Act.*, xxvii, 1-4). Quand on eut levé l'ancre, le vaisseau se dirigea vers la côte nord de l'île de Chypre, la dépassa et entra dans le port de Myre, ville de Lycie (§ 221). Là, le centurion monta, avec ses prisonniers, sur un vaisseau d'Alexandrie; en quelques jours ils dépassèrent Gnide (§ 222), côtoyèrent la Crète, près du cap Salmon, et atteignirent un endroit appelé Bons-Ports, non loin de la ville de Thalassa (§ 235). Continuant leur périlleuse navigation, ils s'approchèrent de l'île de Caude (§ 235), et furent ballottés par une tempête si violente que tout rayon d'espérance s'évanouit pour eux et que la crainte et l'effroi gagnèrent tous les cœurs. En ce moment l'Apôtre, comme un ange consolateur, s'avança au milieu de ses compagnons découragés; il releva leur énergie en leur donnant l'assurance que la volonté de la Providence était qu'aucun homme ne pérît et que le vaisseau seul, avec son chargement serait englouti dans les flots (*Act.*, xxvii, 21 et suiv.). Le navire échoua près de l'île de Malte (§ 252), et les passagers gagnèrent la terre ferme, les uns à la nage, les autres sur des radeaux. Après un séjour de trois mois dans l'île de Malte, où Paul rendit la santé à Publius, qui était dangereusement malade, et à plusieurs autres personnes, ils s'embarquèrent sur un vaisseau d'Alexandrie, et firent voile pour Syracuse, en Sicile (§ 251), et de là pour Rhégium et Pouzzoles (§ 250). Passant par le Marché-d'Appius et les Trois-Loges, ils atteignirent enfin Rome, la dominatrice de l'univers; et Paul, grâce à sa qualité de citoyen romain, obtint la permission de louer une habitation particulière où il restait sous la garde d'un soldat. Cette captivité assez douce, à ce qu'il semble, dura deux ans (62 et 63), *Paul prêchant le royaume de Dieu et enseignant ce qui regarde le Seigneur Jésus-Christ en toute liberté, et sans que personne l'en empêchât.* Ici s'arrêtent le récit des Actes des

apôtres et les données qu'il nous fournit sur les grands voyages de saint Paul.

§ 259. Cinquième voyage de saint Paul.

Saint Paul est mis en liberté. — Probabilité d'un voyage en Espagne. — Saint Paul visite les fidèles de la Macédoine, de l'Asie mineure, de la Crète, etc. — Seconde captivité de saint Paul à Rome. — Son martyre.

Saint Paul, délivré de sa première captivité à Rome, recommença, l'an 64, ses courses apostoliques [1]. A-t-il visité l'Espagne, comme c'était précédemment son ardent désir (*Rom.*, xv, 24)? Ce qui ne nous permet pas de le contester, c'est que le pape saint Clément atteste que l'Apôtre souffrit le martyre après s'être avancé jusqu'aux *dernières limites de l'occident,* c'est-à-dire en Espagne [2].

Pendant sa première captivité à Rome, l'Apôtre avait manifesté l'intention d'aller en Macédoine et en Asie mineure et de visiter les fidèles de Philippes et de Colosses [3]. Nous croyons que ce dessein fut mis à exécution dans ce cinquième voyage : plusieurs circonstances autorisent aussi à admettre que Paul vint à cette époque à Ephèse (§ 224), accompagné de Timothée, qu'il y laissa comme évêque, et peu après, il lui écrivit de Philippes, selon quelques auteurs, sa première épître (I *Tim.,* I, 3 et suiv.). Il est incontestable que l'Apôtre, inspiré de Dieu, visita dans son cinquième voyage les fidèles de la Crète (§ 235), et leur donna pour évêque son disciple Tite (*Tite,* I, 5 et suiv.).

Après ces courses apostoliques, Paul subit à Rome une seconde captivité, pendant laquelle il écrivit sa seconde épître à Timothée, qu'il invitait à le venir joindre à Rome [4]. L'infatigable messager de l'Evangile est chargé de lourdes chaînes, il se voit en danger

[1] Eusèbe, *Hist. eccl.,* II, 22. — Nicéph., II, 34.
[2] Clément de Rome, *I Epist. ad Cor.,* V.
[3] *Philipp.,* II, 24. — Philem., XXII.
[4] II *Tim.,* IV, 8. — Comp. Feilmoser, *Einleitung in das Neue Testament,* pag. 465 et suiv.

de perdre la vie, et cependant il regarde en face, avec le calme d'un chrétien qui a mis sa confiance en Dieu, la mort qui s'approche, car il écrit à son fidèle disciple : *Je serai bientôt immolé et le temps de ma délivrance est proche. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Je n'ai plus qu'à attendre la couronne de justice que le Seigneur me rendra en ce jour, comme un juste juge, et non-seulement à moi, mais à tous ceux qui aiment son avènement*[1]. L'an 65 (de 66 à 68 selon d'autres) la hache du bourreau fit tomber la tête précieuse de ce généreux témoin de Dieu[2]; brûlant d'amour pour Jésus-Christ, il avait, parmi les souffrances et les persécutions, annoncé en mille contrées, la parole du salut aux juifs et aux gentils, et il scellait à la fin sa prédication de son propre sang. Ainsi s'est complètement vérifiée en lui cette parole divine : *Cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël, car je lui veux montrer combien il doit souffrir pour mon nom*[3].

[1] II *Tim.*, IV, 7, 8; comp. I *Cor.*, IX, 24; I *Tim.*, VI, 12.

[2] Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 22, 25. — Lactance, *De morte persecut.*, II. — Saint Jérôme, *Catal.*, au mot *Paulus*. — Comp. § 248.

[3] *Act.*, IX, 15, 16. — Comp. Sanson, *Geogr. sacr.; Vita S. Pauli Apost.*, p. 43 et suiv. — Hug, *Einleit.*, II, 331 et suiv.

SIXIÈME SECTION.

SITUATION POLITIQUE ET RELIGIEUSE DE L'ORIENT.

CHAPITRE PREMIER.

SITUATION POLITIQUE DE LA TURQUIE.

§ 260. Les Turcs et leur domination.

L'empire turc s'étend dans trois parties du monde, sur une surface d'environ 47,500 milles carrés. Il renferme à peu près 30 millions d'habitants, dont 14 millions en Europe, 13 en Asie, y compris les royaumes d'Arabie, et le reste en Afrique. La majeure partie de la population suit les lois de l'islamisme ; la minorité appartient à la foi chrétienne. La population musulmane, qui a en main le pouvoir, n'est supérieure en nombre que dans la province de Tschirmé (qui comprend Constantinople et Andrinople) ; là, sur 1,800,000 habitants, il y a 945,000 mahométans. Dans les eïalets de Silistrie, de Widdin, de Nisch et de Sofia, formés de l'ancienne Bulgarie, sur 3,000,000 d'habitants, il n'y a que 1,295,000 musulmans. L'Albanie, la Macédoine et la Thessalie, sur 3,900,000 habitants, ne comptent que 1,390,000 sectateurs de Mahomet ; la Thessalie, à elle seule, renferme environ 850,000 habitants, dont 50,000 à peine sont musulmans. La Bosnie a 1,100,000 habitants, et ne compte que 220,000 musulmans, dont 70,000 dans l'Herzégowine seule. En Europe et dans les îles qui se rattachent à l'Asie, les chrétiens forment réellement la masse de la population.

Les Turcs habitaient à l'origine les monts Altaï. De là, ils

descendirent comme un torrent dévastateur dans la Tartarie (Turkestan), entre la mer Caspienne et l'empire chinois, la Russie d'Asie et l'est de la Perse (Afghanistan et Béloudchistan). Ils se divisèrent en Uigures (Turcs de l'est) et Oghuses (Turcs de l'ouest), et embrassèrent la religion de Mahomet, lorsque les Arabes eurent, au septième siècle, étendu sur la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la Perse et même le Turkestan, leurs audacieuses conquêtes, et que, au huitième, ils les eurent poussées sur toute la côte d'Afrique et jusqu'en Espagne. L'Eglise d'Orient, embarrassée dans de fâcheuses controverses, scindée en mille sectes impies, n'avait malheureusement ni les dispositions, ni les forces nécessaires pour marcher à la défense de la croix et déployer contre les hordes arabes, qui volaient aux combats sur leurs coursiers rapides comme le vent, un courage égal au leur sur les champs de bataille. Les peuples de l'Orient étaient à la veille d'accepter un christianisme défiguré. La divine Providence, permit, dans ses mystérieux desseins, l'extension et la domination de l'islamisme pour arrêter la contagion de cette corruption qui prenait le nom chrétien pour enseigne. Nous ne pouvons nous dispenser de remarquer ici que les musulmans servirent aussi d'instrument à la main de Dieu pour réveiller les peuples chrétiens de l'Occident de leur léthargie et les tirer de leurs vices nombreux[1].

Vers l'an 1000, Seldschouk s'était illustré par la fondation d'un empire qui embrassait la plus grande partie de l'Asie occidentale; mais à la fin du treizième siècle, il subit le joug des Mongols. L'émir Osman (1299-1326) (de qui les Turcs tiennent encore le nom d'Osmanlis), fonda une nouvelle dynastie indépendante et fit de nombreuses conquêtes, après avoir impitoyablement massacré son vieil oncle, âgé de quatre-vingt-dix ans. Les commencements de la domination d'Osman étaient déjà souillés de bien des taches de sang; mais l'histoire devait, sous les règnes suivants, signaler plus d'une fois encore de cruels massacres de parents et surtout transmettre aux générations

[1] Dœllinger, *Mohammed's Religion*. Ratisb., 1838.

suivantes plus d'une page remplie des pillages et des meurtres dont furent victimes les innombrables adorateurs de Jésus-Christ[1]. Ce qui rendait surtout la victoire facile aux guerriers Turcs, c'était l'ensemble dans les mouvements et la création d'une infanterie permanente, le corps des janissaires (Iéni Tschéri, nouvelles troupes).

Sous Mahomet II (1451-1481), qui commença sa carrière par le meurtre de son frère et qui choisit Constantinople pour capitale de son empire, les janissaires avaient, dans l'église de Sainte-Sophie, arraché de l'autel l'image du Sauveur crucifié et l'avaient, par moquerie, traînée à travers les rues. Malgré les tours qui la couronnaient, la ville fondée par le premier empereur chrétien tomba sous les coups des barbares de l'Asie le 28 mai 1453, parce qu'une profonde corruption y avait pris la place du zèle qu'inspire la piété chrétienne. Un cri d'effroi retentit dans toute l'Europe, et cependant ses princes, tout entiers à leurs rivalités et à leurs partis, ne se décidèrent point à prendre les armes contre l'ennemi commun. Aussi les hordes asiatiques purent-elles alors humilier en tous lieux le nom chrétien et promener partout le malheur et l'effroi. Sélim Ier (1512-1519) s'était montré un véritable bourreau; Mourad (1623-1640), qui fit exécuter plus de 100,000 personnes, mérite bien le même titre. Lorsque Mahmoud II, en 1821, fit appel à tous les musulmans pour défendre la religion mahométane en péril, les chrétiens de la Grèce eurent encore à subir d'horribles tortures, surtout dans les îles de l'Archipel, où le capitan-pacha Cora-Ali exerça sa fureur et sa rage.

Quant à la constitution turque, c'est un despotisme sans limites. Le sultan, ayant droit de vie et de mort sur ses sujets, n'a d'autres règles dans l'exercice de sa puissance que le Coran et le code de Soliman II. Au reste, le grand-seigneur n'exerce plus que dans quelques provinces sa domination d'une manière

[1] Cf. J. de Hammer, *Geschichte des Osman. Reiches,* 4 vol, Pesth, 1834-1836. — *Turquie,* par M. Jouannin, premier secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, et par M. Jules van Gaver. Paris, 1840.

immédiate. Dans la plupart, les pachas se conduisent au gré de leur caprice. Quant aux sujets chrétiens, que l'on désigne par le terme méprisant de raïahs (troupeau de bêtes) (tous les Européens', à quelque nation qu'ils appartiennent, sont appelés Franki (Francs), ce qui pour les Turcs équivaut à chrétiens), la Porte, il est vrai, leur promet, en retour d'une capitation (charadsch), la vie et la liberté ; mais en réalité, ils ne sont bien souvent qu'une proie livrée à l'orgueil démesuré des pachas et des employés turcs. Malgré le hatti-schérif de Gulhané, accordé en 1839, et dans lequel le sultan déclarait tous ses sujets sans distinction égaux devant la loi et ordonnait, avec la suppression de la capitation, une répartition parfaitement égale des impôts, aucune de ces prescriptions n'a été exécutée, parce qu'un grand nombre des membres du divan craignaient que ces nouveautés n'amenassent l'affaiblissement de l'élément turc. Aussi les chrétiens se sont-ils vus asservis après comme avant. La commission du Tansimat cependant a résolu tout récemment d'abolir la capitation et de soumettre par compensation les raïahs au service militaire, afin d'avoir ainsi une armée turque sur pied ; mais plus d'un obstacle entravera l'exécution de ce dessein. La dernière guerre d'Orient, il est vrai, dans laquelle les armées de ses alliés de l'Occident ont porté secours à la Porte contre la domination menaçante de la Russie, a donné aux soldats turcs l'habitude de voir près d'eux ces compagnons d'armes; cependant il y aura encore bien des difficultés à vaincre avant que le Turc ne considère le raïah comme son frère d'armes et ne l'estime égal à lui pour la naissance.

La question de savoir si les Turcs pourront continuer à se maintenir en Europe a été plus d'une fois résolue négativement par des touristes et par beaucoup d'auteurs. Ed. Spencer, qui a parcouru la Turquie d'Europe avec beaucoup d'attention, regarde la race osmanienne non-seulement comme bien inférieure en nombre aux 9 millions de raïahs chrétiens, mais encore comme tellement affaiblie et dégénérée qu'elle ne peut maintenir longtemps désormais sa prépondérance. Partout on se plaint de la vénalité des juges, de la rapacité des fonctionnaires, du fana-

tisme religieux et des vexations arbitraires. Il faut savoir aussi qu'il n'entre pas dans le trésor public de la Turquie la moitié des impôts dont on écrase les populations ; la majeure partie reste entre les mains des receveurs des tributs, et aujourd'hui le grand-seigneur est dans l'impossibilité de faire cesser un si criant abus. Et si la corruption des préposés aux douanes est une chose certaine et admise, on trouve aussi dans d'autres sphères une vénalité servile. Voici à ce sujet le sentiment de J. Mislin (I, 102) : « Bacchis (présent, c'est-à-dire pourboire),
» tel est le premier terme de la langue turque, l'alpha et l'oméga
» du royaume des Osmanlis : c'est le premier mot qui frappe les
» oreilles lorsqu'on pose le pied sur le sol de la Turquie, et le
» dernier qu'on entend lorsqu'on lui dit adieu. »

C'est un fait parfaitement établi que, dans tout l'empire turc, l'agriculture est dans la plus déplorable situation, parce que le gouvernement ou bien s'empare des moissons sans les payer, ou achète les récoltes à vil prix. Ajoutez à cela que l'indolence des Turcs ne sait pas utiliser comme il le faudrait les richesses minérales de l'empire, et s'inquiète fort peu de construire des routes et de donner de l'impulsion à l'industrie. Et si l'empire turc, cet immense chaos d'abus, vient à s'écrouler un peu plus tôt, un peu plus tard, il en faudra moins accuser les armes de l'ennemi que cette situation intérieure, en opposition avec la nature et le droit, et d'où découle le délabrement des finances et la dissipation des revenus de l'Etat. Les Turcs sont, en grande majorité, ignorants, maladroits, et souvent orgueilleux et obstinés, et cependant ils se targuent d'une prétendue supériorité d'intelligence, sans vouloir comprendre que le contraire est la vérité. Par suite des dernières réformes, on a fondé, il est vrai, quelques écoles militaires, de marine et de médecine, mais la paresse innée des Turcs et leur apathie sans exemple n'ont presque pas permis jusqu'ici d'exciter chez eux un essor intellectuel. Ainsi dans les écoles élémentaires (mekteb), un nombre relativement peu élevé d'enfants apprend à lire, et parfois seulement à écrire ; dans les écoles supérieures (medressen), on enseigne d'une manière bien plus imparfaite encore le Coran,

l'arithmétique, la géographie, l'histoire, la physique et l'astronomie.

Il est évident que l'empire turc a perdu sa vitalité comme empire, et que la domination des Osmanlis ne pourra se maintenir quelque temps encore qu'en entant la civilisation de l'Occident sur l'arbre desséché de l'islamisme[1]. Même dans l'Asie mineure, où les Turcs sont le plus nombreux, il est bien facile de s'apercevoir que les ressorts du gouvernement sont aisés à rompre ; les voleurs de grand chemin et les brigands, soit seuls, soit de concert avec les gens du pacha, portent en tous lieux le vol, l'incendie et le meurtre[2]. L'histoire de plusieurs siècles est là pour attester que, dans toutes les contrées et les provinces conquises par les Turcs, l'agriculture et la science ont été étouffées, et que tous les peuples soumis à leur sceptre n'ont plus fait que traîner une pénible existence. Combien de temps encore cet édifice en ruine se tiendra-t-il debout, c'est ce qu'il n'est pas donné à l'homme de pouvoir déterminer.

§ 261. Situation politico-religieuse des Turcs.

La religion mahométane s'appelle en arabe *islam*, c'est-à-dire *abandon en Dieu;* de là les disciples de cette religion se nomment moslim (en persan *musulmans*), c'est-à-dire *hommes qui s'abandonnent à Dieu.*

La doctrine prêchée au commencement du septième siècle par Mahomet, comme révélée de Dieu, est renfermée dans le Coran (livre de lecture). Le Coran se compose de 114 sures ou chapitres. Ce n'est qu'un mélange bizarre et une exposition erronée du parsisme, du judaïsme et du christianisme. La partie pratique ou morale, nommée Din, comprend la morale, les préceptes cérémoniels et le droit civil, la prière, le jeûne, l'aumône, et les pèlerinages à La Mecque y sont prescrits comme des devoirs essentiels.

[1] Cf. F.-H. Ungewitter, *Die Türkei*, p. 30, 241 et suiv. — Dr L. Rigler, *Die Türkei und deren Bewohner*. Vienne, 1851.

[2] Comp. *Allg. Zeitung,* 17 février 1853, supplément.

L'islamisme, religion froide, faite seulement pour l'intelligence, ne peut, avec son monothéisme glacé et son dogme d'une grossière immortalité, élever et améliorer le cœur de l'homme. Et d'ailleurs son autre dogme des décrets immuables de Dieu et de la prédétermination de tout bien et de tout mal rend impossible toute perfection morale. En ce qui concerne la femme, l'islamisme descend plus bas que le paganisme lui-même[1].

Après la mort de Mahomet, avec le Coran, on admit encore la *Sunna,* ou recueil des dits et gestes du prophète, conservés par la tradition. Plus tard se forma aussi l'*Imamat* (c'est-à-dire le *tribunal* spirituel et la plus haute autorité dans les affaires de la religion, ayant sous lui une corporation religieuse), quoiqu'il n'en soit nullement fait mention dans le Coran.

Les ulémas (docteurs de la loi, corporation religieuse et judiciaire), reconnaissent pour leur chef le *muphti* ou *cheik ul islam* (protecteur de la foi). Les *cheiks* sont les interprètes du Coran, les *chatibs* font la lecture le vendredi, et les *imans* récitent cinq fois le jour les prières dans les mosquées, visitent les malades et accompagnent les morts au lieu de leur sépulture. Les *muezzins* appellent à la prière ; les *caïmas* sont les sacristains, et les *cayims* les gardiens des mosquées et des *medscheds,* ou lieux de prière moins importants.

Les enfants du désert ont été, il est vrai, plus vivement frappés par le système religieux de Mahomet, si en rapport avec le caractère de la nation arabe, que par le sérieux moral qu'impose à la pensée et à la conduite le christianisme. Toutefois l'effrayante doctrine des décrets absolus de Dieu et de la prédétermination immuable de tous les évènements amena bientôt des déchirements entre les disciples du Coran : le parti des *cadris* défendit la liberté de la volonté ; celui des *dschabaris* refusa à l'homme toute force de volonté, et celui des *sophis* chercha à s'implanter comme une secte mystique[2].

La religion d'état sunnitico-mahométane, dont les Turcs, les

[1] Comp. Dr J.-A. Mœhler, *Gesammelte Schriften,* t. I, 348 et suiv.
[2] Dr J. Dœllinger, p. 38 et suiv.

Tartares, une partie des Bosniaques, les Albanais, etc., sont les disciples, regarde comme l'un de ses principes essentiels de haïr tous ceux qui professent un autre culte ; elle va même jusqu'à mettre la guerre contre eux au nombre des œuvres les plus méritoire. De cette circonstance que l'islamisme considère la puissance civile et la puissance spirituelle comme parfaitement identiques et regarde la première comme une domination militaire fondée sur la conquête, il résulte, comme conséquence nécessaire, un despotisme sans limite, qui a dû peser jusqu'ici sous mille formes sur les chrétiens de toutes les confessions. Depuis longtemps, en dépit de maintes ordonnances rendues par les sultans les plus humains, les chrétiens sont livrés non-seulement au caprices des pachas, mais aussi à l'orgueil des Turcs du commun, précisément parce que la haine contre tout ce qui porte le nom chrétien est entrée profondément dans l'essence même du mahométisme.

Au jugement du missionnaire Albanais dont Béda-Weber a célébré l'activité toute apostolique dans ses feuilles (p. 749), ce serait cependant une grande injustice, en parlant aujourd'hui de mauvais traitements exercés envers les chrétiens d'Orient, que d'accuser les Turcs d'en être les auteurs. Les oppresseurs, ce sont plutôt les renégats, les révolutionnaires émigrés d'Europe et entrés au service du sultan, les émissaires des sociétés bibliques, qui ne se lassent jamais d'échauffer les schismatiques contre les catholiques, et de soutenir parfois une politique rebelle en faveur de la Russie et de l'Autriche.

La régénération de l'empire turc ne lui peut guère venir que du christianisme. S'il faut qu'une salutaire activité y prenne la place des turpitudes d'une luxure éhontée ; s'il faut que la paix du foyer domestique remplace le système désolant des harems ; si la vertu doit succéder aux mille formes du vice, il faudra bien alors faire appel au véritable élément chrétien, et lui donner le plus de force possible. C'est un fait bien établi, que tous les défauts et tous les vices du peuple musulman ont leurs racines dans sa religion même, et que d'autre part tout ce que l'Orient conserve encore de forces morales et physiques, il le doit à l'in-

fluence du christianisme, et que par conséquent l'empire turc tout entier vit des sueurs de la population chrétienne.

§ 262. Firman de protection accordé aux raïahs.

Le czar de Russie s'était peu à peu attribué une suprématie spirituelle et politique sur tous les sujets de l'empire turc appartenant à la foi de l'Eglise d'Orient. C'était de Saint-Pétersbourg, ou plus volontiers encore de Constantinople que partaient les décisions qui mettaient pour eux l'uniformité dans les dogmes et les cérémonies du culte. Si la grande croisade russe eût réussi, c'en était fait non-seulement de la Turquie, mais encore de la vie catholique et en général de l'efflorescence spirituelle et morale de l'Occident. La divine Providence a écarté ces craintes et dissipé les nuages qui portaient une tempête menaçante.

La dernière guerre d'Orient, entreprise par la France, l'Angleterre et le Piémont pour protéger la Turquie contre la Russie, devait avoir pour but final de répandre la civilisation et d'écraser la barbarie. Et en effet, les puissants alliés couronnés par la victoire ont obtenu de la Porte ce firman détaillé et visiblement favorable aux chrétiens, le hatti-houmayoum du 18 février 1856, publié le 21 février de la même année. La Porte, arrachée, surtout par la France, au joug moscovite, se sentait moralement obligée à faire ces concessions en faveur de ses sujets chrétiens. On en trouve la preuve dans l'égalité pure et simple qu'elle a accordée à tous ses sujets non musulmans, puis dans la création de tribunaux mixtes pour les juger tous, l'absolue liberté de conscience, l'admission des sujets non Turcs aux écoles civiles et militaires, l'accès aux plus hautes fonctions publiques et la liberté d'acquérir des propriétés foncières, qui furent alors solennellement promises. En outre, on fit entrevoir pour l'avenir, avec l'institution d'une banque nationale et la création de routes et de canaux, des mesures contre la concussion et la suppression des châtiments inhumains.

Jusqu'ici les réformes du hatti, n'ont certainement produit

aucun résultat durable, et ceux qui connaissent l'état de l'Orient prétendent même que ce firman a étouffé les heureux germes du précédent hatti-schérif de Gulhané. Ainsi le hatti supprime la capitation et impose en retour le service militaire aux raïahs, et cependant on a plusieurs fois exigé d'eux qu'ils se rachetassent. Si 100 familles chrétiennes devaient fournir deux hommes, cela signifiait en d'autres termes qu'elles devaient payer 5,000 piastres pour chacun d'eux, c'est-à-dire presque le double de la capitation antérieure. Les pauvres raïahs seraient donc sans droits et sans défense, comme par le passé, et les musulmans plus altiers et plus hostiles que jamais. Et les anciens Turcs de la Bosnie, de l'Herzégowine, de l'Albanie et d'autres contrées encore se tiendraient même prêts à venger le Coran violé par ce firman[1].

Dans ces contrées, où s'est toujours étalé le fanatisme musulman, l'introduction même partielle du hatti rencontre les plus graves difficultés. Et plusieurs fois déjà les chrétiens ont été l'objet de divers actes de violence au Liban, en Crète, en Bulgarie, en Bosnie et dans l'Herzégowine. On devait le prévoir, car l'ordonnance du 18 février 1856 renferme, au fond, l'important aveu que la régénération de l'empire turc ne lui peut venir que du christianisme et que nulle autre force sur terre n'est capable d'obtenir ce résultat. Ce que la diplomatie n'a pu faire en plusieurs siècles, savoir : l'établissement successif d'une nouvelle situation légale commune à tout l'empire osmanli, et reposant sur une base chrétienne, la dernière et grandiose levée de boucliers de l'Occident l'opérera, nous nous plaisons à l'espérer. On ne peut taire que dans cette lutte, à l'honneur de la France, ses guerriers, sur les champs de bataille de Crimée, ont élevé au plus haut degré de gloire le nom catholique, et ont donné d'éclatants témoignages de leur foi, aussi bien que de leur courage chevaleresque à affronter la mort. Les prêtres qui accompagnaient l'armée française, ainsi que les sœurs de Charité, ont déployé, au jugement de témoins oculaires, une fermeté, une énergie, un dévouement qui ont excité l'admiration des Turcs,

[1] *Histor.-polit. Blætter.* Munich, 1856, p. 839 et suiv.

des Russes et des Anglais pour ces serviteurs et ces servantes de l'Eglise catholique, et les ont forcés d'estimer très-haut leur modeste activité [1].

Le hatti-houmayoum ci-dessus mentionné, et dont l'exécution soulèvera certainement encore bien des luttes intérieures, était peut-être, dans l'état actuel de l'empire turc, l'unique formule de salut que permissent les lois et qui fût au pouvoir des hommes pour tirer l'Orient du chaos où il est plongé, d'autant mieux que par là le fantôme du despotisme moscovite et du schisme grec s'évanouissait, du moins pour le moment le plus rapproché [2]. Les nombreux fidèles de l'Eglise orientale sont maintenant soustraits en partie à l'écrasante juridiction civile des patriarches et des évêques grecs, et le lien politico-spirituel qui les attachait à la Russie se trouve, sinon tranché, du moins fortement affaibli. La Russie, qui s'étend comme un géant sur deux parties du monde, n'a, comme Achille, qu'un point vulnérable, ce talon de Crimée dont elle presse la Turquie à la gorge, et par elle l'Occident tout entier. Le talon a été blessé : les magnifiques triomphes des alliés à l'Alma, à Balaclava, à Inkermann et à Sébastopol l'attesteront aux races à venir.

CHAPITRE II.

ÉTAT RELIGIEUX DE L'ORIENT.

§ 263. L'Eglise schismatique d'Orient.

L'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident sont, comme on le sait, d'accord sur les dogmes principaux du christianisme, excepté toutefois la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils, et la primauté que les catholiques reconnaissent appartenir

[1] K. Zell, *Die religiœse Bewegung in dem Geiste des franz. Heeres*. Fribourg en Brisgau, 1856. — Comp. *Histor.-polit. Blætter*. Munich, 1855, p. 680 et suiv. *Die kriegerische Mission im Orient*.

[2] En 1854, une voix qui n'est pas sans retentissement s'était ainsi exprimée à ce sujet : « Si la Russie obtient la liberté des raïahs grecs, elle

aux évêques de Rome, successeurs de saint Pierre, tandis que les Russes l'attribuent au synode de Saint-Pétersbourg, présidé par le czar, les Grecs au tribunal ecclésiastique récemment institué dans Athènes, et le reste des chrétiens grecs non-unis aux patriarches de Constantinople.

L'Eglise grecque (non-unie), qui comprend environ 13 millions d'Orientaux, sujets du sultan, a toujours, depuis Photius (mort en 891), l'artificieux auteur de ce schisme funeste, plutôt gardé extérieurement, comme un dépôt sans vie, les salutaires vérités du christianisme, qu'elle n'en a fait usage pour marcher dans la voie du véritable progrès moral, scientifique et social[1]. En rejetant l'autorité du pontife romain, elle descendit au rang d'Eglise nationale. L'esprit de la schismatique Byzance passa plus tard à Moscou, où le gouvernement de l'Eglise se sécularisa de plus en plus, comme le montrent assez la création du patriarcat de Russie (1589) et l'établissement du synode dirigeant à Saint-Pétesbourg (1721). Le czar, à titre de chef de l'Eglise orientale, s'arrogea le droit de nommer les membres du synode, ainsi que

établit sur eux sa domination, puisque ce n'est pas du sultan, mais de la Russie qu'ils tiendront leur liberté. Alors les autres communions chrétiennes seraient traitées dans l'empire turc comme elles le sont en Russie; elles auraient le sort que la Russie fait aux Arméniens et aux catholiques dans les pays qui lui sont soumis et aux protestants sur son propre territoire. Les Arméniens, si le czar devient le chef de l'Eglise gréco-constantinopolitaine, attendent de lui l'oppression, les catholiques la persécution, les protestants l'abolition de leur communauté. L'Eglise orthodoxe grecque de Turquie ne le désire pas elle-même. Dans cette Eglise, en effet, le type russe, le type valaque, le type hellénique et le type des fidèles soumis aux quatre anciens patriarcats sont essentiellement différents, non pour le dogme, mais pour le culte, les mœurs et la constitution. Un chrétien des patriarcats n'entrerait pas dans une église russe ou grecque; le clergé se souvient qu'autrefois la Russie était subordonné au patriarcat de Constantinople, que le clergé russe a pour chef l'empereur, et qu'un général préside le saint synode. Les raïahs eux-mêmes seraient sous la domination russe, et l'on sait ce que cela signifie. Quiconque aime la vérité et la liberté, la patrie et la foi chrétienne, pourrait-il se contenter de plaindre ceux qui seraient assez faibles pour laisser s'accomplir le crime d'un protectorat russe sur les chrétiens grecs. » (Christophilos Aléthès, *Ergebnisse persœnlicher, Erfahrungen wæhrend eines mehrjæhrigen Aufenthaltes im Orient.* Berlin, 1854.)

[1] *Storia dell' origine dello scisma greco,* par don L. Tosti. Florence, 1856.

le commissaire temporel adjoint et le personnel de la chancellerie, composé de laïques. Depuis lors, les propositions du synode furent présentées au czar dans la forme d'un *doklad* (rapport) aux très-humbles formules.

Un christianisme ainsi constitué n'a jamais pu s'élever à cette énergie indépendante et vivifiante qu'il a déployée pour le bonheur de l'Occident, sous la primauté du pontife romain. Quiconque étudie l'histoire sans préjugés est contraint d'avouer que la Rome pontificale a cultivé le grain de sénevé (*Matth.*, XIII, 31, 32) d'une main d'autant plus sage qu'elle était plus puissante, et par là elle a porté la civilisation et la prospérité publique à l'ouest de l'Europe et plus loin encore ; le schisme grec, au contraire, n'a fait jusqu'ici que prouver son impuissance à continuer la mission des apôtres, parce que son Eglise n'est qu'un côté d'un état et d'une nationalité.

Il ressort suffisamment du *Nomocanon* (Moscou, 1816) que l'administration de l'Eglise russe a toujours conservé une tendance hostile aux catholiques romains. On sait comment, en 1832, les écoles destinées à former le clergé catholique-uni, dans la Russie blanche et la Lithuanie, furent supprimées, et les théologiens catholiques envoyés à l'école schismatique de Saint-Pétersbourg. Ajoutez à cela que depuis 1807 les jeunes ecclésiastiques avaient défense d'étudier la littérature catholique, tandis qu'on leur avait laissé sans scrupule la protestante[1]. On savait en outre parvenir, par des promesses et par des menaces, à faire passer plusieurs ecclésiastiques catholiques dans l'église d'Orient et procurer ainsi des temples au culte schismatique. Le pape Grégoire XVI fit au czar des remontrances fondées, et dénonça, dans la célèbre allocution du 22 juillet 1842, les mesures tyranniques en vertu desquelles les siéges épiscopaux catholiques romains n'étaient plus occupés en Pologne et en Russie, les couvents étaient supprimés, les églises abandonnées, les écoles fermées, les fondations mises en oubli et les catholiques fidèles à leur foi relégués en Sibérie[2].

[1] Comp. *Histor.-polit. Blætter,* t. XLI, p. 180.

[2] Comp. Theiner, *Zustænde der kath. Kirche beider Ritus in Polen und*

Les protestants eux-mêmes ne furent ni alors ni plus tard traités plus favorablement. Sur les bords de la mer Baltique, en particulier, on les contraignit d'entrer dans l'Eglise orthodoxe, et on ne rougit pas d'avoir recours à la corruption pour y parvenir[1]. Aussi Spittler lui-même a-t-il regardé comme un grand malheur que la religion catholique romaine ne soit pas devenue, au lieu de la religion grecque-orthodoxe, la religion nationale de la Russie. C'est qu'en effet la domination même du pape, en s'efforçant de réunir tous les pays en une seule monarchie spirituelle intimement unie, favorisait le droit des peuples, la civilisation et l'amélioration des gouvernements mieux que la molle hiérarchie de l'Eglise grecque. Un grand dommage pour les contrées où s'étendit cette Eglise, ce fut surtout que le droit romain n'y put pénétrer, et que le droit canonique, tel qu'il sortit au moyen-âge de l'Italie cultivée, ne put exercer son influence sur leurs institutions et sur leur esprit national.

Le désir de voir les schismatiques séparés de l'unité catholique rentrer dans son sein a, dans ces derniers temps, plus vivement agité les cœurs des catholiques de l'Occident. Le Siége apostolique de Rome n'a jamais cessé ses efforts pour se rattacher par la conversion des frères égarés cet Orient stérile en fruits de vie. A son tour Pie IX, dans sa paternelle charité si connue du monde entier, n'a pas manqué d'exhorter, dans son encyclique si lumineuse et si pressante du 6 janvier 1848, les schismatiques de l'Orient à rentrer dans l'unité catholique, dont ils sont séparés. Anthime, patriarche schismatique de Constantinople, ayant essayé de mettre en suspicion et de déprécier l'encyclique du pape, Pie IX, dans l'allocution du 19 décembre 1853, sut briser ce trait ennemi, et bientôt après les Byzantins furent énergiquement refutés[2].

Russland. Augsbourg, 1841. — *Histor.-polit. Blætter,* ann. 1855, p. 701 et suiv. — Dr B. Gams, *Geschichte der Kirche Christi im* XIX *Jahrh.,* III, 531 et suiv.

[1] *Allg. Zeitung.* Augsbourg, 12 mars 1854.

[2] *Confutatione di Antimo Patriarca scismatico constantinopolitano.* Rome, 1853. — Cf. *Civiltà cattolica,* 20 mai 1854, 20 janvier 1855.

Pendant les luttes sanglantes qui naguère ont obligé la Crimée a admirer si souvent les preuves que l'Occident y donnait de sa valeur, tandis que l'attention de tous les peuples se dirigeait sur la situation de l'Orient, parut l'ouvrage du Grec J.-G. Pitzipios[1], où se trouvent exposés les honteux motifs de la séparation de l'Eglise grecque d'avec l'Eglise latine, et l'union rétablie au concile de Florence.

Les progrès du clergé byzantin, plusieurs fois anéantis depuis la domination turque, y sont aussi convenablement mis en lumière. Puis l'auteur expose les principaux moyens qui peuvent et doivent être employés pour réorganiser l'Eglise d'Orient. L'auteur, plein d'ardeur pour le bien de son peuple, voit dans le rétablissement de la communion avec l'Eglise de Rome l'unique moyen d'échapper aux maux accablants qui écrasent depuis des siècles l'Eglise orientale. Mais, de tous les moyens d'atteindre un but utile dans le royaume de Dieu, la prière et l'intercession des saints tiennent le premier rang ; sans le rayon divin de la grâce, l'homme ne peut ni reconnaître avec fruit la vérité, ni accomplir une action vraiment utile et inspirée par un pur zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain : les fidèles de tous les pays regarderont donc comme un devoir sacré de réclamer, dans de ferventes prières, au Père de la lumière éternelle, la réunion de l'Eglise orientale séparée du centre de l'unité catholique. La divine Providence a, de nos jours, aplani bien des voies pour cette réunion : le zèle apostolique des missionnaires catholiques et des aumôniers qui accompagnaient l'armée française dans la dernière guerre, et la foi vive et courageuse de tant de braves officiers et soldats, ont rempli les Orientaux d'admiration et de

[1] *L'Eglise orientale.* Exposé historique de sa séparation et de sa réunion avec celle de Rome. Accord perpétuel de ces deux Eglises dans les dogmes. La continuation de leur union. L'apostasie du clergé de Constantinople de l'Eglise de Rome, sa violation des institutions de l'Eglise orientale, et ses vexations contre les chrétiens de ce rite. Seuls moyens praticables pour établir l'ordre dans l'Eglise orientale et arriver par là à l'union générale et à la restauration sociale de tous les chrétiens, par Jacques-G. Pitzipios, fondateur de la société chrétienne orientale. Rome, imprimerie de la Propagande, 1855.

respect pour l'Eglise catholique; la mission bénie et angélique des sœurs de Charité n'a pas peu contribué à ce résultat (§ 262), et l'on ne peut méconnaître qu'une aurore pleine d'espérance se lève du côté de l'Orient.

Parmi les populations chrétiennes de ces contrées, les Grecs non-unis ont constitué jusqu'ici la majorité. Les peuples qui habitent la Palestine et la Syrie sont d'origine arabe, et n'ont aucune parenté nationale avec le peuple grec. Leur langue usuelle et leur langue liturgique est l'arabe : cependant quelques parties de la liturgie sont écrites en grec. Les évêques, la plupart étrangers, sont nommés par le patriarche de Constantinople. Comme on ne compte pas une seule école de théologie dans tout le pays, on prend les curés dans les rangs du peuple, sans les astreindre à la préparation nécessaire pour leur instruction. Ces prêtres, mariés pour la plupart, diffèrent peu du reste du peuple ; souvent ils continuent à exercer les professions auxquelles ils devaient leur subsistance avant de recevoir des fonctions spirituelles. Le patriarche d'Antioche, qui réside habituellement à Damas, réunit sous sa juridiction les évêchés de Beyrouth, de Tripoli, d'Acca, de Laodicée, de Hama, de Houms, de Saidanaya et Maloula, et de Tyr, y compris Hasbeiya et Rasheiya. Le patriarche de Jérusalem, dont la résidence ordinaire est à Jérusalem, compte sous son autorité les évêchés de Nazareth, de Saint-Jean-d'Acre, de Lydda, de Gaza, de Sébaste, de Naplouse, de Philadelphie et de Pétra. Tous les évêques, à l'exception de l'évêque de Saint-Jean-d'Acre, habitent dans les couvents de Jérusalem et règlent d'un commun accord les affaires du patriarcat. Chacun sait qu'on ne peut absoudre les Grecs non-unis du reproche d'intolérance envers les catholiques (Latins) [1].

Le lien d'une même foi entre les membres de l'Eglise orientale étant plutôt politique que religieux, personne ne sera surpris d'apprendre que l'unité religieuse, sans parler des ombres multiples qu'y apporte la secte nombreuse des Starowerzes de Russie,

[1] Robinson, *Reis.*, III, p. 738 et suiv. — *Annales de la Propagation de la foi*, 1842, n° 47, p. 243 et suiv. — J. Mislin, I, 132, et en d'autres passages.

se montre souvent bien relâchée. L'Eglise russe, en omettant l'Eglise grecque-orthodoxe, comprend 66 siéges épiscopaux, et le patriarcat de Consiantinople 136, dont 4 en Walachie, 3 en Moldavie et 4 en Serbie. Les 11 derniers siéges, situés dans les provinces Danubiennes, travaillent depuis longtemps déjà à se rendre indépendants du patriarcat de Constantinople. L'Eglise de Grèce s'est, comme on sait, détachée en 1843 de ce patriarcat (§ 245), ce qui devait arriver aussi pour les 7 évêchés des îles Ioniennes dans une circonstance plus favorable. L'Eglise de Chypre, avec 4 évêques, l'Eglise du Mont-Sinaï et du Monténégro, avec un évêque chacune, se sont déjà rendues indépendantes; ainsi a fait encore la métropole de Carlowitz, en Autriche, avec 11 évêchés suffragants. Enfin, nous croyons devoir mentionner que le patriarcat d'Alexandrie comprend 5,000 âmes pour 5 évêchés; celui d'Antioche, 50,000 pour 17, et celui de Jérusalem 25,000 pour 24 évêchés[1].

§ 264. Sociétés catholiques de l'Orient. (Melchites, Maronites, Arméniens, Syriens, Chaldéens, Coptes, Abyssiniens, Latins).

Dans les empires de l'Orient, nous comptons huit sociétés religieuses principales en communion avec le chef unique de l'Eglise de Jésus-Christ, mais qui diffèrent plus ou moins des autres Eglises catholiques par des particularités de culte et de discipline. Ce sont :

1° Les melchites, ou Grecs unis à l'Eglise catholique romaine[2] : ils célèbrent le service divin en langue arabe usuelle, suivent le calendrier oriental et reçoivent la sainte communion sous les deux espèces.

Le patriarche catholique grec, qui résidait autrefois dans le

[1] *Histor.-polit. Blætter,* année 1858, p. 188 et suiv.

[2] Melchites (de מֶלֶךְ), c'est-à-dire les *royalistes* (ici, ceux qui pensent comme l'empereur. Ils furent ainsi appelés parce qu'ils se soumirent à l'édit de l'empereur Marcien, promulguant le concile de Chalcédoine. On donna aussi le nom de melchites aux vrais fidèles, en Egypte, par opposition aux Coptes, qui ne reconnaissaient qu'une seule nature en Jésus-Christ.

Liban, a fixé son siége à Damas, d'où il étend sa juridiction spirituelle jusque vers l'Egypte. Une école supérieure, où l'on enseigne les langues et les sciences, lui doit son origine. De l'imprimerie établie dans le couvent de Souwéir, sur le mont Liban, sortent les livres de liturgie, de science et de piété. Les catholiques grecs, dont le haut clergé se compose en grande partie d'Arabes et est d'ordinaire formé à Rome, se distinguent des autres par un esprit entreprenant et surtout par leur habileté. Le savant anglais J.-L. Patterson se trouva à Nazareth et à saint-Jean-d'Acre dans la communauté des Grecs restés catholiques et s'assit pour ainsi dire à leur foyer. Voici ce qu'il remarque dans son journal. « Il est touchant de rencontrer ici des catholiques grecs, qui sont restés depuis le commencement unis avec Rome par la foi et l'obéissance, retenant ces usages et ces institutions antiques, que leur rapport avec la vraie foi et la discipline légitime rend si respectables. Ce fut pour moi une grande joie que d'apprendre à connaître le prêtre grec de Saint-Jean-d'Acre. Son extérieur, sa coiffure, son cafetan étaient exactement ceux du grec schismatique. Mais dès qu'on examinait ses yeux, on n'y remarquait pas ce regard incertain, à moitié craintif, à moitié audacieux, auquel on reconnaît les schismatiques en général et particulièrement les Grecs[1]. »

Les melchites, dont le nombre peut s'élever à 60,000, possèdent les diocèses suivants : le patriarcat d'Antioche, l'archevêché de Damas, dont le patriarche d'Antioche est toujours administrateur; les archevêchés de Tyr et d'Alep, les évêchés de Sidon (Saïda), de Béryte (Beyrouth), Tripoli, Saint-Jean-d'Acre, Héliopolis (Balbek), Emèse (Homs), Zalé, avec Farzououl (Ferzoul) et Bosra,

[1] *Histor.-polit. Blætter.* Munich, 1853, p. 259 et suiv. — Le protestant Ed. Robinson (III, 743), peu habitué d'ailleurs à juger favorablement les catholiques, fait mention du patriarche catholique grec d'une façon fort honorable. « Au Caire, dit-il, j'assistai un jour avec MM. Liede et Smith au service divin des catholiques grecs. Le patriarche grec y assistait. Il célébra l'office, à la suite duquel il prêcha, le tout en arabe. C'était un homme d'un extérieur noble : sa démarche était digne, animée et très-imposante. Son sermon, au jugement de mon compagnon, était bien ordonné, logique, plein de bonnes idées et de conclusions pratiques. »

en Arabie. Ces siéges épiscopaux sont occupés, et la province arabe de Hauran (Auranitide) a même de nouveau, depuis ces dernières années, des prêtres catholiques. Les catholiques melchites, établis dans quelques villages de la Basse-Egypte, vivent sous la juridiction spirituelle du patriarche melchite du Liban. Le patriarche catholique grec (melchite), mort tout récemment, Maxime Mazloum, précédemment supérieur du collége d'Aïn-Taraz, dans le Liban, homme d'une profonde érudition et d'une infatigable activité dans l'accomplissement des devoirs de sa vocation, avait composé plusieurs ouvrages et bâti 22 églises en divers lieux. A Damas, à Beyrouth, comme dans les autres villes de Syrie, comme dans le Liban, sa mort à causé un deuil profond : il avait été le refuge des fidèles, l'appui des faibles, le père des pauvres et des orphelins de toute langue et de tout peuple, mais surtout du sien.

3° Les maronites du Liban, non moins célèbres par leur bravoure que par leur fidélité à leur foi et leur attachement à l'Eglise catholique romaine (§ 51), suivent le calendrier de l'Occident, mais emploient la langue syriaque dans leur liturgie[1]. Le patriarche maronite, qui s'appelle patriarche d'Antioche, et qui réside dans le couvent de Canobin, sur le Liban (§ 52), étend sa juridiction sur les évêchés de Beyrouth, de Chypre, de Saïda, de Térable, d'Héliopolis, de Gibaïl et Botri, et sur les archevêchés de Damas et d'Alep. Les maronites, établis dans des villes et des bourgs au nord jusqu'à Alep, au sud jusqu'à Nazareth, et dans d'autres directions encore, outre plusieurs imprimeries, possèdent dans quatre évêchés des colléges destinés à former les prêtres, et dans chaque village une école; ils ont, de plus, un noviciat pour les missions. Le clergé séculier administre 350 paroisses, et le clergé régulier, réparti entre 67 couvents d'hommes, compte

[1] Lorsque E. Robinson (III, 744) dit : « Les maronites sont tout pleins de l'idée de leur incomparable orthodoxie, ce qui n'empêche pas que leurs voisins, et même l'Eglise papale, n'aient peine à les supporter, et ne les accusent d'égoïsme, » il se montre partial et ignorant du véritable état des choses; car Rome a constamment entouré les maronites de son amour et de ses soins maternels.

environ 1,400 membres. Dans 15 autres couvents, vivent environ 300 religieuses qui suivent la règle austère de saint Antoine. Dans le plus ancien des colléges, à Aïn-Warka, on enseigne à 30 ou 40 élèves l'arabe, leur langue maternelle, puis le syriaque, la langue liturgique, même le latin et l'italien, et plus tard la philosophie et la théologie. L'instruction est très-répandue parmi les maronites; les scandales sont rares dans le clergé. Les évêques et les moines sont astreints au célibat; le reste du clergé peut se marier avant le sacerdoce et seulement une fois, mais un grand nombre de ses membres restent volontairement dans le célibat. Ils emploient les mêmes ornements sacrés que les Latins et se servent d'encens à la messe basse comme à la grand'messe. Dans tout le reste, le Rituel maronite est presque entièrement conforme au Rituel romain[1].

3° Le nombre des Arméniens, dans la Turquie d'Europe, atteint 130,000, et la masse totale de ceux qui ont quitté l'Arménie pour franchir le Caucase, vers le nord, gagner le moyen Euphrate, en descendant au sud-ouest, ou les côtes de la mer Noire, en se dirigeant à l'ouest (§ 12), est évaluée à plus de deux millions. Les Arméniens unis à l'Eglise romaine, qui, depuis 1830, après avoir enduré bien des persécutions, ont été de nouveau reconnus par le sultan comme constituant une nation à part, sous la juridiction spirituelle du patriarche arménien de Constantinople et du patriarche de Cilicie, s'élèvent au moins à 200,000 âmes. Le pape Pie VIII, qui éleva l'Eglise arménienne de Constantinople au rang d'Eglise métropolitaine et patriarcale, consacra le nouvel archevêque, Nourigian, et lui remit de ses propres mains le pallium le 11 juillet 1830. Le collége des Arméniens à Rome, les maisons des méchitaristes à Vienne et à Venise, ne sont pas seules à travailler à l'affermissement et à l'extension de l'Eglise arménienne : la mission des lazaristes contribue singulièrement, sur les bords du lac Ourmiah et ailleurs, au progrès de l'œuvre divine dans le peuple arménien. Le couvent fondé dans les lagunes de Venise, au commencement du siècle dernier, par

[1] J. Mislin, I, 266 et suiv. — *Hist.-polit. Blætter*. Munich, 1853, p. 329.

le prêtre arménien Méchitar, a, sans contredit, rendu d'immenses services pour réveiller la conscience catholique et pour répandre bien des lumières parmi le peuple arménien. Les religieux y élèvent les enfants que leur envoie la nation arménienne répandue dans l'Asie, puis ils les renvoient dans leur patrie, pour y être d'excellents prêtres ou des laïques éclairés. Des presses de ce couvent célèbre sortent non-seulement des livres en arménien, en turc et en arabe, mais encore des livres en hébreu, en syriaque, en persan et en chinois, destinés à être répandus en Asie. (Voy. plus haut § 12.)

Voici quels sont les siéges épiscopaux des Arméniens-unis : l'archevêché de Constantinople, dont la juridiction s'étend sur la Turquie d'Europe; l'évêché tout récemment fondé de Brousse, sur la côte asiatique qui y fait face (l'ancienne Bithynie); l'évêché d'Ancyre (Angora), en Galatie (il a un titulaire depuis 1850); l'évêché d'Artouin, en Asie mineure; l'évêché de Trébizonde, dans le Pont; l'évêché d'Erzéroum, dans l'Arménie proprement dite; les évêchés d'Ispahan (Hispacan), de Djarbékir, de Mardin (en Mésopotamie), de Tokat (dans le Pont); l'archevêché d'Alep, en Syrie, le patriarcat titulaire de Cilicie, ayant son siége à Bezommar (Bsommar) dans le Liban[1], et l'évêché d'Adana, en Cilicie.

Dans ces dernières années, le nombre des Arméniens catholiques s'est considérablement accru en Syrie, en Cilicie, dans l'île de Chypre et en d'autres lieux encore. A Adana (Adena), dans le patriarcat d'Alep, 547 Arméniens, dans la seule année 1857, sont rentrés dans la communion de l'Eglise catholique romaine[2].

4° Les Syriens catholiques, aussi appelés jacobites-unis, se réunirent à l'Eglise romaine en 1646. Ils emploient dans leurs églises la langue syriaque, et suivent le rit oriental. Voici leurs siéges épiscopaux : l'évêché d'Antioche (titre patriarcal), l'archevêché d'Alep, administré par le patriarche d'Antioche, l'évêché

[1] Le patriarche arménien catholique réside dans un couvent à Bezommar, sur le Liban (§ 52) : il a deux évêques suffragants et quatre évêques titulaires, environ 60 religieux et 1,200 fidèles sous son autorité spirituelle.

[2] Dr B. Gams, *Geschichte der Kirche, im* XIX *Jahrhund.,* III, 599 et suiv.

de Beyrouth, en Phénicie, l'évêché de Tripoli, en Phénicie, l'archevêché de Damas, en Syrie, l'évêché d'Emèse (Homs), en Syrie, les évêchés unis de Bagdad et de Mossoul, en Mésopotamie, et l'évêché de Mardin, en Mésopotamie.

Le patriache actuel, qui réside à Alep, est le neveu du patriarche Giarvé, qui, en 1783, après avoir abjuré les erreurs d'Eutychès, se soumit au pontife romain. Par les soins de Rome, la liturgie syriaque fut traduite en arabe. Dans ces derniers temps, l'Eglise syriaque, dont le clergé a manifesté récemment un grand zèle pour s'instruire, a reçu, par la fondation des écoles, par la diffusion des bons livres, un si notable accroissement que le siége métropolitain de Mossoul compte 30,000 fidèles, la Mésopotamie 7,000, les autres patriarcats 50,000, et la colonie syrienne de Travancore, dans l'Inde, environ 150,000. Au jugement de témoins exempts de préjugés, les Syriens comptent parmi les catholiques les plus éclairés de l'Orient[1].

5° Les Chaldéens catholiques, dont les ancêtres abjurèrent en 1551 les erreurs de Nestorius, suivent un rit qui leur est propre, et se servent de la langue chaldaïque. Ils possèdent les siéges que voici : le patriacat de Babylone, l'archevêché de Mossoul (toujours administré par le patriarche de Babylone), l'archevêché de Djarbékir, en Mésopotamie, les évêchés de Gézira et de Mardin, en Mésopotamie, l'évêché de Kerkouk, en Assyrie (Kurdistan), l'évêché de Souert, dans le Kurdistan, l'évêché de Salmas, en Arménie, et l'évêché d'Aderbergan, en Perse.

Il y a vingt-huit ans, le nombre des Chaldéens (nestoriens) revenus à l'Eglise catholique fut évalué à 130,000. Depuis, la guerre et la peste l'ont considérablement amoindri. Le Saint-Siége a récemment fait traduire en arabe la liturgie chaldéenne, afin qu'elle fût mieux comprise[2].

6° Les Coptes catholiques d'Egypte (§ 67) atteignent aujourd'hui le nombre de 12 à 15,000. Les franciscains de Terre sainte sont chargés de veiller à leurs besoins spirituels dans les établis-

[1] *Annales*, p. 321. — J.-L. Patterson, p. 334 et suiv. — *Hist.-polit. Blætter*. Munich, 1853, pag. 331.

[2] Comp. *Sonntags-Beiblatt zur Ausburger Postzeitung*, n° 17, année 1856.

sements de Siout, d'Achmim, de Nagadeh, de Farshout, de Tahta et du Caire. Deux prêtres coptes dirigent la paroisse catholique de Girgeh. Les Coptes catholiques dépendent du vicaire apostolique du Caire, revêtu de la dignité épiscopale[1].

7° Les Abyssiniens catholiques sont, depuis 1847, sous la direction spirituelle du vicaire apostolique P. Georges de Jacobis. Leur nombre doit s'être élevé déjà à deux millions, environ le sixième de la population, car dix évêques et beaucoup de prêtres sont rentrés dans l'unité catholique. On a traduit la liturgie éthiopienne en langue anchari, parce que la langue ancienne n'est plus comprise du peuple. Les lazaristes et d'autres missonnaires catholiques portent la foi à ce peuple avide de s'instruire, mais abruti et plongé dans l'immoralité[2]. Le collége de la Propagande forme de jeunes Abyssiniens au sacerdoce.

8° Quant aux Latins, c'est-à-dire aux catholiques indigènes du rit de l'Occident, ils occupent, non par leur nombre et leur importance politique, mais par leur conduite et par leurs siéges épiscopaux nombreux et célèbres dès l'antiquité, le premier rang parmi les diverses sociétés chrétiennes de l'Orient. A l'Eglise latine (catholique romaine) appartiennent, dans les provinces asiatiques soumises au sceptre de la Turquie, les évêchés et archevêchés suivants : l'évêché de Scio, avec cinq églises et une chapelle (§ 237) ; l'archevêché de Rhodes, uni à l'évêché de Malte depuis la conquête de Rhodes par les Turcs (§ 234) ; l'évêché de Famagouste, dans l'île de Chypre (§ 233) ; l'archevêché de Smyrne (§ 224), auquel est incorporée l'île de Mitylène, comptant environ 40 familles catholiques. Le vicariat apostolique d'Asie mineure, placé sous l'autorité de l'archevêque de Smyrne, est une mission dans le sens propre du mot, car ce n'est que dans les grandes villes qu'on y trouve établis quelques chrétiens latins[3]. La préfecture apostolique de Trébizonde, créée par le pape Pie IX, a pour

[1] Dr B. Gams, *Geschichte der Kirche im* XIX *Jahrh.*, III, 602.

[2] J.-L. Patterson, p. 334 et suiv.

[3] *Annales de la propagation de la foi*, 1841, n° 40, p. 102 et suiv. — Dr P. Wittmann, *Die Herrlichkeit der Kirche im ihren Missionen*. Augsb., 1841, II, 283 et suiv.

objet de pourvoir aux besoins spirituels des chrétiens latins amenés par le commerce sur les côtes de la mer Noire.

L'archevêché de Babylone, érigé en 1848, qui a son siége à Bagdad et dont la juridiction s'étend sur la Mésopotamie, le Kurdistan et l'Arménie, a pour sujets les Latins qui habitent les grandes villes, comme Bagdad, Mossoul, Djarbékir, Tauris, etc., et dont le nombre est évalué à 100,000 [1]. Le soin des âmes y est confiés à des carmes, des dominicains, des capucins et des lazaristes.

Le vicariat apostolique de Syrie, dont Alep est le siége et dont le titulaire est en même temps légat du pape pour les chrétiens orientaux du Liban, comprend la Syrie et la Phénicie, et compte quelques milliers de chrétiens latins confiés aux soins de religieux de différents ordres. On peut estimer à 12,000 environ les fidèles du patriarcat latin et de l'archevêché de Jérusalem (§ 265).

Pour ce qui concerne la situation de l'Eglise latine en Afrique, Alexandrie est le siége d'un évêque latin, qui est en même temps vicaire apostolique d'Egypte et d'Arabie (§ 64 et § 264). Il y a des paroisses catholiques et des couvents au Caire, à Damiette, à Rosette ; dans la Moyenne-Egypte et l'Egypte supérieure, à Farshout, Girgeh (Dschirdscheh), Achmim (el-Acmin), Aboutig, Tahta, Nagadeh, Siout et Ammas (§ 67). Les paroisses catholiques qui se sont formées dans les villes de commerce sur la mer Rouge, dépendent d'Aden (§ 88). La préfecture apostolique de Tripoli embrasse les paroisses de Tripoli et de Bengasi.

Quelques populations de la Turquie d'Europe se sont réunies tout récemment à l'Eglise d'Occident et ont persévéré jusqu'ici dans sa communion ; ainsi ont fait les catholiques d'Albanie, de Bosnie, de Serbie et de Moldavie. D'autres paroisses catholiques ont dû leur origine aux croisades, et plus tard au commerce immense que les Occidentaux firent avec l'Orient. De plus, l'action des missions catholiques, qui s'étend si loin, surtout depuis le dix-septième siècle, a conquis bien des membres à l'Eglise. Nous citerons parmi les siéges épiscopaux : le patriarcat latin (c'est-à-

[1] Dr B. Gams, p. 604.

dire le vicariat apostolique romain) de Constantinople, qui embrasse la Thrace et la côte asiatique située vis-à-vis, et réunit environ 13,000 fidèles. Le vicariat apostolique de Sophia, en Bulgarie (autrefois archevêché de Sardique), peut compter à peu près 8,000 latins, à qui la mission que des rédemptoristes de Vienne ont récemment entreprise, a rendu de grands services. L'évêché de Nicopolis, en Bulgarie, ne comprend relativement qu'un petit nombre de chrétiens. Le vicariat apostolique de Valachie, administré par l'évêque de Nicopolis, renferme environ 10,000 latins, aux besoins spirituels desquels pourvoient les franciscains et les passionistes. Les Magyares (Szekler), qui habitent les pentes des monts Carpathes de Transylvanie et que l'on peut évaluer au nombre de 60,000, appartiennent au vicariat apostolique de Moldavie. Les évêchés réunis de Belgrade et de Semendria, en Serbie, comptent à peu près 30,000 catholiques. L'archevêché de Scopia (Ouskoub), en Macédoine, et la Serbie supérieure en renferment 8,000. L'archevêché de Durazzo, en Albanie, ne possède que 18 paroisses et 7,000 catholiques : il a pour snffragant l'évêché d'Alessio (Lissus, en Illyrie) avec 20,000 fidèles. L'archevêché d'Antivari, en Albanie, a 7,000 fidèles environ, et étend sa juridiction métropolitaine sur les évêchés de Pulati (12,000 catholiques), de Sappa (16,000) et de Scutari (environ 20,000). Le vicariat apostolique de l'Herzégowine, dont le siége est à Trébigne, renferme à peu près 50,000 fidèles, dont la direction spirituelle est confiée aux Pères jésuites. Le vicariat apostolique de Bosnie comprend la plus grande partie de l'ancienne Mœsie supérieure ; il compte à peu près 20,000 catholiques latins, répartis en 130 paroisses environ, que dirigent les Pères franciscains[1].

D'après les plus récents rapports de Vienne, des trente couvents de franciscains qui travaillaient autrefois à conserver la foi et la vie chrétienne dans la Bosnie et l'Herzégowine, quatre seulement ont échappé aux ravages du temps. Lorsque les Osmanlis

[1] Edouard Michelis dans le *Freiburger Kirchenlexicon*, art. *Turkei*. — J.-L. Patterson, p. 332 et suiv.

conquirent, il y a 400 ans, ces royaumes slaves, ils en détruisirent presque toutes les églises. Et quand, dans la suite, les catholiques voulurent s'en bâtir de nouvelles, les Bosniaques mahométans cherchèrent autant qu'ils purent à les en empêcher. Cependant il faut saluer avec joie les progrès qu'on a faits depuis le siècle dernier en ce qui regarde les temples. D'après les dernières évaluations, on compte en Bosnie, y compris l'armée, les garnisons et les étrangers, 822,000 habitants; environ 316,000 sont des mahométans indigènes et 494,000 des chrétiens, dont 382,000 appartiennent à l'Eglise grecque orientale et 112,000 à l'Eglise catholique romaine. Dans l'Herzégowine, il y a à peu près 292,000 habitants, environ 68,000 musulmans indigènes et 222,000 chrétiens, dont 180,000 à l'Eglise grecque orthodoxe et 42,000 à l'Eglise catholique romaine. Il n'y a que quelques années encore, les catholiques romains avaient à peine, dans ces deux provinces, même dans leurs quatre couvents, un local qu'on pût appeler une église, et les Grecs orthodoxes un très-petit nombre de temples pauvres et la plupart construits en bois. Mais depuis deux ans on a construit plusieurs églises en pierres et assez vastes pour répondre aux besoins de chaque localité; c'est ce qui s'est fait à Serajewo, à Banjalouka, à Visoko, à Tésani, etc. Cette année même on a posé la première pierre d'une église à Liewno (Gorique), et bâti, à Foïnica, un couvent de franciscains. On en bâtira l'année prochaine un second à Travnik, et un troisième du même ordre dans la Posavine. Il n'y a que dans la Croatie turque (Crajina), où, malgré le voisinage de l'Autriche, le vieux fanatisme turc s'est enraciné, qu'on ne pourra parvenir à construire des églises chrétiennes.

Les 120,000 catholiques de race croate, répandus sur toute l'étendue du pays, sont divisés en 56 paroisses. Mais ils ne possèdent que cinq églises. Aussi les missionnaires sont-ils obligés de célébrer les saints mystères ou en plein air, ou sous des tentes. Ils tournent leurs regards vers l'Occident, et attendent des secours de la charité de leurs frères dans la foi. Les 42,000 catholiques de l'Herzégowine (50,000 selon d'autres évaluations), partagent le sort de leurs coreligionnaires de la Bosnie; comme

eux ils ont besoin des secours de la charité. En Bulgarie, où l'on compte 14,000 catholiques et où les passionistes ont une mission, la société autrichienne de Saint-Séverin a pris soin de pourvoir aux plus pressantes nécessités religieuses. Les disciples de saint François ont jusqu'ici travaillé sans relâche au maintien de la foi catholique en Macédoine. Durant les siècles qui viennent de s'écouler, toutes sortes de gênes et de restrictions ont pesé sur les chrétiens en Turquie. Mais le nouvel édit (hatti-houmayoun) du sultan a levé les défenses relatives aux exercices religieux, et il est à désirer qu'on mette au plus vite à profit le droit de construire de nouvelles églises et de restaurer celles qui ont subsisté jusqu'ici. Quant aux principautés danubiennes de Moldavie et de Valachie, depuis le seizième siècle, les catholiques latins de Moldavie avaient l'évêché de Bakow (Bakeu), suffragant de Calocza; actuellement, il est administré par un vicaire apostolique. Il y a en Moldavie à peu près 60,000 catholiques, répartis en 22 paroisses et 86 succursales. Les Valaques, bien qu'ils se donnent audacieusement le nom de Roumains (Romains) appartiennent presque entièrement à l'Eglise grecque schismatique. Sur 7,000, catholiques environ, 4,000 résident à Bucharest, où se trouvent le siége épicospal et le couvent des dames anglaises fondé par la Bavière et soutenu par la société du roi Louis (Ludwigsverein).

La divine Providence a maintenu jusqu'à nos jours une foule de circonscriptions et de titres ecclésiastiques très-antiques pour la plupart dans toutes les parties de l'ancien empire d'Orient, et la situation de l'Eglise catholique en Turquie, où elle compte, d'après les derniers recensements, 730,000 fidèles, ne présente pas, bien que la malignité du schisme grec lui suscite sans cesse autant d'hostilité que le fanatisme des musulmans, un aspect désolant ; elle offre plutôt une apparence qui réjouit et qui réveille l'espérance. Si l'intervention des grandes puissances catholiques de l'Occident, surtout de l'Autriche et de la France, parvenait à faire cesser de plus en plus en Turquie l'incertitude des rapports politiques et sociaux, les souffrances de l'agriculture, l'arbitraire des tribunaux, ou verrait bientôt s'épanouir de toutes parts

les belles fleurs de la vie catholique, pour la gloire de la Trinité sainte et le salut de ces peuples infortunés.

§ 265. Le patriarcat latin de Jérusalem.

Le concile de Nicée avait reconnu à l'évêque de Jérusalem une primauté d'honneur. Le concile général de Chalcédoine (451) lui attribua la primauté sur les trois Palestines (§ 132) et sur les métropoles de Césarée (sur la mer), de Scythopolis (Bethsan) et de Pétra [1]. Depuis lors, Jérusalem fut aussi indépendante que les autres patriarcats, bien que ses limites n'embrassassent pas une vaste étendue.

Sous la domination des rois de Jérusalem, les bornes du patriarcat furent reculées assez loin. Les patriarches latins, qui avaient maintenu leur siége à Jérusalem jusqu'aux conquêtes de Saladin (1187), se virent, par suite de ces conquêtes, obligés de le transférer à Saint-Jean-d'Acre (Ptolémaïde).

Le patriarche de Jérusalem avait pour suffragant, d'après le livre des Assises (de la haute cour) du parlement de Jérusalem [2], les cinq archevêques de Tyr, de Césarée, de Nazareth, de Bostra et de Rabbat (Pétra), avec les trois évêques de Saint-Georges à Lydda, de Bethléem et d'Hébron, qui relevaient immédiatement de son autorité. Plus tard il eut encore pour suffragants six abbés et un prieur, savoir : les abbés de la montagne de Sion, du couvent latin, du temple du Seigneur, du mont des Oliviers, de la vallée de Josaphat, de Saint-Samuel, et le prieur du Saint-Sépulcre. Les trois abbesses de Notre-Dame, des couvents de Sainte-Anne et de Saint-Lazare furent aussi placées sous sa juridiction. Il eut encore pour suffragants l'archevêque des Arméniens, qui se fixa dans le royaume de Jérusalem, et plus tard l'archevêque des jacobites et le maître des lépreux de Saint-Lazare.

L'archevêque de Tyr avait juridiction sur les évêques de Beyrouth, de Sidon, de Panéas et de Saint-Jean-d'Acre ; celui de

[1] Le Quien, *Oriens christ.*, III, p. 110.

[2] Beugnot, *Assises de Jérusalem*. Paris, 1841. — *Hist.-polit. Blætter*. Munich, 1858, p. 209 et suiv.

Césarée, sur l'évêque de Sébaste (Samarie); celui de Nazareth, sur l'évêque de Tibériade et le prieur du couvent du mont Thabor. Le livre des Assises mentionné ci-dessus, n'attribue aucun suffragant à l'archevêque de Bostra, et n'en attribue d'autre à l'archevêque de Rabbat (Pétra) que l'évêque de Pharan, établi sur le mont Sinaï.

Après la chute de Saint-Jean-d'Acre (Ptolémaïde) en 1291, il ne resta plus que le titre de patriarche de Jérusalem; au commencement du quatorzième siècle, il avait son siége dans l'île de Chypre[1]. Quant au saint ministère en Palestine, il fut depuis lors confié à l'ordre de saint François.

Le pape Pie IX, dès le commencement de son règne, entreprit de rétablir le patriarcat de Jérusalem, et regarda comme nécessaire au progrès de la foi que le titulaire de cette dignité fût obligé de résider à Jérusalem même. Après avoir pris l'avis de la congrégation de la Propagande, il passa sans retard à l'exécution, rétablit en faveur de Jérusalem la juridiction d'un patriarcat et imposa au futur titulaire de cette dignité l'obligation de résider à Jérusalem. Le patriarcat devait embrasser provisoirement, jusqu'à plus ample décision du Saint-Siége apostolique, les contrées et les localités qui avaient jusqu'alors été placées sous l'autorité spirituelle du gardien de Jérusalem.

Après que le prélat romain D. Auguste Foscolo, patriarche titulaire de Jérusalem, se fut démis de cette dignité, Pie IX, dans le consistoire secret du 4 octobre 1847, nomma patriarche réel de Jérusalem Joseph Valerga, prêtre séculier, originaire de Gênes, et qui avait rempli avec grand succès les fonctions de missionnaire en Syrie, en Mésopotamie et en Perse[2]. Conformément à l'*Instruction du Pape touchant l'administration ecclésiastique dans le patriarcat latin de Jérusalem,* l'autorité spirituelle sur les catholiques latins de la Palestine et de l'île de Chypre, exercée jusque-là par le gardien de Jérusalem, en même temps gardien de Terre sainte, en vertu de précédentes ordon-

[1] Le Quien, *Oriens christ.,* III, col. 1265, 1328.

[2] Allocution tenue dans le consistoire secret du 4 octobre 1847, imprimée dans les Actes du pape Pie IX.

nances pontificales, fut dévolue au nouveau patriarche; en retour, le gardien conserva juridiction sur tous les couvents de son ordre existant dans la custodie de Terre sainte. Le patriarche a pour règle dans l'exercice de sa charge les prescriptions du droit canonique, et spécialement du concile de Trente; il administre le sacrement de confirmation, exerce les droits reconnus aux évêques par le clergé du rit latin en ce qui regarde l'obéissance canonique, choisit, pour la provision des paroisses possédées par des religieux, un prêtre entre trois que les supérieurs de l'ordre présentent à son acceptation, et, pour le maintien de la discipline, exerce son autorité sur les religieux employés au ministère des âmes, de concert avec leurs supérieurs. Le patriarche, à qui est exclusivement dévolue la collation des grades dans l'ordre du Saint-Sépulcre, reçoit en outre des religieux, lorsqu'il revêt les ornements pontificaux et remplit des fonctions épiscopales, les honneurs que rendent les membres du chapitre aux évêques dans les églises cathédrales[1].

Le 17 janvier 1848, le patriarche Joseph Valerga fit son entrée solennelle à Jérusalem. Il s'était rendu de Jaffa au couvent de Saint-Jean (§ 154). C'est là qu'il fut reçu par le gardien de la Terre sainte, accompagné de plusieurs religieux conventuels, par le personnel des consulats de France et de Sardaigne, par quelques vice-consuls venus de Jaffa et par des étrangers de distinction, Européens et Orientaux, puis conduit aussitôt en grande pompe à la cité de David. De la porte de Bethléem, où s'était réunie la paroisse catholique de Jérusalem, ainsi qu'une quantité de curieux appartenant à toutes les confessions religieuses, l'imposant cortége, dirigé par soixante prêtres venus des couvents voisins ou éloignés, gagna l'église du Saint-Sauveur. Là, le patriarche, après avoir récité les prières prescrites, fit un discours plein d'onction, et termina en donnant la bénédiction papale.

La lettre pastorale du patriarche, rédigée en latin et en arabe, commence par exposer les motifs qui, pendant un laps de temps

[1] *Instructio S. Congregationis de propag. fide pro regimine patr. Eccles. hierosol.* Rome, 1847.

de plus de cinq siècles et demi, ont privé le diocèse de Jérusalem de la présence personnelle de son premier pasteur. Les instructions et les exhortations qui suivent, et qui s'adressent aux fidèles de toutes les classes, l'appel affectueux à tous les esprits égarés de ces pays, respirent une tendresse paternelle et une gravité apostolique. Le patriarche s'adresse ensuite en ces termes au clergé : « Nous portons surtout nos regards vers vous, prêtres vénérables, qui unissez à la vie sublime des cloîtres l'administration des paroisses et les labeurs que nécessite le salut des âmes. Vous qui êtes notre soulagement et notre espérance dans l'affliction, nous devrions plutôt vous adresser des félicitations que des exhortations, nous sommes, en effet, bien convaincu qu'à l'exemple de vos prédécesseurs, vous avez cultivé avec zèle et allégresse cette vigne choisie du Seigneur, *par une grande patience dans les tribulations, dans les nécessités, dans les angoisses, sous les coups, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux et dans les veilles* (II Cor., VI, 4, 5), et même quelquefois par votre sang. *Rappelez dans votre esprit la roche dont vous avez été taillés* (Is., LI, 1); marchez sur les traces de vos saints prédécesseurs, et affermissez-vous dans la grâce qui est en Jésus-Christ, afin que vous accomplissiez dignement et d'une manière agréable à Dieu le double travail de votre salut et de la justification des autres [1]. »

Le patriarche organisa aussitôt son consistoire; il prit le gardien de Terre sainte pour vicaire général et huit prêtres franciscains pour conseillers, afin de faciliter l'expédition des affaires du diocèse.

Pour régler l'administration ecclésiastique du patriarcat conformément aux besoins et aux vœux souvent manifestés, la congrégation de la Propagande, le 9 septembre 1851, prescrivit, entre autres, les dispositions suivantes : les missionnaires franciscains pour le diocèse de Jérusalem doivent être choisis exclusivement parmi ceux qui sont destinés aux vicariats apostoliques d'Egypte et de Syrie. A leur départ pour la Syrie ou l'Egypte, ils doivent se munir de lettres testimoniales du patriarche; de

[1] Comp. *Missions-Notizen*. Vienne, 1849, livrais. III, p. 28 et suiv.

leur côté, les missionnaires arrivant de Syrie ou d'Egypte doivent apporter de pareils témoignages des vicaires apostoliques qui résident dans ces contrées.

Leur supérieur ne peut éloigner des franciscains ayant charge d'âmes sans le consentement du patriarche ou de la congrégation. Les missionnaires peuvent aussi recevoir charge d'âmes.

Les religieux désignés par le gardien pour remplacer les curés, les franciscains appelés *visiteurs* qui veulent s'employer à la prédication dans les églises de leur ordre, ont besoin de la permission du patriarche. Pour les livres que voudront publier les religieux, il faudra demander aussi son approbation.

La garde des saints Lieux appartient au patriarche ainsi qu'aux religieux. Les différends qui s'élèveront entre les fidèles et les religieux seront accommodés par le patriarche.

Dans les églises des religieux de l'île de Chypre, en l'absence du patriarche, les fonctions sacrées seront remplies, aux jours de grandes fêtes, par le supérieur de l'endroit ou son remplaçant.

Dans les églises paroissiales desservies par les franciscains, le patriarche agira, jusqu'à nouvelle décision, comme il est prescrit pour les églises de couvent; à l'égard des écoles, il possède les droits naturels de sa charge.

Le patriarche aura provisoirement pour église cathédrale l'église du Saint-Sauveur, à Jérusalem.

L'étendard de la Terre sainte ne pourra être arboré sur les vaisseaux qu'avec la permission du patriarche. Les sommes payées pour l'obtenir vont à la caisse de la Terre sainte, à l'administration de laquelle préside le patriarche.

On doit payer sur cette caisse, chaque année, un revenu suffisant pour les logements et les écoles des religieuses [1].

[1] *Decretum S. Congregationis de propag. fide a S. D. N. Pio IX probatum, quo nonnullæ quæstiones circa regimen Ecclesiæ hierosol. resolvuntur.* Rome, imprim. de la Propag., 1851, in-4°.

§ 266. La custodie de Terre sainte (mission de l'ordre de saint François).

Dans sa charité qui embrasse tout les hommes, l'unique Eglise du Seigneur ne s'est jamais lassée d'envoyer ses messagers porter à tous les points du ciel la vérité de l'Evangile. Elle se souvient des paroles de son divin Fondateur : *Allez, enseignez tous les peuples et apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai dit* [1]. En 1219, saint François d'Assise, inspiré de Dieu, s'était rendu en Palestine avec douze disciples; son air de profonde piété, sa modestie pleine de noblesse avaient fait impression même sur les Sarrasins. Cet homme de Dieu, brûlant du pieux désir de vivre, d'enseigner et de souffrir sur le sol sacré où le Sauveur avait vécu, enseigné et souffert, se mit à parcourir les villes et les bourgs en prêchant. Sa vie sainte donnait une si grande puissance à sa parole que, dans la seule année qu'il séjourna en Terre sainte, il put bâtir un couvent de son ordre à Saint-Jean-d'Acre (Ptolémaïde); un second fut fondé à Jérusalem en 1226 [2].

Les papes Grégoire IX (1230) et Innocent IV (1244) accordèrent aux généreux fils de saint François leur confiance et leur affection. Alexandre IV, dans un décret apostolique du 29 mars 1257, célèbre le magnifique dévouement avec lequel les Pères assistèrent, aux jours du besoin, les guerriers venus d'Europe combattre pour la foi, signale le précieux martyre que plusieurs d'entre eux ont enduré pour la religion, et loue leur zèle ardent pour la prédication, et leur scrupuleuse sollicitude pour administrer les sacrements avec la sainteté qu'ils réclament.

Depuis la prise de Saint-Jean-d'Acre (1291), le saint ministère en Terre sainte était exclusivement confié à l'ordre des franciscains, qui, dès l'an 1260, avait fait de ce pays une province spéciale, la province de Terre sainte divisée en custodie de Nicosie, dans l'île de Chypre, et en custodie de Syrie. Les couvents particuliers de la province relevaient de ces custodies [3]. A la fin du quatorzième

[1] *Matth.*, XXVIII, 19 et suiv.; *Marc*, XVI, 14 et suiv.

[2] Vogt, *Der h. Franciscus von Assisi*. Tubingue, 1840.

[3] Wadding, *Annales minorum*, ad ann, 1260, n° 14. — Comp. *Missions-Notizen aus dem h. Lande*. Vienne, 1846, livrais. I, p. 3 et suiv.

siècle, la custodie de Syrie comptait les quatre couvents de la montagne de Sion, du Saint-Sépulcre, de Bethléem et de Beyrouth, et la custodie de Chypre, les quatre couvents de Nicosie, de Famagouste, de Paphos et de Nimotium (Limasol).

Dans la nouvelle division de l'ordre, en 1506, l'île de Chypre cessa de former une custodie ; elle fut réunie à la custodie de Terre sainte, qui renferma les couvents du Saint-Sépulcre, de la montagne de Sion, du tombeau de la sainte Vierge, dans la vallée de Josaphat, du berceau de Jésus-Christ, à Bethléem, du Saint-Sauveur, à Beyrouth, et deux couvents dans l'île de Chypre. Un siècle après, cette custodie s'étendait beaucoup plus loin, elle ne comprenait plus seulement la Palestine, la Syrie et les environs de Constantinople, mais elle embrassait en outre l'Egypte et l'île de Chypre, et comptait en tout dix-sept couvents [1].

Par une décision prise en 1627 par la congrégation de la Propagande, tous les catholiques latins, prêtres et laïques, de la Palestine, de la Syrie, de l'Egypte et de l'île de Chypre, furent soumis à l'autorité spirituelle du gardien de Jérusalem, qui était en même temps gardien de Terre sainte. Il fut encore nommé préfet apostolique pour les missions d'Egypte et de Chypre, de sorte que tous les missionnaires étaient placés sous sa juridiction. Les droits d'un gardien d'alors étaient donc fort étendus, et son autorité égalait presque celle d'un évêque. Il pouvait conférer les ordres mineurs et absoudre des censures ecclésiastiques et des péchés réservés tous les chrétiens qui résidaient en Orient. Il avait encore le droit de nommer les chevaliers du Saint-Sépulcre et d'accorder dispense pour les empêchements de mariage [2], etc.

La circonscription de la custodie fut diminuée en 1760; le Pape Clément XIII érigea Alep en vicariat apostolique, et le gardien de Terre sainte ne conserva que la décision des affaires concernant l'ordre et qui se présentaient dans les couvents de Syrie. Tous les religieux employés comme pasteurs ou comme mission-

[1] *Tabula geogr. totius seraphici ordinis FF. minorum*. Munich, 1618, p. 18.
[2] Quaresmius, *Elucidat.*, t. I, p. 467. — P.-A. di Venezia, *Giardino serafico istorico*. Venise, 1710, t. II, p. 110.

naires en Syrie étaient désormais placés sous l'autorité du nouvel évêque d'Alep [1].

En 1839, Grégoire XVI créa pour les catholiques latins de l'Egypte et de l'Arabie un vicariat apostolique, dont le siége est actuellement fixé à Alexandrie. La Haute-Egypte, fut alors détachée de la juridiction du vicaire apostolique d'Alep, et la Basse-Egypte de celle qu'y avait le gardien de Jérusalem comme gardien du Saint-Sépulcre. Les missionnaires franciscains occupés dans la Basse-Egypte restaient soumis au gardien de Jérusalem dans les affaires concernant l'ordre; pour tout le reste, ils passaient comme les missionnaires des autres ordres, sous l'autorité du vicaire apostolique.

La custodie de Terre sainte fixa plus complètement encore l'attention du pape lorsque, pour imiter ce qui se pratique dans les douze basiliques de Rome, il résolut d'envoyer comme pénitenciers, à Jérusalem, douze prêtres remplis de science et de piété; trois parlaient l'arabe, et les autres l'italien, l'espagnol, le français, l'anglais, l'allemand, le hongrois, le polonais, le grec et le turc.

Enfin, le pape Pie IX, par un bref du 18 août 1846, décida, entre autres choses, que le gardien s'occuperait, de concert avec le conseil d'administration *(discretorium)*, des écoles des deux sexes déjà existantes, et qu'il travaillerait à en fonder de nouvelles dans les paroisses les plus importantes. Dans les petites localités, le gardien devait faire instruire les garçons par un franciscain et confier les écoles de filles à des maîtres pieux, placés sous la surveillance d'un religieux instruit [2]. La custodie comptait alors 10 écoles paroissiales renfermant 694 élèves, et 16 paroisses, avec un nombre total de 12,122 catholiques latins; 168 franciscains (101 prêtres et 67 frères lais) travaillent à leur salut, répartis dans 22 couvents et hopitaux [3].

Par suite de l'érection d'un siége patriarcal à Jérusalem, en 1847, la juridiction spirituelle sur les catholiques du rit latin passa du gardien de Terre sainte au patriarche (§ 265). Le

[1] *Bullarii romani continuatio*, t. II, p. 335. Rome, 1837.
[2] Bref *Romani pontificis*, du 18 août 1846.
[3] *Missions-Notizen aus dem h. Lande*. Vienne, 1846, livrais. I, p. 13 et suiv.

gardien de Terre sainte, en même temps gardien du couvent de Jérusalem, ne conserva plus que l'autorité que lui attribuaient les règles de l'ordre sur les couvents franciscains dans l'étendue de la custodie. Mais, en l'absence du patriarche, il avait plein pouvoir d'administrer le sacrement de confirmation et de revêtir les insignes pontificaux dans les fonctions sacrées qu'il avait à remplir.

Dans l'espace de dix ans, le nombre des maisons religieuses s'est beaucoup augmenté dans la custodie. Elle renferme maintenant neuf couvents : deux à Jérusalem, ceux du Saint-Sépulcre et du Saint-Sauveur, un à Bethléem, celui de Saint-Jean, dans le désert, un à Nazareth, un à Larnaca, dans l'île de Chypre, un à Alep, en Syrie, un à Alexandrie et un au Grand-Caire, en Egypte. Elle compte encore 19 hôpitaux, ceux de Jaffa, de Ramlé, de Saint-Jean-d'Acre, de Tibériade, de Damas, de Sidon, de Beyrouth, de Harissa, les deux de Tripoli (Terablus), ceux de Latakia, de Nicosie et de Limasol, dans l'île de Chypre, celui de Constantinople et les cinq d'Egypte (à Rosette, Mansourah, Fajoum, Damiette et Kapherzaiat). C'est dans les hôpitaux de Damas et de Harissa que les missionnaires nouvellement arrivés apprennent la langue arabe usuelle, et dans celui de Nicosie qu'ils apprennent le grec moderne.

En 1856 ces couvents et hôpitaux renfermaient 218 religieux, savoir : 119 prêtres, 1 clerc, 1 novice clerc et 97 frères lais. Une partie des prêtres avait la garde des saints Lieux et la charge d'y célébrer l'office divin, les autres étaient appliqués au ministère pastoral, et travaillaient à l'extension de la foi et à l'éducation de la jeunesse du sexe masculin. Les frères lais étaient chargés soit des travaux nécessaires dans chaque couvent, soit d'enseigner aux écoliers arabes les divers métiers exercés dans le pays. Les prêtres franciscains desservaient les paroisses suivantes du rit latin, et comprenant en tout 18,591 âmes :

1° Dans le diocèse de Jérusalem : Jérusalem, 1,163 âmes; Bethléem, 1,945; Nazareth, 1,152, y compris les maronites; Saint-Jean, dans le désert, 103; Jaffa, 503; Ramlé, 63; Saint-Jean-d'Acre, 89; Larnaca, 412; Nicosie, 101, et Limasol, 42.

2° Dans le vicariat apostolique de Syrie : Alep, 560 âmes ; Damas, 180 ; Sidon, 127 ; Tripoli, 525, y compris les maronites, et Latakia, 90.

3° Dans le vicariat apostolique d'Egypte : Alexandrie, 7,020 âmes ; le Grand-Caire, 4,248 ; Rosette, 61 ; Fajoum, 60, et Mansourah, 147.

L'instruction et l'éducation de la jeunesse occupent, dans les différentes paroisses de cette mission, 16 religieux prêtres, 19 maîtres laïques et 18 maîtresses soit religieuses, soit laïques. Les écoles réunies renferment 1,493 garçons et 694 filles ; les plus pauvres de ces écoliers reçoivent gratuitement, outre le pain et la soupe, les livres d'étude et de piété [1]. Les aumônes distribuées pendant l'année 1855, en argent, vêtements, vivres, médicaments, loyers, etc., dans toute l'étendue de la custodie, se sont élevées à la somme de 274,140 piastres, environ 61,772 francs. Pour les écoles, on a dépensé 180,088 piastres, environ 39,642 francs, et pour enseigner différents métiers aux enfants et jeunes gens arabes, 11,875 piastres, environ 2,674 francs. Dans cette même année, le nombre des pèlerins fut de 6,256, accueillis et soignés dans les couvents de la custodie pendant une durée totale de 40,579 jours.

Les nouveaux édifices construits pendant les dix dernières années dans l'étendue de cette mission méritent d'être aussi men-

[1] L'imprimerie établie par l'Autriche en 1847 dans le couvent du Saint-Sauveur, à Jérusalem, avec une fonderie de caractères et un atelier de reliure, a publié depuis sa fondation 183 ouvrages grands et petits. Nous mentionnerons parmi eux : 1° *Catéchisme,* en arabe, et en arabe et italien ; 2° *Que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils,* en arabe ; 3° *Dialogues de polémique,* en arabe ; 4° les *Psaumes,* en arabe ; 5° *Instructions sur la prière mentale,* en italien ; 6° *Guide du prêtre auprès des malades ;* 7° *Officia propria Terræ sanctæ ;* 8° *Missæ propriæ Terræ sanctæ ;* 9° *Grammaire italienne-arabe et arabe-italienne ;* 10° *Histoire sainte,* en arabe ; 11° *Géographie* et *Arithmétique classiques,* en italien ; 12° *le Rosaire,* en arabe ; 13° *le Chrétien éclairé,* en arabe ; 14° *le Chemin de la Croix,* en arabe ; 15° *Théologie morale de saint Alph.-M. de Liguori,* en arabe ; 16° *le Mois de Marie,* en arabe ; 17° *Processionnal de Nazareth,* hymnes et prières, en latin ; 18° *Cantiques,* en italien ; 19° *Méthode pour entendre avec fruit la sainte Messe,* en italien ; 20° *les Vérités éternelles,* par saint Alph.-M. de Liguori, en arabe, etc.

tionnés. En 1847 eut lieu la restauration de l'église de Tibériade et la fondation d'un hôpital dans cette ville; en même temps on bâtissait à Jérusalem une maison spacieuse pour les pèlerins, où réside actuellement le patriarche latin avec ses séminaristes. La construction de l'église de Katab, faubourg d'Alep, date de 1849; celle de l'hôpital adjacent à l'église de la Flagellation, à Jérusalem, et celle d'un hôpital, avec une chapelle, à Limasol, dans l'île de Chypre, de 1850. A Larnaca, on a commencé en 1852 la construction d'un nouveau couvent, et à Alexandrie, en 1853, la construction d'un collége pour les frères des écoles. La belle église neuve du Grand-Caire a été achevée en 1854, et, l'année suivante, à Mansourah, on a transformé une vaste maison en hôpital, avec une église et une école. L'achèvement de la magnifique maison destinée aux pèlerins autrichiens à Jérusalem correspond à l'année 1858 [1].

§ 267. Autres missions catholiques.

Avec les fils de saint François (§§ 145, 266), travaillent encore à répandre l'Evangile parmi les peuples de l'Orient:

1° Les moines maronites de l'ordre de Saint-Antoine; ils possèdent plusieurs couvents sur le Liban (§ 52), un couvent dans l'île de Chypre (§ 233), et 15 colléges en différents endroits.

2° La congrégation des melchites syriens (§ 264, n° 1 et n°4) ou moines de saint Basile; ils comptent environ 90 missionnaires en Syrie; environ 30 prêtres d'entre les moines de saint Hormisdas prêchent l'Evangile en Mésopotamie (§ 36).

3° La congrégation des méchitaristes (§ 264, n° 3); elle tourne son activité vers ce peuple arménien dispersé dans toutes les directions et compte des missionnaires à Constantinople, à Smyrne, à Djarbékir, et en quelques lieux de l'Arménie et de la Géorgie. Les moines arméniens de l'ordre de Saint-Antoine qui

[1] Comp. *Prospetto generale dello stato attuale della custodia di Terra santa,* formoto dal R. P. Bernardino da Montefranco. Naples, 1856. — P. Hugo Gutfertinger (Bavarois résidant alors au couvent du Saint-Sépulcre, à Jérusalem), dans les *Annalen der Verbreitung des Glaubens.* Munich, 1867, p. 659 et suiv.

possèdent à Rome le couvent de Saint-Grégoire-le-Théologien, sont aussi employés à la propagation de la foi catholique en Orient.

4° Les Pères capucins; formés dans le collége fondé à Rome en 1841 par le P. Eugène de Rumilly, général de l'ordre, ils comptent six missions en Syrie, à Beyrouth, Gazir, Saïda, Damas, (§ 41) Solyma (§ 52) et Alep, et vont, en outre, porter la foi dans quelques parties de la Géorgie, de l'Arménie et de l'Inde.

5° Les carmes; ils possèdent à Rome le séminaire des missions de Saint-Pancrace. Ils ont en Asie environ 50 missionnaires, dont quatre sont revètus de la dignité épiscopale. L'un d'eux, préfet apostolique de Mésopotamie et de Perse, réunit sous sa direction spirituelle les hôpitaux de Bagdad, Bassora, Mossoul, Mardin et Ispahan (§ 33), et un autre, provincial de Syrie, a sous son autorité le couvent bâti sur le mont Carmel (§ 96), et les hôpitaux d'Alep, de Tripoli, de Betscherri (Biscerra) dans le Liban. L'infatigable carme G. Battista a parcouru onze fois depuis 1826 les pays chrétiens de l'Europe, et les offrandes de la charité l'ont mis en état de bâtir sur le mont Carmel un couvent et une hôtellerie pour les pèlerins (§ 96).

6° Les lazaristes (ainsi nommés de la maison de Saint-Lazare à Paris). Membres de la Société pour les missions fondée en 1624 par saint Vincent de Paul, ils exercent leur ministère non-seulement dans plusieurs colonies d'Asie, comme à Smyrne, Damas, Alep, Tripoli, Saïda, Antoura, Ourmiah, Chosrona (§ 33), etc.; mais ils ont étendu leur action jusqu'en Afrique, particulièrement dans l'Algérie, l'Abyssinie et la Senégambie. Ils ont une maison à Antoura (§ 52), une école à Damas, et, à Constantinople, deux maisons d'éducation, qui renferment à peu près 300 élèves (§ 240). Depuis longtemps leur maison la plus importante est celle de Saint-Benoît, à Galata [1].

7° Les dominicains entretiennent à Constantinople et à Galata une mission de six prêtres; ils s'efforcent, pour aider à la régénération spirituelle de l'Orient, d'étendre le cercle de leur action,

[1] Dr B. Gams, *Geschichte der Kirche im* XIX *Jahrh.* Inspruck, 1857, III, 596.

dont ils cherchent surtout à fixer le centre à Mossoul (§ 33). Cette mission compte aussi des religieux français parmi ses membres. Autrefois, l'ordre de saint Dominique avait un grand nombre de missionnaires en Syrie et en Perse, mais en 1822 il ne possédait plus que le couvent de Saint-Pierre, à Galata, près de Constantinople, et deux hôpitaux, l'un à Smyrne et l'autre dans l'île de Chio [1].

8° La congrégation des oblats de Marie, à Turin. Elle administre en Asie les deux mission d'Ava et de Pégu.

9° Le séminaire grec de Palerme, fondé par le P. Georges Guzzeta, en 1715; son but est de former des missionnaires pour le Levant.

10° L'ordre des passionnistes, institué par le vénérable Paul de la Croix, en 1741; sa mission est en Bulgarie.

11° Les Pères de la société de Jésus. Ils ont quatorze missions en Asie et trois en Afrique, savoir : à Alger, Constantine et Philippeville. Ces ardents missionnaires, Français pour la plupart, ont rendu d'immenses services, surtout en créant des écoles dans le Liban (§ 52). A Ghazir, ils dirigent un séminaire, où ils forment un clergé maronite. A Beyrouth, ils tiennent une école arabe et une école française (§ 57); à Bekfaïa et à Zahleh, une école arabe de garçons et de filles. Parmi les jeunes gens des deux sexes âgés de seize à vingt ans, ils en choisissent quelques-uns pour enseigner le catéchisme dans les villages voisins, ouvrant ainsi la voie aux missionnaires. Comme toutes les écoles des jésuites, l'école de Saïda est une école mixte qui reçoit des enfants de toute religion. On songe aussi à y fonder dans un prochain avenir une école arabe et italienne.

Les écoles des villages sont tenues par une congrégation religieuse de femmes dont la maison-mère est à Bekfaïa. Chaque lundi les institutrices se rendent à l'école qui leur est confiée, et rentrent le samedi à la maison-mère. Dans le cours de la semaine, un prêtre donne aux enfants l'enseignement religieux. Les jésuites forment, en outre, des maîtres arabes, qui trouvent à s'occuper dans l'intérieur de la montagne.

[1] Dr B. Gams, *loc. cit.*, III, 596.

12° La France si catholique envoie aussi depuis nombre d'années de généreuses vierges ne respirant que la gloire de Dieu, au service des missions de l'Orient. Les sœurs de la Charité, ces nobles filles de saint Vincent de Paul, qui s'appliquent aussi bien à soigner les malades qu'à instruire la jeunesse de leur sexe, remplissent, comme nous l'avons déjà dit, une mission largement bénie d'en haut, à Constantinople (§ 240), à Damas (§ 41), à Beyrouth (§ 57), au Caire (§ 62), dans l'île de Samos (§ 237), et en d'autres lieux.

Les sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui s'occupent non-seulement à instruire les enfants, mais encore à former des sous-maîtresses indigènes, exercent leur activité bien connue à Jérusalem, où elles tiennent un hôpital et une école (§ 145), à Bethléem (§ 155), à Alep (§ 49), à Saïda (§ 54), à Kaïpha (§ 193), à Jaffa (§ 175), et à Larnaca, dans l'île de Chypre (§ 233).

Les membres de la congrégation de femmes fondée en 1822, à Montmirail, en France, sous le nom de dames de Nazareth, pour travailler à l'instruction et à l'éducation des enfants de la classe pauvre ou moyenne, tiennent depuis 1854 une école à Nazareth et soignent en même temps les malades de la ville (§ 190).

Les dames du Bon-Pasteur dirigent en Egypte et dans l'Asie mineure des établissements d'éducation pour les filles [1].

§ 268. Congrégation romaine de la Propagande.

A mesure que les divers peuples ouvraient leurs cœurs aux lumières de la foi, on sentit de plus en plus vivement le besoin de soumettre tous les efforts privés des missionnaires à une direction supérieure commune, partant de Rome, le centre de la communion catholique. Déjà le pape Grégoire XIII avait fondé, à Rome, pour diverses populations, des séminaires particuliers qu'augmenta Clément VIII. C'est de là que les franciscains tiennent leur séminaire pour les missions, placé près de Saint-Pierre-in-Montorio, les observantins, un autre séminaire près de Saint-

[1] Comp. *Zeitschrift Sion*. Augsb., 1857, n° du 11 août.

Barthélemy-all'Isola, et les mineurs conventuels, un autre près de Saint-Antoine. Mais ce fut en réalité le pape Grégoire XV qui donna à l'ensemble des missions l'unité nécessaire, en fondant, en 1622, la congrégation de la Propagande, dont les membres furent tirés du collége des cardinaux.

Urbain VIII poursuivit l'œuvre commencée, en fondant, en 1627, un séminaire général pour les missions, le collége Urbain, auquel il assigna des revenus et des priviléges, et qu'il plaça sous la direction immédiate de la congrégation de la Propagande. Cette congrégation, composée de vingt-deux cardinaux, de huit à dix prélats et de vingt-deux consulteurs choisis entre les théologiens éprouvés de Rome, devait prononcer sur les besoins spirituels des diverses nations, s'assurer de la capacité et de la pureté de la foi des missionnaires, leur conférer ensuite de pleins pouvoirs et les munir des ressources qui leur sont nécessaires au moyen de revenus fixes ou des offrandes de la charité chrétienne.

Les importantes fondations de quelques nobles bienfaiteurs favorisèrent le développement de cette magnifique école, qui reçoit des enfants et des jeunes gens de toutes les nations de l'univers pour les préparer aux missions. Tous les rits existant dans l'Eglise catholique, l'arménien, le grec-melchite, le syriaque, le copte, le maronite, le chaldéen et le latin sont représentés là par des élèves des circonscriptions ecclésiastiques où ils sont en usage. Les Orientaux qui y sont admis apprennent d'abord le latin, et en même temps, dans les classes inférieures, l'histoire, la géographie et l'arithmétique. L'étude de la philosophie dure deux ans ; celle de la théologie, quatre ans ; on joint à cette étude celle des langues. La direction spirituelle et la surveillance des élèves, ainsi que l'administration temporelle de l'établissement sont confiées aux Pères de la société de Jésus. Ces écoliers, venus de toutes les parties de la terre, produisent sur l'observateur, par la conformation de leur visage, leur tenue, leur démarche et leur langage, une impression toute particulière, non-seulement les Chinois à tête pointue et les Abyssiniens au teint brun foncé, mais aussi les Indiens, les Syriens, les Egyptiens, les Chaldéens,

les Géorgiens, les Grecs, les Slaves et les Allemands. Cette diversité de nationalités est surtout sensible le jour de la fête des langues, l'avant-veille de l'Epiphanie. Ce jour là, les élèves récitent dans leurs langues des travaux en prose et en poésie, ou des chants à la gloire du Sauveur qui a daigné paraître dans sa clémence et dans sa grâce pour sauver le monde.

Dans la bibliothèque du collége, qui renferme, outre une collection d'incunables, plusieurs manuscrits orientaux, c'est l'histoire de l'Eglise qui est le mieux représentée. Le musée possède, outre des antiquités chrétiennes importantes, différentes idoles envoyées par les missionnaires. Là aussi se trouvent les présents offerts au saint-père par les Indiens. L'imprimerie polyglotte, d'où sortent les livres de religion nécessaires aux missionnaires, les grammaires, les dictionnaires et autres livres scientifiques, peut être considérée comme l'une des premières du monde, vu l'immense variété de ses caractères. Outre les caractères des langues communes de l'Europe, elle en possède encore pour l'hébreu, le persan, l'arabe, le punique, le chaldéen, le syriaque, l'arménien, le géorgien, le samaritain, le copte, l'abyssinien, le sanscrit, le birman, le malabare, le thibétain, le bulgare, le slave et ses divers dialectes usités en Russie, en Illyrie, en Epire, en Moldavie, et d'autres encore.

C'est la Propagande qui chaque année envoie de jeunes missionnaires dans toutes les parties du monde, dans les sables déserts et brûlants du sud comme dans les neiges éternelles du nord, aux païens comme aux incrédules, mais là surtout où la bienfaisante lumière de la foi chrétienne ne brille pas encore et où le saint Evangile est accepté dans sa pureté, avec la morale et la civilisation chrétiennes, et où l'on peut répandre les bénédictions et les consolations que l'Eglise possède pour le temps et pour l'éternité. Mais il est rigoureusement défendu aux missionnaires catholiques de s'immiscer, en quelque manière et sous quelque prétexte que ce soit, dans les affaires purement civiles, et, à plus forte raison, simplement gouvernementales des pays où ils sont allés porter la parole de Dieu et administrer les sacrements.

La congrégation de la Propagande dirige les fidèles qui lui sont confiés en Orient, soit par des vicaires apostoliques, soit par des préfets et des évêques. Les vicariats et délégations apostoliques qui dépendent d'elle s'élèvent aux nombres suivants : 63 en Asie, 17 en Afrique, et 22 en Europe. Il y a encore, dirigées par la Propagande, 5 missions dans l'Amérique du Nord, 4 dans l'Amérique du Sud, et 10 dans l'Océanie ; chacune a ses maisons et ses colléges particuliers [1].

§ 269. Associations autrichiennes en faveur des catholiques de l'Orient.

L'empereur Léopold I[er] d'Autriche avait fondé, en 1664, le *Commissariat de Terre sainte*, pour assister plus facilement les catholiques d'Orient, exposés à bien des vexations. Les oblations de la charité affluèrent régulièrement jusqu'au 1784 ; l'établissement fut alors supprimé par Joseph II. Les valeurs en or, argent, obligations, etc., existant en caisse à cette époque, s'élevaient à plus de 180,000 florins. Lorsque l'empereur Ferdinand I[er] eut déclaré, par une ordonnance adressée à tous les ordinaires de la monarchie autrichienne, que les fidèles seraient invités chaque année, le vendredi-saint ou un dimanche de Carême, à verser une aumône en faveur de la Terre sainte, on réunit, dès la première année, plus de 50,000 florins, et l'on entrevit le prochain rétablissement du Commissariat de Terre sainte. Il eut lieu, en effet, par décret impérial du 13 juin 1843. Le Commissariat fut placé sous la protection du prince-archevêque de Vienne et soumis à un règlement spécial, composé de vingt et un paragraphes [2].

[1] G. Philipps et G. Gœrres, *Hist.-polit. Blætter*. Munich, 1842, p. 84 et suiv., 193 et suiv., 274 et suiv.

[2] Nous citerons les suivants :

§ 1[er]. Pour le soutien et la conservation de la religion catholique, pour l'accroissement de la gloire de Jésus-Christ, notre Sauveur, dans les lieux qu'il a consacrés par sa vie et ses souffrances, pour aider au salut des âmes qui vivent en ces lieux ou des chrétiens qui les visitent en pèlerinage, on fera chaque année, dans tous les diocèses, pendant la semaine sainte une quête dont le produit sera religieusement employé à ces fins, d'après les pieuses intentions des donateurs.

On n'a donné jusqu'ici que des renseignements favorables sur l'action bienfaisante de cette utile institution [1].

Outre le Commissariat de la Terre sainte, s'est encore formée dans la capitale de l'Autriche la Société de l'Immaculée-Conception de Marie pour assister les catholiques en Orient. Elle est placée sous le protectorat de Son Eminence le prince-archevêque de Vienne, cardinal de Rauscher; elle a pour directeur le docteur Frédéric Hurter, conseiller impérial, puis l'abbé général de la congrégation des méchitaristes, à Vienne, etc. Cette nouvelle société a pour but spécial de porter remède aux nombreuses misères de tout genre qui pèsent sur les catholiques d'Orient dans toute l'étendue de l'empire turc, par exemple de suppléer au manque presque absolu de prêtres, de restaurer les édifices religieux et de leur assurer des revenus, de veiller, en un mot, à fournir tout ce qui est nécessaire ou utile pour le bien de la religion. Les membres de l'association paient 5 kreutzers par mois [2]. Depuis

§ 2. Comme des secours en argent ne peuvent seuls conduire à ce but et qu'il est nécessaire de veiller à ce que les chrétiens en pélerinage dans les saints Lieux y trouvent des prêtres pieux qui entendent leur langue et qui puissent travailler au salut de leurs âmes, on entretiendra de 4 à 6 prêtres originaires des Etats autrichiens, parlant l'allemand et une langue slave, ou le hongrois, ou l'italien, ou le français, comme missionnaires, à Jérusalem ou dans un couvent de la Syrie ou de l'Egypte.

§ 3. Pour diriger comme il convient l'emploi des aumônes recueillies et l'envoi des missionnaires, il sera institué à Vienne un Commissariat de la Terre sainte. Ce Commissariat sera composé d'un commissaire, d'un vice-commissaire, du syndic des couvents de Vienne et de deux assistants.

§ 4. Le prince-archevêque de Vienne aura toujours, à titre de protecteur, la surveillance et la direction du commissariat; en cas d'empêchement, il se substitue un délégué. Pendant la vacance de l'archevêché, le vicaire général de l'archidiocèse de Vienne devra gérer provisoirement les affaires.

§ 14. Les aumônes recueillies seront employées à solder les frais de voyage et de nourriture des missionnaires, à acheter des ornements d'église, des vases sacrés, des livres, etc., nécessaires aux couvents, en Orient, et à leur fournir l'argent dont ils ont besoin.

§ 16. Un compte-rendu sera respectueusement soumis chaque année. par le protecteur, à Sa Majesté impériale et royale, etc.

[1] *Missions-Notizen aus dem h. Lande.* Vienne, 1845 à 1858.

[2] *Organ des Vereins vom. h. Grabe.* Cologne, 1857, livrais. v, p. 113 et suiv.

des siècles, les catholiques autrichiens apparaissent, surtout dans les annales de l'Eglise de Jérusalem, comme les généreux bienfaiteurs et les amis compatissants de leurs frères d'Orient [1].

§ 270. Association française en faveur des missions.

Pendant le moyen-âge et jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les cloîtres avaient fourni une série non interrompue de missionnaires. Le riche patrimoine de l'Eglise offrait alors aux hérauts de la foi les moyens de suffire à leurs besoins, de bâtir des églises et des maisons d'éducation dans l'étendue des diverses missions. Les membres de la société de Jésus avaient pris, jusqu'en 1773, date de leur suppression, une part active à ces missions, et acquis, en Chine et ailleurs, des droits immortels à la reconnaissance des peuples. Mais le torrent révolutionnaire qui se déchaîna sur la France à la fin du siècle dernier, ayant détruit les couvents et les établissements en faveur des missions, et étendu ses ravages bien au delà des frontières de la France, les missions catholiques se trouvaient, au commencement de ce siècle, singulièrement menacées et dépourvues de ressources.

Mais il ne sommeille ni ne dort, Celui qui garde Israël (Ps. cxx, 4). Au moment où le mal était extrême, la main secourable du Tout-Puissant se fit sentir. Une vie nouvelle éclata de toutes parts, et de nombreuses créations, dues à la charité et à la magnificence chrétiennes, firent voir combien est puissant le souffle de vie qui anime l'Eglise de Dieu. Avec les ordres anciens de nouveaux s'appliquèrent aux missions; il se forma même des congrégations de femmes, qui, pleines de dévouement et fortifiées par la vertu des sacrements, firent vœu de se consacrer à l'œuvre des missions, en se chargeant du soin des malades et de l'éducation de la jeunesse de leur sexe.

Pour réunir les ressources nécessaires à l'entretien des missionnaires, se forma, en 1822, près du tombeau des martyrs de Lyon, l'association pour la propagation de la foi. On devait aider

[1] *Missions-Notizen aus dem h. Lande.* Vienne, 1849, livrais. III, p. 58, et autres.

les missionnaires par des prières et des aumônes. Pour atteindre le premier but, on devait réciter chaque jour un *Pater* et un *Ave* avec la courte invocation : *Saint François-Xavier, priez pour nous;* pour le second, on faisait une aumône d'un sou par semaine.

Les deux conseils supérieurs de l'association, dont l'un centralise à Paris et l'autre à Lyon les aumônes, sont chargés d'en faire la répartition et de les faire tenir aux diverses missions. Les Annales de l'association, distribuées chaque année aux associés, en six livraisons, racontent les épreuves des missionnaires et les résultats de leur apostolat, et rendent un compte exact des aumônes recueillies et de leur emploi.

Les papes ont, à plusieurs reprises, accordé leur bénédiction à cette association, qu'ils ont aussi enrichie d'indulgences. Grâce à la Providence divine, elle a pris une extension qui autorise les plus belles espérances. Non-seulement la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre et la Belgique, mais les deux Amériques, l'Espagne, la Grèce, le Levant, le Portugal, la Hollande, l'Océanie, la Suisse et divers autres pays du nord de l'Europe, se sont faits les tributaires de la charité. D'après les comptes publiés, les aumônes se sont élevées en 1856 à près de 4 millions. Les missions d'Asie ont reçu 1,313,796 fr.; celles d'Europe, 819,321 fr.; celles d'Afrique, 277,642 fr.; le reste a été envoyé aux missions d'Amérique et d'Océanie. Le total des recettes a atteint, en 1857, 4,191,716 fr. 27 c., et 4,410,204 fr. 99 c., en y comprenant le reste de 1856.

En Asie, ont reçu des secours de l'association : Mgr Massubini, archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie mineure ; la mission d'Aïdin, les écoles des frères et l'établissement des sœurs du Bon-Pasteur ; la mission des lazaristes, à Smyrne, et l'établissement de sœurs de la Charité ; la mission des lazaristes, en Syrie, et les établissements des sœurs de la Charité à Beyrouth et à Damas ; la mission des lazaristes, en Perse ; Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem ; les Pères du Saint-Sépulcre à Jérusalem ; Mgr Planchet, archevêque et vicaire apostolique dans la Mésopotamie, le Kurdistan et la Basse-Arménie ; Mgr l'archevêque Brunoni, délégat apostolique en Syrie ; la mission de la société de

Jésus, en Syrie ; la mission arménienne, en Perse ; la mission des Pères méchitaristes, en Perse ; la mission des Pères capucins dans l'Anatolie, la Syrie, la Mésopotamie, à Bagdad et Agra ; les missions des Pères dominicains dans la Mésopotamie et le Kurdistan, la mission des carmes en Syrie ; la mission de l'île de Chypre et celle d'Aden, en Arabie, etc.

En Afrique : la mission des Pères jésuites, en Algérie, et des Pères mineurs, à Tripoli (Barbarie) ; Mgr Perpetuo-Guasco, évêque et vicaire apostolique d'Egypte, et les différents rits unis, ainsi que les écoles des frères et l'institut des sœurs du Bon-Pasteur ; la mission des lazaristes, à Alexandrie, en Egypte, ainsi que le collége et l'établissement des sœurs de la Charité ; la mission des Pères mineurs dans la Haute-Egypte, le vicariat apostolique d'Abyssinie (mission des lazaristes), etc.

En Europe : Mgr Mussabini, archevêque et administrateur du vicariat apostolique de Constantinople, et les écoles des frères ; Mgr Hassoun, primat arménien catholique de Constantinople, et les diocèses du rit arménien ; les missions des lazaristes, à Constantinople, Salonique, Monastir et Santorin ; la mission des Pères capucins à Constantinople et dans l'île de Céphalonie ; la mission de la préfecture apostolique des Pères mineurs, à Constantinople ; les missions de la société de Jésus, à Tine et à Syra ; Mgr Alberti, évêque de Syra et délégat apostolique en Grèce, ainsi que les écoles des frères ; Mgr Cuculla, archevêque de Naxos, et Mgr Rivelli, évêque de Corfou ; Mgr Bergeretti, évêque de Santorin, et Mgr Zaloni, évêque de Tine ; les sœurs de la Charité, à Constantinople et à Salonique ; Mgr de Stéfano, évêque et vicaire apostolique de la Moldavie ; Mgr Parsi, évêque et administrateur du vicariat apostolique de la Valachie et de la Bulgarie ; Mgr Barisisch, évêque et vicaire apostolique de l'Herzégowine, ainsi que la mission de la société de Jésus ; Mgr Ciurcia, évêque d'Alessia. Mgr Topich, évêque de Scutari, Mgr Bogdanowich, évêque de Scopia ; Mgr Séverini, évêque de Sappa ; Mgr Pooten, archevêque d'Antivari ; Mgr Raphaël d'Ambrosio, archevêque de Durazzo [1], etc.

[1] *Annales de la propagation de la foi.* Munich, 1857, p. 557 et suiv.

§ 271 Association bavaroise pour les missions.

Sa Majesté le roi Louis de Bavière approuva, le 17 juillet 1838, la fondation d'une association pour venir en aide aux missions de l'Asie et de l'Amérique du Nord ; elle était placée sous le protectorat du roi et sous la direction perpétuelle de l'archevêque de Munich-Freysing.

L'épiscopat bavarois, fidèle à la mission donnée par Jésus-Christ à son Eglise (*Matth.*, XVIII, 19 ; *Marc.*, XVI, 15), prit fort à cœur l'établissement de cette association, connue sous le nom d'Association du roi Louis. Il invita les pasteurs des âmes à faire connaître à leurs paroissiens les besoins, les fatigues et les dangers des missionnaires au milieu des païens et des infidèles, et à leur montrer particulièrement le mérite qu'ils auraient à participer par leurs aumônes à l'association. Les membres devaient en outre s'appliquer à vivre dans la piété et la crainte de Dieu, et par conséquent recourir de temps en temps au moyens de salut dont l'usage leur permettrait de faire de leurs aumônes un sacrifice agréable à Dieu et méritoire pour eux-mêmes, et de se réjouir des bénédictions tombées du ciel pour favoriser la propagation de la foi catholique.

D'après les règles de l'association, chaque membre s'engage à verser pendant un temps qu'il fixe à son gré une aumône d'un kreutzer et demi par semaine (6 kreutzers par mois [1]), et à réciter chaque jour la même prière que les membres de l'association lyonnaise. Des collecteurs déterminés devaient remettre leurs collectes entre les mains de leurs curés : ceux-ci les adressaient, par l'intermédiaire de leurs doyens respectifs, à la chancellerie épiscopale, qui les transmettait à la direction centrale à Munich. Cette direction est chargée de distribuer en conscience les aumônes recueillies, conformément aux résolutions d'une commission, dans la proportion de deux tiers pour les missions, spécialement celles de l'Asie et de l'Amérique du Nord, et un tiers

[1] 21 centimes environ.

pour les Pères du Saint-Sépulcre. Toutefois, pour ces derniers, la subvention annuelle, y compris les revenus provenant d'une fondation royale, ne doit jamais dépasser un maximum de 6,000 florins[1].

L'association bavaroise du roi Louis, dont la direction centrale doit présenter chaque année au roi un rapport sur ses opérations, est autorisée à entretenir avec la congrégation romaine de la Propagande, avec les missions catholiques situées hors de l'Europe, et, sous le bon plaisir du gouvernement impérial et royal d'Autriche, avec la direction de la fondation de Léopold, à Vienne, les relations nécessaires pour marcher vers le but commun[2]. Les aumônes fournies jusqu'ici par les six évêchés et les deux archevêchés de Bavière s'élèvent à une très-forte somme; ainsi, le seul diocèse d'Augsbourg a donné, depuis 1839 jusqu'à 1857 inclusivement, la somme de 322,421 florins 22 kreutzers 4 deniers (670,636 fr. environ).

Cependant on connut de mieux en mieux, en Occident, la situation nécessiteuse des Pères du Saint-Sépulcre. Le roi Louis de Bavière accorda, en 1843, que chaque année, le dimanche des Rameaux, dans toutes les églises du royaume, il serait fait une quête pour ces Pères et pour les couvents de leur ordre, situés en Palestine et en Syrie. Les Pères n'avaient pas alors moins de vingt et un établissements à entretenir, avec le nombre de religieux nécessaire pour les missions. Dans chacun de ces établissements, ils devaient donner gratuitement à tous les pèlerins chrétiens, pendant trente jours, et dans leur maison de Jérusalem, pendant trois jours au moins l'alimentation, faire en outre une aumône à tous les pauvres chrétiens qui se présentaient, de quelque confession qu'ils fussent, et fournir à l'entretien des veuves chrétiennes tombées dans la pauvreté, afin de les empêcher, elles et leurs enfants, de renoncer à leur foi. Enfin, l'entretien des bâtiments des saints Lieux coûtait des sommes importantes, et l'on ne pouvait écarter que par de perpétuels sacrifices d'argent l'oppression et les vexations des Turcs et des schisma-

[1] 12,480 francs.

[2] Lettre circulaire de l'ordinaire épiscopal d'Augsbourg du 13 mars 1839.

tiques[1]. Le sixième des sommes recueillies s'ajoute depuis lors au capital donné par le roi Louis ; il est placé à intérêts pour l'augmenter, et tout le reste est transmis par l'intermédiaire de l'archevêque de Munich aux Pères du Saint-Sépulcre. Jusqu'ici les catholiques de Bavière ont largement contribué à cette œuvre : les fidèles du seul diocèse d'Augsbourg, de 1844 à 1858, ont offert, à eux seuls, la somme de 44,763 florins (93,107 fr.) pour venir en aide aux Pères de Jérusalem.

§ 272. L'association du Saint-Sépulcre.

Au printemps de 1855, dans la vieille cité catholique de Cologne, plusieurs hommes pleins de zèle pour la gloire de Dieu et le salut du prochain se réunirent dans le but de fonder une association en vue d'obtenir des ressources pour améliorer autant que possible la triste situation des catholiques de la Terre sainte. Se confiant en la charité et le dévouement souvent éprouvés du peuple catholique, en la protection de la bienheureuse Vierge, et en l'appui du divin Sauveur, ils se mirent avec activité à organiser l'association, à laquelle on crut devoir donner le nom *d'Association du Saint-Sépulcre*. Ceux qui sont parfaitement au courant de la situation de la Terre sainte affirment qu'une association pour veiller aux intérêts catholiques, en Orient, est d'autant plus désirable et nécessaire, que l'Espagne, le Portugal, la Sardaigne, etc., ne laissent plus couler avec autant d'abondance les sources qui portaient leurs secours aux catholiques de l'Orient. Son Eminence Mgr le cardinal Jean de Geissel, archevêque de Cologne, approuva, le 30 juin 1855, les règlements de l'association et en accepta le protectorat que lui offraient les fondateurs[2].

[1] Circulaire de l'ordinaire d'Augsbourg du 13 novembre 1843, sur la situation nécessiteuse des Pères du Saint-Sépulcre, à Jérusalem.

[2] Les statuts portent :

§ 1er. L'association se nomme, conformément à son but, Association du Saint-Sépulcre pour favoriser les intérêts catholiques dans la Terre sainte ; elle fixe son siége à Cologne.

§ 2. L'association cherchera à remplir sa mission de la manière suivante : 1° En soutenant les gardiens des saints Lieux, les franciscains de la Terre

Le président de l'association, M. le chanoine et conseiller ecclésiastique Strauss, à Cologne, crut qu'il était convenable et utile d'informer les archevêques et évêques d'Allemagne (ceux d'Autriche exceptés, puisque ce pays possédait déjà un Commissariat

sainte et le patriarcat de l'Eglise catholique, à Jérusalem, ressuscité par N. T. S. P. Pie IX, parce qu'il comptait beaucoup sur la charité de l'Occident; 2° en pourvoyant à l'entretien du culte catholique, dans les églises de Jérusalem, de Bethléem, de Nazareth, par l'envoi d'ornements, de vases sacrés, etc.; 3° en contribuant à l'entretien des églises, des édifices et monuments religieux élevés aux saints Lieux, particulièrement à la reconstruction, devenue nécessaire, de la coupole de l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem; 4° en venant au secours des établissements religieux de la Terre sainte, qui se trouveraient dans le besoin, comme ceux des sœurs de Saint-Joseph, qui se consacrent à l'éducation de la jeunesse de leur sexe, et ordinairement de la jeunesse pauvre, à Jaffa, Jérusalem et Bethléem, et aussi, selon les circonstances, ceux des franciscains à Alexandrie et au Caire, qui appartiennent également à la Terre sainte; 5° en organisant et en encourageant les pèlerinages des Allemands en Terre sainte.

§ 3. Pour atteindre les buts indiqués, l'association, par l'intermédiaire de son conseil, entretiendra des rapports directs avec les autorités ecclésiastiques de Terre sainte.

§ 4. Sera membre de l'association tout catholique qui acquittera une cotisation anuelle de 5 groschen d'argent.

§ 5. Le soin des affaires de l'association est confié à un conseil composé de douze membres : pour la première fois il sera nommé par l'archevêque précité de Cologne; dans la suite il se complètera lui-même, sous réserve de l'approbation de Mgr l'archevêque d'alors.

§ 6. L'association se place sous la protection du divin Sauveur et de la bienheureuse vierge Marie; elle se fonde surtout pour maintenir en honneur les lieux illustrés par leur vie et par leur mort; elle choisit pour son protecteur Son Eminence Illustrissime Mgr Jean de Geissel, cardinal-archevêque, et chacun de ses successeurs sur le siége archiépiscopal de Cologne.

§ 7. Le conseil emploiera, sous la surveillance de son haut protecteur, et selon ce qui est dit au § 2, les ressources mises à sa disposition.

§ 8. En se conformant à l'organisation ecclésiastique, le comité adressera, par la voie du *Moniteur ecclésiastique,* ou de quelque autre manière, à MM. les curés et doyens ruraux une invitation à entrer dans l'association; et si, comme on doit l'espérer dans l'intérêt de cette bonne œuvre, ils y consentent, chaque curé sera chargé de diriger les affaires de l'association dans sa paroisse, et de faire parvenir, par l'intermédiaire de MM. les doyens, au comité ou au trésorier nommé par lui, les recettes ordinaires et extraordinaires, en y joignant l'indication du nombre des membres de l'association.

§ 9. Chaque année le comité établira l'état des affaires de l'association

général pour les contrées d'Orient), de la fondation de l'association nouvelle, et de les inviter d'une manière spéciale à la soutenir.

Jusqu'au 10 décembre 1856, on a recueilli en cotisations 4,116 thalers (15,435 fr.) : 1,006 thalers (3,772 fr. 50) ont été envoyés à Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem, pour la restauration de l'église Sainte-Anne, dans cette ville; 268 thalers (1,005 fr.) à différents établissements religieux; aux couvents de Jérusalem, d'Alexandrie, de Bethléem, de Nazareth, de Saint-Jean dans le désert et de Jaffa, 860 thalers (3,225 fr.); enfin 26 thalers (97 fr. 50) à l'école des filles à Alexandrie. Après une autre distribution, Mgr Valerga put acquérir un sanctuaire, la grotte de Saint-Jean dans le désert, situé au sommet d'une ligne de rochers à pic appartenant à la chaîne des montagnes de Juda; l'association lui adressa 100 thalers pour l'ornementation du sanctuaire, et une autre somme de 1,000 thalers pour l'œuvre des écoles à Jérusalem, Saint-Jean, Bethléem, Nazareth et Jaffa. Pour le cas où l'on réussirait à acquérir le cénacle, situé à Sion, et ancienne propriété des franciscains, l'association promit une allocation proportionnée à l'importance de cette acquisition.

Pour favoriser plus facilement encore les intérêts catholiques en Terre sainte, l'association publie un journal intitulé la *Terre sainte*. Il paraît à Cologne, en six cahiers par an (un volume et demi). Il renferme des données sur la situation des chrétiens d'Orient, sur les monuments religieux des contrées bibliques, sur les pèlerinages anciens et modernes et sur les ouvrages scientifiques ou artistiques qui ont déjà paru ou qui doivent paraitre prochainement [1].

et publiera des détails aussi étendus que possible sur la situation de la Terre sainte.

[1] Ce journal, organe de l'association, coûte 15 silbergroschen par an (1 fr. 50); toutefois, les membres de l'association qui paient une cotisation annuelle d'au moins 1 thaler (3 fr. 75), le reçoivent gratis.

§ 273. Association pour l'éducation chrétienne en Orient,

La France catholique, qui depuis tant de siècles envoie un si grand nombre de missionnaires porter la foi dans toutes les parties du monde, a, par une nouvelle création empreinte du plus pur zèle apostolique, mérité l'admiration et les remercîments de tous ceux qui savent encore apprécier à leur vrai prix les biens spirituels, et pour qui la religion et la civilisation ne sont pas des noms vides de sens. En 1855, il s'est formé à Paris une nouvelle association sous le nom d'Œuvre des écoles d'Orient. Son but est de fonder en Orient des écoles pour les deux sexes, afin de procurer, par l'enseignement donné dans ces écoles, la conversion des Grecs schismatiques, et de préparer peu à peu, avec le secours tout-puissant de la grâce divine, la conversion des mahométans et leur entrée dans la civilisation. Devient membre de cette œuvre quiconque verse au moins 10 fr. pour être employés dans ce but.

Il existe sans doute, non-seulement dans les villes les plus importantes, telles que Constantinople, Alexandrie, le Caire, Smyrne, Salonique, Damas, Alep, mais encore dans d'autres villes et bourgs moins importants, comme Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Beyrouth, Saïda, Kaïpha, Jaffa, sur le Liban, etc., des écoles chrétiennes dirigées par les lazaristes, les jésuites, les frères des Ecoles pauvres, les sœurs de la Charité et d'autres congrégations de femmes (§ 265); mais il faut entretenir constamment ces écoles, et il paraît avantageux et nécessaire d'en fonder de nouvelles. Voici un passage du programme de l'association. « Dans les lieux où l'église ne répondra pas aux besoins, nous bâtirons. Nous ne nous bornerons pas à des secours en argent : nous enverrons aux uns des images, des statues, des ornements d'église; aux autres des livres, des instruments de physique et d'astronomie; nous porterons notre attention sur tous les besoins, et nous nous efforcerons d'être, après Dieu, la providence des maîtres et des élèves.

La pensée qui domine cette nouvelle création de la France

catholique porte visiblement l'empreinte du zèle apostolique qui a jusqu'ici distingué les fils généreux et les nobles filles de ce grand peuple. L'œuvre a pour président le contre-amiral Mathieu. Parmi ses fondateurs et ses membres, elle compte le général de Lahitte, le sénateur marquis de Gébriau, le marquis Brignole-Sole, le comte Bertou, M. de Saulcy, et bien d'autres. Le P. Etienne, supérieur général de la congrégation des lazaristes, les PP. Daniel, Gagarin, Keller et Weld, de la société de Jésus, ainsi que le supérieur des frères des Ecoles, ont promis leur concours [1].

Dans une réunion générale tenue le 6 mars 1856, l'association française pour l'éducation chrétienne en Orient annonça que les ressources réunies jusqu'à ce moment avaient été consciencieusement employées à l'entretien des religieuses du Liban, des lazaristes de Santorin et des établissements des jésuites à Beyrouth, etc. Dans la réunion générale tenue dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, le 28 mai 1858, l'abbé Lavigerie traça le tableau des progrès de cette œuvre, entreprise avec la protection de Dieu, et fit connaître les secours importants fournis aux missionnaires et aux sœurs de la Charité [2] (*a*).

§ 274. Pèlerinages.

Une foi vive en Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, un ardent amour et une profonde reconnaissance envers lui, tels furent, dans tous les siècles, les mobiles des pèlerinages en Palestine. Les hommes pieux et croyants se sentaient poussés à contempler de leurs propres yeux les saints Lieux de Bethléem, de Nazareth, de Jérusalem, etc. Ils voulaient s'y répandre en prières et en actions de grâces au souvenir des prodiges divins et y puiser un nouveau courage pour parcourir le reste de leur carrière.

D'après le témoignage des annales de l'Eglise, il y avait déjà

[1] *Augsburger Postzeitung*, 18 mai 1856. — *Organ des Vereins vom h. Grabe.* Cologne, 1857, livrais. I, pag. 13 et suiv.; livrais. II, pag. 57.

[2] *Zeitschrift Sion.* Augsbourg, 10 juin 1858.

(*a*) Les offrandes versées du 16 avril au 31 juillet 1868 se sont élevées à la somme de 49,879 francs 15 centimes.

des pèlerinages aux saints Lieux de Palestine dès le second siècle. Ils se multiplièrent considérablement à partir du règne de Constantin le Grand. Dès ce même temps, d'après saint Jérôme et Théodoret, une foule d'hommes savants et pieux visitaient Jérusalem, Bethléem et Nazareth, et là, dans les élans de leur brûlante reconnaissance, ils redisaient l'amour infini du divin Sauveur.

A mesure que le christianisme s'étendit dans toutes les directions, s'accrut le désir de visiter ces lieux où Jésus-Christ a vécu, enseigné, opéré des miracles, et accompli, par ses souffrances et par sa mort, la rédemption du genre humain. Si, à diverses époques, il s'élevait des obstacles contre les pèlerinages, le courage des pèlerins ne se laissait point abattre, et leur main vigoureuse n'en saisissait qu'avec plus de courage le bâton du voyageur.

Lorsque les succès des Sarrasins leur eurent soumis la Palestine, ce fut Charlemagne (774-814) qui, par l'intermédiaire d'Haroun-al-Raschid, assura aux chrétiens sûreté et protection. Il eut la prévoyance de fonder en même temps un couvent latin pour subvenir aux besoins des pèlerins.

Pendant les siècles de foi et de charité du moyen-âge, les pèlerinages s'étaient considérablement multipliés, et, en 1064, 700 pèlerins suivirent l'archevêque de Mayence et les évêques Gunter de Bamberg, Othon de Ratisbonne et Guillaume d'Utrecht[1].

De nos jours, les pèlerinages en Terre sainte ont de nouveau repris leur cours de manière à rejouir les cœurs chrétiens. Il y a des départs réguliers de pèlerins en France et en Allemagne. En 1852 s'est spécialement formée à Paris l'Œuvre des pèlerinages en Terre sainte, sous la présidence de Mgr Sibour, évêque de Tripoli. Cette œuvre se propose de faciliter à tous les catholiques le voyage en Terre sainte, et d'exciter en eux le respect et l'amour des saints Lieux. On demande aux membres de l'association des prières, des aumônes et la communication des nouvelles con-

[1] Baronius, *Annales,* année 1064.

concernant la Terre sainte. Le conseil de l'œuvre doit s'occuper de préparer et d'organiser les pèlerinages qui ont lieu deux fois par an (vers le temps de Pâques et au mois d'août), et qui durent huit semaines. Le prix du voyage est de 1,000 à 1,250 fr. Presque toutes les conditions étaient représentées au premier pèlerinage français, en 1853[1].

Le comité de l'association de saint Séverin de Vienne a pris en main l'œuvre des pélerinages allemands, et le premier eut lieu vers Pâques, en 1855[2]. Quatre autres l'ont suivi, jusqu'à ce jour. Pour donner aux catholiques allemands la plus grande facilité possible, le comité central de cette association publia les conditions auxquelles le pèlerinage se ferait en 1858[3]; vingt-et-un

[1] *Organ des Vereins von h. Grabe.* Cologne, 1857, livrais II, p. 42 et suiv.

[2] J.-A. Kaltner, *Die erste deutsche Pilgerfahrt nach Jerusalem und Palestina*. Salzbourg, 1855.

[3] Voici le programme qui les renferme :

1° Le pèlerinage aura lieu s'il se présente un nombre suffisant de personnes admises à y prendre part.

2° L'admission d'une personne au nombre des pèlerins dépend du comité central de l'œuvre (Vienne, Ballgasse, rue de la Paume, n° 930); le même comité nomme le président, le vice-président et le trésorier de la société ; les pèlerins se soumettent par acte écrit à leur direction.

3° Les demandes et admissions se feront jusqu'au 15 février 1858, au plus tard. Ce jour là, et mieux encore plus tôt, la décision définitive touchant l'accomplissement ou non du voyage sera rendue publique par les journaux d'Autriche et d'Allemagne

4° Le prix du voyage est fixé, pour chaque personne indistinctement, à 500 florins d'argent, monnaie courante. Sur cette somme seront payés les frais du voyage par mer, l'entretien des chevaux et des chameaux pour le voyage par terre, la solde des guides et des porteurs, les bonnes-mains, etc.

5° Cette somme de 500 florins devra être remise en espèce ou garantie à l'œuvre au plus tard le 15 février 1858.

6° Quiconque se retire volontairement de la société durant le voyage ne peut réclamer le remboursement des sommes qu'il a versées. Le voyage accompli, les sommes qui resteront seront partagées également entre les pèlerins.

7° Les conditions énumérées aux §§ 3 et 5 une fois remplies, il est loisible aux pèlerins de se diriger, sans passer par Vienne, directement sur Trieste. Il va de soi que chacun doit s'y trouver muni d'un passeport en règle.

8° Le pèlerinage commence au départ de Trieste, le 13 mars, et se termine au moment où l'on rentre dans le port de cette ville. Le voyage dure deux mois. Les femmes ne sont point admises à ce pèlerinage.

pèlerins y prirent part, et parmi eux se trouvaient trois prêtres de l'évêché d'Augsbourg. La majorité appartenait à l'Autriche, les autres étaient de la Bavière, du Wurtemberg, de la Prusse rhénane et de la Silésie. Partis de Trieste le 13 mars 1858, ils arrivèrent le 27 dans la ville de Sion, où ils passèrent la semaine sainte et les fêtes de Pâques. Après une excursion vers le Jourdain, la mer Morte, Saint-Sabas, Bethléem et Saint-Jean, ils dirent adieu à Jérusalem le 9 avril, revinrent, par Naplouse (Sichem), Séboustich (Samarie), Nazareth et le mont Thabor, à Haïfa (Kaïpha), d'où, après une visite au couvent du mont Carmel, ils partirent le 16 avril pour Jaffa, et de là firent voile pour Alexandrie, etc.

La vue des saints Lieux produit assurément de diverses manières la confirmation de la foi et le renouvellement de l'esprit. Un pèlerin digne de foi atteste que ce voyage affermit la créance aux récits de la Bible, parce que les montagnes et les vallées, les fleuves et les lacs, etc., rendent encore témoignage, et parce que l'on n'apprend à bien apprécier les bienfaits du christianisme qu'en touchant du doigt la triste situation où l'islamisme a plongé les pays et les peuples qu'il a pu dominer. Ces pèlerinages, entrepris dans un esprit religieux et renouvelés chaque année, ne pouvaient manquer, par la conduite édifiante des pèlerins, de faire une bonne impression sur les infidèles et sur les catholiques disséminés dans ces contrées, ainsi que d'élever et d'encourager les missionnaires.

Depuis, la visite aux saints Lieux a été singulièrement facilitée; par suite de dispositions spéciales, les voyageurs isolés peuvent se rendre, dans le plus bref délai possible, par les vapeurs autrichiens du Lloyd, de Trieste à Alexandrie, de là à Jaffa (Joppé), d'où l'on fait à cheval, en un jour et demi, en passant par Ramlé, le voyage par terre à Jérusalem. Les pèlerins qui veulent s'embarquer dans un port d'Italie doivent employer des vapeurs français au départ de Gênes, de Livourne, de Civita-Vecchia et de Naples, ou des vapeurs anglais au départ de Malte, pour gagner Beyrouth et Jaffa. On peut recommander aussi la route du Danube, par Vienne, Pesth et Galatz, et de là, en prenant les vapeurs du Lloyd, par Constantinople, à Smyrne et Beyrouth.

Le printemps est toujours l'époque la plus favorable pour le voyage. Les pèlerins qui ont à leur diposition du temps et de l'argent pourront, sous la conduite d'un drogman chargé, d'après un contrat conclu devant le consul, de fournir aux nécessités du voyage, faire une excursion de Jérusalem au Jourdain, à la Mer morte, à Saint-Sabas et Bethléem, ou faire à cheval la route de Jérusalem à Kaïfa par Naplouse (Sichem), le Thabor, Nazareth et le Carmel. Beaucoup choisissent la route la plus longue et vont directement de Jérusalem à Nazareth, de là au Thabor, au lac de Génésareth, à Banias, à Hasbeya, à Dschenin et Beyrouth, d'où ils reviennent en Occident soit par Smyrne à Trieste, soit par la Grèce ou par Constantinople, Pesth et Vienne. La compagnie française des Messageries nationales a établi une nouvelle ligne de paquebots à vapeur pour l'Orient : les départs ont lieu tous les vingt jours.

La connaissance de la langue italienne est d'un immense secours en Orient, où de temps immémorial des Italiens allaient faire le commerce ou même se fixer définitivement ; c'est aussi pour les voyageurs savants un grand avantage que d'avoir une teinture de la langue arabe. Le docteur Ph. Wolff a publié un recueil de termes et de tournures arabes pour répondre aux besoins les plus ordinaires [1].

Les Occidentaux doivent observer en Orient certains préceptes d'hygiène, et particulièrement s'abstenir de boissons échauffantes et de fruits verts. On recommande, pour se préserver de l'action funeste des rayons du soleil, de porter sur le linge de corps en coton un vêtement aussi léger que possible, mais chaud, une coiffure qui puisse en défendre et des lunettes de soie verte, excellente garantie contre la poussière et le soleil. Il est indispensable, pour parcourir les chemins mal frayés et rocailleux du pays et pour se garder des ordures qui encombrent les villes et les grands bourgs, de se munir de chaussures solides, par

[1] *Arabischer Dragoman für Besucher des h. Landes.* Leipzig, 1856. — *Handbuch für Reisende in den Orient* (îles Ioniennes, Grèce, Turquie, Asie mineure, Archipel, Syrie, Palestine, Egypte), avec cinq cartes. Stuttgard, 1850.

exemple de bottes à fortes semelles Afin de n'être pas par trop troublé durant son sommeil par des nuées d'insectes, les voyageurs expérimentés recommandent l'emploi d'une poudre de Perse contre les insectes, et l'acquisition d'une bonne moustiquaire d'étoffe légère. La dépense du voyage, y compris toutes les acquisitions nécessaires, s'élève, pour les pèlerins allemands, à 1,000 florins de monnaie courante (2,080 fr.) en première classe, et à 600 en seconde classe (1,248 fr.)[1]. Celui qui entreprend seul ce voyage fera bien, pour les cas imprévus, de se procurer des lettres de change pour Smyrne et Beyrouth, et de se munir en outre de monnaie d'or et d'argent française, de colonati d'Espagne et de vingtains (pièces de 20 kreutzers) d'Autriche. Il est facile de se procurer de l'argent turc dans les maisons de change à Smyrne, à Beyrouth[2], etc.

§ 275. Missions protestantes.

Dans les grandes places de commerce, comme à Smyrne, à Constantinople, à Jassy, à Bucharest, etc., il y a de petites agglomérations protestantes placées sous la surveillance du collége danois pour les missions ; mais il n'y a nulle part une population indigène attachée à la doctrine de Luther. Il y a des églises réformées à Constantinople, Smyrne et Alep. Les missionnaires de l'Amérique du Nord ont de petites stations à Beyrouth, Abeih, Hasbeya, Saïda, Tripoli et Mossoul ; la société de Londres pour les missions en faveur des Juifs a fondé des établissements à Constantinople et à Bucharest, et la mission de l'Eglise libre d'Ecosse en faveur des Juifs a des représentants à Constantinople et à Jassy[3].

[1] Dr C.-H. Zimpel, *Topographische Beleuchtung Jerusalems*. Stuttgard, 1853, p. 95 et suiv.

[2] Voici la valeur des monnaies courantes de Turquie : *Monnaies de cuivre :* le para vaut 1/2 centime; il en faut 40 pour faire une piastre. — *Monnaies d'argent :* la pièce de 20 piastres vaut environ 4 francs 32 centimes; les subdivisions de 1, 2, 5 et 10 piastres ont une valeur proportionnelle. — *Monnaies d'or :* la pièce de 100 piastres vaut 21 francs 60 centimes; la pièce de 50 piastres, environ 10 francs 80 centimes.

[3] C.-W.-M. Van de Velde, *Narrative of a Journey throug Syria and Pales-*

Depuis plusieurs années, les missionnaires protestants ont essayé, en répandant des Bibles et de petits traités de religion, et même en distribuant de l'argent, de faire quelques adeptes parmi les Arméniens [1]; mais jusqu'ici l'affaire des conversions n'a pas très-bien marché, puisque, de 1837 à 1850, le nombre des soi-disants convertis, y compris les familles des missionnaires et le reste du personnel de la mission n'atteint que 80 à Constantinople, 15 à Brousse, 13 à Trébizonde, 9 à Erzéroum, 41 à Eintab, 20 à Ada-Basar, et 40 à Nicomédie [2]. Le patriarche des Arméniens non-unis en résidence à Etschmiazin a essayé d'expulser des limites de son patriarcat, comme inventeurs de nouveautés, ces prédicateurs qu'il n'avait point appelés : il alléguait que ces envoyés n'avaient reçu aucune mission pour annoncer l'Evangile du Seigneur, et surtout ce motif que la simple diffusion de l'Ecriture sainte ne suffit pas à implanter la foi dans le cœur des hommes.

Quant à ce qui concerne l'action protestante parmi les nestoriens, les missionnaires américains Smith et Dwight, arrivés en Arménie et en Perse en 1830 et en 1831, on retrouvé à leur grand étonnement, parmi ces nestoriens, séparés de l'Eglise catholique depuis si longtemps, encore un grand nombre d'institutions et de dogmes catholiques, ou du moins des restes obscurcis de ces dogmes, par exemple, le culte des saints, la prière pour les morts, le signe de la croix, le jeûne, les sept sacrements, la présence réelle de Jésus-Christ au sacrement de l'autel, le respect pour le pape, la primauté de saint Pierre, etc. Pour s'ouvrir un accès auprès de ces peuples, les missionnaires protestants ont distribué de fortes sommes d'argent, fondé des écoles et repandu des Bibles. Malgré ces nombreux présents, les conversions au protestantisme ont été jusqu'ici bien restreintes, tandis que la mission

tine. Edimbourg et Londres, 1854. Edition allemande de K. Gœbel, Leipzig, 1855.

[1] Boré, *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient*. Paris, 1840, t. II, p. 54. — *Calwer Missionsblatt*, année 1846, n° 7.

[2] *Basler Magazin*, année 1851, p. 287. — M. Wagner, *Reise auf den Ararat und das Hochland Armenien*, 135.

catholique a déjà ramené beaucoup de nestoriens au catholicisme[1].

En Abyssinie, longtemps le missionnaire Gobat, actuellement évêque protestant à Jérusalem (§ 146, n° 5), au lieu d'annoncer l'Evangile et d'inculquer les commandements de Dieu, a mieux aimé défigurer de diverses manières les dogmes catholiques, afin d'exciter par là les chrétiens de l'Abyssinie contre l'Eglise catholique[2]. J. Mislin porte sur les missionnaires protestants résidant à Constantinople, soit méthodistes venus de l'Amérique du Nord, soit anglicans de l'Eglise établie ou de l'Eglise unie, ce même jugement (I, 131 et suiv.) : « Ils s'appliquent à propager des dispositious hostiles à l'Eglise catholique romaine, bien plus qu'ils ne consacrent leur temps et leurs forces à la conversion des infidèles et à l'instruction du petit nombre de protestants confiés à leurs soins. »

La conversion des Juifs n'est que le but apparent de la mission protestante en Palestine. L'évêque Gobat fait vendre à la porte de l'église du Saint-Sépulcre des Bibles protestantes aux pèlerins chrétiens de toutes les nations, et en fournit mêmes aux Bédouins du désert, ce qui lui permet de prétendre que la population chrétienne de Palestine et de Syrie est gagnée au protestantisme en public et en particulier. Toutefois le résultat à Jérusalem, d'après les nouvelles reçues jusqu'à ce jour, n'a pas de quoi flatter beaucoup les missionnaires, puisque, en dehors du personnel de la mission et des consulats d'Angleterre et de Prusse, ils ne peuvent compter qu'un très-petit nombre de coreligionnaires[3].

James Laird Patterson trace des missions anglico-protestantes en général un bien sombre tableau. Il affirme que les missionnaires, conformément à l'esprit si souple de l'Eglise établie d'Angleterre, pactisent avec les hérétiques de tous les pays, spécialement avec les nestoriens en Asie, les Coptes en Egypte, les

[1] Boré, *Correspondance d'un voyageur en Orient.* Paris, 1840, t. II, p. 353. — M. Wagner, *Reise nach Persien,* 1852, t. II, p. 129.

[2] E. Flandin, *Voyage en Perse.* Paris, 1851, t. II, p. 471. — *Histor.-polit. Blætter.* Munich, 1856, p. 1112 et suiv.

[3] *Ausland,* année 1849, p. 946. — J. Mislin, III, 297 et suiv.

Arméniens et les Juifs en Syrie et en Turquie. En outre, ils regardent les dogmes comme inutiles et les sacrements comme de pures cérémonies. En conséquence, ils permettent aux convertis de vivre extérieurement comme par le passé, se contentant du changement intérieur qui les fait Anglais (Ingliz) au point de vue politique comme au point de vue religieux. Le même auteur fait bien voir comment ces missionnaires (presbytériens, indépendants, baptistes, méthodistes, luthériens, congrégationalistes américains) anéantissent toute autorité, en prêchant qu'il faut acquérir la foi par des recherches individuelles dans la Bible : par là, ils travaillent aussi à la ruine de l'ordre politique et social. J. L. Patterson, révolté par ce qu'il avait vu en Orient touchant ces missions, déclare ouvertement que cette arme, employée sans scrupule contre les autres, se retournera encore contre l'Angleterre elle-même, comme cela est déjà arrivé au Cap, avec les Caffres et les Hottentots[1].

§ 276. Conclusion.

Avec la protection de Celui qui est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, qui donne le vouloir et le faire, nous avons parcouru le théâtre des évènements bibliques, depuis le Tigre et l'Euphrate jusqu'au Nil et au Jourdain, depuis l'Oronte jusqu'au Strymon, depuis le Tibre jusqu'au Guadalquivir, semant le long de notre chemin les pensées et les sentiments divers qui s'offraient à notre esprit; nous avons fait connaître les pays et les efforts des peuples bibliques; nous avons esquissé, dans leurs lignes générales, la vie et le mouvement des habitants actuels du Levant, afin d'offrir au lecteur avide de s'instruire, par ce rapprochement du présent et du passé, un tableau aussi net que possible. Après avoir interrogé les plus anciens monuments, ainsi que les témoignages modernes et contemporains, tournons notre attention sur l'Asie occidentale : c'est de toutes les contrées la

[1] James Laird Patterson, *Pilgerfahrt nach Jérusalem und Lage der oriental. Christen. — Histor.-polit. Blætter.* Munich, 1853, p. 302 et suiv.

plus digne de remarque et de respect, parce qu'elle a été consacrée par la vie, les actions, la passion et la mort du Fils de Dieu, Sauveur du monde, parce qu'elle a été le berceau de notre sainte religion, le berceau à jamais cher de notre foi, la patrie spirituelle de l'humanité, le domaine pour toujours mémorable de l'Eglise naissante.

Il n'est pas étonnant qu'un profond désir de fouler les sentiers révérés de l'Orient ait rempli les cœurs des chrétiens à toutes les époques, depuis le siècle d'Eusèbe et de saint Jérôme (330-400) jusqu'à celui de saint Antonin Martyr et de saint Willibald (600-760), et depuis les croisades jusqu'à nos jours. Les enfants de l'Eglise catholique surtout ont manifesté, dans les temps de calme comme aux époques de trouble, un filial et pieux amour pour la Terre sainte, sans craindre ni le fer empoisonné des Sarrasins, ni la mort dont les menaçait la fureur des éléments. Dans ce moyen-âge qui unissait à tant de foi tant d'énergie, cent mille des fils de l'Europe se levèrent à la voix de l'ermite d'Amiens, se réunirent autour de l'étendard de la croix, ce signe salutaire de foi et de victoire pour les chrétiens, et dans un saint enthousiasme, versèrent leur sang pour la défense de la Terre sainte. D'intrépides religieux, au péril de leur vie, menacée par les troupes d'infidèles dont ils étaient entourés, gardèrent les lieux sanctifiés par la vie et la mort du Sauveur, et y prièrent le cœur embrasé d'amour.

De nombreuses et violentes tempêtes se sont, à diverses époques, élevées et apaisées sur les rivages orientaux de la Méditerranée. Lorsque, par la faute des hommes, le sel de l'Evangile eut perdu sa vertu dans ces contrées bénies où avait lui pour la première fois la sainte lumière de la révélation divine, et que la plus grande partie des chrétiens s'y fut séparée volontairement du centre de l'unité catholique, le pâle croissant prit la place de la croix qui resplendissait aux rayons du soleil divin. L'arbre sous lequel, aux beaux jours des premiers temps, des millions d'âmes avaient trouvé le calme et la consolation, creusé chaque jour par l'indifférence et la manie de disputer, fut brisé par l'ouragan sarrasin, et il ne resta plus que des germes dispersés de la

vigueur chrétienne, constituant un bien triste héritage. Aussi, tout cœur généreux doit-il souhaiter ardemment que ces rejetons épars soient de nouveau entés sur cet arbre de vie catholique qui couvre la terre de son ombre, et que la division et la rivalité des diverses sectes chrétiennes soient englouties dans l'océan d'un éternel oubli. Assez longtemps l'Asie, cette fille comblée de richesses, a reposé dans le sein du mahométisme d'un sommeil énervant. Puisse-t-elle bientôt ouvrir les yeux et accueillir, les bras ouverts et avec un regard toujours favorable, l'astre ami de la vérité chrétienne et la morale qu'il éclaire.

Hélas ! le joug de fer des Osmanlis pèse encore sur la Palestine, la Syrie, l'Asie mineure et les autres parties de leur empire, arrêtant la croissance heureuse de l'arbre de la vie chrétienne. La Terre sainte ressemble encore à une cité serrée de près par les ennemis qui l'entourent, et le mot du prophète d'Anathoth n'a pas encore perdu sa vérité. *Les voies de Sion pleurent*[1]. Les villages détruits, les églises et les cloîtres ruinés attestent la barbarie des hordes albanaises ; souvent un cri de détresse poussé par les chrétiens opprimés retentit sur les hauteurs et dans les vallées dont la Bible a illustré les noms ; l'écho le redit aux rochers, sans que jusqu'ici un secours efficace de leurs frères dans la foi soit venu adoucir leur oppression. Si les peuples infidèles eux-mêmes ne souffrent pas qu'on profane les lieux qu'ils regardent comme saints, à combien plus forte raison les chrétiens devraient-ils veiller avec attention et activité à faire respecter les lieux que la vie et la mort du divin Sauveur ont rendus à jamais mémorables, s'efforçant ainsi de rehausser le nom chrétien dans cet antique pays, qui entendit les promesses de Dieu et les vit s'accomplir, et de le rétablir dans son ancienne dignité. L'homme privé honore et aime la maison paternelle et les champs de sa patrie ; le chrétien pourrait-il ne pas aimer et honorer la patrie de sa foi ; pourrait-il ne pas souhaiter que le foyer de sa religion obtienne la place d'honneur qui lui appartient? Les princes et les peuples chrétiens de tous les pays peuvent au moins s'unir pour

[1] *Lament.*, I, 4.

cè but dans une croisade pacifique : que leurs mains s'ouvrent tandis que leur cœurs prient, et qu'elles versent des aumônes pour adoucir la situation de leurs frères d'Orient, pour encourager l'activité des missionnaires catholiques. La bénédiction du ciel descendra certainement sur le denier versé dans ce trésor de Dieu : *Celui qui a pitié des pauvres prête au Seigneur à gros intérêts. En vérité, je vous le dis, ce que vous faites au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous le faites*[1].

Dans ces derniers temps on a fait beaucoup assurément pour l'extension de notre religion dans toutes les parties du monde. Le magnifique établissement fondé à Rome en 1622, par le pape Grégoire XV, pour la propagation de la foi, envoie chaque année dans les pays les plus lointains de jeunes missionnaires appartenant à tous les peuples. Ils vont visiter les déserts sablonneux brûlés par le soleil et où l'avidité du marchand n'ose pénétrer ; ils y plantent la croix au milieu des peuples barbares et travaillent à leur bonheur, en leur apportant la lumière de la vraie foi. (§ 268). A côté des efforts de Rome pour la propagation du christianisme, il faut signaler aussi les florissantes institutions en faveur des missions fondées en France (§ 270), en Autriche (§ 269), en Bavière (§ 271) et en d'autres pays ; elles méritent d'être mentionnées dans l'histoire du monde. L'Allemagne catholique, connaissant bien sa situation et son devoir et voulant être à leur hauteur, ne manquera pas de travailler, par ses conseils et ses actes, au progrès des missions d'Orient, alors surtout que les têtes couronnées donnent un exemple si digne d'être imité, qu'ils ont relevé la Terre sainte au point d'y faire revivre la liberté chrétienne et qu'ils veulent voir les saints Lieux entourés de l'honneur et du respect qu'ils méritent. Tel est sans contredit, tel sera toujours le plus ardent désir de tous les nobles cœurs de l'Allemagne. *Il vaut mieux donner que recevoir*, et l'assurance que l'on a d'avoir séché les larmes que nos frères d'Orient versent au milieu de leurs tristesses et de leurs nécessités est un bonheur préférable à l'or et aux richesses, une jouissance certaine pour

[1] *Prov.*, XIX, 17; *Matth.*, XXV, 40.

les derniers jours de notre vie. Les paroles que le grand pape Innocent III prononçait dans un discours public à Rome, vers la fin du onzième siècle, sont encore vraies de nos jours : « Jésus-Christ pleurait sur Jérusalem : il ne nous reste plus, à nous aussi, qu'à verser des larmes. Quelle poitrine serait assez fortement serrée pour renfermer ses soupirs ; quel cœur assez endurci pour ne pas fondre en larmes, en apprenant le sort déplorable de la Terre sainte, l'effrayante désolation de ce sanctuaire. Les voies de Sion sont désertes, parce qu'il n'est personne qui vienne à ses solennités ; ses adversaires ont triomphé d'elle [1]. »

Au moment où refleurit l'antique Eglise d'Afrique, les plaines de l'Orient nous envoient aussi des rayons d'espérance qui nous permettent de croire que cette Eglise va renaître à son tour, comme le phénix, de ses cendres, et nous apparaître dans une beauté, dans une magnificence toutes nouvelles. Par une disposition merveilleuse de la divine Providence, elle reçoit aujourd'hui de l'Occident la douce lumière de la foi, qu'elle lui porta dans les premiers siècles pour chasser les ténèbres du paganisme. Avec la grâce de Dieu, cette foi va briller sur ses ruines éparses et allumer dans les cœurs languissants l'étincelle d'une vie nouvelle. L'empire des Osmanlis, ce géant du passé, cet arbre immense du désert, après avoir tenu enfoncées profondément dans la terre ses racines qui supportaient son tronc gigantesque, ses puissants rameaux et sa tête superbe, porte aujourd'hui, comme Tithon, les rides de la vieillesse débile et s'affaisse peu à peu sous son propre poids. Le sommet de l'arbre chancelle, les branches se brisent, le tronc se pourrit à l'intérieur ; il lui reste à peine assez de vigueur pour pousser quelques rejetons. Les lourdes chaînes qui, depuis des siècles, tenaient les peuples de l'Orient captifs, s'en vont anneau par anneau, et les plus éclairés d'entre les Turcs reconnaissent eux-mêmes qu'ils ne sont plus que l'ombre pâle d'un royaume qui porte en lui des germes de mort. Assez longtemps l'islamisme a dévoré les forces vives des peuples, assez longtemps il les a laissés languir près des citernes vides de

[1] Frédéric Hurter, I, 221.

l'erreur. Puissent bientôt les fils du Coran (nous élevons les mains vers Dieu pour l'obtenir) s'abreuver à la source des grâces de l'Evangile, la seule vraie, la seule intarissable, y rafraîchir et y fortifier leurs âmes !

M. Etienne, procureur général de la congrégation de Saint-Lazare, écrivait de Malte le 29 novembre 1840 : « Ayant été appelé, par une disposition particulière de la Providence, à visiter les établissements de notre congrégation dans le Levant, j'ai pu sonder dans ce voyage l'état du catholicisme et ses espérances dans ces contrées, qui attirent en ce moment tous les regards de l'Europe. Je profite du repos auquel me condamne la longue quarantaine de Malte pour mettre en ordre mes souvenirs et vous communiquer les observations que j'en extrais.

» A mon avis, la question d'Orient, qui occupe tous les esprits, qui absorbe l'activité des hommes d'Etat, et fait craindre au sein de l'Europe une conflagration générale ne peut être résolue que par le catholicisme. Aussi sont-ils dans une grande erreur ceux qui pensent qu'il leur est donné de fixer les destinées de ce peuple, de s'approprier ou de se partager à leur gré ses dépouilles. De même qu'ils étaient loin de prévoir, il y a quelques années, l'état où se trouve aujourd'hui la Turquie, ainsi sont-ils impuissants à déterminer de quel côté elle doit tomber et à qui appartiendront ses ruines. Dieu laissera les hommes s'agiter et les gouvernements rivaux tirailler en tous sens cet empire agonisant ; tous leurs efforts n'auront d'autres résultats que de donner à l'Evangile le temps de s'établir partout, de rallier les esprits et de s'enraciner dans les cœurs. La dernière heure de la puissance ottomane ne sonnera que quand son patrimoine sera irrévocablement acquis à l'Eglise de Jésus-Christ.

» Telle est la conviction que remportera de l'Orient tout homme attentif au progrès qu'y fait notre foi, à mesure que l'empire s'affaiblit. Cette conviction, les Turcs eux-mêmes la partagent ; ils ont compris que leur règne est passé.

» Et, ce qui est plus remarquable, ce peuple, dont le caractère simple, loyal et noble commande encore l'estime, au sein de ses malheurs, a l'intime persuasion que c'est à nous à recueillir ses

débris. Autant il a de mépris pour les sectaires, qu'il confond avec les juifs dans une égale aversion, autant manifeste-t-il d'affection pour les catholiques [1]. »

Plusieurs faits permettent de conclure qu'avec les missionnaires catholiques (§§ 266 et suiv.), les membres des congrégations religieuses de femmes (§ 267) sont destinés par la Providence à opérer le rapprochement depuis si longtemps désiré entre les Turcs et les chrétiens. Le grand dévouement que les divers ordres religieux catholiques ont déployé pendant ces dernières années, à Constantinople, à Smyrne, à Beyrouth et en d'autres villes, lors de l'apparition du choléra, la charité avec laquelle ils ont bravé tous les dangers, en se consacrant au service des malades de toutes les croyances, leur ont valu l'estime la plus haute et la plus solide de la part des Turcs.

Toutefois, si la foi catholique est actuellement entourée en Orient, de l'éclat de la science et des trésors de la charité, elle y compte pourtant encore plus d'un adversaire. Ce sont les musulmans, enchaînés dans les formes immobiles de leur culte, les Druses belliqueux, avec leurs doctrines mystérieuses et idolatriques, les sectes gnostiques en Mésopotamie, les eutychiens disséminés dans l'Arménie et la Chaldée; les Grecs séparés, hélas, du centre de l'unité catholique. Il faut y ajouter le brahmisme, dans l'Asie centrale, et le bouddhisme, dans l'Asie orientale. Malgré ces nombreux et rudes obstacles, nos missionnaires allemands et particulièrement les missionnaires français, ne se lassent pas un seul instant d'annoncer l'Evangile et d'administrer les sacrements. L'action des missionnaires s'étend à plusieurs objets : ils sont voyageurs, maîtres d'école, médecins et gardes malades. Il leur faut apprendre à rendre les plus humbles services aux pauvres, aux malades et aux enfants. Ils connaissent la langue, les usages, les mœurs et l'histoire des peuples les plus sauvages ; les *Annales de la propagation de la foi* ne publient qu'une faible partie de leurs lettres, et cependant elles sont remplies de points de vue

[1] *Annales de la propagation de la foi,* année 1841, n° 40, p. 107 et suiv. — Comp. *Allgemeine Zeitung,* 28 janv. 1843, p. 222 et suiv. — Mislin, *loc. cit.*

nouveaux et de découvertes sur toutes les matières qui peuvent intéresser l'esprit humain. Ces importants travaux sont à peine connus en dehors du monde religieux, et cependant le monde savant aurait intérêt à les consulter [1].

Les miséricordes de Dieu sont infinies et grande est sa puissance dans ses élus. Comme autrefois, dans les temps apostoliques, le judaïsme et le paganisme se sont évanouis, comme l'opiniâtreté de l'un et l'orgueil de l'autre ont cédé, brisés par la doctrine de la croix, ainsi l'Eglise, dont les missionnaires portent chez tous les peuples l'étendard de la croix, espère-t-elle, en priant, que les peuples de l'Orient et les nombreux habitants de l'Angleterre et de l'Amérique du Nord tourneront leurs regards vers la grande maison paternelle qui a pour centre le Fils de Dieu et pour chef visible le successeur de saint Pierre. C'est l'ardent désir de bien des milliers de cœurs, que la dureté de l'islamisme se fonde au souffle si doux des éléments chrétiens, et que les rivalités des sectes chrétiennes s'éteignent aux saints Lieux de la terre de promission, afin que tous, devenus membres de l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique, pleins de foi, d'espérance et de charité, parviennent à l'éternelle patrie. Daigne le Dieu de bonté et de miséricorde (nous l'en prions les mains jointes et les regards levés au ciel) accorder à la terre cette grâce, lui qui dirige les cœurs des hommes comme le cours des ruisseaux; lui qui ouvre les trésors de la grâce d'après ses décrets impénétrables; lui qui accorde la plénitude de ses miséricordes aux malheureux et qui a donné son Fils unique au monde, afin que par lui nous ayons la véritable vie! *Le Seigneur bâtit Jerusalem et rassemble les enfants dispersés d'Israël. Il guérit ceux dont le cœur est brisé et panse leurs blessures* [2].

[1] *Ausland,* année 1850, p. 646.
[2] *Ps.* CXLVI, 2, 3; I *Jean,* IV, 9; *Rom.,* V, 19.

APPENDICE.

I.

HYMNES QUI SE CHANTAIENT ET PRIÈRES QUI SE RÉCITAIENT AUTREFOIS AUX SAINTS LIEUX DE JÉRUSALEM ET DE BETHLÉEM.

Procession qui se fait dans l'Eglise du Saint-Sépulcre.

Au début, près de l'autel de la colonne de la Flagellation.

HYMNE.

Eia fratres charissimi,
Christi mortis mysteria
Canamus, et vestigia
Sequamur corde flebili!
Qui pœnam primi criminis
Delet vigore sanguinis,
Hunc ad columnam acriter
Cædit Pilatus pessimus.

Cur sic, o crudelissime,
Flagellis eum percutis?
A quo vitam acceperas,
Vitam conaris rapere?
Cur tu, columna, solvere
Tunc noluisti Dominum,
Cum te crudeles milites
Rigassent ejus sanguine?
Cur non fregisti illico,
O tu columna, immobilis
Dolore Christi nimio,
Flagellis tantis languidi?

Bien-aimés frères, chantons les mystères de la mort de Jésus-Christ, et suivons ses traces, le cœur saisi de tristesse.

Il détruit par la vertu de son sang la peine due au premier péché; et le criminel Pilate, l'attachant à cette colonne, le fait fouetter jusqu'au sang!

Cruel, pourquoi lui infliger ainsi le supplice du fouet! Vous tenez de lui votre vie, et vous cherchez à lui ravir la sienne!

O colonne, que ne laissais-tu le Seigneur libre au moment où le fouet des barbares soldats fit jaillir son sang sur toi!

Eh! quoi, tu ne te brisas pas sur-le-champ, ô colonne! tu restas insensible aux douleurs du Messie, presque expirant sous ces horribles coups?

Il versait déjà son sang pendant sa divine oraison, sang qui à lui seul pouvait suffire, car une seule goutte de ce sang précieux était pour tous les hommes un riche trésor.

Nous donc qui brûlons d'amour pour le Seigneur flagellé en ce lieu, demandons-lui que par ses mérites il nous pardonne nos péchés.

A vous, Seigneur, honneur et gloire, en retour de tout ce sang que vous avez versé, de tous ces soufflets qui ont profané votre face sacrée.

Jam orans fudit sanguinem,
Qui potuit sufficere :
Nam gutta ejus sanguinis
Thesaurus fuit omnium.

Nos ergo, qui diligimus
Hunc flagellatum Dominum,
Rogamus, ut criminibus
Suis ignoscat meritis.

Gloria tibi, Domine!
Pro tanto fuso sanguine
Et alaparum copia
Vultui sacro indita. Amen.

ANTIENNE.

Pilate fit prendre Jésus et ordonna de l'attacher à une colonne et de le flageller jusqu'au sang.

℣. Il a vraiment pris sur lui nos faiblesses.

℟. Il a porté lui-même nos douleurs.

Apprehendit Jesum Pilatus, et ad hanc columnam ligatum fortiter flagellavit.

℣. Vere languores nostros ipse tulit.

℟. Et dolores nostros ipse portavit.

PRIÈRE.

O Jésus, notre Sauveur, secourez-nous, par votre flagellation, par votre précieux sang répandu ; effacez tous nos péchés, accordez-nous votre grâce, protégez-nous contre les dangers et les tentations, et conduisez-nous aux félicités de la vie éternelle. Vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Adesto nobis, Christe Salvator, per tuam personalem flagellationem et per tuum stillantem et aspersum sanguinem pretiosum, ut omnia peccata nostra deleas, nobisque tuam gratiam tribuas, et ab omni periculo et adversitate nos protegas, et ad vitæ æternæ gaudia perducas. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

En allant à la prison.

HYMNE.

Lui qui fit don de la lumière aux patriarches lorsqu'il les tira des ténèbres où ils étaient plongés, qui les orna des dons de la gloire céleste ;

Lui, le Sauveur de l'univers, prêt à sacrifier sa vie pour les hommes, on le jette dans l'obscurité d'un cachot !

O liens douloureux, qui enchaînez

Qui lucem dedit patribus,
Cum illos ab his tenebris
Eduxit, et cælestibus
Ornavit donis gloriæ;

Qui est Salvator sæculi,
Ac vitam propter hominem
Morti paratus tradere,
Obscuro datur carceri.

O dolorosa vincula,

Quæ Dei Patris Filium
Tenetis velut pessimum,
Ut mortem detis corpori,
Dimittite hunc et solvite
A Judæorum vinculis,
Qui delictorum vincula
Solvit amore morteque.
Suffeceras jam, tradere
Cum Judas ille voluit
Denariisque vendere
Pro tali brevi numero.
Solve tu, Jesu, animas
A criminum contagiis,
Quæ pietate corporis
Tui sacri deficiunt!
Ob peccatores talia
Tulisti in te, Domine!
Ut tuam lucrifaciant
Et mereantur gratiam.
Ignosce nobis, Domine!
Qui peccatorum pondere
Gravamur hic, quotidie
Ut detur tibi gloria.

le Fils unique de Dieu comme s'il était le plus vil pécheur, pour lui donner la mort,

Laissez-le libre et tirez-le des chaînes du peuple juif; c'est lui qui par son amour et sa mort délie les liens de nos péchés.

Vous avez assez fait, ô Jésus, lorsque le traître Judas, pour la somme dérisoire de quelques deniers, vous vendit à vos ennemis.

Délivrez, ô Jésus, les âmes que souille la tache du péché : effacez-la par les souffrances que votre charité vous a fait endurer.

O Dieu, vous avez enduré de pareils supplices pour les pécheurs, afin qu'ils méritent et reçoivent votre grâce.

Et nous que le poids de nos péchés écrase, accordez-nous le pardon, afin que chaque jour nous puissions vous glorifier.

ANTIENNE.

Ego eduxi te de captivitate Ægypti, demerso Pharaone in mari rubro, et tu me tradidisti carceri obscuro.

℣. Dirupisti, Domine, vincula mea.

℟. Tibi sacrificabo hostiam laudis.

Je vous ai tirés de la captivité d'Egypte, j'ai englouti Pharaon dans la mer Rouge, et vous m'avez jeté dans une obscure prison.

℣. Seigneur, vous avez brisé mes fers.

℟. Je vous offrirai un sacrifice de louanges.

PRIÈRE.

Domine Jesu Christe, angelorum decor, gaudium et libertas animarum, qui pro redemptione mundi capi, ligari, carcerari, alapis cædi, flagellari et conspui voluisti : fac nos, quæsumus, indignos famulos tuos, pœnas et contumelias pro tui nominis gloria lætanter suscipere, ut ad tuæ pietatis consortium mereamur feliciter pervenire. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Seigneur Jésus, vous qui êtes l'ornement des anges, la joie et la liberté des âmes, vous qui, pour le salut du monde, avez consenti à être arrêté, chargé de fers, jeté en prison, souffletté, flagellé, couvert de crachats, faites, nous vous en prions, que nous, qui sommes vos indignes serviteurs, nous supportions avec joie les peines et les opprobres pour la gloire de votre nom, afin que nous méritions de parvenir heureusement

à la possession de votre amour. Vous qui, etc.

En allant à l'endroit où furent partagés les vêtements de Jésus-Christ.

HYMNE.

Chantons maintenant un hymne à la gloire du Sauveur, et redisons-nous l'outrage que pour nous il subit de la part des impies.

Il est engendré du Père, et sa génération est éternelle : il est d'une seule substance avec le Père et l'Esprit consolateur.

De ses demeures célestes, par obéissance, il descend sur la terre, et revêtant la forme humaine, il remplit le monde de vertus.

Son éclat illumine les cieux qu'il a lui-même ornés d'étoiles : tandis qu'il prie, les anges l'adorent et de barbares soldats lui arrachent ses vêtements.

Il a rendu la vie aux morts ; il a glorifié les saints ; il a brûlé d'amour pour nous, et on l'abreuve d'opprobres et d'outrages.

Il donne aux lis des champs leur parure, aux arbres leurs fruits, et on le dépouille de sa tunique, on le laisse nu !

Les oiseaux qui dans les airs étalent leur plumage varié tiennent de lui cet ornement ; la campagne lui doit les roses qui l'embellissent, et on le prive de ses vêtements !

O nation détestable, ô nation riche de forfaits ! tu oses jeter le sort sur ces vêtements et les partager !

Voici le lieu où les soldats ont jeté le sort sur ces vêtements sacrés : ils les ont tous tirés au sort, pour que chacun pût prendre part au larcin.

Voici le lieu très-saint où le sort jeté sur les vêtements sacrés de Jésus accomplit la prophétie de David.

Canamus modo canticum
Ad Salvatoris gloriam ;
Dicamusque injuriam,
Quam passus est ab impiis.

A patre, qui est genitus,
A quo semperque gignitur,
Sed idem in essentia
Patris atque Paracliti ;

Qui a cœlorum sedibus
Descendit huc obediens,
In habituque hominis
Mundum replet virtutibus ;

Qui cælos implet lumine,
Ornat atque sideribus,
Et quem adorant angeli,
Hunc veste privant milites.

Qui vitam dedit mortuis,
Donatque sanctis gloriam,
Amore motus fervido,
Repletur ignominiis.

Qui campi vestit lilia,
Fructusque dat arboribus,
Suis privatur tunicis,
Sicque nudus relinquitur.

Qui vestit volatilia
Diversisque coloribus,
Ac ornat agros roseis,
Ipse privatur vestibus.

O gens iniquissima !
Quis te ditavit crimine,
Ut sortem in has poneres
Vestes, atque divideres ?

Hic super sacratissimas
Vestes miserunt milites,
Dantesque sortes omnibus,
Ut unusquisque raperet.

Hic locus est sanctissimus,
Ubi David oraculum
Completum est in sortibus
De Christi sacris vestibus.

Precamur ergo cernui
Te Creatorem sæculi,
Jam sic privatus vestibus
Nos indue virtutibus. Amen.

Le regard fixé vers la terre, ô Dieu créateur, nous vous en prions : dépouillé de vos vêtements, revêtez-nous du manteau de la vertu.

ANTIENNE.

Milites, postquam crucifixerunt Jesum, acceperunt vestimenta sua, dantes unicuique militi partem.

Après que les soldats eurent attaché Jésus à la croix, ils prirent ses vêtements et en donnèrent une partie à chacun.

℣. Diviserunt sibi vestimenta mea.
℟. Et super vestem meam miserunt sortem.

℣. Ils ont partagé mes vêtements,
℟. Et jeté le sort sur ma tunique.

PRIÈRE.

Benigne Jesu Christe, qui pro nostra redemptione ab indignis peccatorum manibus non solum in cruce nudus suspendi et mori voluisti, sed etiam tua sacratissima vestimenta partiri et donari permisisti : concede, ut spoliati vitiis, virtutibusque adornati, tibi Deo vivo et vero in cœlesti gloria præsentari mereamur. Qui vivis etc.

O doux Jésus qui, pour notre salut, avez voulu non-seulement être mis en croix par les mains impies des pécheurs et mourir, mais encore permettre que vos sacrés vêtements fussent partagés et donnés en présent : faites que, délivrés du péché et ornés de vertus, nous méritions de paraître, dans la gloire du ciel, devant vous qui êtes le Dieu vivant et véritable. Vous qui, etc.

En allant à l'endroit où fut trouvée la sainte Croix.

HYMNE.

Ad Crucis locum pergere
Debemus, et hanc quærere,
Velut fecerunt martyres,
Qui meruerunt gloriam.

Allons au lieu où fut trouvée la Croix pour la chercher à l'exemple des martyrs, qui ont mérité la gloire du ciel.

O Crux, miranda gloriæ
Scala, quæ ad cœlos elevas,
Per quam adscendit Dominus,
Ad Patrem fuso sanguine.

O Croix, divine échelle qui menez à la gloire, qui introduisez dans les hauteurs des cieux, quand le Seigneur eut versé son sang, c'est par vous qu'il monta vers son Père.

O Crux, arbor dignissima !
Qua mediante animæ
Adscendunt ad cœlestia,
Ad beatorum præmia.

O Croix, le plus magnifique des arbres, c'est par vous que les âmes parviennent aux célestes récompenses dont jouissent les bienheureux.

O Crux, scala excelsior
Cunctis altis arboribus !
Adjuva nos, ab infimis
Ad cœlos usque scandere.

O Croix, échelle qui dépassez en hauteur les arbres les plus élevés, aidez-nous à monter des profondeurs de la terre jusqu'au ciel.

Oui, vous êtes cette échelle céleste que le saint patriarche Jacob vit en songe et sur laquelle montaient et descendaient les anges.

Hæc illa est altissima
Scala, quam sanctissimus
Jacob vidit in somnio,
Per quam pergebant Angeli.

O Croix, véritable merveille qu'embellit le sang de Jésus-Christ, vous illuminez le monde entier en lui montrant l'armée des bienheureux.

O Crux, sic admirabilis,
Ornata Christi sanguine,
Quæ cum sanctorum agmine
Mundum illustras lumine !

O Croix, arbre plein de douceur, vous nous enseignez le mystère de la mort de Jésus-Christ, et vous nous avez donné part à sa joie et à ses mérites.

O Crux, arbor dulcissima !
Quæ mortis das mysterium
Christi, nobis et pretium
Donasti atque gaudium.

Salut, ô Croix, notre unique espérance ; c'est ici qu'Hélène vous trouva ; puissions-nous par vous mériter ici-bas le salut et la gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

O Crux, ave spes unica !
Inventa hic ab Helena :
Per te hic nobis gratia
Detur, et sursum gloria. Amen.

℣. Le signe de la croix paraîtra dans le ciel,

℟. Quand le Seigneur viendra juger les hommes.

℣. Hoc signum crucis erit in cœlo.

℟. Cum Dominus ad judicandum venerit.

PRIÈRE.

O Dieu, qui avez ici même, au moment solennel de l'invention de votre croix, instrument de notre salut, renouvelé les miracles de votre passion, faites que, par cet arbre de vie, nous acquerrions des droits à la vie éternelle. Vous qui vivez, etc.

Deus, qui hic in præclara crucis salutiferæ inventione passionis tuæ miracula suscitasti, concede ut vitalis ligni pretio æternæ vitæ suffragia consequamur. Qui vivis etc.

En allant à la chapelle de Sainte-Hélène.

HYMNE.

Implorons donc maintenant par nos louanges la protection de sainte Hélène, afin que, par ses mérites précieux, elle nous obtienne le pardon de nos fautes.

Nunc Helenæ suffragia
Quæramus primun laudibus,
Ut cum beatis meritis
Acquirat nobis veniam.

Hélène, sous l'inspiration de sa piété fervente, chercha la croix de Jésus et la trouva avec l'inscription, la couronne d'épines, les clous et la lance.

Devota Christi Helena
Crucem quæsivit fervida :
Quam reperit cum titulo,
Corona, clavis, lancea.

Pour s'assurer ce trésor, elle porta pour nous le poids de la crainte, et

Quam crucem ut acquireret,
Tulit timorem omnibus,

Sub pœna mortis illico
Amore ardens cœlico.
Inventa cruce Domini,
Canamus illi canticum,
Qui dedit talem gratiam,
Donatque sursum præmium.

O Helena sanctissima,
Quæ crucem tantæ gratiæ
Amasti totis viribus,
Nos tuis juva precibus.
Exaudi, sancta Trinitas,
Preces sanctorum omnium,
Ut per eorum merita
Dones et nobis gloriam. Amen.

brûlant d'un amour divin, elle brava même la peine de mort.

Maintenant que la croix est trouvée, chantons un hymne à la louange de Celui qui nous a fait uu tel présent, et qui nous réserve une récompense aux cieux.

O sainte Hélène, vous qui avez aimé de toutes vos forces cette croix, source de tant de grâces, aidez-nous de votre intercession.

O très-sainte Trinité, exaucez les prières de tous les saints, et, par leurs mérites, accordez-nous aussi la gloire. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Helena, Constantini mater, Hierosolymam petit.

℣. Ora pro nobis, beata Helena.

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Hélène, mère de Constantin, se rend à Jérusalem.

℣. Priez pour nous, sainte Hélène,

℟. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIÈRE

Deus, qui inter cætera potentiæ tuæ miracula etiam in sexu fragili virtutem rectæ intentionis corroboras : præsta, quæsumus, ut sanctæ Helenæ reginæ exemplo, cujus studio desideratum Regis nostri lignum sanctæ crucis detegere dignatus es, ea quæ Christi sunt, jugiter indagare et te favente consequi mereamur. Per eundem Christum, etc.

O Dieu qui, parmi les merveilles de votre puissance, accordez au sexe fragile le mérite d'une intention droite et pure, faites, nous vous en prions, qu'à l'exemple de la sainte impératrice Hélène, dont vous avez daigné faire servir le zèle à la découverte si désirée de la croix de notre Sauveur, nous recherchions sans cesse ce qui regarde Jésus-Christ, et par votre grâce, nous méritions de le découvrir. Par ce même Jésus-Christ, etc.

En allant à la colonne des Opprobres.

HYMNE.

Christi jam improperia,
Quæ tulit, et ludibria
Canamus, et purpuream
Vestem, sputa et alapas.
Jam flagellato corpore
Christi Jesu, effunditur
Sanguis ab his crudelibus,
Ave, Rex, conclamantibus.

Chantons maintenant les opprobres et les moqueries que Jésus a soufferts, le manteau de pourpre, les crachats et les soufflets.

Déjà Jésus est flagellé, et son sang coule sous les coups des barbares qui lui crient : « Roi, nous te saluons. »

Hélas! la couronne d'épines que ces bourreaux lui fixent sur la tête, le roseau dont ils le pressent inondent de sang son visage divin.

Hélas! pourquoi l'ont-ils ainsi couronné de ronces et d'épines, Celui à qui sont dus, de toute éternité, et l'honneur et la gloire.

Qu'un torrent de larmes inonde notre visage, par amour pour Notre-Seigneur, que les impies ont si horriblement couvert de crachats.

O Jésus, source de sainteté, accordez-nous de participer aux précieux mérites de ce sang divin qui a coulé de votre tête. Ainsi soit-il.

Perfundunt vultum sanguine,
Fixa corona capiti,
Quam ponunt illi milites,
Spinarum et arundine.

Heu, qui semper gloriæ
Honorisque meruerat
Coronam! Cur sic vepribus
Circumdant et aculeis?

Fundamus vultum lacrimis
Pro pietate Domini;
Vultum cujus sic impii
Fuderunt sputis sordidis.

O tu, Jesu sanctissime!
Concede nobis pretii
Partem sacrati sanguinis,
Quem tu fudisti, capitis. Amen.

ANTIENNE.

Je vous ai donné un sceptre royal, et vous avez placé sur ma tête une couronne d'épines.

℣. Seigneur, vous avez déposé sur sa tête

℟. Une couronne de pierres précieuses.

Ego dedi tibi sceptrum regale, et tu capiti meo imposuisti spineam coronam.

℣. Posuisti, Domine, super caput ejus,

℟. Coronam de lapide pretioso.

PRIÈRE.

Seigneur Jésus, qui, par compassion pour le genre humain, avez laissé placer sur votre tête sacrée une couronne d'épines et avez versé votre sang pour le salut de tous les hommes, écoutez nos humbles prières, exaucez-les, dans votre clémence, afin que, par votre miséricorde et votre amour infinis, nous recevions l'indulgence et le pardon de tous nos péchés. Vous qui, etc.

Domine Jesu Christe, qui humano generi condolens coronam spinarum in tuo sacratissimo capite suscepisti, et sanguinem tuum pro salute omnium fudisti : respice ad indignas preces nostras, ut a te clementer exauditis indulgentiam et remissionem omnium peccatorum nobis tribuas, per tuam magnam misericordiam et pietatem. Qui vivis, etc.

En montant au Calvaire.

HYMNE.

Les yeux baignés de larmes, hâtons-nous de monter au Calvaire; c'est là que par sa grâce Jésus nous pardonne à tous nos péchés.

Remplis de ferveur, gravissons la sainte montagne, et contemplons en

Ad montem nunc Calvariæ
Properemus cum lacrimis,
Ut Christus sua gratia
Ignoscat nobis omnibus.

Ad montem sanctum ibimus,
Devoti totis viribus,

Jesumque contemplabimur
In Cruce fixum pendere.
Ad montem hunc sanctissimum.
Eamus, ubi sanguinis
Christus tunc sacrificium
In Cruce pendens obtulit.
Ad locum nunc pervenimus,
In quo Salvator sæculi
Se obtulit pro omnibus,
Et hic emisit spiritum.
Ecce locus sanctissimus,
Sacratus Christi sanguine,
Qui hic salutem animæ
Invenit crucis opere.
Manus pedesque viscera
Dum hic foderunt impii,
Redemptionis gratia
Oblata est hic hostia.
O sacer sanguis, victima
Salutis nostræ animæ,
In hoc fusus Calvario
Ex Christi Jesu corpore!

Gloria tibi, Domine,
Pro nostro passo scelere :
Infunde nobis gratiam,
Quam acquisivisti sanguine. Amen.

esprit Jésus suspendu à la croix.

Oui, allons à cette montagne sainte où Jésus fut attaché à la croix, offrant ainsi pour nous le sacrifice de son sang.

Nous voici parvenus au lieu où le Sauveur du monde s'offrant pour tous les hommes, rendit son esprit à son Père.

Voyez devant vous le lieu saint consacré par le sang de Jésus-Christ, qui, par le moyen de la croix, y a trouvé le salut des âmes.

Pendant que les impies lui perçaient ici même les mains, les pieds et le côté, il s'y offrait comme victime pour notre rédemption.

O sang divin, offert en sacrifice pour le salut de nos âmes, c'est ici, c'est sur ce mont du Calvaire que vous avez coulé du corps de Notre-Seigneur.

Gloire à vous, Seigneur, qui avez tant souffert pour nos crimes. Ah! faites descendre sur nous la grâce que vous nous avez méritée par votre sang. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Ecce locus, ubi Salvator mundi pependit, ex cujus latere sanguinis in redemptionem et aqua ad nostrorum criminum absolutionem exivit. Venite, adoremus!

℣. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.

℟. Quia per sanctam crucem tuam hic redemisti mundum.

Voici le lieu où le Sauveur du monde a été crucifié, où, de son côté, ont coulé et du sang pour la rédemption et de l'eau pour l'absolution de nos crimes. Venez, adorons-le.

℣. Nous vous adorons, Seigneur Jésus, et nous vous louons.

℟. Car, par votre sainte croix, vous avez racheté le monde.

ANTIENNE.

Deus, Pater æternæ pietatis et infinitæ charitatis, qui furorem iræ tuæ, quem nos pro peccatis nostris merebamur, hoc in loco super Filium tuum unigenitum, totius humani generis Redemptorem, osten-

O Dieu, père de la miséricorde éternelle et de l'infinie charité, vous qui avez fait tomber la fureur de votre colère qu'avaient excitée nos crimes sur votre Fils unique, le Sauveur de tout le genre humain, en

permettant qu'il fût attaché à la croix, abreuvé de fiel et de vinaigre, percé de clous et atteint d'une lance, faites que nous, qui sommes les indignes serviteurs de votre très-sainte Majesté et qui compatissons aux douleurs de votre cher Fils, nous méritions de goûter les fruits de sa passion et de sa mort dans la gloire de l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

disti, cum ipsum in cruce suspendi permisisti, aceto et felle potari, clavis et lancea vulnerari voluisti : concede nobis, indignis servis tuæ sanctissimæ Majestatis, ejusdem filii tui doloribus compatientibus, ut fructum tantæ passionis et ejus mortis in æternæ felicitatis gloria perfrui mereamur. Per eumdem Christum Dominum, etc.

Au lieu où Jésus fut crucifié.

HYMNE.

Jésus, objet de notre plus tendre amour, prix de notre salut, voici le lieu où vous avez étendu vos mains et vos pieds pour les laisser clouer à la croix.

C'est ici que Jésus, pour détruire l'antique cédule du jugement, permit que ses pieds et ses mains fussent fixés à la croix.

Même au milieu de si cruelles douleurs il pensait à la Vierge, sa mère, et ce fut les bras étendus en croix qu'il la laissa au disciple vierge.

Et ce disciple, qu'il aimait ardemment, il le lui donna pour fils, à elle la plus sainte des mères.

O de quel prix était une seule goutte de ce sang précieux ! Oui, le Sauveur a livré aux hommes le mérite d'un bien infini.

A vous, Seigneur, honneur et gloire pour l'effusion de votre sang : il s'est échappé de tout votre corps, mais pour laver nos crimes ! Ainsi soit-il.

O dulcis amor cordium,
Nostræ salutis pretium !
Qui pedes manus percuti
Hic extendisti crucique.

Decreti tunc chirographum
Christus extingui cupiens,
Hic crucifigi manibus
Permisit atque pedibus.

Nec tantis in doloribus
Oblitus erat Virginis,
Tensis in cruce brachiis,
Ipsam reliquit virgini.

Et hunc illi sanctissimæ
Matri donavit juvenem,
Quem diligebat fervide,
Ex charitate nimia.

O quanti fuit pretii
Gutta illius sanguinis,
Quæ infiniti meriti
Fructum dedit fidelibus !

Gloria tibi Domine
Pro effusione sanguinis,
Qui toto stillans corpore
Lavavit nostra crimina ! Amen.

ANTIENNE.

Comme un innocent agneau j'ai été conduit à l'autel du sacrifice, et après avoir meurtri ma chair au point de pouvoir compter tous mes os, après avoir couronné ma tête d'épines, ils ont ici percé mes pieds

Ego quasi agnus innocens ductus sum ad immolandum, postquam carnem meam totam verberibus repleverunt, ita ut numerare valerent omnia ossa mea, et pupugissent caput meum spinis et vepribus,

foderunt hic manus meas et pedes meos ferreis clavis configentes cruci.

℣. Ipse vulneratus hic propter iniquitates nostras.

℟. Cujus livore sanati sumus.

et mes mains avec des clous de fer pour les fixer à la croix.

℣. Ici même il a été blessé pour nos iniquités.

℟. Et nous avons été sauvés par ses blessures.

PRIÈRE.

Domine Jesu Christe, Fili Dei vivi, qui hunc sanctissimum locum pro salute humani generis pretioso sanguine tuo consecrasti, ad quem hora tertia bajulans crucem duci voluisti, ac demum hora sexta cruci affixus pro peccatoribus exorasti, matremque dolorosam Virginem virgini commendasti : concede, quæsumus, ut nos et ommes, qui hic tuo pretioso sanguine redempti sumus, et tuæ memoriam passionis celebramus, ejusdem passionis beneficium consequi valeamus. Qui vivis etc.

Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, qui, par votre sang précieux, avez consacré ce lieu très-saint pour y opérer le salut des hommes, qui, vous y êtes laissé conduire vers la troisième heure, la croix sur les épaules, et qui enfin vers la sixième heure, avez voulu être cloué à la croix pour les pécheurs, et avez recommandé la Vierge mère de douleur au disciple vierge, faites, nous vous en prions, que nous-mêmes et tous ceux qui ainsi que nous ont été sauvés en ce lieu par votre précieux sang, et qui célèbrent la mémoire de votre passion, nous éprouvions les heureux effets de cette même passion. Vous qui, etc.

En descendant du mont Calvaire pour se rendre au lieu où Jésus fut embaumé.

HYMNE.

Ad Jesum modo ungere
Devotionis oleo
Pergamus omnes fervide,
Ut nos inungat gratia.
Qui pietate nimia
Nomen effusum oleum
Habet atque dulcissimum,
Cordis ungamus lacrimis.
O tu excelsa pietas,
O Jesu ardens charitas,
Qui mortem morte destruis,
Et vitam donas mortuis!
De cruce jam depositus,
In Matris suæ brachiis
Repositus, ut creditur,
In loco isto ungitur.
Contempla Matrem lacrimis
Plenam atque mœtissimam

Allons avec ferveur oindre Jésus de l'huile de la piété, afin qu'il nous fasse sentir l'onction de sa grâce.

Dans l'excès de son amour, il prend le nom de Christ, ce nom plus doux que le miel : pour nous, il nous faut l'arroser de nos larmes.

Que votre amour, ô Jésus, est élevé ! qu'il est ardent ! en mourant, vous détruisez la mort et vous rendez la vie à ceux qui étaient morts.

Descendu de la croix, il repose dans les bras de sa Mère, et, selon notre croyance, voici le lieu où il fut embaumé.

Contemplez cette Mère toute en larmes; les douleurs que lui a cau-

sées la mort de son Fils l'ont jeté dans la plus profonde affliction, et elle se meurt d'amour pour lui.

Là aussi se trouve Jean : par amour pour Celui qui vient de mourir, l'apôtre vierge regarde la Mère vierge comme sa mère, et prend la place de son Fils.

Venez, pieux Joseph, hâtez-vous, ô Nicodème, pour embaumer Jésus avec un mélange d'aloès et de myrrhe.

Répandez maintenant pour nous, dans le ciel, vos prières aux pieds de Jésus, le Fils de Dieu, dont ici même vous avez embaumé le corps.

Ce Dieu qu'ici vous avez enveloppé dans un pur linceul et lié dans le lin qui enfermait de si précieux aromates, adressez-lui vos ardentes prières.

Heureux vos bras qui ont pu entourer le corps très-saint de Jésus, et qui furent dignes de l'embaumer.

A vous, Seigneur, honneur et gloire, ô Dieu très-saint, que toujours nous fassions tous monter vers vous, comme un agréable parfum, nos hommages et nos adorations! Ainsi soit-il.

Dolore mortis Filii,
Cujus amore moritur.

Hic et Joannes adfuit,
Qui matrem loco Filii
Recepit virgo Virginem
Pro pietáte mortui.

Veni Joseph sanctissime,
Tu, Nicodeme, propera
Huc, cum mixtura aloe
Ac myrrhæ Jesum ungere.

Nunc ergo super sidera
Preces pro nobis fundite,
Ad Jesum, Dei Filium,
Quem hic unxistis mortuum.

Quem hic in munda sindone
Ligastis, et cum linteis
Tantisque aromatibus,
Ipsum rogate precibus.

Beata vestra brachia,
Quæ meruerunt cingere
Corpus Jesu sanctissimum
Et id unguentis ungere.

Gloria tibi Domine,
Decus tibi perpetue,
Honor tibi, sanctissime,
Pro unguentorum nomine! Amen.

ANTIENNE.

Votre nom est agréable comme un parfum répandu.

℣. Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité.

℟. En retour, le Seigneur votre Dieu a répandu sur vous son onction.

Unguentum effusum nomen tuum.

℣. Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem.

℟. Propterea unxit te Deus, Deus tuus.

PRIÈRE.

Très-doux Jésus, qui, agréant les pieux respects de vos fidèles, avez bien voulu, pour montrer que vous êtes véritablement pontife et roi, être embaumé par leurs mains, faites que nos cœurs, par l'onction du Saint-Esprit, puissent être à jamais

Dulcissime Jesu Christe, qui in tuo sanctissimo corpore tuorum condescendens devotioni fidelium, ut te verum regem et sacerdotem ostenderes, inungi ab iisdem fidelibus voluisti : concede ut corda nostra unctione Spiritus sancti valeant ab

omni infectione peccati continuo præservari. Qui vivis, etc.

préservés de la souillure du péché. Vous qui vivez, etc.

Au glorieux Sépulcre de Jésus-Christ.

HYMNE.

Ad locum jam sanctissimum
Sepulchri Christi corporis
Eamus totis mentibus
Quærentes Jesum laudibus.

Ad locum tam amabilem,
Cunctis Christi fidelibus,
Pergamus jam cum jubilis
Fervore moti spiritus.

Ecce Joseph decurio,
Arimathiæ nomine,
Qui Christi corpus unxerat,
Cujus erat discipulus.

Et Nicodemus pariter
Cum sanctis quoque aliis
Tulerunt hoc in proprium
Sepulchrum, pleni lacrimis.

In hoc exciso lapide,
In quo nunquam quis fuerat,
Perunctum ponunt mortuum
Corpus Christi sanctissimum.

Tunc currunt duo pariter
Ad gloriosum tumulum
Sed præcucurrit citius
Joannes Petro junior;

Joannes tamen ingredi
Non vult pro reverentia
Pastoris jam Ecclesiæ,
Intus tantum prospiciens.

Tunc vidit linteamina,
Quibus cum aromatibus
Corpus Jesu ligaverant,
Sacratumque sudarium.

Jesum tamen non viderat,
Qui jam liber a mortuis
Tertia die fuerat,
Ut ipse jam prædixerat.

Jam anima sanctissima
Ad inferos descenderat,
Ut lumen daret mortuis
Eosque ad cœlos duceret.

Contrivit portas æreas

Allons maintenant, dans toute l'ardeur de notre âme, allons au saint lieu où reposa le corps du Sauveur, chercher et adorer Jésus.

Oui, allons au milieu des chants d'allégresse et le cœur plein d'amour, à ce lieu si cher à tous ceux qui croient en Jésus-Christ.

Voici Joseph le décurion d'Arimathie; il a embaumé le corps de Jésus-Christ son maître.

Nicodème aussi, avec quelques autres saints, se sont unis à lui pour transporter ce corps dans le sépulcre que voici.

C'est dans cette excavation, où nul encore n'avait été placé, qu'ils déposent le corps embaumé de Jésus.

Deux disciples accourent ensemble à ce tombeau vénéré; mais Jean, dans la fleur de sa jeunesse, courut plus vite que Pierre.

Cependant il ne veut pas entrer le premier dans le tombeau, par respect pour celui qui est désormais le pasteur de l'Eglise; il jette seulement à l'intérieur un regard plein de désirs.

Il vit alors à terre les linges qui enveloppaient le corps embaumé du Sauveur, et près d'eux le saint suaire.

Mais Jésus, qui dès le troisième jour, comme il l'avait prédit, avait triomphé de la mort, il ne put le voir nulle part.

Déjà sa très-sainte âme était descendue aux enfers pour ressusciter les morts et les conduire au ciel.

Il brise les portes de l'enfer, charge

son prince des chaînes d'un éternel châtiment, et cela, par sa propre puissance, comme un triomphateur.

Ligavitque Luciferum
In pœnis his perpetuis
Sua virtute propria.

Et entraînant les âmes et les corps des saints qu'il avait ressuscités, il les mena tous ensemble goûter les joies du ciel.

Sic ergo tulit animas
Atque sanctorum corpora,
Quæ resurgentes pariter
Conduxit ad cœlestia.

Puis l'âme de Jésus-Christ se réunit à son corps très-saint : la divinité avait toujours habité dans l'une et dans l'autre.

Unita posthæc anima
Sacrato Christi corpori,
Cum in utroque fuerit
Excelsa illa divinitas.

Enfin il sortit glorieux du tombeau, pour ne plus souffrir jamais, mais pour jouir éternellement d'une vie bienheureuse.

Resurgit tunc in gloria,
Passurus nunquam amplius,
Sed vita beatissima
Usurus et perpetua.

Tout ce qu'il avait perdu dans sa passion, il le recouvra alors. : son sang et tout ce qui était nécessaire pour constituer son corps.

Resumpsit Jesus omnia,
Quæ patiens amiserat,
Et sanguinem et alia
Ad unionem corporis.

Alors un ange écarta de l'entrée du sépulcre la pierre qui le fermait, pour honorer Celui qui ressuscitait.

Revolvit tunc ab ostio
Sepulchri hujus lapidem,
Ut legitur hic angelus
Ad resurgentis gloriam.

La terre tremble avec violence; l'effroi saisit tous les gardiens, et ils se jettent soudain à terre comme frappés de mort.

Fit terræ motus maximus,
Quo perterrentur milites,
Ruunt terrore homines
In terram velut mortui.

O toute puissance de Dieu! ô sagesse sans bornes! à de si affreuses tortures succède une gloire si éclatante !

O divina potentia,
O summa sapientia,
En, post tormenta talia
Resurgit tanta gloria!

Au premier point du jour les saintes femmes se lèvent : le souci que leur cause leur divin Maître ne leur laisse goûter aucun repos.

Surgunt mane mulieres,
Cum super terram tenebræ
Essent adhuc, sed anxiæ
Cujus erant discipulæ.

Dès le premier jour de la semaine elles se rendent en ce lieu, chargées de parfums pour embaumer le corps sacré de Jésus.

Pergunt in prima sabbati
Aromatum huc copiam
Portantes, his ut ungerent
Corpus Jesu sanctissimum.

Mais elles ne le trouvent pas : elles ne voient que deux anges vêtus de blanc, assis dans le tombeau, et qui leur annoncent que Jésus est vivant.

Tunc Jesum non inveniunt,
Sed vident solos angelos
In albis hic sedentesque,
Qui dicunt, ipsum vivere.

Voilà quels miracles attirent tous les peuples qui viennent en ce lieu adorer et prier Celui qui par sa mort a vaincu la mort.

Ex his ergo miraculis,
Pergunt huc omnes populi,
Illumque adorant, prædicant,
Qui mortem morte perdidit.

Ex mundi plagis omnibus,
Ex omni sexu et genere
Omnes devote properant
Amore Christi anxii.

Ex orientis partibus,
Ex aquilonis montibus,
Meridiei plagisque
Et ab occasus omnibus,
Festinant Parthi Medique,
Sic Elamitæ properant,
Atque Mesopotamii,
Simul et Cappadocii.
Ex Pontique provincia,
A regione Libyæ,
A Phrygiaque populi
Omnes amore properant.
Gentes sic ex Pamphylia,
Et ex Ægypti partibus,
Atque totius Asiæ,
Ad locum hunc perveniunt.
Pergunt Romani advenæ
Omnes fervore calidi
Ob Christi reverentiam
Ac Matris suæ, Virginis.
Agamus ergo gratias
Simul cum his omnibus,
Ut suam ob victoriam
Donet nobis et veniam?
Gloria tibi Domine
Pro tantis donis gratiæ,
Quibus ditasti animas
Quæ tuam colunt gratiam. Amen.

De tous les coins du ciel, l'amour qu'ont les hommes pour Jésus, les pousse, de quelque sexe, de quelque race qu'ils soient, à venir ici visiter son tombeau.

Du plus lointain orient, des montagnes neigeuses du septentrion, des contrées du midi et des régions de l'occident;

En hâte accourent le Parthe et le Mède, le Mésopotamien et le Cappadocien.

L'amour pousse à ce pèlerinage tous les peuples du royaume reculé du Pont, de l'empire de la Libye et du pays des Phrygiens.

Les peuples affluent de la Pamphylie et des rives qu'arrose le Nil; ils viennent de l'Asie entière en ce lieu, afin de contempler ce tombeau.

Ici viennent encore les pèlerins de Rome, qu'embrase le feu d'un brûlant amour pour le Sauveur Jésus et pour sa très-sainte Mère.

Unis à tous ces pèlerins, rendons grâces au Seigneur, afin que, au nom de sa victoire, il nous accorde sa grâce et le pardon de nos péchés.

A vous, Seigneur, honneur et gloire pour tant de bienfaits dont vous avez enrichi ceux qui mettent à haut prix votre grâce. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Quem totus mundus capere nequiverat, hic uno saxo clausus fuit, atque morte jam perempta inferni claustra penetravit.

℣. Surrexit Dominus de hoc sepulchro. Alleluia.

℟. Qui pro nobis pependit in ligno. Alleluia.

Celui que le monde entier n'avait pu contenir fut renfermé sous cette unique pierre, et après avoir vaincu la mort, il pénétra dans l'enfer.

℣. C'est de ce tombeau que le Seigneur est ressuscité. Alleluia.

℟. Le Seigneur qui, pour nous, fut attaché à la croix. Alleluia.

PRIÈRE.

Domine Jesu Christe, qui in hora diei vespertina de cruce depositus,

Seigneur Jésus-Christ, vous qui, sur le soir, fûtes descendu de la

croix, et déposé, selon une pieuse croyance, dans les bras de votre Mère bien-aimée; qui, à la dernière heure du jour, avez voulu que votre corps, séparé de votre âme, reposât dans ce saint tombeau, et qui, le troisième jour, dépouillant ce qu'il y avait en vous de mortel, sortîtes glorieusement du tombeau et fîtes apparaître des anges témoins de votre résurrection; faites, nous vous en prions, que nous et tous ceux que nous renfermons dans notre prière, célébrant la mémoire de votre passion et de votre mort, nous parvenions à la gloire de votre résurrection. Vous qui vivez, etc.

in brachiis dulcissimæ Matris tuæ (ut pie creditur) reclinatus fuisti, horaque ultima in hoc sacratissimo monumento corpus tuum examine contulisti; et die tertia mortalitate deposita, gloriosus exinde resurrexisti, angelos quidem ejus resurrectionis testes apparere jussisti : tribue quæsumus, ut nos et omnes, quos in orationem commendatos suscepimus, qui de tua passione et morte memoriam facimus, resurrectionis tuæ gloriam consequamur. Qui vivis, etc.

Au lieu où Jésus-Christ apparut à Marie-Madeleine.

HYMNE.

Ame fidèle et dévouée à Jésus, Marie, dites-nous ce que vous avez vu. Répondez à notre question : « Qu'avez-vous aperçu en ce lieu ? »

— « Mes yeux ont contemplé dans ce tombeau, et le suaire et les anges vêtus de blanc, qui attestaient la résurrection de Jésus.

» Je me mis à chercher mon Maître; j'allais, je revenais : mes larmes inondaient mon visage, et tout mon désir était de mourir avec lui.

» Les apôtres s'éloignaient du tombeau; je ne les suivis pas aussitôt : la brûlante ardeur de mon amour ne me permettait pas de le quitter si vite.

» O vous, la gloire de ma vie, vous, la joie de mon âme! ainsi m'écriais-je, comme hors de moi et mourante d'amour pour mon divin Maître.

» Alors cet Homme-Dieu, plein de grâce, m'apparut tout aimable sous la figure d'un jardinier, sans que je le reconnusse.

» Et ce Dieu, qui avait rendu la vie aux morts, qui les avait tirés des

De Magdalena fervida
Quæramus, nunc quæ viderit ?
O tu Christi discipula,
Dic nobis : Quid apparuit ?

Sepulchrum cum sudario
Et testibus angelicis,
In albisque sedentibus :
Hæc meis vidi oculis.

Meum quærebam Dominum;
Sed tota plena lacrimis,
Hinc inde currens rediens
Et mori secum cupiens.

Euntibus discipulis
Non ibam ego illico,
Sed igne amoris anxia
Ardebam desiderio.

O vitæ nostræ gloria,
O nostræ amor animæ!
Clamabam ut insipiens,
Amore ejus lanquida.

Ipse post hæc apparuit
Sua divina gratia,
Licet tunc non cognoverim
In hortulani habitu.

Sed qui donavit mortuis
Vitam, et hos ab inferis

Reduxerat ad gaudia,
Me consolari voluit.

enfers pour leur procurer les joies de la vie éternelle, ce Dieu voulut bien me consoler, moi, pauvre pécheresse.

Noli devota plangere
Maria, sed quiescere
Oportet ab his lacrimis,
Imple cor tuum gaudiis.

» Ne vous attristez pas, Marie, me dit-il, vous dont l'amour a été fidèle. Laissez-là les pleurs : livrez-vous à la joie, et que votre âme soit remplie de bonheur.

Ad ipsum cito adii,
O tu, mi dulcis Rabboni!
Dixi, et pedes protinus
Tunc osculari volui.

» Aussitôt je me jetai à ses pieds. O mon doux Maître, m'écriai-je, et à l'instant je voulais imprimer sur ses pieds mes lèvres brûlantes d'amour.

Sed ille, quia omnia
Nondum sciebam optime,
Ad Patrem non adscenderat,
Noli, inquit, me tangere.

» J'ignorais alors qu'il ne retournait pas encore à son Père. Aussi me dit-il d'une voix douce et amicale : « Ne me touchez pas. »

Gloria tibi Domine,
Et nobis hic ignoscere
Dignere, qui discipulæ
Dilectæ tuæ credimus. Amen.

» A vous, Seigneur, honneur et gloire. Dans votre clémence, accordez-nous ici notre pardon, à nous qui croyons ce que Marie nous annonce. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Surgens Jesus mane prima sabbati apparuit hic Mariæ Magdalenæ, de qua ejecerat septem dæmonia.

Jésus étant ressuscité le premier jour de la semaine, apparut en ce lieu à Marie-Madeleine, qu'il avait délivrée de sept démons.

℣. Maria, noli me tangere.
℟. Nondum adscendi ad Patrem meum.

℣. Marie, ne me touchez pas.
℟. Je ne remonte pas encore vers mon Père.

PRIÈRE.

Benigne Domine Jesu Christe, alpha et omega, qui mane prima sabbati Magdalenæ, lacrimabiliter te quærenti, in hoc loco apparere voluisti, et ei te affabilem jucundis confabulationibus et vultu desiderabili præbuisti : concede nobis, indignis famulis tuis, ut sacratissimam faciem tuam, gratiarum plenam, in cœlesti gloria meritis tuæ resurrectionis videre valeamus. Qui vivis, etc.

Seigneur Jésus, Dieu de bonté, vous, le commencement et la fin de notre salut, vous qui le matin du premier jour de la semaine avez voulu apparaître ici même à Marie-Madeleine, qui vous cherchait toute en larmes, lui avez adressé des paroles amicales et lui avez laissé voir votre face si désirée; accordez à vos indignes serviteurs de pouvoir contempler dans la gloire du ciel votre très-sainte face pleine de grâces, par les mérites de votre résurrection. Vous qui, etc.

En se rendant à la chapelle de la Vierge-Marie, où Jésus, après sa résurrection, apparut, dit-on, à sa bienheureuse Mère elle-même.

HYMNE.

Reine du ciel, réjouissez-vous : que votre joie s'élève jusqu'aux astres. Vous avez vu le triomphe de Celui à qui vous avez été jugée digne de donner le jour.

Lorsque, en effet, Jésus sortit des enfers, dès les premières lueurs du jour, il vous apparut rempli de joie, et apportant avec lui les félicités des cieux.

Vous le voyiez, trois jours auparavant, cloué à la croix : et le voici ressuscité plein de gloire et dans son âme et dans son corps.

Que toutes ces merveilles servent maintenant à la gloire de la Trinité, à l'honneur de la Vierge mère et au salut qui nous attend dans la patrie.

℣. Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, ô Marie, alleluia.

℟. Car le Seigneur est vraiment ressuscité. Alleluia.

Regina cœli, lætare,
Lætare super sidera,
Quem meruisti parere,
Vidisti ipsum vincere.

Surgens Christus ab inferis
Primo tibi diluculo,
Venit cum omni jubilo,
Ferens cœleste gaudium.

Quem crucifixum corpore
Die vidisti tertia,
Surrexit jam in gloria
Et corporis et animæ.

Et isti ergo omnibus
Sit Trinitati gloria,
Ac tibi matri Virgini,
Salus nobis in patria !

℣. Gaude et lætare, Virgo Maria ! Alleluia.

℟. Quia surrexit Dominus vere. Alleluia.

PRIÈRE.

O Dieu, qui, par la résurrection de votre Fils unique Jésus-Christ, Notre-Seigneur, avez daigné apporter la joie au sein de votre famille, faites, nous vous en prions, que par la vierge Marie, sa très-sainte Mère, nous parvenions aux joies de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

℣. Le Seigneur soit avec vous, ℟. Et avec votre esprit. ℣. Bénissons le Seigneur. ℟. Rendons grâces à Dieu. ℣. Que le secours de Dieu soit toujours avec nous. ℟. Ainsi soit-il. ℣. Priez pour nous, sainte Mère de Dieu, ℟. Afin que nous soyons dignes des promesses de Jésus-Christ.

Deus, qui per resurrectionem unigeniti Filii tui, Domini nostri Jesu Christi, familiam tuam lætificare dignatus es : præsta, quæsumus, ut per venerabilem Genitricem ejus, virginem Mariam perpetuæ capiamus gaudia vitæ. Per eumdem, etc.

℣. Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo. ℣. Benedicamus domino. ℟. Deo gratias. ℣. Divinum auxilium maneat semper nobiscum. ℟. Amen. ℣. Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix, ℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

PRIÈRE.

Concede nos famulos tuos, quæsumus, Domine Deus, perpetua mentis et corporis sanitate gaudere, et gloriosa beatæ Mariæ semper virginis intercessione a præsenti liberari tristitia et æterna perfrui lætitia. Per Dominum, etc.

Nous vous supplions, ô Seigneur notre Dieu, de nous accorder à nous vos serviteurs, de jouir constamment de la santé du corps et de l'âme, et, par la glorieuse intercession de la bienheureuse Marie, toujours vierge, d'être délivrés de la tristesse présente et de goûter la joie éternelle.

Devant la sainte Crèche de Bethléem.

HYMNE.

Nunc ad præsepe Domini sacratum
Pergamus omnes, offerentes Deo
Ex corde preces, propter Jesu nomen
Dulce per omne.

Omnes amore moti contemplemur
Puerum sanctum, deitate plenum,
Ut sic ad patrem sua nos perducat
Morte crudeli.

Ad nos pervenit sanctus pietate
Carne indutus; qui a Patre Deo
Genitus fuit ante mundi lucem.
Gignitur tamen.

Hoc nato cantat angelorum cœtus
Gloria Deo ac æterno Patri
Sit illi semper, atque pax in terra
Omne per ævum.

Pulchrior cœlo, vultu, mente, corde
Jacet cum brutis humilis ac plorans,
Crimina nostra cupiens rigare
Lacrimis suis.

Dum hic de Matre nascitur, in cœlo
Oritur stella, mundumque illustrat,
Qua mediante currunt cito magi
Christi amore.

Munera portant; aurum, thus et myrrham

Allons tous à la sainte crêche de notre Sauveur, et, nous confiant en son nom plein de douceur, offrons, de toute notre âme, nos prières à Dieu.

Allons tous, par amour, contempler l'Enfant sacré que remplit la divinité, afin que, par sa mort sanglante, il nous conduise à son Père.

Par obéissance, le Dieu trois fois saint se revêt de chair, et vient à nous : il avait été engendré par Dieu le Père, avant que la lumière existât, et cependant il est mis au monde.

« Gloire à Dieu le Père éternel, et pour jamais, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! » Ainsi chanta le chœur des anges, après sa naissance.

Son visage, son esprit et son cœur surpassent le ciel en beauté, et il gît à terre, humilié et baigné de larmes, entre deux animaux, n'ayant d'autre désir que d'effacer notre crime par ses larmes.

Pendant que sa Mère le donnait au monde, apparaît au ciel une étoile qui éclaire la terre : guidés par elle, les mages, par amour pour Jésus, se hâtent d'accourir.

Ils présentent comme gage de leurs respects l'or. l'encens et la myrrhe

au divin Enfant, qui reposait en ce lieu sur la poitrine sacrée de la bienheureuse Marie.

Quel amour, quelle bonté vous nous témoignez en naissant ici d'une Mère à qui la grâce abondante du ciel a maintenu le trésor de la virginité.

Gloire à vous, notre Créateur et notre Père, qui nous avez envoyé le saint Rédempteur pour nous délivrer tous par son sang de notre infernal ennemi. Ainsi soit-il.

℣. Ici le Seigneur a fait connaître, alleluia,

℟. Le salut qu'il nous accorde. Alleluia.

Deferunt nato puero jacenti
Ad pectus sacrum Virginis beatæ
Isto in loco.

O amor tantæ pietatis tuæ,
Quem ostendisti nascens hic de sacra
Matre, quæ virgo extitit intacta,
Gratia tua!

Gloria tibi genitori Patri,
Qui hunc misisti Redemptorem sanctum,
Ut nos ab hoste liberaret omnes
Sanguine suo! Amen.

℣. Hic notum fecit Dominus, alleluia.

℟. Salutare suum, alleluia.

PRIÈRE.

O Dieu, plein d'une éternelle et incommensurable bonté, qui avez voulu que votre Fils, qui partage également votre éternité et votre nature, prît, par l'opération du Saint-Esprit, notre chair mortelle, et naquît en ce lieu de la sainte et immaculée vierge Marie, et y fût adoré par les bergers et les mages, faites que, par l'intercession de sa sainte et bienheureuse Mère, nous méritions d'avoir pour médiateur auprès de votre infinie bonté, ce même Fils que nous devons aimer de toute notre âme et de toutes nos forces. Lui qui vit, etc.

Deus perpetuæ et immensæ bonitatis, qui coæternum et consubstantialem Filium tuum, sancti Spiritus operatione, nostra mortali carne vestiri voluisti, et de sacra intacta Virgine in hoc loco nasci, et a magis atque pastoribus adorari fecisti : concede nobis, ut eumdem Filium tuum, quem tota mente et totis viribus nos diligere debemus, eadem sacra et beatissima Matre ejus intercedente, apud tuam clementissimam bonitatem mediatorem habere mereamur. Qui tecum, etc.

II.

HYMNES QUI SE CHANTENT ET PRIÈRES QUI SE RÉCITENT ACTUELLEMENT AUX SAINTS LIEUX DE JÉRUSALEM (§ 144) ET DE BETHLÉEM (§ 155)[1].

Procession que l'on doit faire tous les jours après Complies dans l'église du très-saint et très-glorieux Sépulcre de Notre-Seigneur, à Jérusalem.

Devant l'autel du très-saint Sacrement.

ANTIENNE.

O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus, mens impletur gratia, et futuræ gloriæ nobis pignus datur, alleluia.

℣. Panem de cœlo præstitisti eis, alleluia.

℟. Omne delectamentum in se habentem, alleluia.

O festin sacré où l'on mange Jésus-Christ, où l'on célèbre le souvenir de sa passion, où l'âme est comblée de grâces, et où nous est donné le gage de la vie éternelle. Alleluia.

℣. Vous leur avez donné le pain du ciel. Alleluia.

℟. Ce pain qui renferme toutes les délices. Alleluia.

PRIÈRE.

Deus, qui nobis sub sacramento mirabili passionis tuæ memoriam reliquisti : tribue, quæsumus, ita nos corporis et sanguinis tui sacra mysteria venerari, ut redemptionis tuæ fructum in nobis jugiter sentiamus. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

O Dieu, qui nous avez laissé la mémoire de votre passion dans le sacrement adorable, faites-nous la grâce d'adorer de telle sorte les sacrés mystères de votre corps et de votre sang, que nous ressentions sans cesse dans nos âmes les fruits de la rédemption que vous nous avez méritée, ô Sauveur du monde, vous qui vivez dans les siècles des siècles.

Devant la colonne de la Flagellation.

HYMNE.

Trophæa cruci mystica
Os, lingua, mens, hic personent;

Que notre esprit et nos lèvres adorent maintenant la croix et chantent

[1] Cfr. *Hymnaire de la Terre sainte*. Venise, 1704.

à sa louange un saint et sublime cantique; que notre cœur aussi mouille de larmes la voie douloureuse de Jésus-Christ.

Christique sic vestigia
Cor nunc sequatur flebile.

Sans mérites de notre part, par l'effusion de son sang précieux, il nous délivre du péché d'Adam; et, prenant sur lui nos fautes, il se laisse dépouiller et lier à cette colonne pour y subir la flagellation.

Qui gratis Adæ debitum
Laxat rigore sanguinis :
Nostros dolores sustinens,
Ad hanc columnam cæditur.

Déjà son corps sacré n'offre plus une seule place qui soit exempte de blessure et qui ne porte empreints les sillons qu'ont laissés les coups de fouet.

Ut nulla plagis saucii
Pars corporis sanctissimi
Non langueat lethalibus
Sulcis, flagrorum grandibus.

Les liens tiraillent les articulations de ses membres, et lui font subir d'inexprimables douleurs, et comme la cire se fond au soleil, ainsi le cœur lui fond de douleur.

Compago laxat artuum
Nexus, dolore nimio :
Et pectus intra liquitur,
Ut sole cera solvitur.

Il se livre à ses bourreaux pour subir le tourment d'une telle flagellation, mais par là il apaise la colère de son Père et nous mérite la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Se dat percutientibus,
Ut flagelletur acriter :
Sic Patris iram leniens,
Dat suis vitæ aditum. Amen.

ANTIENNE.

Pilate fit prendre Jésus, le fit battre de verges, et le livra au peuple pour être crucifié.

℣. J'ai été flagellé tout le jour,

℟. J'ai été châtié dès le matin.

Apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit, ac tradidit eis, ut crucifigeretur.

℣. Fui flagellatus tota die,

℟. Et castigatio mea in matutinis.

PRIÈRE.

Jetez, Seigneur, nous vous en prions, un regard favorable sur votre Eglise que vous avez rachetée au prix de votre sang[1], afin que, enrichie par ce sang précieux, elle obtienne les récompenses éternelles. Vous qui vivez pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Respice, quæsumus Domine, super Ecclesiam tuam, quam pretioso sanguine redemisti[1] : ut eo semper ditata, præmia consequatur æterna. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

[1] Ici on baise la terre.

En allant à la Prison.

HYMNE.

Jam crucem propter hominem
Suscipere dignatus est ;
Deditque suum sanguinem
Nostræ salutis pretium.

Cœli solique Dominus
Prostratus antro clauditur,
Et nexibus multinodis
Circumdatus occulitur.

Ut arte artem falleret,
Lignum in ligno superat,
Et morte mortem destruens,
Hic vinctus vinctos liberat.

Qui Patres limbo solvere
In testamenti sanguine
Ibat, et lumen reddere,
Hic mancipatur carceri.

Lux mundi, lumen gentium,
In fœdus datur populi ;
Ut lacu clausos extrahat,
Heu ! prius hic detruditur.

Samson velut fortissimus,
Arctatur diris manibus :
Sed se columna destruens,
Morte triumphat inclytus.

Dum compedes hic consecrat,
Tradit normam martyribus,
Qui crucem læti capiunt,
Qua meruere gloriam.

Jesu dulcis memoria,
Ob sacri vincla corporis,
Reis culpas, supplicia
Remittas, et da præmia. Amen.

Déjà, pour le salut des hommes le Sauveur a porté sa croix avec une étonnante humilité ; déjà, il a offert son sang comme prix de notre salut.

Maintenant le Dominateur de l'univers entier va être enfermé dans les ténèbres d'un cachot, chargé des lourds anneaux d'une chaîne, il se voit enfermé derrière des verrous.

Pour détruire le fruit de la ruse par la sagesse, il anéantit par le bois de la croix la puissance qu'avait eue le bois de l'arbre fatal; il détruit la mort par les douleurs même de la mort, et au milieu de ses liens il fait cesser toute captivité.

Il allait arracher aux limbes les patriarches et les rendre à la lumière, en donnant son sang pour prix de leur rachat ; et le voici sous les verrous d'un cachot.

La lumière du monde, le flambeau des peuples, est donné au monde pour cimenter une alliance avec lui; pour arracher au gouffre les victimes qu'il enferme, il doit, hélas! se voir enfermer ici lui-même.

Comme autrefois le fort Samson, le voici ignominieusement enchaîné; mais tout cloué qu'il est à la croix, il déploie même dans la mort l'étendard de la victoire.

C'est ainsi qu'il consacre les fers et donne l'exemple aux martyrs, qui, embrassant joyeusement la croix, sont parvenus à la gloire du ciel.

O Jésus, doux consolateur de nos âmes, au nom des liens qui ont pressé votre corps sacré, pardonnez aux pécheurs, remettez-leur le châtiment de leurs crimes, et donnez-leur la récompense éternelle. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Je vous ai tirés de la servitude d'Egypte, après avoir englouti Pharaon dans la mer Rouge; et vous, vous m'avez jeté dans cette obscure prison.

℣. Seigneur, vous avez brisé mes liens.

℟. Je vous offrirai un sacrifice de louanges.

Ego te adduxi de captivitate Ægypti, demerso Pharaone in mari rubro : et tu me tradidisti huic carceri obscuro.

℣. Dirupisti Domine vincula mea.

℟. Tibi sacrificabo hostiam laudis.

PRIÈRE.

Délivrez-nous, Seigneur, des liens de nos péchés, afin que, dégagés de la prison de notre corps, nous méritions de contempler la lumière de la gloire éternelle. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Absolve, quæsumus, Domine, nostrorum vincula peccatorum : ut a corporis hujus carcere expediti gloriæ lumen videre mereamur. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

Au lieu où furent partagés les vêtements de Jésus-Christ.

HYMNE.

Nouveau Joseph, on le tire de prison ; on le vend aux gentils, qui le dépouillent de ses vêtements.

Comme Joseph, il était un Sauveur, sauveur qui apportait le salut au monde alangui, n'ayant plus pour vêtement que sa charité, il se hâte de lui jeter le vêtement du salut.

Ainsi Jacob se couvrit autrefois de la peau d'un chevreau pour ressembler à son frère, lorsqu'il voulut obtenir par adresse la bénédiction qu'Esaü avait perdue par sa propre faute.

Voici l'Agneau sans tache, autrefois promis aux patriarches ; il est venu comme une victime pour couvrir la nudité du genre humain.

Voilà pourquoi il se laisse dépouiller de sa tunique : il veut, par

Ecce nunc Joseph mysticus
E lacu dum extrahitur,
Venditus datur gentibus,
Quem suis privant tunicis.
Erat Salvator etenim,
Succurens mundo languido :
Cinctus amore properat,
Ut nos salute cingeret.

Jacob in sic pelliceis
Vestitur fratris hœdinis,
Ut benedictum raperet
Arte, quod culpa perdidit.

Hic Agnus est sanctissimus,
Promissus quondam patribus :
Qui venerat ut victima
Vestire nudum hominem.
Hinc is se privat tunicis,
Ut noxam primi hominis

Per nuditatem auferat,
Et dona vitæ conferat.

sa nudité, effacer la faute du premier homme, et communiquer au genre humain les dons qui mènent à la vie éternelle.

Vah gens iniqua, similis
Cham, patris inguen detegens
Musto madentis languidum
Nudasti Christum Dominum.
O differens obsequium!
Vestes intrat dum Solymas
Christo prosternunt proprias;
Sed exeunti lacerant.

Ah! race perverse, à l'exemple de Cham qui osa découvrir la honte de son père endormi par le vin, tu oses mettre à nu le Christ, ton Seigneur!

O inconstance de ce peuple! quand le Sauveur entre à Jérusalem, ils lui font un tapis de leurs propres vêtements : ils déchirent les siens lorsqu'il en sort.

Vestes, velut nix, candidæ,
In Thabor visæ splendidæ,
Tinctæ rubent hic sanguine,
Divisæ in hoc Calvario.

Ces vêtements qui avaient paru blancs comme la neige et tout resplendissants sur le Thabor, ils sont teints de sang lorsqu'on les partage sur ce mont du Calvaire.

Hic sunt partiti impii
Amictus Christi languidi;
Ejusque sacræ tunicæ
Fecere sortes arbitras.
Precamur ergo cernui
Te Creatorem sæculi,
Jam sic privatus vestibus
Nos indue virtutibus. Amen.

Oui, c'est ici même que les impies ont partagé les vêtements de Jésus mourant, c'est ici que le sort a donné sa tunique sacrée.

Prosternés devant vous, ô Dieu Créateur de l'univers, nous vous adressons nos prières : au nom de votre sainte nudité, revêtez-nous de grâce et de vertus. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Milites ergo cum crucifixissent Jesum, acceperunt vestimenta ejus : et fecerunt quatuor partes, unicuique militi partem, et tunicam.

℣. Diviserunt sibi vestimenta mea.

℟. Et super vestem meam miserunt sortem.

Les soldats ayant crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et en firent quatre parts, une part pour chaque soldat, et la tunique.

℣. Ils se sont partagé mes vêtements.

℟. Ils ont tiré au sort ma tunique.

PRIÈRE

Deus, qui per Unigenitum tuum labenti mundo salutis remedia contulisti : concede nobis ut, spoliati vitiis, virtutibusque adornati, ante tribunal tuæ Majestatis in veste candida præsentari mereamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

O Dieu qui, par votre Fils unique, avez accordé au monde pécheur les moyens pour se relever; faites que, dépouillés de tout vice et ornés de vertus, nous méritions de paraître devant le tribunal de votre Majesté, revêtus de la robe d'innocence. Par le même Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Au lieu où fut trouvée la vraie Croix.

HYMNE.

O croix divine, ô arbre le plus noble de tous ! Il n'en est point dans les forêts qui vous égale par son feuillage, ses fleurs ou ses fruits. Arbre rempli de douces consolations, vous portez les clous, vous portez le doux poids de notre Sauveur.

Arbre sublime, inclinez vos rameaux. O puissiez-vous devenir sensible : puisse cette dureté que vous a donnée la nature, s'adoucir, afin que vous prêtiez une couche moelleuse aux membres du Roi des cieux.

Seul, vous avez été trouvé digne de porter la rançon du monde ; seul, vous lui faites trouver un port de salut dans le sang divin qui découle du corps de l'Agneau.

Salut, ô croix, notre unique espérance, vous que sainte Hélène a retrouvée en ce lieu. O Dieu, que par cette croix votre grâce sauve et gouverne les égarés ; augmentez dans ceux qui vous aiment l'espérance et la foi, et accordez aux pécheurs le pardon.

Gloire et honneur soit pour jamais à la Trinité sainte : honneur égal au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; à eux gloire et puissance dans les siècles éternels. Ainsi soit-il.

Crux fidelis, inter omnes
Arbor una nobilis :
Nulla silva talem profert
Fronde, flore, germine :
Dulce lignum, dulces clavos,
Dulce pondus sustinet,

Flecte ramos arbor alta,
Tensa laxa viscera ;
Et rigor lentescat ille,
Quem dedit nativitas :
Ut superni membra Regis
Miti tendas stipite.
Sola digna tu fuisti
Ferre sæcli pretium,
Atque portum præparare
Nauta mundo naufrago ;
Quem sacer cruor perunxit
Fusus agni corpore.
Unica spes, o crux, ave,
Hic inventa ab Helena ;
Per hanc salva, rege vagos,
Tua Deus gratia :
Auge piis spem et fidem,
Et da reis veniam.

Gloria et honor Deo
Usquequaque altissimo ;
Una Patri Filioque,
Inclyto Paraclito ;
Cui laus est et potestas
Per æterna sæcula. Amen.

ANTIENNE.

O croix bénie, vous seule avez été digne de porter le Roi et le Maître des cieux. Alleluia.

℣. Ce signe de la croix paraîtra au ciel,

℟. Lorsque le Seigneur viendra pour nous juger.

O crux benedicta, quæ sola fuisti digna portare Regem cœlorum et Dominum. Alleluia.

℣. Hoc signum crucis erit in cœlo,

℟. Cum Dominus ad judicandum venerit.

PRIÈRE.

Deus, qui hic in præclara salutiferæ crucis inventione passionis tuæ miracula suscitasti : concede ut vitalis ligni pretio æternæ vitæ suffragia consequamur. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

O Dieu, qui, au jour mémorable de l'invention de votre sainte croix, source de notre salut, avez renouvelé en ce lieu les merveilles de votre passion, faites que par les mérites de l'arbre de vie nous obtenions la vie éternelle. Vous qui vivez, etc. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

En revenant à la chapelle de Sainte-Hélène.

HYMNE.

Fortem virili pectore
Laudemus omnes Helenam,
Quæ sanctitatis gloria
Ubique fulget inclyta.
Hæc Jesu amore saucia,
Dum Christi crucem fervida
Inquirit, ad cœlestia
Iter peregit arduum.
Carnem domans jejuniis,
Dulcique mentem pabulo
Orationis nutriens,
Cœli potitur gaudiis.

Rex Christe, virtus fortium,
Qui magna solus efficis,
Hujus precatu, quæsumus,
Audi benignus supplices.

Deo Patri sit gloria,
Ejusque soli Filio,
Cum Spiritu Paraclito,
Et nunc et in perpetuum. Amen.

Louons tous Hélène, cette femme à l'âme forte, dont la sainteté a rendu la gloire universelle.

Embrasée de l'amour de Jésus, et cherchant dans sa ferveur la croix du Rédempteur, elle parcourut le chemin difficile qui conduit au ciel.

Après avoir châtié son corps par les jeûnes et nourri son cœur de l'aliment agréable de l'oraison, elle a obtenu le bonheur de goûter les joies célestes.

O Christ roi, la force des forts, qui seul faites les grandes choses, nous vous le demandons par son intercession, écoutez avec bonté nos humbles prières.

Gloire à Dieu le Père : gloire à son Fils unique et au Saint-Esprit consolateur, maintenant et dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Helena, Constantini mater, Jerosolymam venit, ut crucem Domini inveniret. Alleluia.

℣. Ora pro nobis, beata Helena!

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Hélène, mère de Constantin, vint à Jérusalem pour trouver la croix du Seigneur. Alleluia.

℣. Priez pour nous, sainte Hélène,

℟. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIÈRE.

Nous vous en prions, Seigneur, exaucez les prières de vos enfants, afin que, de même que nous nous réjouissions du zèle ardent et pieux de sainte Hélène, qui eut la joie de trouver ici le bois ardemment désiré de la sainte croix, nous puissions aussi, par ses mérites et ses prières, nous réjouir dans les splendeurs de l'éternité. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Preces familiæ tuæ, quæsumus, Domine, clementer exaudi : ut, sicut de fervido beatæ Helenæ studio ubique gaudet, quæ læta hic desideratum sanctæ crucis lignum invenit, ita ejus meritis et precibus in cœlesti gloria semper gaudere mereatur. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

Devant la colonne du Couronnement d'épines et des Opprobres.

HYMNE.

O âmes pieuses, venez voir le Fils admirable du roi David : il n'est plus orné de son vêtement de gloire ; il est devenu un objet de risée pour tous ses ennemis.

Tous le méprisent plus que les débris de l'œuvre du potier : tous lui jettent à la face les plus sanglants opprobres.

Selon la prédiction d'Isaïe, il livre son corps aux coups des bourreaux, ses joues aux soufflets, son visage aux crachats.

O mon âme, contemple la face de ton Sauveur ! depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a pas en lui une seule place qui reste saine.

Moïse, vous avez vu le Seigneur tout brillant de gloire dans le buisson ardent, et nous le contemplons couronné d'épines, souillé de crachats.

C'est ainsi que l'on conduit à l'autel du sacrifice le véritable Isaac : semblable à l'agneau dans le buisson, la véritable victime a le front couronné d'épines.

Implorons le Christ avec larmes : il a pris pour lui le manteau de

Cœtus piorum exeat
Davidis prolem cernere,
Non in paratu splendido,
Sed cunctis, heu ! ludibrio,

Contemptior est omnibus,
Quam lamna testæ fictillis :
Hunc multitudo opprobriis
Coram lacessit asperis.

Hoc Isaias dixerat,
Corpus percutientibus
Dum dat genas vellentibus
Vultumque conspuentibus.

In tui Christi faciem
O respice nunc anima,
A planta ad usque verticem
Non est in eo sanitas.

Vidisti Moyses Dominum
In rubo ardenti fulgidum ;
Sed nos videmus languidum,
E spinis, sputo sordidum.

Dum velut Isaac typicus
Mactandus modo cernitur ;
Ut aries in vepribus,
Sic sentibus, heu ! cingitur.

Precamur Christum lacrimis,
Pro chlamyde coccinea,

Spinis, flagris, arundine,
Ut nos coronet gloria. Amen.

pourpre, les épines, les fouets et le roseau : qu'il veuille bien nous donner à nous la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Ego dedi tibi sceptrum regale, et tu capiti meo imposuisti spineam coronam.

℣. Plectentes coronam de spinis.

℟. Posuerunt super caput ejus.

Je vous ai donné un sceptre royal et vous avez placé sur ma tête une couronne d'épines.

℣. Ils ont tressé une couronne d'épines,

℟. Et ils l'ont placée sur sa tête.

PRIÈRE.

Deus, qui in Filii tui humilitate jacentem mundum erexisti : concede propitius, ut superbiæ corona abjecta, immarcescibilem gloriæ coronam consequamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

O Dieu, qui, par l'humiliation de votre Fils avez relevé le monde tombé, accordez-nous, dans votre bonté, de fouler aux pieds la couronne de l'orgueil pour obtenir la couronne de la gloire immortelle. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Pater noster... Ave, Maria...

Pater noster... Ave, Maria...

Devant le lieu du crucifiement, quand la procession monte au Calvaire.

HYMNE.

Vexilla Regis prodeunt,
Fulget crucis mysterium,
Quo carne carnis Conditor
Suspensus est patibulo.

Quo vulneratus insuper
Mucrone diro lanceæ,
Ut nos lavaret crimine,
Manavit unda et sanguine.
Impleta sunt, quæ concinit
David fideli carmine,
Dicens : In nationibus
Regnavit a ligno Deus.
Arbor decora et fulgida,
Ornata Regis purpura,
Suscepit hic quæ Domini
Corpus, flagellis lividum.
Beata, cujus brachiis
Sæcli pependit pretium

L'étendard du Monarque éternel est déployé; le mystère de la croix éclate aux yeux de l'univers entier, qui voit suspendu à ce gibet le corps de son Créateur.

De son côté, ouvert par le fer meurtrier d'une lance, coulent le sang et l'eau qui doivent nous purifier de nos crimes.

Ils sont accomplis les oracles fidèles de David, qui disait : Dieu règne par le bois au milieu des nations.

Arbre précieux et éclatant de gloire, teint du sang du Roi, vous avez, en ce lieu, porté le corps du Seigneur, meurtri par la flagellation.

Que vous êtes heureux d'avoir porté dans vos bras la rançon du

monde, d'avoir été comme la balance où a été pesé le corps du Dieu qui a arraché sa proie à l'enfer!

Statera facta corporis,
Prædamque tulit tartari.

Salut, ô croix, notre unique espérance[1], vous avez étendu, à cette place, les bras du Seigneur; rendez le juste plus juste encore, et obtenez aux pécheurs le pardon.

O Crux, ave, spes unica[1],
Hic Christi tendens brachia,
Auge piis justitiam,
Reisque dona veniam.

Que tout esprit chante vos louanges, auguste Trinité. Admettez pour l'éternité dans votre royaume ceux que vous avez sauvés par le mystère de la croix.

Te summa Deus Trinitas
Collaudet omnis spiritus :
Quos per crucis mysterium
Salvas, rege per sæcula. Amen.

ANTIENNE.

Ils prirent Jésus et l'emmenèrent : portant sa croix sur ses épaules, Jésus se mit en marche vers le lieu qu'on appelle le Calvaire, en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent.

℣. Ils ont percé mes pieds et mes mains,

℟. Ils ont compté mes os.

Susceperunt autem Jesum et eduxerunt eum : bajulans sibi crucem, exivit in hunc, qui dicitur Calvariæ locus, hebraice autem Golgotha, ubi crucifixerunt eum.

℣. Foderunt manus meas et pedes meos,

℟. Dinumeraverunt omnia ossa mea.

PRIÈRE.

Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vous qui, vers la sixième heure, sur ce mont du Calvaire, avez été attaché à la croix, pour la rédemption du monde[2], et avez répandu votre sang précieux pour la rémission de nos péchés, nous vous supplions d'accorder à nos humbles prières, que nous puissions entrer, après notre mort, dans la joie du paradis. Vous qui, etc.

Pater noster... Ave, Maria...

Domine Jesu Christe, Fili Dei vivi, qui hora sexta pro redemptione mundi crucis patibulum in hoc Calvario ascendisti[2], et sanguinem tuum pretiosum in remissionem peccatorum nostrorum fudisti : te humiliter deprecamur, ut post obitum nostrum paradisi januam nos gaudenter introire concedas. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

Au lieu où la Croix portant Jésus-Christ fut élevée et fixée.

HYMNE.

Six lustres ont passé; le temps de la vie mortelle du Sauveur est ac-

Lustris sex qui jam paractis
Tempus implens corporis,

[1] Ici on baise la terre. — [2] Id.

Se volente, natus ad hoc,
Passioni deditus,
Agnus in crucis levatur
Immolandus stipite,
Hic acetum, fel, arundo,
Sputa, clavi, lancea,
Mite corpus perforatur,
Sanguis, unda profluit :
Terra, pontus, astra, mundus,
Quo lavantur flumine.

Heu Salvator mundi pendet
In crucis patibulo :
Membra dire lacerata
Virgo mater adspicit,
Hinc precamur, nobis, Pater,
Des felicem exitum. Amen.

compli. Il veut bien entrer dans la passion qu'il est venu subir; on élève sur la croix l'Agneau qui doit s'y offrir en sacrifice.

Voici le vinaigre, le fiel, le roseau, les crachats, les clous et la lance; le corps du doux Sauveur est percé; le sang et l'eau s'en échappent à torrents : quels flots vont laver la terre, la mer, les astres, l'univers entier.

Hélas! le Sauveur du monde est suspendu à l'arbre de la croix : la Vierge sa mère contemple ses membres cruellement déchirés : au nom de ces douleurs, Seigneur, nous vous en prions, accordez-nous de terminer heureusement notre vie.

ANTIENNE.

Erat autem fere hora sexta, et tenebræ factæ sunt in universam terram, usque in horam nonam : et obscuratus est sol, et velum templi scissum est medium : et clamans voce magna Jesus, ait : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum, et hæc dicens ✝ hic exspiravit [1].

℣. Adoramus te Christe, et benedicimus tibi.

℟. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.

C'était environ la sixième heure; les ténèbres se répandirent sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure : le soleil s'obscurcit et le voile du temple se déchira par le milieu, et Jésus cria d'une voix forte : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » Et en disant ces mots, il expire [1].

℣. Seigneur, nous vous adorons et nous vous bénissons.

℟. Parce que vous avez racheté le monde par votre croix sacrée.

PRIÈRE.

Respice, quæsumus Domine, super hanc familiam tuam, pro qua Dominus noster Jesus Christus non dubitavit manibus tradi nocentium, et crucis hic subire tormentum. Qui vivis et regnas etc.

Pater noster... Ave, Maria. .

Jetez, nous vous en prions, Seigneur, un regard favorable sur cette famille qui est à vous et pour laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas craint de se livrer aux mains des méchants et de souffrir en ce lieu le supplice de la croix. Vous qui vivez et régnez, etc.

Pater noster... Ave, Maria...

[1] Ici on baise la terre.

En descendant à la pierre où Jésus fut embaumé.

HYMNE.

Chante, ô ma langue, le glorieux combat de Jésus-Christ et la victoire éclatante qu'il a remportée sur la croix. Chante le Rédempteur du monde qui triomphe en mourant.

Pange lingua gloriosi
Prælium certaminis,
Et super crucis trophæum,
Dic triumphum nobilem :
Qualiter Redemptor orbis
Immolatus vicerit.

Le deuil se change en triomphe; élevé sur l'arbre de la croix, le Sauveur attire tout à soi. La mort s'évanouit sous le coup qui l'atteint; le prince de ce monde s'enfuit au moment où le Roi fut embaumé en ce lieu.

Transit luctus in triumphum,
Traxit ad se omnia,
Exaltatus ligno crucis :
Mors tunc morsu corruit :
Cedit princeps mundi hujus,
Dum hic Rex inungitur.

O mort, où est ta victoire? où est ton aiguillon? La mort vaincue est impuissante. Satan, pourquoi t'élever. Ouvrez les portes : le Christ-Roi, par sa propre puissance, est remonté vers son trône.

Ubi tua mors est palma?
Tuus ubi stimulus?
Mors absorpta victa jacet,
Cur Satan erigeris?
Tolle portas, Rex virtute
Sua Christus advenit.

Tandis qu'en ce lieu Joseph et Nicodème l'embaumaient, les démons frémissaient d'épouvante, et lui, descendant aux enfers, en arrachait leur proie. Il te dompte, ô enfer, ce glorieux Triomphateur.

A Joseph et Nicodemo
Qui dum hic inungitur,
Tremunt dæmones, descendens
Prædam tulit tartari :
Morsus tuus est, inferne,
Triumphator gloriæ.

L'échelle de Jacob au haut de laquelle se tenait le Seigneur figurait la croix de Jésus : la pierre sur laquelle il versa l'huile figurait le Christ, qui fut après sa mort embaumé en ce lieu.

Scala, quam videbat Jacob,
In qua stabat Dominus,
Crucem Christi præsignabat
Cum petra, quam unxerat;
Christus autem erat lapis,
Quem hic ungunt mortuum

Les parfums employés à sa naissance présageaient ceux de sa mort. L'or est offert au Roi du ciel, l'encens au Prêtre éternel; on n'oublie pas la myrrhe, symbole du tombeau.

Ortus morti correspondet,
Dum ungendus colitur;
Dona Regi dantur auri,
Sacerdoti thurea :
Myrrha quoque datur ei,
Quæ sepulchrum prænotat.

L'oracle du prophète Daniel est accompli; la mort ignominieuse de Jésus-Christ efface l'iniquité, et le Saint des saints est embaumé en ce lieu après sa mort.

Jam prophetæ Danielis
Completur oraculum,
Ut probrosa morte Christi
Levetur iniquitas;
Et sanctorum sanctus ille
Hic ungatur mortuus.

Nunc plangamus hunc uncturi
Pietatis oleo :
Cordis lacrimis ungamus
Omnes Christum fervide,
Cujus nomen mel est, dulcor,
Et effusum oleum.
Te precamur corde, Christe,
Quos unxisti gratia,
Oleo baptismi natos ;
Salute perpetua,
Ut nos tecum conregnemus
In æterna gloria. Amen.

Pleurons-le maintenant, et embaumons-le du parfum de la piété. Oui, embaumons tous le Christ avec les larmes brûlantes de notre cœur : son nom est doux comme le miel, comme l'huile répandue.

Nous vous invoquons du fond du cœur, ô Jésus, nous que vous avez arrosés de votre grâce, que vous avez appelés à la vie par l'onction du baptême : faites que, sauvés à jamais, nous régnions avec vous dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Acceperunt Joseph et Nicodemus corpus Jesu : et ligaverunt illud hic linteis cum aromatibus, sicut mos est Judæis sepelire.

℣. Oleum effusum nomen tuum.

℟. Ideo adolescentulæ dilexerunt te.

Joseph et Nicodème prirent le corps de Jésus, et l'enveloppèrent avec des parfums dans un linceul, selon la coutume des Juifs pour leurs sépultures.

℣. Votre nom est doux comme l'huile répandue;

℟. Aussi les vierges vous ont elles aimé d'un grand amour.

PRIÈRE.

Domine Jesu Christe[1], qui in tuo sacratissimo corpore tuorum condescendens devotioni fidelium, ut te verum Deum, regem et sacerdotem colerent, inungi hic ab eisdem permisisti : concede ut corda nostra unctione gratiæ tuæ valeant ab omni infectione peccati præservari. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

Seigneur Jésus[1], qui, pour condescendre même dans votre corps très-saint à la piété de vos fidèles, avez bien voulu être embaumé par eux en ce lieu, afin qu'ils vous honorassent ainsi comme vrai Dieu, vrai roi et vrai pontife, faites que nos cœurs, par l'onction de votre grâce, puissent se préserver de la corruption du péché. Vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Devant le Sépulcre glorieux de Jésus-Christ.

HYMNE.

Aurora lucis rutilat,
Cœlum laudibus intonat;

L'aurore fait éclater sa lumière; le ciel retentit de concerts de louanges;

[1] Ici on baise la terre.

l'univers tressaille de joie : seul, l'enfer pousse de tristes hurlements.

Mundus exultans jubilat,
Gemens infernus ululat.

Ce Roi tout-puissant, brisant les forces de la mort, foule de son pied les enfers et y délivre les malheureux de leurs peines.

Cum Rex ille fortissimus,
Mortis confractis viribus,
Pede conculcans tartara,
Solvit a pœna miseros.

Couché sous la pierre du sépulcre et gardé par des soldats, il triomphe néanmoins avec gloire et se lève victorieux du tombeau.

Ille, qui clausus lapide
Custoditur sub milite,
Triumphans pompa nobili,
Victor surgit de funere.

Les gémissements et les douleurs ont cessé dans les lymbes, et l'ange resplendissant s'écrie : Le Seigneur est ressuscité.

Solutis jam gemitibus
Et inferni doloribus,
Quia surrexit Dominus
Resplendens clamat angelus.

Devant ce tombeau qui vous enferma, Créateur de toutes choses, nous vous en prions, défendez votre peuple contre toutes les attaques de la mort.

Quæsumus auctor omnium,
Ad hunc sacratum tumulum,
Ab omni mortis impetu
Tuum defende populum.

Gloire à vous, Seigneur, qui êtes ressuscité d'entre les morts, gloire à vous, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles éternels. Ainsi soit-il.

Gloria tibi Domine,
Qui surrexit a mortuis,
Cum Patre et sancto Spiritu
In sempiterna sæcula. Amen.

Au temps pascal, lorsqu'on fait trois fois le tour du saint Sépulcre, à l'hymne précédente on ajoute celle que voici :

HYMNE.

Revêtus de nos robes d'innocence, allons au festin de l'Agneau; nous avons passé notre mer Rouge, chantons un hymne de louange au Christ, notre Roi.

Ad cœnam Agni providi,
Et stolis albis candidi,
Post transitum maris Rubri,
Christo canamus principi.

Son corps sacré a été immolé sur l'autel de la croix : s'il devient notre nourriture, son sang virginal nous fait vivre pour Dieu.

Cujus corpus sanctissimum
In ara crucis torridum,
Cruore ejus roseo
Gustando vivimus Deo.

La veille de la pâque, nous nous sommes mis en garde contre l'ange exterminateur, nous avons échappé à la dure tyrannie de Pharaon.

Protecti paschæ vespere
A devastante angelo :
Erepti de durissimo
Pharaonis imperio.

Désormais, notre pâque c'est le Christ, l'Agneau immolé, qui sans cesse nous donne sa chair pour être la très-pure nourriture de nos âmes.

Jam pascha nostrum Christus est,
Qui immolatus Agnus est,
Sinceritatis azyma,
Caro ejus oblata est.

O vere digna hostia,
Per quam fracta sunt tartara,
Redempta plebs captivata,
Reddita vitæ præmia.

Consurgit Christus tumulo,
Victor redit de barathro,
Tyrannum trudens vinculo,
Et paradisum reserans.

Quæsumus, Auctor omnium,
In hoc paschali gaudio [1]
Ab omni mortis impetu
Tuum defende populum.

Gloria tibi Domine,
Qui surrexisti a mortuis,
Cum Patre et sancto Spiritu
In sempiterna sæcula. Amen.

O Victime vraiment auguste! vous avez dompté l'enfer, racheté l'humanité captive et rendu accessibles les récompenses éternelles.

Le Christ se lève de sa tombe, il revient victorieux de l'abîme; il enchaîne le tyran dans les fers et ouvre les portes du paradis.

Au milieu des joies de la pâque [1], Créateur de toutes choses, nous vous en prions, défendez votre peuple contre toutes les attaques de la mort.

Gloire à vous, Seigneur, qui êtes ressuscité d'entre les morts, gloire à vous, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles éternels. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Dixit Angelus hic mulieribus : Nolite expavescere, Jesum quæritis Nazarenum crucifixum : surrexit, non est hic ; ecce locus, ubi posuerunt eum. Alleluia.

Ici l'ange dit aux saintes femmes : Ne craignez point : vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est plus ici : voici le lieu où on l'avait déposé. Alleluia.

℣. Surrexit Dominus de hoc sepulchro. Alleluia.

℟. Qui pro nobis pependit in ligno. Alleluia.

℣. Le Seigneur est ressuscité de ce tombeau. Alleluia.

℟. Lui qui pour nous avait été attaché au bois de la croix. Alleluia.

PRIÈRE.

Deus, qui per triumphalem hic Unigeniti tui resurrectionem mundo salutis remedia contulisti, atque æternitatis nobis aditum devicta morte reserasti : vota nostra, quæ præveniendo adspiras, etiam adjuvando prosequere. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

O Dieu, qui, par la résurrection triomphante de votre Fils unique, accomplie en ce lieu, avez donné au monde des moyens de salut et nous avez ouvert les portes de l'éternité, la mort étant vaincue, aidez-nous à réaliser les désirs que votre grâce a fait naître dans nos âmes. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Pater noster... Ave, Maria...

Pater noster... Ave, Maria...

[1] Hors du temps pascal, on dit : *Ad hunc sacratum tumulum,* « devant ce tombeau sacré, » et l'on fléchit le genou en se tournant vers le saint Sépulcre.

Au lieu où le Sauveur apparut à Marie-Madeleine sous les traits du jardinier.

HYMNE.

Le Christ voulait manifester à tous les hommes son glorieux triomphe; mais il réservait la joie de le contempler d'abord à ceux dont les cœurs étaient le plus enflammés d'amour pour lui.

Madeleine eut ce bonheur, tandis qu'aux premières lueurs du jour, ardente et inquiète, elle se rend aux divers lieux où l'entraînent les transports de son amour.

L'amour la retient auprès de la croix; l'amour l'enchaîne auprès du sépulcre : l'amour chassant en elle la crainte, elle ne redoute pas les soldats déicides.

Ce Jésus qu'elle a tant aimé dans sa vie, elle le cherche lorsqu'il est mort : ce Jésus que vivant elle oignit de nard précieux, mort, elle l'embaume de parfums de haut prix.

Aussi mérita-t-elle d'entendre la douce voix du Sauveur, caché sous les traits du jardinier, lui dire : « Marie, ne me touchez pas. »

O Jésus, source de toute consolation, unique espérance de ceux qui vous cherchent, par les mérites de Marie-Madeleine, remettez-nous le châtiment de nos péchés. Ainsi soit-il.

Christus triumphum gloriæ
Monstrare cunctis voluit,
Sed prima ferunt gaudia,
Qui plus ardebant cæteris.

Quod Magdalena noverat,
Dum luce prima fervida
Hinc inde currit saucia,
Christi amore languida.

Adstare non timet cruci :
Sepulchro inhæret anxia :
Truces nec horret milites,
Pellit timorem charitas.

Christum, quem vivum fortiter
Dilexit, quærit mortuum,
Unguento unctum optimo,
Quem unxit vivum pistico.

Hinc dulcia colloquia
Sui meretur Domini,
Dum hortulani habitu,
Me noli, dixit, tangere.
Jesu, dulce refugium,
Spes una te quærentium,
Per Magdelenæ meritum
Peccati solve debitum. Amen.

ANTIENNE.

Jésus étant ressuscité dès le matin, le premier jour de la semaine, apparut en ce lieu à Marie-Madeleine, qu'il avait délivrée de sept démons.

℣. Marie, ne me touchez pas.

℟. Car je ne suis pas encore remonté vers mon Père.

Surgens autem Jesus mane prima sabbati, apparuit hic Mariæ Magdalenæ, de qua ejecerat septem dæmonia.

℣. Maria, noli me tangere.

℟. Nondum enim ascendi ad Patrem meum.

PRIÈRE.

Faites, Seigneur, nous vous en

Beatæ Mariæ Magdalenæ, quæ-

sumus, Domine Deus, suffragiis adjuvemur : cujus precibus non solum quatriduanum fratrem resuscitasti, sed te Dominum post resurrectionem hic vivum ostendisti. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

prions, que nous soyons aidés par les suffrages de sainte Marie-Madeleine, dont les prières ont obtenu de vous la résurrection de son frère déposé depuis quatre jours dans le tombeau, et à qui vous-même, Seigneur, vous vous êtes montré vivant en ce lieu après votre résurrection. Vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles.

Pater noster... Ave, Maria...

A la chapelle de la Vierge-Marie, où l'on dit que Jésus apparut en premier lieu à sa Mère, après sa résurrection.

HYMNE.

Jesum Christum crucifixum
Ob peccatorum crimina,
Hunc vidisti et flevisti,
O gloriosa Domina!
Victa nece, fracto letho,
Splendor paternæ gloriæ,
Gaude vivens, venit splendens,
Jam lucis orto sidere.

Morti datum, suscitatum
Solutis cernis luctibus,
Unde pondus, astra, mundus,
Exultet cœlum laudibus.

Hinc immensas psallat odas
Omnis sacratæ Triadi :
Quæ nos ducat et inducat
Ad cœnam Agni providi. Amen.

O glorieuse souveraine, vous avez vu votre Jésus crucifié pour nos crimes, et vous avez pleuré sur lui.

Maintenant, tressaillez de joie; il a vaincu la mort, il a dompté l'enfer. Astre éclatant, reflet de la gloire de son Père, il s'avance environné de splendeur.

Lui que la mort avait soumis un moment, vous le voyez, par sa résurrection, chasser partout le deuil. Que la terre et l'océan, que les astres et le ciel retentissent de ses louanges.

Que tout homme chante sans fin des hymnes à la Trinité sainte, afin qu'elle nous introduise au festin du divin Agneau. Ainsi soit-il.

On chante ensuite les Litanies de la bienheureuse Vierge Marie, puis l'antienne que voici :

Gaude Virgo, mater Christi :
Condemnatum quem vidisti.
Resurrexit, sicut dixit.

Gaude, lumen claritatum :
Quem vidisti conclavatum,
Resurrexit, sicut dixit.

Réjouissez-vous, ô Vierge, mère de Jésus-Christ;
Lui que vous avez vu condamné,
Il est ressuscité ainsi qu'il l'avait dit.
Réjouissez-vous, ô Mère rayonnante de splendeur,
Lui que vous avez vu percé de clous,
Il est ressuscité ainsi qu'il l'avait dit.

Réjouissez-vous, ô Mère, océan de douleur,
Lui que vous avez vu éteindre les feux de l'enfer,
Il est ressuscité ainsi qu'il l'avait dit.

Gaude, magnum fletus mare
Quem vidisti expiare,
Resurrexit, sicut dixit.

Réjouissez-vous, fleur d'un parfum admirable,
Lui que vous avez vu mettre dans le sépulcre,
Il est ressuscité ainsi qu'il l'avait dit.

Gaude, flos odoris miri,
Quem vidisti sepeliri,
Resurrexit, sicut dixit.

Réjouissez-vous, tendre Mère de Jésus,
Lui que vous avez vu couronné de gloire,
Il est ressuscité ainsi qu'il l'avait dit. Alleluia.

Gaude, Mater alma Christi,
Gloriosum quem vidisti,
Resurrexit, sicut dixit. Alleluia.

℣. Réjouissez-vous, et tressaillez d'allégresse, ô vierge Marie, alleluia,
℟. Parce que le Seigneur est véritablement ressuscité. Alleluia.

℣. Gaude et lætare, virgo Maria, alleluia,
℟ Quia surrexit Dominus vere. Alleluia.

PRIÈRE.

O Dieu, qui par la résurrection de votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, avez daigné réjouir le monde, faites, nous vous en prions, que, par sa sainte Mère, la vierge Marie, nous participions aux joies de la vie éternelle.

Deus, qui per resurrectionem Filii tui Domini nostri Jesu Christi mundum lætificare dignatus es : præsta, quæsumus, ut per ejus Genitricem virginem Mariam perpetuæ capiamus gaudia vitæ.

Prière au Saint-Esprit.

O Dieu, qui avez instruit le cœur de vos fidèles par la lumière du Saint-Esprit, donnez-nous, par ce même Esprit la connaissance et l'amour de la justice, et faites qu'il nous remplisse toujours de ses divines consolations.

Deus, qui corda fidelium sancti Spiritus illustratione docuisti, da nobis eodem Spiritu recta sapere, et de ejus semper consolatione gaudere.

Prière aux saints Anges.

O Dieu, qui réglez avec une sagesse infinie les différents ministères des anges et des hommes, daignez nous accorder pour protecteurs sur la terre ces esprits bienheureux qui, sans cesse, dans le ciel, vous entourent et vous servent.

Deus, qui miro ordine angelorum ministeria hominumque dispensas, concede propitius, ut a quibus tibi ministrantibus in cœlo semper assistitur, ab his in terra vita nostra muniatur.

Prière pour le souverain Pontife.

Deus omnium fidelium pastor et rector, famulum tuum N. quem pastorem Ecclesiæ tuæ præesse voluisti, propitius respice, da ei, quæsumus, verbo et exemplo, quibus præest, proficere ; ut ad vitam una cum grege sibi credito perveniat sempiternam.

O Dieu, chef et pasteur de tous les fidèles, jetez un regard favorable sur votre serviteur N. que vous avez daigné placer comme pasteur à la tête de votre Eglise, accordez-lui, nous vous en prions, d'édifier par sa parole et son exemple ceux dont il est le guide, afin qu'il puisse, avec le troupeau commis à ses soins, parvenir à la vie éternelle.

Prière pour l'Empereur.

Deus regnorum omnium, et christiani maxime protector imperii : da servo tuo imperatori nostro N. triumphum virtutis tuæ scienter excolere; ut qui tua institutione est princeps, tuo sit semper munere potens.

O Dieu, protecteur de tous les trônes et particulièrement de l'empire chrétien, accordez à votre serviteur N., notre empereur, ce triomphe de reproduire en lui l'image de votre perfection, afin que votre grâce rende toujours puissant ce prince que votre Providence a porté sur le trône.

Prière pour les Rois.

Quæsumus, omnipotens Deus, ut famuli tui reges nostri, qui tua miseratione susceperunt regnorum gubernacula, virtutum etiam omnium percipiant incrementa, quibus decenter ornati, et vitiorum monstra devitare, et ad te, qui via, veritas et vita es, gratiosi valeant pervenire.

Nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant, d'accorder à nos rois, vos serviteurs, à qui votre miséricorde a confié les rênes des gouvernements, l'accroissement en toutes sortes de vertus, afin qu'en étant ornés comme d'un riche manteau, ils puissent éviter la tache du vice et parvenir pleins de grâce jusqu'à vous, qui êtes la voie, la vérité et la vie.

Prière pour demander l'union des princes chrétiens.

Deus, qui errata corrigis et dispersa congregas, et congregata conservas : quæsumus, super reges et principes christianos tuæ unionis gratiam clementer infundas; ut divisione rejecta, vere pastori Eccle-

O Dieu, qui ramenez dans la voie ce qui s'en écarte, qui rassemblez ce qui est dispersé et gardez ce que vous avez rassemblé, nous vous supplions de répandre dans votre clémence la grâce de votre sainte

union sur les rois et les princes chrétiens, afin que, rejetant toute division, ils restent vraiment unis au pasteur de votre Eglise et s'appliquent à vous servir dignement.

siæ tuæ se unientes, tibi digni valeant famulari.

Prière pour demander le recouvrement de la Terre sainte.

O Dieu, qui réglez toutes choses par une admirable disposition de votre providence, nous vous supplions humblement d'arracher aux mains de vos ennemis cette terre que votre Fils unique a consacrée par l'effusion de son sang, et de lui accorder la grâce de se convertir à la religion chrétienne et de vous servir selon ses préceptes.

Deus, qui admirabili providentia tua cuncta disponis, te suppliciter exoramus : ut hanc terram, quam Unigenitus tuus proprio sanguine consecravit, de manibus inimicorum cunctis eripias, et eam in christiana religione tuo nomini servire concedas.

Prière pour les habitants de la Terre sainte.

Défendez, Seigneur, nous vous en supplions par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie, défendez ce peuple de toute adversité; et, le voyant humblement prosterné devant vous, protégez-le, dans votre clémence, contre les piéges de ses ennemis.

Defende, quæsumus, Domine, beata Maria semper virgine intercedente, istam ab omni adversitate familiam; et toto corde tibi prostratam, ab hostium propitius tuere clementer insidiis.

Prière pour les voyageurs en mer.

O Dieu, qui avez autrefois fait passer à travers la mer Rouge nos pères qui chantaient vos louanges, et qui les avez conduits à travers l'abîme des eaux, nous vous supplions humblement de guider, après une course heureuse, vers le port qu'ils veulent atteindre, vos serviteurs qui voguent en ce moment sur des vaisseaux.

Deus, qui transtulisti patres nostros per mare Rubrum, et transvexisti eos per aquam nimiam, laudem tui nominis decantantes, te suppliciter deprecamur, ut in navi famulos tuos, repulsis adversitatibus, portu semper optabili cursuque tranquillo tuearis.

Prière pour les pèlerins.

Seigneur, nous vous supplions de prêter l'oreille à nos prières et de rendre toutes les voies de vos ser-

Adesto, quæsumus Domine, supplicationibus nostris, et viam famulorum tuorum in salutis tuæ pros-

peritate dispone; ut inter omnes viæ et vitæ hujus varietates tuo semper protegantur auxilio.

viteurs conformes à votre divine volonté, afin qu'au milieu des changements de cette vie, ils méritent toujours d'obtenir l'appui de votre secours.

Oraison universelle.

Domine Jesu Christe, largitor gratiæ et amator charitatis, qui nos orare docuisti; ad te nunc clamantes exaudi : et intercedente gloriosa virgine Maria matre tua, cum beatis apostolis tuis Petro et Paulo atque beato Francisco et omnibus sanctis, cardinalem, nostri seraphici ordinis protectorem, jerosolymitanæ Ecclesiæ patriarcham, prælatos omnes et principes, religionis nostræ generalem, sacri montis Sion guardianum, et cunctum populum christianum ab omni adversitate custodi : Loca sancta nostra, nos famulos tuos, consanguineos ac benefactores nostros in omni sanctitate conserva, omnesque peccatores a vitiis purga, virtutibus illustra, pacem et salutem eis tribue; hostes vero visibiles atque invisibiles a nobis remove, carnalia desideria repelle : aerem salubrem ac terræ fertilitatem præsta; amicis et inimicis nostris charitatem largire, atque civitatem istam sanctam ad cultum christianum converte, et nos ab omni peste, fame et feritate inimicorum illæsos conserva, et omnibus fidelibus, vivis atque defunctis, vitam et requiem æternam concede : et benedictio tua sit super nos semper : Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Seigneur Jésus, qui distribuez les grâces et qui aimez la charité, vous qui nous avez enseigné à prier, exaucez-nous en ce moment où nous élevons vers vous nos voix suppliantes ; et, par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie, votre mère, de vos bienheureux apôtres Pierre et Paul, de saint François et de tous les saints, préservez de tout mal le cardinal protecteur de notre ordre séraphique, le patriarche de l'Eglise de Jérusalem, tous les prélats et tous les princes, le général de notre ordre, le gardien de la sainte montagne de Sion et le peuple chrétien tout entier. Conservez dans une sainteté parfaite les saints Lieux, nous-mêmes qui sommes vos serviteurs, nos parents et nos bienfaiteurs ; purifiez les pécheurs de leurs crimes, ornez-les de vertus, donnez-leur la paix et le salut ; éloignez de nous nos ennemis visibles et invisibles; repoussez les désirs de la chair ; donnez à l'air la salubrité et la fécondité à la terre; accordez le don de la charité à nos amis et à nos ennemis ; convertissez cette cité sainte au culte chrétien ; défendez-nous de la peste, de la famine et de la cruauté de nos ennemis; accordez à tous les fidèles vivants et défunts la vie et le repos éternels, et que votre bénédiction repose toujours sur nous. Vous qui vivez, etc. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Pater noster... Ave, Maria...

Procession que les Frères mineurs de saint François font chaque jour, après Complies, à l'étable où naquit l'enfant Jésus, à Bethléem, la cité de David.

A l'autel du très-saint Sacrement.

ANTIENNE.

O festin sacré où Jésus est donné en nourriture, où l'on célèbre le souvenir de sa passion, où notre âme est remplie de grâces, et où nous recevons le gage de la vie future. Alleluia.

℣. Vous leur avez donné le pain du ciel, alleluia,

℟. Qui renferme en lui toutes les joies. Alleluia.

O sacrum convivium, in quo christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus, mens impletur gratia et futuræ gloriæ nobis pignus datur. Alleluia.

℣. Panem de cœlo præstitisti eis, alleluia,

℟. Omne delectamentum in se habentem. Alleluia.

PRIÈRE.

O Dieu, qui nous avez laissé dans un sacrement admirable la mémoire de votre passion, accordez-nous de révérer tellement les mystères sacrés de votre corps et de votre sang que nous ressentions sans cesse dans nos âmes le fruit de la rédemption que vous avez opérée. Vous qui étant Dieu vivez et régnez, etc. Ainsi soit-il.

Deus, qui nobis sub sacramento mirabili passionis tuæ memoriam reliquisti, tribue, quæsumus, ita nos corporis et sanguinis tui sacra mysteria venerari, ut redemptionis tuæ fructum in nobis jugiter sentiamus. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Au lieu où naquit Jésus-Christ.

HYMNE.

O Jésus, Rédempteur des hommes, vous que le Père éternel engendra avant la lumière, son égal en gloire,

O vous, qui êtes le reflet de la splendeur du Père, le constant espoir de toutes les créatures, prêtez l'oreille aux prières que vous adressent vos serviteurs par tout l'univers.

Souvenez-vous, divin Créateur, qu'autrefois vous avez pris dans le

Jesu, Redemptor omnium,
Quem lucis ante originem
Parem paternæ gloriæ
Pater supremus edidit.

Tu lumen et splendor Patris,
Tu spes perennis omnium,
Intende, quas fundunt preces
Tui per orbem servuli.

Memento, rerum conditor,
Nostri quod olim corporis

Sacrata ab alvo Virginis
Nascendo formam sumpseris.
Testatur hoc præsens locus,
Ad quem devoti pergimus,
Quod solus a sinu Patris
Mundi salus adveneris.

Hunc astra, tellus, æquora,
Hunc omne, quod cœlo subest,
Salutis Auctorem novæ
Novo salutat cantico.
Et nos, beata quos sacri
Rigavit unda sanguinis,
Natalis ad locum tui
Hymni tributum solvimus.

Jesu, tibi sit gloria,
Qui natus es de Virgine,
Cum Patre et almo Spiritu
In sempiterna sæcula. Amen.

sein de la Vierge bénie la forme de notre corps.

Ce lieu où notre dévotion nous amène atteste que vous avez quitté le sein de votre Père pour venir au milieu du monde dont vous êtes l'unique salut.

Les astres, la terre, les flots et tout ce qui existe sous les cieux saluent d'un nouveau cantique l'Auteur d'un nouveau salut.

Et nous, dont l'âme a été rafraîchie dans le sang que vous avez versé, nous venons vous offrir, au lieu de votre naissance, le tribut de nos louanges.

Gloire à vous, ô Jésus, né de la vierge Marie, gloire au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles éternels. Ainsi soit-il.

Antienne tirée de la lettre de saint Jérôme à Marcella. Elle se chante à deux chœurs devant le lieu de la naissance de Notre-Seigneur.

Les chantres.

Bethleem ecce in hoc parvo terræ foramine cœlorum Conditor natus est.

C'est à Bethléem, dans ce petit coin de l'univers, qu'est né le Créateur des cieux.

Le chœur.

(Il reprend l'antienne précédente.)

Les chantres.

Hic involutus pannis.

C'est ici qu'il fut enveloppé de langes.

Le chœur.

Hic in præsepio est reclinatus.

C'est ici qu'il fut couché dans la crèche.

Les chantres.

Hic visus a pastoribus.

C'est ici qu'il fut visité par les bergers.

Le chœur.

Hic demonstratus a stella.

C'est ici qu'il fut découvert par l'étoile.

Les chantres.

C'est ici qu'il fut adoré par les mages.

Hic adoratus a magis.

Le chœur.

C'est ici que les anges chantèrent.

Hic cecinerunt angeli dicentes

Les chantres.

Gloire à Dieu dans les cieux.

Gloria in excelsis Deo.

Le chœur.

Gloire à Dieu dans les cieux.

Gloria in excelsis Deo.

Les chantres.

Alleluia !

Alleluia !

Le chœur.

Alleluia! Alleluia!

Alleluia ! Alleluia !

℣. C'est ici que le Seigneur a fait connaître, alleluia,

℟. Le salut qu'il apportait au monde. Alleluia.

℣. Hic notum fecit Dominus, alleluia,

℟. Salutare suum. Alleluia.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, faites, nous vous en supplions, que le Sauveur du monde, qui est né en ce lieu après avoir été l'auteur de notre naissance à la vie divine, nous donne encore l'immortalité : lui qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Præsta, quæsumus, omnipotens Deus, ut natus hic Salvator mundi, sicut divinæ ejus generationis est auctor, ita et immortalitatis sit ipse largitor. Qui tecum vivit et regnat in sæcula sæculorum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

Devant la crèche où reposa Jésus.

HYMNE.

Lorsque les temps marqués furent accomplis, le Fils, créateur de l'univers, fut envoyé du palais de son Père, et sortit du sein d'une Vierge, revêtu de notre chair.

Serré dans les liens de ses langes, cet Enfant divin pousse des vagisse-

Quando venit ergo sacri
Plenitudo temporis,
Missus est ab arce Patris
Natus orbis Conditor,
Atque ventre virginali
Carne amictus prodiit.
Vagit infans inter arcta
Conditus præsepia ;

Membra pannis involuta
Virgo mater alligat.
Et Dei manus pedesque
Stricta cingit fascia.

Sempiterna sit beatæ
Trinitati gloria,
Æqua Patri Filioque,
Par decus Paraclito,
Unius trinique nomen
Laudet universitas. Amen.

ments; la Vierge qu'il s'est donnée pour mère enveloppe de langes ses membres sacrés, et des bandelettes pressent étroitement les mains et les pieds de ce Dieu.

Gloire soit pour jamais à la Trinité bienheureuse. Que le Père, le Fils et le Saint-Esprit reçoivent un honneur égal, et que toute la création célèbre le nom de la Trinité dans un seul Dieu. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Maria autem, postquam peperit Filium suum unigenitum, pannis eum involvit; et reclinavit eum in hoc præsepio, quia non erat ei locus in diversorio.

℣. Consideravi opera tua, et expavi.

℟. In medio duorum animalium.

Or Marie ayant mis au monde son Fils unique, l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans cette crèche, parce qu'il n'y avait plus de place pour lui dans l'hôtellerie.

℣. J'ai contemplé vos œuvres, et l'effroi m'a saisi.

℟. Entre ces deux animaux.

PRIÈRE.

Domine Jesu Christe, consolatio pauperum et humilium gloria, qui ad informandum corda nostra pauper in præsenti diversorio, et humilis inter animalia in hoc præsepio apparere dignatus es : præsta, quæsumus, ut per hæc in terris semper gradientes, tandem in cœlis æternæ mansionis gaudia inter angelorum choros habere mereamur. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

Seigneur Jésus, consolation des pauvres et gloire des humbles, qui, pour donner l'exemple à nos cœurs, avez daigné apparaître au monde sous les livrées de la pauvreté et de l'humilité dans cette hôtellerie et entre les deux animaux qui occupaient cette étable, faites, nous vous en prions, qu'après avoir marché constamment sur terre conformément à ces vertus, nous méritions d'obtenir enfin dans les cieux les délices de la demeure éternelle avec les chœurs des anges. Vous qui vivez, etc.

Pater noster... Ave, Maria...

Antienne que l'on chante devant l'autel des Mages.

Intrantes magi hanc domum invenerunt hic Puerum cum Maria, ma-

Les mages étant entrés dans cette maison y trouvèrent l'Enfant avec

Marie, sa mère, et se prosternant, ils l'adorèrent [1].

Et ayant ouvert leurs trésors, ils offrirent au Seigneur, au lieu où nous sommes, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Alleluia.

℣. Les rois de Tharsis et les îles offriront ici des présents.

℟. Les rois d'Arabie et de Saba y apporteront des offrandes.

tre ejus, et procidentes adoraverunt eum [1].

Et apertis thesauris suis obtulerunt hic magi Domino aurum, thus et myrram. Alleluia.

℣. Reges Tharsis et insulæ hic munera offerent.

℟. Reges Arabum et Saba dona adducent.

PRIÈRE.

O Dieu, qui dans ce petit coin de terre avez révélé votre Fils unique aux gentils guidés par l'étoile, accordez-nous dans votre bonté, à nous qui vous connaissons déjà par la foi, la grâce d'être admis à contempler l'éclat de votre grandeur. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Deus, qui in hoc parvo terræ foramine unigenitum tuum gentibus stella duce revelasti, concede propitius, ut qui jam te ex fide cognovimus, usque ad contemplandam speciem tuæ celsitudinis perducamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

Devant l'autel de saint Joseph, époux de la sainte Vierge.

HYMNE.

Joseph, illustre rejeton de David, modèle admirable d'une vie modeste, vous dont la simplicité fut l'ornement, vous le favori de Dieu, l'époux de Marie,

Vous accompagnez à Bethléem cette Vierge pure; vous êtes le dépositaire du secret de Dieu; on vous regarde comme le père de Jésus, et c'est vous qui lui imposez ce nom, huit jours après sa naissance.

Vous êtes son guide sur la route de l'exil, son consolateur en Egypte, à Nazareth le père nourricier de Celui qui donne le pain des anges, de Celui qui est libéral pour le pauvre : lui, le Seigneur, il se soumet à son serviteur.

Davidis Joseph generosa proles,
Unicum vitæ specimen modestæ,
Simplicis candor, Domino probate,
Sponse Mariæ!

Ad Bethleem Nympham comitaris almam
Testis arcani, crederisque Christi
Tu pater : nomen promis illi Jesu
Post dies octo.

In via ductor, Memphide solamen :
Nazareth pascit superumque panem;
Pauperi dives : Dominus ministro
Subditur illi.

[1] Ici on baise la terre.

Sit decus Patri, genitæque Proli,
Et tibi compar utriusque virtus
Spiritus semper, Deus unus omni
Temporis ævo. Amen.

Gloire soit au Père et au Fils, ainsi qu'au Saint-Esprit, leur égal en puissance; gloire à l'éternelle Trinité, maintenant et toujours. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Cum esset desponsata mater Maria Joseph, antequam convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu sancto.

Marie, mère de Jésus, ayant été fiancée à Joseph, avant qu'ils eussent été ensemble, il se trouva qu'elle avait conçu par l'opération du Saint-Esprit.

℣. Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam,

℣. Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre Marie pour votre épouse,

℟. Quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est.

℟. Car ce qui est né en elle, est du Saint-Esprit.

PRIÈRE.

Sanctissimæ Genitricis tuæ sponsi, quæsumus, Domine, meritis adjuvemur, ut quod possibilitas nostra non obtinet, ejus nobis intercessione donetur. Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

Daignez, Seigneur, nous secourir par les mérites du bienheureux Joseph, époux de votre très-sainte Mère, et nous accorder par son intercession, ce que notre faiblesse ne peut mériter. Vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Pater noster... Ave, Maria...

Au sépulcre des saints Innocents.

HYMNE.

Salvete flores martyrum,
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit
Ceu turbo noscentes rosas.

Salut, prémices des martyrs, que le persécuteur de Jésus a moissonnées dès votre entrée dans la vie comme un tourbillon brise les roses naissantes.

Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener;
Aram sub ipsam simplices
Palma et coronis luditis.

Premières victimes offertes à Jésus-Christ, tendre troupeau immolé pour lui, vous jouez innocemment sous l'autel même avec les palmes qu'il vous a fait remporter.

Jesu, tibi sit gloria,
Qui natus es de virgine,
Cum Patre et almo Spiritu
In sempiterna sæcula. Amen.

Gloire soit à vous, ô Jésus, qui êtes né d'une vierge; gloire soit au Père et au Saint-Esprit dans les siècles éternels. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Des enfants innocents ont été mis à mort pour Jésus-Christ; des enfants à la mamelle ont été immolés par un roi barbare; ils suivent l'Agneau sans tache et ils disent sans cesse : Gloire à vous, Seigneur.

℣. Hérode irrité fit périr un grand nombre d'enfants

℟. A Bethléem de Juda, la cité de David.

Innocentes pro Christo ínfantes occisi sunt; ab iniquo rege lactentes interfecti sunt; ipsum sequuntur Agnum sine macula, et dicunt semper : Gloria tibi, Domine!

℣. Herodes iratus occidit multos pueros

℟. In Bethleem Judæ civitate David.

PRIÈRE.

O Dieu, dont les saints innocents ont publié en ce lieu la gloire, non point en parlant, mais en répandant leur sang, faites mourir en nous tous les vices, afin que la foi que nous confessons de bouche soit aussi annoncée par la sainteté de notre vie. Nous vous le demandons par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Deus, cujus hic præconium innocentes martyres non loquendo sed moriendo confessi sunt : omnia in nobis vitiorum mala mortifica, ut fidem tuam, quam lingua nostra loquitur, etiam moribus vita fateatur. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

Devant l'oratoire de saint Jérôme.

HYMNE.

Ce saint confesseur du Seigneur, dont les peuples répètent avec piété les louanges sur toute la terre, a mérité, au sortir de ce lieu, d'entrer plein de la vraie joie dans le ciel.

Il a vécu ici-bas avec prudence, humilité, pureté; sa vie a été sobre et sans tache tant que son âme a animé son corps mortel.

Iste confessor Domini, colentes
Quem pie laudant populi per orbem;
Hinc vere lætus meruit beatas
Scandere sedes :

Qui pius, prudens, humilis, pudicus
Sobriam duxit sine labe vitam,
Donec humanos animavit auræ
Spiritus artus.

ANTIENNE.

O illustre docteur, bienheureux Jérôme, lumière de la sainte Eglise, vous qui avez tant aimé la loi divine, priez pour nous le Fils de Dieu.

℣. La bouche du juste annoncera la sagesse,

℟. Et sa langue publiera la justice.

O doctor optime, Ecclesiæ sanctæ lumen, beate Hieronyme, divinæ legis amator, deprecare pro nobis Filium Dei.

℣. Os justi meditabitur sapientiam,

℟. Et lingua ejus loquetur judicium.

PRIÈRE.

Deus, qui Ecclesiæ tuæ in exponendis sacris Scripturis beatum Hieronymum, confessorem tuum, doctorem maximum providere dignatus es, præsta, quæsumus, ut ejus suffragantibus meritis, quod ore simul et opere docuit, te adjuvante, exercere valeamus. Per Christum Dominun nostrum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

O Dieu, qui avez daigné accorder à votre Eglise le bienheureux Jérôme, votre confesseur, docteur très-habile à expliquer les saintes Ecritures, faites, nous vous en supplions, qu'aidés de ses mérites, nous puissions, avec votre secours, mettre en pratique les leçons qu'il nous a données par ses paroles et son exemple. Nous vous le demandons par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Au tombeau de saint Jérôme.

HYMNE.

Cujus ad istum tumulum frequenter
Ægra, quæ passim jacuere membra,
Viribus morbi domitis, saluti
Restituuntur.

Noster hinc illi chorus obsequentem
Concinit laudem celebresque palmas,
Ut piis ejus precibus juvemur
Omne per ævum.

Sit salus illi, decus atque virtus,
Qui super cœli solio coruscans
Totius mundi seriem gubernat
Trinus et unus. Amen.

A ce tombeau du saint docteur, souvent des infirmes triomphent des maladies les plus graves et sont rendus à la santé.

Voilà pourquoi nos voix s'unissent pour chanter ses louanges et son triomphe, afin que nous soyons sans cesse aidés par ses saintes prières.

Salut, honneur et puissance à Dieu, un en trois personnes, qui, assis dans la gloire sur le trône céleste, gouverne l'univers entier. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Amavit eum Dominus, et ornavit eum, stola gloriæ induit eum, et ad portas paradisi coronavit eum.

℣. Ora pro nobis, beate Hieronyme!

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Le Seigneur l'a aimé et l'a revêtu d'honneur : il lui a donné un vêtement de gloire et l'a couronné aux portes du paradis.

℣. Saint Jérôme, priez pour nous,

℟. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIÈRE.

Deus, qui beati Hieronymi mira-

O Dieu, qui avez tant de fois illus-

tré votre Eglise par les miracles de saint Jérôme, faites, nous vous en prions, qu'ayant honoré son tombeau d'un culte pieux, nous obtenions par ses prières et ses mérites de goûter les joies de la vie éternelle. Nous vous le demandons par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

culis Ecclesiam tuam multipliciter illustrasti, præsta, quæsumus, ut sicut hic ejus tumulum devotis veneramur obsequiis, ita ipsius precibus et meritis gaudiis perfruamur sempiternis. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

Au tombeau de sainte Paule et de la vierge sainte Eustochie, sa fille.

ANTIENNE.

Celles-ci sont belles entre les filles de Jérusalem.

℣. Dieu les a choisies et prédestinées

℟. Pour leur donner une place dans sa demeure.

Istæ sunt speciosæ inter filias Jerusalem.

℣. Elegit eas Deus, et prælegit eas.

℟. In tabernaculo suo habitare facit eas.

PRIÈRE.

Exaucez-nous, ô Dieu notre Sauveur, et faites que, comme la fête de sainte Paule et de la vierge sainte Eustochie, sa fille, nous donne de la joie, elle nous inspire aussi la ferveur d'une sainte dévotion : nous vous le demandons par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

Exaudi nos Deus salutaris noster, ut sicut de beatæ Paulæ et Eustochii, virginis ejus filiæ, commemoratione gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

Au tombeau de saint Eusèbe de Crémone, abbé de Bethléem.

ANTIENNE.

Je le comparerai à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre.

℣. Saint Eusèbe, priez pour nous,

℟. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

Similabo eum viro sapienti, qui ædificavit domum suam supra petram.

℣. Ora pro nobis, beate Eusebi!

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

PRIÈRE.

Que l'intercession du saint abbé Eusèbe, nous vous en supplions Seigneur, nous rende agréables à votre Majesté, afin que nous obte-

Intercessio nos, quæsumus, Domine, beati Eusebii abbatis commendet, ut, quod nostris meritis non valeamus, ejus patrocinio asse-

quamur. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Pater noster... Ave, Maria...

nions par ses prières les grâces que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

Pater noster... Ave, Maria...

A la chapelle de sainte Catherine.

HYMNE.

Jesu, corona virginum,
Quem Mater illa concipit,
Quæ sola Virgo parturit,
Hæc vota clemens accipe.
Qui pergis inter lilia
Septus choreis virginum,
Sponsus decorus gloria,
Sponsisque reddens præmia.
Quocumque tendis, virgines
Sequuntur, atque laudibus
Post te canentes cursitant,
Hymnosque dulces personant.

Te deprecamur supplices
Per Catharinæ merita,
Nescire prorsus omnia
Corruptionis vulnera.

Virtus, honor, laus, gloria
Deo Patri cum Filio,
Sancto simul Paraclyto
In sæculorum sæcula. Amen.

O Jésus, couronne des vierges, conçu par cette Mère qui seule enfanta jamais sans cesser d'être vierge, écoutez avec bonté nos prières.

Vous qui marchez parmi les lis, environné des chœurs des vierges, époux éclatant de gloire et qui récompensez vos épouses.

Les vierges vous suivent partout où vous allez, elles vous accompagnent en chantant vos louanges et en faisant entendre des hymnes mélodieux.

Nous vous supplions humblement, par les mérites de la bienheureuse Catherine, de nous faire ignorer toujours ce qui peut blesser et corrompre la sainte pureté.

Puissance, honneur, louange, gloire à Dieu le Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Veni, sponsa Christi, accipe coronam quam tibi Dominus præparavit in æternum.

℣. Ora pro nobis, beata Catharina!

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Venez, épouse de Jésus-Christ; recevez la couronne que le Seigneur vous a préparée pour l'éternité.

℣. Sainte Catherine, priez pour nous,

℟. Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIÈRE.

Deus, qui dedisti legem Moysi in summitate montis Sinai, et in eodem loco per sanctos angelos tuos corpus beatæ Catharinæ virginis et martyris tuæ mirabiliter collocasti, præsta,

O Dieu, qui avez donné votre loi à Moïse au sommet du mont Sinaï, et qui avez miraculeusement transporté, par le minisière de vos saints anges, le corps de la bienheureuse

Catherine sur cette même montagne, faites, nous vous en supplions, que, par ses mérites et son intercession, nous puissions parvenir à la montagne, qui est Jésus-Christ. Nous vous le demandons par ce même Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

quæsumus, ut ejus meritis et intercessione ad montem, qui Christus est, pervenire valeamus. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

On chante ensuite les Litanies de la sainte Vierge.

Antienne qui se chante à deux chœurs pour honorer l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

Les chantres et le chœur.

Vous êtes toute belle, ô Marie. — Tota pulchra es, Maria !

Les chantres et le chœur.

Et la tache originelle ne vous a point souillée. — Et macula originalis non est in te.

Les chantres.

Vous êtes la gloire de Jérusalem. — Tu gloria Jerusalem.

Le chœur.

Vous êtes la joie d'Israël. — Tu lætitia Israel.

Les chantres.

Vous êtes l'honneur de notre peuple. — Tu honorificentia populi nostri.

Le chœur.

Vous êtes l'avocate des pécheurs. — Tu advocata peccatorum.

Les chantres et le chœur.

O Marie. — O Maria !

Les chantres.

Vierge très-prudente. — Virgo prudentissima.

Le chœur.

Mère très-clémente. — Mater clementissima.

Les chantres.

Priez pour nous. — Ora pro nobis.

Le chœur.

Intercédez pour nous auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Intercede pro nobis ad Dominum Jesum Christum.

Les chantres et le chœur.

Alleluia, alleluia, alleluia. — Alleluia, alleluia, alleluia.

℣. In conceptione tua Virgo immaculata fuisti.

℟. Ora pro nobis Patrem, cujus Filium peperisti.

℣. O Vierge, vous avez été immaculée dans votre Conception.

℟. Priez pour nous le Père dont vous avez mis au monde le Fils.

PRIÈRE.

Deus, qui per immaculatam Virginis Conceptionem dignum Filio tuo habitaculum præparasti : quæsumus, ut qui ex morte ejusdem Filii tui prævisa, eam ad omni labe præservasti, nos quoque mundos ejus intercessione ad te pervenire concedas. Qui vivis et regnas etc.

Pater noster... Ave, Maria...

O Dieu, qui, par l'immaculée Conception de la bienheureuse Vierge, avez préparé un digne sanctuaire à votre Fils, nous vous supplions, ô vous qui, par les mérites prévus de la mort de ce même Fils, l'avez préservée de toute tache, de nous accorder, par son intercession, la grâce de parvenir jusqu'à vous également purifiés de tout péché. Vous qui vivez et régnez, etc.

Pater noster... Ave, Maria...

Alors on sonne la cloche pour l'*Angelus*.

OUVRAGES A CONSULTER.

I. Sources et moyens pour arriver à une connaissance plus complète de l'ancien et du nouvel Orient.

Les Livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Les ouvrages du Juif Flavius Josèphe (né à Jérusalem l'an 37 de J.-C.), c'est-à-dire son Histoire de la guerre de Judée (*De bello judaico,* lib. VII); ses Antiquités judaïques (*Antiquitatum judaicarum,* lib. XX), et sa Vie de Josèphe (*Vita Josephi*). — Une édition correcte et complète de ses œuvres a été donnée par Sigbert Havercamp, Leyde, 1726, 2 vol. in-fol. Elle a été reproduite par F. Oberthür, Leipz., 1782-1785, et C.-E. Richter, Leipz., 1826, 3 vol. in-12.

Le *Talmud*, manuel religieux des Juifs, composé de deux parties principales, la *Mischna* (seconde loi), et la *Gemare* (appendice). L'édition la plus commode de la *Mischna* est due à Guill. Surenhusius (Amsterd., 1698-1703, 6 vol. in-fol.). — L'édition la plus récente et la meilleure du *Talmud* de Babylone a paru à Vienne (1806) en 12 vol. in-fol. La *Gemare* de Jérusalem a été imprimée à Cracovie en 12 vol. (1801 et suiv.).

Parmi les auteurs grecs et latins, Hérodote, Strabon, Ptolémée, Dion Cassius, Pline, Tacite, Suétone, Pomponius Mélas, Ammien Marcellin et d'autres encore, fournissent des documents utiles.

Le catalogue des routes militaires de l'empire romain, sous le règne de Théodose le Grand, avec les distances qui séparent les villes. — Ce catalogue, sorte de carte grossière, est quelquefois désignée sous le nom de *Carte de Théodose,* mais plus habituellement sous celui de *Carte de Peutinger,* parce qu'elle fut longtemps en la possession de ce savant homme d'état d'Augsbourg. Scheyb donna le premier un *fac-simile* de l'exemplaire manuscrit que possède la bibliothèque impériale de Vienne. Vienne, 1753, in-fol. Mannert en a fait imprimer une reproduction. Leipz., 1829, in-fol. La partie de cette table qui renferme la Palestine se trouve aussi dans *la Palestine* de Reland, p. 421.

Onomasticon urbium et locorum sacræ Scripturæ, seu Liber de locis hebraicis, græce primum ab Eusebio Cæsareensi (mort en 340), deinde latine scriptus ab Hieronymo (mort en 420). *Opera* Jac. Bonfrerii. Paris, 1631-1639. — L'édition arrangée par J. Clericus a été ajoutée à la *Geographia sacra* de N. Sanson. Amsterd., 1707. — L'*Onomasticon*, cette œuvre si importante de l'antiquité chrétienne, se trouve aussi dans les œuvres de saint Jérôme, éd. Martianay, t. II; éd. Vallarsi, t. III, p. I, et dans le *Thesaurus antiq. sacr.* d'Ugolini, tom. V.

La Lettre de saint Jérôme à Eustochium, portant la suscription : *Epitaphium Paulæ matris. Opp.* Hieron., ed. Vallars., I, 690. — En outre, dans les œuvres de saint Jérôme, *De terra promissionis, Epistola ad Dardanum. Epist. ad Fabiolam.*

Antonini Augusti *Itinerarium.* Catalogue de noms et de distances qui peut remonter au premier tiers du quatrième siècle. — P. Cyrilli, hieros. episc., *Opera,* éd. G.-C. Reischl. Munich, 1848. La plus récente édition est due à G. Parthez et M. Pinder. Berlin, 1847.

Itinerarium hierosolymitanum seu burdigalense, courte description d'un voyage de Bordeaux à Jérusalem entrepris vers l'an 333. La plus récente édition est de Parthey et Pinder. Berlin, 1848.

Hieroclis *Grammatici Synecdemus* (catalogue grec des localités de la Palestine remontant au sixième siècle). P. Wesseling a donné une édition comprenant les trois itinéraires connus sous ce titre : *Vetera Romanorum itinera, sive Antonini Augusti itinerarium, Itin. hierosolymitanum et Hieroclis grammatici Synecdemus.* Amsterd., 1735, 1 vol. in-4°.

Ammonii monachi (circa ann. 373) *Relatio de S. Patribus barbarorum incursione in monte Sinai et Raithu peremptis,* græce et latine. Dans les *Illustrium Christi martyrum lecti Triumphi,* éd. Combefis, Paris, 1660, p. 88.

Mosis Chorenensis *Historiæ armeniacæ,* lib. III. Accedit ejusdem Scriptoris Epitome geographiæ. Ed. Gulliel. et Georg. Whistonius, Lond., 1736; Venet., 1827. — Moïse de Chorène a écrit ces ouvrages au cinquième siècle de l'ère chrétienne.

Sancti Nili eremitæ (circ. ann. 400) *Narrationes de cæde monachorum montis Sinæ,* græce et lat. In *Op.* s. Nili, ed. Pet. Possino, Par., 1639.

Epistolæ ad Faustinum de situ Judææ urbisque hierosolymitanæ, insérées dans le *Thesaurus Ugolini,* VII. — Ces lettres sont attribuées à saint Euchère, qui était évêque de Lyon au cinquième siècle.

Itinerarium B. Antonini martyris (an. 600). Dans les *Acta sanctorum,* mois de mai, tom. II, p. 10. Aussi dans le *Thesaurus Ugolini,* VII.

Adamnani (Adamanni), Scotohiberni abbatis (an. 700), *De situ Terræ sanctæ,* ed. Gretser. Ingolstadt, 1619. En outre, dans Mabillon, *Acta sanctorum ord. bened.,* sæc. III, part. II, p. 499. — Adamnan a écrit avec soin la relation de l'évêque français Arculf, qui, à son retour de Pales-

tine, vers 697, fut jeté par un orage sur la côte ouest de l'Ecosse. Le vénérable Bède fit un extrait du livre d'Adamnan; il est reproduit dans l'édition de Gretzer.

S. WILLIBALDI *Vita seu Hodoeporicon,* reproduit dans le CANISII *Thesaur. monument. eccles.,* ed. Basnage, tom. II, p. I, p. 99 et suiv. En outre, dans Mabillon, *Acta sanctor. ord. bened.,* sæc. III, p. II, p. 365 et suiv. Dernière édition, Eichstadt, 1857. — Saint Willibald, Anglais d'origine, fit (725-726) un voyage en Terre sainte, et devint plus tard (740) évêque d'Eichstadt.

BERNARDI monachi *Itinerariam in Loca sancta,* dans Mabillon, *Acta sanct. ord. bened.,* sæc. III, p. II, p. 523. — Cette relation se rapporte à l'an 870 de l'ère chrétienne.

ISSTACHRI (ancien géographe arabe du dixième siècle), *Buch der Lænder,* traduit par Mordtmann, 1845.

ALTMANN, évêque de Passau, *Pilgerzug um das Jahr* 1065. Dans les *Acta sanctor.,* ed. Bolland, 8 août, tom. II, p. 556 et suiv.

FULCHERI CARNOTENSIS *Gesta peregrinantium Francorum cum armis Hierusalem pergentium* (an. 1096-1125), dans les *Gesta Dei per Francos,* éd. Bongars. Hanov., 1611. En ontre, dans Du Chesne, *Scriptores Franc.,* tom. IV, p. 816 et suiv. Paris, 1641. — Foucher de Chartres, prêtre, accompagnait le duc Robert de Normandie pendant la première croisade (1096-1124).

SÆVULFI *Relatio de peregrinatione ad Hierosol. et Terram sanctam,* reproduit dans les *Relations de voyage* de Guill. de Rubruk, par F. Michel et T. Vright. Paris, 1839, p. 237 et suiv. Le voyage de Sævulf, prêtre anglo-saxon, peut être placé en l'an 1102.

Livre de voyage de l'abbé russe DANIEL, qui visita la Palestine au commencement du douzième siècle, dans les Voyages des Russes à l'étranger *(Puteschestvia Russkitsch ludei w tschuja zemli).* Saint-Pétersb., 1837 [1].

EDRISI *Geographia nubiensis,* Paris, 1619. Un extrait de la description de la terre, écrite en arabe par le schérif Edrisi au milieu du douzième siècle, parut à Rome en 1592. La dernière traduction française est due à P.-A. Jaubert. Paris, 1836-1840, 2 vol.

BENJAMIN TUDELENSIS *Itinerarium,* hebraice et lat. Lugd. Bat., 1633. *Voyages de Rabbi Benjamin,* par J.-B. Baratier. 2 tomes. Amsterd., 1734. — Il en a paru une édition hébraïco-anglaise donnée par A. Ascher, à Berlin, 1840. — Le juif espagnol Benjamin de Tudèle parcourut la Terre promise de 1160 à 1173.

Rabbi PETACHIÆ *Peregrinatio,* hebr. et lat., renfermé dans les *Exercitationes*

[1] Ce recueil contient aussi les *Relations de voyage* d'Etienne de Novgorod, qui visita la Terre sainte en 1349, du diacre Sosim, qui la visita en 1420, et du marchand Basile, de Moscou, qui la visita en 1466.

sex varii argumenti, de Wagenseil, Altorf, 1687. La dernière édition hébraïco-française porte ce titre : *Tour du monde* ou *Voyages du R. Petachia,* par M. E. Carmoly, Paris 1831. — Le voyage du R. Petachia, juif de Ratisbonne, se rapporte aux années 1175-1180. D'autres pèlerinages accomplis par des juifs, du treizième au dix-septième siècle, se trouvent dans les *Itinéraires de la Terre sainte,* de E. Carmoly, traduits de l'hébreu et accompagnés de tables, de cartes, etc. Bruxelles, 1847.

Gerhardi, Friderici I in Ægyptum et Syriam ad Saladinum legati, *Itinerarium*, dans la *Chronica slavonica* Hemoldi et Arnoldi, abbatis lubecensis. Lub., 1702. — Cette relation se rapporte à l'an 1175.

Joannes Phocas, *De locis sanctis,* græce et lat. Venet., 1733. En outre dans l'*Allatii Symmicta*, dans les *Acta sanctorum*, mai, tome II. — Phocas, Crétois d'origine, était en 1185 moine dans l'île de Patmos.

Willermi (Guilielmi) Tyrensis *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* (circ. an. 1182-1185). Bâle, 1549, 1560, 1583. Reproduite en outre dans les *Gesta Dei per Francos*. Hannov., 1611, I, 629 et suiv. — Guillaume, nommé archevêque de Tyr en 1174, outre les précieux détails qu'il offre pour l'histoire des croisades, donne encore d'excellents renseignements sur la topographie de ces contrées.

La Citez de Iherusalem, de l'an 1190. — Cf. Beugnot, *Assises de Jérusalem*. Paris, 1843, vol. II, 531 et suiv.

Bohæddini *Vita et res gestæ Saladini,* arabice et lat., ed. Schultens. Lugd. Batav., 1535. — Bohæddini, compagnon de Saladin, écrivait en 1200.

Gaufried Vinisauf, *Iter hierosolymitanum regis Anglorum Richardi I,* reproduit dans les *Historiæ anglic. scriptores,* éd. Gale, t. II, p. 247 et suiv.

Willebrandi ab Oldenborg *Itinerarium Terræ sanctæ*. Venet., 1733. — L'auteur, chanoine à Hildesheim, fit en 1211 son pèlerinage en Terre sainte.

Thetmar, *Iter ad Terram sanctam,* an. 1217. Ex *Cod. ms.,* ed. Titus Tobler. S. Galli, 1851.

Jacobi de Vitriaco *Historia hierosolymitana*. Duaci, 1597. En outre dans les *Gesta Dei per Francos,* I, 1051 et suiv. — Jacques de Vitry, prêtre français, prit part aux croisades, devint évêque d'Acca et écrivit vers 1220.

Eugesippus, *De distanciis locorum Terræ sanctæ,* græce et lat. Venet., 1733. — Cet écrit paraît se rapporter au douzième siècle, de même que les deux suivants :

Epiphanii *Hagiopolitæ Enarratio Syriæ et urbis sanctæ,* græce et lat., dans les *Symmicta* de Léon Allatius.

Joannis Wirzburgiensis *Descriptio Terræ sanctæ,* dans le *Thesaur. anecdotor. Bezii,* tome I, p. iii, p. 483.

Brocardi (Burchardi), monachi ordinis Prædicatorum, *Locorum Terræ sanctæ descriptio*. Venet., 1519; Bâle, 1532-1555. En outre, dans l'*Onomasticon Eusebii et Hieronymi* et dans le *Thesaur. Ugolini,* tome VI. — Le

voyage de Burchard, dont les renseignements ont du poids, se rapporte à l'an 1283.

Ism. Abulfeda, *Tabula Syriæ,* arab, et lat., ed. J. B. Kœhler. Leipz., 1766. — Reinaud et Mac. Guckin de Slane ont donné une édition complète des écrits géographiques d'Abulféda, prince de Hamah, en Syrie (1300-1330). Paris, 1837-1840 et suiv.

Marinus Sanutus, *Liber secretorum fidelium crucis,* dans les *Gesta Dei per Francos,* tome II. — L'infatigable Vénitien Marinus Sanutus, qui visita à plusieurs reprises la Palestine, dédia son ouvrage au Saint-Siége en 1321.

John Maundeville (qui séjourna en Orient de 1320 à 1355), *Voyage and Travaile.* — Son livre fut plus tard traduit en diverses langues. La dernière édition a paru à Londres en 1839.

Guilielmi de Baldensel *Hodoeporicon ad Terram sanctam,* dans le *Canisii Thesaur. monumentor.,* éd. Basnage, tome IV, p. 331 et suiv. — Le dominicain Baldensel, de Minden, parcourut la Terre sainte en 1336.

Ludolphi de Suchem, *Libellus de itinere ad Terram sanctam,* Venet. (sans date). Il en parut en 1477 une édition allemande. — Son auteur, homme plein de mérite, était curé à Suchem dans le diocèse de Paderborn, et fit en 1336 et en 1350 un pèlerinage en Palestine.

Etienne de Gumpenberg, *Wahrhaftige Beschreibung der Meerfahrt in das h. Land,* Francf., 1561. — Gumpenberg fit son voyage en 1449, en compagnie de Fréd. de Wolffskel, de Hans de Kameraw, de Hans Strigel, de Nic. Magerer, de Jean Eyselsaner et d'autres.

Ahmed Makrizi, géographe arabe de la première moitié du quinzième siècle, traduit en français par Quatremère. Paris, 1837.

Hans Tucher, *Reyssbeschreibung* (1479). Augsbourg, 1482; Nuremb., 1483; Francf., 1561.

Bernhardi de Breydenbach *Itinerarium hierosolymit. ac in Terram sanctam,* Mogunt., 1486; Spire, 1490. — L'édition allemande parut sous ce titre : *Die Fahrt oder Reyss über Meere zu dem heiligen grab unsers Herren Jesus Christi gen Iherusalem. Auch zu der heiligen Iunckfrawen sant Katherinen grab auf dem Berg Sinai.* Augsb., 1488. — L'édition allemande de Mayence est de 1486. — Le savant et exact Breydenbach, administrateur et doyen du chapitre de Mayence, entreprit son pèlerinage en 1483.

Félix Fabri, *Eigentliche Beschreibung der Hin-und Wiederfart zu dem heilig. Land gen Jerusalem,* 1556 (sans lieu d'impression). Se trouve aussi dans le *Reyssbuch des h. Landes.* — Félix Fabri, savant dominicain d'Ulm, arrivé une première fois en Palestine en 1480, entreprit en 1483 un second pèlerinage en compagnie de Hans Werli de Zimber, Henri de Stœffel, Hans Truchsess de Waldpurg et Bernard de Rechberg. Sa relation est encore estimée. — Hassler, professeur à Ulm, a publié en entier l'*Evagatorium* de F. Fabri, qu'on a retrouvé. Stuttg., 1483.

GEORGII (Prioris Gemnicensis, 1507) *Ephemeris sive Diarium peregrinationis Ægypti, montis Sinai, Terræ sanctæ,* dans le *Thesaur. anecdot.* de Pezius, tome II. p. III, p. 453.

LUDWIG TSCHUDI, *Reyss-und Pilgerfahrt zum h. Grab im Jahre* 1519, Saint-Gall, 1606.

JODOCUS A MEGGEN, Patricius Lucerinus, *Peregrinatio hierosolymit* (1542). Diling., 1580.

PIERRE BELON DU MONS, *Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie.* Paris, 1553-1588. — Cet écrit du médecin Belon, qui visita l'Orient de 1546 à 1549, parut en latin, à Anvers, en 1598; en anglais, à Londres, en 1693; il y en a un extrait en allemand dans la *Sammlung der Reisen* de Paulus, p. I, II.

BONIFACII A RAGUSO *Liber de perenni cultu Terræ sanctæ.* Venet., 1573. — L'auteur fut, de 1552 à 1559, gardien du couvent latin à Jérusalem.

CHRISTÓPHORI FÜHRER AB HAIMENDORF *Itinerarium Ægypti, Arabiæ, Palestinæ, Syriæ.* Norimb., 1620. En allemand, Nuremb., 1646. — L'auteur vit l'Orient de 1565 à 1567.

LÉONHARD RAUWOLF, *Aigentliche beschreibung der Raiss, so er gegen Auffgang inn die Morgenlænder, fürnemlich Syriam, Judæam, Arabiam, u. a. volbracht.* Augsb., 1581; Francf., 1582; Laugingen, 1583. — L. Rauwolf, médecin d'Augsbourg (qui exerçait son art à Kempten en 1569), voyagea de 1563 à 1576. Quaresmius et d'autres le citent bien souvent à cause de sa critique trop souvent inspirée par le protestantisme.

JOAN. DUBLIVLIUS NERVIUS, franciscanus theologus, *Hierosol. peregrinationis Hodoeporicum.* Coloniæ, 1600.

NIC. CHRISTOPH. RADZIWIL, *Jerosolimitana peregrinatio,* primum a Th. Tretero ex Polonico sermone in latiuum translata, Brunsberg., 1601; Antwerp., 1614. Traduit en allemand par Laur. Borkav. Mayence, 1693. — Cette édition renferme les hymnes que l'on chantait et les oraisons que l'on récitait alors aux saints Lieux de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Christophe Radziwil, duc d'Olika et de Nyeswiesz, voyagea en 1583.

GIOVANNI ZUALLARDO (Schwallart) *Il devotissimo viaggio di Gierusalemme.* Roma, 1587, 1595, 1597. Une édition française augmentée parut à Anvers en 1608; une édition allemande à Cologne, en 1606. — Ces éditions renferment beaucoup de gravures, ainsi que les hymnes et les prières des moines latins. La précieuse relation de Zuallardo se rapporte à l'an 1586,

Reyssbuch d. h. Landes, das ist ein gründtliche beschreibung aller und jeder Meer-und Pilgerfahrten zum h. Lande. Francfort-sur-le-Mein, 1584 et suiv. — Cette édition, d'après laquelle nous faisons nos citations, fut donnée par le libraire Sigismond Feyrabend. Elle contient :

1° RUPERT, abbé de Bergen, *Beschreibung dess gewaltigen Heerzugs der Christen ins h. Landt im J. 1095, unter Herzog Gottfried v. Bulion,* p. 2-30.

2° *Beschreibung der Meerfahrt zum h. Grab,* Herzog Alexanders, Pfalzgraffen bei Rhein im J. 1495, p. 30-47.

3° *Beschreibung der Reyss,* so Bugislaus X. Herzog in Pommern im. J. 1496 *angefangen,* p. 47-50.

4° *Reyss* JOHANN, Graffen zu Solms und BERNHARD von Breydenbach im. J. 1483, p. 50-122.

5° *Hin-und wider Fahrt* Herrn HANS WERLI von Zimber u. A. im Jahre 1488 f., beschrieben von Felix Fabri (lecteur et prédicateur au couvent des frères prêcheurs à Ulm), p. 122-188.

6° *Pilgelfahrt,* ALBRECHTS, Graffen zu Lowenstein im. J. 1561, p. 188-213. On y joint le *Bilgerbuch.*

7° JACOB WORMBSERS (Wurmbsers), *Aussreysung und Heimfahrt im J.* 1561. Ecrit par lui-même, p. 313-225[1].

8° STEFFANS VON GUMPENBERG, *Reyss ins gelobte Land im. J.* 1449, p. 235-250.

9° *Pilgerfahrt* MELCHIORS VON SEYDLITZ, WOLFFEN VON OPPERSDORF, NICOLAUS VON REIDBURG und MORITZ VON ALTMANNHAUSEN im J. 1556-1559, p. 251-273.

10° JOHANSEN VON CHRENBERG, *Reise zum h. Grab im J.* 1556, p. 273-276.

11° *Reyss* LEONHARDI RAUWOLFFEN, *im J.* 1573, p. 276-349.

12° — JOHANN TUCHER VON NUREMB., *im J.* 1479, p. 349-375.

13° — JOHANN HELFRICH DE LEIPZIG, *im J.* 1576, p. 375-399.

14° — DANIEL ECKLINS VON AROW, *im J.* 1552, p. 399-405.

15° — JOHANNIS DE MONTEUILLA, auss Engelland, *im J.* 1322, p. 405-433.

16° RUDOLPS, Kirchherrn zu Suchem, *Reyss im J.* 1336 et 1350, p. 433-458.

17° *Bruder* F. BROCARDS *Beschreibung vom J.* 1283, p. 458-466.

Bewahrtes Reissbuch des h. Landes. Francf., 1629; Nurem., 1659. Cette édition renferme les relations de Schweiger, Radziwil et Zuallard.

DE VILLAMONT, *Voyages* (v. 1589). Paris, 1600-1604; Lyon, 1606; Paris, 1614.

PANT. D'AVEYRO (v. 1590), *Itinerario da Terra sancta.* Lisb., 1593, 1600.

JOAN. COTOVICUS (Kootwick, vers 1598), *Itin. hierosolymit.* Antwerp., 1619. — Cet auteur de mérite, jurisconsulte d'Utrecht, décrit très-exactement les saints Lieux; il donne aussi les hymnes et les oraisons en usage dans les processions que l'on fait dans l'église du Saint-Sépulcre.

DON AQUILANTE ROCHETTA (v. 1598), *Peregrinatione di Terra santa.* Palerme, 1630, avec des gravures.

GEORGE SANDYS (vers 1610), *Travailes.* Lond., 1615. En hollandais, Amsterd., 1654; en allemand, Francf., 1669.

[1] La bibliothèque du lycée royal à Dilingen renferme, sous le n° XV, 63, un manuscrit du *Bilgerfahrt oder Raiss Jacob Wurmbsers zu Strassburg.* Il s'y trouve joint un second manuscrit intitulé : *Beschreibung einer Rais geen Jerusalem von Hanns von Godern im Jahre* 1563.

Pietro della Valle, *Viaggi descritti da lui medesimo in lettere famgliari*. Rome, 1650 et suiv. En français, Paris, 1651-1745; en anglais, Londres, 1665; en hollandais, Amsterd., 1664; en allemand, Genève, 1674. — Della Valle, patricien romain, voyagea de 1614 à 1626, et rapporta en Europe la première copie du Pentateuque samaritain.

F. Philippus a SS. Trinitate, *Itinerarium orientale*. Lugd., 1649. — Ce savant auteur, de l'ordre du Carmel, parcourut, dans l'année 1629 et les suivantes, la Syrie, la Palestine, l'Arabie, la Perse, l'Inde, etc.; il donne, p. 309 et suiv., une histoire des missions de son ordre.

Carolus a S. Paulo (abbas primum fuliensis, deinde episc. abrincensis), *Geographia sacra, sive notitia antiqua diœcesium omnium patriarchalium, metropoliticarum et episcopalium veteris Ecclesiæ*. Lutetiæ, 1641; Amstel., 1704. — Nous citons d'après la dernière édition, la plus complète.

Menochius, e societate Jesu, *De republ. Hebræor*. Paris, 1648, in-fol.

F. And. del Castillo (v. 1627). *El devoto Peregrino y Viage de Tierra santa*. Madrid, 1656, avec gravures.

Bernardin Surius, *le Pieux Pèlerin* ou *Voyage de Jérusalem*. Brux., 1666. — L'auteur fut, de 1644 à 1647, gardien du couvent latin à Jérusalem.

Balth. de Monconys (v. 1646), *Journal des voyages*, 3 vol. Lyon, 1665; Paris, 1677, 1695.

J. Doubdan, *le Voyage de la Terre sainte*. Paris, 1657, 1661, 1666. — Cet auteur, savant et plein de mérite, chanoine de Saint-Denis, accomplit son voyage en 1651 et 1652.

Mariano Morono da Maleo, *Terra santa nuovamente illustrata*. Piacenza, 1669. — L'auteur fut, de 1651 à 1658, vicaire et gardien du couvent latin à Jérusalem.

Ignace de Rheinfelden, capucin (v. 1655), *Neue Jerosolymitanische Pilgerfahrt*. Wurtzbourg, 1667.

Jean de Thevenot (v. 1655-1659), *Relation d'un voyage fait au Levant*. Rouen et Paris, 1665; Paris, 1674, 1684, 1689; Amsterd., 1705-1727. En anglais, Londres, 1687; en allemand, Francf., 1693.

J. Chardin, *Voyages en Perse et autres lieux de l'Orient*. Amsterd., 1711, 1735; Paris, 1811. En allemand, Francf., 1780. — Chardin, joailler français, était en Orient en 1664 et les années suivantes.

Laur. d'Arvieux, *Voyage dans la Palestine*. Paris, 1717. On le trouve aussi sous ce titre : *Mémoire du chevalier d'Arvieux, contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, la Syrie, la Palestine*. Paris, 1735, 6 vol. En allemand, Leipz., 1753, 1789; en anglais, Lond., 1718, 1723; en hollandais, Utrecht, 1780. — Cet auteur, fort exact, séjourna en Orient de 1658 à 1665, y retourna plus tard, et y mourut consul de France à Alep en 1702.

Fr.-Ferd. de Troïlo, seigneur de Silésie (v. 1666-1669), *Orientalische Reisebeschreibung*. Dresde, 1676; Leipz. et Francf., 1717.

CORN. DE BRUYN, le Brun (v. 1672-1683), *Reyzen door den Levant.* Delft, 1699. En français, Paris, 1714-1725, avec un grand nombre de gravures.

MICH. NAU (v. 1674), *Voyage nouveau de la Terre sainte.* Paris, 1679, 1702, 1744, 1775.

DE LA ROQUE (v. 1688), *Voyage de Syrie et du mont Liban.* 2 vol. Paris, 1722; Amsterd., 1733.

MAILLET, *Description de l'Egypte, contenant plusieurs remarques curieuses sur la géographie ancienne et moderne,* par M. l'abbé Le Mascrier. Paris, 1735. — Maillet était consul de France en Egypte en 1692 et les années suivantes.

HENRY MAUXDRELL, *Journey from Aleppo to Jerusalem at easter.* Oxford, 1703, 1707. En français, Paris, 1706; en allemand, Hambourg, 1706, 1737. En outre, dans le *Sammlung von Reisen* de Paulus, part. I. — L'auteur était en 1697 chapelain des marchands anglais à Alep.

MORISON, prêtre français (v. 1697), *Relation historique d'un voyage au mont de Sinaï et à Jérusalem.* Toul., 1704. En allemand, Hambourg, 1704.

PAUL LUCAS, *Voyage en 1714, par ordre de Louis XIV, dans la Turquie, l'Asie, Sourie, Palestine.* 3 vol. Rouen, 1719; Paris, 1724.

VAN EGMOND EN HEYMANN, *Rezzen door en gedeelte van Europa, Syria, Palestina et cet.* 2 vol. Leyde, 1757 et suiv. En anglais, Lond., 1759. — J.-E. d'Egmond de Nyenbourg, ambassadeur de Hollande à Naples, voyagea de 1720 à 1723. J. Eymann, professeur à Leyde, séjourna en Orient de 1700 à 1709. J.-W. Eymann, médecin à Leyde, réunit les relations des deux savants voyageurs et les publia sous forme de lettres.

JOS.-SIMON ASSEMANUS, Syrus maronita, *Bibliotheca orientalis clementino-vaticana, in qua manuscriptos codices syriacos, arabicos, persicos, turcicos, hebraicos, samaritanos, armenicos, æthiopicos, græcos, ægyptiacos, ibericos et malabaricos, jussu et munificentia Clementis XI, P. M., ex Oriente conquisitos, comparatos, avectos, et bibliothecæ vaticanæ addictos recensuit, digessit, et genuina scripta spuriis secrevit, addita singulorum auctorum vita.* Romæ, 1719, 1728, 3 tom. in-fol. — Livre excellent comme sources.

MICHEL LE QUIEN, *Oriens christianus, quo exhibentur Ecclesiæ, patriarchæ,* etc., *totius Orientis.* Paris, 1740, 2 tom. in-fol. On peut regarder cet ouvrage comme une suite du *Corpus histor. Byz.* — Son savant auteur, dominicain, né à Boulogne le 8 octobre 1661, mort à Paris le 12 mars 1733, traça dès 1713, dans une dissertation, l'ébauche de son ouvrage.

THOMAS SHAW'S, *Travels.* Lond., 1738, 1757; Edimb., 1808. En français, La Haye, 1743; en allemand, Leipz., 1765. — Th. Schaw, ministre de la factorerie anglaise à Alger, visita en 1722 la Palestine et l'Egypte.

CHARL. THOMPSON (v. 1734), *Travels.* Dub., 1755; Lond., 1748. En allemand, dans la *Sammlung von Erlæuterungsschriften,* de Baumgarten, t. I. Halle, 1747.

P.-A.-M. MYLLER, de l'ordre des servites de Notre-Dame, *Peregrinus in Jerusalem*, avec de nombreuses gravures. Vienne et Nuremb., 1735. — L'auteur fit son voyage pendant l'année 1725 et les suivantes.

BLASIUS UGOLINUS, *Thesaurus antiquitatum sacrarum*. Venet., 1744, 1769, 34 vol. Les tom. V, VI et VII contiennent la géographie de la Palestine.

JONAS KORTEN, *Reise nach dem gelobten Land*. Altona, 1741; Halle, 1746, 1751. — L'auteur, imprimeur protestant d'Altona, annonce peu d'instruction, et cherche à se faire un nom en élevant à dessein des doutes sur l'authenticité des sanctuaires de Jérusalem.

RICHARD PACOCKE (v. 1738), *Description of the East*. 2 vol. Lond., 1743, 1770. En français, Paris, 1772, 6 vol.; en allemand, Erlangen, 1754, 1771, 3 vol. — Il faut reconnaître que les plans et vues qu'on y a ajoutés sont mal réussis.

FRIED. HASSELQUIST, *Iter palæstinum*. Stockholm, 1757. Edition allemande de Linné, Rostock, 1762; en anglais, Lond., 1766; en français, Paris, 1769. — L'auteur voyagea de 1749 à 1753, et donna surtout son attention à l'histoire naturelle.

GIOV. MARITI, *Viaggi per l'Isola di Cipro e per la Soria et Palæstina*. Lucca, 1769. En français, Neuwied, 1791; en allemand, Altenbourg, 1777. — L'auteur, ecclésiastique de Florence, résida en Orient de 1760 à 1768. Sa relation est estimée.

C. NIEBUHR, *Beschreibung von Arabien*. Copenh., 1772. En français, Amsterd., 1774; Paris, 1779.

C. NIEBUHR, *Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden Ländern*. Vol. I et II, Copenh., 1774 et suiv.; vol. III, Hamb., 1847. — Cet exact et savant auteur voyagea de 1761 à 1767.

C.-S. SONNINI (v. 1777-1778), *Voyage dans la Haute et la Basse-Egypte*. Paris, 1799. En allemand, Leipz. et Géra, 1800.

C.-F. VOLNEY, *Voyage en Syrie et en Egypte*. Par., 1787-1807, 2 vol. En anglais, Lond., 1787, en allemand, Iéna, 1788 et suiv., 3 vol. — Cet auteur, parfois frivole, séjourna en Orient de 1783 à 1785.

FR.-GRATUS BSCHEIDER, *Das h. Land nach seinem gegenwærtigen Zustande*. Augsb., 1791.

W.-G. BROWNE (v. 1792-1793), *Trafels in Africa, Ægypt and Syria*. Lond., 1799. En allemand, Leipz. et Géra, 1800.

E.-D. CLARKE (v. 1800-1803), *Travels*. Lond., 1811, 5 vol.; 1816 et suiv., 11 vol. — L'auteur assez souvent n'a pas le jugement très-sain.

Description de l'Egypte, ou *Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Egypte pendant l'expédition de l'armée française*, publié par les ordres de S. M. l'empereur Napoléon. Paris, 1809 et suiv. — Ce grand ouvrage, fruit des recherches minutieuses des savants français qui se trouvaient, en 1798, à la suite de Napoléon, est orné de nombreuses gravures.

UL-JAC. SEETZEN, *Nachrichten von den Reisen in Syrien, Palæstina und Arabien,* dans la *Monatlicker Correspondenz* de Zach, particulièrement tom. XIV, XVII, XVIII, XXVI, XXVII. — L'infatigable Seetzen parcourut l'Orient de 1803 à 1810, et trouva la mort en Arabie. La dernière édition, revue par F. Kruse, a paru à Berlin, 3 vol., 1854.

F.-A. DE CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.* Paris, 1811, 3 vol. En anglais, Lond., 1811; en allemand, Leipz., 1812; Frib. en Brisg., 1827. Nous avons sous les yeux cette dernière édition. — L'auteur, homme de génie, visita en 1806 et 1807 les contrées de l'Orient.

J.-L. BURKHARDT, *Travels in Syria and in the holy Land.* Lond., 1822. En allemand, Weimar, 1823, 2 vol. — Ce savant auteur, originaire de Bâle, visita, de 1810 à 1816, la Syrie, la Palestine, la presqu'île du Sinaï, l'Egypte, la Nubie, et mourut au Caire en 1817. On le range parmi les voyageurs qui ont le mieux mérité de la science.

JOS. DE HAMMER, *Fundgruben des Orients.* 6 vol., Vienne, 1810-1819.

JOHN MACDONALD KINNEIR, *Voyage dans l'Asie mineure, l'Arménie,* etc., dans les années 1813 et suiv. Traduit de l'anglais par N. Perrin. Paris, 1818

FRÉD.-LÉOP. STOLBERG, *Geschichte der religion Jesu Christi,* part. XV. Hamb., 1811 à 1818. Continué par Fréd. de Kerz.

Schicksale eines Schweizers wæhrend seiner Reise nach Jerusalem und dem Libanon, 2e éd. Saint-Gall, 1821. — L'auteur, J.-H. Mayr, négociant d'Arbon, fit son voyage de 1812 à 1814.

OTTO FRED. VON RICHTER, *Wallfahrten im Morgenlande.* Berlin, 1822. — Ce consciencieux auteur mourut en 1816 à Smyrne, dans la fleur de l'âge.

ROB. KER PORTER, *Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia,* etc., *during the years* 1817-1820. Lond., 1820 et suiv., 2 vol.

J.-S. BUCKINGHAM (v. 1816), *Travels in Palestine.* Lond., 1821. Et *Travels among the Arab Tribes.* Lond., 1825. Les deux ouvrages en allemand, Weimar, 1827.

J.-R. JOLIFFE (v. 1817), *Letters from Palestine,* 2 vol. Lond., 1819-1822. En allemand, Leipz., 1821.

Le comte DE FORBIN, *Voyage dans le Levant, en* 1817 *et* 1819. Paris, 1819. En français et en allemand, Prague, 1823, avec d'excellentes gravures.

IRBY et MANGLES, *Travels in Egypt and Nubia, Syria and Asia minor during the years* 1817 *and* 1818. Lond., 1823.

TH. LEGH, *Excursion from Jerusalem to Wady musa,* dans le *Journey from Moscow to Constantinople in the years* 1817-1818, de Macmichael. Lond., 1819, ch. IV, p. 185.

J.-M.-A. SCHOLZ, professeur de théol. cath. à Bonn, *Reise in die Gegend zwischen Alexandrien, Paraetonium, die libysche Wüste, Siwa, Ægypten, Palæstina und Syrien, in den J.* 1820-1821. Leipz. et Soran, 1822.

J.-W. SIEBER, *Reise von Kairo nach Jerusalem*. Prague, 1823.

J. BERGGREN (v. 1821-1822), *Resor i Europa och Œsterlænderne,* 3 vol. Stockh., 1826 et suiv. En allemand, Leipz. et Darmstadt, 1828-1834.

W. JOWETT (v. 1823), *Christian Researches in Syria and the holy Land*. Lond., 1825; Boston, 1826.

V. FONTANIER, *Voyage en Orient entrepris par ordre du gouvernement français,* de l'année 1821 à 1829. Paris, 1829

BEAUJOUR, *Voyage militaire dans l'empire ottoman*. Paris, 1829.

J. WOLF, missionnaire chrétien en Judée, *Reisen in Syrien und Palæstina,* 1823 et 1824. Dans le *Missionary Journal,* vol. II. Lond., 1828.

Memoir of the rev. Plini Fisk late Missionary to Palestine. Edimb., 1828. En allemand, Erlangen, 1825. — Fisk, missionnaire américain, mourut à Beyrouth en 1825.

ED. RUPPELL, *Reisen in Nubien, Kordofan und dem petræisch. Arabien,* 1826 à 1831. Francf., 1829. En outre : *Reise in Abyssinien und auf der Halbinsel des Sinaï,* Francf., 1838-1840, 2 vol.

LÉON DE LABORDE (v. 1828), *Voyage de l'Arabie Pétrée,* par Laborde et Linant. Paris, 1830-34, avec des vues magnifiques. En anglais, Lond., 1836-38.

A. DALDINI, *Viaggio di Terra santa*. Milan, 1830, 2e éd.

ROSELLINI, *I monumenti dell'Egitto et della Nubia*. Pise, 1832 et suiv.

A. PROKESCH, *Erinnerungen aus Ægypten und Klein-Asien,* 3 vol. Vienne, 1826-31. Important, ainsi que :

A. PROKESCH, chevalier d'Est, *Reise ins h. Land im Jahre* 1829. Vienne, 1831.

A. PROKESCH, *Das Land zwischen den Kataracten des Nil*. Vienne, 1834.

MICHAUD et POUJOULAT (1830-31), *Correspondance d'Orient*. Par., 1834, 7 vol.

M.-J. DE GÉRAMB, religieux de la Trappe, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï en* 1833. Tournay, 1836, 3 vol.

A. DE LAMARTINE, *Souvenirs, impressions,* etc., *d'un voyage en Orient en* 1832 *et* 1833.

BOVÉ (1832), naturaliste, *Récit d'un voyage à Gaza, Jérusalem,* etc., dans le *Bulletin de la Société géographique*. Paris, 1835, tom. III.

Annales de la propagation de la foi.

JACQUES DE RŒSER, *Tagebuch der Reise nach Griechenland, in die Turkei, nach Ægypten und Syrien, in den Jahr*. 1834-1835, 2 vol. avec gravures. Mergentheim, 1841, 2e édit.

Les relations de Texier, envoyé par le gouvernement français en Asie mineure pour y faire des recherches sur l'antiquité, se trouvent dans l'*Auslande* (1835-36) et dans les *Annales* de Berghaus (1836).

J. DE HAMMER, *Geschichte des Osman. Reiches,* 4 vol., 2e éd. Pesth, 1834-36.

REV. VERE MONRO, *A. Summer Ramble in Syria*. Lond., 1835, 2 vol.

MARMONT, duc de Raguse (1834), *Voyage en Hongrie, en Syrie, en Palestine*

et en Egypte. Paris, 1834; Brux., 1837-39. En allemand, Stuttg., 1837. (Dernière éd. allem., 4 vol. Stuttg., 1853.)

C.-B. Elliot, *Travels in the great Empires of Austria, Russia and Turkey.* Lond., 1838, 2 vol.

Lord Linsay, *Letters on Egypt, Edom and the holy Land,* Lond., 1839, 3e éd.

Jos. Salzbacher, chanoine de Saint-Etienne à Vienne, *Erinnerungen aus der Pilgerreise nach Rom und Jerusalem im J.* 1837. Vienne, 1840, 2 vol., 2e éd.

G.-H. de Schubert, *Reise in das Morgenland im J.* 1836 *und* 1837, 3 vol. Erlangen, 1839-40.

J.-N. Visino (autrefois aumônier militaire du roi de Grèce et prédic. de la garnison d'Athènes), *Wanderung nach Palæstina,* en 1837. Passau, 1840.

Duc Maximilien de Bavière, *Wanderung nach dem Orient im J.* 1838. Munich, 1839-40, 2e éd.

Bapt. Poujoulat, *Voyage de l'Asie mineure en Mésopotamie, à Palmyre en Syrie, en Palestine et en Egypte.* Par., 1841, 2 vol.

Ed. Robinson, doct. et profess. de théol. à New-York, *la Palestine et les contrées qui y confinent au sud.* Journal d'un voyage entrepris, en 1838, au point de vue de la géographie biblique, 3 vol., avec cartes nouvelles et plans en 3 feuilles. Halle, 1841-42. — L'ouvrage de Robinson et de son compagnon Eli Smith renferme çà et là d'importants renseignements géographiques; mais en plus d'un endroit sa critique hostile lui a fait admettre de faux jugements, et pour le chapitre de la topographie il mérite de justes reproches. — Comparer *Bulletin de la Soc. géogr. de Paris,* tom. XIII. — Léon de Laborde, *Comment. sur l'Exode,* Par., 1841. App. 1. — George Williams, *The holy City,* etc. Lond., 1845.

Doct. Fr. Allioli, *Syrien im J.* 1840. Vienne, 1842.

W.-J. Hamilton, *Reisen in Klein-Asien, Pontus und Armenien.* Leipz., 1843.

Jos. Russegger, *Reisen in Europa, Asien und Africa,* entrepris spécialement au point de vue de l'hist. naturelle de ces contrées, de 1835 à 1841, avec un atlas. Stuttg., 1841-48, 4 vol.

J. Wilson, *The Lands of the Bible.* Edimb., 1847, 2 vol.

F.-J. Gehlen, *Wallfahrt nach Bethlehem und Hebron.* Munster, 1846.

Const. Tischendorf, *Reise in den Orient* (1844). Leipz., 1846, 2 vol.

F.-H. Gossler, prêtre et prédicateur de l'ordre de l'étroite Observance, *Pilgerreise nach Jerusalem* (1843-1844). Paderborn., 1846-1852.

Hahn-Hahn (Ida, comtesse de) *Oriental. Briefe,* 3 vol. Berlin, 1844.

Ph. Wolff (min. protest. à Rottweil), *Reise in das gelobte Land.* Stuttg., 1849.

W.-F. Lynch, *Rapport sur l'expédition envoyée par les Etats de l'Amérique du Nord au Jourdain et à la mer Morte*, avec 26 gravures et 2 cartes. Allem., Leipz., 1850.

F.-A. Strauss, *Sinai und Golgotha, Reise in das Morgenland,* 3e éd. Berlin, 1850.

A.-H. Layard, *Entdeckungen zu Ninive,* trad. en allem. par Meissner, avec gravures. Leipz., 1850, 1852.

Doct. L. Rigler, *Die Turkei und deren Bewohner in ihren naturhistor. physiol. und pathol. Verhæltnissen vom Standpunckt Constantinopels.* Vienne, 1852, 2 vol.

C.-W. Lane, *Sitten und Gebræuche der heutig. Ægypter.* En allem. par Zenker, 3 vol. Leipz., 1852.

J. Mislin, *les saints Lieux. Pèlerinage à Jérusalem,* etc. Par. et Lyon, 1852, 2 vol. (Mislin. Suisse d'origine, actuellement abbé et chanoine à Grosswardein, membre de plusieurs académies, fit son voyage d'Orient en 1848.)

W.-S.-W. Vaux, *Ninive und Persepolis,* histoire de l'Assyrie et de la Perse antiques, avec une relation des découvertes faites récemment dans ces contrées. Avec gravures et une carte. Ed. allem. de J.-Th. Zenker. Leipz., 1852.

Jos. Schiferle, curé cath., *Reise in das h. Land.* Augsb., 1852.

A. von Prokesch-Osten, *Denkwürdigkeiten und Erinnerungen aus dem Orient,* 3 vol. Stuttg., 1853.

J.-L. Patterson, *Journal of a tour in Egypt., Palestine, Syria and Greece.* Lond., 1853. — Patterson fait une relation très-exacte de la situation des chrétiens en Orient. Lorsqu'il recueillit la plupart de ses notes de voyage, il était encore protestant. Le vendredi-saint de l'année 1850, il prit à Jérusalem la résolution de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique romaine, et bientôt après il fit son abjuration entre les mains des Pères du Saint-Sépulcre.

J.-M. Honigberger, *Früchte aus dem Morgenlande,* avec des expériences d'histoire naturelle et de médecine. 48 lithographies. Vienne, 1853.

L'Ermite de Sabina (Aloys, le solitaire allemand), *Wanderungen nach Jérusalem, Bethlehem, Nazareth.* Munster, 1853.

Doct. A. Kerschbaumer, *Pilgerbriefe aus Jerusalem,* Vienne, 1853.

Fr. Dieterici, *Reisebilder aus dem Orient.* 2 part. Berlin, 1853. (Le Dr Fallmerayer, professeur à Munich, remarque avec beaucoup de justesse que l'auteur est un adepte fort convaincu du catéchisme d'Heidelberg et qu'il professe la doctrine de Gützlaff.)

Alfr. de Kremer (premier interprète du consulat général impér. et roy. d'Egypte), *Mittel-Syrien und Damascus,* études histor., ethnograph. et géogr. Vienne, 1853 et suiv.

R. Lepsius, *Denkmæler aus Ægypten und Æthiopien,* d'après les dessins de l'expédition scientifique envoyée dans ces pays par le roi de Prusse Fréd.-Guillaume IV (1842-45), publiés par l'ordre de Sa Majesté. Berlin, 1854.

H. Brogsch. *Reiseberichte aus Ægypten.* Ecrit pendant un voyage scientifique dans la vallée du Nil, entrepris par l'ordre de S. M. le roi de Prusse Fréd.-Guillaume IV en 1853 et 1854. Avec une carte, trois tableaux d'écriture et trois appendices. Leipz., 1854.

C.-W.-M. van de Belde (lieutenant de vaisseau), *Reise durch Syrien und Palæstina* (1851 et 1852), trad. en allem. par K. Gœbel. Leipz., 1855. Ouvrage où se montrent de grossiers préjugés contre le catholicisme.

J.-A. Kaltner, *Die erste deutsche Pilgerfahrt nach Jerusalem und Palæstina.* Salzbourg, 1855.

C. Robinson, *Neuere bibl. Forschungen in Palæstina,* journal d'un voyage accompli en 1852. Berlin 1857. Supplément de l'ouvrage du même auteur publié en 1841.

Das heilige Land, organe de l'association du Saint-Sépulcre. Cologne 1857. (Ce journal, qui paraît tous les deux mois en un cahier d'une feuille et demie, cherche à exciter l'intérêt du peuple catholique en faveur de la Terre sainte et à en étendre les résultats.)

Alban Stolz, *Besuch bei Sem, Cham und Japhet.* Frib. en Brisg., 1857.

Jos. Schiferle, *Zweite Pilgerreise nach Jerusalem und Rom* (1856 et 1857). Augsb., 1858.

OUVRAGES ET TRAITÉS SPÉCIAUX SUR LA GÉOGRAPHIE BIBLIQUE.

Esthori, *B. Mose ha Parchi, Kafthor va-ferach* (כפתר ופרח), topographie de la Palestine en 1322. Venise, 1549.

Anselm. Polonus (de l'ordre des franciscains), *Descriptio Terræ sanctæ.* Cracov., 1514. Se trouve aussi dans le *Thesaur. monument. eccl.* de Canisius, éd. Basnage, tome IV, 776.

Jacob. Zieglerus, *Descriptio Terræ sanctæ.* Argentorati, 1536; Francof., 1575.

Christian. Adrichomius, *Theatrum Terræ sanctæ et biblicar. historiarum cum tabulis geograph.* Colon. Agripp., 1590, 1593, 1600, 1613, 1628, 1682. Nous nous sommes servi de l'édit. de 1600. — Adrichomius, ecclésiastique hollandais de Delft, mourut en 1585. Il a consulté avec soin les auteurs anciens, qu'il cite à la fin de son excellent ouvrage.

Francisci Quaresmii *Historica, theol. et moral. Terræ sanctæ elucidatio.* Antv., 1639. 2 vol. in-fol. — Quaresmius, franciscain, résida, de 1616 à 1625, à Jérusalem, où il écrivit cet ouvrage fort étendu. De 1627 à 1629, il fut gardien de Terre sainte et commissaire apostolique.

Sam. Bochart, *Geographia sacra, seu Phaleg et Canaan.* Caen, 1646; Francf., 1674; Leyde, 1692, 1707.

Joan. Bisselius, *Palæstinæ seu Terræ sanctæ topothesia.* Ambergæ, 1659; Dilingæ, 1679.

Nic. Sanson, *Geographia sacra ex Vet. et Nov. Testamento desumpta et in quatuor tabulis concinnata.* Paris, 1665; Leyde, 1704.

OLF. DAPPER, *Beschryving van gantsch Syrie, en Palestyn of Heilige Lant.* Rotterd., 1677; Amsterd., 1681. Beaucoup de matière, mais peu d'ordre.

On trouve d'excellents traités sur la géographie biblique dans les *Horæ hebraicæ et talmud* de JEAN LIGHTFOOT. Rotterd., 1686, et dans :

A. CALMET, *Dictionnaire histor., chronol., géograph. et litt. de la Bible.* Paris, 1730.

BERN. LAMY, *Apparatus biblicus,* lib. I, c. I-IV. Grenoble, 1687; Venise, 1733.

CHR. CELLARIUS, *Notitia orbis antiqui, seu geographia plenior,* 2 vol. Leipz., 1701, 1731, 1772.

ED. WELS, *An historical Geographie of the New Testam,* 2 vol. Lond., 1708, 1712; Nurnb., 1765.

HADRIANUS RELANDUS, *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata, tabulis geograph. exornata,* etc. Utrecht, 1714; Nuremb., 1716. En outre dans le *Thes. antiq. sacr.* d'UGOLINUS, tome VI. Ouvrage solide et encore utile.

AUG. CALMET, *Dissert. in tabulam geogr. Terræ promissionis.* Wurtzb., 1789.

WIL.-ALB. BACHIENE, *Historische und geogr. Beschreibung von Palæstina.* Traduit du hollandais en allem. Deux parties en 7 vol. Clèves et Leipz., 1766-1775.

A.-FR. BUSCHING, *Erdebeschreibung.* 5e part., Palestine, etc. Altona, 1785.

YSBRAND VAN HAMELSVELD, *Aardrykunde des Bibelse.* Amst., 1790. En allem., *Biblische Geographie.* Hamb., 1793 et suiv.

CONRAD MANNERT, *Geographie der Griechen und der Rœmer.* 6e part., Palestine, Arabie, etc. Nuremb., 1799; Leipz., 1831.

J.-J. BELLERMANN, *Biblische Geographie.* Part. III. Erfurt, 1804.

JOH. JAHN, *Biblische Archæologie.* Part. I, 1 vol. Introduction géograph. aux habitations bibliques. Vienne, 1817.

C.-F. KLODEN, *Landeskunde von Palæstina.* Berlin, 1817.

LŒWISOHN, *Biblische Geographie.* Vienne, 1821.

MŒLLER, *Kunde des h. Landes.* Essen, 1826, 3e éd.

C.-F.-K. ROSENMÜLLER, *Handbuch der bibl. Allerthumskunde.* Du 1er au 3e vol., géographie biblique. Leipz., 1823 et suiv. Collection de matériaux.

JOS.-FR. ALLIOLI, *Bibl. Alterthümer zu Vorlesungen.* 1er vol., géographie biblique et antiquités se rapportant à la famille. Landshut, 1825.

MELOS, *Beschreibung des judisch. Land.* Weimar, 1830, 2e éd.

G.-FR. WEIKARD, *Bibelkunde* (de la page 59 à 241 géogr. bibl.). Soulzb., 1830.

M. RUSSEL, *Palæstina von der frühest. Periode bis zur jetz. Zeit,* traduit de l'anglais en allemand par J.-A. Rüder. Leipz., 1833.

F.-G. CROME, *Geogr. histor. Beschreibung des Landes Syrien.* Gœtting., 1834.

AND. BRÆME, *Beschreibung des h. Landes.* Bâle, 1834.

J.-M.-A. SCHOLZ, *Handbuch der bibl. Archæologie.* Géogr. bibl., § 11-68. Bonn, 1836.

Jérusalem, Bethléem et Nazareth. Brünn, 1834. — *Description hist., géogr., statist. de la Palestine.* Gratz, 1836.

A. Dœrle, *Palæstina zu Jesu und unsrer Zeit.* Mayence, 1840.

A. Staudenraus, *Das h. Land.* Ratisb., 1839.

Charles de Raumer, *Palæstina.* Leipz., 1835-38-48.

Die Reisen Jesu Christi, ou Description géographique des lieux les plus importants et des monuments de la Terre sainte au temps de Jésus-Christ. Traduit du français de C. M. D. M.; en allemand par J. N. F. Linz, 1836.

Ludwig Georgii, *Alte Geographie.* 1re sect., Asie. Stuttg., 1838.

Léon de Laborde, *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres,* 1 vol. in-fol., avec cartes. Paris, 1842.

Charles de Raumer, *Beitræge zur bibl. Geographie.* Leipz., 1843.

Jean Kœpf, *Palæstina,* ou Exposition topographique du théâtre biblique, jointe à un courte histoire profane et ecclésiastique. Kempten, 1843.

Chr. Hüter, *Das h. Land,* manuel pour éclaircir l'histoire de la Bible. Mayence, 1843.

J. Gans, *Landeskunde von Kenaan* pour les écoles israélites. Paderb., 1843.

Th. Westhaus, *Palæstina zur zeit Jesu,* au point de vue de la géographie, de la religion, de la famille et du gouvernement. Sœst, 1845.

Forbiger, *Handbuch der alten Geographie,* 3 vol. Leipz., 1848 et suiv.

G. Conrad, *Das h. Land,* à l'usage des écoles du peuple. Breslau, 1847.

L.-C. Gratz, *Erd-und Lænderkunde der h. Schrift,* destinée aux écoles et aux familles catholiques pour éclaircir l'histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament, 3 cartes. Kempten, 1848.

K. Ritter, *Géographie comparée de la presqu'île du Sinaï, de la Syrie et de la Palestine,* 2e éd., 1er vol., Berlin, 1848; 2e vol., Berlin, 1850; 3e vol., Berlin, 1852. (Part. XIV, XV et XVI de la *Géog. gén.*)

P.-J. Beumer, *Kurze Beschreibung von Palæstina.* Wesel, 1852.

Rabbi Jos. Schwarz, *Das h. Land,* d'après sa situation géographique passée et présente (avec un coup d'œil critique sur la *Palæstina* de Raumer), traduit de l'hébreu par Schwarz. Francf., 1852. — Ouvrage de peu de valeur.

Fréd. Heinzelmann, *Die Weltkunde.* Leipz., 1853. (Le 11e vol. comprend la Turquie d'Europe, le 12e l'Egypte et la Palestine.)

Ludw. Vœlter, *Das h. Land und das Land der israel. Wanderung.* Stuttg., 1855.

C. Beiling, *Der Führer in das h. Land.* Laudsh., 1854.

Dr H.-J. Metzer et Dr B. Welte, *Kirchen-Lexicon,* ou *Encyclopédie de la théologie catholique et des sciences qui servent à l'appuyer,* en 11 vol. Fribourg, 1855. Les art. géograph. et histor.

A. Rathgeber, *Palæstina, Volk und Land.* Langensalza, 1856.

II. Topographie de Jérusalem.

Outre les saintes Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, les écrits de Flavius Josèphe, le *Talmud,* l'*Onosmaticon* d'Eusèbe et de saint Jérôme, les ouvrages suivants fournissent des documents particuliers sur la topographie de Jérusalem.

Codice diplomatico del s. militare ordine San Giovanni gerosolymitano, oggi di Malta, éd. Sébast. Pauli. Lucques, 1733, in-fol., 2 tom.

Cartulario del s. Sepulcro. Paris, 1842, 2 vol.

Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem, publié d'après les manuscrits du Vatican. Paris, 1849.

J.-W. SIEBER, *Karte von Jerusalem und seinen næchsten Umgebungen,* d'une exactitude géométrique (levée en 1818). Prague, 1823.

Dr J.-M. AUG. SCHOLZ, *Commentatio de Golgothæ et SS. D. N. Jesu Christi sepulcri situ*. Bonn, 1825.

WESTPHAL, *Jerusalem und die næchsten Umgebungen*, dans le journal d'Hertha, 1er vol., année 1825, p. 385 et suiv.

J.-M.-A. SCHOLZ, *Commentatio de Hierosolymæ singularumque ejus partium situ et ambitu*. Bonn, 1838.

CATHERWOOD, *Plan of Jerusalem*. Lond., 1835.

DAV. ROBERTS, *la Terre sainte, vue et monuments avec une description hist.* Bruxelles, 1845, in-fol. (48 cartes des monuments et des environs de Jérusalem).

H. RIEPERT, *Plan von Jerusalem*. Berlin, 1845.

W. KRAFT. *Die Topographie Jerusalems.* Bonn, 1846.

J. FERGUSON, *An Essay on the ancient topography of Jerusalem.* Lond., 1849.

ALDRICH et SYMONDS, *Plan of the Town and Environs of Jerusalem.* Lond., 1849.

W.-H. BARTLETT, *Walks about the City and Environs of Jerusalem*. Lond. 1850.

W.-H. BARTLETT, *A comparative View of the Situation and Extent of ancient and modern Jerusalem.* Lond., in-fol., 4 cartes.

Dr TIT. TOBLER, *Golgotha mit seinen Kirchen und Klœstern.* Saint-Gall et Berne, 1851.

Dr TIT. TOBLER, *Die Siloah-Quelle, und der Oelberg.* Saint-Gall, 1852, VIII. p. 326.

C.-F. ZIMPEL, *Neue œrtliche Beleuchtung von Jerusalem,* surtout en ce qui regarde la passion de notre Sauveur et l'identité des saints Lieux. Stuttg., 1853.

Dr TIT. TOBLER, *Denkblætter aus Jerusalem.* Saint-Gall et Constance, 1853. — L'auteur décrit la vie sociale et domestique des habitants actuels de Jérusalem.

Du même, *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen.* (L'auteur est trop long dans son style et outré dans sa critique.)

LUDWIG ERBE, *Reliefkarte der Stadt und Umgegend von Jerusalem.* Stuttg., 1854.

Rundgemælde von Jerusalem und der Umgegend, relevé par Ulrich Halbreiter, peint par Aug. Lœffer à Munich. Longue de cent pieds, large de dix-huit, cette œuvre magistrale déroule aux regards l'image la plus exacte de Jérusalem et des environs. Au jugement des connaisseurs, il n'y a rien dans le monde des arts qui puisse être comparé à la majesté du coup d'œil et à la perfection artistique qu'offre ce panorama. C'est un portrait de Jérusalem en grand style. En 1856, les catholiques de Bavière ont offert à Pie IX cette œuvre d'art unique en son genre.

PH. WOLFF, *Jerusalem nach eigener-Anschauung und den neuesten Forschungen,* avec 35 gravures dans le texte. Leipz., 1857. (Monographie populaire, au point de vûe protestant.)

III. Description artistique des lieux célèbres dans la Bible.

BERN. AMICO, *Trattato delle piante e imagine de' sacri edifizi di Terra santa, descgnati in Jerusalemme.* Rome, 1609. — Cet ouvrage, dont l'auteur était gardien du couvent de Jérusalem en 1516, est important à cause des gravures.

GIOV. ZUALLARDO, *Il devotissimo Viaggio di Gierusalemme.* Rome, 1587, 1595, 1597. En français, Anvers, 1608; en allemand, Cologne, 1606, avec un grand nombre de gravures.

DON AQUILANTE ROCHETTA, *Peregrinatione di Terra santa.* Palerme, 1630, avec gravures.

F.-ANT. DEL CASTILLO, *El devoto Peregrino y Viage di Tierra santa.* Madrid, 1656, avec gravures.

P.-A.-M. MYLLER, religieux, *Fremdling zu Jerusalem,* etc. Vienne et Nuremb., 1735, avec de nombreuses gravures.

Description de l'Egypte, etc., avec des gravures remarquables. Paris, 1809.

FORBIN, *Voyage dans le Levant.* Paris, 1819, avec des gravures de mérite.

LÉON DE LABORDE et LINANT, *Voyage de l'Arabie Pétrée* et *Voyage en Orient.* Paris, 1830-34, avec de très-belles vues.

W.-H. BARTLETT, *The Christian in Palestine, or Scenes of sacred History.* Lond., avec 80 gravures.

J.-M. BERNATZ, *Bilder aus dem h. Land,* 40 vues des lieux célèbres dans la

Bible, prises et peintes avec soin d'après nature, avec un texte de H. de Schubert. Stuttg., 1839.

H. DE MAYR, *Malerische Ansichten aus dem Orient,* recueillies dans le voyage de S. A. le duc Maximilien de Bavière en Nubie, en Egypte, en Palestine, en Syrie et à Malte (1838), en 10 livraisons. Munich., 1839-40. Les gravures sont magnifiques.

L'édition de Séb. Fischer, avec texte français, a paru en 8 livraisons, avec 48 gravures, à Stuttgard de 1846 à 1850.

DAV. ROBERTS, *la Terre sainte, vues et monuments,* édit. Bruxelles, in-fol., 1843-46, avec 58 feuillets intéressants.

F.-W. HACKLÆNDER, *Ansichten aufgenommen wæhrend einer Reise in den Orient im J.* 1840 f. Stuttg., 1846.

ULR. HALBREITER, *Ansichten aus Palæstina und Syrien,* dessinées d'après nature, six feuillets avec 90 vues, Munich, 1848, lithographiées par A. Borum et K. Lebschée.

ULRICH HALBREITER, *Panorama Jerusalems,* pris d'après nature du clocher de l'église de l'Ascension, sur le mont des Oliviers, gravé par Ruf, à Zurich. Munich, 1849, chez l'éditeur (8 pieds de long).

ROBERT'S, *Holy Land, Syria, Idumea, Arabia, Egypt and Nubia,* 6 parties; part. I à III, *Holy Land;* IV à VI, *Egypt and Nubia.* Royal in-fol., avec 250 lithographies excellentes de Louis Haghe. Texte du R. Dr Croly. Lond., 1849-1851.

Panorama von Palæstina, 3 feuillets in-fol., avec deux couleurs.

Le même ouvrage avec 14 grandes vues : Damas, forteresse de Sion, Jérusalem vu de l'est, Jérusalem vu du sud, la piscine de Béthesda, Bethléem, le saint Sépulcre, le tombeau d'Abraham, Cana, Nazareth, Tibériade, Samarie, Béthanie et Hébron. Nuremb., 1852.

OTTO GEORGI, *Die h. Stætten,* d'après des dessins originaux. Leipz., 1854.

J.-M. BERNATZ, *Album des h. Landes,* 50 vues originales des lieux célèbres dans la Bible. Texte (allemand, anglais et français) de G.-H. Schubert et J. Roth. Stuttg., 1855.

EDM. WŒRNDLE D'ADELSFRIED, *Bilder aus dem h. Lande,* photographies d'après les dessins originaux. Vienne, 1856, chez J. Berman.

IV. Cartographie.

Les anciennes descriptions cartographiques de la Palestine et des pays adjacents ont en grande partie perdu leur valeur et sont hors d'usage par suite des récents levés de plans trigonométriques et hypsométriques.

C'est aux savants français que revient le premier honneur de ce glorieux progrès qu'attestent les cartes de Paultre[1], de Jacotin[2] et de Dufour[3].

Parmi les Allemands, J.-L. Grimm a publié, d'après les renseignements fournis par les voyageurs savants sur les royaumes de l'Orient, une *carte de la Palestine,* et Berghaus un *atlas de l'Asie,* avec une *carte de Syrie* (1835)[4].

Basé sur les données géographiques de Robinson et de Smith, H. Riepert a composé un atlas en 5 feuilles (Berlin, 1843), et publié ensuite avec la coopération de C. Ritter, la *carte réduite de la Palestine* (Berlin, 1843), sur l'échelle de 1/600,000. Les cartes de H. Helmuth, (Halle, 1843), de Sepp (Ratisb., 1844), de G.-A Dewald (Erlangen, 1845), de C. Raumer, de F. Stülpnagel (Gotha, 1844), de C. Ackermann (*atlas de la Bible,* Weimar, 1845) et d'autres ont été construites avec les mêmes secours. Il faut mentionner avec reconnaissance l'*atlas de la Bible* par Riepert (Berlin, 1847) ainsi que la carte de Zimmermann (*Syrie et Palestine,* en 29 feuilles, Berlin, 1850), la carte murale de J.-B. Rost (*Asie, Europe* et *côte nord-est de l'Afrique*, 4 feuilles d'un très-grand format, Munich, 1850).

Méritent encore une mention :

CAMILLE CALLIER, *Carte de la Syrie méridionale et de la Palestine,* dressée en 1835 d'après les ordres du directeur du dépôt général de la guerre. (Cette carte n'est malheureusement pas encore dans le commerce.)

C. GAILLARDOT, *Carte approximative du Ledja et des contrées environnantes,* dressée pendant la campagne d'Ibrahim-Pacha contre les Druses, 1838.

J.-S. JACOBS, *Theatrum bellorum a cruce signatis gestorum, quo scriptores illorum temporum, præsertim archiepisc. Willelmi Tyrensis facilius intelligerentur, mandato reg. Inscript. et Litter. Academiæ.* Paris, 1842. — Ouvrage important pour l'intelligence parfaite des croisades.

JEAN VAN DE COTTE, *Carte topographique de la Palestine,* dressée d'après la carte topographique de Jacotin. Brux., 1847.

ALB. FORBIGER, *Orbis terrarum antiquus.* Nuremb., 1853.

Ont paru à une époque toute récente :

H. RIEPERT, *Hist. geogr., Atlas der alten Welt.* Weimar, 1853.

[1] *Carte de la Syrie.* Paris, 1803.

[2] *Carte topographique de l'Egypte et de plusieurs parties des pays limitrophes,* levée pendant l'expédition de l'armée française, construite par Jacotin, colonel; publiée par ordre du gouvernement.

[3] *Carte de la Palestine*, adoptée par le conseil royal de l'Instruction publique. Paris, 1825.

[4] Berghaus, *Mémoire géographique pour servir d'éclaircissement à la carte de Syrie.* Gotha, 1835.

C. Baur, *Palæstina und Arabien*. Stuttg., 1855.

F. Handtke, *Wandkarte*. Glogau, 1856.

W. Putz, *Hist. geogr. Atlas*. Ratisb., 1856.

C.-W.-M. van de Velde, *Karte des h. Landes*, 8 feuill. Gotha, 1856.

H. Riepert, *Karte von Palæstina*, d'après les travaux de E. Robinson et d'autres sur la Bible. Berlin, 1857.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

QUATRIÈME SECTION.

2e partie. — Géographie politique.

CHAPITRE III.

LA SAMARIE.

§ 180. Limites, nature et habitants du pays de Samarie. 1
§ 181. Samarie du sud. (Gabaath, Ephron, Pharathon, Samir, Jésana, Thamnath-Saré, Baalsalisa, Baalhasor, Lébona, Cibsaïm, Silo.). . 6
§ 182. Continuation. (Corée, Alexandrium, Sarthana, Adom, Archélaïs, Acrabbin, Antipatris, Galgala, Apollonia, Elam, Harim, Gitta.). 10
§ 183. Continuation. (Sichem, Tombeau de Joseph, Ruma, Thanatsélo, Machméthath, Janoé.). 14
§ 184. Samarie du nord. (Samarie, Thersa, Taphua, Béthulie.). . . . 19
§ 185. Continuation. (Ephra, Thébès, Dothaïn, Aser, Bézech, Abel-Méhula, Sochoth, Ænnon près de Salim, Belma, Capharcotia.). . . 25
§ 186. Continuation. (Césarée de Palestine, Narbata, Dor, Nopheth, Magdalel, Engannim, Thapsa, Aner.). 28

CHAPITRE IV.

LA GALILÉE.

§ 187. Limites et nature de la Galilée. 34
§ 188. Galilée du sud. (Thanac, Chelmon, Adadremmon, Mageddo, Jéblaam, Jezraël, Césion, Bethsetta, Jaramoth, Bethsan, Méroz.). . 36
§ 189. Continuation. (Belvoir, Aphec, Sunem, Faba, Naïm, Endor, Hapharaïm, Japhié, Céséleth-Thabor, Abès, Azanoth-Thabor, Ulama, Dabéreth, Séon.). 42
§ 190. Continuation. (Nazareth.). 47
§ 191. Continuation. (Bethléem, Damna, Elcéséï, Sarid, Jéconam, Cartha, Elmélech, Cétron (Sepphoris), Bethsamès, Gethhéfer, Séméron, Naalol, Remmon, Asochis, Bethanath, Assédim, Ser, Adami, Tarichée, Emath.). 53

§ 192. Galilée centrale. (Tibériade, Cana, Jotapata.) 59
§ 193. Continaation. (Messal, Sycaminum (Hépha), Zabulon, Arbéla, Dalmanutha, Magdala, Bethsaïde, Corozaïn). 64
§ 194. Continuation. (Capharnaüm, Cénéreth, Accho, Béten, Amaad.). 68
§ 195. Galilée septentrionale. (Séphet, Helba, Helcath, Hosa, Edéma, Giscale, Chabolo, Gabara, Sogane, Sélamin, Naasson, Haroseth, Thesbi, Abdon, Bethémec, Cabul, Achazib, Achsaph.). 74
§ 196. Continuation. (Cédès, Asor, Enhasor, Rébla, Saananim, Hucuca, Toron, Dan, Cana, Abran, Hamon, Rohob, Abel-Beth-Maacha, Ahion.). 80

CHAPITRE V.

PÉRÉE OU PAYS A L'ORIENT DU JOURDAIN ET DE LA MER MORTE.

§ 197. Le pays à l'orient du Jourdain et ses diverses parties. 84
§ 198. Pérée du nord. (Abila, Chobaa, Enan, Césarée de Philippe, Aphec, Séphama, Conétris, Aéré, Coréathé, Zara.). 90
§ 199. Continuation. (Chanath, Névé, Bethsaïde-Julias, Golan, Hélam, Aphéca, Hippus, Gamala, Dium, Amatha.). 95
§ 200. Pérée centrale. (Bosra, Raphon, Astaroth-Carnaïm, Edraï, Capitolias, Abila, Gadara, Arbéla, Camon.). 98
§ 201. Continuation. (Pella, Jabès, Socoth, Ephron, Bascaman, Bostra, Philippopolis, Selga, Ragaba, Amathus.). 103
§ 202. Continuation. (Gérasa, Ethroth-Sophan, Dathéma, Mahanaïm, Phanuel, Ramoth-Galaad, Bétonim, Aroër, Abel, Bethnemra, Jazer.). 106
§ 203. Pérée du sud. (Béthanie, Bétharan, Abelsatim, Bethsimoth, Eléalé, Hésébon, Sabama, Sarathasar.). 111
§ 204. Continuation. (Mennith, Baalméon, Bethphogor, Nébo, Médaba, Bosor, Mathana, Lésa, Machærus, Ataroth, Jasa, Méphaath.). . . 114
§ 205. Continuation. (Cariathaïm, Cédimoth, Dibon, Aroër, Bamoth, Nahaliel, Maspha, Luith, Gallim, Oronaïm, Carioth.). 118

CHAPITRE VI.

VOYAGES DE JÉSUS DURANT SA VIE PUBLIQUE.

§ 206. Système des principales routes de la Palestine. 121
§ 207. Premier voyage de Jésus. 124
§ 208. Second voyage de Jésus. 126
§ 209. Troisième voyage de Jesus. 128
§ 210. Quatrième voyage de Jésus. 130
§ 211. Cinquième voyage de Jésus. 132
§ 212. Sixième voyage de Jésus. 134
§ 213. Septième voyage de Jésus. 135
§ 214. Huitième voyage de Jésus. 137
§ 215. Neuvième voyage de Jésus. 138
§ 216. Dixième voyage de Jésus. 140

CINQUIÈME SECTION.

Pays et iles situés au nord-ouest de la Palestine.

CHAPITRE PREMIER.

ASIE MINEURE.

§ 217. Limites, dénominations et division de l'Asie mineure. 144
§ 218. Province de Cilicie, avec les villes de Tarse et de Mallus. . . 147
§ 219. Province de Pamphylie, avec les villes de Side, d'Attalie et de Perge. 148
§ 220. Province de Pisidie, avec Antioche, sa capitale. 150
§ 221. La province de Lycie, avec les villes de Myre, de Patare et de Phasélis. 151
§ 222. Province de Carie, avec les villes de Gnide, d'Halicarnasse et de Mynde. 152
§ 223. Province de Lydie, avec les villes de Philadelphie, de Sardes et de Thyatire. 153
§ 224. Province d'Ionie, avec les villes de Milet, de Trogyllium, d'Ephèse et de Smyrne. 156
§ 225. Province de Mysie, avec les villes de Pergame, d'Adramytte, d'Assus et de Troade. 162
§ 226. Province de Bithynie, avec les villes de Nicée, de Nicomédie, de Chalcédoine et de Pruse. 164
§ 227. Province de Paphlagonie, avec les villes de Sinope et de Gangre. 165
§ 228. Province du Pont, avec la ville de Trébisonde (Trapézus, Trapézonte). 166
§ 229. Province de Cappadoce, avec les villes de Nazianze et de Mazaca (Césarée de Cappadoce). 167
§ 230. Province de Lycaonie, avec les villes de Derbe, de Lystre et d'Iconium. 168
§ 231. Province de Galatie, avec Ancyre, sa capitale. 170
§ 232. Province de Phrygie, avec les villes d'Hiéraple, de Colosses et de Laodicée. 172

CHAPITRE II.

ÎLES DE LA MER MÉDITERRANÉE ET DE LA MER ÉGÉE.

§ 233. Ile de Chypre, avec les villes de Salamine, de Paphos, de Nicosie, de Larnaca et de Limasol. 174
§ 234. Ile de Rhodes, avec la ville de Rhodes, sa capitale. 177
§ 235. Les îles de Crète et de Caude. 178
§ 236. Les îles de Cos, de Délos et de Patmos. 180
§ 237. Les îles de Samos, de Chio, de Lesbos et de Samothrace. . . 182

CHAPITRE III.

MACÉDOINE, THRACE, GRÈCE, ILLYRIE, DALMATIE, ITALIE, SICILE, MÉLITE (MALTE), ESPAGNE.

§ 238. Macédoine. 184
§ 239. Villes de Macédoine. 185
§ 240. La Thrace, avec les villes de Nicopolis et de Byzance (Constantinople). 190
§ 241. Grèce. 195
§ 242. Athènes. 197
§ 243. Corinthe. 199
§ 244. Sicyone et Sparte. 201
§ 245. Etat de l'Eglise en Grèce. 202
§ 246. Illyrie et Dalmatie. 205
§ 247. Italie. 207
§ 248. Rome païenne. 208
§ 249. Rome chrétienne. 211
§ 250. Autres localités d'Italie. (Rhèges, Pouzzoles, Marché d'Appius et les Trois-Loges.). 216
§ 251. Ile de Sicile, avec Syracuse, sa capitale. 217
§ 252. Ile de Mélite (Malte). 217
§ 253. L'Espagne. 219

CHAPITRE IV.

VOYAGES DE L'APÔTRE SAINT PAUL.

§ 254. Saint Paul comme apôtre de Jésus-Christ. 221
§ 255. Premier voyage de saint Paul. 224
§ 256. Second voyage de saint Paul. 226
§ 257. Troisième voyage de saint Paul. 228
§ 258. Quatrième voyage de saint Paul. 230
§ 259. Cinquième voyage de saint Paul. 233

SIXIÈME SECTION.

Situation politique et religieuse de l'Orient.

CHAPITRE PREMIER.

SITUATION POLITIQUE DE LA TURQUIE.

§ 260. Les Turcs et leur domination. 235
§ 261. Situation politico-religieuse des Turcs. 240
§ 262. Firman de protection accordé aux raïahs. 243

CHAPITRE II.

ÉTAT RELIGIEUX DE L'ORIENT.

§ 263. L'Eglise schismatique d'Orient. 245
§ 264. Sociétés catholiques de l'Orient. (Melchites, Maronites, Arméniens, Syriens, Chaldéens, Coptes, Abyssiniens, Latins.). 251
§ 265. Le patriarcat latin de Jérusalem. 262
§ 266. La custodie de Terre sainte (mission de l'ordre de saint François). 267
§ 267. Autres missions catholiques. 272
§ 268. Congrégation romaine de la Propagande. 275
§ 269. Associations autrichiennes en faveur des catholiques de l'Orient. 278
§ 270. Association française en faveur des missions. 280
§ 271. Association bavaroise pour les missions. 283
§ 272. L'association du Saint-Sépulcre. 285
§ 273. Association pour l'éducation chrétienne en Orient. 288
§ 274. Pèlerinages. 289
§ 275. Missions protestantes. 294
§ 276. Conclusion. 297
Appendice. 305
Ouvrages à consulter. 358

TABLE GÉNÉRALE

DES NOMS DE PEUPLES, D'HOMMES, DE CONTRÉES, DE VILLES, ETC.

CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

A.

Aasi (el-), fleuve, I, 87.
Abana, fleuve, I, 86.
Abarim, mont, I, 176, 262.
Abdas, évêque, I, 74.
Abdias, I, 49; II, 22.
Abdolmeleck, roi, I, 91.
Abdon, ville, II, 79.
Abdulkalal, roi, I, 210.
Abeidiyey, village, I, 309.
Abel, ville, II, 110.
Abel-al-Kéroun, village, I, 237.
Abel-Beth-Maacha, ville, II, 83.
Abel-Méhula, village, II, 26.
Abel-Misraïm, I, 496.
Abelsatim, vallée, I, 284.
Abelsatim, village, II, 112.
Abès, ville, II, 46.
Abia, roi, II, 6.
Abik, village, I, 538.
Abil, village, II, 84.
Abila, ville, II, 90, 123.
Abila (Abil), ville, II, 100.
Abilé, ville, II, 112.
Abilène, contrée, II, 90.
Abimael, I, 31.
Abimélech, juge, II, 15, 19.
Abner, II, 108.
Abou-Aly (Nahr-el-), fleuve, I, 87.
Abou-Bekr (mosquée d'), I, 368.
Aboutig, couvent, I, 158.
Aboutig, village, II, 258.
Abraham, patriarche arménien, I, 22; II, 82.
Abraïm, fleuve, I, 87.
Abram, I, 76.
Abran, village, II, 83.
Abulféda, I, 94.
Abyab (Wadi-el-), torrent, I, 314.
Abydius, annaliste, I, 47.
Abyssinie, contrée, I, 160.
Abyssiniens, peuple, II, 257.
Acarnanie, contrée, II, 195.
Acca, ville, II, 250.
Accaron, ville, I, 269, 559.
Accho (Akka), ville, I, 240, 268; II, 71.
Achab, roi, I, 88; II, 39.
Achad, ville, I, 46, 93.
Achaïe, contrée, II, 195.
Achaz, roi, I, 59, 88.
Achazib, ville, II, 76, 79.
Achdib, ville, II, 79.
Achmetha, ville, I, 63.
Achmim, couvent, I, 158; II, 257.

Achor, vallée, I, 277.
Achsaph, ville, II, 79.
Acra, forteresse, I, 357, 362, 369.
Acrabbin (Acrabathané), ville, I, 479; II, 11.
Acrabatène, contrée, II, 1, 11.
Acrabathané, contrée, I, 479.
Acrabatha, contrée, I, 352.
Acre (Saint-Jean-d'), ville, I, 82.
Adama, I, 235.
Adami, village, II, 57.
Adana (Adena), ville et contrée, II, 145, 147, 255.
Adasa, ville, I, 531.
Adadremmon, ville, II, 37.
Adaréser, roi, I, 93.
Addus, ville, I, 561.
Aderbergan, ville, II, 256.
Aden, ville, I, 31, 184, 210.
Adiabène, contrée, I, 46, 51.
Adiada, ville, I, 561.
Adiava, fleuve, I, 52.
Adom, ville, II, 11.
Adommim, colline, I, 490.
Adonis, fleuve, I, 87, 116.
Ador, ville, I, 512.
Adra (Adara), ville, II, 100.
Adramytte (Adrumetum), ville, II, 163.
Adschemi (Agemi), contrée, I, 74.
Adschloun, ville, I, 555.
Adullam, ville, I, 509.
Aduram, ville, I, 31, 512.
Adzeroum, ville, I, 22.
Ægine, ville, II, 203.
Aéré, village, II, 94, 123.
Ælana, ville, I, 174.
Ælath, ville, I, 174.
Ælia Capitolina, ville, I, 354.
Æmin (el-), village, II, 258.
Æn, ville, II, 28.
Aëné (Anaïtis), ville, I, 64.
Ænnon, village, II, 27.
Affara, village, II, 45.
Afghanistan, contrée, I, 98; II, 236.
Africains, peuples, I, 29.
Afrique proconsulaire, I, 157.
Afura, mont, I, 186.
Agab-Natar, patriarche, I, 104.
Agabus, prophète, II, 29, 229.
Aggée, prophète, I, 72.
Agh-Dagh, mont, II, 146.
Agarénéens (Agréens), peuple, I, 188.
Agarites, peuples, I, 189.
Ahava, fleuve, I, 52, 87.
Ahias, prophète, II, 10.
Ahion, ville, II, 84.
Ahnas, ville, I, 141.
Ahsa (Wadi-el-), vallée, II, 111.
Aïalon, ville, I, 277, 532.
Aijoun-Mousa, village, I, 213.
Aila, golfe, I, 174.
Aïon, contrée, II, 84.
Aïn, station, I, 221.
Aïn, ville, I, 514.
Aïn-Beit-Ilfa, source, II, 24.
Aïn-Cadès, fontaine, I, 480.
Aïn-Charim, village, I, 446.
Aïn-Dschaloud, source, I, 326.
Aïn-Dschehaïr, source, I, 474.
Aïn-el-Feskhah, source, I, 474.
Ain-es-Soultan, source d'Elysée, I, 260.
Aïn-Hadschla, source, I, 497.
Ain-Howara, source, I, 216.
Aïn-Oum-el-Derai, fontaine, I, 320.
Ain-Schems, village, I, 145.
Ain-Selvan, fontaine de Siloé, I, 319.
Aïn-sitti-Mirjam, fontaine, I, 320.
Aïn-Taraz, couvent, II, 253.
Ain-Warka, couvent, II, 254.
Aireh, village, II, 109.
Aire-d'Atad, I, 496.
Aja-Sélouk, village, II, 159.
Akaba, village, I, 171, 174, 194, 208, 223.
Akabeh-Fik (el-), ruines, II, 98.
Akar, village, I, 560.
Akerkouf, ruines, I, 43.
Akhissar, ville, II, 155, 207.
Aksérai, ville, II, 207.
Aksal (Iksal), village, II, 45.

Akra, mont, I, 255.
Akmar (Wadi-el-), torrent, I, 314.
Ala-Dagh, mont, II, 146.
Alaia, ville, II, 152.
Albanie, contrée, II, 206, 235.
Albara, fleuve, I, 162.
Alba-Specula, forteresse, I, 558.
Alep, ville, I, 82, 93, 106; II, 252, 255, 258, 268, 273, 275.
Alessio, ville, II, 259.
Alexandre le Grand, I, 73, 99, 123, 145.
Alexandre Jannée, II, 106.
Alexandrie, ville, I, 147; II, 251, 258, 269.
Alexandrium, forteresse, II, 10.
Aleykat, tribu, I, 208.
Alger, ville, II, 274.
Alkosch, village, II, 54.
Alma-Dagh, mont, I, 81.
Alméad, village, II, 74.
Almon, ville, I, 501.
Almondar, roi, I, 210.
Almeidan, ville, I, 44, 47.
Altaï, mont, II, 235.
Althini, village, I, 563.
Alula, ville, I, 486.
Alus, contrée, I, 218.
Alyca, chapelle, I, 207.
Amaad, ville, II, 74.
Amadan, village, I, 74.
Amadia, ville, I, 58.
Amalécites, peuple, I, 196.
Aman, mont, I, 81.
Amana, mont, I, 83.
Amana, fleuve, I, 86.
Amaniens, peuple, I, 167.
Amanton, évêque missionnaire, I, 75.
Amasie, ville, II, 166.
Amateh, village, II, 106.
Amath, contrée, I, 94.
Amatha (Amatheh), village, II, 97.
Amatha, bains, I, 326.
Amathonte, ville, II, 176.
Amathus, fort, II, 106, 123.
Amaüs, source thermale, I, 326.
Amida, ville, I, 80.
Ammas, couvent, I, 158.
Ammaüs, ville, I, 472; II, 122.
Ammaüs, contrée, I, 352; II, 58.
Ammon (Nahr-), torrent, I, 179.
Ammonites, peuple, I, 179; II, 84.
Ammout, village, II, 258.
Amorrhéens, peuple, I, 30, 341; II, 84, 113.
Amouka, village, II, 79.
Amoza, ville, I, 440.
Amphipolis, ville, I, 93; II, 187, 227.
Amran, ruines, I, 41.
Amraphel, I, 48.
Amri, roi, II, 19, 23.
Ana, ville, II, 76, 98.
Anab, ville, I, 513.
Anaka (Wadi-), vallée, 223.
Anamim, peuple, I, 29, 167.
Anania, ville, I, 441.
Ananias, grand-prêtre, II, 231
Ananie, I, 90.
Anastase le Sinaïte, I, 205.
Anata, village, I, 504.
Anathéens, peuples, I, 30.
Anathoth, ville, I, 504.
Anatolie, contrée, II, 145.
Anchialos, ville, II, 202.
Ancyre (Angora), ville, II, 171, 255.
Andrinople, ville, II, 203.
Andros, île, II, 204.
Aner, ville, II, 34.
Anézeh, tribu, II, 87, 95, 99.
Angora (Angouri), II, 171.
Anim, ville, I, 511.
Antakia (Antioche), I, 104.
Anthédon, ville, I, 552.
Antigonia, ville, II, 163.
Antiliban, mont, I, 82, 239.
Antiochia-Mygdonia, ville, I, 93.
Antioche de Pisidie, ville, II, 150, 225.
Antioche de Syrie, ville, I, 102; II, 222, 228, 250, 253, 255.
Antiochus, roi de Syrie, I, 99, 164.
Antiochus Epiphane, I, 67; II, 3, 138.
Antipatris, ville, II, 12, 122, 230.
Anti-Taurus, mont, II, 146.

Antivari, ville, II, 259.
Antoine le Martyr, I, 205.
Antonia, forteresse, I, 362.
Antoura, couvent, I, 113; II, 158, 273.
Anysis, ville, I, 141.
Aod, juge, I, 176.
Aoulam, village, II, 46.
Aoüs, fleuve, II, 206.
Aphara, ville, I, 504.
Aphec, village, II, 42, 93, 97.
Aphéca, ville, I, 538.
Aphéca, village, II, 128.
Apollinaire, évêque, II, 172.
Apollonia, ville, II, 12, 187, 227.
Apollonias, ville, II, 121.
Appolloniate, contrée, I, 51.
Apulie, contrée, II, 207.
Aquila, II, 200, 207, 228.
Ara, contrée, I, 18.
Arab (Wadi-el-), torrent, I, 316.
Arab, ville, I, 514.
Araba, contrée, I, 194; II, 77.
Araba (Wadi-el-), vallée, I, 168, 223.
Arabie, contrée, I, 29, 31, 99, 167; II, 258.
Arabistan (Arabie), contrée, I, 183, 187.
Aracéens, peuple, I, 30, 116, 120.
Arach, ville, I, 45, 46.
Arachosie, contrée, I, 58.
Arad, ville, I, 483.
Arada, station, I, 222.
Aradéens, peuple, I, 30, 116, 121.
Aradus, ville, I, 116.
Aram, contrée, I, 32, 80.
Aram des deux fleuves, contrée, I, 76.
Aram-Beth-Rohob, contrée, I, 96.
Araméen, idiome, I, 350.
Aram-Maacha, contrée, I, 96.
Aram-Soba, contrée, I, 92.
Aran, I, 76.
Ararat, mont, I, 13, 19, 24, 33.
Araxe, fleuve, I, 12, 52, 69.
Araxus, cap, II, 195.
Arayr (Arar), ruines, II, 119.
Arbacès, roi, I, 65.
Arbéla (Arbel), ville, II, 65, 102.
Arbélite, contrée, I, 51.
Arca, ville, I, 120.
Arcadie, contrée, II, 138, 195.
Arce, ville, I, 170.
Archéens, peuple, I, 116.
Archélaïs, ville, II, 11, 122.
Archélaüs, roi, I, 353; II, 11.
Ardébil, ville, I, 98.
Ard-el-Béthényeh, contrée, II, 88.
Ard-el-Hamma, village, II, 57.
Ard-el-Khait, plaine, I, 290.
Arécène, contrée, I, 170.
Arécon, ville, I, 567.
Areidscheh (Wadi-), torrent, I, 314.
Aréopolis, ville, I, 177; II, 123.
Arétas, roi, I, 90, 184.
Arghanna, ville, I, 34.
Argob, contrée, II, 97.
Argob-en-Basan, contrée, II, 85.
Argolide, contrée, II, 195.
Arie, contrée, I, 66, 98.
Ariens, peuple, I, 63.
Arimathie, ville, II, 122, 561.
Arisch (el-), torrent, I, 313.
Arisch (el-), ville, I, 553.
Arisch (el-), station des caravanes, I, 236.
Arménie, contrée, I, 12, 20, 24, 27, 34, 51, 196; II, 166, 258.
Arméniens, peuple, II, 262, 254.
Ar-Moab, ville, I, 177.
Arnon, torrent, I, 176, 179, 236, 315; II, 88, 116.
Aroër, ville, I, 236, 515; II, 109, 119, 122.
Arphad, ville, I, 95.
Arphaxad, roi, I, 31, 64.
Arrapachite, contrée, I, 31, 51.
Arsacès, roi, I, 67.
Arsacia, ville, I, 64.
Arsacides, I, 21.
Arsia, fleuve, II, 206.
Arsinoé, ville, II, 176.
Arsouf, ville, II, 12.
Artanès, I, 21.
Artaxercès, I, 71.

Artaxercès Longue-Main, I, 72.
Artaxercès Ochus, I, 119.
Artouin, ville, II, 255.
Arvad, ville, I, 121.
Asa, roi, I, 88, 161.
Asa (el-), torrent, I, 315.
Asamon, mont, I, 239.
Asan, ville, I, 509.
Asarhaddon, roi, I, 60.
Asarmoth, I, 31.
Asasonthamar, ville, I, 474.
Ascalon, ville, I, 269, 547.
Ascénez, I, 27.
Aschar, village, II, 15.
Asche (Wadi-el-), torrent, I, 314.
Aschkenasim, secte juive, II, 75.
Ascoulan, torrent, I, 313, 548.
Asem, ville, I, 483.
Asemona, ville, I, 481.
Aser, tribu, II, 26, 34, 71, 346.
Aserbeidschan, contrée, I, 62.
Asergadda, ville, I, 476.
Asie mineure, contrée, II, 144, 257.
Asiongaber, port, I, 174, 200, 223, 236.
Aska (el-), mosquée, I, 368.
Asochis (Asochir), ville, II, 56.
Asor, ville, I, 192; II, 80, 84.
Asphour (Nahr-el-), fleuve, I, 87.
Aspuna, ville, II, 171.
Assour (En-), village, II, 81.
Assabibah, fort, II, 93.
Assédim, village, I, 249; II, 57.
Assioun, port, I, 174.
Assuan (Assevan), ville, I, 131, 138.
Assuérus, I, 67, 71.
Assuez (Bahr-), golfe, I, 194.
Assur, Assyriens, I, 31.
Assur, Assour, I, 51, 52.
Assus, ville, II, 163, 229.
Assyoun, contrée, I, 200.
Assyrie, contrée, I, 52, 59, 80.
Astaboras, fleuve, I, 160, 162.
Astabus, fleuve, II, 162, 164.
Astaroth, ville, II, 98.
Astaroth-Carnaïm, ville, II, 99.
Atam, ville, I, 22.
Atara, ville, I, 530.
Ataroth, ville, II, 117.
Athach, ville, I, 482.
Atharoth-Addar, ville, I, 530.
Athénagore, docteur, I, 148.
Athènes, ville, II, 197, 202, 204, 227.
Athlith, village, II, 32.
Athos, mont, II, 185.
Athura, contrée, I, 52.
Atropatène, contrée, I, 62.
Attaka, montagne, I, 144, 213.
Attalie (Adalie), ville, II, 149, 225.
Attarus, mont, II, 116.
Attique, contrée, II, 195.
Attir, village, I, 515.
Audsché (Wadi-el-), torrent, I, 314.
Augusta, ville, II, 21.
Aulon, ville, II, 203.
Auly (Nahr-el-), I, 116.
Auranitide, contrée, I, 168; II, 85, 253.
Autrichiens (missionnaires), II, 278.
Ava, ville, I, 98.
Avadia, contrée, I, 99.
Avah, contrée, II, 2.
Avatha, ville, I, 99.
Awartha, village, II, 6.
Axuma, ville, I, 161.
Aydin, contrée, II, 145.
Azanoth-Thabor, village, II, 46.
Azazimeh, contrée, I, 222.
Azarmouth (al-), ville, I, 31.
Azéca, ville, I, 507.
Aziriyeh (el-), Bethanie, I, 440.
Azot, ville, I, 60, 269, 545; II, 121.

B.

Baala, ville, I, 539.
Baalath, ville, I, 107, 531.
Baalbek, ville, I, 87, 107; II, 252.
Baalgad, ville, I, 107, 532.
Baalhasor, contrée, II, 8.
Baal-Hermon, ville, I, 107.

Baal-Méon, ville, II, 115.
Baalsalisa, contrée, II, 8.
Baalthamar, ville, I, 502.
Baasa, roi, I, 88.
Baascheikha, ruines, I, 55.
Baazani, ruines, I, 55.
Babel, ville, I, 25, 38, 40.
Babylone, ville, I, 29, 33, 40, 47, 51, 75, 77.
Babylonie, contrée, II, 256, 258.
Bacathas, ville, I, 181.
Bachuris, bourg, I, 440.
Badiah (el-), contrée, 187.
Baffa, village, II, 176.
Bagdad, ville, I, 35, 75, 77, 79; II, 258, 273.
Bahari, contrée, I, 141.
Bahr (el-), fleuve, I, 131.
Bahr-Assuez, golfe, I, 194.
Bahr-Banias, lac de Mérom, I, 289.
Bahr-Chit, lac de Mérom, I, 289.
Bahr-el-Houleh, lac de Mérom, I, 289.
Bahr-Lout, mer Morte, I, 294.
Bahr-el-Merdsch, fleuve, I, 86.
Bahr-el-Toubariyeh, lac de Tibériade, I, 290.
Bahurim, bourg, I, 440.
Baillet, missionnaire, I, 79.
Baïné (El-Baneh), village, II, 57.
Bakaa-Tachtani (al-), plaine, I, 87, 94.
Bakow, ville, II, 261.
Baloth, ville, I, 481.
Balthasar, I, 50.
Bamoth-Baal, ville, II, 119.
Bané, ville, I, 567.
Banias, ville, I, 107, 237; II, 77, 92.
Banias, rivière, I, 303.
Banjalouka, ville, II, 260.
Barach, ville, I, 567.
Bared (Nahr-el-), fleuve, I, 87.
Barein (al-), contrée, I, 183.
Barid (el-), village, I, 272.
Baris, forteresse, I, 362.
Barkousieh, village, I, 558.
Barnabé (saint), I, 117; II, 175, 222.
Barrada, fleuve, I, 86.
Barr-esch-Scham, I, 81.
Barsabès, II, 226.
Barsimeus, évêque, I, 45.
Basan, contrée, I, 60, 261; II, 84.
Basan, mont, II, 39.
Bascaman, ville, II, 104.
Bascath, ville, I, 486.
Basilide, évêque, I, 125.
Bassalyah, ruines, II, 11.
Bassora, ville, I, 34, 79; II, 273.
Basta, village, I, 189.
Basta (Tel-), ruines, I, 143.
Batanée, contrée, I, 100, 192, 234; II, 57, 85, 88.
Bathuel, ville, I, 555.
Batné, village, II, 109.
Bat-Szaïda, ruines, II, 67.
Battaouf, plaine, I, 271; II, 55.
Battista (G.), carme, II, 273.
Baudoin, roi, I, 46, 124.
Bavière (association du roi Louis de), II, 283.
Bébek, ville, II, 193.
Bébéten, village, II, 74.
Bédé, plaine, I, 213.
Béden, contrée, I, 195.
Béelséphon, ville, I, 144.
Beigeberin, ville, I, 469.
Beil-Kourm, village, I, 177.
Béïram, village, II, 163.
Beisan, ville, II, 41.
Beisan (Wadi-el-), vallée, I, 250, 314.
Beit-Aïnon, village, II, 27.
Beit-Aïnoun, ville, I, 487.
Beit-Anina (Wadi-), vallée, I, 228.
Beit-Arbel, village, II, 65.
Beit-Dimi, village, I, 514.
Beit-Dschala, village, I, 507.
Beit-Dschibrin, village, I, 469.
Beit-Dedschan, village, I, 566.
Beit-el-Ma, ruines, I, 105.
Beit-el-Moukaddis (Jérusalem), I, 354.
Beit-Hadschar, village, I, 490.
Beit-Hanina, village, I, 441.
Beit-Ilfa, source, II, 24.
Beit-Iloua, source, II, 24.
Beitin, village, I, 529.

Beit-Imrin, village, II, 23.
Beit-Lachem (Bethléem), I, 455.
Beit-Néballat, village, I, 566.
Beit-Nettif, village, I, 523.
Beit-Nouba, village, I, 506.
Beit-Nousib, village, I, 509.
Beit-Our-el-Foka, village, I, 534.
Beit-Our-el-Tahta, village, I, 534.
Beit-Sour, ruines, I, 487.
Bekfaïa, village, II, 274.
Bélad-Bescharah, contrée, II, 36, 81.
Bélad-al-Kérek, contrée, 176.
Bélad-Tafoué, village, II, 23.
Bélal (Wadi-), vallée, II, 2.
Belamon (Belma), ville, II, 28.
Belgrade, ville, II, 239.
Bélik, fleuve, I, 33.
Bélimas, ville, II, 92.
Belka, montagne, I, 261.
Belka, contrée, I, 181; II, 87.
Bélouchistan, contrée, II, 236.
Bélus, fleuve, I, 48, 116; II, 42, 71.
Bénadad, roi, I, 88.
Bend-Amir, fleuve, I, 69.
Bender-Boucher, ville, I, 74.
Bengasi, village, II, 258.
Benhadad, roi, II, 20.
Béni-Hémad (Wadi-), torrent, I, 316.
Béni-Jaacam, station, I, 222.
Benjamin, tribu, I, 345.
Béotie, contrée, II, 195.
Bercos, ville, I, 558.
Berei-Kout (Wadi-), vallée, I, 282.
Beria, ville, II, 190.
Bernard (P.), missionnaire, I, 79.
Berodach Baladam, II, 48.
Béroé, ville, II, 188, 190, 227.
Béroth, ville, I, 93, 527; II, 122.
Bersabée, ville, I, 236, 517; II, 122.
Bersabée (désert de), I, 266.
Bersche, village, I, 138.
Béryte (Bérotha), ville, I, 116, 126.
Bésor, torrent, I, 313.
Bessur, ville, 327, 486.
Bétané, ville, I, 515.
Betcherai, forêt, 84.
Béten, village, II, 74.
Bété, ville, I, 93.
Bethabara, village, II, 98.
Beth-Aboudison, bourg, I, 440.
Béthacarem, forteresse, I, 461, 489.
Bethamari, ville, I, 502.
Bethamptra, ville, II, 112.
Béthanath, ville, II, 57.
Béthanie, village, I, 438; II, 98, 111, 122, 124, 139, 141.
Bethanin, village, II, 27.
Bethanoth, ville, I, 487; II, 27.
Bétaphua, ville, I, 510.
Beth-Araba, ville, I, 501.
Bethar (Castrum), ville, 534.
Betharan, village, II, 110.
Bethaven, ville, I, 529.
Bethaven (désert de), I, 267.
Bethazmoth, ville, I, 503.
Bethbaltin, I, 256.
Bethbéra, village, II, 111.
Bethbessen, ville, I, 486.
Bethchar, ville, I, 538.
Beth-Dagon, ville, 566.
Bethébem, village, II, 74.
Béthel, ville, I, 348, 528; II, 6, 15.
Béthélia, ville, I, 555.
Béthémec, ville, II, 79.
Bethennim, ville, 515.
Betheron, ville, I, 534.
Bethesda, étang, I, 321.
Bethfogor, village, II, 115.
Beth-Goubrin, ville, I, 468.
Bethhagla, ville, I, 496.
Bethhoron, ville, I, 533; II, 122.
Bethjésimoth, village, II, 112.
Bethléem, village, 448; II, 53, 262, 268, 275.
Beth-Maacha, village, II, 83.
Bethnemra, village, II, 110.
Béthoannaba, village, I, 532.
Béthone, village, II, 27.
Bethphagé, I, 438.
Beth-Rohob, ville, I, 96.
Bethsabée, réservoir, I, 323.
Bethsaïde, ville, II, 67, 96, 130, 133.
Bethsaïde (désert de), I, 267.
Bethsamès, village, I, 523; II, 8, 55,

Bethsan (Beisan), I, 250; II, 11, 25, 40, 102, 122, 262.
Bethschemès, ville, I, 145.
Bethsetta, village, II, 40.
Bethsimoth, village, II, 112.
Bethsoron, bourg, 487.
Béthul, ville, I, 555.
Béthulie, forteresse, I, 461; II, 23.
Bethzécha, I, 357.
Bethzachara, ville, I, 511.
Betogabra, ville, I, 469.
Bétonim, ville, II, 109.
Betscherri, village, I, 113; II, 273.
Beyrouth (Béryte), ville, I, 93, 113; II, 250, 252, 256, 262, 268, 270, 274.
Bézec, ville, I, 508.
Bézech, ville, II, 26.
Bézeira, ruines, I, 164.
Bézétha, colline, I, 255, 357, 370.
Bezommar, ville, couvent, I, 112; II, 255.
Bibars, sultan, I, 104.
Bickfaia (Bukfaia), couvent, I, 114.
Bir, station, I, 221.
Biran, I, 256.
Bireh (el-), village, 528.
Bireh (Wadi-el-), torrent, 310, 314.
Bir-Eyoub, fontaine, I, 318.
Bir-es-Seba, fontaine, I, 518.
Biri, ville, I, 93.
Birkaai-al-Bourak, étangs, 459.
Birket, village, I, 11, 23.
Birket-el-Batrak, I, 322.
Birket-el-Hammam, fontaine, I, 322, 324.
Birket-el-Hedsched, fontaine, I, 324.
Birket-es-Soultan, réservoir, I, 323.
Birket-Israïn, réservoir, I, 322.
Birs-Nimroud, ruine, I, 42.
Bir-Tsoufis, ville, I, 144.
Biscerra, village, II, 273.
Bithynie, contrée, II, 145, 162, 164.
Bitsama, ville, I, 524.
Blanc (promontoire), I, 115.
Bodroun, ville, II, 152.
Boémond de Tarente, I, 104.
Boniportus, ville, II, 180.
Bosès, rocher, I, 500.
Bosnie, contrée, II, 206, 235, 258.
Bosor, ville, II, 116.
Bosthan, vallée, I, 207.
Bostra (Bosra), village, I, 168, 173; II, 95, 98, 104, 123, 252, 262.
Bostremus, fleuve, I, 116.
Botthin (el-), Boutten (el-), contrée, I, 261.
Botri, ville, II, 253.
Botrys, ville, I, 124, 125.
Boudschah, village, II, 160.
Bouhs (el-), contrée, I, 194.
Boujouk-Mender, fleuve, II, 146.
Boukah, I, 309.
Bousah (el-), village, II, 76.
Bousseyra, village, I, 173.
Bourdour, village, II, 150.
Bourdsh (el-), forteresse, I, 511.
Bourdsh-Magroun, ruines, I, 500.
Bourka, village, II, 23.
Bournabat, village, II, 160.
Boutten (el-), contrée, I, 261.
Bozoq, contrée, II, 145.
Brousse, ville, II, 165, 255.
Bruttium, contrée, II, 207.
Bubaste, ville, I, 143.
Bucharest, ville, II, 261.
Buhtan, monts, I, 34.
Bulgares, peuple, II, 196.
Bulgarie, contrée, II, 191, 235.
Busséreth, ruines, II, 105.
Buz, I, 189.
Byblos, ville, I, 87, 116, 125.
Bysacène, contrée, I, 157.
Byzance, ville, II, 191.

C.

Cabséel, ville, I, 479.
Cabul, village, II, 79.
Cademoth, ville et désert, I, 226; II, 118.
Cadès (Aïn-), source, I, 222.
Cadès-Barné, station, I, 222, 224, 237, 260, 279.
Cadès-Barné (désert de), I, 266.
Cadès-En-Misphat), ville, I, 480.
Cafr-Tsajat, village, I, 158.
Caïn, Caïnites, I, 16.
Caïque, fleuve, II, 162.
Caire (Cahira), ville, I, 131, 138, 157, 159; II, 257, 270, 275.
Caïus, II, 229.
Calabre, contrée, II, 207.
Calachène, contrée, I, 51.
Callirhoé, ville, I, 45, 327; II, 116.
Calocza, ville, II, 261.
Cambé, ville, I, 121.
Cambyse, I, 71.
Camon, village, II, 37, 102.
Campanie, contrée, II, 207.
Cana, village, II, 62, 82, 125.
Cana, torrent, I, 312.
Canatha, ville, II, 89, 95.
Candie, île, II, 179, 203.
Canobin, couvent, II, 253.
Caoncab, village, II, 91.
Caphara, ville, I, 566.
Capharcotia, ville, II, 122.
Caphar-Dago, village, I, 566.
Capharnaüm, torrent, I, 313.
Capharnaüm, ville, II, 68, 125.
Caphtorim, île, II, 178.
Caphtorim, I, 30.
Capitolias, ville, II, 99, 123.
Cappadoce, contrée, II, 145, 166, 178.
Capucins (Pères, II), 273.
Caramanie, contrée, I, 66; II, 150, 168.
Cara-Sou, fleuve, II, 147.
Carchemis, ville, I, 86.
Carduques, monts, I, 33.
Cariathaïm, ville, II, 118.
Cariath-Arba, Hébron, I, 462.
Cariatharbé, ville, I, 349.
Cariathiarim, ville, I, 539; II, 122.
Cariathsenna, ville, I, 511.
Cariathsepher, ville, I, 510.
Carie, contrée, II, 151.
Cariens, peuple, I, 32.
Carioth, ville, II, 121.
Carioth, ville, I, 177.
Caristo, ville, II, 203.
Carith, torrent, I, 313.
Carlowitz, ville, II, 251.
Carmel, mont, I, 240.
Carmel, ville, I, 244.
Carmel, ville, I, 484.
Carmes (missionaires), II, 273.
Carnaïm, ville, II, 99.
Carpathes, monts, II, 259.
Carres, ville, I, 78.
Cartha, ville, II, 54.
Carthage, ville, I, 157.
Casale Huberti, ruines, I, 311.
Casius (mont), I, 29.
Castrum-Béthar, ville, I, 534.
Castro, ville, II, 183.
Catherin (Dschébel-), mont et couvent, I, 199.
Catherine (mont Sainte-), I, 202.
Catheth, ville, II, 62.
Caucasiens, peuple, I, 27.
Caude, île, II, 180, 232.
Cavale, village, II, 186.
Caystre, fleuve, II, 157.
Cédar, peuple, I, 189.
Cédès (Cadès), village, I, 349; II, 79. 84, 98.
Cédimoth (Cadémoth), ville, II, 118.
Cedmonéens, peuple, I, 339.
Cédron, ville, I, 560.
Cédron, vallée, torrent, I, 279, 282, 314.
Céila, ville, I, 510.

Célé-Perse, contrée, I, 69.
Célé-Syrie, I, 94.
Cenchrée, ville, II, 228.
Cénacle, I, 366.
Cénéreth, ville, I, 290; II, 71.
Cénézéens, peuple, I, 339.
Cerasus, ville, II, 166.
Cérulaire (Michel), II, 192.
Césaloth, village, II, 45.
Césarée, ville, II, 12, 28.
César-Augusta, ville, II, 221.
Césarée de Cappadoce, ville, II, 167.
Césarée de Palestine, ville, II, 121, 222, 263.
Césarée de Philippe, ville, I, 120; II, 91, 135, 228.
Céséleth-Thabor, village, II, 45.
Césil, ville, I, 555.
Césion, village, II, 40.
Cestrus, fleuve, II, 149.
Cétron, ville, II, 54.
Cetthim, peuple, I, 28; II, 184, 207.
Cetthim, île, II, 174.
Chabolo, village, II, 77.
Chabor (Chaboras), fleuve, I, 76, 97.
Chabour, fleuve, I, 33, 86.
Chaditeh, village, I, 561.
Chaïbor, mont, I, 98.
Chalanne, ville, I, 47.
Chalcédoine, ville, II, 165, 262.
Chalcidique (presqu'île), II, 185.
Chalé, ville, I, 58, 93.
Chaleb, ville, I, 93, 97.
Chaldée, contrée, I, 33.
Chaldéens, I, 62, 77; II, 256.
Chalil (el-), Hébron, I, 464.
Cham, Chamites, I, 24, 29, 70, 128.
Chamath, contrée, I, 94.
Chami (el-), contrée, I, 128.
Chanaan, I, 29, 115, 116, 231, 340.
Chananéens, peuple, I, 94, 341.
Chanath, ville, II, 95, 123.
Capharbarucha, village, I, 485.
Charak-Moba, ville, I, 178.
Charam-Ibn-Alim, village, II, 14.
Charmanda, contrée, I, 62.
Charsa, ruines, I, 545.
Chasalus, village, II, 45.
Chasbeya, ville, I, 111.
Chasia (el-) village, II, 76.
Chasidim, secte juive, II, 75.
Chasluim, I, 29.
Chauban, contrée, I, 31.
Chaulotéens, peuple, I, 29.
Chelbon, village, I, 92, 116.
Chélidoine, ville, II, 149.
Chelmad, contrée, I, 62.
Chelmon, ville, II, 37, 102.
Cheslon, ville, I, 525.
Chétro, ville, I, 58.
Chinois, peuple, I, 31.
Chio, île, II, 183, 274.
Chizaz, ville, I, 74.
Chirbath-al-Zamra, ruines, I, 505.
Chirbath-Izpa, ruines, I, 538.
Chirbath-Médinat-Gaï, ruines, I, 500.
Chirbet-Schaïn, village, II, 46.
Choaspes, fleuve, I, 66, 68.
Chobaa, ville, II, 91.
Chobar, fleuve, I, 11, 33, 86.
Chodorlahomor, roi, I, 65.
Chonos, village, II, 173.
Chora, ville, II, 182.
Choran, mont, I, 256.
Chorasan, contrée, I, 98.
Chorréens, peuple, I, 168, 339.
Chorséus, torrent, I, 312.
Chosroès, roi, I, 104.
Chosrona, village, I, 74; II, 273.
Christodule (St-), couvent, II, 181.
Chrysopolis, ville, II, 187.
Chrysorrhoas, fleuve, I, 87.
Chub, contrée, I, 166.
Chus, contrée, I, 29, 160.
Chusan-Rasathaïm, contrée, I, 77.
Chypre, contrée, I, 102, 117; II, 174, 225, 251, 253, 263.
Cibsaïm, ville, II, 8.
Cilicie, contrée, I, 102; II, 145, 147, 168, 254.
Cimmériens, peuple, I, 27.
Cimbres, peuple, I, 27.
Cinéens, peuple, I, 196, 339.
Cinyphus, fleuve, I, 167.

Circésium, ville, I, 48, 86.
Circisie, contrée, I, 58.
Cison, torrent, I, 240, 271, 312.
Cison, fleuve, II, 38, 54, 64.
Citta-Nobile, ville, II, 219.
Citium, ville, I, 121; II, 176.
Claudius Lysias, II, 230.
Clément (saint), I, 148.
Cnido, ruines, II, 152.
Cocabé (Cochaba), ville, II, 91.
Cœnobium, couvent, I, 112.
Colosses, ville, II, 173, 233.
Colchide, contrée, I, 14, 29; II, 145, 166.
Comane, ville, II, 166.
Comino, île, II, 218.
Conétris, village, II, 94.
Constantia, ville, I, 552; II, 176.
Constantin, empereur, II, 164.
Constantine, ville, II, 274.
Constantinople, ville, II, 192, 255, 259, 270, 275.
Coptes, peuple, I, 158; II, 256.
Coréathé, village, II, 94.
Corée, ville, II, 10.
Corinthie, contrée, II, 195, 202.
Corinthe, ville, II, 196, 199, 203, 228.
Coron, ville, II, 203.
Corozaïn, village, II, 68.
Cos, île, II, 180, 229.
Coulonieh, village, I, 440.
Counéitra, village, II, 123.
Coupperic (P.), missionnaire, I, 79.
Cousch, contrée, I, 14, 72.
Couvents de Terre sainte, II, 262.
Crajina, contrée, II, 260.
Crète, contrée, II, 178, 203, 233.
Crétois, peuple, I, 30.
Crispus, II, 200.
Croatie, contrée, II, 207, 260.
Ctésiphon, ville, I, 44, 47.
Cutha, contrée, I, 98; II, 2.
Cuthéens, peuple, II, 2.
Cyaxare, roi, I, 54, 61, 65.
Cyclades, îles, II, 203.
Cydnus, fleuve, II, 147.
Cynos, île, II, 204.
Cyrène, contrée, I, 52.
Cyrène, ville, I, 165.
Cyrille, I, 102.
Cyrille, II, 189.
Cyrus, fleuve, I, 52.
Cyrus, I, 70.
Czernagora, contrée, II, 206.

D.

Dabéreth, village, II, 46.
Dabir, ville, I, 510.
Dabourieh, village, I, 248.
Dadan (Daden), tribu, I, 29, 186.
Dahab, station, I, 221.
Dalmanutha, contrée, II, 66.
Dalmatie, contrée, II, 206.
Dama, village, II, 76.
Damaris, II, 198.
Damas, ville, I, 82, 87, 89; II, 89, 123, 222, 250, 252, 256, 270, 275.
Damer, contrée, I, 162.
Dami (Dameh), village, II, 57.
Damiette (Damiath), ville, I, 131, 158; II, 258, 270.
Dammesek (Darmesouk), I, 89.
Damna, ville, II, 53.
Damuv (Nahr-el-), I, 116.
Dan, ville, I, 120, 236, 238, 345; II, 15, 82.
Dan, sources, I, 303; II, 93.
Dandora, village, II, 32.
Daphca, contrée, I, 218.
Daphné, ville, I, 105.
Dardanie, contrée, II, 184.
Darius, fils d'Hystaspe, I, 72.
Dar-Kanon, village, II, 91.
Daroun, ville, I, 554.
Dathéma, fort, II, 107.
David, roi, II, 108.

Débora, II, 37.
Débourieh (Dibouri), village, II, 46.
Décapole, contrée, II, 88.
Décla, I, 31.
Dedan, ville, I, 173, 189, 192.
Dehana, village, I, 173.
Dejocès, roi, I, 63.
Déir (Dichebel-ed-), mont, I, 199.
Déir-el-Aoudsché, ruines, II, 33.
Déir-Doubban, village, I, 557.
Déir-el-Kamar, ville, I, 111.
Déir-el-Mauhaelles, couvent, I, 113.
Déir-Mar-Johanna-Hadschla, ruines, I, 497.
Déir-el-Moussallabeh, couvent, I, 447.
Déir-Yésin, village, I, 441.
Déléan, ville, I, 526.
Délos, île, II, 181.
Démétrius, I, 124; II, 228.
Démétrius Poliorcète, II, 201.
Denis l'Aréopagite, I, 148; II, 198.
Derbe, ville, II, 168, 225.
Deredscheh (Wadi-), torrent, I, 314.
Déserts de la Palestine, I, 264 et suiv.
Desphoul, ville, I, 68.
Détradus, île, I, 30.
Deubéria (P.), missionnaire, I, 74.
Dhab (al-), torrent, I, 86.
Diala, fleuve, I, 52.
Diarbékir (Djarbékir), ville, I, 34, 46, 77, 79, 80, 102; II, 255, 258.
Diava, I, 53.
Diaulie, ville, II, 203.
Dibon (Diban), ville, I, 523; II, 119, 123.
Dili, île, II, 181.
Dimisek, ville, I, 89.
Diocésarée, ville, II, 45, 54.
Diodore de Tarse, I, 102.
Dion, ville, II, 89.
Diospolis, ville, I, 153, 471; II, 121, 173.
Dir-Diboun, village, 523.
Direladsché, ruines, II, 33.
Dir-Nachas, ville, I, 522.
Dium (Dion), ville, II, 98.
Djézirah (el-), contrée, I, 76.
Djoulfa, ville, I, 74.
Doch, château-fort, I, 497.
Dodanim, I, 28; II, 177.
Dodoniens, peuple, I, 28.
Dohériyeh (el-), village, I, 511.
Dominicains, religieux, II, 273.
Dor (Dora), ville, II, 31.
Dora, ville, I, 512.
Dorothée, I, 102, 147.
Doride, contrée, II, 195.
Dothaïn, village, II, 25.
Douk, source, I, 498.
Doura, village, I, 512.
Doura, plaine, I, 45.
Doulas, moine, I, 204.
Douhy (Dschébel-), I, 249.
Doutha, village, II, 26.
Draa, ruines, II, 100.
Drilon, fleuve, II, 206.
Drimati, peuple, I, 31.
Drinus, fleuve, II, 206.
Druses, peuple, I, 109.
Dsab, fleuve, I, 52.
Dschadar, village, II, 102.
Dschaloud (Aïn-), source, II, 40.
Dschaulan, contrée, II, 96.
Dschéba, village, I, 503.
Dschébail, ville, I, 125.
Dschebal, contrée, I, 173, 175.
Dschebalijes, tribu, I, 207.
Dschébel-es-Heisch, mont, II, 83.
Dschébel-es-Scheick, mont, I, 83.
Dschedda, ville, I, 184.
Dschededa (al-), village, I, 125.
Dschédour (al-), contrée, II, 85.
Dschedour, village, I, 508.
Dschéhalin, peuplade, I, 133.
Dschéhennam (Wadi-), vallée, I, 278.
Dschélaad, mont, I, 261.
Dschelboun, village, montagne, I, 250.
Dschénin, village, I, 250, 552; II, 1, 5, 23, 33.
Dschérasch, village, II, 107.

Dschermark, montagne, I, 240.
Dschersa (Wadi-el-), torrent, I, 316.
Dschésirah-el-Arab, contrée, I, 183.
Dschezirah, vallée, I, 34.
Dschib (el-), bourg, I, 535; II, 5.
Dschich, village, II, 77.
Dschifat, ruines, II, 63.
Dschifna, village, I, 530.
Dschildschoule, village, II, 13.
Dschimson, village, I, 564.
Dschirdsheh, village, II, 258.
Dschisser-Benat-Jacoub, pont, I, 305.
Dschisser-Beni-Jacoub, pont, I, 305.
Dschisser-el-Medschamié, pont, I, 305, 309.
Dscholan, contrée, II, 86.
Duma, ville, I, 514.
Duma (Dumath), tribu, I, 191.
Dunaan, roi, I, 210.
Durazzo, ville, II, 203, 259.
Durzi (el-), I, 109.

E.

Eaux de Nephtoa, réservoirs, I, 459.
Eber, *voyez* Heber.
Ebal, I, 31.
Ebra, village, II, 83.
Ecbatane, ville, I, 63.
Ecdippa, village, II, 79.
Echelle de Tyr, promontoire, I, 268.
Ecole d'Elie, I, 243.
Ecoles d'Orient (œuvre des), II, 288.
Ed-Dirweh, village, I, 327, 487.
Edéma, village, II, 76.
Eden, ville, I, 85, 92.
Eden, contrée, I, 11 et suiv., 92, 98.
Edesse, ville, I, 45, 78.
Edhra, village, II, 94.
Edom, contrée, I, 167, 224; II, 98.
Edraï, ville, II, 99, 123.
Eglaïm, ville, I, 179.
Eglise du Saint-Sépulcre, I, 380.
Eglon, ville, I, 555.
Egypte, contrée, I, 60, 128; II, 258.
Egyptiens, peuple, I, 39.
Ehnès, ville, I, 141.
Ekrebel, ville, II, 11.
Elam, ville, II, 13.
Elam, Elamites, I, 31, 66.
Elanitique (golfe), I, 168, 194.
Elassar, ville, I, 78.
Elath, ville, I, 174, 234, 236.
Elcéséi, village, I, 58; II, 53.
Eléalé, ville, II, 112.
Eléazar, II, 6.
Eleuthéropolis, ville, I, 468; II, 122.
Eleuthérus, fleuve, I, 86, 115.
Elide, contrée, II, 195.
Elie, prophète, II, 78.
Elie (couvent d'), I, 240.
Elie (chapelle d'), I, 400.
Elim, village, I, 216.
Elisée, prophète, II, 22, 26.
Elmodad, I, 31.
Elthéi, ville, I, 490.
Elthéré, ville, I, 563.
Eltécon, ville, I, 490, 563.
Elusa, ville, I, 516; II, 122.
Elymaïs, contrée, ville, I, 31, 66, 67.
Emath, contrée, I, 93, 97, 235; II, 2, 58.
Emboli, ville, II, 187.
Emèse, ville, II, 252, 256.
Emim, peuple, I, 175.
Emmatha, village, II, 98.
Emmaüs, bourg, I, 472, 535.
Emmim, peuple, I, 339.
En-al-Sedakah, source, I, 480.
Enan, bourg, I, 235.
Enan (Enon), village, II, 91.
Endor, village, II, 44.
Enfants d'Enac, race de géants, I, 339.
Enfick, village, II, 93.

Engaddi, ville, I, 352, 474.
Engaddi (désert d'), I, 265.
Engallim, ville, I, 121, 474.
Engannim, village, I, 552; II, 26, 33.
Enhasor, ville, II, 81.
En-Nebi-Daond, mosquée, I, 366.
Ennon, vallée, I, 278.
Eolie, contrée, II, 156.
Epaphras, II, 172.
Ephèse, ville, II, 156, 157, 228, 233.
Ephra, ville, II, 25.
Ephraïm (montagne d'), I, 251.
Ephraïm, tribu, I, 346; II, 1, 6.
Ephraïmites, I, 151.
Ephrata, ville, I, 448.
Ephrem (saint), évêque syrien, I, 45.
Ephrem, ville, I, 499; II, 140.
Ephron, village, II, 6, 104.
Epidaphnes, ville, I, 105.
Epiphane (Antiochus), I, 99.
Epiphania, ville, I, 30, 94.
Epire, contrée, I, 28; II, 206.
Epistème, mont, I, 199.
Eptanomie, contrée, 138.
Erbad, village, II, 102.
Erbaïn, vallée, couvent, I, 199, 204, 207.
Erekli, ville, II, 203.
Ericha, village, I, 259, 493.
Erivan, contrée, I, 19, 22.
Eroupoun, mont, I, 256.
Er-Ram, village, I, 527.
Erzeroum, contrée, I, 21, 33; II, 255.
Esaü, I, 196.
Esbus, village, II, 113.
Esdoud, village, I, 547.
Esdras, I, 73.
Esdrélon, plaine, I, 270; II, 122.
Esem, ville, I, 483.
Eski, ville, II, 149.
Eski-Hissar, village, II, 174.
Eski-Stamboul, village, II, 163.
Esné, contrée, I, 135.
Espagne, contrée, II, 219, 233.
Estaol, ville, I, 526.
Estémo, ville, I, 513; II, 122.
Esther, I, 72.
Etam, ville, I, 460.
Etang des brebis, I, 321.
Etang d'Ezéchias, I, 321, 322.
Etang de Salomon, I, 320.
Etham, village, I, 213.
Ethiopie, contrée, I, 15, 29, 128, 160.
Ethroth, ville, II, 107.
Etolad, ville, I, 518.
Etolide, contrée, II, 195.
Etrurie, contrée, II, 207.
Etschmiazin, monastère, I, 20.
Eubée, contrée, II, 203.
Euléus, fleuve, I, 66, 68.
Eumène, roi, I, 72.
Euphrate, fleuve, II, 35.
Europus, ville, II, 64.
Eurotas, fleuve, II, 202.
Eusèbe, II, 30.
Eustathe, II, 166.
Eusthathius, évêque, I, 91.
Euthymius, I, 210.
Eutychus, II, 229.
Evila, contrée, I, 14.
Ezéchias, roi, I, 60, 94, 154.

F.

Faba, fort, II, 43.
Fahrout (Germain), évêque, I, 126.
Fajoum, village, II, 270.
Falestin, Falastin, I, 234.
Famagouste, ville, II, 176, 257, 268.
Fara (Wadi-), torrent, I, 314.
Fars, Farsistan, contrée, I, 66.
Farshout, village, II, 257.
Farsout, couvent, I, 158.
Farzououl, ville, II, 252.
Fedschas (Wadi-el-), torrent, I, 314.
Feïran (Wadi-), vallée, I, 196, 200, 202, 205, 207, 219.
Fellahs, tribu, I, 208.

Félix, II, 230.
Ferrette (P.), missionnaire, I, 75.
Ferzoul, ville, II, 252.
Fick, fort, II, 97.
Fidscheh, fleuve, I, 86; II, 91.
Fidschi, village, I, 86.
Fik (Wadi-), rivière, II, 316.
Filibé, village, II, 186.
Filibé-Vilayéti, contrée, II, 185.
Flavia-Neapolis, ville, II, 16.
Florum, ville, I, 22.
Foïnika, ville, II, 260.
Fontaine du Dragon, I, 320.
Fontaine du Feu, I, 318.
Fontaine de Joab, I, 318.
Fontaine de Marie, I, 320, 324.
Fontaine de Néhémie, I, 281, 318.
Fontaine des Pèlerins, I, 324.
Forêts du Carmel, I, 243, 263.
Forêt de cèdres (Liban), I, 263.
Forêt de Haret, I, 263.
Forêt du mont Basan, I, 261, 263.
Forêt de palmiers de Jéricho, I, 264.
Forêt de pins, de sapins (Antiliban), I, 263.
Fort des Pisans, I, 365.
Forêt du Thabor, I, 244, 263.
Forteresse de David, I, 365.
Forum Appii, ville, II, 216.
Fostat, ville, I, 140.
Foukoua, village et montagne, I, 250.
Fouleh, fort, II, 43.
Fouram (Wadi-el-), torrent, I, 314.
Foureidis (el-), montagne, I, 460.
Franciscains, religieux, II, 267, 275.
Franco (P.), missionnaire, I, 74.
Francs, peuple, II, 196.
Frandschi (Wadi-), vallée, I, 178.
Frat (el-), fleuve, I, 33.
Frétha, village, II, 6.
Frumentius, I, 161.
Fum-Baditha, ville, I, 39.

G.

Gaas, mont, I, 254; II, 7.
Gabaa, ville, I, 501, 507.
Gabaath, ville, II, 6.
Gabaé, ville, I, 513.
Gabaon (désert de), I, 266.
Gabaon, vallée, I, 277, 534; II, 122.
Gabara, village, II, 77.
Gabinius, proconsul, II, 20.
Gad, tribu, I, 347; II, 84, 104, 108.
Gadara, ville, II, 89, 98, 101, 123, 129.
Gadgad, station, I, 222.
Gadora, ville, I, 507.
Galaad, montagne, I, 261.
Galaad, contrée, I, 60; II, 84, 107.
Galata, ville, II, 193.
Galatie, contrée, II, 146, 165, 170.
Galgala (Galgalis), ville, I, 495; II, 13.
Galilée, contrée, lac, I, 60, 290, 349; II, 34.
Gallim, ville, I, 505; II, 120.
Gallion, II, 200.
Gamala, ville, II, 97.
Gamzo, ville, I, 564.
Gange, fleuve, I, 12.
Gangre, ville, II, 166.
Gansour, ruines, II, 71.
Garaman, contrée, II, 145.
Garamantes, peuple, I, 167.
Garim, ville, I, 22.
Garizim, mont, I, 73, 252; II, 2, 14.
Gasour, village, I, 544.
Gastamouni, contrée, II, 145.
Gatha, village, I, 557.
Gaule Cisalpine, contrée, II, 207.
Gaulon, ville, II, 85.
Gaulonite, province, I, 100, 234; II, 67, 96.
Gauzanite, contrée, I, 97.
Gaver, village, II, 38.

Gaza (Ghazzah), ville, I, 93, 235, 269, 549; II, 121, 250.
Gazara, ville, I, 544.
Gazer, ville, I, 544.
Gazir, village, II, 273.
Gazith, édifice, I, 363.
Gébal, ville, I, 87, 125, 175.
Gébalène, contrée, I, 167, 175.
Gebbéthon, ville, I, 563.
Gédara, village, II, 106.
Gédéon, juge, II, 25.
Géder, sources thermales, II, 102.
Gédéra, ville, I, 507.
Gédor, ville, I, 508, 560.
Géhenne, vallée, I, 278.
Géhon, fleuve, I, 11.
Geilhoun, fleuve, II, 148.
Gelboé, montagne, I, 250; II, 35, 104.
Gelgel, ville, II, 13.
Génésareth, lac, I, 290; II, 35, 71.
Gennésar, contrée, II, 66, 70.
Génois, peuple, II, 196.
Géorgiens, peuple, I, 27.
Gérara, ville, I, 554.
Gérariitis, contrée, I, 554.
Gérasa, ville et contrée, II, 89, 106.
Géraséniens, peuple, II, 101.
Gergésa, ville, II, 101.
Gergéséens, peuple, I, 30, 341.
Gergésus, fils de Chanaan, I, 341.
Gérinum, ville, II, 39.
Germains, I, 27.
Germain Fahrout, évêque, I, 126.
Gérouboun, mont, I, 256.
Géroufna, mont, I, 256.
Gessen, contrée, I, 143, 151, 212.
Gessur, contrée, II, 85.
Gessur, ville, I, 96.
Geth, ville, I, 269, 556.
Geth (Gath), contrée, I, 151.
Géther, I, 32.
Gethhéfer, village, II, 55.
Gethsémani, jardin, I, 280, 437.
Gethsemmon, ville, I, 557.
Gézira, ville, II, 256.
Ghavarineh, peuplade, I, 276, 290.
Ghazir (Ghouzr), couvent, I, 114.
Ghazza, ville, I, 551.
Ghor, contrée, II, 42, 66.
Ghor (el-), plaine, I, 272.
Ghor-el-Mezraah, village, I, 175, 297.
Ghor-es-Safieh, vallée, I, 286.
Ghouroundel, vallée, I, 216.
Ghouwein (el-), village, I, 514.
Giarvé, patriarche, II, 256.
Gibaïl, ville, II, 253.
Gibléens, peuple, I, 125.
Gideroth, ville, I, 559.
Gihon, fontaine de Marie, I, 320.
Gilim (Gelim), village, II, 33.
Gilo, ville, I, 507.
Giné (Dschenin-), bourg, II, 1, 23, 25, 33, 122.
Ginum, village, II, 33.
Girgé, village, II, 257.
Girgeh, couvent, I, 158.
Girsch, village, II, 78.
Giscale, fort, II, 76.
Gitta, village, II, 14.
Gizeh, village, I, 138.
Gnide, ville, II, 152.
Gog, I, 27, 67.
Golan (Gaulan), ville et contrée, II, 85, 96.
Golgotha, mont, I, 383, 388, 435.
Gomer, I, 27.
Gomorrhe, ville, I, 235, 477.
Gophna, contrée, I, 352.
Gophna, village, I, 530; II, 122.
Gordiens, monts, I, 32, 51.
Gordium, ville, II, 171.
Gorique, ville, II, 260.
Gortyne, ville, II, 180.
Gosen, ville, I, 516.
Goths, peuple, II, 196.
Goudhagid (Wadi-), station, 223.
Gourie, contrée, I, 14.
Gousasah (Wadi-), torrent, I, 314.
Gousch-Chaleb, village, II, 77.
Goutha, vallée, I, 89.
Gouvéir (el-), plaine, II, 66.
Gozan, ville, I, 79.
Gozo, île, II, 180, 218.

Grande-Grèce, contrée, II, 207.
Grande-Mer, mer Méditerranée, I, 287.
Grande-Plaine, I, 270.
Grèce, contrée, II, 195.
Grégoire l'Illuminateur, I, 21.
Grenne, village, I, 166.
Grimalki-Caïki, fleuve, II, 162.
Grisim (Garizim), mont, I, 252.
Grotte de l'Agonie, I, 437.
Grotte d'Elisée, I, 242.
Grotte du Lait, I, 458.
Guzzeta (P. Georges), missionnaire, II, 274.

H.

Habor, ville, I, 97.
Haceldama, I, 441.
Hachila, colline, I, 467.
Hadassa (Esther), I, 72.
Hadhéra (Houdhéra), station, I, 200. 222.
Hadid, ville, I, 561.
Hadschar, contrée, I, 189.
Hagios-Deca, village, II, 180.
Haï, ville, I, 500.
Haï, vallée, I, 277.
Hajastan, contrée, I, 21.
Halal (Dschébel-), mont, I, 222.
Halbum, village, I, 92.
Haleb (Alep), ville, I, 106.
Halfaï (Hafaya), contrée, I, 163.
Halhul, ville, I, 486.
Halicarnasse, ville, II, 152. 180.
Halys, fleuve, II, 146.
Hama, ville, II, 250.
Hamadan, ville, I, 64.
Hamani, village, II, 83.
Hamdscharéens, tribu, I, 210.
Hammam-Toubariyeh, citerne, I, 366.
Hamman, source thermale, I, 326.
Hamman-el-Hammi, bains, I, 326.
Hamman (Wadi-), torrent, I, 316.
Hammoth-Dor, ville, II, 58.
Hamon, ville, II, 83.
Hanès, ville, I, 141.
Hapharaïm, village, II, 45.
Harad, source, I, 326; II, 40.
Haram-Ibn-Alein (el-), village, II, 13.
Haram-es-Schérif, temple, I, 367.
Haran, ville, I, 78.
Harim, ville, II, 13.
Harissa, ville, I, 270.
Harma, ville, I, 481.
Haroun (Dschébel-), mont, I, 224.
Haroseth, ville, II, 77.
Harsa, ville, I, 545.
Hasbeiya, ville, II, 250.
Hasbenz, rivière, I, 303.
Hasbeya, fleuve, I, 237.
Hasersual, ville, I, 516.
Hasersusa, ville, I, 519.
Hatra, ville, I, 58.
Hauran, contrée, I, 110, 173; II, 85, 98, 106, 253.
Hauley (Bahr-el-), lac, II, 80.
Haveitat, peuple, I, 170.
Hazazon-Thamar, ville, I, 483.
Hazael, roi, I, 88.
Hazeroum, ville, I, 22.
Hébal, mont, I, 253; II, 14.
Héber, descendant de Sem, I, 232.
Héber, Hébreux, I, 31.
Hebran (Wadi-), vallée, I, 217.
Hèbre, fleuve, II, 190.
Hébron, contrée, I, 30, 133, 342.
Hébron, ville, I, 462; II, 27, 61, 122, 262.
Hedschaja, peuple, I, 170.
Hedschas, contrée, I, 183, 211.
Heisch (Dschébel-es-), mont, I, 83, 261; II, 85.
Héjrona, station, I, 222.
Hélam, village, II, 97.
Helba, ville, II, 76.

Helcath (Holcath), ville, II, 76.
Helcéseï, village, II, 53.
Héli, II, 9.
Héliopolis, ville, I, 87, 144, 213; II, 252.
Hellade, contrée, II, 195.
Hellespont, contrée, II, 162.
Hélon, gué, I, 497.
Hélon, village, II, 117.
Hémath (Hamath), contrée, I, 93.
Hémus, montagne, II, 184.
Hendasch (Wadi-), torrent, I, 314.
Hénoch, ville, I, 15.
Hépha (Haïfa), village, II, 54, 64.
Héracléi, ville, II, 202.
Héracléopolis, ville, I, 141.
Héracli, ville, II, 204.
Hermon, mont, I, 30, 35, 83, 85, 236, 249.
Hérode Antipas, II, 112.
Hérode le Grand, II, 20, 28.
Hérodion, contrée, I, 352.
Héroopolis, ville, I, 143, 194.
Hérules, peuple, II, 196.
Herzégowine, contrée, II, 235, 259.
Hespérie, contrée, II, 207.
Hesmona, station, I, 222.
Hésébon (Hesban), ville, II, 79, 113.
Hesbon (Hesban), vallée, II, 112.
Héthéens, peuple, I, 30, 340.
Heth, fils de Chanaan, I, 340.
Hévéens, peuple, I, 30, 341.
Hévée, fils de Chanaan, I, 341.
Hevilath, contrée, I, 14, 29, 31.
Hiéraple, ville, II, 172.
Hiérapolis, ville, I, 105.
Hiéromax, fleuve, I, 315; II, 87, 90, 98.
Hillah, ville, I, 40.
Hippus, ville, II, 97.
Hira, roi, I, 210.
Hiram, roi, I, 122.
Hismeh, village, I, 503.
Hippène, contrée, II, 97.
Hippo, ville, I, 121.
Hippon, ville, II, 89.
Hittin, village, I, 249; II, 17, 57.
Hittin (Hattin), plaine, I, 248.
Hoba, village, I, 91; II, 82.
Hoddou, contrée, I, 72.
Homérites, tribu, I, 210.
Homs, ville, II, 262, 256.
Hor, mont, I, 82, 170, 173, 200, 224.
Horeb, mont, I, 199.
Horma, ville, I, 481.
Hormutz, I, 210.
Horréens, peuple, I, 168.
Hosa, ville, II, 76.
Hosannat (Wadi-el-), torrent, I, 316.
Hosban (Wadi-), torrent, I, 316.
Hoseroth, mont, I, 200, 221.
Hospice de Saint-Lazare, II, 262.
Houlhoul, village, I, 486.
Houlieh, village, II, 24.
Houmam (Wadi-el-), torrent, I, 314.
Hoummam, source thermale, II, 58.
Houmr (el-), mont, I, 199.
Houms, ville, II, 250.
Hounin, fort, II, 81.
Housban, village, II, 114.
Housseini, ruines, I, 55.
Houssin (el-) (Hassn), ruines, II, 97.
Hovara, source, I, 216.
Hromglai, ville, I, 22.
Hucuca (Hucac), ville, II, 81.
Hugues de Saint-Omer, II, 81.
Hul, I, 32.
Hus, contrée, I, 188; II, 85.
Hycsos, peuple, I, 153.
Hyémen, contrée, I, 31.
Hyphase, fleuve, I, 13.
Hyrcanie, contrée, I, 66.
Hyrcan (Jean), II, 20

I.

Ialo, village, I, 532.
Iapydie, contrée, II, 206.
Iaxartes, fleuve, 28.
Ibel, village, II, 83.
Ibraïm (Nahr-el-), fleuve, I, 116.
Iconium, ville, II, 150, 169, 225.
Idumée, contrée, I, 167, 234, 352.
Ignace (saint), I, 102.
Illyrie, contrée, II, 184, 205.
Imam-Moussa, ville, I, 43.
Imérétie, contrée, I, 14.
Indiens, peuple, I, 29.
Ionie, contrée, I, 72; II, 156.
Ipsus, ville, I, 99.
Ira, village, II, 109.
Irak, contrée, I, 98.
Irak-Adschemi, contrée, I, 62, 74.
Irak-el-Arab, contrée, I, 33, 37.
Iran, contrée, I, 73.
Irbid, village, II, 102.
Irénopolis, ville, II, 190.
Iris, fleuve, II, 146.
Isaac, patriarche, I, 77.
Isaurie, contrée, I, 102; II, 168.
Isaviyeh (el-), village, I, 506.
Islamisme, II, 239.
Ismaélites, peuple, I, 189.
Ismir (Smyrne), ville, II, 160.
Isnik, ville, II, 164.
Isoué, village, I, 559.
Ispahan, ville, I, 74; II, 255, 273.
Israël, royaume, I, 60, 232, 348.
Issachar, tribu, I, 346; II, 1, 34, 38.
Istakhar, ville, I, 69.
Istancho, île, II, 181.
Istar, village, II, 15.
Ister, fleuve, II, 190.
Isthémo, ville, I, 513.
Itabyrion, ville, I, 245.
Italie, contrée, I, 28; II, 207.
Itschil, contrée, II, 147
Iturée, contrée, II, 85.

J.

Jaacam (Béné), station, I, 222.
Jabès, ville, II, 40, 103.
Jabès (Wadi-), torrent, I, 310, 316.
Jabnia, ville, I, 544.
Jaboc (torrent de), I, 179, 262, 315; II, 87, 106.
Jacob, patriarche, I, 77.
Jacobis (de), missionn., I, 161; II, 257.
Jacobites, peuple, II, 255, 262.
Jacobites (chrétiens), I, 62, 75.
Jacques de Vitry, évêque, II, 72.
Jacques (saint), apôtre, II, 229.
Jacques (Saint-), village, II, 45.
Jafa, village, II, 45.
Jaffa, ville, I, 542; II, 270, 275.
Jaïr, II, 85.
Jakouk, village, II, 81.
Jamnia, ville, I, 352, 544.
Janoé, ville, II, 19, 84.
Janvier, prêtre, I, 151.
Japhet, Japhétites, I, 24, 27, 28.
Japhié, village, II, 45.
Jaramoth, ville, II, 40.
Jaré, I, 31.
Jarmouck, ville, I, 523.
Jarmouk (Nahr-), fleuve, I, 315; II, 90.
Jasa (Jazaza), ville, II, 117.
Jaser, ville, II, 110.
Javan, contrée, I, 28; II, 195.
Jazer, village, II, 123.
Jean, patriarche arménien, I, 22.
Jean-Baptiste (saint), II, 22.

Jean Chrysostome, I, 102.
Jean Climaque (saint), abbé, I, 205.
Jean Hyrcan, II, 20.
Jean Marc, II, 225.
Jean-d'Acre (Saint-), ville, II, 72.
Jean (chrétiens de Saint-), I, 75.
Jéblaam, village, II, 27, 38.
Jebna, ville, I, 545.
Jébus, fils de Chanaan, I, 340.
Jébus, ville, I, 353.
Jébuséens, peuple, I, 30, 340.
Jechanan, ville, II, 54.
Jechonias, I, 49.
Jecksan, I, 186.
Jéconam (Jécuam), ville, II, 54.
Jectan, I, 31.
Jectehel, ville, I, 170.
Jegbaa, village, II, 95.
Jehoudiyeh (el-), village, I, 566.
Jephthahel, vallée, I, 278.
Jephté, II, 110.
Jephléti, ville, I, 345.
Jérémie (grotte de), I, 445.
Jéricho (château de), I, 494.
Jéricho (désert de), I, 266.
Jéricho, ville, I, 352, 491; II, 122, 124, 131, 140.
Jérimoth, ville, I, 325; II, 40.
Jarka (Jerkat), village, II, 76.
Jéroboam, roi, I, 88; II, 15, 82, 108.
Jéruel (désert de), I, 265.
Jérusalem, ville, II, 143, 228, 250, 258, 267.
Jérusalem, ville, contrée, I, 5, 70, 352 et suiv., 375, 414.
Jésana, ville, II, 7.
Jesboc, tribu, I, 192.
Jeschil-Irmak, fleuve, II, 146.
Jésué, ville, I, 559.
Jésuites, religieux, II, 274.
Jéta, ville, I, 512.
Jétébata, station, I, 222.
Jethan, ville, I, 513.
Jéther, ville, I, 515.
Jethnam, ville, I, 482.
Jéthro (vallée de), I, 205.
Jéthur, tribu, I, 191.
Jéthur, contrée, II, 85.
Jézabel, reine, I, 116; II, 39.
Jezraël, plaine, I, 270; II, 33, 37, 39, 102.
Jezrael, village, II, 122.
Joab, II, 83, 110.
Joabites, peuple, I, 31.
Joachaz, I, 154.
Joakim, I, 49.
Jobab, I, 31.
Jonas, prophète, II, 55.
Jonas, village, I, 113.
Jonathas, grand-prêtre, II, 72.
Joppé, port, I, 352, 540; II, 121.
Joram, roi, I, 88; II, 108.
Josaphat, vallée, I, 379, 442.
Josias, roi, I, 154.
Josué, II, 7, 14.
Jotapata, ville, II, 63.
Jotta, ville, I, 512.
Joud, ville, I, 566.
Jourdain, fleuve, I, 30, 235, 273, 302, 309.
Juda, tribu, royaume, I, 232, 345, 348.
Juda (désert de), I, 264.
Judas Machabée, I, 100.
Jude (saint), apôtre, I, 74.
Jude Barsabas, II, 226.
Judée, I, 100, 232, 349, 352.
Judich, I, 163.
Julias, ville, II, 67, 96, 133.
Justin (saint), II, 16.
Jutta, ville, I, 513.

K.

Kaa (el-), contrée, I, 188, 202, 217.
Kaboul, village, II, 77.
Kaboul, coutrée, I, 98.
Kabr-Hairan, ruines, II, 83.
Kadikoï, village, II, 165.
Kadischa, fleuve, I, 85, 125.
Kadischa, vallée, I, 112.
Kadroun, village, I, 560.
Kafar-Jasif, village, II, 80.
Kafr-Tsajat, village, I, 153.
Kailase, contrée, I, 13.
Kaïpha, village, II, 64, 275.
Kaisariyeh, ville, II, 31, 168.
Kalah (el-), citadelle, I, 364.
Kalah-Schergat, ville, I, 58.
Kalansavah, village, II, 13.
Kallat- (Koula) es-Shakif, II, 83.
Kana-el-Dschelil, village, II, 63.
Kanah, village, II, 82.
Kanghri (Tschangri), ville, II, 166.
Kanir, village, II, 122.
Kanobin, couvent, I, 112.
Kaphané, ville, II, 89.
Kapherzaiat, village, II, 270.
Kapse, ville, I, 87, 101.
Karahissar, village, II, 149.
Karakousch, ruines, I, 55.
Karamles, ruines, I, 55.
Karantal, mont de la Quarantaine, I, 259.
Karasch, lac, I, 147.
Karasou, fleuve, II, 168.
Karavéria, ville, II, 190.
Karene, ville, I, 446.
Karioth, ville, I, 177, 179.
Karkapha, couvent, I, 104.
Karm-en-Abiz, village, II, 46.
Karnak, village, I, 136.
Karoua, village, I, 538.
Kars, contrée, I, 21.
Karsaïm, village, II, 68.
Kars-el-Ozaïr, village, II, 56.
Kary-et-Dschid, village, II, 10.
Kaschéya, couvent, I, 112.
Kasemin, ville, I, 43.
Kasiminyeh (Nahr-el-), fleuve, I, 87, 116.
Kasr, ruines, I, 41.
Kasr-Dschaloud, tour, I, 359.
Katnuth (Katna), ville, II, 62.
Kausr-el-Jehoud, couvent, II, 111.
Kauschan, contrée, I, 97.
Kéfar-Charès, village, II, 7.
Kéfar-Gonth, village, II, 37.
Kefr-Adan, village, I, 272.
Kefr-Bill, village, I, 103.
Kéférein (Wadi-), torrent, I, 316.
Kefr-Issouneh, village, II, 11.
Kefr-Kenna, village, II, 63.
Kefr-Koud, village, II, 28.
Kefr-Saba, village, II, 12, 122.
Kefr-Sabt, source, II, 57.
Kefr-Selvan (Siloé), I, 281.
Kébir (Nahr-el-), fleuve, I, 86, 116.
Kebit (El-), contrée, I, 128.
Kébris (Kobros), île, II, 175.
Keitoun, torrent, I, 312.
Kelb (Nahr-el), fleuve, I, 77, 116.
Kelt (Wadi-), torrent, I, 314.
Kenchrées (Cenchrées), port, II. 199.
Kenni, contrée, I, 135.
Képhar-Chittaï, village, II, 57.
Kérak, village, I, 175, 309; II, 58.
Kérak (Wadi-), torrent, I, 316.
Kérakli, village, II, 199.
Kérah, fleuve, I, 66.
Kérasim, village, II, 68.
Kerbet-Sabana, ruines, I, 477.
Kerek, ville, I, 178; II, 123.
Kerka, fleuve, II, 207.
Kerkouk, ville, II, 256.
Kerman, contrée, I, 66.
Kéroni, fleuve, I, 237.

Kéroun-el-Hittin, mont, I, 249; II, 131.
Keshaja, couvent, I, 112.
Kési, village, I, 556.
Késib, village, II, 79.
Kesrouan, contrée, I, 108.
Khabour, fleuve, I, 11.
Khan du Samaritain, I, 267.
Khan-Younès, ville, I, 553.
Khasares, peuple, II, 189.
Kherbet-Sodom, ruines, I, 477.
Khorsabad, ruines, I, 55.
Khoudr (el-), village, I, 461.
Khoulasah (el-), ruines, I, 517.
Kibroth-Hatthaava, station, I, 221.
Kir-Chareseth, ville, I, 178.
Kir-Cheres, ville, I, 178.
Kirathra, village, II, 94.
Kirbet-Sellané, village, II, 78.
Kirmil, village, I, 484.
Kir-Moab, village, I, 178; II, 123.
Kisil-Irmak, fleuve, II, 146.
Kobar-el-Noussara, ruines, I, 221.
Kobé, ville, I, 166.
Kohistan, contrée, I, 66.
Kokab, village, II, 91.
Komis, contrée, I, 66.
Konawat, village, II, 95.
Konieh, ville, II, 170.
Konfrin (Wadi-), torrent, I, 316.
Koradsché, torrent, I, 312.
Koraiatha, village, II, 118.
Korna, Kourna, ville, I, 34, 35.
Korneh, village, I, 136.
Korschid (Cyrus), I, 70.
Kosch (el-), village, I, 54.
Kouadavendiguiar, contrée, II, 145.
Kouaïba, mont, I, 144.
Kouakab-el-Hawa, village, II, 42.
Koubbet-es-Soukhrah, mosquée, I, 377.
Koubéibeh (el-), village, I, 536.
Kouberah (Wadi-), torrent, I, 314.
Kouds (el-), Jérusalem, I, 354.
Koujjoundschik, ruine, I, 55.
Kouhadasi, village, II, 186.
Koulat-Ibn-Maan, rocher, II, 67.
Koulonieh, village, I, 536.
Koulounsaweh, village, II, 13, 122.
Koumina, village, II, 102.
Kounéyed (Wadi-), torrent, I, 316.
Kounebis, village, II, 45.
Kounéitirah, village, II, 94, 123.
Kour, fleuve, I, 52.
Kourabi (Wadi-el-), vallée, I, 315.
Kouraf (Oum-), vallée, I, 199.
Kourab (Wadi-), rivière, I, 311.
Kourah (el-), plaine, I, 275.
Kourahy, rivière, I, 286.
Kouraki (Wadi-), vallée, I, 168.
Kourbet-en-Noussarah, village, I, 466.
Kurdistan, contrée, I, 34, 52, 62, 78; II, 258.
Kouréyat (Kereiat), village, II, 118.
Kournoub, village, I, 482.
Kouroun (al-), mont, II, 146.
Kouroun-Hattin, mont, I, 249.
Kouroun-Sartaf, I, 256.
Kourountoul (Dschébel-), I, 259.
Kouryeth-el-Enab, ville, I, 539.
Kouryouth, village, II, 10.
Kousch, contrée, I, 14.
Kouséir (Wadi-el-), torrent, I, 316.
Kousistan, contrée, I, 66.
Kousr-Hadschla, ruines, I, 497.
Krak (Kerak), ville, I, 178.
Kreneh, village, I, 166.
Kroia, ville, II, 207.
Kuréna, ville, I, 52.

L.

Laabim, peuple, I, 164.
Laban, I, 78.
Lacédémone, ville, II, 202.
Lachis, ville, I, 520.
Laconie, contrée, II, 195.
Laïs, ville, II, 82.

Laodicée, ville, II, 173, 250.
Larisse, couvent, I, 113.
Larisse, ville, II, 203.
Larnaca, ville, II, 176, 270, 275.
Laris, ville, I, 553.
Lasa, I, 235.
Lasæa, ville, II, 179.
Latakia, ville, II, 270.
Latik, ville, II, 169.
Latium, contrée, II, 207.
Lazaristes, religieux, II, 273.
Lazarium (Béthanie), I, 439.
Lebahim, I, 29.
Lebona, ville, II, 8.
Lebna, ville, I, 222, 521.
Léchée, port, II, 199.
Ledscha (el-), contrée, I, 189, 199, 202, 204, 219; II, 85, 87.
Ledschoum, fleuve, II, 120.
Ledschoun (el-), village, I, 272; II, 37.
Lefcoscha, ville, II, 176.
Légio, village, I, 278, II, 38.
Lemoun (Wadi-el-), torrent, I, 313, 314.
Lésa, ville, I, 235, 327; II, 116.
Lesbos, île, II, 183.
Lésem, ville, II, 82.
Lepsine, ville, II, 198.
Léon, ville, II, 221.
Léontes, fleuve, I, 82, 87, 116; II, 83.
Léontopolis, ville, I, 150.
Levias, village, II, 109.
Liban, mont, I, 30, 82, 109, 235, 238; II, 253.
Liburnie, contrée, II, 206.
Libyens, peuple, I, 166.
Lieu de la Visitation, I, 447.
Liewno, ville, II, 260.
Ligurie, contrée, II, 207.
Limasol, ville, II, 268, 270.
Lis, ville, I, 68.
Lissus, ville, II, 259.
Litang (Nahr-el-), fleuve, I, 82.
Livadie, contrée, II, 195.
Livias, ville, II, 8, 112.
Lobana, ville, I, 521.
Locride, contrée, II, 195.
Lot, I, 76.
Loubban (Lebban), village, II, 8.
Loud, village, I, 472.
Lozahr, forteresse, I, 252.
Lucanie, contrée, II, 207.
Luc (saint), I, 102; II, 227.
Lucien, I, 102.
Lucius de Cyrène, II, 224.
Lud (Lydiens), I, 32.
Luday, peuple, I, 166.
Ludim, peuple, I, 29, 166.
Luith, mont, I, 176, 179.
Luith, ville, II, 120.
Luksor, village, I, 136.
Lutra, ville, II, 205.
Luza, ville, I, 528.
Lybie, contrée, I, 128, 161, 164.
Lycaonie, contrée, II, 150, 167.
Lycie, contrée, II, 150.
Lydie, contrée, II, 145, 153, 162.
Lydiens, peuple, I, 29, 166.
Lycus, fleuve, I, 87, 116; II, 172.
Lydda, district, I, 352.
Lydda, ville, I, 470; II, 8, 122, 250, 262.
Lydie de Thyatire, II, 227.
Lynch (canal de), I, 301.
Lysias, II, 230.
Lystre, ville, II, 169, 225.

M.

Mageddo, ville, II, 37.
Maacha, contrée, I, 97; II, 85.
Maallaka (el-), village, I, 114.
Maale-Adoummim, colline, I, 267.
Maan, village, I, 174.
Maara (Moyra), ville, I, 121.
Mabortha, ville, II, 16.
Maboug, village, II, 173.
Macéda, ville, I, 508.
Macédoine, contrée, I, 28; II, 184, 206, 261.
Maceloth, station, I, 222.
Machabée (Judas), I, 100.
Machara (Wadi-), vallée, I, 203.
Machmas, ville, I, 500.
Mach-Methath, ville, II, 19.
Machærus, fort, II, 116.
Macré, ville, II, 203.
Madaba, ville, II, 115.
Madan, ville, I, 196.
Madara, montagne, I, 482.
Madai, peuple, I, 28.
Madian, tribu, I, 191.
Madianites, peuple, I, 195, 207.
Mafkat, contrée, I, 198.
Magdala, village, II, 66.
Magdalel (Magdihel), ville, II, 32.
Magdalum (Magalum), ville, I, 144.
Magog, I, 27.
Mageddo, plaine, I, 271, 277.
Mageddo-Cisan (eaux de), I, 312.
Magoras, fleuve, I, 116.
Magné (Wadi-), vallée, I, 195.
Magnésie, ville, I, 99.
Magron, ville, I, 500.
Magyares, peuple, II, 259.
Mahanaïm, village, II, 107.
Mahomet II, II, 237.
Mahmoud II, II, 237.
Maïn, village, II, 115.
Maïn, mont, I, 483.
Maison de Caïphe, I, 365.
Majuma, ville, I, 551.
Makmel, mont, I, 83, 85.
Malatha, ville, I, 515.
Malcha, village, I, 290.
Malek-el-Mansour, sultan, I, 124.
Malih (Wadi-el-), torrent, I, 314.
Malih (el-), vallée, II, 27.
Mallus, ville, II, 148.
Maloul, village, II, 56.
Maloula, ville, II, 250.
Malte, île, II, 177, 232, 257.
Mamounijeh, ruines, I, 370.
Mamortha, ville, II, 16.
Mamilla, étang, I, 320, 323.
Mansourah, village, I, 158; II, 270.
Mandragaraï, fleuve, II, 162.
Mandhour (torrent de), I, 262.
Manassé, tribu, I, 346; II, 1, 36, 38, 84.
Manassès, prêtre, II, 2.
Manahem, roi, I, 59.
Manahen, II, 224.
Maon (désert de), I, 265.
Maon, ville, I, 483.
Mara, village, I, 216.
Maraga (Marga), contrée, I, 58.
Marc (saint), apôtre, I, 148, 156, 164.
Mardin, ville, I, 47, 79; II, 256, 273.
Mardus, fleuve, I, 52.
Mareb, ville, I, 185.
Mar-Elias (Dschébel-), mont Carmel, I, 240.
Marès, contrée, I, 135.
Marésa, ville, I, 521.
Mariaba, ville, I, 185.
Marmarique, contrée, I, 164.
Marocains, peuple, I, 30.
Maronites, peuple, I, 82, 108; II, 253.
Maroun, abbé, I, 108.
Masada, forteresse, I, 476.
Masan, ville, II, 65.
Maspha, ville, I, 179, 525, 636; II, 120.

Masphée, vallée, I, 278.
Masréca, ville, I, 175.
Massa, station, I, 219.
Massa, tribu, I, 191.
Massajètes, peuple, I, 28.
Massis, mont, I, 19.
Matarieh, village, I, 145.
Mathana, ville, II, 116.
Mathatias, I, 100.
Matteu, village, I, 113.
Mauhaelles (Déir-el-), couvent, I, 113.
Maulawiyeh (mosquée de derviches), I, 370.
Mauritanie, contrée, I, 30, 157, 167.
Mayan-el-Dschébel, mont, I, 199.
Maximianopolis, ville, II, 37, 122.
Mazaca, ville, II, 167.
Mazloum, II, 253.
Mazor (Mezraïm), contrée, I, 128.
Méandre, fleuve, II, 146, 157, 172.
Méchitar, méchitaristes, I, 23; II, 255, 272.
Médaba, ville, II, 115.
Médélin (île), II, 183, 257.
Médéména, ville, I, 505, 554.
Mèdes, peuple, I, 28
Medschad (el-), village, II, 55.
Medschel (el-), village, II, 66.
Médie, contrée, I, 51, 62, 65.
Médinet-Abou, village, I, 136.
Mégali-Chora, ville, II, 182.
Mégare, ville, II, 203.
Mégaride, contrée, II, 195.
Mégri, ville, II, 151.
Meiron (Miron), village, II, 75.
Méjarcon, ville, I, 567.
Melchites, peuple, II, 87, 251.
Melchites, religieux, I, 79.
Mélèze, I, 102.
Méliténi, contrée, I, 14.
Mélik (el-), torrent, II, 54.
Melkart, temple, I, 122.
Méliton, évêque, II, 154.
Mélothi, ville, II, 148.
Memphis, ville, I, 138, 153.
Mendscha, village, II, 114.
Ménélaus, I, 104.
Menni, contrée, I, 20.
Mennith, village, II, 110, 114.
Menteh-Séli, contrée, II, 152.
Menzael, lac, I, 142.
Méphaath, ville, II, 117.
Mer d'Asphalte, mer Morte, I, 294.
Mer de Derrière, mer Méditerranée, I, 287.
Mer du Désert, mer Morte, I, 294.
Mer du Diable, mer Morte, I, 294.
Mer Maudite, mer Morte, I, 294.
Mer Morte, navigation, I, 286, 294, 298.
Mer d'Orient, mer Morte, I, 296.
Mer des Philistins, mer Méditerranée, I, 287.
Mer Rouge, I, 194.
Mer de Sel, mer Morte, I, 294.
Mérasus, village, II, 42.
Merdascht, contrée, I, 66, 69.
Merdsch-Ayoun, plaine, II, 83.
Merdsch-Ibn-Amer, plaine, I, 270.
Méréditès (Mirtides), peuple, II, 206.
Merghab, contrée, I, 70.
Meriba, station, I, 219.
Méroé, île, I, 29, 162.
Mérom, lac, I, 94, 288; II, 35.
Méropius de Tyr, I, 162.
Méroz, ville, II, 42.
Mes, I, 32.
Meschan, contrée, I, 58.
Mesched-Ali, pèlerinage, I, 43.
Meschra (el-), I, 310
Meschtoul, village, I, 144.
Mésie, contrée, II, 259.
Mésopotamie, contrée, I, 29, 32, 33, 51, 76 102; II, 258.
Mesraim, contrée, I, 29, 129; II, 178.
Mesr-Vestani, contrée, I, 108.
Messal (Massal), ville, II, 64.
Messénie, contrée, I, 195.
Messis, village, II, 148.
Métach, ville, I, 93.
Metavelès (Motualis), peuple, I, 111,
Métavileh, tribu, II, 36.
Metcha, station, I, 222.

Métélin, île, II, 183, 257.
Méthode, II, 189.
Métrodore, prêtre, I, 151.
Métualis, peuple, I, 82.
Mézarib (Mizzib), fort, II, 100.
Mezeim (el-), tribu, I, 208.
Mezraah (el-), presqu'île, I, 301.
Michel Cérulaire, II, 192, 202.
Midian, ruines, I, 565.
Migdal-Eder, village, I, 460.
Migdol, ville, I, 138, 144.
Milh (el-), fontaine, I, 515.
Milh (el-), mont, I, 285.
Milet, ville, II, 156, 229.
Mimisou, village, II, 167.
Minyeh, station, II, 66, 70.
Misphat (En-), source, I, 224.
Mistra, ville, II, 202.
Mistraheny, village, I, 140.
Mitylène, ville, II, 183, 229, 257.
Moab, contrée, I, 175; II, 88.
Moabites, peuple, II, 84.
Modiana, ville, I, 196.
Modin, ville, I, 564.
Modscheb (Wadi-), vallée, I, 176; II, 116.
Mœsie, contrée, II, 184, 191.
Mogair-Schoaib, contrée, I, 195.
Moïlahi-Hadschar, source, I, 480.
Molada, ville, I, 515; II, 122.
Moldavie, contrée, II, 251, 258.
Mouchmas, village, I, 501.
Mongols, peuple, I, 27.
Montagnes des Amorrhéens, I, 255, 260.
Montagne des Apôtres, I, 249.
Montagne des Béatitudes, I, 249; II, 131.
Montagne des Francs, I, 460.
Montagne d'Israël, I, 251.
Montagne de Jésus, I, 249.
Montagne de Juda, I, 255.
Montagne de Moab, I, 262.
Montagnes de la Palestine, I, 239 et suiv.
Montagne (du Jeûne) des Quarante jours, I, 259.
Montagne de Sel, I, 285.
Montagne de Sodome, I, 285.
Montagne du Temple, I, 356.
Mont des Oliviers, I, 255.
Mont du Scandale, I, 257, 281.
Monténégro, contrée, II, 206, 251.
Moph, ville, I, 138.
Mopsueste, ville, II, 148.
Morasthi, ville, I, 509.
Morée, contrée, II, 195.
Morescheth, ville, I, 509.
Moria, mont, I, 255, 356.
Moschiques (monts), I, 28.
Moséra, mont, I, 224.
Morghab, contrée, I, 70.
Mokatteb (Wadi-), vallée, I, 202, 203, 217.
Moseroth, station, I, 222.
Mosoch, I, 28.
Mossoul, ville, I, 33, 53, 61, 75, 77, 79; II, 256, 258, 273 et suiv.
Motualis, peuple, I, 111.
Moudscheb, torrent, I, 179, 315.
Mouhaouvat (Wadi-), torrent, I, 314.
Moukaour (Mschaour), ruines, II, 116.
Moukatta, mont, I, 241.
Moukatta (Nahr-el-), torrent, II, 54, 64.
Moukayar, ruines, I, 43.
Moukné, vallée, I, 195.
Mour (Wadi-), torrent, I, 316.
Mourad, II, 237.
Mousa (Wadi-), vallée, I, 170.
Mousa (Dschébel-), mont, I, 199, 201, 208.
Mouroussous, village, II, 42.
Mourka (Ain-), source, I, 217.
Mouzera (Wadi-), vallée, I, 222.
Musta, village, II, 219.
Mycale, promontoire, II, 157.
Mycérinus, roi, I, 140.
Myconos, île, II, 204.
Mygdonius, fleuve, II, 93.
Myra, ville, II, 141.
Mysie, contrée, I, 62; II, 162.
Mysiens, peuple, I, 32.

N.

Naalol, ville, II, 56.
Naama, village, I, 497.
Naaratha, ville, I, 497.
Naas, ville, II, 103, 522.
Naasson, ville, II, 78.
Nabaioth, peuple, I, 169, 189.
Nabathéens, peuple, I, 169, 170, 190.
Nabathène, contrée, I, 189.
Nabel (Jérusalem), I, 354.
Nabopolassar, I, 61.
Nabuchodonosor, roi, I, 61, 123.
Nachor, I, 76.
Nachum (Kefar), village, II, 68.
Nagadeh, village, II, 257.
Nahaliel, village, II, 120.
Nahr-Abi-Fothrous, fleuve, I, 313.
Nahr-Abou-Aly, fleuve, I, 87.
Nahr-Abou-Zaboura, torrent, I, 312.
Nahr-Ammon, torrent, I, 179.
Nahr-Banias, fleuve, II, 93.
Nahr-Beyrouth, fleuve, I, 116.
Nahrdée, ville, I, 39.
Nahr-ed-Damur, fleuve, I, 116.
Nahr-el-Akhdar, torrent, I, 312.
Nahr-el-Asphour, fleuve, I, 87.
Nahr-el-Audscheh, fleuve, I, 312.
Nahr-el-Auly, fleuve, I, 116.
Nahr-el-Barid, fleuve, I, 87.
Nahr-el-Kasiminyeh, fleuve, I, 87, 116.
Nahr-el-Kebir, I, 86, 116.
Nahr-el-Kelb, fleuve, I, 116.
Nahr-el-Iauchzeh, fleuve, I, 87.
Nahr-el-Litany, fleuve, I, 82.
Nahr-el-Moukatta, torrent, I, 240, 271, 312.
Nahr-es-Zerka, II, 31.
Nahr-Herdavil, rivière, I, 311.
Nahr-Ibraïm, fleuve, I, 116.
Nahr-Kouryoun, source, II, 18.
Nahr-Naman, fleuve, I, 116. 311.
Nahr-Mafschouch, torrent, I, 311.
Nahr-Roubin, I, 282.
Naïm, village, II, 43, 131.
Nakadeh (Nagadeh), couvent, I, 158.
Naman (Nahr-el-), I, 116.
Naorath, village, I, 497.
Naphis, tribu, I, 191.
Naphtaïm, I, 29.
Naplouse (Néapolis), ville, II, 2, 10, 16, 250.
Nar (Wadi-en-), vallée, torrent, 281. 314.
Narbata, ville, II, 31.
Narsès, I, 46.
Nasb (Wadi-), vallée, I, 203.
Nassara (Déir-el-), couvent, I, 140.
Natron, lac, I, 132.
Nauplie, ville, II, 204.
Navaimeh (Wadi-en-), torrent, I, 314.
Naxie, ville, II, 205.
Naxos, île, II, 204.
Nazareth, ville, II, 35, 47. 121, 131, 262, 270, 275.
Nazianze, ville, II, 167.
Nazirah (En-), ville, II, 49.
Néapolis, ville, II, 184, 227.
Néballat, ville, I, 566.
Nebbi-Younous, ruines, I, 54.
Nébo, mont, I, 262.
Nébo (Nabo), village, II, 115.
Néby-Samouil, village, 537, 540; II, 10.
Neby-Yehya (Jean-Baptiste), II, 22.
Néchao, roi, I, 154.
Nedsched, contrée, 62.
Négrepont, ville, II, 203.
Néhémie, I, 73.
Nemrim (Wadi-), torrent, I, 316.
Nemrod, I, 29, 33, 47.
Néopatra, ville, II, 203.
Nephata, village, II, 32.
Nephtali, montagne, I, 239.

Nephtali, tribu, I, 347; II, 34, 57.
Nephtys, désert, I, 29.
Néronias, ville, II, 92.
Nersès, patriarche arménien, I, 22.
Nésib, ville, I, 509.
Nesibis, ville, 93.
Nessus, fleuve, II, 191.
Nestoriens, sectaires, II, 256.
Netupha, ville, 523.
Nève (Nova), village, II, 85, 95, 97, 123.
Nicéphore Phocas, II, 179.
Nicée, ville, II, 145, 164.
Nicomédie, ville, II, 164, 203.
Nicopolis (Nicopi), ville, I, 473; II, 122, 191, 259.
Nicosie, ville, II, 176, 267, 270.
Niffer, ruines, I, 43.
Nil, fleuve, I, 12, 131.
Nimotium, ville, II, 268.
Nimrin, ruines, II, 109.
Nimroud, village, I, 55, 58.
Ninive, ville, I, 53.
Ninus, I, 48, 65.
Nisch, ville, II, 235.
Nisibe, ville, I, 32, 46.
No (No-Amon), ville, I, 135.
Nobé, village, I, 505; II, 95.
Nod, contrée, I, 15.
Nopheth, ville, II, 32.
Normands, peuple, II, 196.
Noukra (En-), contrée, II, 87.
Nour (Dschébel-), I, 244.
Nouria, montagne, I, 235.
Nourigian, évêque, II, 254.
Nouvel-Asor, ville, I, 556.
Nowa, village, II, 95, 97.
Nubie, contrée, I, 128, 162.
Numidie, contrée, I, 157.

O.

Oblats de Marie, religieux, II, 274.
Observantins, religieux, II, 275.
Odénat, roi, I, 95.
Odollam, ville, I, 509.
Œnnon, village, II, 127.
Oerman, village, II, 105.
Og, roi, II, 84, 99.
Oghuses, peuple, II, 236.
Oliviers (montagne des), I, 258.
Olon, ville, I, 513.
Oman, contrée, I, 31, 183.
Ombrie, contrée, II, 207.
Om-Rasras, forteresse, I, 441.
On, ville, I, 144, 213.
Onias III, grand-prêtre, I, 105.
Ono, vallée, I, 276.
Ono, ville, I, 565.
Onus, ville, I, 566.
Ophel, montagne, I, 281, 369.
Ophéra, ville, I, 498.
Ophir, contrée, I, 31, 185.
Ophni, ville, I, 530.
Ophra, ville, II, 25.
Orfah (Ourfa), ville, I, 45, 46, 78, 79.
Origène, I, 148.
Oronaïm, ville, I, 179; II, 121.
Oronte, fleuve, I, 30, 87.
Orthosia, ville, I, 124.
Osée, roi, I, 60.
Osée, prophète, II, 109.
Osias, roi, I, 154.
Osman, II, 236.
Osmanlis, peuple, II, 236.
Osroène, contrée, I, 102.
Othoniel, I, 77.
Oum-el-Fahm, village, I, 272.
Oum-Joudeia, fontaine, I, 468.
Oum-Kéis, village, II, 102.
Oum-Lachis, ruines, I, 521.
Ourdoun (el-), Jourdain, I, 302.
Ourmiah, lac, II, 254.
Ourmiah, ville, I, 74; II, 273.

Ourtas, village, source, I, 460.
Ousbouste, ville, II, 21.
Ouseit (Wadi-), vallée, I, 217.
Ouskoub, ville, II, 259.
Oxus, fleuve, I, 12, 28.

P.

Pactole, fleuve, II, 154.
Paladschah, village, II, 157.
Palais d'Hérode Agrippa, I, 363.
Palestine, contrée, I, 30, 102, 230 et suiv.
— fertilité, I, 332.
— productions, I, 334.
— température, I, 328.
Palestine Première, I, 193, 350.
Palestine Seconde, I, 193, 350.
Palestine Salutaire, I, 350.
Palmyre, ville, I, 35.
Pambouk-Koulasi, village, II, 17.
Pamphile, II, 30.
Pamphylie, contrée, II, 145, 225.
Pancrace, évêque, I, 147.
Panéas, ville, I, 99, 107, 120, 237; II, 31, 91, 262.
Panopolis, ville, I, 158.
Pantène, I, 148.
Paphlagonie, contrée, II, 145, 164.
Paphos, ville, II, 225, 268.
Papias, II, 172.
Paradis, contrée, I, 13.
Paras, contrée, I, 66.
Parthes, peuple, I, 66, 73.
Pasargada, ville, I, 70.
Passionistes, religieux, II, 274.
Patare, ville, II, 151, 229.
Patmos, île, II, 181.
Patras, ville, II, 203.
Patumos, ville, I, 143.
Paul (saint), apôtre, I, 117, 119; II, 210, 221.
Pella, district, I, 352.
Pella, ville, II, 89. 102.
Pélasges, peuple, I, 28, 30.
Pèlerinages, II, 289.
Péloponèse, contrée, II, 195.
Péluse, ville, I, 30, 146.
Péra, ville, II, 193.
Pérée, contrée, I, 349; II, 90.
Pergame, ville, II, 163.
Perge, ville, II, 149, 225.
Péria, ville, I, 74.
Périgénès, évêque, II, 200.
Péroschim, secte juive, II, 75.
Persagadarum urbs, I, 70.
Perse, contrée, I, 63, 66, 70.
Persépolis, ville, I, 68.
Pessimonte, ville, II, 171.
Petit-Hermon, montagne, I, 249.
Petit-Jourdain, rivière, I, 303.
Pétra, ville, I, 169; II, 122, 250, 262.
Pétrée (Arabie), I, 193.
Pétronion, ville, II, 152.
Phacée, roi, I, 59.
Phanuel, ville, II, 108.
Phara, plaine, I, 222.
Phara, village, II, 6.
Pharan, désert, I, 128.
Pharan, ville, I, 196, 200, 204, 219; II, 263.
Pharaoun, contrée, I, 200.
Pharathon, village, II, 6.
Pharphar, fleuve, I, 86; II, 91.
Phasélis, ville, I, 198; II, 151.
Phasga, mont, I, 262.
Phasis, fleuve, I, 14.
Phaturite, contrée, I, 29.
Phatures, contrée, I, 135.
Phéik, village, II. 97.
Phénicie, contrée, I, 30, 102, 116, 231; II, 180, 231.
Phérézéens, peuple, I, 339.
Phetrusin (Petrusim), peuple, I, 29, 135.
Phihahiroth, ville, I, 214.

Philadelphie, ville, I, 181; II, 89, 108, 123, 153, 250.
Philotéria, ville, I, 245.
Philémon, II, 173.
Philippe (saint), apôtre, II, 4, 21, 29.
Philippe, diacre, II, 229.
Philippes, ville, II, 186, 202, 227, 233.
Philippeville, ville, II, 274.
Philippopolis, ville, II, 105.
Philistins, peuple, I, 30, 61, 110, 340.
Philistœa, I, 233, 234.
Phinées, II, 6.
Phison, fleuve, I, 11.
Phitom, ville, I, 143.
Phocée, ville, II, 156.
Phocide, contrée, II, 195.
Phœbé, II, 200.
Phogor, mont, I, 176, 262, 263.
Photius, II, 202.
Phraorte, I, 61, 64.
Phrygie, contrée, II, 145, 162, 168, 172.
Phul, roi, I, 59.
Phutéens, peuple, I, 166, 167.
Phuth, I, 29.
Picénum, contrée, II, 207.
Pierre (saint), I, 102.
Pierre le Martyr, I, 148.
Pierre, évêque, II, 200.
Pérée, port, II, 199, 204.
Pisidie, contrée, II, 150, 225.
Pitzipios, II, 249.
Plaine de Jéricho, I, 274.
Plaine du Jourdain, I, 272.
Plaine de la Côte, I, 268.
Plaine de Moab, I, 275.
Plaine de Saron, I, 268.
Polycarpe, évêque, II, 159.
Pompée, I, 100.
Pont, contrée, I, 28, 29; II, 145, 165.
Pont de Jacob, I, 305.
Pontus, ville, I, 78.
Portus-Januensis, ville, II, 152.
Posavine, contrée, II, 260.
Posidium, I, 115.
Pouzzoles, ville, II, 216, 232.
Priscilla, II, 200, 207, 228.
Promontoires blancs, I, 115.
Propagande (congrégation de la), II, 275.
Propagation de la foi (assoc. franc.), II, 280.
Propontide, contrée, II, 162, 190.
Protestants (missionnaires), II, 294.
Pruse, ville, II, 165.
Psamathia, ville, II, 193.
Psammétique, roi, I, 139, 154.
Ptolémaïde, ville, II, 262.
Ptolémaïs, ville, II, 71, 121, 229.
Ptolémée, roi, I, 154.
Puits de Jacob, I, 325.
Pulati, ville, II, 259.
Pyramus, fleuve, II, 148.

Q.

Quarantaine (montagne de la), I, 259, 267.

R.

Rabba, ville, I, 177.
Rabbat, ville, II, 162.
Rabbath-Ammon, ville, I, 181; II, 88, 123.
Rabbath-Moab, ville, II, 123.
Rabban-Hormoudz, cloître, I, 58.
Rabsacès, I, 52.
Racca, contrée, I, 77.
Rachia, village, I, 485.
Radschib (Wadi-), torrent, I, 316.
Ragaba, fort, II, 106.
Ragès, ville, I, 64.

Raha, plaine, I, 128, 201, 207, 215, 219.
Rahib (Wadi-er-), vallée, I, 281.
Raïthou, contrée, I, 204, 217.
Rakschi-Redschab, ruines, I, 69.
Rama, ville, I, 526; II, 122.
Ramath, ville, I, 527.
Ramatha (Ramathaïm), ville, I, 539. 561.
Ramathaïm-Sophim, ville, I, 539.
Ramath-Lechi, ville, I, 468.
Rambé, ville, II, 270.
Ramé, village, I, 540.
Ramel, ville, I, 561.
Ramessès, ville, I, 30, 143, 152, 213, 218.
Ramet-el-Choulil, ruines, I, 466.
Ramin, village, II, 19.
Ramlé, fleuve, I, 313.
Ramleh, ville, I, 561; II, 122.
Ramlieh (Wadi-), vallée, I, 213.
Ramoula, ville, I, 561.
Ramoth-Galaad, ville, II, 108, 123.
Raphaïm, vallée, I, 282, 339.
Raphia, ville, I, 552; II, 121.
Raphidim, contrée, I, 196, 218.
Raphon, ville, II, 99.
Raphona, ville, II, 99.
Ras-el-Aïn, source, I, 122.
Ras-el-Ghouvir (Wadi-), torrent, I, 314.
Ras-en-Nakoura, cap, I, 268.
Ras-et-Schakka, I, 116.
Ras-Zelima, station, I, 217.
Raschid, ville, I, 131, 158.
Rasesch-Schoukeh, I, 116.
Rasheiya, ville, II, 250.
Rasin, roi, I, 88.
Razapa, ville, I, 97.
Razon, roi, I, 88.
Rébla, village, II, 81.
Reblatha, ville, I, 94.
Réchabites, peuple, I, 189, 196.
Rechoboth-Ir, ville, I, 57.
Reccath, village, II, 59.
Récha, ville, I, 485.
Redschid (Radschid), village, II. 106.
Rééma, contrée, I, 185.
Réfa, ruines, I, 553.
Regma, I, 29.
Remmon, ville, I, 499, 520.
Remmon, village, II, 56.
Remmon-Pharès, station, I, 222.
Réoni, fleuve, I, 12.
Resaïna, ville, I, 58.
Resen, ville, I, 57, 58.
Réseph, ville, I, 97.
Ressa, station, I, 222.
Rethma, station, I, 222.
Rhegium (Reggio), ville, II, 216, 232.
Rhinocolure, village, II, 121.
Rhinocorure, ville, I, 236.
Rhoas, ville, II, 173.
Rhodes, île, ville, II, 177, 229, 257.
Rhodope, mont, II, 190.
Rhoi-Roha, ville, I, 45.
Riphat, I, 27.
Roboam, roi, I, 153.
Rodanim, II, 177.
Rogel, fontaine, I, 317.
Rogel, source, I, 281.
Rohob, ville, II, 83.
Rome, ville, II, 208.
Rosette, ville, I, 131, 158; II, 258, 270.
Rouad (Roud), village, I, 121, 132.
Roubin, torrent, I, 313.
Roumains, peuple, II, 261.
Roumélie, contrée, II, 191.
Roummaneh, village, II, 56.
Roummon, village, I, 499.
Route du Sang, I, 267, 491.
Ruben, tribu, I, 347; II, 84.
Rufin, évêque, I, 125.
Ruma, village, I, 514; II, 19, 56, 112.

S.

Saananim, village, II, 81.
Saba, contrée, Sabéens, I, 29, 31, 97, 162, 185, 270.
Sabama, village, II, 114.
Sabathaca, I, 29.
Sabbatha, I, 29.
Sabéens (secte chrétienne), I, 75, 192.
Saces, peuple, I, 28.
Saccoras, fleuve, I, 97.
Sachnin, village, II, 77.
Safed (mont de Dschébel-), 239.
Safer (Dschébel-), mont, II, 34.
Saffah (Wadi-), vallée, I, 178.
Safieh (Wadi-es-), I, 301.
Saïa, village, II, 46.
Saïde, contrée, I, 135.
Saïda (Sidon), ville, I, 111, 120; II, 273.
Saïdanaya, ville, II, 250.
Saint-Antoine (moines de), II, 272.
Saint-Basile (moines de), II, 272.
Saint-Benoît-de-Galata, couvent, II, 273.
Saint-Georges (couvent de), I, 461.
Saint-Hormisdas (moines de), II, 272.
Saint-Jean-dans-le-Désert, couvent, II, 270.
Saint-Jean (désert de), I, 266.
Saint-Jean (couvent de), II, 264, 446.
Saint-Jean-d'Acre, ville, II, 250, 252, 262, 267, 270.
Saint-Lazare (hospices de), II, 262.
Saint-Pierre-de-Galata, couvent, II, 274.
Saint-Sabas (Saint-Sawwa), couvent, I, 281.
Saint-Sauveur (couvent de), II, 271.
Saïr, village, I, 490.
Saint-Sépulcre, I, 388, 395.
Saint-Sépulcre (association du), II, 285.
Sakara, village, I, 140.
Sakaria, fleuve, II, 146.
Saki-Adassi, II, 183.
Sal (Wadi-er-), vallée, I, 221.
Salaba, village, I, 561.
Salachitique (golfe), I, 31.
Salamine, ville, II, 175, 225.
Salé, I, 31.
Salébim, ville, I, 560.
Salem (Jérusalem), I, 353.
Saleph, I, 31.
Salim, village, I, 556; II, 27.
Salisa, contrée, II, 8.
Salkhat, village, II, 105.
Salmanazar, I, 56, 60, 154; II, 1, 20.
Salmas, ville, II, 256.
Salmone, ville, II, 180.
Salomon, roi, I, 153.
Salonichi, ville, II, 203.
Salonique, ville, II, 189.
Saloumias, village, II, 27.
Salton, ville, II, 109.
Samaraïm, ville, I, 505.
Samaréens, I, 30, 121.
Samarie, ville, I, 100, 117, 349; II, 1, 19, 137, 263.
Samaritains, peuple, II, 4, 17.
Samir, ville, II, 7.
Samnium, contrée, II, 207.
Samochonitis, lac, I, 289; II, 81.
Samos, île, II, 182, 229, 275.
Samothrace, île, II, 183, 227.
Samuel, II, 9.
San, village, I, 142.
Sanaa, ville, I, 31.
Sanaballat, II, 2.
Sangarius, fleuve, II, 146, 164.
Sanir, mont, I, 83.
Sannin, mont, I, 83.
Sanour, village, II, 7, 24, 27.
Santorin, île, II, 204.
Saphet, ville, II, 61.

Saphir, ville, I, 556.
Sapor, roi, I, 74.
Sappa, ville, II, 259.
Saraa, ville, I, 525.
Sarac, roi, I, 61.
Saraïm, ville, I, 559.
Sarathasar, ville, II, 114.
Sardes, ville, II, 154.
Sardique, ville, II, 259.
Saré (Thamnath-), ville, II, 7.
Saredatha, village, II, 11.
Sarepta, ville, I, 127; II, 121.
Sargina, Sargon, I, 56, 60.
Sarid, ville, II, 54.
Sarion, mont, I, 83.
Sariphée, ville, I, 565.
Saron (Saronas), plaine, I, 271.
Sarragosse, ville, II, 221.
Sart, village, II, 154.
Sartafa, I, 256.
Sarthana, village, II, 11.
Sartof, village, II, 11.
Sarus, fleuve, II, 206.
Satalie, ville, II, 149.
Sath (el-), mont, I, 223, 304.
Saül, roi, II, 26.
Saules (torrent des), I, 176.
Savafir (es-), village, I, 556.
Savé, vallée, I, 282.
Scala (la), ville, II, 181.
Scanderieh (Scanderik), ville, I, 149.
Schaghour, mont, II, 34.
Schaïb (Schoaïb), vallée, II, 110.
Scham (Béni-el-), tribu, I, 193.
Schamm (el-), contrée, I, 89.
Schammar, monts, I, 62.
Scharfi, village, I, 106.
Scharkye, contrée, I, 144.
Schat-el-Arab, fleuve, II, 11, 35.
Schech-Mountar, mont, I, 552.
Schehr, ville, II, 154.
Scheick, montagne, I, 83; II, 85, 93.
Scheick (Wadi-esch-), vallée, I, 199, 207, 219, 221.
Schellal (Wadi-), vallée, I, 219.
Schema (Wadi-el-), rivière, I, 311.
Schendy, contrée, I, 162.
Schera, mont, I, 167, 260.
Schériat-el-Kébir (Jourdain), I, 302.
Schériat-Mandhour, fleuve, I, 315; II, 87, 90, 98.
Schian, village, I, 178.
Schichor-Libnath, torrent, I, 312.
Schiraz, ville, I, 69.
Schitta, village, II, 40.
Schoubac, village, I, 192.
Schoueib (Wadi-), vallée, I, 199, 205, 219.
Schous-Schoustir, contrée, I, 68.
Scio, île, II, 183, 257.
Sciro, ville, II, 203.
Scopia, ville, II, 259.
Scourkiyeh, contrée, I, 152.
Scutari, ville, II, 259.
Scythopolis, ville, I, 251; II, 10, 25, 40, 89, 122, 262.
Séba, II, 83.
Sébaiyeh (Wadi-), vallée, I, 199, 201, 219.
Sebbeh, ruine, I, 476.
Séboïm, vallée, I, 235, 277.
Séboïm, ville, I, 441.
Sébaste (Sébastieh), ville, I, 23; II, 7, 21, 166, 250, 263.
Sédada, ville, I, 125.
Sedaka (En-al-), source, I, 224.
Séfourié, mont, II, 35.
Séfourié, source, II, 55.
Ségor, ville, I, 478.
Séir, contrée, I, 167.
Séir, mont, I, 260; II, 3.
Séir (Wadi-), vallée, I, 316; II, 98.
Séir (Sir), village, II, 111.
Scklab (Wadi-es-), torrent, I, 316.
Séla, ville, I, 505.
Sélamin, village, II, 78.
Sélaniki (Soloun), ville, II, 189.
Seldjouck, II, 236.
Selcha, contrée, I, 236; II, 85.
Selcha (Salécha), ville, II, 105.
Sélébin, ville, I, 560.
Séleucides, I, 76, 77.
Séleucie, ville, I, 44, 76, 101; II, 225.
Séleucus Nicator, I, 93, 99; II, 150.

Sélim Ier, sultan, I, 101; II, 237.
Sélim, ville, II, 28.
Selmon, île, II, 218.
Selmon, mont, I, 254.
Séloun, village, II, 10.
Selvan, village, I, 319, 442.
Sem, Sémites, I, 24, 30, 32, 70.
Sémadrek, île, II, 184.
Sémak (Wadi-es-), torrent, I, 316.
Sémak, village, I, 278, 309.
Séméchonites, lac, I, 289.
Semendria, ville, II, 259.
Séméron, ville, II, 56.
Séméron, mont, I, 254.
Semoua, village, I, 514.
Sémounieh, village, II, 56.
Senkerah, ruine, I, 43.
Sennar, contrée, I, 24, 33, 45, 47, 163.
Sennachérib, Sancheroub, I, 56, 60, 154.
Senné, rocher, I, 500.
Sennim, vallée, II, 81.
Séon, ville, II, 46.
Sépata, ruines, I, 482.
Seph (Séphet), ville, II, 74.
Séphaath, ville, I, 482.
Séphama, village, II, 93.
Séphata, vallée, I, 276.
Sépher, station, I, 222.
Séphéla, plaine, I, 269; II, 82.
Séphardim, secte juive, II, 75.
Sépharvaïm, ville, I, 99; II, 2.
Sepphoris, mont, II, 35.
Sepphoris, plaine, I, 271.
Sepphoris, ville, II, 45, 54, 122.
Ser, village, II, 57.
Serajewo, ville, II, 260.
Sérapion, ville, I, 148.
Serbal, mont, I, 198, 202.
Sergal (Wadi-es-), torrent, I, 314.
Sergius Paulus, II, 225.
Serres, ville, II, 203.
Servie (Serbie), contrée, II, 190, 206, 251, 258.
Sésac (Sheshonk), roi, I, 137, 153, 160, 164.
Sésostris, roi, I, 153.
Seth, Séthites, I, 16.
Sétine, ville, II, 198.
Settim, vallée, I, 284.
Settim, village, II, 112.
Sicca-el-Hedschas, contrée, I, 198.
Siceleg, ville, I, 519.
Sichar, ville, II, 15.
Sichem, ville, I, 342; II, 1, 14, 16, 122-126.
Sicile, île, II, 217.
Sicka-el-Hedschas, contrée, I, 183.
Sicyonie, contrée, II, 195-201.
Side, ville, II, 149.
Sidon, ville, I, 30, 111, 118, 135; II, 121, 132, 135, 252, 262, 270.
Sient, village, II, 257.
Sifira (Dschébel-), montagne, I, 92.
Silas, II, 226.
Sileh, village, I, 272.
Silistrie, ville, II, 235.
Silo, ville, II, 9.
Siloé, fontaine, piscine, I, 318, 319.
Siloé, village, I, 281.
Silvain, anachorète, I, 204.
Siméon (saint), moine, I, 205.
Siméon, tribu, I, 345.
Simon (saint), apôtre, I, 74.
Simon le Noir, II, 224.
Simonias, village, II, 56.
Simyra, ville, I, 121.
Sin, ville, Sinéens, I, 30, 146, 217.
Sina, village, I, 138.
Sinaï, mont, I, 294; II, 251, 263.
Sinaï (couvent du), I, 196, 199, 219.
Sinnyra, ville, I, 30.
Sinope, ville, II, 165.
Sion, mont, I, 83, 255, 355.
Sion, ville, I, 490.
Siout, contrée, I, 135.
Siout, couvent, I, 158.
Siout, village, II, 258.
Sipphara, ville, I, 99.
Sirbonis, lac, I, 29.
Sisara, II, 37, 78.
Sittacène, contrée, I, 51.
Sivas, ville, I, 23.

Siwas, contrée, II, 145.
Slaves, peuple, I, 27; II, 196.
Smerdes, I, 71.
Smyrne, ville, II, 159, 257, 273.
Soba, ville, I, 93, 441.
Sobal, contrée, I, 167.
Sobotha, I, 29.
Socho, ville, I, 522.
Soccoth, ville, I, 144, 212, 514; II, 27, 104.
Sodi, fleuve, I, 50.
Sodom, montagne, I, 285, 477.
Sodome, ville, I, 235, 276.
Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, II, 275.
Sœurs de Saint-Vincent de Paul, II, 275.
Sofix, ville, II, 235.
Sogane, village, II, 77.
Solam (Soulim), village, II, 43.
Solapénéens, peuple, I, 31.
Soli, ville, II, 176.
Solyma, village, II, 273.
Solyme, village, I, 113.
Solymiens, peuple, II, 151.
Somer, I, 252; II, 20.
Sophan, ville, II, 107.
Sophia, ville, II, 259.
Sora, ville, I, 39.
Sorec, vallée, torrent, I, 276, 313.
Soristan (Souristan), contrée, I, 81.
Soubeibey (es-), fort, II, 93.
Soudéir (Wadi-), torrent, I, 314.
Souéra, I, 478.
Souert, ville, II, 256.
Souffaf, ruisseau, I, 179, 316.
Souk (el-), khan, I, 248.
Soukac (Wadi-es-), torrent, I, 314.
Soukkot, tribu, II, 27.
Soulchad, village, II, 105.
Soultana, route, I, 272.
Soumt (Wadi-es-), vallée, I, 283.
Sounaméin (es-), village, II, 94.
Sour, ville, I, 123.
Sourafend, ville, I, 127, 565.
Sourah, village, I, 525.
Sourar, torrent, I, 313.
Sourar (Wadi-), vallée, I, 282.
Source d'Elysée, I, 260.
Sourtoubeh, village, II, 11.
Sourtoubey, I, 256.
Sousam-Adassi, île, II, 182.
Soussafé (es-), mont, I, 201.
Souveiché, village, I, 523.
Souveida, ville, I, 107.
Souwéir, couvent, II, 252.
Sparte, ville, II, 202.
Stadia, ville, II, 152.
Stamboul (Istamboul), ville, II, 193.
Stanchio, île, II, 181.
Starowerses, II, 250.
Straton (tour de), fort, II, 28.
Strouma, fleuve, II, 187.
Strymon, fleuve, II, 185.
Sua, roi, I, 154.
Suchoth, vallée, I, 285.
Sué (Suhitos), tribu, I, 191.
Suemeh (Wadi-), torrent, I, 316.
Suez (Souweis), ville, I, 144, 184, 194, 214.
Sulim, ville, I, 250.
Sultanieh, ville, I, 74.
Sumrah, ruines, I, 121.
Sunem, village, I, 250; II, 43.
Sur, désert, I, 128.
Sur, village, I, 215.
Susiane, contrée, I, 51, 66, 68, 75.
Susitha, ville, II, 97.
Sycaminum, ville, II, 64.
Syène, ville, I, 137.
Syra, ville, II, 204.
Syracuse, ville, II, 217-232.
Syrie, Syrie de Palestine, I, 233.
Syrie, contrée, I, 80, 100, 102, 167; II, 258, 267, 273.
Syriens, peuple, I, 32.
Syk (Wadi-es-), vallée, I, 171.
Szalt (es-), village, I, 101; II, 109, 123.
Szekler, peuple, II, 259.
Szovaleha, tribu, I, 208.

T.

Taannouk, village, I, 272; II, 37.
Taba, ville, I, 499.
Tabéera, station, I, 221.
Tagrit, ville, I, 102.
Tahta, couvent, village, I, 158; II, 257.
Tafilé, ville, I, 173.
Taibec (Wadi-el-), torrent, I, 316.
Taibeh (Wadi-), vallée, I, 217, 223.
Taïbi, village, I, 499.
Taiybeh, village, I, 499.
Takt-i-Dschemschid, ruines, I, 69.
Takassa, fleuve, I, 160.
Tamna, district, I, 352.
Tamyras, fleuve, I, 116.
Tanatsélo, ville, II, 19.
Tanis, ville, I, 142.
Tantoura, village, II, 32.
Taphnès, ville, I, 142.
Taphnis (Taphné), ville, I, 146.
Taphsa (Thapsaque), ville, I, 93, 95.
Taphua, ville, I, 553; II, 23.
Tarabolos, ville, I, 121.
Tarichée, ville, II, 57.
Tarnegolah, village, II, 221.
Tarragone, ville, II, 221.
Tarsa, village, II, 23.
Tarse, ville, II, 147, 222.
Tartesse, contrée, I, 28.
Tartessus, ville, II, 220.
Tauris, ville, II, 258.
Taurus, mont, I, 80; II, 146.
Tavarik (Wadi-el-), vallée, I, 213.
Tavia, ville, II, 171.
Taygète, mont, II, 202.
Tchirmé, contrée, II, 235.
Téhéran, ville, I, 65, 75.
Tel-Afer, ville, I, 79, 98.
Tel-Arka, ruines, I, 120.
Télem, ville, I, 520.
Tel-el-Souhd, ruines, I, 152.
Tell (et-), ruines, II, 96.
Tell-Adoum, colline, I, 491.
Tell-Aschtereh, ville, II, 99.
Tell-Basta, ruines, I, 143.
Tell-Chazor, village, I, 556.
Tell-el-Hasy, mamelon, I, 519.
Tell-Houm, village, II, 71.
Tell-Esakaria, village, I, 507.
Tell-el-Kady, village, I, 303; II, 82, 93.
Tell-es-Safieh, fort, I, 558.
Ternowa, ville, II, 203.
Terre Promise (ou de Jéhova), I, 231, et suiv.
Tersa, forteresse, II, 20, 23.
Tertullus, II, 231.
Tesani, ville, II, 260.
Thabatha, ville, I, 554.
Thabor, mont, II, 35, 45, 136, 244, 263.
Thabor, ville, I, 245.
Thadmor, ville, I, 95.
Thahath, station, I, 222.
Thalassa, ville, II, 179, 232.
Thalassar, ville, I, 78, 98.
Thalcha, ville, I, 520.
Thamar, ville, I, 482.
Thamna (Thamnata), ville, I, 558.
Thamnath-Saré, ville, I, 254; II, 7.
Thanac (Thénac), ville, II, 35.
Thaniel, village, I, 566.
Thaphar, ville, I, 210.
Thaphsa, I, 236.
Thapsa, ville, II, 33.
Tharabezoun, contrée, II, 145.
Tharaca, roi, I, 60, 154, 161.
Tharé, station, I, 222.
Tharé, I, 76, 77.
Tharéla, ville, I, 566.
Tharsis, contrée, I, 28; II, 219.
Thartan, I, 60.
Thébaïde, contrée, I, 29, 135.
Thèbes, ville, I, 131, 135, 153; II, 25.
Thécua, ville, I, 487.

Thécué (désert de), I, 265.
Théglatphalasar, roi, I, 52, 59, 88.
Théélatha, station, I, 222.
Thella, ville, I, 520.
Théma, peuple, I, 189, 191.
Théman, ville, I, 173.
Thémet, station, I, 221.
Théodore, évêque, I, 205; II, 148.
Théodosiopolis, ville, I, 22.
Théodote, évêque, I, 151.
Théognoste, I, 148.
Théonas, moine, I, 204.
Théophile, I, 102, 210.
Théopolis, ville, I, 102.
Therma, ville, II, 188.
Thermie, ville, II, 203.
Thermopyles, village, II, 203.
Thesbi, ville, II, 78.
Thessalie, contrée, II, 181, 206, 235.
Thessalonique, ville, II, 188, 202, 227.
Thine, ruines, I, 146.
Thir (Wadi-el-), torrent, I, 316.
Thiras, I, 28.
Thiras, contrée, II, 191.
This, ville, I, 153.
Thiva, ville, II, 203.
Thola, juge, II, 7.
Tholad, ville, I, 518.
Thofel, ville, I, 173.
Thogorma, contrée, I, 20, 27.
Thopo, ville, I, 499.
Thrace, contrée, II, 184, 190, 250.
Thraces, peuple, I, 28.
Thubal, I, 28.
Thyatire, ville, II, 155.
Tibarénéens, peuple, I, 28; II, 166.
Tibériade, lac, I, 89, 290.
Tibériade, ville, II, 54, 59, 263, 270.
Tibna, village, I, 539; II, 7.
Tibnin, fort, II, 81.
Tigre, fleuve, I, 11, 31, 51, 80.
Tih, plateau, I, 313.
Tih-Béni-Israel (el-), contrée. I, 193, 198, 213, 222.
Tilp (al-), village, I. 87.
Timothée, II, 226, 233.
Timothée, évêque, II, 158.
Timsah, lac, I, 147.
Tin (Aïn-et-), source, II, 70.
Tine, île, II, 204.
Tiridates, I, 21.
Tirsous, ville, II, 148.
Titius, fleuve, II, 207.
Titus, II, 233.
Titus, évêque, II, 179.
Titus Justus, II, 200.
Tmolus, mont, II, 153.
Tob, contrée, I, 97.
Tokat, ville, II, 255.
Tombeau d'Absalon, I, 443.
Tombeaux des Amalécites, I, 503.
Tombeau de Josaphat, I, 442.
Tombeaux des Juges, I, 445.
Tombeau de Marie, I, 443.
Tombeaux des Prophètes, I, 442.
Tombeau de Rachel, I, 458.
Tombeaux des Rois, I, 444.
Tombeau de Saint-Jacques, I, 442.
Tombeau de Zacharie, I, 442.
Topheth, I, 279.
Tor, ville, I, 184.
Tor (Tyr), ville, I, 123.
Tor, contrée, I, 204, 208, 217.
Toron, fort, II, 87.
Torrent d'Egypte, I, 236, 313.
Torrent des Saules, I, 315.
Toubakat-Fahil, village, II, 103.
Toubariyeh, ville, II, 57.
Toubas, village, II, 25.
Toudschar (el-), khan, I, 248.
Toulah (Wadi-), vallée, I, 199.
Touleil-el-Foulil, colline, I, 502.
Tour (Béni-el-), tribu, I, 208
Tour (el-), mont Garizim, I, 252.
Tour (Dschébel-el-), mont des Oliviers, I, 258.
Tour d'Hippicus, I, 359.
Tour de Mariamne, I, 359.
Tour de Piséphinus, I, 359.
Tour de Phasael, I, 359.
Tourbet-el-Ihoud, ruines, I, 152.
Towara, tribu, I, 248.
Trablos, ville, I, 82.

Trachonite (Trachonitide), contrée, I, 100, 189, 234; II, 85.
Transylvanie, contrée, II, 259.
Trapézonte (Trabézoun), ville, II, 167.
Travancore, contrée, II, 256.
Travnik, ville, II, 260.
Trébigne, ville, II, 259.
Trébizonde, ville, II, 145, 166, 255, 257.
Tricomias, ville, I, 509.
Triphon, II, 72.
Tripoli, ville, I, 82, 157; II, 250, 252, 256, 258, 270, 273.
Tripoli, ville de Syrie, I, 111, 124.
Troade, ville, II, 163, 227.
Troglodytes, peuple, I, 161.
Trogyllium, ville, II, 157, 229.
Trois-Loges, village, II, 217.
Tsahet, contrée, I, 141.
Tschihil-Minar, ruines, I, 69.
Tsoan, ville, I, 142.
Tubaïna, source, I, 326; II, 40.
Tunis, ville, II, 220.
Turcomanie, contrée, I, 22.
Turcomans, peuple, I, 61; II, 156, 168.
Turcs, peuple, II, 196, 235.
Turkestan, contrée, II, 236.
Turonum, fort, II, 81.
Tyr, ville, I, 89, 122; II, 121, 135, 229, 250, 252, 262.
Tyrannus, II, 228.
Tyriens, peuple, I, 67.
Tyropœon, vallée, I, 279, 281, 369.

U.

Uigures, peuple, II, 236.
Ulad-Soleiman, tribu, I, 208.
Ulaï, fleuve, I, 66.
Ulama, village, II, 46.
Ur, I, 78.
Urhoi, I, 45.
Urmia, lac, I, 62.
Us, I, 32.
Uzel, I, 31.

V.

Valachie, contrée, II, 251, 259.
Valerga, patriarche, II, 263.
Valette (La), ville, II, 219.
Vallée des Acacias, I, 286, 283.
Vallée des Artisans, I, 276.
Vallée de Bénediction, I, 282.
Vallée des Bois, I, 283.
Vallée des Fils d'Ennon, I, 278.
Vallée des Fromagers, I, 279.
Vallée du Jugement de Jéhova, I, 278.
Vallée des Larmes, I, 278.
Vallée des Moines, I, 281.
Vallée des Passants, I, 278.
Vallée du Raisin, I, 275.
Vallée du Roi, I, 282.
Vallée du Sel, I, 285.
Vallée du Térébinthe, I, 283.
Vallée de la Vision, I, 278.
Van, contrée, lac, I, 21, 62.
Varka, ruines, I, 46, 78.
Vassel (Béni-), tribu, I, 208.
Vénitiens, peuple, II, 196.
Vérie, ville, II, 203.
Visoko, ville, II, 260.
Voie Douloureuse, I, 375.
Vourka, ruines, I, 43.

W.

Werd (Wadi-el-), vallée, I, 282.
Widdin, ville, II, 235.
Willibald (saint), II, 62.
Woukat (Wadi-el-), torrent, I, 314.

X.

Xercès Ier, roi, I, 68.
Xyste, I, 363.

Y.

Yamon (el-), village, I, 272; II, 37.
Yémen, contrée, I, 183, 185.
Yézidis, peuple, I, 62.
Youtta, village, I, 513.

Z.

Zab, fleuve, I, 52, 58.
Zaboud, montagne, I, 240.
Zabulon, plaine, I, 271.
Zabulon, tribu, I, 119, 347; II, 34, 47, 51.
Zacharie, prophète, I, 72.
Zadriades, I, 21.
Zahlé, ville, I, 114.
Zalé (Zalleh), village, II, 252, 274.
Zambri, roi, II, 23.
Zanna, village, I, 525.
Zanoé, ville, I, 525.
Zara, village, II, 94.
Zara, roi, I, 161, 164.
Zared, torrent, I, 176, 315.
Zéa (el-), village, II, 94.
Zénobie, reine, I, 95.
Zéphat (Saphet), ville, II, 75.
Zéphrona, contrée, I, 92.
Zéraïn (Zérin), village, II, 39.
Zerca, fleuve, I, 312, 315; II, 106.
Zib (al-), village, II, 79.
Zif, colline, I, 485.
Zila, village, II, 76.
Ziph (désert de), I, 265.
Ziph, ville, I, 485.
Zippori, village, II, 54.
Zoara, ville, I, 478.
Zomzommim, peuple, I, 179, 339.
Zorconum, ville, II, 203.
Zorobabel, I, 70.
Zoughera (Wadi-es-), vallée, I, 221.
Zoulakah (Wadi-), vallée, I, 221.
Zourca, fleuve, I, 179; II, 116.
Zouweitin (Wadi-), vallée, I, 199.
Zoveirah, torrent, I, 314.
Zuzim, peuple, I, 339.

TABLE

DES MOTS GRECS EMPLOYÉS DANS L'OUVRAGE.

A.

'Αγγαί, I, 500.
'Αγγαλλείμ, II, 120.
'Αγία Σοφία, II, 192.
'Αδιδά, I, 561.
'Αδραμύττιον, II, 163.
'Αδωραί, I, 512.
'Αζωτος, I, 545.
'Αθῆναι, II, 197.
Αἴγυπτος, I, 128.
Αἴλαθ, I, 174.
Αἰλών, I, 532.
Αἴνη, I, 64.
Αἰών, I, 3.
'Ακραβαττίνη, I, 479.
'Αλεξάνδρεια, I, 147.
'Αμαθά, I, 63.
'Αμοῤῥαῖοι, I, 341.
'Αναβαίνειν, I, 355.
'Αντιόχεια, I, 561.
"Ανω ἀγορά (ἡ), I, 356.
"Ανω πόλις (ἡ), I, 355.
'Αριμαθαία, I, 561.
"Αρ πόλις, I, 178.
"Αριοι, I, 63.
'Αρχάδ, I, 46.
'Ασίαρχαι, II, 145.
"Ασσος, II, 163.
'Αταβύριον, I, 244.
'Αττάλεια, II, 149.
Αὐσίτις, I, 189.

B.

Βαιθαρά, Βαιθαναβρά, II, 111.
Βαιθαχαρμά, Βηθαχχαρίμ, I, 489.
Βαιθωρών, I, 533.
Βαιθβασί, I, 486.
Βαιθζαχαρία, I, 511.
Βαιθχόρ, I, 538.
Βαιθογαβρά, I, 468.
Βασκαμά, II, 104.
Βεελμέων, II, 115.
Βελθέμ et Βελαμών, II, 28.
Βέροια, I, 105, 190.
Βετυλούα, II, 23.
Βηζεθ, I, 357.
Βηθανίν, I, 515.
Βηθσαϊδά, II, 67.
Βηθσούρ, Βαιθσούρα, I, 486.
Βιθυνία, II, 164.
Βοσορά, II, 98.
Βουλευτήριον, I, 363.

Γ.

Γαί, I, 500.
Γαλατία, II, 170.
Γαλγουλή, II, 13.
Γασίων Γαβέρ, I, 174.
Γεέννα, I, 279.
Γηθσημανῆ, I, 437.
Γελβοή et Γελβουέ, I, 250.
Γεννησάρ, Γεννησαρῖτις, I, 290.
Γεννησάρ χώρα, II, 66.
Γεργεσαῖοι, I, 341.
Γεσέν (Γεσέμ), I, 151.
Γιναία, II, 33.
Γόρτυνα et Γόρτυναί, II, 180.

Δ.

Δαβιρώθ, II, 46.
Δαλματία, II, 207.
Δέββα, II, 46.
Δεκάπολις, II, 88.
Δέρβη (Δέλβεια), II, 168.
Δῆλος, II, 181.
Διόσπολις, I, 135.
Δωδαείμ et Δοθαΐμ, II, 25.
Δώκ, I, 497.

Ε.

Ἑβραῖοι (περατικοί), I, 232.
Ἑβραΐς διάλεκτος, I, 351.
Ἐδραείν, Ἐδραίν, II, 99.
Ἕλληνες, I, 28; II, 195.
Ἑλληνισταί, II, 196.
Ἐλυμαΐς, I, 61.
Ἐννέα ὁδοι, II, 187.
Ἐσδρηλώμ, II, 39.
Ἐσεβών, II, 115.
Ἑσπερία, II, 207.
Εὐαῖοι, I, 341.
Ἔφεσος, II, 157.
Ἐφραίμ, I, 499.

Ζ.

Ζόγαρα, I, 478.

Η.

Ἡγεμών, I, 107.
Ἡ γῆ τῆς ἐπαγγελίας, I, 231.
Ἡγούμενος τῆς Ἀραβίας, I, 210.
Ἡ κάτω πόλις, I, 257.
Ἡ κοίλη Συρία, I, 106.

Θ.

Θάλασσα, I, 287.
Θάλασσα τῆς Γαλιλαίας, I, 290.
— Τιβεριάδος, I, 290.
Θεκουέ, I, 487.
Θεοῦ πρόσωπον, I, 116.
Θεσσαλονίκη, II, 188.
Θίσβη, II, 78.
Θράκη, II, 190.

I.

Ἰαβεῖς, Ἰαβίς, II, 103.
Ἰάονες, I, 28.
Ἰασσα, II, 117.
Ἰδουμαία, I, 167, 234.
Ἰεβουσαῖοι, I, 340.
Ἱεράπολις, II, 172.
Ἰκόνιον, II, 169.
Ἰλλυρικόν et Ἰλλυρίς, II, 205.
Ἰορδάνης, I, 302.
Ἰουδαία, I, 232.
Ἱππόδρομος, I, 8.
Ἵππος, II, 95.
Ἰσραήλ, II, 39.
Ἰταβύριον, I, 244.
Ἰτουραία, II, 85.
Ἰωνία, II, 156.
Ἰωύαν, I, 28.

K.

Καινόπολις, I, 357.
Καισαρεία ἡ Φιλίππου, II, 91.
— τῆς Παλαιστίνης, II, 28.
Καλλιῤῥοή, I, 45.
Καλοὶ λιμένες, II, 180.
Κανδάκη, I, 163.
Καπαρκότια, II, 28.
Καπερναούμ ou Καφαρναούμ, II, 68.
Καππαδοκία, II, 167.
Καρία, II, 152.
Κάτω πόλις (ἡ), I, 357.
Κεγχρεαί, II, 199.
Κιναῖοι, I, 399.
Κίσων, I, 312.
Κλαύδη, II, 180.
Κληρουχίαι, I, 352.
Κνίδος, II, 152.
Κοβή, I, 166.
Κοινὴ γλῶσσα τῶν Ἑλλήνων, I, 351.
Κολοσσαί et Κολασσαί, II, 173.
Κολυμβήθρα, I, 313.
Κοραζίν, II, 168.
Κορέαι, II, 10.
Κόρινθος, II, 199.
Κρανίων τόπος, I, 390.
Κρήτη, II, 178.
Κυαμών, II, 37.
Κυδοίσσα, II, 80.
Κυρήνη, I, 165.
Κωρεάθης, II, 94.
Κῶς, II, 180.

Λ.

Λαοδίκεια, II, 173.
Λασαία, II, 179.
Λάχης, Λαχίς, I, 520.
Λευκόσυροι, II, 167.
Λέχαιον, II, 199.
Λίβυες, I, 164.
Λιθόστρωτον, I, 363.
Λίμνη Γεννησαρέτ, I, 288.
Λίμνη Σαμοχωνῖτις, I, 289.
Λούδ, I, 166.
Λουείθ, II, 120.
Λυδία, II, 153.
Λυκαονία, II, 168.
Λυκία, II, 151.
Λύκιοι, II, 151.
Λύστρα, II, 68, 169.

M.

Μάγδωλον, I, 144.
Μακεδονία, II, 174, 184.
Μασσηφά, I, 536; II, 120.
Μελιτή, II, 217.
Μίλητος, II, 156.
Μύρα (τὰ), II, 151.
Μυσία, II, 162.
Μωδείν, Μωδιείμ, I, 564.

N.

Ναίν, II, 43.
Νεῖλος, I, 131.

Ξ.

Ξύω, I, 363.

O.

Ὁδὸς σαββάτου, I, 9.
Ὀρθωσίας, I, 124.
Ὄρος τῶν Ἐλαιῶν, I, 255.

Π.

Παθηρῆς, Παθούρης, I, 135.
Παλαιστίνη, I, 233.
Παλαίτυρος, I, 122.
Παλμύρα, I, 95.
Παμφυλία, II, 148.
Πάταρα (τὰ) II, 151.
Πάτμος, II, 181.
Πάφος, II, 176.
Πεδίον τῆς Λεγεῶνος, I, 277.
Περαία, I, 349.
Πέραν τοῦ Ἰορδάνου (τὸ), I, 349.
Πέργαμος, Πέργαμον (τὸ), II, 162.
Περίχωρος (ἡ) τοῦ Ἰορδάνου, I, 272.
Πηλὸς, I, 146.
Πισιδία, II, 150.
Πόλις, I, 356, 391.
Πόντος, II, 166.
Ποτίολοι, II, 216.
Πραιτώριον, I, 363.
Προάστειον, I, 391.

P.

Ῥάγα (τὰ), I, 64.
Ῥαιθοῦ, I, 204, 217.
Ῥήγιον, II, 216.
Ῥόδος, II, 177.
Ῥώμη, II, 208.

Σ.

Σαββατικός, I, 116.
Σαΐς, I, 146.
Σαλμώνη, II, 180.
Σάλτον ἱερατικόν, II, 109.
Σαμάρεια, Σαμαρεῖται, Σαμαρεῖτις, II, 1, 2, 19.
Σαμοθράκη, II, 183.
Σαρδεῖς, II, 154.

Σεβάστη, II, 21.
Σελευκεία, I, 101.
Σελμωνά, I, 481.
Σηγώρ, I, 478.
Σηλώ, Σηλώμ, II, 9.
Σικελία, II, 217.
Σίκιμα, II, 14.
Σικύων, II, 201.
Σιλωάμ, I, 318.
Σόγαρα, I, 478.
Σπηλαῖον, I, 450.
Στάδιον, I, 9, 15.
Στράτωνος πύργος, II, 28.
Συραχοῦσαι, II, 217.
Συροφοινίκη, I, 117.
Συχέμ, II, 14.

T.

Τάριχος, II, 57.
Τάφνη, Τάφναι, I, 146.
Τεφών, I, 499.
Τραχῶνες, Τραχωνῖτις, II, 85.
Τρωάς, II, 163.
Τρωγύλλιον, II, 157.

Φ.

Φαράθωνι, II, 6.
Φερεζαῖοι, I, 339.
Φιλαδελφεία, II, 153.
Φίλιπποι (οἱ), II, 186.
Φοινίκη, I, 115.
Φοίνιξ, II, 180.
Φυλιστείμ, I, 340.

X.

Χαβώρας, I, 11.
Χαναάν, I, 231.
Χαναναῖοι, I, 341.
Χαῤῥάν, I, 78.
Χεαλούς, II, 45.
Χείμαῤῥος Κίσων, I, 312.
Χημι, I, 128.
Χίος, II, 183.
Χουθαῖοι, II, 2.

Ψ.

Ψήφινος, I, 359.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

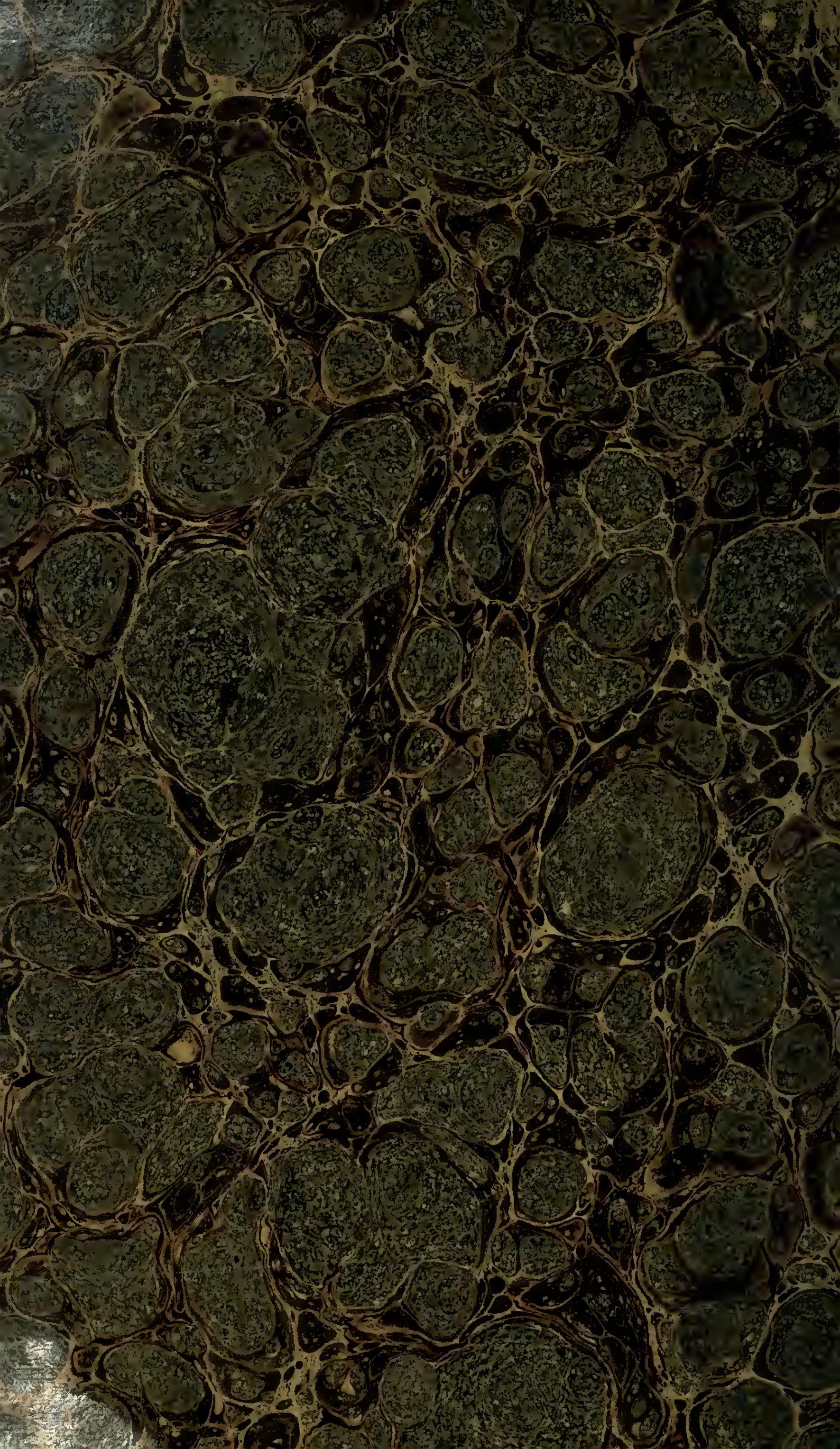
ERRATA.

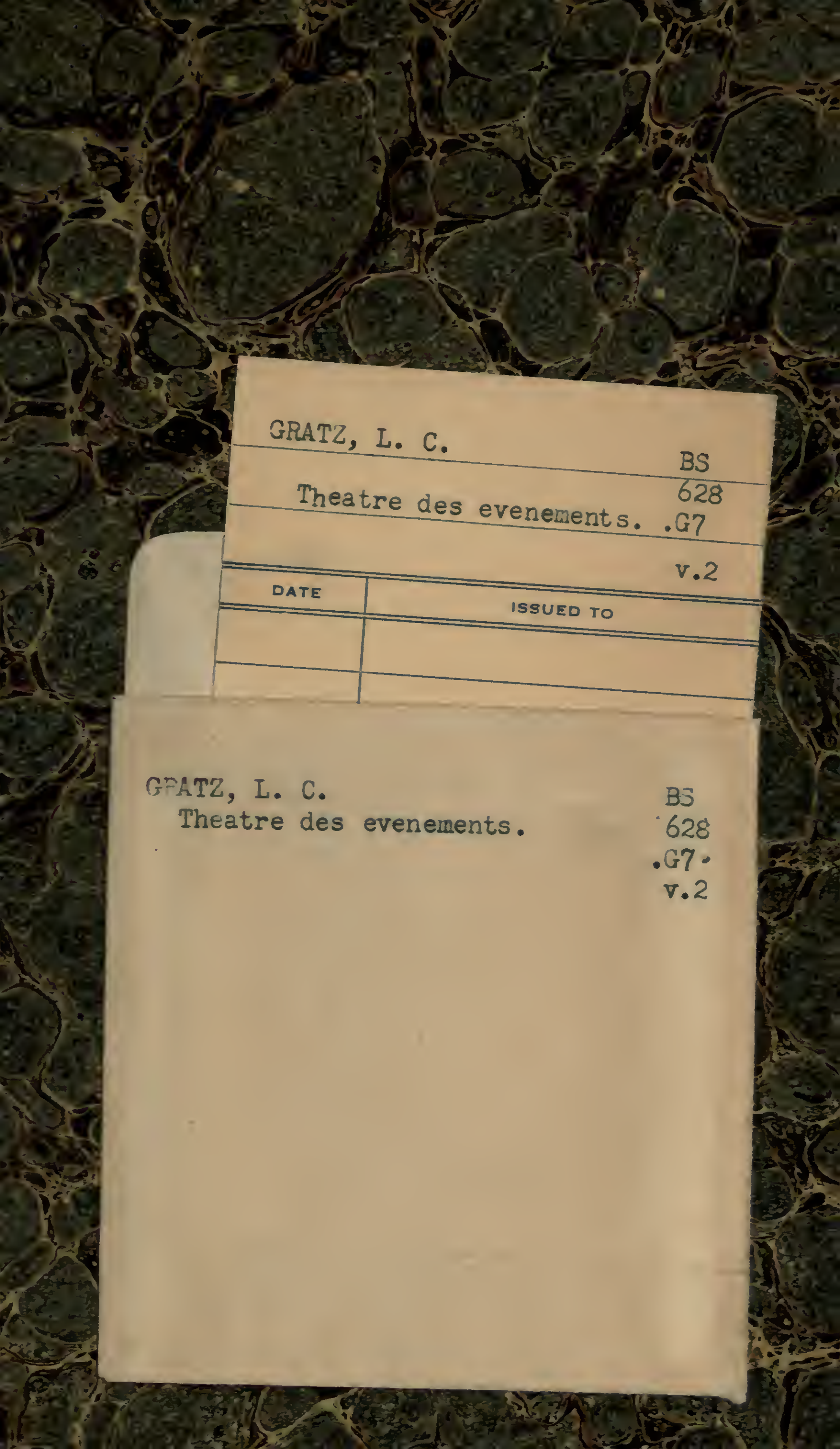
TOME PREMIER.

Page	45,	ligne	23,	*au lieu de*	scéla,	*lisez*	scella.
—	107,	—	5,	—	Preu de Gad,	—	Lieu de Gad.
—	166,	—	9,	*retranchez*	un mot plus.		
—	213,	note	2,	*au lieu de*	Ralbinsel,	*lisez*	Halbinsel.
—	224,	ligne	7,	—	Babné,	—	Barné.
—	245,	—	25,	—	Tharor,	—	Thabor.
—	294,	—	17,	—	Bohr-Lout,	—	Bahr-Lout.
—	433,	—	5,	—	Militis,	—	Milites.

TOME DEUXIÈME.

Page	208,	note	2,	*au lieu de*	présent,	*lisez*	présentent (13e ligne).
—	289,	ligne	6,	—	Brignole-Sole,	—	Brignole-Sales.
—	292,	—	8,	—	Séboustieh,	—	Sébastieh.
—	294,	—	17,	—	on,	—	ont.




GRATZ, L. C.
BS
Theatre des evenements.
628
.G7
v.2
DATE
ISSUED TO
GRATZ, L. C.
Theatre des evenements.
BS
628
.G7
v.2

